

# PARIS,

OU

LE LIVRE

# DES CENT-ET-UN.

# PARIS,

OU

LE LIVRE

# DES CENT-ET-UN.




TOME TROISIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

# PARIS,

OU



LE LIVRE

# DES CENT-ET-UN.

TOME TROISIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

de[illegible]

un[illegible]
oir,[illegible]
ne[illegible]
usi[illegible]
rs,[illegible]
us[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

---

[illegible]

---

[illegible]

— [illegible]

[illegible]

[illegible] II

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

# PARIS,

OU

# LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

## UN DUEL.

A l'œuvre Asmodée boiteux! à l'œuvre, mon ami diable! on veut des mœurs, on demande des mœurs; des mœurs! C'est le cri à la mode; et chez nous, tu le sais, la mode est fureur, la mode est folie, la mode est tyran; ce qu'elle veut, il le faut... Montrez-nous des mœurs! voyons vos mœurs, peignez nos mœurs... Voilà le cri des salons! voilà l'ordre du jour. A l'œuvre donc, Asmodée! tu l'entends, c'est à toi qu'on parle: tu as si bien secondé Lesage! Allons! courage! prends ta béquille, cours les toits, découvre cet hôtel..... Qu'y fait-on?

— Maître! de la politique.

— Recouvre! recouvre vite, mon ami diable! c'est bien assez de vingt journaux tous les jours. Passons ailleurs. Cette maison a huit étages, dix boutiques, trois portes cochères; c'est tout Paris échantillonné par couches, comme le monde, au déluge, dans l'arche de Noé: boutiquiers, négociants, banquier, danseuse,

marquise, avocat, médecin, rentier, artistes, grisettes... Vive Dieu! quelle moisson de mœurs! quelle variété de tons, de traits, de couleurs! quelle richesse de contrastes! que de pochades à choisir! Allons! l'ami, à l'œuvre! seulement un petit échantillon des mœurs de Paris.

— Oui dà! maître; rien que cela, comme vous dites; une croquade, une pochade à la diable boiteux. Nenni. A part les caricatures qui tapissent vos boulevarts, je chercherais en vain sous ces toits innombrables, comme dans cette arche immense, la matière, les sujets d'une autre galerie bouffonne d'esquisses originales, de tableaux, de tabatières et de figures grotesques, dont nous fîmes jadis un si piquant portefeuille. Le monde a bien changé; ce n'est plus la même famille. De vos boutiques à vos salons, de vos salons à vos mansardes, il n'est, regardez-y bien, ni contrastes si frappants, ni couleurs si tranchées que vous aimez à le dire. Aujourd'hui, maître, vous êtes tous citoyens, et, sous cette empreinte unique, on reconnait que le siècle vous a tous jetés en même moule. Regardez-vous les uns les autres; uniformité de mise, de goûts, d'intérêts, d'affaires.... d'opinions, je ne dis pas; c'est la seule dissemblance; on la voit au chapeau: d'ailleurs, égalité, c'est le type de l'époque. Le banquier, l'artisan, l'homme de cour, l'homme de plume, qui les distingue? Le mérite; et les mêmes tissus de Londres et du Thibet réunissent également, sous la loi de l'égalité des charmes et de la grâce, la duchesse, la grisette, et la fille du notaire, et l'épouse de l'ouvrier. Trente révolutions, que pour cela Dieu bénisse, vous ont si bien frottés les uns contre les autres, qu'enfin vous avez vu que vous étiez de même pâte, et toute la vieille friperie s'en est allée en guenilles.

— Asmodée, je te comprends, et je sens que tu dis vrai: nos mœurs sont dans la vie, non plus dans nos costumes.

— Maître, j'allais vous le dire; pour les voir, il faut regarder plus loin que le visage; pour en saisir les fugitives nuances, il faut d'autres pinceaux que ceux qui touchent la toile et ne tracent que des silhouettes; il ne suffit pas même de soulever

un toit et de surprendre un secret de la vie; il faut sonder le cœur, c'est là qu'elles sont vivantes.

— Eh bien! mon ami diable, si tu peux regarder dans un cœur, comme tu regardes dans un grenier, dans un boudoir, dans une chambrette, regarde, et dis ce que tu vois. J'aime fort à connaître ce qui se passe dans un cœur, et je crois, ainsi que toi, que c'est bien plutôt là qu'est le miroir des mœurs, que dans les ailes de pigeon d'un bourgeois du Marais, ou sous le cachemire indiscret d'une bayadère de l'Opéra.

— En ce cas, maître, attention, faites silence, et regardez.... là, au bout de ma béquille, dans cet hôtel, au troisième, ces quatre belles fenêtres drapées de pourpre et d'azur... Glissez vos regards à travers la persienne... Dans un charmant salon, faiblement éclairé par la flamme oscillante d'une bougie dont la cire coule depuis long-temps le long du flambeau doré, voyez-vous un jeune homme?... Ses traits sont beaux, mais pâles; ses cheveux ont été bouclés par une main d'artiste, mais la sienne vient d'y jeter le désordre; sa mise est distinguée; ses habits sont du dernier goût, chaque étoffe en a été choisie par la mode; mais tout à l'heure, en rentrant, il a jeté sa cravate de satin sur les coussins de cette ottomane; il a dit à son domestique: „Joseph, fermez, rentrez, couchez-vous.“ Joseph a fermé l'appartement, est monté à sa chambre, et s'est couché. Alors le jeune homme s'est assis sur cette chaise de bois de citronnier; son coude s'est appuyé sur cette table de porphyre; son front s'est posé sur sa main, et il est demeuré là... Il était minuit. Il a sonné depuis à cette pendule d'or et d'albâtre, représentant le Temps désarmé par l'Amour, une heure, une heure et demie, deux heures, deux heures et demie... Il n'a pas entendu, il n'a pas changé d'attitude, il ne soupire même pas, il n'a pas une larme... Mais regardez sur le marbre noir de cette console de bronze, vers laquelle son regard est constamment tourné. A côté du socle en agate, qui supporte, sous un globe de cristal, un groupe de jeunes nymphes en stuc brillanté, voyez-vous deux pistolets? Ce sont des armes du plus beau travail; les canons en sont damasquinés en or et les bois découpés

comme une riche dentelle... Quand trois heures sonneront, l'hôtel retentira d'une explosion mortelle; ce jeune homme se brûlera la cervelle.

— Grand Dieu! dans une demi-heure! Pourquoi?... Le jeu?...

— Non.

— Des dettes?...

— Aucune.

— L'amour?...

— Pas seul.

— Et quoi donc?

— Le point d'honneur.

— Comment?

— Écoutez son histoire; j'ai le temps de vous la dire avant son heure fatale. Pour arriver à point, mon œil interrogera l'aiguille de la pendule.... Maître, c'est un trait singulier, bizarre, inexplicable de vos mœurs; vous en allez juger. Ce jeune homme va mourir, pour n'avoir pas compris.... ce que, probablement, vous ne comprendez guère plus.

Il y avait.... il y a même encore; mais nous pouvons déjà nous servir du passé, que les grammairiens appellent prétérit; car, dans une demi-heure, ce récit sera devenu une histoire.... Il y avait donc une jeune demoiselle d'une beauté peu commune. Emma était son nom.... Celui de sa famille, je ne vous le dirai pas; on le prononce dans le monde avec quelque respect; on l'annonce avec éclat dans plus d'un brillant salon. Si je suis moins discret sur les charmes de sa personne, pourra-t-elle m'en vouloir? Vous la reconnaîtrez peut-être. Dix-huit printemps achevaient de la douer des plus beaux dons de la jeunesse: la fraîcheur de la rose éclatait sur son teint; le brillant ébène de ses cheveux couronnait son front plus pur et plus doux que le lis; l'azur, beau comme celui du ciel, étincelait sous ses longs et noirs cils; son sourire inspirait l'amour;... et que vous dirai-je de la grâce de son cou, de la finesse de sa taille, de la blancheur de ses mains, de la perfection de ses charmes?... Peignez-vous la plus belle des jeunes filles; animez ses traits charmants d'un esprit fin et cultivé; ajoutez à tant d'attraits

un cœur tendre, une âme sensible.... et cent mille écus de dot. Telle était la jeune Emma quand les salons la virent et l'admirèrent; aussitôt elle fut adorée.

Les plus brillants partis s'offrirent en foule; les jeunes gens les plus distingués par la fortune, le mérite, l'éclat du nom, des emplois, se disputèrent l'honneur de mettre à ses pieds l'hommage de leur cœur, l'offre de leur fortune, de leurs titres, et le serment d'un amour éternel, disaient-ils: on le pouvait croire, l'objet en était digne. Emma n'avait qu'à choisir; pas un héritier de grande maison n'avait fait défaut à l'appel; il y en avait pour tous les goûts, de beaux, de jeunes, d'aimables, de nobles, de brillants, depuis l'agent de change en boghei, jusqu'au jeune pair en wiski; depuis le décoré de juillet en moustaches, jusqu'au vicomte en frac à l'anglaise: tous les rangs étaient à ses pieds, sous le niveau de l'amour, implorant le joug de l'hymen.

Qu'Emma, belle, adorée, enivrée d'hommages et d'encens, eût été un peu coquette; qu'elle eût en badinant désespéré mille cœurs, fait en se jouant mille victimes, qui l'en voudrait blâmer? C'est le droit divin de la jeune fille, le bon plaisir de la beauté: on ne s'avisera point de barricades contre cet abus-là. Emma pouvait donc, orgueilleuse et légère, enchaîner impunément mille esclaves à son char... Emma ne le fit point. Peu vaine de tant d'hommages, modeste au sein de tant d'éclat, Emma demeura sage, mais non pas insensible... c'eût été un défaut; elle n'en avait point: c'était une fille bien rare! c'était presque une merveille!

— Es-tu sûr, Asmodée, qu'elle fût de notre siècle?

— Maître, voilà son amant.

— Ce jeune homme qui va se tuer!!...

— L'aiguille avance, maître: laissez-moi conter.

J'ai dit qu'Emma possédait une âme aussi délicate que ses charmes, aussi parfaite que sa beauté; c'était dire qu'elle devait aimer. Aussi voilà qu'un jour (c'était la première fois) son jeune cœur palpita, sa jolie bouche retint un soupir qui soulevait son sein, et ses beaux yeux, jusqu'alors si gais, se baissèrent timides et troublés... Au milieu du bruit d'un concert, de l'éclat des



bougies, du mouvement du monde, un nouvel ami de son père venait d'entrer au salon, et tous les regards s'étaient levés sur lui, tous les regards de femme... excepté celui d'Emma... Elle chantait: on fit silence: elle avait un si beau talent! pauvre Emma! elle perdit la mesure et presque la voix; elle rougit, trembla... elle eût pleuré, croyant, ce soir-là, avoir perdu son empire: jamais elle n'avait été si belle... l'amour avait enfin touché le cœur d'Emma, et le regard d'Eugène lui avait servi de flèche.

— Asmodée, mon mignon, ta flèche me siffle à l'oreille; c'est une métaphore d'un goût un peu classique pour le temps où nous sommes.

— Maître, je suis un vieux diable; laissez-moi narrer à ma guise; c'est un souvenir de l'école.

Parmi tant de rivaux qui se disputaient le cœur de la belle Emma, nul ne méritait mieux de l'obtenir qu'Eugène, et cette fois, par hasard, peut-être exprès, mais contre l'usage, l'amour et la raison avaient fait alliance. Même beauté des deux parts; même élévation d'ame; même charme d'esprit, de sensibilité, de goût, de caractère; même rang et même fortune; l'accord était parfait, et la jalousie médisante, l'envie qui calomnie, étaient contraintes d'avouer qu'Emma seule méritait Eugène, et qu'Eugène seul était digne d'Emma.

L'amour fit son chemin, et bientôt on parla d'hymen. Nul obstacle au bonheur. Des deux côtés, les familles enchantées encourageaient les vœux des deux amants; le consentement d'Emma, déjà promis, n'était plus suspendu, près de tomber de ses lèvres, que par l'innocente frayeur de jeune fille. Eugène, mourant d'attente, ivre d'espoir et d'avenir, avait reçu l'aveu d'Emma; il avait entendu de sa bouche le serment de son amour, et l'amour d'Emma était pur comme son ame, et tendre comme son regard. „Eugène, lui disait-elle, si vous n'étiez qu'aimable et séduisant, je vous aimerais encore de préférence à vos rivaux; mais vous êtes noble et généreux, vous êtes brave et fier; on vous estime, on vous admire. Oh! que j'aurai d'orgueil d'être à vous! que je serai vaine de votre nom! mon

Eugène, mon époux! que je serai grande de votre gloire!..."
A genoux aux pieds d'Emma, les yeux inondés de joie, Eugène, à ces discours, répondait avec ivresse... „Tu n'aimeras donc que moi! tu m'aimeras toujours, car je serai digne d'Emma."

On commanda le trousseau. Ils touchaient au bonheur...

— Asmodée, l'aiguille marche vite, et ton histoire lentement; tu n'en es qu'aux amours; à juger par la catastrophe, il te reste du chemin à faire.

— Maître, j'ai compté les minutes; vous voyez que le jeune homme est encore immobile.

Un soir... c'était en novembre...

— Dernier?

— Peut-être. On était à table chez le père d'Emma. Après un dîner charmant, délicieux.... Eugène était à côté d'elle; le dessert se prolongeait pendant qu'on attelait la calèche pour se rendre à l'Opéra, et l'entretien roulait, avec quelque chaleur, sur l'anecdote du jour: c'était un duel. Tout Paris en savait la ridicule et déplorable histoire; un jeune fat entre deux vins; des propos insolents; un homme d'honneur insulté!... c'était en gros l'affaire. Il s'agissait d'une place au spectacle, d'une méprise; la fumée du champagne avait troublé la vue du jeune fat impertinent, coutumier de salles d'armes, et provocateur par bravade. L'outrage avait été public, la réparation dut l'être, et l'homme d'honneur outragé était tombé sous le fer du méprisable provocateur. On en parlait partout, on le plaignait, on le blâmait d'avoir joué une honorable vie contre celle d'un drôle inconnu. On le louait d'avoir satisfait en brave au point d'honneur, et du fait passant au principe, le duel était vivement attaqué, défendu, flétri, justifié, et tour-à-tour absous et condamné, par les arguments également forts, puissants et inflexibles de la religion, du préjugé, de la philosophie, et du point d'honneur. L'amant d'Emma, naturellement entraîné par la chaleureuse susceptibilité de son âge et d'un cœur généreux, en défendait la cruelle nécessité dans presque tous les cas. Le père de la jeune personne, grave, sévère, froid logicien, et invariable dans ses principes, le rangeait inflexiblement parmi les



crimes. Emma, douce, sensible, et comme toute jeune fille aimante et près de son amant, frémissant à l'idée du sang et du meurtre, appuyait l'avis de son père, mais payait d'un regard de feu l'éloquence du jeune homme. La controverse était vive, animée, piquante, et peignait parfaitement, et d'une manière frappante, l'incertitude de nos opinions, de nos sentiments et de nos mœurs sur ce point délicat qui touche à tout ce que l'honneur a de plus irritable. „Non, monsieur, disait avec autorité le père d'Emma, après avoir épuisé les plus solides arguments; non, l'homme estimable, le père de famille, le citoyen dont la vie appartient à l'état, ne doit point accorder au premier faquin qui lui manque de respect, le droit absurde, atroce, de justifier une insulte par un meurtre.

— „Mais le point d'honneur ne permet pas non plus qu'on se laisse braver, qu'on se taise après l'insulte, qu'on emporte et qu'on garde le stigmate de l'outrage!

— „Le point d'honneur, jeune homme! où le placez-vous, s'il vous plaît? dans un duel? vous n'oseriez le prétendre; vous en rougiriez pour vous.. Ah! grâce au ciel et au progrès de l'intelligence humaine, la raison tardive, mais enfin triomphante, a banni de nos mœurs le déplorable reste d'une coutume barbare et anti-sociale, que l'ignorance et la grossièreté du moyen âge avaient fondée chez nos ancêtres, lorsque la force brutale régnait à défaut de lois et de justice. Alors votre duel était le jugement de Dieu; alors c'était le droit divin qui se plaçait partout à côté de la violence; et ce beau droit du brigand, cette justice de Dieu, appartenait à l'épée la mieux trempée, aux poings les plus nerveux, au spadassin le plus adroit, fût-il d'ailleurs traître, félon, parjure, souillé de crimes et de meurtres; au plus fort, au plus adroit, demeurait ce que vous appelez l'honneur; et voilà, jeune homme, voilà l'origine de votre duel, si long-temps environné de je ne sais quel prestige de bravoure. Les Romains, qui se connaissaient en gloire et en courage, ignoraient ce genre de combats. Aujourd'hui, l'Anglais réfléchi, logique, le méprise, non par lâcheté. Le Russe, esclave encore, et sous le knout, l'idolâtre; et chez

nous, à mesure que la liberté grandit nos ames; à mesure que les lumières étendent notre raison naissante, et que l'amour de la patrie met l'honneur à sa place; le duel, frappé de mépris, est rejeté de nos mœurs épurées, rajeunies, retrempées; le point d'honneur n'est plus relégué derrière le mur d'un rempart, et le courage du citoyen se montre à la tribune du peuple; à la Grève, devant les baïonnettes du despotisme, et au premier roulement du tambour, sous le drapeau national; il s'y trouve de la place pour tout le monde; c'est là seulement qu'on achète le titre de brave; mais, sur le pré...! Eugène, on y laisse la vie, sans y trouver l'honneur.

— „Et si l'on hésite à s'y rendre, le mépris, la rougeur, le nom de lâche!... Cela se peut-il supporter?... Emma, le pensez-vous?

— „Eugène! il n'y a d'infamie que pour le provocateur. Un duel! quelle horreur! Pour un mot, un regard, un rien souvent, courir s'égorger! Pour un instant de colère, oublier qu'on est aimé, qu'on aime! Sacrifier à un faux point d'honneur, à son amour-propre, rien de plus, le sort d'une famille, le cœur d'une mère, la vie d'une épouse... oui, monsieur, sa vie. Ah! mon ami! mon père a raison; le duelliste est un monstre, un égoïste, un ingrat! S'il succombe, il n'y a pour lui que de la honte; s'il triomphe, comment est-il vu dans le monde? Ah! fi donc! un duelliste! c'est du plus mauvais ton; oui, monsieur! il est banni de partout. Mais, songez donc, Eugène, songez donc qu'un duelliste est un homme teint de sang! on l'évite, on le fuit, on ne le reçoit plus nulle part, tous les salons lui sont fermés, c'est un homme perdu.

— „Perdu!... Mais, ce malheureux, provoqué, outragé, fût-ce, je veux le supposer, par le plus vil des hommes, même contre cet homme vil, s'il a refusé de se battre, que pensera l'opinion? que diront vos salons? quel éloge ironique lira-t-il dans chaque sourire? quel ami lui serrera la main? quelle femme osera l'aimer? Emma! dites-le-moi donc!..."

Qu'allait répondre Emma?... Son cœur battait, ses joues se

coloraient d'un rose vif, et son regard!..: Un valet annonça que la calèche était prête: on se leva.

— Asmodée, c'est dommage; j'aurais voulu savoir...

— Ne m'interrompez point, maître; le jeune homme vient de soupirer, et l'aiguille a passé les trois quarts du cadran.

On se leva. Le père de la jeune personne conservait encore sur ses traits une légère empreinte de la sévérité avec laquelle il croyait avoir foudroyé le fatal préjugé du point d'honneur dans le duel. Eugène éprouvait un peu de gêne et de contrariété; il n'avait pu, même par respect, feindre de partager l'opinion du vieillard; il aurait voulu gronder la belle et chère Emma. Se pouvait-il, que pour la première fois, leurs cœurs ne se fussent point trouvés d'accord! Ce fut avec un peu d'humeur et de bouderie qu'il lui offrit la main. Emma, tout au contraire, était radieuse et souriante; il y avait dans son air je ne sais quelle tendre fierté mêlée de malice enchanteresse et piquante; son regard était céleste, et aussitôt que sa jolie main, qui volait au-devant, toucha celle de son amant, elle la serra avec vivacité... Que voulait-elle qu'il comprît? et qui l'empêchait de comprendre?

On partit, on roula, on arriva devant le temple des *huit Muses*. Le sourire était encore sur les lèvres d'Emma, et sa main dans celle d'Eugène, quand la portière s'ouvrit.

L'opéra nouveau qu'on allait voir avait le mérite d'être à la mode; il faisait fureur, tout Paris courait y dormir, et s'écraser à la porte; l'affluence était extrême. Nos arrivants avaient une loge; on pouvait attendre que la foule s'éclaircît; mais le rideau allait se lever, Emma ressentait l'impatience, l'empressement de son âge; et puis on n'aime guère à voir passer les autres devant soi. On se jeta dans la foule: ce n'est jamais la place d'une jolie femme. Eugène protégeait Emma; l'amour est attentif, et déjà le flot tournoyant les avait entraînés jusqu'au pied de l'escalier, sans que la fraîche toilette de la demoiselle eût essuyé la moindre offense, lorsque là, tout-à-coup, Emma, qui serrait le bras de son guide, fit un cri, et se jetant avec effroi contre Eugène, laissa passer devant elle deux jeunes

hommes, ricanant, heurtant, se tenant par le bras, qu'à leur mise ridiculement à la mode, à leur ton turbulent, à leurs moustaches de Cosaque, et à leurs propos hardis, il était facile de reconnaître pour de l'espèce de ces jeunes étourdis, impertinents d'habitude, fashionables de mauvais lieux, dont l'effronterie et l'audace ne brillent que dans la société dont ils sont les héros. Le pourpre de la colère monta soudain jusqu'au front d'Eugène: son premier mot fut: „Emma, qu'avez-vous?" Mais son regard prenait déjà le signalement des deux fats insolents, et son sein frémissait. Emma comprit aussitôt sa faute, son imprudence, et lui dit tout bas, en essayant de l'éloigner: „Rien! rien, mon ami. Par malheur, sans le vouloir, quelqu'un, que je n'ai pas vu, m'a marché sur le pied. — C'est l'un de ces deux hommes. — Non! oh! non! je vous l'assure. — Et pas un mot d'excuse! et l'insolence de passer devant vous! — Oh! pour ma vie, Eugène! taisez-vous! taisez-vous!"

Tout, peut-être, allait finir là; Eugène s'efforçait de se contraindre; Emma, devenue pâle, l'entraînait en arrière, cherchant des yeux son père, retenu quelques pas plus loin dans la foule: on se fût séparé, perdu... Quand l'un des deux jeunes hommes, poussant au bout l'impudence, se retourna en riant, et fixant Emma, comme il avait usage de fixer certaines femmes dignes de pareils hommages, il dit à son ami, ou plutôt à son camarade: „Elle est ma foi gentille! des yeux divins, mon cher! mais je parie encore qu'Adèle est plus jolie."

Ce propos insolent était tenu si haut, qu'on l'entendit, et trente personnes se retournèrent. Emma, dont les joues étaient blanches, devint rouge comme le feu; un instant elle ne vit plus rien, et quand l'éblouissement rapide qui venait de troubler sa vue se fut dissipé, sans qu'elle eût vu ni senti comment le changement s'était opéré, elle se trouva au bras de son père, et Eugène avait disparu, ainsi que les deux jeunes hommes.

— Asmodée, je suis au supplice, tu n'as plus que sept minutes à parler, et l'opéra va durer au moins trois heures.

— Maître, nous ne sommes pas condamnés à l'entendre.

Les témoins de ce désordre s'étaient fort éclaircis quand

Emma se reconnut elle-même; les hommes surtout avaient suivi; les femmes regardaient encore Emma. Mais le premier coup d'archet se fit entendre: la musique était de Rossini: toute la salle trembla; vingt trompettes sonnaient: la pièce était une pastorale. Ce qui restait encore de la foule oublia la jeune demoiselle, et se hâta de monter l'escalier. Emma, au bras de son père, suivit la foule; elle ne savait plus ce qu'elle faisait, son cœur frappait dans sa poitrine comme les coups d'un marteau, ses genoux tremblaient sous elle, sa langue était comme attachée à son palais; il y avait dans sa tête une confusion terrible, et dans ses oreilles, un bruissement étrange qui détruisaient toute pensée... Elle marchait, elle montait, soutenue par son père. Son père était pâle aussi, le front sillonné, et il se hâtait.... Pourquoi?... On atteignit le corridor, on présenta le coupon, l'ouvreuse ouvrit la loge; mais au moment où elle avançait le pied pour entrer, Emma, sans pouvoir dire un mot, tomba évanouie.

Au même instant, l'air calme, le visage serein, Eugène venait rejoindre Emma. Il arriva du moins à temps pour l'emporter dans ses bras jusqu'à la calèche; alors, heureusement les corridors, les escaliers étaient libres; le rideau se levait. Le contrôle seul vit emporter la jeune dame. „C'est elle, la voilà," murmuraient les donneurs de contre-marques. On revint précipitamment à l'hôtel.. Quel évènement! quel éclat, pour une jeune personne!... Mais à Paris, tout glisse, s'efface, s'oublie: il y a tant de choses.

Enfin!... enfin, que s'était-il passé sous le péristyle de l'Opéra?... Maître, vous le devinez bien.

Ce fut en vain qu'Eugène, calme, enjoué, riant, employa tout l'art de l'amour, tous les mensonges du courage, pour apaiser son amante et dissuader le vieillard. Inondée de larmes, le regard plein de terreur et d'amour, Emma interrogeait les yeux d'Eugène, et se défiait de son sourire qui la faisait pleurer: „J'ai été outragée, se disait-elle; il m'adore, il est brave, il me vengera. Que je suis malheureuse!" Le père, silencieux et morne, poursuivait aussi le jeune homme de son

regard scrutateur, et malgré toute la présence d'esprit d'Eugène, l'expérience du vieillard l'obligeait à douter, cette fois, de la sincérité de l'amant de sa fille. Cependant celui-ci protestait, aux genoux d'Emma, que l'insulte qu'on avait osé lui faire, avait été suivie d'excuses, et que tout avait fini là. Emma le lui faisait répéter cent fois, sans que la joie rentrât dans son cœur, et le vieillard écoutait sans que la conviction pénétrât dans son ame.

Onze heures sonnèrent; Eugène allait se retirer, et un rayon d'espoir pourtant éclaircissait un peu le front de la jeune amante, et même aussi celui de son père, quand un valet remit à celui-ci un billet très-pressé, qu'une personne inconnue venait d'apporter à l'hôtel. Emma tressaillit; Eugène voulut partir. Mais déjà le vieillard avait ouvert, il lisait... „Demeurez!“ s'écria-t-il; et aussitôt Emma retomba sur son siège, pâle, tremblante, mourante, mais retenant Eugène par la main.

„Il nous trompait!“ ajouta le vieillard; et il porta douloureusement la main sur son front.

„Il se battra, je le savais bien!“ dit Emma, les lèvres décolorées comme à l'instant de la mort.

„Vous avez été insultée! s'écria enfin Eugène, avec le feu d'une noble colère: oui! insultée, à côté de votre père, publiquement, à mon bras! Emma! Emma! aimeriez-vous un homme sans amour, sans courage, sans honneur?“

Emma voulut répondre, et ne put arracher de son sein qu'un soupir.

Son père, qui achevait de lire le billet révélateur, n'avait point entendu; il reprit d'un ton grave:

„Monsieur, demain, à sept heures du matin, vous devez avoir une rencontre, au bois de Romainville, avec les deux jeunes fats, que vous avez trop honorés ce soir en relevant leur impertinence. Le vicomte d'O... et M. de St. M... doivent être vos témoins, et l'on choisira les armes sur le terrain... Vous le voyez, grâce au ciel, on m'a bien informé. Est-ce la vérité?

„Oui, monsieur; je serais indigne de vous, d'Emma...

„Arrêtez! ne recommençons point une discussion inutile; je ne vous demande plus ce que vous prétendez faire; je connais votre préjugé, votre opinion sur le point d'honneur; vous savez quels sont mes principes, quelle est ma conviction sur le duel; nos jugements ne sont point d'accord; mais, écoutez, monsieur: j'ai mes droits, comme vous les vôtres; vous êtes libre de placer le point d'honneur où vous l'entendez, moi, où je le crois. Vous êtes le maître de vos jours; je le suis encore de ma fille. Vous avez résolu de vous battre en duel; et moi j'ai décidé que je n'aurai point pour gendre un homme prêt à parier sa vie contre celle du premier faquin, et qui met son honneur sur un coup d'épée, comme un joueur son or sur un coup de dés. Ce n'est point là l'époux que je donnerai à ma fille.

„Monsieur!... au nom du ciel!... je suis déshonoré si...

„Non, monsieur! car je ne veux pas non plus d'un gendre déshonoré. Renoncez à ce duel, Emma est à vous: puis-je vous estimer plus, et vous le prouver mieux?

„Vous, non, monsieur... mais le monde...

„Eugène! vous êtes libre; moi, je suis père. Vous avez votre point d'honneur; j'ai le mien aussi. Regardez ma fille! mettez ses larmes, ses angoisses en balance avec votre amour-propre... voyez, malheureux!... C'en est assez, si vous l'aimez. Pour moi, voici mon dernier mot: Point de duel, ou point d'Emma: choisissez.“

En achevant ces paroles, le vieillard avait saisi la main de sa fille, et l'entraînait hors du salon.

„Emma! s'écria Eugène; vous aussi, me condamnez-vous?“

Emma, résistant à l'effort de son père, se retourna, et tendit la main à Eugène. A travers sa pâleur, ses larmes, son désordre, un sourire éclatait; et quelle éloquence dans ce sourire! il était fier et tendre comme celui de la jeune Grecque, attachant le casque sur le front de son fiancé. „Eugène! Eugène!“ dit-elle, en pressant sa main, en le regardant... et, en pressant sa main, en le regardant, les yeux de la jeune amante rayonnaient, et l'incarnat revenait sur ses joues... Mais

un pouvoir secret ferma soudain ses lèvres; une pensée terrible effaça de son visage le pourpre renaissant; ses yeux éloquents se voilèrent, elle baissa la tête, sa main n'osa plus serrer celle du jeune homme, et, d'une voix timide et tremblante, elle ajouta: „Eugène, obéissez à mon père... je vous défends aussi de vous battre.“ Et soudain elle se précipita sur les pas du vieillard, et sortit avec lui du salon.

Eugène demeura consterné, sans mouvement, immobile, comme si la foudre venait de le frapper, ou comme si ses pieds eussent pris racine à l'endroit où Emma l'avait quitté. Il prononçait intérieurement ces seuls mots, qui semblaient retomber sur son cœur comme des gouttes de plomb: „Perdre Emma!... renoncer à Emma!... abandonner Emma!...“ Un tourment, un combat, une angoisse inexprimable broyait toutes ses idées. Choisir entre la honte et la perte d'Emma!

La nuit qui s'écoula fut un supplice affreux...

Eh bien! maître, la main sur la conscience, à la place du jeune homme, qu'eussiez-vous fait?

— Crois-tu que le vieillard eût parlé sincèrement, et dût tenir sa promesse?

— Oui; le jeune homme avait le choix, rien de plus; et il le savait.

— En ce cas, mon ami diable, c'était fort délicat, et je commence à deviner... mais achève, hâte-toi, car l'instant fatal est bien près.

— A sept heures du matin, le père d'Emma reçut la visite de messieurs le vicomte d'O..... et de Saint-M....; ils venaient lui apprendre, du ton le plus poli, mais froid et réservé, que la rencontre n'avait pas eu lieu.

A midi, Eugène se présenta à l'hôtel. Le vieillard le reçut avec le plus affectueux empressement, et lui tendit la main.

Les traits charmants d'Emma conservaient encore les traces touchantes des larmes de la nuit. Eugène s'approcha d'elle timidement..... Elle rougit.

Le soir il y avait cercle. Quand Eugène parut, les jeunes femmes sourirent... Emma se sentit confuse. Pas un des jeunes

hommes ne vint au-devant du futur époux de la reine du salon: Eugène demeura seul, à l'écart, isolé. On parlait bas sous l'éventail, on ricanait derrière le dos des fauteuils... Était-ce de lui!... Emma ne quitta point le piano de la soirée; le pupitre cachait son visage, elle ne leva plus les yeux... Elle n'avait plus la gloire et l'orgueil d'une amante.

Deux jours après, ce fut au bal. On y vit reparaître la foule des prétendants à la main d'Emma, qu'Eugène avait éloignés; et les jeunes danseurs de nouveau se précipitèrent au-devant d'elle, le gant blanc sur la main. Eugène, cependant, avait droit encore à la première contredanse. Hélas! à-peine, conduisant Emma, l'avait-il placée dans les rangs des couples de danseurs, éclatants de jeunesse, éblouissants de parures, impatients de plaisir, que le vis-à-vis s'éclipsa, changea de place, et personne ne se fût trouvé pour figurer devant Emma et son cavalier, sans le secours imprévu d'une petite fille de sept ans et d'un jeune écolier. C'était un hasard, peut-être, mais pour Emma, tout devenait un trait acéré, un sarcasme piquant, un mépris cruel. La gaieté folâtre du bal, le rire sans cause que la jeunesse échange, les mots sans suite jetés en se croisant dans la danse, pour l'amante inquiète, attentive, tourmentée, c'était un murmure ironique, Eugène en était l'objet, son oreille n'entendait bourdonner que ce nom, ses regards ne rencontraient que des sourires moqueurs; cette peur devenait une réalité.... et l'air contraint d'Eugène, non moins qu'elle en défiance, ne la détrompait point.. Il était humilié: qu'elle était malheureuse!... Emma fut retenue pour toutes les autres contredanses... Et Eugène?... Il ne dansa plus, toutes les dames étaient engagées.

Le lendemain... Emma était souffrante.

Le lendemain... elle avait la migraine.

Le lendemain.. elle était en visite.

Le lendemain... elle ne pouvait recevoir.

Le lendemain.. Emma partait pour la campagne....

— Asmodée! l'aiguille touche au plus haut chiffre du cadran.

— Maître, je le vois bien. Le malheureux jeune homme vient enfin de comprendre qu'en sacrifiant le point d'honneur à l'amour, il a perdu celle qu'il aime. Il est fier, tendre, noble; et il sait que l'amour et l'honneur ne reviennent point... Voilà minuit .. Regardez!

La pendule sonna. Je voulais regarder, mais un effroi subit saisit mon cœur, glaça mon sang, et, malgré moi, je fermai les yeux: l'heure sonnait encore. „Asmodée! m'écriai-je, au nom du ciel! retiens ce jeune homme!....“ Mais avant le dernier mot, une explosion avait ébranlé l'hôtel... Je portai mes deux mains sur mon visage, je redoutais de voir cette horreur. Un éclat de rire d'Asmodée me fit rouvrir les yeux; il me touchait de sa béquille, tout avait disparu; nous étions loin du lieu fatal.

— Eh bien! maître, me dit le boiteux, quelle est votre opinion maintenant sur le duel? Le jeune homme aurait-il dû se battre?

— Vraiment oui, sans nul doute.

— D'accord. Donc alors, rigoureusement, le père de la jeune fille avait eu tort de l'en empêcher.

— Du tout; il était sage. Le duel est une peste, une honte, une horreur! c'est un acte immoral, qui touche de près au crime.

— D'accord, aussi: et d'après cela, somme toute, votre avis?

— Mon avis?

— Comment concluez-vous?

— Mais... Ma foi... Je ne sais. Et toi, démon?

— Comme vous, maître; je ne sais; et c'est à-peu-près là, dans ce siècle éclairé, notre opinion sur toute chose, à commencer par votre ame, à finir par mes cornes.

— Tu crois?

— C'est la vérité.

— En ce cas, mon ami, nous sommes fort avancés.

Victor DUCANGE.

# LES JEUNES FILLES DE PARIS.

Et moi aussi, j'ai promis de joindre la modeste glane d'un vieux conteur à cette gerbe riche et variée, formée par cent et pn écrivains français, offerte par eux à l'un des éditeurs les ulus recommandables de notre littérature moderne, pour l'indemniser des pertes imprévues que lui ont fait éprouver nos derniers orages.

Mais que lui offrirai-je, moi, simple moraliste, presque septuagénaire, habitué à parcourir les plus humbles sentiers du Parnasse, à m'y reposer sous de paisibles ombrages, où je me contente de cueillir quelques fleurs des champs, pour les offrir aux jeunes filles qui se trouvent sur mon passage?

De quel droit me mêler parmi ces nouveaux *Addison*, ces *Quintilien*, ces *Aristarques* fouillant jusque dans les derniers replis du cœur humain, pour en connaître les mouvements, les erreurs, et le conduire à sa perfection? De quel droit irais-je lutter avec tous ces grands coloristes de notre époque, moi qui, voué constamment au style simple de conteur moraliste, eus toujours pour devise cet adage d'Horace: *Ingenium miserâ fortunatius arte;* „Le naturel est préférable à l'art"?

Mais j'ai promis; j'ai cédé à l'irrésistible charme d'inscrire mon nom parmi ceux de mes amis, de mes confrères: j'oserai donc conter encore... pour la dernière fois peut-être; oui,

j'essayerai de faire une esquisse fidèle des jeunes filles de Paris; de prouver que, dans tous les rangs de l'ordre social, elles offrent des modèles à citer pour l'honneur et la gloire de leur sexe: je m'attacherai surtout à démontrer que la vertu la plus digne d'éloge, est celle qu'on rencontre dans la classe indigente, où toujours elle est environnée des séductions que font naître le désir de s'élever, l'isolement, l'inexpérience, et trop souvent, hélas! les besoins pressants de la vie.

Le fond du récit que je vais faire est historique: cette anecdote a eu lieu dans mon voisinage; et je m'en suis emparé, pour la joindre à ces traits populaires, attachants, que je vais ramassant sur la scène du monde; comme le botaniste qu'on voit errer dans les vallons, sur les montagnes, cueillant les plantes salutaires propres à calmer, à prévenir tous les maux de l'humanité.

Estelle Aubert était l'unique enfant d'un ouvrier imprimeur, qu'un travail forcé, opiniâtre, avait réduit à vivre dans un fauteuil, privé de l'usage de ses jambes et de ses mains. Position cruelle pour un homme de cœur, qui se trouvait à la charge de sa femme et de sa fille! Celles-ci n'avaient pour toute ressource, que leur modique profession de blanchisseuse en linge fin, à laquelle, depuis quelques mois, Estelle avait ajouté celle de raccommodeuse de blondes et de dentelles, afin d'augmenter le gain de la journée.

Cette honnête et pauvre famille habitait deux chambres en mansarde, ou plutôt une partie d'un sixième étage, rue de Chabannais, en face d'un hôtel, dont le premier était occupé par un grand spéculateur de terrains, devenu banquier très-renommé; le second, par le vicomte de Saluces, écuyer cavalcadour; et le troisième, par un commissaire-priseur.

Chacun de ces divers habitants de l'hôtel avait une fille: celle du banquier Saint-Omer, nommée Léonie, était une brune piquante, d'une figure ouverte, et de la plus agréable humeur; mais distraite, étourdie, insouciante, et donnant à son institutrice, femme d'un mérite reconnu, la plus grande peine à mettre dans la tête de son élève deux idées de suite, à graver dans sa mémoire les moindres notions de grammaire, d'histoire et de

géographie. C'était, en un mot, une charmante folle gâtée par ses parents, qui s'imaginaient que leur fille unique aurait bien assez de l'opulence, pour briller dans le monde et faire un mariage avantageux. Déjà même, en effet, quoiqu'elle n'eût que dix-sept ans, elle était recherchée par certains seigneurs de la cour, qui convoitaient la dot considérable qu'elle devait avoir, pour apaiser leurs créanciers, soutenir le train de leur hôtel, en un mot pour *fumer leurs terres:* expression usitée parmi les grands qui se mésallient.

La fille du vicomte de Saluces offrait un contraste frappant avec celle du banquier. Clorinde, belle blonde, un peu fade, âgée de dix-huit ans, était froide et réservée. Son regard était impérieux, en même temps que ses lèvres dédaigneuses exprimaient la fierté. Sa gouvernante ex-chanoinesse la maintenait dans cette haute idée de naissance, dans cette roideur de caste nobiliaire, et lui faisait mesurer à chaque instant la distance énorme qui existait entre elle et la fille d'un de ces nouveaux enrichis, qui s'imaginent pouvoir marcher de pair avec les grands seigneurs.

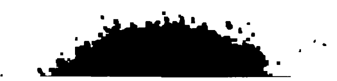
Quant à la jeune Emma, fille de M. Dumont, commissaire-priseur, elle n'avait ni la morgue insolente de Clorinde, ni la folle insouciance de Léonie. Placée par le destin dans cette moyenne région de la société, où l'on ne connaît ni l'ennui du rang et de l'étiquette, ni les besoins de l'indigence; où l'on est, comme le dit un ancien sage, à l'abri des coups de soleil qui frappent la cime des forêts, et des inondations qui noient les petites herbes rampant sur la terre; Emma, élevée par sa mère, excellente femme, occupée à maintenir dans sa maison l'ordre et l'aisance, à faire le bonheur de tout ce qui l'entourait; Emma, habituée dès son enfance à vaquer aux soins domestiques, bonne par instinct, instruite sans prétention, charmante enfin sans presque s'en douter... Emma n'était qu'une simple bourgeoise.

Estelle Aubert se fût élevée promptement au-dessus de l'humble condition où elle était réduite, si elle eût voulu prêter l'oreille aux agaceries des jeunes étourdis du quartier, aux séductions dont elle était assaillie dans les différentes maisons

où elle reportait son ouvrage. A la voir parcourir d'un pied léger les rues de Paris; gentille, accorte, le nez en l'air, le sourire sur les lèvres, et tenant sous le bras son petit carton vert, on la confondait souvent avec ces grisettes, qui, sous les apparences d'ouvrières très-occupées, courent les aventures, et font un honteux trafic de leur jeunesse et de leurs charmes. Mais sitôt qu'on adressait la parole à notre jolie raccommodeuse de dentelles, on jugeait à sa réponse, à son maintien, à cette piquante franchise répandue dans tout son être, que c'était une fille de bien. On ne la voyait point s'effaroucher d'un mot, d'une plaisanterie qu'on lui décochait en passant; elle se résignait aux humiliations passagères que lui faisait éprouver sa profession, et s'en vengeait en sentant se raffermir sa vertu, en évitant avec adresse les attaques des nombreux séducteurs qu'elle rencontrait dans le monde; et ne pouvait concevoir comment on ose acheter de la misère ce que le cœur seul peut donner.

Estelle était souvent en relation avec ses trois jeunes voisines. Sa réputation d'honnête fille, ses tendres soins pour son père infirme, et son renom d'habile ouvrière, lui donnaient une espèce de vogue: il ne se passait point de semaine, qu'elle ne fût appelée, tantôt chez le banquier Saint-Omer, pour raccommoder un voile d'Angleterre qu'avait déchiré madame, en descendant de calèche au bois de Boulogne; tantôt chez le vicomte de Saluces, pour réparer un accroc à ses manchettes de Malines brodées, une déchirure aux barbes tombantes, en point de Bruxelles, qu'avait faite la vicomtesse dans l'appartement de la dauphine; tantôt enfin, chez le commissaire-priseur, pour reblanchir et remettre à neuf les collerettes en tulle de madame Dumont, ou bien les pèlerines de sa fille, en jaconnas, et qui composaient sa parure ordinaire.

Mais l'accueil que recevait Estelle Aubert aux divers étages de l'hôtel, variait suivant la condition des familles qui l'occupaient. Au premier, son ouvrage était toujours bien reçu, apprécié à sa juste valeur; et chaque fois elle en recevait le prix, en proportion des soins et du travail qu'il avait exigé. Léonie l'appelait ordinairement *ma bonne Estelle*, et ne prenait avec



elle aucun ton de hauteur, ni d'arrogance. Il n'en était pas de même au second: la vicomtesse de Saluces, fière et méprisante, devenue dévote austère, de dame un peu légère qu'elle avait été, ne paraissait jamais satisfaite de ce qu'avait fait la jeune ouvrière, qu'elle nommait tantôt *ma petite*, tantôt *mon cœur*, avec ce sourire dédaigneux qui semblait mesurer les distances. Clorinde se montrait encore plus difficile, plus exigeante que sa mère: elle faisait souvent recommencer à la complaisante Estelle son travail; et presque toujours la pauvre fille se retirait sans en avoir reçu le salaire. Quant au troisième étage, elle s'y présentait comme dans sa propre famille. Monsieur et madame Dumont la comblaient de caresses, de félicitations sur sa conduite: Emma surtout ne pouvait se lasser d'admirer la perfection de travail de sa charmante voisine; elle lui serrait les mains, et l'eût volontiers embrassée, si elle n'eût pas craint de monter la tête ardente de Léon son frère, jeune étudiant en droit, qui ressentait pour la raccommodeuse de dentelles un penchant fondé sur l'estime, et que par cela même il lui était impossible de taire et de réprimer.

Bientôt la jeune Estelle se fit une réputation parmi les dames les plus élégantes du quartier. C'était à qui vanterait son talent, son exactitude: c'était à qui lui confierait ses chiffons les plus précieux. Enfin, mademoiselle Aubert, car c'est ainsi que chacun la nommait, ne pouvant plus suffire, avec sa mère, à tout le travail qu'on lui confiait, fut contrainte de prendre plusieurs ouvrières, de faire des apprenties dans son état; et pour cela, il lui fallut quitter ses deux chambres en mansarde, où il faisait si froid l'hiver, et si chaud l'été. Elle loua donc un joli petit appartement au troisième étage de la maison où elle demeurait, dont une pièce donnait au couchant, sur la rue, et qu'habita son vieux père infirme, qu'elle roulait souvent dans son fauteuil, vers la croisée, pour lui faire respirer le grand air, et le réchauffer aux rayons du soleil.

Placée alors en face des appartements qu'occupaient ses trois voisines, Estelle les suivait assez souvent dans leurs occupations journalières. Tantôt elle remarquait Léonie, se pâmant de

rire, en faisant faire mille tours, mille gambades au singe chéri de sa mère, attaché par une longue chaîne à l'un des balcons du premier: tantôt elle apercevait Clorinde faisant de la tapisserie auprès de sa mère, qui s'était endormie au milieu d'une lecture édifiante: tantôt enfin, elle recevait un salut gracieux, un aimable sourire d'Emma, qui vaquait aux soins du ménage, en répétant la romance du jour, ou bien une jolie chanson de Béranger. Bientôt son frère Léon venait la rejoindre à la croisée; et remarquant les tendres égards d'Estelle pour son vieux père, il la saluait à son tour avec une vive émotion, et restait les regards attachés sur elle jusqu'à ce qu'elle se fût retirée au fond de son habitation, pour reprendre son travail et diriger celui de ses ouvrières.

L'hiver succéda bientôt aux beaux jours: il donna de nouveau à la jeune raccommodeuse de dentelles une juste idée de l'orgueil des rangs et des prérogatives de la naissance: ce qui l'affermit dans la résolution qu'elle avait prise, de n'avoir avec les gens titrés et les opulents, que les communications nécessaires à son état, ou aux besoins qu'on pouvait avoir d'elle. L'époque du carnaval approchait; et chaque classe de la population se livrait aux plaisirs que procurent les réunions de danse, de musique. Il y eut un grand bal chez le banquier Saint-Omer: le ban et l'arrière-ban de la Chaussée-d'Antin avaient été invités: les préparatifs les plus somptueux étaient dirigés par le plus habile tapissier, par le glacier le plus en vogue. En un mot, rien n'avait été épargné pour étaler tout le luxe, toute la somptuosité de la finance.

Estelle, qui le matin de ce grand jour avait reporté à madame Saint-Omer une garniture de robe en point d'Angleterre, avait osé demander à la femme de charge la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour voir défiler dans l'antichambre les beautés célèbres de la banque, examiner leurs toilettes, et jouir de loin du magnifique coup d'œil de cette brillante fête. Un valet de chambre vêtu en noir, chapeau à trois cornes sous le bras, annonçait à haute voix toutes les personnes qui se présentaient. Parut la famille de Saluces, invitée par convenance

de voisinage, et qui n'avait pu se dispenser de répondre à l'invitation, vû que plus d'une fois on avait eu recours à la caisse de Saint-Omer, et qu'on pourrait y recourir encore; car le vicomte, pour se conformer aux habitudes des seigneurs de la cour, aimait le jeu, avait des maîtresses. A cette annonce que fait le valet de chambre: „*Monsieur le vicomte et madame la vicomtesse de Saluces!*“ celle-ci s'imaginant que chacun pénétré de l'honneur qu'elle fait à cette réunion de roturiers, va se lever et lui rendre hommage, se gourme, étale avec emphase le volant de sa robe, et promène partout ses regards fiers, scrutateurs... mais étonnée de voir que personne ne bouge, ne se range sur son passage. La grosse madame Saint-Omer vient seule au-devant d'elle, en l'appelant tout haut: „*Ma chère voisine.*“ Léonie prenant la main de Clorinde qui suit sa mère, la conduit parmi les danseuses, en lui disant: „Coiffée à ravir... mise comme „un ange... oh, ma chère, que vous êtes gentille!“ La franchise du compliment ne peut faire excuser la familiarité du langage; et la noble demoiselle, blessée de ce ton d'égalité, va rejoindre la vicomtesse, qui dit tout bas à son mari: „Comme cela sent „ici le parvenu! quelle grossière espèce! — On a bien raison „de dire, lui répond le vicomte, que l'or est comme le soleil, „il donne à la boue de la consistance.“ En achevant ces mots, il serre avec affection la main de Saint-Omer, qui l'aborde avec son gros sourire, et lui dit bas à l'oreille: „Voisin, je vous ménage une bouillotte aux cinq cents francs.“ Mais ce qui suffoque la superbe Clorinde, c'est de voir Léonie, la demoiselle de la maison, faire en passant devant l'antichambre un signe d'intelligence à l'ouvrière en dentelle, qui baisse les yeux, rougit, et n'en paraît que plus jolie.

Dès le lendemain, Estelle ne manque pas d'aller donner à l'honnête famille Dumont qu'on n'avait point invitée, les détails de cette fête magnifique, et de lui nommer les dames qui avaient étalé les plus beaux diamants, les plus riches parures. Il se trouva que l'une était la fille d'un receveur général, destitué pour malversations; que l'autre était la sœur d'un agent de change dont les paiements venaient d'être suspendus pour la

troisième fois; que celle-ci plaidait en séparation contre son mari, poursuivi comme banqueroutier frauduleux; que celle-là, non commune en biens avec son digne époux, homme d'affaires, faisait passer sous son nom des sommes considérables que l'adroit fripon extorquait à ses clients... „Eh quoi!“ s'écriait Estelle avec cet étonnement d'une ame neuve et pure; „ces femmes-là sont-„elles audacieuses pour venir briller dans un bal? — Bon!“ lui répondit le commissaire-priseur, avec le sourire malin d'un fonctionnaire irréprochable, „l'honneur chez tous ces grands „faiseurs du jour, est comme les ongles, il repousse.“

Peu de temps après eut lieu chez le vicomte de Saluces, une réunion non moins nombreuse et composée des familles les plus anciennes, d'après le traité du blason. Ce n'était point un bal: la grand'mère de la sœur d'un petit prince souverain d'un cercle d'Allemagne, était morte subitement; et la cour était en deuil pour dix jours. L'étiquette voulait donc qu'on se bornât à donner un concert qui avait réuni les talents les plus renommés de la capitale.

Saint-Omer et sa famille furent invités: le moyen de ne pas les admettre, tout roturiers qu'ils étaient? Le vicomte de Saluces avait encore emprunté la veille à son voisin quatre billets de banque, pour acquitter une dette d'honneur. Leur présence, il est vrai, ferait une disparate choquante dans une réunion de la plus haute noblesse; mais nécessité devient loi.

Estelle avait un goût particulier pour la musique: elle chantait avec une expression remarquable les plus jolis airs des nouveaux opéras. Elle obtint de la femme de chambre la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour entendre les différents morceaux qu'on devait exécuter. Son ravissement fut inexprimable; mais ce qui lui causa une surprise mêlée d'indignation, ce fut de voir certains grands seigneurs s'endormir sur leurs sièges, d'en entendre d'autres causer entre eux, pendant que les artistes les plus célèbres exécutaient les principales productions de nos grands maîtres, et se surpassaient pour en faire sentir toutes les beautés. Ce murmure de conversations particulières; ce costume de deuil qui couvrait les assistants;

cet assommant fardeau de l'étiquette qu'observaient avec une ridicule austérité tous ces personnages d'un haut rang, tous ces favoris du monarque; ce concours en un mot d'exigences, d'ambitions, de préséances, tout semblait contribuer à répandre la tristesse qu'on voyait empreinte sur chaque visage; et la jeune ouvrière ne tarda pas à se convaincre que les grands, blasés, rêvent le bonheur sans jamais en jouir; et que l'ennui est la calamité des heureux de la terre.

Peu de jours après, l'honnête famille Dumont reçut à son tour ses parents, ses amis, ses affidés. Il n'y eut à cette réunion ni le luxe éblouissant de la finance, ni la morgue imposante des gens de cour: c'était le rassemblement joyeux des bons bourgeois du quartier. On n'y remarquait ni colliers de diamants, ni turbans en étoffe d'or surmontés d'un oiseau de paradis, ni grands cordons, ni chapeaux à plumet blanc; mais en revanche on n'apercevait partout que figures riantes: on ne rencontrait que des cœurs épanouis de joie et de franche amitié. On s'accostait sans cérémonie; on se prenait le bras avec confiance: on se dégantait pour se serrer la main: c'était, en un mot, comme le dit Marmontel, *la fête des bonnes gens.* Aussi l'honnête M. Dumont se promenait-il avec ivresse dans son salon proprement décoré; et ne cessait-il de répéter au milieu des danses qui se formaient, et des jolis groupes dont il était entouré, que le moyen le plus sûr d'être heureux, c'est de l'être du bonheur des autres.

Estelle avait été invitée à cette joyeuse réunion par le commissaire-priseur. Il lui dit, avec cet accent d'un homme de bien qui sait distinguer et apprécier le vrai mérite: „Qui „peut mieux embellir notre petite fête, que celle dont le „travail soutient ses parents, adoucit les souffrances de son „père infirme, et s'est acquis l'estime et la vénération de tout „le voisinage? — Il nous tardait, chère Estelle,“ ajoute madame Dumont, „de vous donner cette preuve publique de notre „attachement et de notre considération.“

Oh que ces paroles pénétrèrent avant dans le cœur de la jeune ouvrière! Qu'il est flatteur, le premier hommage que

l'on reçoit, et dont on s'avoue être digne! Estelle fut si vivement saisie de joie, qu'elle ne put proférer une parole. Un serrement de main qu'elle reçut en ce moment d'Emma, lui prouva qu'elle s'unissait à l'invitation de ses parents; et le regard de Léon lui fit deviner sans peine quel serait au bal son premier cavalier. Elle y fut accueillie avec tous les égards dus à la fille de bien, traitée par toutes les jeunes personnes comme une égale, comme une amie: chacun lui adressait les éloges les plus flatteurs; mais aucun d'eux ne valait le silence de Léon dont les regards attachés sur elle semblaient partager son initiation dans l'honnête bourgeoisie, et se livrer au pressentiment qu'elle y occuperait un jour une place distinguée. Estelle, bien loin d'avoir une semblable pensée, se tenait sur une réserve modeste qui la rendait plus intéressante encore. Elle évitait autant qu'il était possible les yeux flamboyants du fils de la maison, et portait les siens sur tous les autres jeunes gens, espérant se distraire du trouble qu'elle éprouvait; mais nous cherchons vainement à nous fuir: malgré nous, tout nous y ramène.

Deux ans s'écoulèrent: mademoiselle Aubert devenue chef d'un atelier considérable, avait fait des gains légitimes fort au-delà de ses espérances. Elle avait augmenté peu-à-peu son petit mobilier, orné son intérieur. Sa mère, d'une faible santé, ne faisait plus le gros du ménage: il était confié à la veuve d'un soldat invalide. Le vieux fauteuil en bois du père Aubert était remplacé par une dormeuse en velours d'Utrecht: il ne paraissait plus à la croisée de sa chambre qu'en redingote d'espagnolette grise et en casquette de drap bleu. Estelle enfin, sans rien changer à son habillement ordinaire, porta des étoffes un peu plus recherchées, couvrit ses jolies épaules d'un ample schall de mérinos, hasarda même la petite montre en or, pour être à l'heure chez ses pratiques; mais elle la cachait avec soin sous sa collerette. Elle ne craignait rien tant que de se faire remarquer, et se serait imposé les plus grandes privations, plutôt que d'exciter l'envie et ces propos des habitants



du quartier. La critique vraie, quoique sévère, est la sentinelle des mœurs.

La première moitié de l'année 1830 venait de s'écouler: Estelle, toujours bonne, simple et laborieuse, voyait chaque jour son destin s'embellir. Chérie, honorée de ses ouvrières et de ses apprenties, récompensée de ses tendres soins pour ses parents par le bonheur dont ils jouissaient auprès d'elle, notre jeune ouvrière comparait souvent sa position sociale avec celle de ses trois voisines qu'elle étudiait sans-cesse, et se trouvait tout aussi heureusement placée dans le monde, puisqu'elle y était utile, estimée. Elle s'amusait de l'étourderie et des inconséquences de la fille du financier, supportait avec résignation la hauteur et les tracasseries de celle du vicomte, et s'en consolait par la tendre amitié que lui portait Emma; lorsque tout-à-coup l'orage le plus terrible s'éleva dans la capitale et s'étendit sur toute la France. Le monarque, égaré, par de perfides conseils, brisa le pacte social, et forcé d'abdiquer la couronne, il s'enfuit pour la troisième fois. Paris fut en proie au choc des partis, que bientôt calmèrent les vieux amis de la liberté sans licence, en s'appuyant sur la représentation nationale qui crut devoir fonder une nouvelle dynastie. Dans ce bouleversement général on vit les plus hauts rangs anéantis, les plus belles positions sociales détruites. Le vicomte de Saluces fut dépouillé de ses pensions, de ses prérogatives: il suivit dans leur exil ses anciens maîtres, laissant sa femme et sa fille dans une gêne qui les contraignit de vendre leurs bijoux, leur mobilier; et bientôt, ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, elles se retirèrent chez une vieille parente égoïste, superstitieuse, qui habitait le faubourg Saint-Germain.

La grande secousse politique se fit sentir dans le cours des effets publics: elle causa la ruine d'un grand nombre de gens de finance, et principalement de ceux qui avaient spéculé sur les terrains et les établissements publics. Saint-Omer fut de ce nombre; après avoir vainement épuisé toutes ses ressources, tous les moyens d'échapper au désastre, il céda malheureusement aux funestes inspirations de l'amour-propre déçu, à l'humiliation

de passer de l'opulence à la misère, et se fit sauter la cervelle au bois de Boulogne. Cette affreuse et cruelle détermination ne fut connue de sa femme et de sa fille qu'au moment où le juge de paix vint au nom des nombreux créanciers du défunt, apposer les scellés dans son riche et vaste appartement. La malheureuse madame Saint-Omer fut obligée de s'en éloigner, sans pouvoir même se munir des objets qui lui étaient le plus nécessaires, pour se réfugier dans un hôtel garni, et pour y attendre l'issue de cet épouvantable évènement. Elle eut la douleur d'apprendre que tout ce qui composait le mobilier serait vendu, sans qu'elle pût faire la moindre réclamation, parce qu'elle avait été en communauté de biens avec son mari. Elle ne sut, ainsi que sa fille, quelle ressource employer pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Elles essayèrent en vain de recourir à la commisération de plusieurs grands capitalistes qui avaient eu de fréquentes communications avec le malheureux Saint-Omer; elles en furent accueillies avec indifférence, éconduites avec adresse: elles éprouvèrent alors que la plus grande souffrance des infortunés, c'est d'implorer les opulents.

Toutes les deux abattues par la douleur, en proie au dénûment le plus absolu, se voyaient réduites à implorer l'assistance d'un bureau de charité, lorsque Léonie, se rappelant avec quel zèle et quelle ivresse la jeune ouvrière en dentelle soutenait par son travail ses honnêtes parents, sentit se ranimer son courage, et résolut d'aller un matin, rue de Chabannais, confier à Estelle Aubert le désir qu'elle éprouvait et l'espoir qu'elle avait conçu de procurer à sa mère, sinon l'aisance, du moins le pain de la journée, un abri contre la misère. Elle reçut de son ancienne voisine l'accueil le plus touchant. „Venez," lui dit Estelle, en la pressant dans ses bras; „venez avec madame „votre mère! je vous occuperai toutes les deux dans mon „atelier; et, s'il vous répugne de vous mêler parmi mes ouvrières, „je vous fournirai de l'ouvrage dans votre appartement. Les „deux chambres en mansarde que j'habitais sont à louer dans „ce moment; venez vous y établir. Je vous avancerai les trois „mois de loyer, vous prêterai une partie de mes meubles; ma



„bonne veuve fera votre ménage; enfin, nous partagerons tout „ce que je possède. Venez, mademoiselle Léonie, vous qui me „reçûtes toujours avec tant de bonté, lorsque vous étiez dans „l'opulence; vous qui jamais ne m'avez fait éprouver la moindre „humiliation. Vous ne dédaignâtes point votre pauvre blan-„chisseuse; il est bien juste qu'elle ait son tour; et je vous „remercie d'avoir compté sur Estelle Aubert. — Ah! dites donc „sur mon amie, s'écrie mademoiselle Saint-Omer: hélas! vous „êtes la seule que je trouve dans notre désastre; et je vous „avais bien jugée.“

Dès le lendemain, la mère et la fille, leur petit bagage sous le bras, vinrent s'établir à deux étages au-dessus de celui qu'occupait Estelle, qui d'avance avait garni les deux mansardes des objets les plus nécessaires. Madame Saint-Omer occupa celle donnant sur la cour, afin de n'avoir pas sans-cesse devant les yeux les croisées du somptueux appartement qu'elle occupait en face, et dont justement on faisait la vente du mobilier. Léonie ne pouvait s'empêcher de laisser tomber, de sa lucarne, des regards attendris sur cette belle habitation où elle avait passé des jours si heureux; où bercée par les prestiges de l'opulence, elle était loin de croire qu'elle irait se réfugier dans l'humble réduit de la pauvre ouvrière... Oh que de réflexions elle faisait sur les caprices du sort, et combien elle s'applaudissait de n'avoir jamais humilié ses inférieurs!

Léonie ne rougit point de s'établir dans l'atelier de mademoiselle Aubert, où elle ne tarda pas à prendre rang parmi les plus habiles apprenties. Sa mère, atteinte de quelques infirmités causées par le chagrin, travaillait dans sa chambre, et secondait sa fille à se procurer les objets nécessaires à leur existence. Ce qu'elles avaient le plus à cœur, c'était de pouvoir remettre à l'obligeante Estelle les différents meubles dont elle s'était privée, se réduisant elle-même à coucher sur un lit de sangle, pour offrir à madame Saint-Omer une retraite qui lui fût plus commode et l'humiliât moins dans son malheur. Déjà la mère et la fille, par leurs travaux et leurs veilles, se diposaient à traiter avec un tapissier du voisinage, pour avoir l'ameu-

blement le plus modique, mais indispensable à leurs besoins, lorsqu'un évènement assez étrange vint tirer madame et mademoiselle Saint-Omer de la position pénible où elles se trouvaient. Un jour qu'elles étaient allées à l'office divin, et que, selon leur usage, elles avaient remis la clef de leurs deux chambres au portier de la maison, elles éprouvèrent, en rentrant, une surprise mêlée d'une émotion bien naturelle, en voyant une partie des meubles qui garnissaient leurs appartements respectifs dans l'hôtel qu'elles avaient habité. Madame Saint-Omer reconnut son lit d'acajou orné d'une draperie de pékin bleu-ciel, avec son somno, sa longue bergère en maroquin vert et son grand chiffonnier: elle s'empresse de l'ouvrir, et le trouve rempli d'une partie de son linge de corps et de ses vêtements. Léonie s'élance dans sa mansarde, et reconnait son lit de demoiselle, surmonté d'une flèche dorée portant des rideaux de mousseline, plusieurs petits meubles à son usage, sa causeuse en drap bleu-lapis, son piano, tous ses recueils de musique, et au-dessus un grand cadre couvert d'une toile verte. Elle l'enlève avec empressement, et retrouve le portrait de son père au bas duquel on avait écrit ces mots: „Courage, ma fille! celle qui „nourrit sa mère du travail de ses mains, tient toujours un „rang honorable dans la société.“ Le cri perçant que jette Léonie, à l'aspect de cette image si chère, de cette touchante inscription, attire madame Saint-Omer, qui, saisie elle-même de surprise, et pressant sa fille sur son sein, avoue qu'on n'a pas tout perdu lorsqu'on est encore mère, et que les trésors les plus vrais, les seuls impérissables, ce sont ceux de l'âme.

Léonie se rend aussitôt chez Estelle Aubert, et lui raconte cette aventure, dont celle-ci la félicite avec cet élan de la véritable amitié. Leurs soupçons alors se portent sur telle ou telle personne capable d'un aussi beau trait de générosité. Pour mieux parvenir à la connaître, elles descendent toutes les deux chez le portier, lui font mille questions sur les porteurs de ces différents meubles; il leur répond que c'est M. Jamart, le tapissier de ces dames, qui lui-même a mis tout en place. „Il „est venu de là remonter chez moi le lit que j'avais eu le



„bonheur de prêter à madame votre mère,“ ajoute Estelle: „Allons l'interroger!“ Elles se rendent sur-le-champ auprès de ce digne homme, qui demeurait au bout de la rue, et le sollicitent de faire connaître la main bienfaisante habituée sans doute à consoler, à secourir l'honorable indigence. Celui-ci avoue qu'en effet il a été chargé d'acheter à la vente les divers objets qu'il a remis chez ces dames; mais qu'il ne peut nommer la personne qui l'a chargé de cette commission, parce qu'elle a exigé sa parole d'honneur de ne jamais prononcer son nom. „Eh bien,“ reprend vivement Estelle, „c'est le commissaire-„priseur, M. Dumont, qui a fait cette vente, il doit avoir reçu „le nom de l'acheteur; courons le lui demander: je suis sûre „d'avance qu'il ne pourra me le refuser. — Vous feriez une „démarche inutile,“ répond l'honnête tapissier: „j'ai tout acheté „sous mon nom et payé comptant; je suis à ce moyen le seul „dépositaire d'un secret qu'il ne m'est pas permis de divulguer.“

Plusieurs mois s'écoulèrent: Léonie avait fait de rapides progrès dans l'état de raccommodeuse de dentelles; et devenue, par son travail et son zèle, la première ouvrière de l'atelier de mademoiselle Aubert, elle gagnait amplement de quoi subvenir à la dépense de son humble ménage. Mais si elle reçut d'Estelle des preuves d'une franche cordialité, l'occasion se présenta de lui prouver toute sa gratitude. Le vieux père Aubert, accablé d'infirmités, fut enlevé presque subitement à sa fille chérie; et peu de jours après sa femme le suivit au tombeau. Cette double perte frappa si vivement le cœur d'Estelle, qu'il fallut tous les soins, toutes les consolations dont Léonie était capable, pour empêcher son intime amie de succomber à sa douleur. Estelle ne reçut pas moins de condoléances de la famille du commissaire-priseur: monsieur et madame Dumont vinrent la visiter souvent; Emma passa plusieurs journées de suite auprès de sa chère voisine; et plus d'une fois Léon vint unir ses consolations à celles de sa sœur. Ces consolations-là ne furent peut-être pas celles qui portèrent le moins de douceur dans l'ame de notre charmante ouvrière.

Celle-ci, toutefois, se trouvant tout-à-coup orpheline, à-peine

âgée de vingt-trois ans, d'une figure ravissante, et d'une grâce parfaite, voulut se donner une égide qui mît à l'abri ses mœurs et sa réputation. Elle pria madame Saint-Omer de lui servir de mère, et lui proposa de venir avec sa fille habiter auprès d'elle, et de confondre ensemble leur travail et leurs profits. Cette proposition fut acceptée avec transport: Léonie éprouvait une secrète jouissance à faire descendre sa mère de sa mansarde, à l'établir au troisième étage, où elle pourrait, avec les meubles qu'elle tenait d'une main généreuse et toujours inconnue, retrouver quelques illusions de son ancienne position dans le monde. L'orgueil ressemble à l'espérance: il naît en nous; il y meurt le dernier.

Cette association fut approuvée de tout le voisinage: on reconnut là toute la pureté des mœurs qu'avait toujours observée mademoiselle Aubert. Elle initia tout-à-fait Léonie dans les détails de sa profession, et la présenta chez ses pratiques comme sa compagne chérie, comme sa sœur adoptive. Mademoiselle Saint-Omer, abandonnée de tous les anciens affidés de feu son père, lorsque ceux-ci craignaient qu'elle n'eût besoin d'eux, leur parut alors estimable, intéressante: les plus riches familles du quartier s'empressèrent de seconder ses nobles efforts, louèrent tout haut son dévoûment filial, et lui procurèrent les moyens de contribuer à la prospérité de l'atelier commun, qui devint un des plus renommés et des mieux achalandés de la capitale.

Un jour que les deux associées s'entretenaient de leurs succès, de leur bonheur mutuel, entre chez elles une personne mesquinement vêtue, portant un vieux chapeau de paille noir, couvert d'un voile épais. C'était Clorinde de Saluces, qui n'avait pas voulu se faire reconnaître dans le quartier, et dont les traits, tout en exprimant encore la fierté, semblaient être altérés par les larmes. Elle avait su que sa voisine, la fille du financier, était parvenue à se faire une existence indépendante par son travail et sa persévérance; elle avait appris tout ce que l'ouvrière en dentelle avait fait pour l'aider à consoler sa mère, à lui rendre une vie douce et paisible: certaine de leur inspirer quelque intérêt par le récit de ses malheurs, elle

venait les supplier de la seconder dans le projet qu'elle avait conçu.

Elle leur apprend alors que le vicomte Saluces est mort en Écosse, et n'a laissé que des dettes; que sa veuve et sa fille s'étant réfugiées chez une vieille parente, au faubourg Saint-Germain, s'y trouvaient en butte à des humiliations qu'il ne leur était plus possible de supporter; qu'enfin, privées des secours des gens de qualité, qui presque tous avaient quitté Paris, elles se décidaient à vivre aussi du travail de leurs mains, dussent-elles se réduire à la plus dure existence; et qu'elle venait supplier ses deux anciennes voisines de leur procurer de l'ouvrage. „Soyez la bien-venue, mademoiselle!“ lui répond Estelle Aubert, „ma compagne et moi nous vous mettrons „bientôt en état de nous seconder; et puisque vous daignez „descendre jusqu'à nous, vous y trouverez une honnête existence, „que vous ne devrez qu'à vous seule. — Et cela vaut bien le „rang et l'opulence, ajoute Léonie avec joie: je ne fus jamais „plus heureuse.“ Dès le jour même, Clorinde loua les deux chambres en mansarde qu'avaient occupées tour-à-tour les deux jeunes associées; et le lendemain elle vint s'y établir avec sa mère, qui prit le simple nom de madame Dupré, veuve d'un militaire mort au champ d'honneur. Estelle fit faire par sa bonne gouvernante toutes les provisions dont ces dames avaient besoin, afin qu'elles ne fussent pas reconnues dans le quartier; et bientôt, sans toutefois jamais paraître à l'atelier, la mère et la fille, par le travail de la journée, qui se prolongeait souvent dans la nuit, parvinrent à gagner de quoi subvenir à tous les besoins, et à s'éviter le supplice de fatiguer la pitié des personnes dont, peut-être, elles avaient le droit d'attendre une honorable hospitalité.

L'honnête commissaire-priseur venait de marier sa fille Emma au jeune successeur d'un avoué très-renommé. Estelle Aubert avait été invitée à la noce, ainsi que sa jolie associée, dont la gaieté naturelle et l'heureux caractère lui conciliaient tous les cœurs. Une seule chose manquait au bonheur de Léonie; c'était de connaître l'anonyme qui leur avait fait retrouver si

généreusement une partie des meubles à leur usage; et surtout à elle, le portrait de son père, avec cette inscription qui ne sortait pas de sa pensée. Léonie et sa mère étaient parvenues, à force de privations, à réunir les quinze cents francs environ qu'avait dépensés l'inconnu pour ce trait de bienfaisance; et chaque fois qu'elles rencontraient M. Jamart, elles le suppliaient de leur accorder du moins la jouissance de s'acquitter de cette somme. Jamart, l'un des plus habiles tapissiers de Paris, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime générale, avait été invité avec sa famille au bal qui eut lieu chez M. Dumont. Il y fut de nouveau sollicité par Léonie de lui nommer son cher bienfaiteur, son ange tutélaire. Ses instances furent si vives et si généralement approuvées par tous les assistants, que cet excellent homme, ému lui-même, porte involontairement ses regards sur Estelle Aubert, qui rougit, baisse les yeux: Léonie s'en aperçoit presse de questions le tapissier, qui nomme le généreux anonyme qu'on était bien loin de croire rencontrer dans une simple ouvrière. Léonie presse dans ses bras son associée et la couvre des larmes de la reconnaissance. „C'étaient mes premières „épargnes," dit Estelle, „pouvais-je en faire un meilleur usage? „Puis s'adressant au tapissier elle ajoute: Je ne vous en veux „pas; mais vous avez détruit la moitié de mon bonheur. Faire „du bien en secret, c'est en prendre acte pour l'autre vie."

Chacun redoubla de louanges, de félicitations: la famille Dumont éprouvait une jouissance mêlée d'admiration; et Léon, qui, depuis plus de deux ans, brûlait pour sa voisine d'une flamme pure et chaste comme elle, Léon se promit tout bas de n'avoir jamais d'autre épouse. Tout favorisa ses vœux; M. Dumont devenait vieux; il crut devoir proposer à son fils de lui succéder dans son honorable profession. Le jeune homme accepte avec ivresse; mais sous la condition qu'il épousera. . . „Qui donc? lui demande son père. — Estelle Aubert. — J'allais „te la proposer; je ne connais point de jeune fille qui puisse „mieux assurer ton bonheur et le nôtre." Dès le jour même, monsieur et madame Dumont se rendirent à l'atelier d'Estelle, qu'ils trouvèrent au milieu de ses apprenties, et lui annoncèrent

qu'ils venaient lui demander sa main pour leur fils. Un tressaillement subit qu'elle ne put réprimer, indiqua clairement que cette union était le vœu secret de son cœur; et, huit jours après, ce mariage eut lieu, à l'approbation générale de tous les habitants du quartier.

Toutefois, le nouveau commissaire-priseur ayant encore besoin des conseils et de l'appui de son père, on convint de demeurer ensemble; et comme l'appartement du second était vacant, les deux ménages s'y établirent. Oh! quelles furent alors les réflexions d'Estelle Dumont, lorsqu'elle se vit dame du salon où elle avait reçu tant de dédains, supporté tant de caprices! Chaque fois que, de son balcon, elle portait ses regards sur la maison qui lui faisait face, elle se disait: „Me „voilà dans l'appartement du vicomte de Saluces; tandis que „sa femme et sa fille sont reléguées dans les deux mansardes „que j'habitais. Je touche à la somptueuse demeure du financier „Saint-Omer; et sa femme et sa fille, devenues mes associées, „occupent mon troisième étage. Ainsi donc, à mesure que je „m'acheminais tout doucement vers la demeure du rang et de „l'opulence, ils se réfugiaient dans les greniers de la misère. „Étrange bascule! singulier caprice de la fortune! oh, bien „fou qui s'y fie!“

Estelle et son mari ne changèrent jamais de système, ni de plan de conduite. Ils connurent les charmes d'une honnête médiocrité: ils y restèrent fidèles . . . Et vous, jeunes filles de Paris, qui daignerez parcourir ce récit historique, conservez-en le souvenir! Vous, demoiselles d'une haute naissance, n'abaissez point des regards dédaigneux sur les bonnes gens qui vous entourent! Fleurs du jardin public, ne vous élevez pas au-dessus des autres avec trop de fierté! il ne faut, hélas! qu'un seul coup de vent pour renverser votre superbe tige et la faire ramper sur la terre . . . Vous, joyeuses Sybarites, fastueuses héritières des opulents du jour, qui vous croyez si bien cramponnées au char de la fortune, écoutez Léonie Saint-Omer; elle vous dira qu'un seul cahot suffit pour en descendre . . . Vous, jeunes bourgeoises, imitez Estelle

Dumont; restez comme elle, à mi-côte! vous n'y craindrez ni les coups de soleil, ni les inondations... Vous enfin, jeunes ouvrières, jolies grisettes, pauvres filles qui composez la plus grande partie de la population, visitez Estelle Aubert dans son heureux et modeste ménage: apprenez d'elle ce que produisent presque toujours le courage, la gaieté, la patience, l'amour du travail, et les mœurs.

BOUILLY.

# LES BÉOTIENS DE PARIS.

## ESQUISSE MORALE.

---

On peut classer les hommes sous ces deux étiquettes : — Gens qui pensent ; — Gens qui ne pensent pas.

Attique et Béotie.

Cette double nature se retrouve en tous lieux ; mais on conviendra que l'esprit hottentot doit différer, quant à la forme, de notre esprit européen ; et qu'aussi le crétin des Alpes a son cachet particulier au milieu de toutes les imbécillités du globe.

Même diversité sur une moindre échelle. La province, sans-doute, a ses niais et ses beaux-esprits ; mais Paris a les siens : collection d'indigènes ou de naturalisés.

Paris, d'abord, est le cerveau du corps social ; cerveau composé d'un million de fibres, et d'où la pensée, dont la province même a pu fournir les éléments, rejaillit à celle-ci, remoulée, transfigurée, comme un métal sort du creuset, statue, colonne, candélabre, de lingot qu'il était.

Et, d'autre part, il est concevable que l'entassement de si nombreuses inepties doit enfanter des prodiges de stupidité.

Tels sont les résultats moraux que notre but est d'esquisser. Nous nous bornerons, cette fois, à la catégorie des non-penseurs.

Je ne sais qui a dit que la bonté est la qualité de ceux qui n'en ont aucune. Le mot est dur, mais il est vrai souvent.

Et c'est dommage. De là vient l'épithète de *bon enfant*, dont on se sert pour qualifier certains obtus.

J'ai connu, véritablement, une foule de ces braves gens pour qui le premier venu est un ami, un intime, un maître, un propriétaire. Espèces d'hommes à roulettes qui vont dès qu'on les pousse, où on les pousse, comme on les pousse. Ont-ils quelque fortune : voyez comme elle fond! Le matin par exemple, ils prêteront cent louis à l'inconnu qu'ils rencontrèrent la veille; le soir, ils solderont la carte du dîner auquel on les convia le matin.

De plus, ce sont les *grooms*, ce sont les nègres de tout le monde. Dites un mot : ils porteront vos lettres, allumeront votre feu, brosseront vos habits.

Que si, au milieu de la rue, il vous arrive, en gesticulant, de leur donner du poing dans le visage; que si, dans quelque foule, vous leur fourrez le coude bien avant dans les côtes, ou que, dans un salon, vous posiez lourdement votre pied sur le leur; oh! alors, vous ne sauriez croire à tout leur embarras! Ils prendront au plus tôt l'initiative des regrets, et vous demanderont un *million* de pardons. *O altitudo!*

Voilà, pour l'ordinaire, l'origine de leurs liaisons. C'est par quelque bonne taloche que commencent leurs affectious les plus tendres.

Eh bien! ces excellentes, ces délicieuses gens, qui pousseraient la philantropie jusqu'à cirer vos bottes, sont tous d'une effrayante absurdité. Sciences, beaux-arts, littérature, industrie, politique, tout leur demeure indifférent. Ils ont l'étrangeté d'habitants de la lune, qu'une commotion volcanique nous aurait expédiés de la veille.

Avec cela, pour peu qu'ils sachent votre nom, ils vous accrochent au passage, comme une borne une fiacre. Le seul moyen d'éviter le choc, c'est de faire un détour; et fouette, cocher! vous en serez quitte pour un cou de chapeau. Mais si vous souffrez qu'ils vous abordent, je vous plains. Ces gens-là sont gluants à force de bonté : ils se collent à vous pour toute la journée.



Tel est l'épitome de l'excessive bonhomie, de la bêtise succulente; plante indigeste et sans parfum qui végète, il est vrai, sur toute la surface de notre civilisation, mais qu'à Paris seulement vous trouverez aussi saillante et pullulante. C'est que là, mêmement, le chevalier d'industrie, ce dernier précepteur de l'humanité, est plus savant, plus abondant qu'ailleurs.

Au surplus, le total de l'ineptie parisienne se forme encore de bien autres zéros.

Je ne vous parlerai pas de l'épicier. Sa bêtise déjà est devenue proverbe. Et d'ailleurs, il se venge bien cruellement des sarcasmes de l'intelligence, ce grand fossoyeur de beaux-esprits, celui-là qui peut dire à tant de persifleurs, en jetant leurs dépouilles dans ses balances sépulcrales: „Que la cannelle, „que la réglisse, que la cassonnade te soit légère!“

Je ne vous parlerai pas davantage de la sottise prétendue des hommes de finance. Les banquiers de nos jours ressemblent à tout le monde, à cette différence près, qu'ils ont beaucoup plus d'argent que tout le monde.

Mais avez-vous remarqué sur la partie fainéante de nos boulevarts, dans la belle allée des Tuileries, sur le pavé des Champs-Élysées, parmi la poussière du bois de Boulogne, aux premières places des théâtres, partout enfin où il y a du temps à se montrer; avez-vous remarqué une population d'hommes, tout élégante, toute pimpante, tout odorante? Voilà nos crétins; non pas tous, mais beaucoup; non pas avec de hideux goîtres, des vêtements grossiers, et un public qui les vénère; mais en beau linge, en fins louviers. On s'arrête à les voir, tout ébaubi qu'on est de leur façon d'aller, du phénoménal de leurs habits, de l'imprévu de leur coiffure. Leurs modes, vous le savez, ne sont pas celles d'aujourd'hui, bien moins encore celles d'hier: ce sont toujours celles de demain.

Du reste, on peut les comparer à de belles bourses d'étalage. Qu'y a-t-il au fond? Du vide. Pas une idée, pas un centime intellectuel.

Et c'est ici le lieu de définir ce que nous entendons par une idée; et conséquemment, par penseur et par non-penseur.

Je n'appelle point du nom d'idées, ces conversations toutes faites, ce parlage au premier occupant, espèce de badigeon qui ne sert qu'à chemiser un sot, et à boucher les crevasses d'une journée oisive.

J'entends par idée, une perception de l'ame, non point grêle, indécise, tronquée, fugitive; mais vive, nette, entière, et durante; mais assez copieuse pour maintenir le cerveau dans un état de gonflement, et l'empêcher de s'affaisser sur lui-même comme une vessie qu'on prive d'air; mais assez large et forte pour que la méditation puisse reposer dessus; non pas enfin une lueur, un crépuscule; mais un beau jour, un jour tout-à-fait; une pensée-mère, une pensée qui elle-même en contienne mille autres; qui soit le pivot autour duquel gravite, logiquement, un monde d'imaginations secondaires; le centre, le soleil d'un système intellectuel tout entier.

Eh bien! de ces soleils, combien pensez-vous qu'il en brille sous le crâne pommadé de ceux-là? Pas un seul. Je n'en demande qu'un, et leurs yeux de verre, leurs yeux d'animaux empaillés luiraient au moins de quelque feu. Leur figure en deviendrait moins cire, leur allure moins flasque, leurs paroles moins fades; et leur cravate aussi serait plus tortillée. Au bal peut-être, au spectacle, au concert, où qu'on s'émeut, ils s'émouvraient. Vous ne les verriez plus, au balcon d'un théâtre, nettoyer leur binocle ou mordiller leur canne, alors que l'on pouffe au parterre: vous ne les verriez plus mettre et mettre leurs gants, ou s'ajuster les favoris, alors qu'on sanglote au parterre: froids à tout, impassibles, inaltérables, comme si, au milieu de cette électricité de rires ou de pleurs, leur bêtise était un trépied qui les isolât des commotions de la foule! Je vous le dis, ils sont crétins, archi-crétins. Et c'est un point bien convenu: tout homme qui attend venir l'éternité, à se faire gentil, non point par coquetterie fortuite, ainsi qu'il a pu arriver à Voltaire lui-même, mais par fatuitisme et par désœuvrerie; tout homme qui se narcisse et se sangle comme un cheval, cet homme-là n'est pas né pour penser; pas plus que le paon, pas



plus que le coq d'Inde. Son rôle aussi, c'est de faire la roue aux yeux des autres hommes.

Mais, place encore! Voici l'espèce des balourds; bêtes doublement circonflexes qui s'en tiennent à la grosse naïveté, à cette fille bâtarde de la sottise et du bon sens. Ce sont des hannetons: dès qu'ils volent, ils se heurtent la tête contre une vérité. Ils ne procèdent, en effet, que par vérités vraiment vraies, par vérités pataudes: — „C'est aujourd'hui le 16 décembre, dans quinze jours ce sera le 1er janvier; — Voilà un potage qui est brûlant; — Napoléon est un homme célèbre.“

Eh bien, à la bonne heure!

Parfois encore, ils se permettent la fine réflexion morale: „— Moi, j'aime ce qui est bon; — On serait plus tranquille s'il n'y avait pas d'émeutes; — Les hommes ne sont pas comme les femmes; — La santé est le meilleur des biens.“

Parfois aussi, la légère incartade dans les champs de l'imagination: — „Croyez-vous qu'il fasse beau demain? — Savez-vous s'il gèlera cette nuit?“

Parfois enfin, la nouvelle piquante. Ils se précipiteront, le nez rouge de bise, dans un salon bien chaud; et faisant le gros dos, claquant des mains, frappant du pied, décapiteront tout net une conversation intéressante, pour dire: „Je viens de dehors; il fait clair de lune.“

En résumé, les gens de cette sorte paraissent n'avoir été créés que comme intermédiaires entre l'homme et la brute. Ce n'est pas tout-à-fait l'homme, mais c'est un peu mieux que le bœuf; c'est l'orang-outang qui a reçu le baptême, qui est né non-velu, et a fait ses études.

Et à propos d'études, il est bon de vous dire que la plupart de ces infortunés ont *mérité et obtenu* tous les prix du collège.

Nous possédons ensuite la grande famille des plagiaires; idiots qui ne pensent point par eux, mais par autrui; qui se servent de votre cerveau comme de votre chapeau, pour s'en coiffer, le leur manquant.

Première espèce: l'homme-jocko, qui parle quand vous parlez,

qui se tait quand vous vous taisez; qui, j'imagine, se couperait le cou, vous voyant attenter au vôtre. C'est un écho.

Dites: „La paix est une excellente chose, quand elle ne coûte pas plus cher que la guerre.“

— „Oh! oui, redira-t-il, pas plus cher que la guerre.“

Dites: „La Régie nous vend du tabac qui ne vaut pas le diable!“

— „Oh! non, redira-t-il, qui ne vaut pas le diable!“

Deuxième espèce: l'homme-perroquet, celui qui, chaque matin, ramasse çà ou là, dans quelque nouveau livre ou de la bouche même de quelque homme d'esprit, une tirade de pensées; et s'en va, tant que dure le jour, la colportant dans vingt salons; la disant presque à chaque borne, comme les orgues, les mélodies d'Auber.

Troisième espèce: l'homme-vautour, imbécile de proie qui s'engraisse de vous. Il n'est pas nécessaire, avec celui-là, que vous soyez un nouveau livre ou une bouche célèbre. N'importe quel, avisez-vous d'émettre en sa présence quelque chose de bien: oh! mon Dieu! c'en est fait; c'est comme si vous aviez tiré votre montre devant quelque filou. Vous êtes volé de votre idée; et, soyez-en bien sûr, avant qu'il soit demain, tout Paris la saura par cœur. Que si alors, soit occasion, soit amour-propre, il vous arrive d'en faire quelque part une seconde édition, on vous regarde en souriant; et vous passez pour le voleur. C'est agréable!

Mais il y a mieux. C'est devant vous qu'il vous braconnera, et vous ne direz mot. Je vous suppose dans un cercle, assis tout contre lui; on y parle opéra; chacun donne la sienne, et vous la vôtre. Vous dites même sans arrière-prétention, qu'avec „les jambes de Taglioni et les bras de Noblet, on ferait „un talent accompli.“ Ensuite de quoi, vous attendez modestement l'effet de ces paroles. Malheureusement, vous êtes enroué, et vos paroles se sont perdues: perdues pour vous, mais non pour lui, qui dominant toutes les voix: „on ferait un talent accompli, „dit-il, avec les jambes de Taglioni et les bras de Noblet.“ Oh! vraiment, vous ne vous flattiez pas: un murmure flatteur



accueille ces paroles; et comme vous êtes seul à ne pas applaudir, on vous regarde comme un obtus, comme un homme incapable de saisir la finesse des choses. Qui sait? peut-être même il aura l'obligeance de vous répéter votre idée, pour vous en faciliter le sens.

Parmi les parasites de l'intelligence, il en est de fort sobres, qui ne vivent que de miettes. Une locution nouvelle, un tour original, un mot, un rien suffit à leur consommation. C'est ainsi que: les *jeunes hommes*, les *homme de style et de pensée*, les *homme complet* ou *incomplet*, les *livre puissant*, les *drame achevé*, les *pitié!* les *merci!* les *oh! que non pas!* et mille autres formules, qui sont fort bonnes en leur place, ont servi de pâture à la tourbe affamée. C'était de la pomme de terre à l'usage de tous les pauvres d'esprit. Avec cela on vivote, on pensotte.

Enfin, il en est quelques-uns qui se sont fait, des banalités de la presse, un petit vocabulaire applicable à toutes les phases de la politique. Avec eux c'est toujours: „L'horizon s'obscurcit; „le ciel se couvre de nuages; l'avenir est gros d'évènements; „nous sommes sur un volcan, etc.“

Tous, pauvres hommes! qui s'imaginent que la pensée est dans les mots, dans les locutions, dans Boiste ou dans Noël! Oui sans-doute, elle est là: comme il y a des Panthéons, dans les carrières de Montrouge.

Or, il n'est pas d'artiste ou d'homme de lettres, tant soit peu famé, qui n'ait son muséum de pique-assiettes moraux C'est un singulier peuple, un étrange amalgame, que ce tas de circuleurs, qui obstruent, l'encensoir à la main, tous les temples de la renommée! Amis, ennemis, admirateurs, dépréciateurs, toute la myriade des curieux, toute la nuée des écornifleurs, tout s'y trouve, et mille autres. C'est ce qu'on appelle le public intime. Ce sont les planètes du génie. Cela gravite, et voilà tout.

Eh bien! dans cette foule, vous distinguerez une millième espèce de non-penseurs; espèce malheureuse, qui n'a d'esprit que juste assez pour sentir bien qu'elle n'en a pas. C'est l'homme autruche, l'homme qui a l'instinct de sa nullité, qui en

rougit, et vient la cacher là, parmi les beaux-esprits, espérant qu'on ne l'y verra point.

Ces prolétaires intellectuels ne demanderaient pas mieux que d'avoir des idées. Hélas! ils font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'en procurer. C'est afin qu'on les en aumône, qu'ils recherchent particulièrement les aristocrates de la pensée, les grands propriétaires de réputations. Ils se flattent, en choquant leur petite âme contre la leur grande, d'en faire jaillir quelque étincelle. Sitôt qu'un nouveau nom se met à flamboyer, vite, ils s'empressent à l'entour, comme des papillons nocturnes autour de ce qui luit. Ils ont vu de la sorte toutes nos célébrités en pantoufles, toutes nos fortes têtes sur l'oreiller.

Et pourtant, ils sont là, dès le matin, dans ce confit d'étourdissantes idées, comme un eunuque au milieu d'un sérail: impuissants à penser, silencieux et tristes; tristes d'eux-mêmes.

Nous voici arrivés à l'homme facétieux, au Voltaire des faiseuses de modes. Nous l'appellerons l'homme porc-épic, animal tellement hérissé de pointes, qu'on ne peut l'aborder sans se piquer au vif. Il en est de deux sortes. Les uns n'ont pas même l'esprit d'êtres bêtes par eux-mêmes. C'est dans la lecture des *Ana*, qu'ils se font une stupidité d'emprunt; et au parterre des petits théâtres, qu'ils se forment au coq-à-l'âne sous les grands professeurs de l'art.

Élèves reconnaissants, ils citeront toujours leurs maîtres: „C'est comme Odry dans *l'Ours et le Pacha*. Avez-vous vu Odry dans *l'Ours et le Pacha?*“ Et là-dessus, ils vous narrent la pièce, parodiant l'acteur, chargeant ses charges mêmes, et recommençant dix fois tel quolibet, pour mieux en attraper l'originelle finesse.

Un autre jour, vous surprenant au lit: „— Eh bien! eh bien!... encore dans les bras de l'orfèvre!... Est-ce que vous êtes indisposé? Ce n'est pas contre moi, j'espère!.... En tout cas, prenez mon ours. — Et quel est votre ours? — Oh! c'est une plaisanterie... c'est comme Odry... Mon ours, c'est le chiendent. — Je ne suis pas malade. — Eh bien! alors allons nous promener... Il fait le plus beau ciel que la terre ait porté.“

Et, tandis que vous vous habillez: — „Que faites-vous maintenant? — Un article pour le livre des *Cent-et-Un*. — Sur quoi? — Sur la bêtise. — Ah! ah! mais vous êtes plein de votre sujet!“

Et en se promenant: „— Une supposition que nous aurions *dîné*; mais nous n'avons pas *dîné*. Allons dîner.“

Et en dînant: „— Ah! bah! votre politique! laissez donc là votre politique! Savez-vous seulement quel est le roi qui a la plus grosse couronne? C'est celui qui a la plus grosse tête.“

Et en partant: — Garçon, la carte! et ne la perdez point.“

Parlons des autres. Leur sottise est moins routinière; leurs formes, plus dévergondées. Outre cette ineptie acquise, ils ont celui d'improviser le quolibet. Ils divaguent, sachant bien qu'ils divaguent, et divaguent pour divaguer. Leur langue est un argot; c'est quelque chose d'intraduisible en sens commun.

Ce ne sera plus, je suppose, monsieur Gaillard que vous vous appellerez; ce sera monsieur Cagnard, ou bien monsieur Gueulard Tout au moins, serez-vous un fameux Gaillard!

Vous n'aurez plus une fille et un garçon; mais deux garçons dont une fille.

Si vous venez, ils vous souhaitent le bonjour sur un air connu; si vous restez, ils vous font des grimaces par derrière; si vous partez, ils se disent entre eux: „Oh! ce monsieur!... As-tu vu ce monsieur?“ Leur annoncez-vous quelque importante nouvelle, ils vous répondent: „Cela va-t-il sur l'eau?“ Leur parlez-vous de Louis-Philippe, ils vous demandent lequel. Enfin, pour peu que vous soyez familier avec eux, ils pousseront la facétie jusqu'à vous appeler Papavoine.

Et pourtant, sauf de légères nuances de diction qui tiennent à l'état, à l'âge, à l'éducation, telle est la langue habituelle d'un certain nombre d'hommes; jeunes gens pour la plupart, commis de magasins, commis de bureaux, enfants de la basoche, piliers d'estaminet, lesquels (pour me servir d'une de leurs tournures favorites) manient le calembour et le carambolage avec un égal succès.

[1] Voici, comme échantillon, un fragment d'entretien, recueilli mot à mot, dans une étude d'agent d'affaires. Mais on ne peut rendre sur le papier tout cet accompagnement d'arlequinades qui font qu'un homme est bête des pieds jusqu'à la tête, bête même au physique!

La scène se passe entre Adolphe, bambin de dix-huit ans; Auguste, plus jeune clerc, qui ne s'ingénie qu'à allonger les platitudes de l'autre : et le père Morel, vieil expéditionnaire, leur victime à tous deux.

ADOLPHE. Tiens! tiens! tiens! tiens!... Comme il fait sombre!... Excusez!...

AUGUSTE. Il va pleuvoir des-z-hallebardes.

ADOLPHE. Des-z-hallebaquoi?... Connais pas.

AUGUSTE. Je n'ai pas la moindre connaissance.

ADOLPHE. Dis donc, petit, je viens de faire un pâ-â-âté. Où donc est mon grattoir, mon grattouére, mon grettouare?

AUGUSTE. Ton grattouir?

ADOLPHE. On me l'a chippé, c'est sûr, (Avec l'accent anglais.) Qui avé vu lé grettoare à môa? (Avec l'accent allemand.) Gui avré rangontré mon crâtoâre?

AUGUSTE. Zon crâtoâre gui ze bromené le ganne à le main?

ADOLPHE. Prête-moi le tien, Auguste.

AUGUSTE. Faudrait que j'en aurais. Je suis à la tête que d'un manche.

ADOLPHE. Prêtez-moi le votre, père Morel. Vous ne répondez pas? Avez-vous peur que je le mange?.... Eh bien! gardez-le, vieux loup, vieux chouan! vieux autocrate!

LE PÈRE MOREL. Messieurs, messieurs, le patron va vous entendre.

ADOLPHE. Au contraire. Il est sorti, le patron. *Decampaverunt gentes.* Vous voyez bien que le premier clerc n'est plus là..... Il est allé le remplacer.... auprès de la beauté qui sommeille.... parce que, quand le patron sort.. Oh! Dieu! le patron! est-il dernier roman de Paul de Kock! Pauvre homme, va, tu me fais de la peine!

Auguste. Tu me navres de douleur!

Adolphe. As-tu lu, petit, le dernier roman? C'est un ouvrage bachique.

Auguste. Vélocipède.

Adolphe. Et maritime! (Trouvant son grattoir.) Dieu! suis-je bête! mais non, le suis-je! (D'un ton concentré.) Je me fais horreur à moi-même! — Il était là, mon grattoir; il me tirait les yeux; comme un polisson qu'il est! — Bisquez, père Morel! (Sur trois tons différents, à partir de l'aigu jusqu'au médium.) Voilà! voilà! voilà!

Auguste, en voix de basse. Voilà! (Son inarticulé, faute de pouvoir descendre plus bas:) Ha-ha!

Adolphe. Réparation d'honneur à l'honorable et pudibonde société. (Sur un ton emphatique.) Ici le criminel avoue ses torts, et la vertu triomphe de toutes ses entraves. (Sur le ton de M. Prudhomme.) Messieurs et mesdames, je dépose à vos pieds. (Sur un ton affairé.) Bien des choses à madame votre épouse et à vos charmants enfants; n'y manquez pas.

Auguste, idem. S'il vous plaît.

(Ici Adolphe se renverse sur sa chaise, lève les pieds en l'air, pousse des cris sauvages, et jette des boulettes de papier au père Morel. Après quoi:)

C'est égal, je suis joliment content!

Air : *De la Marseillaise.*

Qui est-ce qui veut que j'le régale...

Le père Morel. Chut! chut!...

Adolphe, d'un ton galant. Plait-il, mademoiselle?

Le père Morel. Voilà le patron qui rentre.

Adolphe, sur un ton de charlatan. Ceci, messieurs, vous représente le patron. C'est un animal vivant.

Auguste. Et qui a des dents.

Adolphe. On ne paie qu'en....

Le père Morel. Chut, donc!

(Le patron entre.)

Adolphe, tout bas. Enfoncé!

AUGUSTE, idem. Kouik!

Qui ne se fût cru dans une maison de fous! Heureusement, notre *jeunesse studieuse et éclairée* se compose d'éléments plus sains.

Le *farceur* n'est qu'une variété de la famille des porcs-épics. Même dérèglement au fond. La forme seule est différente.

Le *farceur* possède une foule de petits talents de société. Il escamote fort agréablement, devine la carte que vous pensez, et commence à faire le ventriloque. Il sait par cœur tout son Mayeux; porte une chaise avec ses dents, tient un fardeau à bras tendu, et marche sur ses mains, tête en bas, pieds en l'air. C'est un virtuose en fait de grimaces: il contrefait, à vous y tromper, *milord Pouf* qu'on n'a jamais vu. Il connaît douze sortes d'accents; il jappe, il miaule, il glousse, et reproduit avec succès le son de la scie. Il conserve de plus les bonnes traditions de la *Bourbonnaise;* il déclame son Orosmane, chante le *Point du jour*, avale la fumée de cigare, et joue du flageolet avec l'une de ses narines. Il ne lui manque plus que d'avaler des couleuvres. — Personne encore n'attache avec plus d'art un sabot à la queue d'un chien.

Et pourtant, ce n'est là que son moindre mérite.

Vous savez que la baleine, le crocodile, tout animal, a son ennemi-né, autre animal qui par instinct, le suit, poursuit, attaque, et tue. Eh bien! votre animal persécuteur, à vous homme paisible, c'est le *farceur.*

Le *farceur!*... Sa vie se passe entière à chagriner la vôtre.

Il vous meurtrit les doigts en vous donnant la main; il vous entrave quand vous passez; il a caché l'objet dont vous avez besoin; il retire la chaise où vous allez vous seoir; il saupoudre de crins les draps de votre lit, et vous ferme à la clef quand vous êtes pressé.

Le *farceur!*.... Il vous croque en charge avec des oreilles d'âne, une trompe d'éléphant, et des cornes de cerf; il y met votre nom, et vous affiche ainsi.

Il double de papier le verre de vos lunettes; il verse du





poudron dans votre tabatière, vous décore le dos d'une queue de papier, et garnit d'une épingle votre siège ordinaire.

Au spectacle, il se mouche dans le plus beau moment. Dans la foule, il vous pousse, et s'écrie indigné: „Mais ne poussez donc pas!“ Dans la rue, vous tenant par le bras, il vous fait regarder en l'air, et vous conduit alors contre un tas de gravois, vous dirige sous la gouttière, ou vous force à marcher au milieu du ruisseau.

Le *farceur!*.... S'il rencontre une femme, qui soit jolie et seule, il marmotte, en l'époussetant devant lui: „Dieu! la jolie „taille! la charmante petite taille! Et ce pied! oh! le joli pied! „Et ce mollet! oh! le beau mollet! on parle de mollets! en „voilà un, de mollet!“ Quelquefois même, en l'abordant, il osera quelque mot à la faire rougir, quelque geste à l'épouvanter.

Et tout cela, sans but galant peut-être, mais simplement, *histoire de rire!*

Même enjouement, même finesse dans ses plaisanteries d'homme à homme:

— „Ah! çà, vous criera-t-il, que faites-vous donc ici? Mais, „monsieur un tel vous attend!“ — „Merci!“ — Vous arrivez.... Il y a huit jours que monsieur un tel est parti pour le Canada.

Êtez-vous marié: il vous dit, d'un ton goguenard: „Eh! „mon Dieu, mon Dieu! vous *l'êtes* comme tous les autres. Et „puis, d'ailleurs... on sait ce qu'on sait!...“

Enfin, son silence même, le silence du *farceur*, est une chose abominable. Sait-il quelque secret, à quoi tienne votre fortune, votre honneur, peut-être: ne comptez pas qu'il vous le dise. Vous aurez beau le conjurer. — „Bah! bah! je suis „bien aise de vous intriguer un peu... Nous verrons demain, „après-demain, l'autre semaine.“

Oh! le *farceur!!!* C'est la bête des bêtes: c'est la bête malfaisante. C'est un homme à jeter par la fenêtre.

Après les gens qui ne pensent pas, viennent conséquemment

les gens qui ne pensent plus: ceux en qui les idées se sont faites brouillard; les invalides de l'intelligence.

Le feu sacré, chez les uns, ne fut qu'un feu follet; ce fut un incendie dans le cerveau des autres; un incendie qui les a dévorés.

Le premiers n'ont pensé qu'une fois; une fois ou deux; — mettons-en trois.

On vous a dit: „Jevous engage à voir monsieur un tel. „C'est un homme d'infiniment d'esprit!"

Et, à l'appui de cette opinion, l'on a cité de lui un mot fort remarquable.

Sur ce, en vrai Diogène, vous vous mettez en cherche de votre homme. Vous le trouvez, c'est bien; et chaque fois qu'il ouvre la bouche, vous pensez en vous-même: „Attention! c'est à ce coup qu'il va bien dire." Vous êtes devant lui comme un flâneur d'estaminet, qui regarde jouer deux mazettes dont il avait d'abord présumé bien; ou mieux encore, comme les juifs, sitôt qu'ils entendent tonner: „Le Messie va venir! Le Messie va venir!" — Du tout! Le Messie ne vient pas; le carambolage ne vient pas; le mot spirituel ne vient pas. Et vous alors, qui prétendez qu'il vienne, vous frappez de mille façons à la porte de son entendement. — Inutile! La porte est close L'esprit a délogé. Plus une seule idée qui vous réponde holà! — Comment cela?

Vous connaissez sans-doute cette bizarre plante qui, selon les préjugés populaires, ne fleurit qu'une fois par siècle, mais qui fleurit tout haut, quand elle s'y met, comme un coup de canon, comme un éclat de foudre. Eh bien! votre homme aussi n'a fleuri qu'une fois, n'a pensé qu'une fois; et ce jour-là, soit fortune, soit inspiration, il lui est arrivé d'émettre un mot fort spirituel, un mot qui a retenti loin. Ce fut un beau quart-d'heure dans une sotte vie.

Les invalides de la seconde espèce ont pensé, eux, bien plus souvent; trop souvent même. Ce n'est point la nature qui fit ceux-là ineptes; c'est la société. Il n'est pas rare, dans ce

Paris étrange, que les organisations les plus incandescentes se refroidissent bientôt comme la lave d'un volcan qui cesse.

C'est épuisement. L'homme s'use à penser trop, tout ainsi qu'à courir. La marche, en toute chose, est son pas naturel. La pensée, voyez-vous, est un léger fluide qui s'exhale du vase à chaque fois qu'on l'ouvre. C'est un gaz qui réside en nous, comme le champagne en sa prison de verre. N'y touchez pas, il s'endort; agitez-le, il fermente, il bouillonne, il pétille, et brise quelquefois sa fragile demeure. Tout au moins arrivera-t-il que plus de rasades vous en aurez versées, moins il en restera.

Eh bien! nos invalides ont trop versé de leur champagne. Leur cervelle est à sec.

C'était pourtant une belle race d'hommes; race à part, race pétrie de soufre et d'alcohol; chaude au bien, si au mal. Tout ce qui est grand et beau, tout ce qui plaît et enivre l'ame, ils l'ont rêvé, voulu, cherché: les uns ceci, les uns cela. Mais à tous, dès qu'ils la saisissaient, la bulle de savon crevait entre les doigts.

Et alors, quand ils n'eurent plus foi à rien; quand la débauche même eut perdu à leurs yeux sa hâve poésie, j'imagine qu'il se passa en eux quelque indicible et désolant mystère: un refoulement de l'ame en elle-même, une contraction affreuse de toutes leurs facultés, un mal, un déchirement. Cela les hébèta.

Et maintenant, les voilà, ces êtres de premier choix, qui ont dégringolé la vie, court et vite, comme en montagnes russes: guerriers, artistes, poètes, cœurs de feu, spéculateurs, grands projeteurs, creux rêvasseurs; tous, ambitions déçues, illusions froissées, dégoûts amers, et frénésies et désespoirs. Peuple autrefois d'académie, de bourse, et de boudoir; peuple aujourd'hui de carrefours et de tripots, et de plus mauvais lieux peut-être. Les voilà, „ces anges tombés du ciel", tout meurtris de leur chute, tout étourdis, tout abrutis; vivants cadavres qui ne peuvent éviter la Morgue, qu'en passant par l'hôpital!

Oh! en voici qui n'ont à craindre rien de tel. Ce sont les machines à haute pression: gros parleurs, gros flatteurs, gros

ergoteurs; tous imbéciles de gros calibre. C'est par leur portraiture que nous terminerons la galerie des non-penseurs. A ce point, en effet, s'il fait nuit noire encore, on commence du moins à voir briller à l'horizon une lueur déjà, une aube de pensée.

Oui, ceux-là pensent presque; ce sont de vrais centaures, moitié hommes, moitié bêtes. Mais s'ils n'ont encore que des velléités d'idées, pour peu que le roulis du monde leur ait donné d'aplomb, ils n'en posent pas moins un pied ferme et oseur, sur les questions les plus glissantes.

Chacune de leurs paroles est une massue d'air. Ils vous diront à bout portant: — „Monsieur, vous n'êtes point une bête! Tant s'en faut!"

— „Madame, vous avez un corps superbe!"

— „Mademoiselle, vous avez une taille extrêmement voluptueuse!"

Et puis, pour la moindre des choses, ils prennent leur bourdon, et leur physionomie de *Te Deum.* — „Adieu! monsieur, adieu!" Et ils vous secouent le bras à le désemboîter.

Et puis, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous tendent la main, vous appellent à grande volée, vous font faire cent pas vers eux, et pourquoi? pour vous dire, en vous frappant l'épaule, ou le ventre, ou la nuque: — „Eh bien! comment va cette petite santé? Cette petite santé va-t-elle toujours comme nous voulons?"

Ou bien encore: — Ah! pardon..... je me suis trompé..... je vous prenais pour un autre."

C'était ma foi bien la peine!

Et puis, quand vous leur parlez, ils se gonflent les joues; ou bien se mouchent avec fracas.

Et puis, il faut les voir, dans un salon, accaparant le feu, debout, les coudes sur la cheminée; jeter dans la conversation des avalanches de sottises, avec cet air auguste d'un tragédien de province!

Parle-t-on de l'auteur de *l'Ane mort:* — „Oh! oh! s'écrient-



ils, c'est un homme, certainement, qui ne manque pas de moyens."

Est-il question de Rossini: — „Ah! oui, oui, Rossini! le grand maestro! le cygne de Pezaro!"

S'entretient-on d'Horace Vernet: — „Encore un qui n'est point maladroit, et qui fait de bien jolies choses!... Je ne suis pas embarrassé de lui."

Ces gens-là, croyez-moi, sont de vrais accidents. Je connais une maîtresse de maison, qui vérifie soigneusement la liste des personnes qu'on demande à lui présenter, et dit toujours, en biffant certains noms. „Oh! de grâce, pas celui-ci! Ne nous *occasionnez* pas ce monsieur-là!"

Mais ici, un grand poteau, avec ces deux légendes:

IMBÉCILLITÉ. — INTELLIGENCE.

Nous sommes en effet sur les confins des deux empires. Derrière nous, les idiots; devant nous, les penseurs.

Et sur cette terre de la pensée, que de climats divers! — Atmosphères trop vives, où l'on pense trop tôt; — atmosphères trop lourdes, où l'on pense trop tard; — froides régions, où végètent les demi-penseurs, les tiers, les quarts, les quarterons de penseurs; et les penseurs à idée toute entière, mais seule; — brûlantes zones, où s'agitent les imaginations folles, les gens qui pensent trop; — et enfin, loin de tous, les rares habitants d'un autre Eldorado: les penseurs cumulant l'esprit et le bon sens; les hommes qui pensent juste à point. Petit peuple, celui-là, qui vit sur un petit espace, où l'air est toujours pur; le soleil, toujours tiède; et la nature, incessamment féconde.

Tel est, sommairement, l'autre hémisphère qui me reste à géographer. Ce sera, si vous le voulez bien, le but d'un second voyage autour du monde intellectuel.

LOUIS DESNOYERS.

# LES PRIX MONTYON.

. . . . . . . . . . Οὐ θέμις ἔστι . . . .
Ξεῖνον ἀτιμῆσαι· πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
Ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε.
Ὀδυσσ. Ξ. νζ'.

Le pauvre, l'inconnu qui la nuit se fourvoie,
Il le faut secourir; c'est Dieu qui nous l'envoie.
Qu'il n'éprouve de nous ni refus ni mépris;
Souvent un faible don est pour lui d'un grand prix.

Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget de Montyon, était né à Paris, le 23 décembre 1733; il y est mort le 29 décembre 1820.

C'est bien de lui qu'on peut dire: Il a passé sur la terre, en y répandant les bienfaits; *transivit benè faciendo.*

Tantôt ce sont des villes, ce sont des provinces qui se sont ressenties de sa bienfaisance dirigée par de grandes lumières, car il fut un sage et habile administrateur; tantôt il répandit ses libéralités sur des particuliers, et presque toujours en se couvrant du voile de l'anonyme, prenant plus de peine pour cacher ses actions louables, que d'autres n'en prennent pour dérober à la publicité des actes répréhensibles.

En 1768, il fut appelé à l'intendance d'Auvergne; il y obtint la reconnaissance, le respect et l'amour de tous les

habitants de la province, particulièrement des pauvres; il sauva l'Auvergne des malheurs d'une disette affreuse; il procura de l'ouvrage et des subsistances à la classe laborieuse; pour lui fournir du travail, il embellit les deux villes d'Aurillac et de Mauriac, de promenades auxquelles on donna son nom; dans ces deux villes, le corps municipal lui fit ériger un monument; il aimait son intendance, parce qu'il y faisait du bien; mais il plut à un ministre de mettre une de ses créatures à la place de M. de Montyon; celui-ci fut révoqué au grand regret et malgré les réclamations de la province entière; le ministre fit semblant de croire que l'intendance d'Auvergne était au-dessous des talents et de la capacité d'un si bon administrateur, et qu'il convenait de l'employer sur un plus grand théâtre; l'intendant répondit qu'il connaissait la province où il était placé, qu'il y était utile; qu'il craignait de ne pas l'être autant dans quelque autre; on ne l'écouta pas; c'était sa place qu'on voulait; on la lui ôta, et on le promena ensuite d'intendance en intendance, d'abord à Marseille, ensuite à la Rochelle; fatigué de ces mauvais et injustes procédés, il fit parvenir, en 1774, au roi, par M. de Malesherbes, un mémoire dont voici quelques phrases:

„Depuis que j'ai l'honneur d'être revêtu de ce titre (celui „d'intendant de province), j'ai été dépouillé trois fois de mon „état; sort inoui j'usqu'à moi. Il faut que je sois ou le plus „méchant des hommes, ou le plus malheureux.. ....“

Il expose en abrégé sa conduite dans les provinces confiées à sa gestion, et il termine en ces mots:

„Je ne crois devoir ajouter à cet exposé aucune réflexion, „*aucune demande*, aucune plainte. Du reste, si dans les trois „départements où j'ai servi, il est *une seule personne* qui „puisse articuler la moindre injustice qui procède de moi; si, „dans ce mémoire, il est *un seul fait* qui soit contraire à la „vérité, je consens à perdre *la vie*, *mes biens*, *et l'honneur*.“

*Signé*: A. de Montyon.

Le roi fut très-frappé de ce mémoire; il donna ordre qu'on écrivît à M. de Montyon une lettre remplie de témoignages de

satisfaction; la lettre fut écrite; mais le magistrat ne fut point replacé de nouveau dans une intendance; sans-doute parce qu'il avait prouvé que personne n'était plus propre que lui à ce difficile emploi.

Dès avant la révolution de 1789, il avait fondé, sans se faire connaître, un prix de vertu, et un prix pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, en chargeant l'Académie française de les décerner.

Les suites de la révolution entraînèrent la suppression de l'Académie et celle des fondations.

M. de Montyon émigra; sa grande fortune, les places qu'il avait occupées l'auraient exposé à une mort presque certaine dans les jours désastreux de 1793.

Il se réfugia d'abord à Genève, puis à Londres; et dans cette capitale de la Grande-Bretagne, il ne cessa de partager sa fortune avec ses compatriotes émigrés ou prisonniers en Angleterre; car la différence des opinions ne lui faisait mettre aucune distinction dans l'exercice de la bienfaisance.

Lorsqu'il fut de retour en France, il s'occupa de renouveler les fondations de prix qu'il avait faites autrefois; il y en ajouta de nouvelles.

Dirigeant toujours ses pensées vers les pauvres et les malheureux, il employait, dans les dernières années de sa vie, quinze mille francs par an à retirer du Mont-de-Piété les effets sur lesquels il avait été fait des prêts au-dessous de cinq francs; des effets d'une si mince valeur ne pouvant avoir été mis en gage que par des personnes reduites au plus extrême besoin.

Il s'adressa à l'un des maires de Paris, pour faire proposer (toujours sans se nommer ni se faire connaître au public) une prime de cinq mille francs à une association charitable qui se formerait pour prêter *sans aucun intérêt*, à des artisans ou à des laboureurs. Malheuresement on n'a point répondu à cet appel de M. de Montyon, et l'association ne s'est point formée.

Les faits que je viens d'exposer sont extraits d'une *Vie de M. de Montyon*, laquelle a été publiée en 1829; mais il faut

la lire tout entière, si l'on veut bien connaître cet homme respectable; en vérité, on ne peut s'empêcher de penser que, si tous les riches faisaient un aussi bon usage que lui de leur fortune, à-peine resterait-il des pauvres; ou du moins il n'en resterait point qui ne fussent soulagés et consolés.

Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, riches et pauvres, pour le bien qu'il a fait, pour celui qu'il a voulu faire, pour celui qu'il fera encore bien long-temps!

Son testament est venu clore dignement cette suite non interrompue de bonnes actions qui ont duré plus de soixante années.

La première phrase de cet acte solennel, est remarquable et touchante:

„Je demande pardon à Dieu de n'avoir pas rempli exacte-„ment mes devoirs religieux; *je demande pardon aux hommes* „*de ne leur avoir pas fait tout le bien que je pouvais, et que,* „*par conséquent, je devais leur faire.*"

De quoi s'accuse-t-il? de quoi demande-t-il pardon? Ce n'est pas d'avoir fait du mal; il n'en a jamais fait à personne; c'est de n'avoir pas fait assez de bien. Entendez cela, riches et puissants de la terre; et souvenez-vous que vous êtes coupables, si vous ne faites pas aux hommes tout le bien *que vous pouvez*, et que *par conséquent vous devez* leur faire. Examinez votre conscience; jugez vos actions et vos pensées d'après cette règle; vous occupez-vous souvent de remplir cette noble et sainte obligation? Vos divertissements, vos jouissances de luxe et de vanité, vos projets d'ambition, de fortune, de plaisirs, vous laissent-ils un moment pour songer aux hommes, vos semblables, qui souffrent, qui pleurent et qui meurent d'inanition?

M. de Montyon songeait à eux: il a cherché les moyens de secourir, d'améliorer cette classe pauvre et laborieuse qui est toujours à la veille de tomber dans un dénûment absolu; il s'est aussi proposé de soulager les indigents; les prix qu'il a fondés sont autant de preuves de sa disposition constante à faire du bien aux hommes*).

*) Un prix à celui qui découvrira *des moyens de rendre un art méca-*

Les deux Académies ont reçu de M. de Montyon une mission bien honorable.

Encourager et récompenser des travaux utiles à l'humanité; rechercher et honorer la vertu dans la classe la plus humble et la plus obscure de la société; contribuer ainsi à servir les hommes et à les améliorer; qu'y a-t-il de plus satisfaisant pour des cœurs honnêtes, pour des ames élevées?

Mais ce n'est pas seulement un honneur que M. de Montyon a légué aux Académies; ce sont aussi des fonctions, et des fonctions souvent difficiles et pénibles; l'Académie française ne néglige rien pour s'en acquitter dignement, et pour accomplir les intentions bienfaisantes du vertueux testateur.

Chaque année, elle reçoit de tous les points de la France des récits de différents actes de vertu qui lui sont présentés comme dignes de participer aux distinctions et aux récompenses promises; il sont attestés par les autorités locales, et par des citoyens notables qui en ont été les témoins; mais les libéralités de M. de Montyon, bien qu'elles soient abondantes, ont des bornes; il faut choisir entre cent concurrents présentés; il faut peser avec scrupule et les actions et leurs motifs; il faut, pour ainsi dire, descendre dans les consciences; quelle tâche! Dieu seul est le véritable et infaillible juge de la vertu; car lui seul lit dans les cœurs; aussi lui seul donne-t-il à la vertu sa meilleure récompense.

*nique moins malsain.* Un prix à celui qui aura trouvé, dans l'année, *un moyen de perfectionnement de la science médicale ou de l'art chirurgical.* Il avait fait particulièrement les fonds d'*un prix annuel de statistique;* il n'en est pas question dans son testament; mais le prix subsiste. Un prix en faveur d'*un Français pauvre qui aura fait, dans l'année, l'action la plus vertueuse.* Un prix en faveur du *Français qui aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs.* Ces prix sont annuels; les trois premiers sont décernés, d'après la volonté du fondateur, par l'Académie des Sciences; les deux derniers, par l'Académie française. De plus il a laissé à chacun des hospices des douze arrondissements de Paris, un revenu annuel, pour être distribué *en gratification ou secours à donner aux pauvres qui sortiront de ces hospices, et qui auront le plus besoin de secours.*



Dans la séance publique annuelle de l'Académie, le directeur proclame les noms de ceux qui ont mérité des prix ou des médailles; il célèbre dans son discours les actions vertueuses qui ont été placées au premier rang; et chaque année l'Académie publie un livret contenant le récit de tous les traits de vertu qui ont été distingués et récompensés. Ce livret est envoyé à tous les préfets, avec prière de le répandre dans leurs départements. Les bons exemples doivent à leur tour produire les bonnes actions.

Il y a, quoi qu'en disent et en pensent certaines personnes, bien de la vertu dans cette classe que les sots et les orgueilleux méprisent faute de la connaître; les pauvres sont peut-être plus disposés que les riches à la bienfaisance; pour soulager ceux qui souffrent comme eux, ils retranchent plus volontiers de leur nécessaire que les gens opulents ne se priveraient de la moindre partie de leur superflu.

Depuis douze ans, ces distributions de récompenses ont eu lieu régulièrement; et il est permis de croire qu'elles ont produit quelque bien, et contribué au perfectionnement moral de la société.

Qui ne serait en effet touché de traits tels que ceux dont je vais rappeler le souvenir!

Voici un récit qui fut envoyé à l'Académie en 1823, par M. le curé de Saint-Jean-Saint-François, à Paris *).

Je ne fais que transcrire.

La femme du nommé Jacquemin, porteur d'eau, père de trois enfants, dont un muet et impotent, ne gagnant que trente-cinq à quarante sous par jour, vint, il y a quelques jours, solliciter des secours pour une femme indigente, infirme, privée de deux doigts, et hors d'état de gagner sa vie.

— Où demeure cette femme? lui dis-je.

— Chez nous.

— Depuis quand?

— Depuis dix mois; le onzième commence.

— Que vous paie-t-elle par mois ou par jour?

*) Feu M. l'abbé Charpentier, mort curé de Saint-Étienne du Mont.

— Rien.

— Comment, rien?

— Pas de quoi mettre dans l'œil.

— Elle est au comité*)?

— Oui; et moi, j'y suis aussi, et j'ai le pain de mes enfants. Depuis qu'elle est avec nous, j'alonge la soupe, et elle la mange avec nous.

— Vous n'avez pas le moyen de faire ce sacrifice; au moins elle vous a promis qu'un jour ou l'autre elle vous dédommagerait?

— Elle ne m'a promis, et ne me promet que ses prières.

— Votre mari ne murmure-t-il pas?

— Mon mari parle peu; il ne dit rien; il est si bon!

— Ne va-t-il pas au cabaret?

— Jamais. Il travaille, et se tue pour ses enfants.

— Il est porteur d'eau au tonneau?

— Non, monsieur; à la brasse.

— Depuis dix mois! c'est bien long.

— Elle était dans la ruè, m'avait demandé asile pour deux où trois jours, et Jacquemin et moi, nous n'aurions pas le cœur de la mettre à la porte. Il dit d'ailleurs qu'il faut faire aux autres comme à nous.

— Mais, ma bonne femme, de quoi est composé votre logement?

— De deux chambres.

— Combien les payez-vous?

— Je les payais cent vingt francs; on m'a augmentée de vingt francs; ce qui fait huit sous par jour.

— Mais il me semble que c'est pour vous que vous devriez demander des secours?

— Je vous ai déjà dit, monsieur le curé, que j'ai le pain de mes enfants; je ne demande rien, grâce à Dieu; aussi long-temps que mon mari et moi pourrons travailler, je rougirais d'importuner personne pour nous.

*) C'est-à-dire, inscrite au comité ou bureau de charité de l'arrondissement, où l'on délivre aux indigents, qui sont enrégistrés, un secours mensuel, lequel malheureusement est bien faible.

— Eh bien! ma bonne femme, voici dix francs pour...

— Que la pauvre madame Pétrel va être heureuse!

Des larmes de joie coulent des yeux de cette femme charitable; c'est à elle que je voulais donner ces dix francs; je la laissai dans l'erreur; elle lui était si honorable *).

---

Antoine-Roch Martin s'était engagé, fort jeune, pour remplacer un conscrit. Après avoir porté les armes, et avoir été libéré du service militaire, il se maria en 1815; la famille de la femme à laquelle il s'unit était dans l'indigence. On n'en accusera que le malheur, quand on saura qu'elle se composait d'une mère infirme, et de trois enfants aveugles.

Le jeune soldat, devenu le fils adoptif de l'une, et le frère des autres, se regarda comme chargé, désormais et pour toujours, de pourvoir à tous leurs besoins. Il était riche, et se trouvait heureux de leurs consacrer une somme de six mille francs, prix du service fait pour le conscrit remplacé. Une partie de ce petit pécule fut employée à leur acheter une chaumière; mais la naissance de trois enfants, et surtout la disette des années 1817 et 1818, eurent bientôt absorbé le reste. Les soins qu'exigeaient une mère infirme, trois enfants en bas âge, et trois frères aveugles, ne laissaient pas à la femme Martin le temps de se livrer à des occupations dont elle pût tirer un salaire, de sorte que le travail manuel du mari devint l'unique moyen de subsistance pour neuf personnes.

Il ne gagnait que vingt sous par jour; mais, par délicatesse, par noblesse d'ame, peut-être par un reste de la fierté de son ancien état, il ne voulut jamais permettre que ses beaux-frères aveugles allassent implorer la pitié publique. Dans cette extrême disette, il aurait cru mériter des reproches, si sa famille eût reçu des secours étrangers. Il aimait mieux lui distribuer tout le pain qu'il gagnait si péniblement, et s'exposer à tomber d'inanition, comme cela lui est arrivé plusieurs fois, au milieu de son travail.

*) Extrait du discours prononcé par M. l'évêque d'Hermopolis, directeur, dans la séance publique annuelle de 1823.

Jamais on ne l'a entendu se plaindre, encore moins se vanter; et après une si énergique persévérance, on ignorerait peut-être encore son dévoûment, hors de l'étroite enceinte de son village si l'amour de l'humanité n'eût amené dans cette chaumière un chirurgien recommandable, qui entreprit de rendre la vue aux trois aveugles. Malheureusement ses efforts n'ont pas été récompensés par le succès; mais, témoins de ceux que fait, depuis dix ans, l'infatigable père de cette nombreuse famille, il en a révélé les besoins, le malheur, les nobles dettes, et cette heureuse indiscrétion a fait parvenir jusqu'à l'Académie la connaissance non pas d'un trait de vertu, mais d'une vie entière qu'elle s'est félicitée d'avoir à publier et à récompenser.

L'Académie a décerné à Roch Martin un prix de dix mille francs*).

---

Catherine-Félicité Gurgy avait, dans sa jeunesse, donné des soins à une petite orpheline; celle-ci en fut reconnaissante; elle était honnête; mais elle eut le malheur de rencontrer un homme sans principes, un de ces égoïstes qui, pour satisfaire un caprice, une fantaisie, ne se font pas scrupule de condamner un être faible au repentir, à la honte, à la misère.

La pauvre victime avait, depuis quelque temps, perdu de vue son amie, la demoiselle Gurgy, devenu femme Laverdin, dont peut-être les conseils l'auraient sauvée; celle-ci apprit indirectement ce qui était arrivé à la jeune Marie-Louise Raymond; elle courut la chercher, et lui offrit les secours et les consolations de l'amitié.

Il était trop tard; elle la trouva malade, souffrante, abattue; son séducteur était un homme marié, ce qu'il s'était bien gardé de lui dire; elle ne l'avait su que depuis qu'elle avait fait ses couches, et après qu'il l'avait abandonnée, elle et son enfant; elle ne put survivre à son infortune; après avoir langui deux ou trois mois, elle mourut de douleur dans les bras de la dame Laverdin, en recommandant à son amitié l'innocente créature

*) Extrait du discours prononcé par M. Daru, directeur, dans la séance publique annuelle de 1825.



qu'elle laissait au monde, sans protecteur, sans appui.

La dame Laverdin promit à la mourante de servir de mère à son fils; on va voir comment elle a tenu parole.

Elle alla d'abord au bureau des nourrices payer trois mois qui étaient dus, et déclarer qu'elle se chargeait des paiements à venir.

Lorsque l'enfant eut atteint son onzième mois, elle le fit venir à Paris avec sa nourrice; lorsqu'il eut dix-sept mois, elle le retira tout-à-fait de nourrice et le prit chez elle.

Son mari consentit volontiers à être de moitié dans cette bonne action, malgré la dépense dont elle devait les charger tous deux; ils n'étaient que de simples portiers. Laverdin travaillait de son état de tailleur; sa femme faisait de la broderie; ils avaient de l'ordre, une bonne conduite; et tous les propriétaires chez lesquels ils ont demeuré ont rendu, des mœurs et de la probité de ces deux époux, les meilleurs témoignages.

Ils ont élevé l'orphelin comme leur fils; et, dans son enfance, il a toujours cru l'être; ils l'ont envoyé à l'école à leurs frais, l'ont fait instruire, ont voulu enfin lui donner une éducation qui le mît en état de se passer d'eux et de se faire un sort indépendant.

Il répondit aux soins qu'on prenait de lui; il entra d'abord au Conservatoire de Musique où il apprit à jouer du violon et de la flûte; mais ses maîtres ne trouvant pas en lui es dispositions décidées pour ce genre de talent, conseillèrent à la dame Laverdin de lui donner un autre état; ses père et mère firent alors un grand sacrifice; car ils payèrent cinq cents francs à un graveur qui, moyennant cette somme, et quatre ans de travail dans son atelier, s'obligea de le former dans son art; ce qu'il a fait.

Sorti d'apprentissage, il est entré chez un autre graveur; il a gagné de quoi vivre, a cessé d'être à charge aux sieur et dame Laverdin, mais n'a pas cessé de les respecter et de les chérir.

Il y a eu, dans la vie de ce jeune homme, une époque

bien douloureuse; lorsqu'il fut arrivé à sa douzième année, et qu'il fit sa première communion, les sieur et dame Laverdin crurent devoir lui apprendre qu'il n'était que leur fils d'adoption; cette révélation inattendue fit sur ce bon jeune homme une impression si profonde, qu'il en tomba malade, et fut assez long-temps à se rétablir.

Malheureusement le père Laverdin, à l'âge de soixante-deux ans, a été frappé d'une attaque qui l'a beaucoup affaibli; le mal a depuis augmenté au point de l'empêcher de vaquer à ses occupations; sa femme, obligée de le remplacer et de lui donner des soins, tire moins de ressources de ses ouvrages de broderie, en même temps que son mari ne gagne plus rien dans son métier de tailleur.

Le tour de Raymond est venu d'être utile à ses bienfaiteurs, à ceux qui se sont imposé pendant vingt-cinq ans toutes sortes de privations pour lui donner un bon état.

Pour être plus en droit de leur témoigner sa reconnaissance, il a eu la délicatesse de vouloir y être autorisé d'une manière légale; il a conjuré les sieur et dame Laverdin de permettre qu'il pût prendre et porter leur nom; il a voulu être adopté par eux dans les formes, et devenir ainsi tout-à-fait leur fils; ils s'y sont refusés d'abord, lui ont remontré que cela n'ajouterait rien à leur tendresse réciproque, que les formalités de l'adoption pourraient être fort coûteuses, et que cette dépense serait sans utilité pour lui, puisqu'ils n'ont aucune fortune, aucun héritage à lui laisser; le fils a insisté, et cette adoption, d'un genre bien rare (car elle est entièrement désintéressée), a été prononcée par un arrêt de la cour royale de Paris, du 24 juillet 1827.

On assure que la procédure faite pour parvenir à cet arrêt, n'a pas coûté à Raymond moins de cinq cents francs; il n'a pu subvenir qu'avec peine à cette dépense; car il n'est pas riche, et ne peut faire encore par son travail que des gains très-bornés; on se demande pourquoi un acte que la loi autorise, un acte qui peut être inspiré, comme dans le cas présent, par les motifs les plus purs et les plus respectables, pourquoi cet





acte entraîne avec lui de si grands frais? A-t-on voulu l'interdire aux pauvres? Eh! c'est à eux qu'il fallait le rendre facile? car il n'est pas ordinairement chez eux, comme chez les riches, une affaire de calcul et d'argent, où le cœur n'entre pour rien *).

---

Ces exemples non choisis, mais pris entre beaucoup d'autres, suffiront pour donner une idée de la manière dont l'Académie exécute le testament de M. de Montyon; en général, elle croit devoir récompenser une conduite constamment vertueuse, plutôt qu'un seul acte de vertu, surtout s'il se trouvait être le fait d'une personne dont les mœurs et les habitudes seraient d'ailleurs peu honorables.

Après les grandes journées de juillet 1830, l'Académie se trouvant avoir des fonds disponibles, demanda et obtint du ministre l'autorisation nécessaire pour consacrer au soulagement des veuves, des orphelins, et des blessés, une somme de 15,000 francs.

M. Alexandre de la Borde, alors préfet de Paris, écrivit à l'Académie une lettre de remercîment, aussi spirituelle qu'obligeante. „On aime à reconnaître, disait-il, dans cette résolution „spontanée des membres de l'Académie française, les sentiments „patriotiques qui se sont toujours si bien alliés, dans les nobles „ames, avec l'amour des lettres et les lumières de la philosophie.“

Le respectable testateur a confié à l'Académie française une autre mission plus difficile encore peut-être que celle de récompenser les actions vertueuses; il a voulu qu'elle décernât, chaque année, un prix au Français qui aurait composé et fait paraître *l'ouvrage le plus utile aux mœurs.*

Cette expression a beaucoup d'étendue; il est assez difficile d'en bien déterminer le sens précis; on comprend bien ce que c'est qu'un livre *utile;* tout livre dans lequel nous trouvons une instruction, une leçon profitable présentée de manière à se fixer dans notre mémoire, à faire sur nous une impression vive et

*) Extrait du *Livret Montyon* pour 1829.

durable, a certainement de l'utilité; et l'on ne devrait jamais faire un livre que lorsqu'on a quelque chose d'utile et de neuf à publier; mais qu'est-ce qu'un ouvrage *utile . . . aux mœurs?* ce serait celui qui améliorerait toute une génération, ou du moins un grand nombre de particuliers; celui dont la publication aurait pour suite infaillible de répandre le goût du beau, du bon, de l'honnête, d'inspirer la probité, la franchise, la bonté, toutes les vertus! mais comment s'assurer qu'un livre aura produit de si excellents effets? comment les produirait-il dans notre pays où les deux tiers au moins de la population ne savent pas lire?

Ce qui ajoute à la difficulté du jugement, c'est que le prix est *annuel;* peut-on espérer que, chaque année, on aura un ouvrage *utile aux mœurs* à récompenser! N'y a-t-il pas lieu de s'attendre, au contraire, que plusieurs années s'écouleront sans qu'il paraisse un livre digne de cette dénomination et du prix qui devrait s'y attacher?

Horace dit que les poètes veulent ou servir, ou plaire, ou réunissant ces deux mérites ensemble, dire des choses agréables qui présentent en même temps des règles de morale et de conduite.

La plupart de nos poètes modernes n'ont guère songé qu'à plaire aux lecteurs, à les amuser, à les toucher, à obtenir ainsi leurs suffrages, à exciter leur admiration.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'en général, la philosophie morale était plus en honneur chez les écrivains anciens que de notre temps. Les *Œuvres morales* de Plutarque, la *Cyropédie*, les *Économiques* de Xénophon, le traité des *Devoirs* de Cicéron, divers *traités* de Sénèque et ses lettres, etc., sont assurément des ouvrages *utiles aux mœurs;* mais aussi ce sont là des ouvrages rares et qui ne paraissent que de loin à loin, à des époques plus rapprochées de nous, on pourrait citer les *Essais moraux* de Bacon, ceux de Montaigne, dans lesquels, par malheur, il y a tel chapitre où la décence et la pudeur ne sont pas assez respectées; le *Traité de l'Éducation* de Locke, l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau, les dernières parties de la

*Nouvelle Héloïse*, quelques opuscules de B. Franklin, etc.; mais il faut encore remarquer ici que ce n'est pas tous les ans, à beaucoup près, qu'on peut espérer des publications d'un si grand mérite.

Quelle a donc été l'intention de M. de Montyon? On peut en juger par l'ensemble des dispositions de son testament et des fondations qu'il a faites. Il a d'abord songé à la classe pauvre et laborieuse; il a voulu des livres à sa portée, qui l'éclairassent, qui la détournassent de ses mauvaises habitudes, qui lui fissent comprendre l'avantage qu'il y aurait pour elle à mettre, dans sa conduite, plus d'ordre, plus d'économie, plus de prévoyance; il est évident, en même temps, que le testateur n'a pas entendu borner à cette seule classe l'utilité des ouvrages qu'il s'est proposé de récompenser; on ne peut douter qu'il n'ait entendu que le prix pourrait et devrait être donné à l'ouvrage *le plus utile aux mœurs*, c'est-à-dire à celui qui serait le plus propre à exercer *sur les mœurs publiques et privées* une utile et salutaire influence; et par le mot *mœurs*, il semble qu'on doive comprendre les opinions, les actions, les habitudes.

Au milieu des incertitudes, des difficultés qui se présentaient pour décider, l'Académie a dû non pas se prescrire une règle unique, étroite, et qui n'admettrait jamais d'exception, mais chercher à se fixer sur quelques points qui servissent à diriger ses jugements.

Ainsi elle a pensé qu'il y avait lieu de décerner des récompenses à deux espèces d'ouvrages *utiles aux mœurs:* les uns d'un ordre élevé, propres à répandre des lumières, qui, partant d'en haut, descendent et se propagent dans tous les rangs, de manière à produire des améliorations profitables à la société entière, soit en détruisant ou en changeant des opinions fausses ou funestes, depuis long-temps accréditées; soit en donnant aux gouvernants et aux hommes d'état des connaissances théoriques ou pratiques; de ce genre sont le *Traité d'Economie politique pratique*, de M. Jean-Baptiste Say, ouvrage traduit dans plusieurs langues, et qui a peut-être plus de réputation encore chez les étrangers qu'il n'en a en France; le *Traité de législation*, ou

*Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent, ou restent stationnaires*, de M. Charles Comte: *Du Système pénitentiaire en Europe et aux Etats-Unis*, par Mr. Charles Lucas; etc. . .

Et les autres, destinés à traiter des sujets particuliers, à offrir des vues neuves et utiles sur quelque matière importante, comme *les Lettres de famille, sur l'Education*, par madame Guizot; *De l'Education, et Conseils aux jeunes filles*, par madame Campan; *Essai sur l'éducation des femmes*, par madame de Rémusat.

L'Académie ne peut pas avoir la prétention d'être infaillible dans ses jugements; tout ce qu'on a droit d'exiger d'elle, et ce dont elle se fait un devoir religieux, c'est l'impartialité, c'est l'accomplissement aussi fidèle qu'il est possible des intentions de l'illustre testateur.

Il se trouva, en 1827, qu'il restait des fonds qui n'avaient pu être employés en récompense à des ouvrages utiles aux mœurs. Une ordonnance royale prescrit, en pareil cas, à l'Académie de proposer au ministre des moyens de faire de ces fonds un emploi conforme aux dernières volontés de M. de Montyon.

L'Académie, avec l'autorisation du ministre, annonça donc qu'elle décernerait: 1° en 1828, un prix de 6000 francs à un *ouvrage de morale*, en laissant aux auteurs toute liberté pour le choix du sujet et pour la manière de le traiter;

2° En 1829, un prix de 8000 francs, au meilleur ouvrage sur ce sujet: *De la charité considérée dans son principe, dans ses applications, et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie sociale.*

3° En 1830, un prix de 10,000 francs, mis à un concours dont le sujet serait: *De l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois.*

Le prix du premier de ces trois concours n'ayant pas été remporté en 1828, ce même concours fut continué à l'année suivante.

En 1829, ce prix a été adjugé à un ouvrage qui était une

suite donnée à un livre publié dix ou douze années auparavant, sous le titre de *Simon de Nantua*, ou *le Marchand forain*.

Ce Simon de Nantua était un honnête porteballe, qui, avec un peu d'instruction et beaucoup de bon sens, parlant un langage populaire et semé de proverbes, à la manière de Sancho Pança, de naïve mémoire, parcourait les villes et les campagnes, vendant sa marchandise; et donnant pour rien d'excellents conseils.

Ce livre obtint un succès qui s'est soutenu, et qui se soutient encore.

Au risque d'affliger les nombreux amis de ce bon Simon de Nantua, l'auteur apprend au public que ce brave homme est mort, laissant quelques manuscrits.

Ce sont les *Œuvres posthumes de Simon de Nantua*, que son historien a recueillies et publiées. Elles forment un petit traité de morale pratique, sous divers chapitres, intitulés: *La Sagesse, la Jurisprudence, la Médecine, la Politique, la Religion de Simon de Nantua*: on y trouve des pensées raisonnables, des sentiments droits, honnêtes, élevés, exprimés dans un style simple et naturel, à la portée des intelligences les plus vulgaires.

L'ouvrage n'est pas long, et c'est un mérite de plus: car les gros livres ne sont pas ce qu'il faut aux personnes qui n'ont pas beaucoup le temps de lire.

Mais un grand obstacle s'oppose à ce que ces ouvrages faits pour l'instruction du peuple puissent atteindre leur but; et cet obstacle, c'est qu'il y a encore en France plus des deux tiers de la population qui ne savent pas lire.

Un vieux Romain répétait toujours: Il faut détruire Carthage. Formons un vœu plus humain; répétons sans-cesse: Il faut détruire l'ignorance ennemie; il faut donner à tous les Français l'instruction première, qui est une dette publique.

Ce vœu était celui de M. de Montyon; il est celui des hommes éclairés et amis de leur pays; de toutes parts des efforts généreux tendent à le réaliser: espérons que nous pourrons un jour le voir accompli.

Le prix sur le sujet. *De la Charité*, devait être adjugé en 1829.

De vingt-sept ouvrages envoyés au concours, aucun ne parut à l'Académie avoir atteint le but et remporté le prix.

Elle en distingua trois, qu'elle mentionna honorablement.

L'un de ces trois ouvrages, lequel avait été enrégistré sous le n° 17, a été imprimé et publié par son auteur, M. Duchatel; et l'Académie, qui avait regretté de ne pouvoir le couronner, a pu se féliciter du moins d'avoir donné lieu à la composition d'un bon livre.

Le concours fut continué jusqu'en 1831.

En considération du temps, des travaux et même des voyages que les recherches à faire pourraient exiger, l'Académie éleva la valeur du prix à la somme de 10,000 fr.

L'Académie s'occupe de l'examen des ouvrages qui ont été envoyés à ce concours; son jugement sera proclamé à sa plus prochaine séance publique.

Un autre sujet de concours, celui *De l'influence respective des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, demanderait à être traité par un Platon, par un Tacite, ou par un Montesquieu.

Sully dit dans ses Mémoires: *Si j'avais un principe à établir, ce serait que les bonnes mœurs et les bonnes lois se forment réciproquement.*

On sait que les peuples sont ce que les font les institutions auxquelles ils sont soumis, les lois qui les régissent, les actes de leur gouvernement, et leur éducation; mais l'éducation elle-même est jusqu'à-présent réglée par la législation, et par le pouvoir qui gouverne.

On sait aussi qu'il se fait des changements lents et graduels dans les mœurs des peuples, c'est-à-dire, dans leurs opinions, dans leurs goûts, dans leurs passions, dans leurs habitudes; et que ces changements font tomber à la longue d'anciennes lois en désuétude, et en amènent de nouvelles.

La grande science du législateur, le grand art des gouvernants, consistent à se conformer aux temps, à ne pas s'obstiner en faveur



du passé; à juger et à faire ce qui convient au présent; enfin, à préparer l'avenir.

Le désaccord entre les lois et les mœurs est une cause continuelle de malaise, de tiraillements, d'inconsistance pour la chose publique. On sent à tout moment qu'elle n'est pas bien assise; on craint qu'elle ne penche et qu'elle ne verse d'un côté ou de l'autre.

Le prix de 10,000 francs mis au concours sur ce grand et beau sujet, devait être décerné en 1830.

De douze ouvrages qui ont concouru, un seul a été jugé digne d'une mention honorable.

Le concours a été continué; il est encore ouvert jusqu'au 1er mars 1832, terme de rigueur pour l'envoi des ouvrages qui seront destinés à concourir.

Je puis répéter ici ce que l'Académie a dit dans son programme, en proposant ce sujet; c'est que l'ouvrage demandé, s'il était bien conçu et bien exécuté, honorerait l'auteur et la nation; qu'il serait étudié partout; et qu'il produirait à la longue, d'une manière indirecte, mais sûre, d'immenses améliorations dans les lois et dans les mœurs du monde civilisé.

Enfin l'Académie française, ayant toujours pour but d'employer les fonds provenant des libéralités de M. de Montyon, d'une manière qui profite à la société, et qui soit conforme aux intentions du testateur, a obtenu cette année, du ministre, l'autorisation de disposer d'une somme de 10,000 francs à prendre dans les fonds restés disponibles, de ceux qui étaient destinés à récompenser les ouvrages utiles aux mœurs, et de la consacrer à décerner un prix à la meilleure comédie ou tragédie en cinq actes et en vers, composée par un Français, représentée, imprimée et publiée en France dans les trois années spécifiées ci-après, et qui réunira au mérite littéraire le mérite non moins grand d'être *utile aux mœurs et aux progrès de la raison.*

Ce concours est ouvert à partir du 9 août 1831; il sera fermé à pareil jour de l'année 1834.

L'Académie ne s'occupera du jugement d'après lequel le prix

sera décerné, qu'un an au plus tôt après la clôture du concours, dont les membres de l'Académie française sont *seuls* exclus.

Revenons à M. de Montyon. Quelles ont été ses intentions, quelle a été sa pensée la plus chère, celle qui l'a guidé pendant toute sa vie? Ç'a été *de faire du bien* aux hommes.

Ses libéralités sont d'excellentes leçons pour les pauvres, pour les riches, et pour les gouvernants de tous les temps et de tous les pays.

Outre ce qu'il a fait en faveur des pauvres qui, au sortir des hôpitaux, sont incapables de travailler, et ont besoin de secours au moins temporaires, n'a-t-il pas, en fondant un prix annuel de vertu, pour la classe pauvre de la société, enseigné à cette classe à se respecter elle-même, à comprendre qu'elle acquiert, par ses bonnes mœurs, de justes droits à l'estime et à la considération publique? qu'il n'y a rien de plus honorable qu'un bon laboureur, qu'un bon ouvrier qui vit de son travail, soutient et élève une famille, et rend à la société au moins autant qu'il en reçoit?

Combien il est important pour l'ordre public comme pour le bonheur des individus, que cette classe pauvre et laborieuse ne tombe pas dans l'indigence absolue, et par l'indigence dans le désespoir, quelquefois dans le crime!

M. de Montyon voyait avec douleur que le défaut d'éducation et d'instruction livre des hommes ignorants et faibles aux séductions du vice, à l'entraînement des passions, des goûts grossiers, des plaisirs brutaux, aux mauvais conseils de la faim et du besoin; que la classe ouvrière et pauvre s'abandonne à l'imprévoyance, au découragement, qu'elle vit au jour le jour, et compte trop souvent, pour le temps où elle sera assaillie par la vieillesse et les infirmités, sur la charité publique; il a voulu la relever à ses propres yeux, afin de l'améliorer. Hélas! cette classe si nombreuse n'a pour se soutenir contre les peines et les tentations qui l'assiègent, ni le secours de la réflexion éclairée, ni le désir de l'estime publique, ni l'espérance d'un meilleur sort et de cette aisance que, dans les autres conditions, on acquiert par le travail et par la bonne conduite.

Le prix de vertu qui lui est proposé l'avertit que son bonheur est à sa portée; qu'il ne tient qu'à elle de l'atteindre et d'en jouir; cette institution doit agir sur elle par la plus persuasive de toutes les leçons, par celle de l'exemple.

D'un autre côté, M. de Montyon enseigne aux riches à ne pas mépriser le pauvre; il leur fait voir des vertus sous la bure et la bienfaisance exercée par ceux qui auraient besoin d'en être eux-mêmes les objets; quoi de plus propre à exciter l'émulation de ceux qui jouissent d'une heureuse aisance! à leur inspirer le désir de se rapprocher du pauvre, de le connaître mieux, de l'aider, de le secourir! Et ce ne sera pas seulement par des dons, par des aumônes, par de l'argent distribué dans la classe humble et obscure de la société, qu'on voudra lui être utile. On comprendra que le plus grand service à lui rendre, est de la mettre en état de se passer d'aumônes; et pour cela, qu'il faut lui donner une instruction convenable, une éducation morale qui la tire de son état de dépression, et développe en elle les germes de tous les bons sentiments humains.

C'est surtout aux hommes qui, par leur position, par les places qu'ils occupent, peuvent contribuer à cette amélioration nécessaire, que les leçons de M. de Montyon s'adressent; il a prêché, comme on dit, d'exemple; comme intendant de province, il a pris soin d'écarter la misère des contrées qu'il administrait, d'y assurer la subsistance de la classe pauvre et laborieuse, et de lui donner du travail; comme citoyen, il a fait à cette même classe tout le bien qu'il a pu, et il se reprochait, dans son testament, de ne lui en avoir pas fait davantage; et il lui en demandait pardon.

Le temps est venu où cette classe nombreuse et intéressante doit devenir l'objet des soins particuliers des administrateurs, des gouvernants; grâce au ciel, il s'est fait, à cet égard, dans l'opinion publique, une immense révolution; autrefois on dédaignait une profession en raison de son utilité; on rougissait du travail, de l'industrie, du commerce; vivre à rien ne faire, c'était vivre honorablement, noblement; à peine daignait-on

compter pour quelque chose les gens sans naissance, qu'on appelait gens de peu, gens de rien; on comprend aujourd'hui que la véritable dignité de chacun de nous est en lui-même, et non pas dans l'habit qui le couvre, ni dans les avantages qu'il tient du hasard; qu'il y a une égalité native, d'homme à homme, que les personnages les plus élevés dans l'ordre social doivent reconnaître et admettre avec plaisir.

Les gouvernements se convainquent de jour en jour que leur plus solide appui n'est point dans la force, mais dans l'estime et dans l'affection des peuples, et qu'ils obtiendront ces sentiments, en les méritant, en prenant sans-cesse et franchement les mesures les plus propres à répandre le bien-être, l'instruction, les bonnes mœurs. C'est là le meilleur, c'est là l'unique moyen d'assurer pour toujours la tranquillité publique.

S'il est vrai, comme le dit madame de Staël, que tout l'ordre social soit fondé sur la patience de la classe laborieuse, que deviendrait cet ordre, le jour où la patience lui manquerait? Cela vaut la peine d'y penser.

Si l'on cherchait quels sont les avantages que la sagesse des gouvernements doit tendre à faire naître et à conserver, quels sont les fléaux quelle doit écarter avec le plus de soin, il me semble que voici une double liste bonne à consulter, comme une règle générale et infaillible:

| Causes du bonheur des peuples. | Causes du malheur des peuples. |
|---|---|
| AISANCE. | MISÈRE. |
| PAIX. | GUERRE. |
| LIBERTÉ. | DESPOTISME. |
| INSTRUCTION. | IGNORANCE. |
| TOLÉRANCE. | FANATISME. |
| RELIGION. | SUPERSTITION. |
| VERTUS. | VICES. |

Ici les biens comme les maux se tiennent, se produisent les uns les autres, sont à la fois causes et effets; il ne faut donc négliger la conservation d'aucun des biens, de peur de les

perdre tous; il faut se défendre avec soin de chacun des maux, sous peine de voir tous les autres s'ensuivre.

La plupart des gouvernements européens reconnaissent ces vérités; ils tendent de tous leurs efforts vers un meilleur avenir. Voltaire disait: Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront *de belles choses*. Osons prédire à nos jeunes gens qu'ils verront *de bonnes choses*, et qu'eux-mêmes les feront. J'aime cette pensée consolante; elle adoucit pour moi les rigueurs de la vieillesse; puissé-je, ô mon cher pays, conserver, jusqu'à mes derniers moments, cette précieuse espérance; puissé-je l'emporter au tombeau!

ANDRIEUX.

# LA NUIT DE PARIS.

.... Darkness visible.
MILTON.

Les belles-lettres, dont il est écrit dans l'antiquité qu'elles demeurent avec nous; qu'elles voyagent avec nous; qu'elles nous suivent à la ville et à la campagne; qu'elles se placent à nos côtés, la nuit, à table, au bain, à la promenade et au théâtre; qu'elles se mêlent à nos affaires et à nos loisirs; qu'elles augmentent nos plaisirs et nous consolent de nos peines: ces belles-lettres n'existent plus aujourd'hui. Elles vivent dans notre pensée, comme un souvenir d'enfance, comme une réminiscence de collège, comme l'exergue d'une médaille ancienne et perdue.

Cependant quelques élus, peuple de prédilection, se sont efforcés, comme ils l'ont dit eux-mêmes, d'emmener *leur Muse au désert;* d'autres, au sein du tumulte de la cité, ont préparé d'élégantes et studieuses retraites; puis, formant entre eux une paisible colonie, ils ont voulu, pour quelques instants, échapper à la vie de secousses, d'agitations, d'incertitude, de fatigues et de dangers, qui presse de toutes parts la société actuelle.

Ils ont retrouvé les longues causeries, les loisirs laborieux, les rapides conceptions, le choix du sujet, la lenteur d'exécution, les études du passé, et les rêves d'avenir. A ceux-là sont

échus les réunions d'artistes avec l'esprit désoccupé, la saillie éclairée, les tournois littéraires, la conversation avec tous ses charmes de coquetterie et d'abandon, les joies et les mécomptes de la vanité; à ceux-là aussi le temps de voir, de comparer ou de juger, en un mot, les patentes et les maîtrises de critique, d'appréciation, et de bon goût.

Pour nous, il n'en est pas ainsi. Emportés et impitoyablement tourmentés par le flot périodique, livrés à la plus violente et à la plus perpétuelle tempête, nous n'entrevoyons ni calme, ni lumière; pour nous, plus d'azur, plus de clarté; des ténèbres lourdes, remuantes, profondes nous entourent et nous accablent.

A chaque heure, à chaque minute, nous avons une pensée à développer, un enseignement à donner, une exhortation de paix ou de combat à faire entendre; et, pendant ce temps, il faut aussi, ouvriers infatigables, songer à la manœuvre, surveiller tous les mouvements, consulter un horizon qui n'apparaît qu'au feu des éclairs, et rejeter bien loin, comme de funestes tentations, les vœux d'inaction et de repos.

Les encouragements et les récompenses sont pour nous des choses inconnues; il n'y a plus pour notre peine que des salaires; et notre triste tâche s'accomplit au milieu des injures, de la haine, des rencontres sur le pré, des calomnieuses et envieuses attaques, des dégoûts, des condamnations, et de la plus funeste connaissance des choses et des hommes.

Ainsi, les progrès du grand enfantement européen, les produits des arts et de l'imagination, les joûtes d'éloquence parlementaire, les discussions des intérêts publics, les solennités du barreau, les fêtes nationales, l'éclat du théâtre, les peuples avec leurs inquiètes vicissitudes, la liberté et le trône, sont pour nous des cadavres froids et inanimés; nous cherchons à découvrir quel est le mécanisme de l'existence sociale; le corps politique et le corps civilisé gisent sous nos scalpels; pour nous tout est recherche, tout est récit; il n'y a plus de sensation. Impassibles investigateurs, c'est pour nous un devoir que de nous isoler de toute peine et de tout plaisir. Épouvantable condition!

Heureux, quand une pensée d'utilité générale vient rafraîchir et ranimer nos forces!

Oh! que ceux que je ne sais quelle fatalité a condamnés comme moi aux travaux de la presse périodique, disent ce qu'il y a de pénible et d'invincible abattement pour toutes les facultés de l'esprit et tous les membres du corps, dans une journée commencée par la nouvelle de l'une de ces calamités publiques, maintenant si fréquentes, et terminée par l'audition complète et nécessaire d'un drame comme on les fait aujourd'hui, après avoir traversé, pendant les heures intermédiaires, les débats des deux Chambres, une séance de l'Académie, et la longue série des faits, des gestes et des paroles de nos populations modernes.

Dans de tels moments, l'affaissement et la souffrance éloignent toute possibilité de sommeil.

Alors les distractions énergiques, celles qui, par une prompte succession d'impressions fortes, rappellent en nous avec vivacité les éléments d'organisation et de puissance, se montrent comme les seules voies pour sortir de cet état inerte qui est le plus insupportable des tourments. Alors on s'irrite contre ce bruit de Paris qui se tait, contre cette lumière qui s'éteint, contre ce sommeil qui, par une torpeur progressive, fait tout rentrer dans l'immobilité; on s'indigne contre les ténèbres et contre toute cette existence industrielle, qui se retire et semble déserter la ville. Alors on veut et l'on cherche à tout prix la vie et le mouvement.

Quant tout est calme, sombre, et fermé; lorsque de lointains roulements de voitures, quelques cris faibles et bizarres, et le pas mesuré des patrouilles se font seuls entendre encore; soudain, près d'un théâtre triste et noir, comme un édifice abandonné, en face de la Bourse, ce monument si étonné de se trouver sous notre ciel d'occident, une fenêtre s'éclaire et luit. Bientôt des paroles hautes, sans suite, mais gaies, folâtres, éclatantes et rapides surtout, viennent frapper l'oreille du factionnaire, qui s'ennuie à garder le péristyle corinthien du temple de l'agiotage; le bruit des verres se mêle à des chants presque

fantastiques, d'harmonie incorrecte et inattendue, puis les cris se succèdent, et se croisent, des détonations suivies de rires longs et tumultueux sillonnent ces discordances. Écoutez: que de noms connus arrivent jusques à vous! voici toute la galerie contemporaine; les jugements se formulent vite, les arrêts sont inexorables et laconiques: tableaux, livres, statues, vers, estampes, journaux, drames, musique, discours, lois, opinions, faits; quel brillant défilé! tout est de leur ressort, leur compétence est universelle. Les interlocuteurs semblent lire un catalogue. Écoutez encore: voici des promesses de courage, des protestations de conviction et d'intégrité; voici l'épigramme et le sarcasme, l'éloge sincère; vous entendrez ensuite les conseils, les plans, les idées. L'ivresse arrive. Quel tonnerre! quelle étourdissante confusion! et cependant il y a de toutes parts, de tous les coins de la salle, la plus étonnante débauche de réparties spirituelles, de sentences à retenir, d'expressions à conserver, et en même temps d'effrénés récits et d'effroyables anecdotes. Est-ce une fête de démons? Quelques passants s'arrêtent inquiets, les patrouilles ralentissent leur marche, et tous, après quelques minutes d'attention, se retirent en riant, de ce rire de désir et de convoitise, dont l'expression est indéfinissable.

Mais tout a cessé, on a soufflé les dernières bougies du café des Nouveautés. La nuit est parfaite.

Le convives se sont séparés, et la place a retenti de leurs adieux; il y a encore là de bonnes saillies à recueillir. Ces hommes de travail et de fatigues ne peuvent songer sans dédain aux reproches de dissipation, de désordre et d'orgie qui les poursuivent; peuvent-ils se quitter sans jeter un ironique défi à ce monde qui leur demande tant de qualités, et ne leur accorde pas un seul vice; à ce monde, pour qui l'imagination doit toujours enfanter, sans obtenir qu'il lui soit permis de se vivifier et de se retremper; non pas qu'elle soit soumise à la nécessité de semblables récréations; mais parce que le plaisir a toujours réclamé des conditions d'intensité égales à celles qui ont dirigé le travail?

La vie de nuit est morte à Paris. Sa destinée a quelque chose de monumental qui la place au-dessus de cette frivolité d'observation, qui, au premier abord, semble seule lui convenir. Avant 89, on vivait à Paris, pendant la nuit, avec les mêmes détails d'aisance et de luxe que ceux qu'offraient les heures les plus animées de la journée. En ce temps-là, la noblesse et la roture, la richesse, la médiocrité et la pauvreté, l'oisivité et le travail, le vice et la vertu avaient pendant la nuit leurs mœurs, leurs habitudes, leurs quartiers, leurs allures même; tout cela était défini, réglé et régulier. On en connait les récits.

Jusqu'en 1800, ces traditions furent complètement effacées. Pendant cette période d'années, la terrible existence dont on vivait le jour ne permettait guère les nocturnes réjouissances.

Le Directoire, et après lui l'Empire et le Consulat, virent renaître une partie de cette ténébreuse civilisation. Partout alors la débauche se réorganisa. On installa des maisons de jeu; elles étaient très-multipliées, et ne se fermaient que fort tard; le Palais-Royal brilla de tout son éclat d'impudence et de dévergondage; les bals, les caveaux, les jardins, les colisées, les vauxhalls, les redoutes, les théâtres licencieux ouvrirent mille asiles au libertinage; il se forma alors une population vouée à la plus crapuleuse turbulence; ce monde se levait à minuit.

1814 trouva les choses un peu moins ardentes; mais il y eut, en ce moment, comme une renaissance du vice. L'Empire appelait perpétuellement à Paris des officiers pressés de se gorger des plaisirs qu'ils payaient avec l'or de l'Europe vaincue; la restauration fut amenée dans nos murs par l'Europe affamée de nos délices parisiennes, si vantées dans toutes les autres capitales. Alors Paris ne s'éteignait plus; le Palais-Royal et les rues adjacentes ne connaissaient ni le silence, ni l'oisiveté.

Graduellement tout a disparu; plusieurs maisons de jeu ont été fermées; toutes les autres ont vu réduire le nombre des heures de leur dévorante activité. Aujourd'hui les bals publics sont soumis à un régime sévère; les tribunaux veillent

à la pudeur de la danse populaire; les lieux de vagues plaisirs subissent les plus rigoureuses prescriptions; les cafés, les cabarets, les plus obscurs réduits d'ivrognerie sont astreints à la plus minutieuse observance des règlements; le Palais-Royal, cette infecte Capoue d'autrefois, n'est plus qu'un bazar; enfin, par un ordre récent, tous les théâtres doivent avoir achevé leurs représentations à onze heures précises.

Ces faits suffisent pour démontrer que la vie de nuit, disons le mot, la licence, a toujours été, à Paris, en raison inverse de la liberté politique. Ce rapprochement n'est pas sans intérêt, car l'observation générale lui donne le plus haut degré de vérité.

En Angleterre, le calme de la nuit est une chose sacrée en quelque sorte; excepté dans le Strand, à Londres, nul n'oserait le troubler. En Italie, au contraire, la nuit a conservé ses privilèges de plaisir et de vie bruyante; et, chose digne de remarque, Turin, Milan, Venise, et Naples, villes soumises à des jougs absolus, ont gardé, dans toute leur plénitude, les traditions du tumulte nocturne.

Aux États-Unis, nord-Américains, il y aurait crime de èse-nation à troubler le repos de la nuit: en Espagne et en Portugal, la nuit ouvre et commence une époque de véritable affranchissement.

Enfin, l'Allemagne, cette terre de servitude réelle et d'indépendance contemplative, charme ses nuits par des chants d'harmonie grave, mélancolique et prolongée, et par les monotones répétions des crieurs publics, qui mêlent, à l'annonce des heures, l'agréable invitation de prier pour les trépassés.

Ces réflexions m'accompagnaient, en suivant la rue Vivienne, au sortir d'un des nos soupers habituels du café des Nouveautés, ce Procope de la presse périodique. C'est donc là seulement que s'est réfugiée, à Paris, la vie de nuit telle qu'on peut l'avouer. C'est nous, gens de labeur, qui lui avons ouvert et consacré ce dernier asile; Frascati perd chaque jour de son éclat; et si quelques files de fiacres annoncent de loin en loin

quelques réunions, quelques soirées, quelques bals, on peut presque dire que rien ne transpire au-dehors de ces fêtes sans gaieté et sans plaisirs.

Il y a de quoi frémir à songer que le besoin peut, aujourd'hui, assiéger un étranger à Paris, en pleine nuit, sans qu'il lui soit possible de trouver, dans cette riche et vaste capitale, si attentive à tout prévoir et à tout exploiter, un seul endroit où il puisse obtenir, à quelque prix que ce soit, un repas, je ne dirai pas convenable, mais suffisant!

Les bureaux de loterie, seuls, par un privilège peu honorable pour l'administration qui le concède, restent ouverts après la fermeture de toutes les autres boutiques.

Le liberté de 1830 a achevé l'œuvre de destruction. Maintenant des patrouilles nombreuses, armées de soupçons et d'un certain appétit de captures, parcourent la ville à toute heure et en tous sens.

Les troupes de ligne, la garde nationale, la garde municipale ne suffiront plus à ce rude service. Les patrouilles *grises* ont été inventées. Familiers de l'inquisition politique, recors de l'ordre public, les hommes qui forment ces bandes marchent muets et armés de bâtons, de poignards et de pistolets cachés. Une voiture arrêtée, le bruit d'un marteau de porte, un mot d'adieu, un refrain, un éclat de rire, tout est délit à leurs yeux. Ils entourent et cernent le coupable; ils font résonner à son oreille ce terrible mot de *papiers*; ils infestent la nuit de Paris, comme le médecin de l'île Barataria infestait le dîner de Sancho. Les patrouilles grises peuvent être comparées aux sbires de l'État de Venise, qui, sans uniforme, vêtus d'habits de grande route, effraient le voyageur qu'ils doivent protéger. La soif de l'arrestation les dévore.

Les postes ont été doublés; les sentinelles veillent à chaque coin. La Bibliothèque royale seule avait été oubliée. Autour du Palais-Royal et des Tuileries, tout est soldat, tout est factionnaire, tout est *Qui vive?* Le trottoir du Carrousel, jusqu'ici respecté, a maintenant sa garde spéciale et ses soldats chargés d'éloigner des grilles le passant accoutumé à les

chercher comme un appui. L'hôtel qui regarde le château, cet hôtel, ancienne demeure de Cambacérès dont Napoléon disait qu'il dînait comme un prince, cette maison livrée successivement aux grenadiers de l'île d'Elbe, aux Cent-Suisses de Louis XVIII et aux pages de Charles X, les petites écuries, les ailes du Louvre inachevé, l'hôtel des anciens fourriers de la maison du roi, sont devenus des casernes où s'agite, jour et nuit, une garnison d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Jamais vigilance ne fut plus complète ni plus active; je le répète, la Bibliothèque royale seule en avait été exceptée; aujourd'hui elle a perdu son précieux cabinet des médailles, mais elle a deux factionnaires de plus pour protéger ses médaillers vides et dépouillés.

Et je poursuivais ma route, épiant et recherchant avec avidité tout ce que Paris, mort ou endormi, pouvait encore recéler de parties vivantes et actives; il était trois heures après minuit.

Je traversai le Palais-Royal; quatre gardes municipaux s'y promenaient seuls; tout dénotait en eux l'ennui de cette faction sous de longues voûtes qui se creusent en compartiments carrés et réguliers, et présentent l'aspect d'un cloître. Est-ce pour compléter cette illusion que les gardes municipaux étaient encapuchonnés de capotes de bure, comme les enfants de saint François? Au moment où je passai près d'eux, ils me regardèrent, et leurs yeux étaient comme un interrogatoire, ou comme un procès-verbal.

Dans la rue Saint-Honoré, près de la place du Palais-Royal, il y avait quelque mouvement. Le poste de la troupe de ligne et celui de la garde nationale faisaient ensemble assaut de politesse, de consommation et de galanterie, auprès des cantinières qui, là comme aux Tuileries, arrivent en foule, munies de petits pains, d'eau-de-vie, de cigares et de cervelas; délicieuses provisions qui, avec le bouillon et le café au lait des fourneaux ambulants qui viennent au point du jour, embellissent et abrègent la nuit du soldat-citoyen.

Je jetai un coup d'œil sur l'ancien emplacement de l'hôtel

d'Angleterre; je l'avais visité une fois; je n'essaierai pas de dépeindre ce vieux Pandémonium de turpitude et de misère.

Au-delà de la place du Palais-Royal, je fus frappé de l'éclat de quelques petites rues. Des lanternes lumineuses brillaient à presque toutes les fenêtres, à la hauteur du premier étage; c'était comme l'aspect d'une ville chinoise; il y avait quelque chose de la décoration de Panurge. Si vous pénétrez dans ces rues, vous lirez sur chacune de ces lanternes: „*Ici on loge à la nuit.*" C'est le quartier des asiles éventuels et incertains. Chodruc-Duclos en est le notable.

A l'heure où j'arrivai, la journée de nuit était là en pleine activité. J'y vis des soldats et des sous-officiers en retard, passant gaiement le temps avec des êtres dont on ne reconnaît le sexe qu'avec effroi. On parlait la langue argotique. Deux mois d'emprisonnement, pour quelques lignes de liberté, me l'ont apprise sous le dernier règne. La bière et l'eau-de-vie coulaient à profusion. Du bruit et d'épouvantables caresses, voilà tout ce que je vis; il n'y avait point de physionomie particulière. Au moment où je sortais de l'un de ces antres, des chansons et des éclats de rire m'engagèrent à frapper à une porte au-dessus de laquelle était écrit *Estaminet*. Six de ces femmes hideuses qui feraient rougir d'avoir une mère, accoururent au bruit; je fus entouré; on allait me fêter, je tremblais de tout le corps. Le maître de la maison vit mon tourment; il fit un signe, j'échappai au danger. Voici la scène.

Dès les premiers mots je compris que j'avais sous les yeux de jeunes industriels qui, dans le jour, s'enrouent à vendre des chaînes, des cols, des crayons, et autres denrées de mauvais aloi. On comptait les gains et les bons tours de la journée. Ces messieurs étaient de la société de ces dames; plusieurs jeunes hommes, sans place, comme ils le disaient avec une haute affectation, couverts, non pas de vêtements d'ouvriers, mais d'ignobles lambeaux de drap fin et d'habits modernes, déclaraient qu'ils brûlaient leurs vaisseaux, c'est-à-dire qu'ils achevaient d'appeler à eux le courage du dénûment le plus complet. Les dames aidaient de leur mieux à cet étrange



suicide. Tout le monde masculin portait d'énormes favoris, des faces pâles, molles, et flétries, des cols noirs et usés, et d'amples moustaches; on ne voyait aucune apparence de linge. Je n'ose dire quelle décoration parait quelques boutonnières. L'un des assistants psalmodia lentement, et sans qu'on pût soupçonner de sa part la moindre variété, ni la moindre volonté d'inflexion, une chanson d'obscénités révoltantes au-delà de toute prévision; c'était le sublime du genre; on répétait le chœur comme s'il se fût agi de *la Parisienne*. On parla beaucoup des absents, et des absentes; ils avaient eu du malheur, l'hôpital et la prison les accablaient de leurs rigueurs. Puis on disputa sur la réforme du code pénal, qui paraissait produire une vive sensation sur cette partie de la population; et, les coudes sur la table, on attendit le jour; ma présence ne surprit pas, on semblait accoutumé à ces visites de curiosité. Jamais le vice ne me parut plus hideux de laideur et d'ennui.

Je remontai la rue Saint-Honoré; les pesants chariots des jardiniers m'indiquaient assez le chemin de la Halle.

Me voici face à face avec l'approvisionnement de la ville de huit cent mille âmes.

Le premier signe de l'activité populaire, c'est l'ouverture de toutes les boutiques de marchands de liqueurs. Femmes et homme de la campagne, femmes et hommes de Paris; enfants, vieillards, jeunes filles, tous se ruent aux mille comptoirs et se font verser *la consolation*. Ainsi commence pour le peuple de Paris toute action importante.

Les cabarets et les cafés qui bordent la halle, sont toujours en pleine existence de vente et d'achalândage. Ici, il y a moins de vice. Vous distinguez bien encore le malheureux sans abri, l'homme qui, sous une triple couche de saleté, de boue et de fatigue, tombe affaissé dessus ou dessous une table; vous retrouvez aussi le vagabond qui n'ose pas même subir l'épreuve du régistre des logements à la nuit; mais la nature des denrées, les conversations de la foule, annoncent qu'il y a du travail et quelques ressources au milieu même des habituées de la *Souricière*; c'est le nom que porte le plus célèbre de ces refuges.

Il faut être de constitution robuste, pour braver l'épaisse et infernale vapeur qui en défend l'entrée et en tapisse l'enceinte.

Tous ces endroits sont ouverts par une autorisation spéciale de la police.

A la Halle, les mœurs sont matinales et laborieuses; dès qu'une charrette arrive, les propriétaires, cultivateurs des environs, la déchargent avec précaution et promptitude; les légumes sont séparés, triés, étiquetés en quelque sorte, suivant leurs diverses qualités. Les légumes plus délicats ou plus fins, les beaux fruits sont enveloppés avec soin dans des sacs, dans des linges, dans des herbes, dans de la paille fine, dans des paniers; tous sont lavés avec propreté; rien n'égale l'ordre de ce premier marché, jamais on ne mit plus de délicatesse à bien présenter et à faire valoir la marchandise; les jardiniers sont là-dessus de la plus grande habileté.

Les grosses capitalistes de l'endroit descendent alors; elles logent toutes dans les maisons voisines; l'extérieur de ces marchandes indique le bien-être. En été elles sont légèrement vêtues de fraîches indiennes; en hiver, elles sont couvertes de robes d'étoffes de laine, bien doublées; elles sont chaudement coiffées de madras, leurs sabots sont élégants, leur linge est éclatant de blancheur, toutes sont gantées, elles aiment à se parer de gros et lourds bijoux. Leur signe distinctif est une lanterne: quand elles se rencontrent, elles s'appellent *madame*, et disent aux autres femmes *la mère*. Elles parcourent d'abord le marché, inspectent et examinent tout; puis elles reviennent, causent entre elles, estiment, cotent les denrées et font ensuite leurs propositions. Elles n'achètent ordinairement que par bloc de cent, de cinquante, ou de vingt-cinq pièces. Elles paient toujours comptant. C'est le *parquet* de la Halle; les légumes ont un premier et un dernier cours comme les effets publics; les ruses et le langage de ces contrats ne peuvent être décrits.

Cette opération préliminaire est terminée à cinq heures du matin. Les acheteuses font porter, chacune à sa place de marché, les légumes achetés, puis elles vont se remettre au lit. Alors les jardiniers s'appellent entre eux à haute voix; ils

se reconnaissent par des cris particuliers, ils se donnent les rendez-vous d'auberge ou de départ. Les porteurs chargent les légumes et les distribuent aux places indiquées. Le jour va commencer, les secondes revendeuses, dont les ressources sont plus bornées, attendent le second lever des premières acquéreuses, qui forment ainsi l'aristocratie du marché. Pour parvenir à neuf heures au pot au feu d'un rentier, ou à la julienne de l'étudiant, un chou est vendu et acheté sept fois.

Au milieu de cette activité on voit errer quelques jeunes gens, interrogeant le ciel pour guetter le jour; la mauvaise humeur d'un portier, ou l'entraînement du plaisir, les envoient coucher sous les piliers de la Halle; ils sont toujours en butte aux quolibets des habitués de ce quartier.

J'ai beaucoup entendu parler des dangers des nuits dans Paris. Il n'est pas d'heure de la nuit, qui, à des époques différentes, et dans toutes les saisons de l'année, ne m'ait vu parcourir les rues dans tous les quartiers; non-seulement il ne m'est jamais arrivé de faire de fâcheuses rencontres, mais je n'ai jamais rien aperçu qui pût m'inspirer la moindre inquiétude. Je n'éprouve qu'une seule crainte, c'est celle d'être écrasé sous les roues des fiacres, qui, pour se rendre aux endroits où ils espèrent être loués, ou bien pour rentrer chez eux, vont, la nuit, avec la plus désolante vitesse et sans daigner jeter un avertissement; ils sont d'autant plus dangereux, qu'alors ils longent les maisons de très-près, sans pitié aucune pour le piéton, qu'ils paraissent même n'apercevoir qu'à-peine.

Il existe à Paris une femme mystérieuse; elle ne sort que la nuit; elle se promène ordinairement dans les environs de la place Vendôme. A la vue d'un passant dont l'aspect lui donne quelque espoir de succès, elle se jette à son bras, feint d'être poursuivie, et réclame protection. Qui voudrait la refuser à une femme? Elle indique alors, comme sa demeure, une maison de la place Vendôme; conduite à cet endroit, elle demande un négociant fort connu du commerce parisien par ses richesses; le portier répond toujours invariablement que M.....n'y est pas. Alors la sirène nocturne s'excuse, s'inquiète, et implore

un asile; elle parle également bien le français, l'anglais, l'allemand et l'italien; il est peu de personnes considérables à Paris dont elle ne cite les noms avec des preuves d'intimité. Malheur à celui qu'elle séduit et retient, il se trouve possesseur d'une femme, réduite par sa laideur à ne faire un aussi ignoble trafic que la nuit, au sein de la plus complète obscurité.

Les chiffonniers sont indigènes des ténèbres; rien ne peut être comparé à la mansuétude et à la loyauté de leurs mœurs; il faut surtout louer leur sollicitude pour les malheureux que l'ivresse jette au coin des bornes; les chiffonniers les traitent en véritables frères; ce peuple débonnaire ne fait la guerre qu'aux chiens, dont à cette heure, le nombre est toujours grand dans les rues.

La nuit mouvante de Paris est toute concentrée dans l'espace que je viens de parcourir entre la Bourse et les Tuileries, entre les Tuileries et la Halle. Elle s'arrête à la place du Châtelet, aux salons de Martin, où, de temps à autre, s'allument des flambeaux de noces et de festins. Les saturnales du carnaval changent seules cet aspect habituel.

Mais il est à Paris une autre nuit, toute de contemplation et de souvenirs.

Elle n'offre pas, comme celle que je me suis efforcé de dépeindre, les traits de mœurs qui sont les taches du visage du peuple parisien; mais elle est plus féconde en émotions.

Le poète soldat qui chantait la liberté de l'Allemagne en combattant nos armées, présente dans l'une de ses odes une sublime conception.

A minuit, dans la plaine de Waterloo, le tambour et les trompettes battent sourdement, les tertres s'agitent, les phalanges sortent de terre, les soldats-squelettes reprennent leurs armes, reconnaissent leurs drapeaux, leurs chefs et leurs régiments; alors le spectre au petit chapeau et à la redingote grise paraît; il se montre dans tous les rangs, il parcourt les lignes, adresse à ses compagnons des paroles d'affection et d'adieu, puis le sombre signal est donné de nouveau, et la terre recouvre les ossements.

De même, aux clartés de la lune, le spectre des trois journées erre la nuit dans Paris, et vient visiter sa ville bien-aimée. Ici, il indique sur les devantures des boutiques fermées, les affiches des journaux de juillet, et l'on y lit les récits des premières violations, des premières attaques, du premier courage, et de la première victoire. Ces vestiges existent surtout sur la place de la Bourse, dans les rues Vivienne, Richelieu, Montmartre, sur les boulevarts, dans le faubourg Montmartre et dans tout le quartier qui fut le théâtre de la résistance des écrivains contre les ordonnances du 25. juillet. Vainement on a voulu gratter, enlever, effacer, anéantir ces faibles monuments, ils subsistent; chaque nuit, je les contemple. Là, je lis le nom de Lafayette écrit par la main inhabile d'un ouvrier ou d'un enfant. Je retrouve le premier appel à la garde nationale; plus loin, la menteuse nouvelle de la mort du duc de Raguse; ailleurs on indique les ambulances et les arsenaux improvisés; j'ai relu entière l'invitation de conserver nos excellentes barricades; alors on les appelait ainsi. O juillet! juillet! La nuit, dans ce Paris silencieux, tu te remontres; mais c'est comme un remords, comme un regret sur une tombe; car c'est aussi à ces heures que l'on voit mieux les sépultures des martyrs; le bruit et les occupations du jour semblent les souiller et les importuner.

Alors aussi, les grandes faces des édifices s'éclairent de pâles lueurs. L'Institut criblé de balles et de mitraille étalait encore, il y a quelques jours, son cadran d'horloge mutilé le 29. juillet. Une balle partie du Louvre avait frappé le chiffre de la deuxième heure; à deux heures, le même jour, le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Le Louvre laisse voir toutes les blessures de ses riches frontons sculptés. L'Hôtel-de-Ville est paré des cicatrices du combat de la Grève; les jeunes arbres des boulevarts attestent la date des barricades; les ruines du quai d'Orsay disent l'Empire tombé au milieu d'œuvres grandes et incomplètes; le monument expiatoire de la mort de Louis XVI, consacré aujourd'hui à la Charte, sans qu'une seule pierre ait été ajoutée au piédestal, raconte sur

la place de la Révolution l'ère conventionnelle et l'enthousiasme du triomphe des trois jours. Les Tuileries portent à l'entrée principale du côté de la cour, les traces d'un boulet du 10. août 1792, et du côté du jardin, à l'une des colonnes de la chapelle, les traces d'un boulet du 29. juillet 1830 . . . . Mais les patrouilles bleues et grises m'arrachent à cet examen méditatif, et m'avertissent que 1792 et 1830 n'appartiennent plus maintenant qu'à l'histoire.

Voici la colonne: comme son bronze reluit à la lune! puis les douze statues-fantômes du pont de la Concorde. Je me hâte: j'arrive aux hauteurs de Chaillot. Là fut tracé le plan du palais du fils de Napoléon; là fut parodié le ridicule Trocadéro; devant moi, est le Pont d'Iéna dont les arches d'abord enrichies de grands aigles, ont vu ces emblèmes devenir le chiffre de Louis XVIII, et transformés ensuite en sabliers ailés. Étrange leçon!

La diane bat à l'École militaire; le premier rayon de soleil brille sur la colline et sur les mausolées du cimetière de l'Est. Paris se réveille.

EUGÈNE BRIFFAULT.



# LE JUSTE MILIEU ET LA POPULARITÉ.

Pour aller au plus court, je prends tout d'abord la forme dialoguée. De la sorte, on généralise avec des individualités, et l'on indique une idée avec une situation.

Voici donc un candidat à la députation, qui cause avec sa femme.

MONSIEUR. Ainsi, tu me conseilles d'accepter?

MADAME. Sans-doute, mon ami.

MONSIEUR. Cependant il faut des titres, des chances; en ai-je assez?

MADAME. Des titres? Eh! mais, tes essais agricoles, ton entreprise industrielle qui fait travailler les pauvres de notre commune; l'école d'enseignement mutuel que tu as fondée. Pour les chances, n'avons-nous pas nos amis, l'influence de notre famille? Et puis, mon cher Jules....

MONSIEUR. Oh! oh! voici des considérations particulières.

MADAME. Sans-doute. Tâchons de sortir de notre végétation provinciale. Tu peux arriver à quelque chose. Nous avons deux enfants; il faut songer d'avance à placer mon petit Jules; il faudra songer plus tard à marier Ernestine. Avec une position plus élevée, comme tout cela irait bien! Ensuite, tu pourras attraper quelque petit bout de titre. Oh! mon cher, j'y tiens absolument. Quand tu ne me ferais que baronne!

MONSIEUR, souriant. Tu veux être baronne!

MADAME. Oui. Vois donc. J'entre dans un salon, et l'on annonce tout bonnement madame Bonfils. A quoi cela ressemble-t-il? Un titre et le nom de notre terre, cela a l'air tout de suite de quelque chose. La femme du receveur particulier ne ferait plus tant la fière. C'est un sot préjugé; je le sais; mais on y tient toujours. Cela nous ira bien en province; à Paris, c'est indispensable. Qui est-ce qui sait là-bas que tu es fils d'un membre du conseil des Cinq-cents, et ex-préfet, et moi fille d'un président de cour, et que nous sommes considérés ici? On dit: monsieur et madame Bonfils, et voilà tout.

MONSIEUR. Quelle abondance! Mais, ma chère conseillère, si c'était seulement par ces considérations que je devrais me déterminer, assurément je resterais à végéter dans nos terres. Cependant je crois qu'il y a quelque bien à faire à mon pays, et je ne pense pas qu'un autre apportât à la Chambre plus de droiture et d'indépendance que moi.

MADAME. Eh bien! c'est cela; je ne veux pas dire autre chose. Songe à ta patrie, à tes concitoyens, à tes principes, et puis enfin (car cela n'est pas défendu, quand les intentions sont pures), songe à toi, à tes enfants, et même....

MONSIEUR. Oui, et même à ma femme, veux-tu dire. Allons, c'est bien.

(On annonce plusieurs électeurs. Madame s'esquive, et après les premiers compliments:)

1er ÉLECTEUR. Notre choix est fixé, M. Bonfils; c'est vous qui êtes notre candidat.

2e ÉLECTEUR, Nous sortons de la réunion préparatoire; vous avez eu presque toutes les voix.

LE CANDIDAT. Ah! messieurs, je suis trop flatté!....

3e ÉLECTEUR. Nous voulons rendre justice au mérite.

LE CANDIDAT. Je ne suis pas digne....

1er ÉLECTEUR. Et aux opinions modérées.

LE CANDIDAT. Pour cela, vous ne pouvez mieux choisir.

3e ÉLECTEUR. Pourtant il faut de la vigueur dans les circonstances actuelles.

2e Électeur. Oui, peut-être sera-t-il nécessaire de déclarer la guerre à l'Europe.

3e Électeur. Et il faut ramener la confiance, la sécurité, faire aller le commerce, l'industrie, car nous voulons enfin vivre tranquilles.

1er Électeur. Avant tout, il faut défendre le trône de notre roi-citoyen, et comprimer la république, les partis, les émeutes.

3e Électeur. Certes, et diminuer les impôts, supprimer les séminaires, rogner les gros traitements, là, ferme.

Le Candidat. N'ayez pas peur. Je sabrerais hardiment tout cela.

Un 4e Électeur. Les arriérés de la Légion-d'honneur, et nos grades des cent jours, et les pensions....

Le Candidat. Oh! cela, c'est une autre affaire.

Un 5e Électeur. M. le Député, je veux dire M. le Candidat, vous n'oublierez pas les colons de Saint-Domingue.

Le Candidat. Oh! tout ce que le budget permettra de faire pour rendre justice....

3e Électeur. Il faut tenir cinq cent mille hommes sur pied.

1er Électeur. Et dégrever le foncier des trente centimes extraordinaires.

5e Électeur. Et surtout plus d'emprunts, plus d'impôts indirects.

4e Électeur. Quant au traitement du clergé, je vous l'abandonne.

3e Électeur. L'essentiel est de nous faire dégrever dans cet arrondissement, et d'obtenir de fortes allocations pour notre canal et nos établissements publics.

Le Candidat. Messieurs, vous pouvez compter que je songerais à tout cela. Je n'aurais pas d'autre intérêt que celui de mon pays.

2e Électeur. Vous n'êtes point un homme du mouvement, Dieu merci; mais vous ferez bien de culbuter le ministère.

4e Électeur. Pour çà, oui, le ministère ne va pas. On ne voit que des abus dans les journaux. C'est comme autrefois.

1er Électeur. Oh! nous savons bien que M. Bonfils ne serait

ni ministériel, ni de l'opposition. Également ennemi de l'anarchie et de l'arbitraire, il combattrait pour l'ordre et la liberté.

TOUS. Bravo! voilà une fameuse phrase! Elle rend bien notre idée.

LE CANDIDAT. Je serais indépendant, et je voterais selon ma conscience.

TOUS, lui tendant la main. C'est cela. Allons, comptez sur nous, notre futur député.

M. Bonfils leur serre les mains, et ils se séparent amicalement.

M. Bonfils est élu; cela va sans dire. Au bout de deux mois de session, il rencontre un de ses camarades de collége qui est devenu journaliste.

LE JOURNALISTE. Eh! c'est toi, Bonfils! Ah! pardon, je devrais dire monsieur le Député, l'honorable....

LE DÉPUTÉ. Allons, trêve de mauvaise plaisanterie. Tu sais bien que je ne fais pas le personnage.

LE JOURNALISTE. Enfin, que tu le fasses ou non, tu en es un; le représentant de deux cents individus qui paient deux cents francs de contributions!

LE DÉPUTÉ. Tu ne veux pas me rendre fier de ma dignité. La peine est inutile, car je suis modeste. Je me crois tout au plus au niveau d'un journaliste, d'un distributeur de la réputation, d'un haut dispensateur de la popularité

LE JOURNALISTE. Il y a du vrai dans l'épigramme; je l'accepte. Mais, vois-tu, chacun se sert de ses armes. Vous autres, messieurs, vous avez la tribune; nous, nous avons la presse, et, quand le combat est engagé entre nous, tu sais où est l'avantage.

LE DÉPUTÉ. Cela fait peu d'honneur à votre impartialité. Vous exploitez la publicité à votre manière, voilà tout. Mais cela fut toujours ainsi. Le lecteur se plaît à la critique. Comme en général il ne se trouve pas bien, il aime qu'on lui dise tous les jours que tout va mal. Plus on tonne contre l'état politique, contre l'état social, plus il gémit; c'est comme un enfant qu'on plaint toujours et qui toujours pleure. Et, ce qui est singulier,

c'est qu'un certain besoin d'opposition chagrine et tracassière s'allie souvent avec le desir du repos. J'ai vu beaucoup d'électeurs me récommander la modération, et trouver tel journal de l'opposition trop modéré.

Le Journaliste. Courage! mon cher: te voilà déjà déblatérant contre la presse.

Le Député. Pas plus que toi contre la tribune.

Le Journaliste. Eh bien! oui, au fait; pourquoi ne suis-je pas député aussi, moi? Est-ce que je ne vaudrais pas bien un tas de gens qui sont là?

Le Député. Sans aucun doute; mais cela peut venir. Il faut de la patience.

Le Journaliste. Ah! pardieu, oui, de la patience, quand on voit faire tous les jours tant de sottises. Au surplus, j'en conviens, je voudrais être acteur tout comme un autre, et, ne l'étant pas, je me mets à la galerie pour siffler la pièce. Au moins, tu conviendras que je suis franc.

Le Député. Mon cher, tu montres là une triste infirmité du cœur humain. Mais il en fut toujours ainsi, et cela sera probablement toujours encore; j'en prends mon parti.

Le Journaliste. Ah çà, asseyons-nous un peu. Tiens, voici une chaise qui va te servir de sellette, car je vais te faire subir un interrogatoire.

Le Député. Voyons, voyons.

Le Journaliste. D'abord, dis-moi, là, franchement, mon cher Bonfils, toi, honnête garçon, comme je t'ai toujours connu, comment peux-tu soutenir le ministère? Est-ce qu'on peut jamais être ministériel?

Le Député. Tu sais très-bien que je ne vote pas systématiquement, que tantôt j'appuie une opinion, tantôt une autre, suivant ma conviction; mais je ne veux que le possible, je ne défends que les améliorations immédiatement exécutables. Et puis, est-ce qu'il ne faut pas un gouvernement, et des hommes qui l'appuient? Est-ce que si l'on devait changer tout ministère qui fait des fautes, on ne changerait pas de ministère tous les jours? Est-ce que tes amis ne feraient pas aussi des fautes à

leur manière? Pour moi, tout en restant fidèle à mon éternel principe politique, *le plus grand bonheur du plus grand nombre*, j'ai pour règle de tolérer ce qui est passable, et de ne quitter le bien pour le mieux qu'après mûr examen.

LE JOURNALISTE. Bravo, voilà ce qui s'appelle un parfait optimiste.

LE DÉPUTÉ. Tu es encore dans l'erreur. Je suis loin de croire que tout va pour le mieux. Beaucoup de choses même me semblent aller fort mal; mais je l'attribue à notre pauvre nature, qui est très-imparfaite. C'est surtout quand on voit de près un gouvernement qu'on peut s'en convaincre. Il y a longtemps que les moralistes rabâchent tout cela, et en pure perte. Nos illusions dureront éternellement. On a toujours dit que le pouvoir gâte les hommes, et chacun persiste à croire que ses hommes de prédilection seraient des anges au pouvoir; que l'application de ses théories n'éprouverait point de difficulté, et serait à l'abri de toutes mauvaises chances.

LE JOURNALISTE. Ah çà, on dirait que tu es doctrinaire.

LE DÉPUTÉ. Je n'ai jamais bien su ce qu'on entend par ce mot-là. Seulement j'ai remarqué, que lorsqu'un pouvoir tombe par ses excès, il ne manque pas de dire: c'est la faute des doctrinaires. D'où l'on pourrait conclure que ce sont des gens qui ont pris à tâche de régulariser le pouvoir. La chose est difficile; car ils doivent avoir contre eux, d'abord les amis exclusifs du pouvoir, ensuite ses ennemis. Pour moi, je regarde le pouvoir comme un mal sans-doute, mais comme un mal nécessaire, ou plutôt comme un remède violent qu'il faut appliquer à la société. A mesure que les infirmités sociales diminuent, que l'humanité se fortifie, le remède doit naturellement s'adoucir, jusqu'à l'époque où l'on pourra presque s'en passer: ce que je vois dans un avenir fort lointain. Mais, à ne s'en tenir qu'au présent, qui nous touche un peu plus, il faut répéter que le pouvoir ne plaît qu'à ceux qui l'exercent; le reste est toujours contre lui. Eh mon Dieu! quel ministère, quelle chambre même n'ont été impopulaires au bout de trois mois! Depuis que je suis de ce monde, je ne me souviens pas

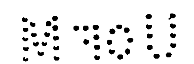
d'avoir vu un gouvernement dont on fût content, si ce n'est dans ses commencements; de même que je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu dire que le commerce allât bien.

Le Journaliste. Allons, tu es un pessimiste décidé.

Le Député. Pas davantage. Je crois dans la bonté de la nature humaine, quoique je ne me cache pas ses mauvais penchants. Je crois aux vertus populaires, quoique je ne pense pas qu'on puisse fonder le gouvernement sur la classe la plus nombreuse. Je crois aux sentiments philantropiques d'une partie de la classe éclairée, quoiqu'il me semble que l'égoïsme domine chez elle comme chez toutes les autres classes. Je crois dans l'avenir de l'humanité, quoique je voie avorter beaucoup de prétendus progrès, et beaucoup de tentatives prématurées d'avancement, aboutir à des reculades. Je pense donc, qu'un gouvernement qui a le sens commun, doit tenir compte de tous les faits bons ou mauvais qui composent l'état social. Je pense que le mouvement et la résistance sont aussi nécessaires l'un que l'autre, et sont nécessaires l'un à l'autre; car je défie de concevoir physiquement le mouvement sans la résistance, comme la résistance sans le mouvement. Mais je pense aussi que le gouvernement n'est autre chose que la transaction entre ces deux forces. Ainsi, ce juste milieu dont on a la sottise de se moquer, quoiqu'il ait été le souverain bien des sages de tous les temps, doit être le but du gouvernement. Celui-ci doit servir d'intermédiaire, de conciliateur, de modérateur entre le mouvement et la résistance; et s'il fonctionne bien, s'il sait tenir ce milieu, si glissant, si difficile, il empêche la machine politique de se détraquer.

Le Journaliste. Voilà, je crois, de la physique, de la métaphysique, et même de la mécanique.

Le Député. Il faut donc, et il y aura donc toujours des hommes de mouvement qui expriment les plaintes et les vœux de la société, qui représentent la critique et la théorie. Il y aura toujours des hommes de la résistance, qui représentent les intérêts satisfaits de la société, et montrent les écueils d'une application intempestive de la théorie toujours trop



impatiente, et destinée à précéder de loin la pratique. Enfin, il y aura des hommes du milieu qui représentent la nécessité d'agir pour satisfaire la société sans péril pour elle; ce sont les hommes d'application, obligés d'examiner à quel point le progrès est désiré par le plus grand nombre, et à quel point il peut s'accomplir. Ces hommes, entrant dans le positif et l'embarras des affaires, aperçoivent les difficultés de l'application qui échappent toujours aux hommes de critique et de théorie, et que s'exagèrent quelquefois les hommes de résistance. Ils se chargent d'un rôle impopulaire: demander de l'argent aux contribuables, et refuser toutes les dépenses impossibles. Ils sont parfois honnis; car, lorsque le peuple souffre, il s'en prend au gouvernement. Les autres ont les agréments de la popularité, parce qu'ils ont choisi un rôle plus commode: critiquer et plaindre.

Le Journaliste. Ah! enfin nous y voilà. Tu es le panégyriste du juste milieu.

Le Député. Moque-toi tant qu'il te plaira. J'en pourrais dire là-dessus bien davantage.

Le Journaliste. C'est assez comme cela. Je vois du moins que tu es toujours un honnête homme. J'empêcherai, autant qu'il sera en mon pouvoir, qu'on ne te travaille dans un ou deux journaux.

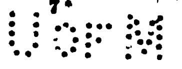
Le Député. C'est toujours quelque chose: car pour vos éloges, je n'y compte pas. Pourtant il me suffirait pour cela de demander toujours la suppression des impôts, sans jamais m'inquiéter des dépenses. Je me trompe: toutes les dépenses que réclament les pétitions, je devrais les voter en invoquant des économies. J'avoue que je n'ai pas le courage de faire quelque chose de si facile, et surtout de si raisonnable, pour être populaire.

Le Journaliste. Adieu, mon cher; je te garantis mon journal, mais non le *Figaro*.

A quelque temps de là, notre député est devenu tout soucieux, tout pensif. Sa femme cherche en vain à le distraire, à le rasséréner.

Madame. Qu'as-tu donc, mon ami? Sont-ce toujours ces





solliciteurs qui t'accablent de lettres, de pétitions? n'en prends qu'à ton aise; tu te dois avant tout aux intérêts publics ou à ceux de notre département; les intérêts privés vont après.

Monsieur. Ma foi, je fais ce que je peux; ce n'est pas ma faute si je n'obtiens rien. Au surplus, nous sommes ici pour faire des lois et non pour donner des places: je voudrais qu'il nous fût défendu d'en solliciter pour personne. Quand nous réussissons, il y a des mécontents, et pour nous autant d'ennemis.

Madame. Oh! tu vas trop loin, mon cher. Un peu de crédit fait toujours du bien.

Monsieur. Oui, du crédit. Nos commettants nous tourmentent pour faire de l'opposition, en même temps qu'ils nous mettent des pétitions plein nos poches!

Madame. C'est vrai; demander toujours pour les autres et jamais pour soi.

Monsieur, avec humeur. Eh! il ne s'agit pas de cela.

Madame, doucement. Je croyais. Mais, au surplus, quand tu demanderais à entrer au conseil d'état, quel mal y aurait-il? Tu en as bien le droit comme les autres; et cela nous donnerait du relief.

Monsieur, vivement. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela; honorifiques ou salariées, les places ne me conviennent nullement. Ne suis-je pas plus heureux avec mon repos, mon indépendance? Il ne manquera jamais de gens plus capables que moi pour les fonctions publiques.

Madame. Oh! mon ami, que tu es rigide. Tu ne seras donc jamais rien, ni moi non plus!

Monsieur. Mon Dieu que la vanité puérile des femmes nous fait faire de sottises quand nous l'écoutons!

Madame. Eh bien! ne sois rien puisque tu le veux. Mais au moins fais-toi décorer de la Légion d'honneur. Il est bien plus agréable de donner le bras à un homme décoré; et puis, en voyage, on est traité avec plus d'égards, on est...

Monsieur, l'interrompant. Allons, laissons cela; il s'agit d'autre chose. J'ai rompu avec le ministère.

MADAME, se levant tout-à-coup, avec la plus vive émotion. O mon Dieu! que dis-tu là? et pourquoi?

MONSIEUR. Je n'y pouvais plus tenir. Les quolibets, chaque jour répétés, des petits journaux contre moi; les attaques plus sérieuses des journaux politiques; le soulèvement de notre arrondissement contre l'impôt sur les boissons, et les instances menaçantes qu'on m'adresse pour que j'en demande l'abolition; tout cela m'a rendu la vie insupportable. Près de perdre ma popularité, dans notre pays, et courant risque d'y être accueilli par des charivaris, au lieu de sérénades, de chansons et de banquets, il m'a fallu prendre un parti.

MADAME, tremblante. Dieux! et qu'as-tu fait?

MONSIEUR. J'ai rédigé une proposition pour la suppression de tous les impôts indirects.

MADAME. Est-il possible? mais il est encore temps d'y réfléchir avant de la déposer.

MONSIEUR. Elle est déposée et connue des journaux.

MADAME, s'évanouissant à-peu-près. Ciel! quelle bêtise!

MONSIEUR, gravement. C'est mieux que cela. Mais heureusement le bon sens de la majorité en fera justice.

MADAME. En attendant, nous voilà perdus; plus rien à espérer!

MONSIEUR. C'est ce qui m'inquiète le moins.

MADAME. Tu aurais bien pu prendre d'abord une place, et puis après faire de l'opposition tout à ton aise. Faut-il être fou!

MONSIEUR. Je crois que tous les hommes le sont un peu, car ils ne veulent de moyen terme en rien. Il faut s'attacher à un parti ou à l'autre; il faut flatter une passion pour être porté aux nues par ceux-ci, en se résignant à être déchiré et foulé aux pieds par ceux-là. Tenez le milieu, vous soulevez tout le monde contre vous. Pauvre milieu! plastron des fous, chimère des sages! Va donc, sotte humanité! de l'anarchie au despotisme; et puis, au rebours. Monte au galop, pour dégringoler après. Je sais bien que le progrès se fait toujours un peu au bout de ces saccades, où s'usent tant de forces, où se brisent tant d'existences: mais ne vaudrait-il pas mieux avancer tranquillement au pas?

Quoique tous les bureaux de la chambre aient rejeté la lecture de la proposition de l'honorable M. Bonfils, cet acte d'opposition, dont le succès eût arrêté la marche du gouvernement en rendant le budget impossible, a remis pendant quelque temps notre député en bonne odeur auprès des journaux du mouvement. Sans cela il était décidé que c'était un homme secrètement vendu au ministère, ou, tout au moins, un homme séduit, corrompu par trois dîners et autant de poignées de main.

Félix BODIN.

# LA COUR D'ASSISES.

La Cour d'Assises! lieu de justice, de terreur et de deuil d'où sont sortis tant d'arrêts de mort, où tant de familles ont trouvé la flétrissure et l'infamie, plus cruelles encore...; temple de la vengeance publique où le glaive de la loi demeure constamment suspendu pour la sureté de l'État, la garantie des citoyens, le respect dû aux propriétés. — Préparez-vous à la fermeté, vous qui portez un cœur facile aux émotions; ici tout est grave, solennel, terrible; sensibilité, compassion, indulgence, vertus partout ailleurs, sont ici des lâchetés et des faiblesses coupables; il n'y a d'autre conscience, d'autre vertu que celle de la loi. — Nous voilà donc dans l'enceinte de ce tribunal redoutable que la corruption de la capitale alimente sans-cesse, et dans lequel elle entraîne, comme dans un vaste réservoir, tout ce que l'humanité offre de plus abject, de plus funeste, de plus révoltant: incendies, meurtres, empoisonnements, parricides; et ce crime des mères sur le fruit innocent d'un amour incestueux ou adultère; et ces horribles attentats du mari contre l'épouse, de l'épouse contre le mari; et ce poignard que l'infernale jalousie met dans les mains d'un amant forcené...: telle est la sombre galerie des forfaits qui se déroulent dans cet étage supérieur du crime, et que retrace en lettres de sang l'histoire de la justice répressive... Terribles archives, où l'on ne trouve que



le mal, et qui lèguent à la mémoire de l'avenir la honte des temps passés! — Jetez les yeux sur cet auditoire qui se presse et s'entasse au fond de la salle pour satisfaire une curiosité indécente et barbare; tourbe avide et empressée qui n'est qu'un composé de misérables, de paresseux, d'êtres corrompus qui viennent prendre des leçons d'audace, et dont les sentiments bravent la justice jusque dans son sanctuaire; d'hommes *libérés*, qui viennent se faire un jeu du tourment de l'accusé et insultent à sa faiblesse par un sourire ironique et brutal; et enfin, de *gazetiers* de faubourg qui vont joyeusement colporter la nouvelle d'une condamnation capitale dans les tavernes et les bouchons. — Souvent un complice perdu dans ce flux de confusion suit avec anxiété le cours des débats, et tremble dans la crainte des révélations qu'ils peuvent amener; plus souvent encore un adroit filou, sans respect pour le lieu, sans être effrayé par l'exemple, enlève la bourse de son voisin, ou prive une jeune épouse de sa bague nuptiale. — Entendez ces bruyantes explosions, ces cris d'impatience qui s'élèvent, comme dans un parterre de théâtre, et que ne peuvent comprimer ces gardes placés de loin en loin pour le maintien de l'ordre et du silence. — Mais tout-à-coup la cour et le jury se montrent, le calme le plus profond succède à cette agitation tumultueuse; chacun écoute; l'attention commence; les débats vont s'ouvrir; l'accusé va paraître; le voilà... C'est un meurtrier.... Le barbare!!! il a violé la plus sainte des lois, il a détruit une existence, et plongé une famille entière dans la douleur et le désespoir... Voyez-le s'efforçant en vain de prendre un air humilié pour parler à la compassion des jurés, et déguisant mal une effronterie contrainte: il figure pour la seconde fois sur ces bancs; c'est un abonné du crime, avec une âme qui use le remords et que ne peut plus émouvoir un arrêt de condamnation quel qu'il puisse être. Quels sinistres regards il laisse tomber sur cette table où reluit le fer homicide teint du sang de la victime, et dont il semble encore menacer ses juges et les témoins de son forfait! Entendez ces réponses brusques et sèches qu'accompagne un sourire amer, et qu'une voix sombre et caverneuse vous transmet

avec un accent qui inspire l'effroi. Est-ce que le crime défigure l'homme jusque dans son physique, et place, sur son front et dans tout son extérieur, l'empreinte de sa hideuse effigie? La nature elle-même serait-elle bouleversée par sa présence, ou bien se prêterait-elle à la métamorphose pour dévoiler l'attentat et aider à la conviction des jurés? Ah! qu'il est noble et généreux le dévoûment de ce jeune défenseur qui, tout en gémissant sur la perversité de l'accusé, croit encore à son repentir, et ne désespère pas de l'humanité dans une cause et dans un cœur aussi désespérés; effrayé de la rigueur de la peine, de la sévérité de la loi, il fait un déchirant tableau du supplice; il entraîne, il subjugue, il oppresse à la fois et l'esprit et le cœur, il arrache des larmes à l'auditoire, et porte l'épouvante dans la conscience des jurés et des magistrats; et, au milieu de tout cela, les sanglots d'une mère septuagénaire qui vient se placer entre un fils et le glaive qui va l'atteindre... Quelle éloquence pour l'âme sensible et compatissante! quels moyens d'émotion! que de motifs pour absoudre, si l'indulgence n'était pas elle-même un crime, et si l'impunité n'était pas un attentat à la sûreté sociale et à la loi!

Ces bancs ont été souvent purifiés par la présence de l'innocence injustement accusée, et par celle d'écrivains généreux qui n'apportaient d'autre crime que leur patriotisme et le courage d'un écrit noble et libre. C'est ici que l'on a interrogé, commenté, interprété la pensée, et que le talent n'a trouvé dans lui-même qu'un témoin à charge, ou n'a paru qu'un crime de plus. Les élans du génie, les méditations philosophiques, le sentiment du bien public, les accents de la vérité ont été cités et censurés à cette barre, condamnés avec amende, prison et dépens. N'évoquons pas les tristes et douloureux souvenirs de ces condamnations qui ont acquis une horrible célébrité aux hommes qui les ont provoquées, et qui ne prouvent que trop les funestes effets des dissensions politiques, et l'odieuse époque des proscriptions. — Levez les yeux au plafond, et lisez cette sentence menaçante dont les magistrats iniques ne sauraient



éluder les éternels effets: *Vous serez jugés comme vous aurez jugé.**

Les débats sont terminés, une voix impartiale et sévère a résumé les moyens de l'accusation et ceux de la défense: les questions sont posées aux jurés; la cour s'est retirée; les gendarmes ont emmené l'accusé hors de la salle. Les jurés sont en délibération. — L'auditoire attend dans un silence inquiet.. Quel moment! quelle est longue cette heure qui porte avec elle l'incertitude de l'acquittement ou de l'échafaud, de la vie ou de la mort! et quelle mort!!! Je sens mon cœur battre avec violence, ma poitrine se resserrer; l'oppression générale entraîne la mienne; un attendrissement involontaire et pénible s'empare de moi, me domine et m'étourdit... Tout-à-coup une sonnette s'agite et annonce la rentrée du jury, sur lequel à l'instant même tous les regards se fixent, comme pour pressentir et deviner sa résolution... Mais pourquoi cette anxiété? Comment la perversité peut-elle trouver la route de la compassion, et usurper ainsi le sentiment qui n'est dû qu'au malheur? Est-ce que le scélérat, malgré l'horreur qu'il inspire, conserve encore le droit d'être plaint? — Qu'il est faible le cœur de l'homme! et qu'ils sont loin de nous ce mâle caractère, cette stoïque vertu dont l'antiquité nous laisse tant d'exemples!

Proculus, à la mort que l'on mène mon fils,

disait ce Romain, dont les patriotes entrailles portaient le sentiment de la république et du devoir au-dessus de l'affection paternelle; et Fulvius, tuant de sa propre main son fils qui allait joindre l'armée de Catilina: *Je t'ai nourri,* dit-il, *pour défendre ta patrie, et non pour l'opprimer.* Cela paraît presque barbare à notre philosophie langoureuse, à nos cœurs muscadins, je le conçois, il n'y a plus de Rome pour nous. — Mais voilà l'huissier qui annonce la Cour; elle paraît; le barreau se lève par respect, et immédiatement se rassied; un silence plus profond et plus solennel règne dans toutes les parties de la salle; le

*) „In quo judicio judicaveritis, judicabimini.“

président du jury debout, la main droite sur le cœur, prononce ces paroles, qui parviennent jusqu'à nous, malgré l'émotion de sa voix: *Oui, l'accusé est coupable.* A ces mots chacun frémit, le poids de l'incertitude, long-temps soutenue, tombe cruellement au fond de l'âme, pour faire place au sentiment d'une douloureuse réalité. C'en est donc fait, homme du crime! reparais pour apprendre ton sort et ton supplice; entends ton arrêt; écoute: LA MORT... Distillez votre venin, terribles Euménides, agitez vos serpents; voici votre pâture; la société, l'humanité, la loi vous l'abandonnent... Et toi, mère infortunée, maudis tes entrailles de leur funeste fécondité, va cacher dans la solitude tes déchirantes douleurs; puissent-elles ne pas être accompagnées de remords, à cause des lâches complaisances dont peut-être tu as usé envers celui qui accable aujourd'hui ta vieillesse, et devient l'opprobre de ta maison. Ah! sortons, déjà la foule s'écoule et se répand triste et silencieuse dans la galerie, n'emportant avec elle qu'une impression éphémère qu'elle ira reprendre plus tard auprès de l'instrument du supplice. — Mais remarquez sous ce long portique la différence des physionomies; tandis qu'au-dessus de leur tête, la vie d'un homme vient d'être livrée au glaive de la justice, ces boutiquiers indifférents traitent gaîment avec la pratique, et ne voiet, dans l'affluence qu'appellent de graves débats, qu'une occasion de plus pour l'intérêt de leur commerce et l'écoulement de leurs marchandises. Comme cela dépare et ternit la majesté du lieu! qui ne serait tenté de blamer ces arrêts du conseil de 1779 et 1783, qui, après le second incendie de 1776, ont ainsi transformé en bazar la galerie qui conduit au temple, et qui rappelle le sacrilège des marchands juifs, et le fouet dont s'arma une sainte colère, que le pinceau de Thomas a reproduite avec tant de noblesse sur les traits *du fils de l'Homme* *).

Après les pénibles émotions que vous venez d'éprouver, je sens que les souvenirs historiques qui se rattachent à cette partie du palais doivent peu vous toucher. Qu'Eudes y ait fait sa

*) La paroisse de Saint-Roch possède ce beau tableau, qui lui a été donné par la ville de Paris.

résidence à la fin du neuvième siècle, ainsi que Hugues-le-Grand et Hugues-Capet; que Louis-le-Gros y soit mort en 1137, et son fils en 1180; que Henri III, roi d'Angleterre, y ait été reçu en 1254, et qu'enfin le concours et les bruyantes disputes des plaideurs en aient chassé Charles V, tout cela n'est que d'un bien mince intérêt pour nous. L'incendie de 1618 a balayé toute cette poussière monarchique, et la Justice debout, sur cette antique terre des rois, étend son sceptre immuable, comme une reine suprême, éternelle et protectrice, qui résiste aux dynasties, au temps, et à ses vicissitudes.

A l'extrémité de ce long corridor qui se présente à votre gauche, se trouvent deux vastes salles qui furent le siège du tribunal révolutionnaire, terribles assises, qui, suivant la prédiction d'un Girondin, devinrent un second *fourneau de Phalaris qui dévora ses inventeurs*. Que de larmes ont coulé dans ces lieux où l'opinion jugeait l'opinion, où le malheureux accusé n'apportait que des sentiments et non des crimes, et où une politique barbare prenant la place de la justice, punissait le simple soupçon de l'échafaud! — Ces deux salles sont aujourd'hui réservées aux audiences de la cour suprême; c'est là que l'entêtement du plaideur, poussé à son dernier période, trouve son terme et souvent achève sa ruine; là aussi le condamné porte sa dernière espérance, et trouve encore, dans les délais du pourvoi et de l'arrêt, quelques jours de vie, quelques instants usurpés à la mort; comme cette femme célèbre, cette éhontée maîtresse de Louis XV, qui, portant à l'échafaud une beauté septuagénaire, et le souvenir d'une grandeur passée, qui fut son seul crime et son malheur, disait à l'exécuteur, avec l'accent d'un suppliant désespoir: *Encore un moment, mon ami, encore un peu de vie!* et la fatale charrette l'attendait sous la voûte de sa prison!!! — Ces deux statues colossales qui se trouvent à l'entrée de cette enceinte, où siègent alternativement la chambre civile et la chambre criminelle de la cour de cassation, représentent Michel de L'Hôpital et d'Aguesseau, c'est-à-dire la vertu et la justice sous les traits de deux chanceliers. Ces noms disent tout; ils suffisent comme éloge et comme gloire;

c'est à eux que le statuaire devra son immortalité, à l'inverse de tant de renommées factices achetées dans l'atelier d'un artiste célèbre, et qui ne doivent la leur qu'au mérite de l'ouvrage, ou au prix de la matière qui les reproduit et les lègue ainsi à la postérité. — Il y a ici du grandiose, de la majesté dans les dimensions, dans la simplicité même des ornements et des attributs symboliques; point d'emphase, pas d'autre inscription que celle que vous voyez au milieu de cette couronne de chêne: *La loi*; ce mot suffit; c'est la conscience du magistrat de la cour suprême. Au-dessous de nous sont les sombres cachots de la Conciergerie, dépôt du crime, de la terreur, et du remords; c'est de là que, dans quelques jours, sortira, sous l'escorte d'une populace avide d'émotions et de drames sanglants, cet homme à la condamnation duquel vous venez d'assister; c'est là que viendra s'atteler ce char funèbre, cette voiture de la mort sur laquelle la religion ne dédaigne pas de monter comme une compagne constante du souffle de la vie et de l'âme immortelle. Jadis, lorsqu'à des spectacles barbares, des malheureux allaient se faire déchirer dans les arènes par les lions de Numidie, César, du haut de l'amphithéâtre, recevait leurs tristes adieux: *Morituri te salutant*. Aujourd'hui c'est un prêtre, ministre de paix, de pardon, d'espérance, dernier soutien de l'homme dans ce moment terrible et solennel. Quelle immense supériorité sur le paganisme! quelle touchante doctrine! quelle douce morale! Comme tout cela doit adoucir les horreurs de l'échafaud dans un cœur qui n'est pas entièrement fermé au repentir, et qui ne désespère pas de la clémence d'une Providence éternelle.

J. BOUSQUET.

# LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS

ET

# CEUX D'AUJOURD'HUI.

Tout le monde se rappelle, car tout le monde les a lues, ces joyeuses pages où Scarron nous a peint si spirituellement les mésaventures d'une troupe ambulante de comédiens. Il n'est personne qui n'ait ri de l'aplomb divertissant de ces acteurs en haillons, de leur dignité dans une charrette, de leurs airs de grandeur aux prises avec le besoin.

Cette situation, si vraie quand parut le *Roman comique*, l'était beaucoup moins, mais l'était encore avant la révolution de 1789. A cette époque, comme autrefois, comme depuis, les comédiens ont rarement connu l'aisance, et c'était là peut-être le moindre de leurs désagréments. L'excommunication, le préjugé, la fausse position sociale, les poursuivaient presque sans-cesse, et les applaudissements ne les indemnisaient pas toujours. Comment se fait-il donc que, dans cette profession, les rangs n'aient jamais été vides? Comment se fait-il qu'elle se soit recrutée de jeunes gens riches, de gentilshommes, et même d'hommes titrés? C'est que la carrière théâtrale est une carrière vive, animée, enivrante; c'est qu'il n'en est pas où on sente plus la vie.

On pourrait, ce me semble, comparer les acteurs aux marins, qui trouvent, dans les agitations mêmes de leur existence, un dédommagement à leurs mille privations. Les acteurs, en effet, éprouvent ces émotions-là, et beaucoup d'autres encore. Sans sortir de son horizon de toile peinte, un comédien parcourt en quelques heures tous les siècles et tous les pays. Il revêt tous les costumes, il entre dans toutes les conditions; il est guerrier, il est magistrat, il est paysan, il est roi, il est vertueux, il est assassin, il pleure, il rit, il s'indigne, il s'apaise, il hait, il adore; il est, en un mot, un abrégé de toutes les sensations de la vie. Faut-il s'étonner qu'on se précipite dans une carrière, qui vous met sous l'empire de pareilles excitations?

Ajoutons que pour eux l'absence de bien-être existait jadis en province seulement, et que cet inconvénient, qui est grave sans-doute, se trouvait, chez des gens à imagination, tempéré et embelli par l'espérance. *Jeune première*, *amoureux*, *père noble*, *soubrette*, *financier*, *duègne* et *comique*, tous avaient les yeux fixés sur la capitale, tous se flattaient d'y arriver un jour, tous vivaient et mouraient dans cette douce pensée. La Comédie Française était le point de mire des ambitions de coulisses, c'était l'Eldorado, l'Élysée, la Terre Promise! Là, en effet, la situation était très-heureuse; et il valait mieux, nous ne craignons pas de le dire, être comédien français, que d'être grand seigneur ou roi.

Point de politique alors, point de tribune, point de ces séances qui tiennent l'Europe en suspens, et où l'on interroge les ministres sur la paix, sur la guerre, sur la question intérieure et extérieure. L'attention générale se portait uniquement sur le théâtre, le théâtre était le rendez-vous de la bonne compagnie, le sujet universel des conversations. Aussi un artiste aimé était-il tout pour le public; c'était Mirabeau, Foy, Constant, Manuel, avec plus de jouissances et moins de désagréments. Jetons un coup d'œil sur sa carrière, et essayons de la parcourir avec lui.

Un acteur de talent, un acteur doué d'une tête ardente, s'identifie tellement avec son rôle, qu'il en fait une réalité. Il

est l'homme qu'il représente, il en a les passions, il en a toute l'existence, et quand il rend bien son personnage, une grande assemblée le lui témoigne par ses acclamations. Il jouit alors de son succès, il en jouit en personne, face à face, il est payé comptant, il boit la coupe à longs traits. Une tragédienne d'autrefois, qui jouait les princesses et les reines, était effectivement reine et princesse. Belle, riche, adulée, sa vie était un enchaînement de voluptés. Au sortir du théâtre, où elle avait porté un diadème, elle ne rentrait chez elle que pour y trouver tous les raffinements du luxe et de l'opulence. Courtisée des grands, chantée par les gens de lettres, elle voyait à ses pieds tout ce qu'il y avait de plus célèbre; et quand on lui parlait de son trône et de ses mains royales, elle croyait, et il lui était permis de croire à ses mains royales et à son trône. Si ce sont là des illusions et des songes, nous en desirons de semblables à tous ceux qui habitent les palais.

La situation des acteurs était moins brillante que celle des actrices, mais elle l'était beaucoup encore. Comblés de biens et d'honneurs, ils fraternisaient avec la classe élevée, ils passaient leur vie avec les illustrations du temps. Ils empruntaient aux marquis les belles manières, et ils les leur rendaient perfectionnées. Les hommes de cette époque recherchaient la société des acteurs; et les femmes, leurs bonnes grâces. Elles s'affichaient souvent pour les obtenir, et Baron n'était ridicule que jusqu'à un certain point, quand il demandait que *les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices.*

Le *foyer intérieur* de la Comédie Française (qu'il ne faut pas confondre avec celui du public), était autrefois le salon le plus brillant et le plus recherché de Paris. On n'y entrait que par privilège, et ce privilège ne s'accordait qu'à un grand nom ou à un grand talent. Il fallait voir, à cette époque, le vainqueur de Mahon, le maréchal de Richelieu, venir, en grande tenue, présider au répertoire! Il fallait voir les hommes à noms historiques, figurer circulairement, en habits chamarrés d'or et de pierreries, dans ces énormes fauteuils, qui sont encore aujourd'hui placés sous les portraits de Molière, de

Corneille, de Racine et de nos gloires dramatiques! Il fallait voir les comédiens, portant costume français et épée horizontale, s'avancer, la tête haute, au milieu des seigneurs, leurs égaux; et les comédiennes, en cheveux poudrés, en vertugadin, en robes à dentelles, se promener cérémonieusement dans cette brillante assemblée, et recevoir majestueusement les hommages et les cajoleries universels! Enivrés de tant d'encens, les acteurs et actrices portaient dans leur intérieur toutes ces grandes manières. Mademoiselle Clairon parlait en reine à sa femme de chambre, et Dufresne disait à son perruquier, d'un ton digne et solennel: *Quelle heure est-il?* A quoi le perruquier répondait avec une révérence profonde: *Je . . . . l'ignore, seigneur.*

Rien de tout cela n'existe à-présent, et c'est, il faut le dire, au détriment de l'art dramatique. Ce qui séduisait les têtes vives, ce qui les entraînait dans la carrière, c'était surtout la tragédie; c'était le désir de vivre au milieu de tant de splendeur et de prestiges. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de tragédie! Elle est morte pour long-temps, pour toujours peut-être. La révolution a passé par là, et cette fantasmagorie s'est dissipée. Depuis que les rois ont perdu leurs trônes réels, les tragédiens ont perdu leurs trônes imaginaires.

Une reproduction de cet état de choses a cependant eu lieu un moment sous l'Empire; mais c'était une reproduction bien affaiblie. A cette époque aussi, les actrices ont eu des adorateurs titrés et des équipages; à cette époque, le foyer de la Comédie-Française a été le rendez-vous de beaucoup de grands noms. Les Lauraguais, les Choiseul-Stainville, les Ségur, les Ximenez, venaient, mêlés aux gens de lettres, s'y livrer à d'aimables causeries. Ce temps heureux n'a duré que quelques années! Un mauvais vent a soufflé sur le théâtre; équipages et causeries, tout a disparu. A l'invasion de 1814, le comte de Langeron et une foule de généraux russes, qui, sans être venus parmi nous, savaient nos mœurs, et connaissaient nos rues, marchèrent droit, en entrant, vers la Comédie-Française. Ils croyaient y trouver la bonne compagnie; ils se trompaient. Depuis que la constitution a lui sur la France, le foyer est

silencieux, et ces dames vont à pied. Il est positif, qu'à partir de la restauration, pas une seule voiture n'a été conquise. Toutes celles que nous avons vues, datent du règne de Napoléon. De nos jours, pas même de demi-fortunes; voilà les résultats du régime représentatif!

Après avoir décrit les mille et une jouissances qui jadis étaient le partage de Nosseigneurs les comédiens, je dois montrer aussi l'autre côté de la médaille. Ce public si bienveillant avait parfois des caprices bien cruels; et ces grands si débonnaires tempéraient leur familiarité par beaucoup d'insolence. Le maréchal de Richelieu envoya Clairon au Fort-l'Évêque, et quand Baron se plaignit au duc de Lafeuillade, de ce que les gens de ce seigneur avaient battu les siens; *aussi, mon pauvre Baron*, lui dit le duc, *pourquoi as-tu des gens?* Réponse naturelle alors, mais qui paraîtrait impertinente dans un temps où l'on permet plutôt une *livrée* à un roturier qui la paie, qu'à un pair de France qui ne la paie pas.

Une autre particularité assez curieuse relativement aux comédiennes, c'est qu'autrefois, mariées ou non, on les appelait toutes *mademoiselle;* à-présent, au contraire, on les nomme toutes *madame*. N'est-ce pas les placer toujours dans une catégorie particulière?

Je me souviens, à ce sujet, d'une jeune et jolie actrice, qui, l'année dernière, comparut comme témoin devant une Cour d'assises. Interrogée si elle était demoiselle ou mariée, elle répondit: *Monsieur le président, je suis comédienne*. Je me garderai bien de tirer de cette anecdote des inductions fort injustes pour les artistes de l'époque où nous vivons. C'est, comme on dit à-présent, une *individualité*. Tout le monde sait qu'au théâtre il y a d'excellents ménages, et que beaucoup de comédiennes sont très-vertueuses. Mais reprenons nos réflexions au point où nous les avons laissées.

La diminution survenue dans les avantages de la profession dont nous parlons, devait naturellement entraîner une diminution dans la concurrence. Aussi, depuis long-temps, les rangs sont-ils beaucoup moins pressés, et par suite les talents

beaucoup plus rares. De cet inconvénient il en est résulté un autre; la rareté des talents a amené celle des spectateurs; la rareté des spectateurs amène celle des talents. Voilà l'explication de la baisse du théâtre, voilà le cercle vicieux dans lequel il se trouve placé. L'indifférence du public est en effet bien grande aujourd'hui pour l'art dramatique, et surtout pour ce qui a rapport à l'intérieur des coulisses et à la personne des comédiens. Quand Molé, il y a cinquante ans, fut malade, Paris entier était en émoi, et les équipages se succédaient sans interruption à sa porte. A-peine sut-on sa convalescence, et la permission que lui donnait le docteur de prendre quelques gouttes de vin de Bordeaux, qu'en moins de deux jours quatre mille bouteilles lui furent envoyées de toutes parts. On a vu, il est vrai, une partie de cet intérêt se reproduire, lorsque nous avons perdu Talma; mais ce temps est loin de nous, quoique à-peine écoulé. De nos jours, quelle différence! Une grande actrice s'est retirée de la scène, et Paris n'en sait rien.

Qu'on ne s'étonne donc plus de la décadence! il faut aux comédiens les regards du public, ils ne sont estimables qu'autant qu'on les estime, et pour réussir, ils ont besoin de succès.

Plusieurs causes de baisse peuvent être signalées encore. Avant 1789, il n'existait presque pas de carrières pour les hommes à imagination; et la vie théâtrale en était une. Elle devait séduire une foule de têtes ardentes, qui prennent maintenant une tout autre direction. Oui, nous ne craignons pas de le dire, tel qui, de nos jours, figure dans une émeute ou brille à la tribune, si l'ancien régime existait encore, serait peut-être un admirable comédien.

Une des autres différences caractéristiques entre le vieil ordre de choses et le nouveau, c'est l'invention de la *claque*, que notre sujet nous amène naturellement à traiter.

On appelle ainsi au théâtre les *applaudisseurs* par état, qui, moyennant salaire, consacrent au service des acteurs, des mains exercées et sonores, et dont l'enthousiasme échelonné est en raison directe de la rétribution qu'ils ont reçue. Il est vrai-

semblable que cet usage, résultat bizarre des progrès de l'industrie moderne, n'a point existé chez les anciens. L'étendue de leurs amphithéâtres, où tout un peuple se réunissait, y mettait un invincible obstacle. La faible troupe, qui distribue la gloire dans nos salles mesquines, eût été perdue dans cette immensité. Pour émouvoir une pareille masse, il aurait fallu des armées de claqueurs; et malgré la bonne volonté des acteurs grecs, qui n'avaient pas sans-doute moins d'amour-propre que les nôtres, nous doutons fort qu'ils aient pu y mettre le prix. La même cause devait produire les mêmes effets parmi les Romains; aussi, pendant long-temps, la *claque* y fut-elle ignorée.

C'est cependant chez eux qu'elle a, dit-on, pris naissance, et son origine y a été toute royale. L'empereur Néron, comme chacun sait, avait la prétention de rivaliser de talent et de grâce avec les mimes et chanteurs de son temps. Lassé un beau jour de la froideur des Romains pendant qu'il était en scène, l'histrion impérial envoya sa garde prétorienne dans l'amphithéâtre, pour lui donner des applaudissements, et pour en arracher au peuple. Ce prince est donc l'heureux inventeur d'un art qui a été bien perfectionné depuis; une pareille institution, il faut en convenir, méritait bien un pareil fondateur.

A partir de cette époque, il règne une lacune immense dans l'histoire de l'art qui nous occupe. Les successeurs de Néron et les souverains du Bas-Empire figurèrent tour-à-tour dans de sanglantes tragédies, qui n'admettaient pas ce genre d'agrément. L'art dramatique disparut plus tard, et la civilisation menaça de s'éteindre. Durant toute la période du moyen âge, pendant les premiers temps qui suivirent la renaissance, et même sous Louis XIV, on n'aperçoit nulle trace d'*applaudisseurs à gages*. Sans-doute les courtisans de ce prince en remplissaient les fonctions quand il paraissait sur le théâtre; mais ils le faisaient sans rétribution. Ce fut de nos jours seulement qu'on vit renouveler le scandale donné d'abord par une tête couronnée. Sans-doute qu'autrefois les Baron, les

Dufresne, les Lekain, ou du moins leurs camarades, avaient des amis dévoués, qui aidaient le public à sentir le mérite de ces acteurs; mais il n'existait point alors de troupe organisée. C'étaient, si l'on peut parler ainsi, *des milices temporaires*. *Les armées permanentes* en ce genre datent de l'apparition au Théâtre-Français de deux reines, dont la rivalité, pendant des années entières, occupa et divisa tout Paris (mesdemoiselles G....... et D......., 1804). Non contente des applaudissements désintéressés qu'elle recevait, chacune de ces princesses envoyait dans la salle des hommes de son choix pour l'applaudir. La durée de la lutte fit que ces messieurs trouvèrent à la scène une douce existence, que naturellement ils durent songer à perpétuer. Pour cela, ils allèrent adresser secrètement à d'autres acteurs des propositions qui furent secrètement acceptées. La contagion gagna, et bientôt il n'y eut plus à l'abri de cette faiblesse que les acteurs rigoristes, c'est-à-dire le très-petit nombre. La situation de ces derniers devînt bientôt très-critique. Les spectateurs payants, dans la crainte d'être confondus avec les spectateurs payés, avaient totalement perdu l'habitude d'applaudir. Les comédiens honnêtes, qui, sans-doute, étaient les comédiens à talent, ne recevaient donc plus du parterre aucune marque de satisfaction; et ils voyaient à côté d'eux la médiocrité moins délicate couverte d'applaudissements qu'elle avait achetés. Ce n'est pas tout, la troupe salariée leur fit bientôt avanie. Sitôt qu'ils paraissaient en scène, elle toussait, crachait, éternuait, se mouchait. Force fut de céder ou de renoncer à son état. Les plus obstinés cédèrent, et Talma lui-même paya le tribut. Alors, les claqueurs furent avoués, reconnus; alors, ils furent les maîtres de la place; alors ils devinrent véritablement les *pensionnaires* de la Comédie-Française.

Le premier théâtre ayant donné l'exemple, fut bientôt imité par tous les autres. Chaque salle eut la troupe, l'émulation s'en mêla, et on connait les effets de la concurrence!

Il existe parfois deux *compagnies* pour le même spectacle. Dans ce cas, les malheureux acteurs sont obligés de jeter le

gâteau à l'un et l'autre cerbère, sans quoi la meute entière qu'il dirige, aboierait contre eux. Dans l'un de nos premiers théâtres, on les désigne sous le nom de *vieille* et *jeune* claque, comme on disait jadis, *jeune et vieille garde*. Les anciens sont des routiniers qui marchent dans l'ornière des habitudes; leurs rivaux font des innovations, ils ont inventé les *chatouilleurs;* ce sont les *romantiques* de la claque.

Les directeurs de ces administrations (c'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes) jouissent pour la plupart d'une très-belle existence. Plusieurs d'entre eux ont maison et cabriolet On assure que le chef de la troupe attachée à l'un de nos petits théâtres, a vendu son fonds vingt mille francs par acte notarié.

Il serait fort curieux, dit-on, d'assister aux entretiens de messieurs les directeurs avec les comédiens et surtout avec les comédiennes, lorsque les premiers vont en voiture chercher à domicile les billets de service. Les jours de grandes solennités, ils s'enferment ensemble des heures entières. Là, on délibère en commun; on convient des endroits où il faudra rire, de ceux où il faudra pleurer. Ici, l'on trépignera, et l'on criera *bravo;* plus loin, on se pâmera d'aise et on se roulera sur les banquettes. — Je ne veux pas que vous m'applaudissiez à ce passage, dit mademoiselle..., le suivant en produira plus d'effet. Je tiens aussi à ce que vous ne coupiez pas ma grande tirade. — Mais, madame, vous y serez ravissante. — C'est vrai, mais je veux amasser des applaudissements pour la fin. Alors, ce sera le torrent qui rompt sa digue, et je vous permets d'aller aussi loin que vous voudrez.

„A propos, mon cher, je joue ce soir un rôle important, „vous me ferez *mes grandes entrées*. — Prenez garde, le public „pourra vous *chuter*. — Je veux mes *grandes entrées;* Hortense „les a eues hier.“ Il est bon d'apprendre au lecteur que les *grandes entrées* sont ces bruyants applaudissements qui accueillent les acteurs à leur arrivée en scène; alors, toutes les batteries jouent en même temps et quelquefois à plusieurs reprises. Cette faveur est le partage des artistes que le public préfère; et quand les autres s'en gratifient, ils sont *chutés*, c'est-à-dire

que le parterre crie: silence! Il y a aussi de *petites entrées*; ce sont ces légers applaudissements accordés du bout des doigts, et mêlés d'un murmure flatteur. On les donne aux acteurs qui touchent à la vogue sans l'avoir.

Dans l'enfance de l'art de la *claque*, les chefs assistaient aux répétitions, afin de prendre en quelque sorte mesure de l'ouvrage. Je me rappelle à ce sujet, qu'après la dernière répétition générale de mon premier ouvrage, je vis venir à moi, dans l'ombre des coulisses, un jeune-homme au costume élégant, à la douce parole, et aux belles manières. *Je suis*, me dit-il, *très-satisfait de votre comédie; il y a* MATIÈRE *à applaudir*. Je demandai le nom de ce jeune fashionable, et je sus que c'était M. le *directeur*. Cetté habitude de prendre connaissance des pièces est tout-à-fait passée de mode aujourd'hui; on a éprouvé trop de mécomptes en ce genre. Tel endroit qui, à la répétition, avait paru susceptible d'effet, n'en produit aucun à la représentation; et tel autre fait rire ou pleurer, qui avait glissé inaperçu. Il a en conséquence été décidé que messieurs du lustre arriveraient entièrement neufs aux premières représentations, et que, pour applaudir, ils consulteraient les impressions du public. Voilà la règle.

Il n'est pas vrai, comme le pensent les gens du monde, que l'artiste le plus médiocre puisse, avec le secours des salariés, être applaudi quand et autant qu'il veut. Cela n'est possible que dans les jours de solitude. Mais sitôt que les spectateurs payants sont en majorité, ils compriment une ardeur rétribuée, et ne se montrent de bonne composition qu'autant qu'ils se trouvent satisfaits. Somme toute, les comédiens n'ont que l'*agrément* qu'ils méritent. Les *claqueurs* sont, pour ainsi dire, les bras du public. Quand le public est content, il laisse faire ses bras; quand il est mécontent, il les arrête. Ainsi, depuis que les acteurs se mettent en frais pour réussir, ils ne réussissent pas davantage. J'oserai même assurer qu'ils réussissent beaucoup moins; car les gens bien nés trouvant de bon goût de ne plus applaudir, les marques d'approbation ne sont jamais universelles. Les *claqueurs* ont, dans un spectacle, les mêmes propriétés que l'*isoloir* dans

un cabinet de physique; ils attirent à eux toute l'électricité du lieu, le reste de la salle est à la glace.

Il est évident que les acteurs qui réfléchissent, doivent à regret payer un tribut qui leur est plus nuisible qu'utile. Je conçois cependant qu'ils le fassent. Il faudrait, pour résister, une vertu surhumaine; il faudrait une abnégation complète d'amour-propre qu'on ne peut ni attendre, ni même désirer, de gens dont l'amour-propre est toute l'existence. Mais il y a un milieu entre l'impôt qu'on se laisse arracher, et les dons volontaires que l'on prodigue. Sous ce rapport, il faut en convenir, beaucoup de comédiens sont d'une faiblesse déplorable. „— Que „ferez-vous de vos billets?“ me disait, la veille d'une première représentation, une actrice spirituelle, à-présent retirée du théâtre. „— Je les donnerai à mes amis. — Gardez-vous-en „bien. Les amis! les amis! leur cœur bat, mais leurs mains ne „battent pas. Donnez vos billets à mon petit jeune homme.“

Les acteurs ne se contentent pas de distribuer à leurs *chevaliers* les billets qu'ils reçoivent; plusieurs d'entre eux prennent des abonnements et paient des pensions annuelles. Je pourrais même citer telle administration de théâtre qui fait des appointements à M. le directeur général.

Nous avons établi tout à l'heure que les spectateurs payants exerçaient sur messieurs du lustre un contrôle actif et sévère. Nous avons dit que le parterre ne laissait applaudir que lorsqu'il était content, et nous pourrions ajouter qu'une approbation intempestive est souvent couverte par de nombreux sifflets. Quel est, me demandera-t-on alors, l'inconvénient des applaudisseurs gagés?

C'est que, grâce à eux, il n'y a plus aujourd'hui de public. Nous allons expliquer notre pensée.

Il existait jadis, dans nos parterres, une multitude de vieux habitués, qui se faisaient un plaisir de former un jeune comédien. Ils le suivaient, pour ainsi dire, pas à pas, l'encourageaient quand il était dans la bonne route, l'avertissaient quand il s'en était éloigné. Leurs applaudissements, leurs bravos, leurs murmures, et jusqu'à leur silence éclairaient et stimulaient un acteur.

Ce n'étaient point les leçons froidement théoriques du Conservatoire; c'étaient des leçons animées, vivantes, pratiques. Il y avait alors dans les spectacles une sorte de fluide électrique, qui allait sans-cesse des comédiens au public, et du public aux comédiens. Les amateurs dont nous parlons, étaient généralement des hommes d'une fortune médiocre; ils se plaçaient au parterre à cause de la modicité du prix. L'envahissement des *claqueurs* les a fait fuir, et le prix du balcon et de l'orchestre étant trop élevé pour eux, ils se sont dispersés. Il n'y a donc plus d'habitués dans nos théâtres; c'est-à-dire qu'il y a des spectateurs, et qu'il n'y a plus de juges. En effet, bien que messieurs du lustre étudient les sensations du public, ils ne peuvent guère être utiles aux comédiens. Ils saisissent, à la vérité, les effets les plus matériels; mais ils laissent échapper ces demi-teintes, ces nuances délicates et imperceptibles; qui font en grande partie le talent; et d'ailleurs, ils ne signalent pas les défauts. Aussi, qu'arrive-t-il? Que les comédiens d'aujourd'hui n'osent croire à leurs propres succès. Je complimentais un jour l'un des acteurs les plus distingués du Théâtre-Français. „— Vous „trouvez donc que j'ai bien joué? — Très-bien; vous pouvez „en juger par les applaudissements que vous avez reçus. — „Ah! répondit le véritable artiste, je sais trop comment on les „obtient."

Que l'on compare cette position d'un comédien, qui doute de lui-même, avec celle des anciens acteurs. J'ai ouï raconter sur Préville l'anecdote suivante.

Un jour que ce grand artiste venait d'obtenir beaucoup de succès, il rentra tout soucieux dans les coulisses. „— Qu'as-tu? „lui demanda un de ses camarades. — Je n'ai pas été applaudi „par le petit coin." Il désignait ainsi un endroit du parterre, où se réunissaient quelques amateurs éclairés. Un instant après, il reparut en scène, se surpassa lui-même, et sortit tout glorieux; le petit coin l'avait applaudi avec transport. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de petit coin!....

Je ne terminerai pas ce trop long chapitre, sans arriver à une dernière considération. Une circonstance qui, suivant moi,



n'a pas moins contribué que l'introduction des claqueurs à la décadence de l'art dramatique en France, c'est la destruction à-peu-près complète du préjugé contre les comédiens. Ce préjugé était une barrière qui devait arrêter la médiocrité. Il fallait, pour la franchir, ou une vocation irrésistible, ou un libertinage excessif, qui est déjà une vocation. Car ce sont les grandes passions qui font les grands acteurs.

Depuis la révolution tout est changé; la carrière théâtrale est une carrière à-peu-près comme une autre. On la prend sans goût, par occasion, et par convenance; bien souvent même ce sont les pères qui la choisissent pour leurs enfants. Qu'en résulte-t-il? Que les acteurs de nos jours sont pour la plupart bons maris, bons citoyens, bons frères, et détestables comédiens. C'est une vérité triste à proclamer; mais, sauf les exceptions (dans lesquelles chacun pourra se placer de lui-même), le jour où les mœurs sont entrées au théâtre, le talent en est sorti.

CASIMIR BONJOUR.

# LA BARRIÈRE DU MONT-PARNASSE.

Avez-vous vu faire des billes?... — Belle demande! Comme si vous ne saviez pas qu'habitué du café Devissères, au Mont-Parnasse, j'y vois chaque jour jouer au billard M. de Montzaigle qui n'en manque pas une! — Voilà qui est fort à la mode: interrompre son interlocuteur, suivre sa propre idée; c'est ce que l'on voit partout. Eh qui vous parle de billard? Je vous demande si vous avez vu faire des billes, de ces petites sphères de marbre, qu'au collège de Vendôme on nomme canettes, et qui, depuis si long-temps, font partie essentielle des jouets de l'enfance? — Jamais. — En ce cas sachez donc que rien n'est plus simple que le procédé à l'aide duquel on les arrondit. On a une manivelle à-peu-près semblable à celles dont se servent les limonadiers pour faire beaucoup trop brûler leur café; on y place un certain nombre de cassons de marbre; on leur imprime un mouvement de rotation continu; ainsi frotté les uns contre les autres, les angles s'effacent, disparaissent, et au lieu de cassons abrupts et anguleux, vous ne trouvez plus que des billes sphériques et parfaitement uniformes. Voilà tout le secret.

Je veux bien que le diable m'em...... — Chut, s'il vous plait; point de personnalités contre le diable, et pour cause. — Eh bien, je vous dirai donc que je veux être pendu si... — A la

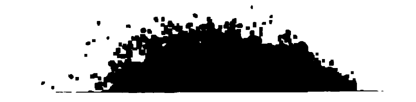
bonne heure, les opinions sont libres, et voilà ce qui s'appelle parler. A cette occasion je me rappelle parfaitement d'avoir entendu dire à M. de Saint-Simon, qui ne se doutait certes pas de sa divinité, que la crainte d'être pendu serait toujours en France un obstacle aux grandes perfectibilités sociales. Je vois avec plaisir que vous n'êtes point imbu de ce préjugé. — Si vous m'interrompez... — Je vous rends la monnaie de votre pièce. — Eh bien, tout franc, je ne conçois pas ce que vous voulez me dire avec vos billes. — Rien n'est cependant plus simple. Mes billes sont les hommes, c'est vous, c'est moi. Cette civilisation, comme vous l'appelez, n'est autre chose que le frottement qui a fait de nous tout autant de boules bien rondes, bien symétriques; il n'y a plus de types originaux entre les individus d'une même classe. Ne voyez-vous pas une parfaite similitude de mœurs, de goûts, de costumes, de langage chez les hommes qui vivent dans le même cercle social? Heureusement il n'en est plus de même quand on change de monde, quand on s'expatrie de sa société habituelle, pour vivre au milieu d'une autre population. Rien ne ressemble plus à un habitant de la Chaussée-d'Antin qu'un autre habitant de la Chaussée-d'Antin. Qui connaît bien un salon du faubourg Saint-Germain les connaît tous; et si ce n'était la couleur des cheveux et la différence de la taille, je ne vois réellement pas quelle nuance morale on pourrait saisir entre un courtier de commerce et un autre courtier de commerce. Tout cela est taillé sur le même patron.

Depuis qu'il s'est établi entre les peuples un commerce d'échange de modes et d'habitudes, où que l'on voie la même société en Europe, on s'aperçoit à-peine que l'on ait changé de lieu. Paris n'est-il pas devenu une grande tabagie qui ne le cède en rien à aucune ville de la Hollande? N'avons-nous pas emprunté aux Russes les pantalons larges qui préservent les bottes de la crotte, en échange de nos vins de Champagne? Montez dans une chaise de poste, ne vous réveillez qu'à Milan, faites-vous présenter dans un salon à la mode, vous vous croirez à très-peu de chose près dans un salon de Paris. Moi, homme du peuple, amoureux des joies naïves et même un peu désordonnées,

si je suis un habitué des guinguettes de Testaccio à Rome, de la Cascina de' Poveri à Milan, je ne serai dépaysé ni à la Courtille, ni à l'Ile-d'Amour; j'y trouverai pour toute différence la différence du langage, mais j'aurai sous les yeux le même tableau. Ce sera une *soif-Phénix*, renaissant continuellement d'elle-même, des tables entourées de joyeux convives, du bruit, mais du plaisir, et partout cette généreuse insouciance du lendemain, indice le plus vrai de la philosophie qui s'ignore elle-même, et c'est la bonne.

Si donc vous êtes curieux de voir des mœurs nouvelles, ne changez pas de contrée; vous retrouveriez partout les mêmes salons, les mêmes femmes, les mêmes hommes. Changez de quartier; vivez, partout où vous serez, de la vie du lieu; associez-vous aux jeux, aux plaisirs, aux habitudes des habitants. Que vous ayez votre domicile rue du Faubourg-Saint-Honoré ou rue de Richelieu, que vous soyez habitué du Théâtre-Italien, ou que vous vous infligiez pour pénitence une soirée à Feydeau, venez passer avec moi une journée au Mont-Parnasse, puis dîner ensuite aux barreaux verts, chez la mère Saguet, à la renommée de la bonne choucroute, et vous me direz si le Mont-Parnasse, que vous entendrez appeler le *Mont-Pernaze* par la plupart de ses habitants, n'est pas un monde nouveau pour vous. Ne croyez pas d'ailleurs que le Mont-Parnasse soit en dehors du mouvement, du progrès, je ne sais trop comment cela se jargonne; vous y trouverez une innovation de langage prise dans une classe extrêmement estimable de la société. Si vous avez quelquefois regardé les joueurs de boule du carré Marigny, aux Champs-Elysées, vous savez qu'ils ont conservé le nom respectable de *cochonnet* à la boule qui leur sert de but; eh bien, les joueurs de boule du Mont-Parnasse ont tranché dans le vif; oui! par une innovation hardie, ils l'appellent *le petit;* chose qui me paraît attester essentiellement les progrès du siècle, le besoin de marcher en avant.

Que de choses au Mont-Parnasse! Aucun quartier de Paris n'a vu depuis quinze ans s'élever autant de maisons. A-peine reste-t-il quelques-uns de ces acacias qui formaient une allée



depuis la barrière jusqu'à l'embranchement de la chaussée du Maine. Tout cela est bâti, et, de ce côté, il faut aller à quelque distance de Paris avant de trouver la campagne. Or, dans ces constructions, pas une maison bourgeoise; tout est consacré au public; ce ne sont que des cabarets, des cafés, des guinguettes, où, chaque soir, un orchestre en permanence fait sauter les bandes joyeuses qui viennent s'y entasser. Ah! que l'air qui s'exhale d'un égoût est doux, suave et parfumé, quand on sort de ces bals! Les grisettes de la rue de Sèvres et de la rue des Vieilles-Tuileries en sont les principaux ornements, ainsi qu'un grand nombre de brocheuses, habituées ordinaires du théâtre de Bobino. De ces réunions, la plus distinguée est sans contredit le bal de l'Élysée-des-Dames; on s'y bat moins souvent; la garde municipale y trouve moins de besogne; en un mot, il y règne un meilleur ton. Deux ans passés environ, un élève de l'École de Droit en faisait les beaux jours; il s'était acquis, dans cette danse peu décente que l'on a appelée successivement le *cancan* et le *chahut*, une réputation au moins égale à celle qu'eut autrefois Trénis pour la gavotte. Et son nom, que moi-même j'ignore, ne passera pas à la postérité! Voilà ce que c'est que de ne pas savoir bien choisir son théâtre.

J'entrai un jour à l'Élysée-des-Dames avec notre ami Pierre Lahalle, que vous retrouverez chez la mère Saguet, le gros Abel Hugo, son frère Victor, Charlet, David, son inséparable Dupré, et bon nombre d'hommes distingués dans les lettres et dans les arts. A tout âge il y a d'heureux moments où l'on se refait écolier avec délices; nous étions, Pierre et moi, dans cette disposition. Autour d'une table, du milieu de laquelle une bouteille de bière s'élevait en manière de clocher non gothique, j'avisai une famille de bons bourgeois, composé du père, de la mère, d'une jeune fille, et d'un petit garçon. Je résolus de danser avec la jeune fille, et, au mépris des lois du saint empire germanique, de mon autorité privée je m'instituai prince allemand. Donnant immédiatement à Lahalle le titre de premier écuyer ou plutôt d'ami du prince, il entra sur-le-champ

en fonctions et alla inviter la jeune personne avec un sérieux tout-à-fait diplomatique. „Mademoiselle, lui dit-il, le „prince mon maître, qui voyage incognito, a voulu visiter cet „établissement; il désire de vous faire l'honneur de danser „avec vous.“ Je regardais du coin de l'œil, et je fus fort surpris de voir l'invitation accueillie avec une joie de vanité dont les grisettes ne sont pas moins susceptibles que les grandes dames. J'étais cependant demeuré à ma place, où Lahalle m'amena ma danseuse, et la contredanse commença. La première figure eut lieu comme partout de la manière la plus convenable; mais quand l'orchestre fit entendre la seconde, à-peine avais-je un pied en l'air que je m'aperçus de la disparition de ma danseuse; elle avait pris la fuite; une voisine s'offrit obligeamment pour la remplacer, et je ne ris point, pour ne pas démentir ma qualité improvisée. Au bout de quelques instants ma danseuse revint tout effarée, s'excusant de son mieux. Lui ayant demandé quelle avait été la cause de sa fuite vers une des extrémités de la salle du bal: „Mon dieu, „me dit-elle, c'est que j'ai vu *un monsieur* qui donnait un „coup de tabouret à mon cousin.“ La contredanse finie, nous allâmes aux enquêtes, et nous apprîmes que la gendarmerie s'était emparée de l'assaillant et de l'assailli. Telle fut l'histoire de ma principauté; je ne l'ai rapportée ici que dans le but unique de prouver que je ne me suis pas trop hasardé en assurant que l'on avait assez bon ton à l'Élysée-des-Dames. Au salon d'Apollon, chez Richefeu, chez le père Prévôt, on danse aussi, mais c'est moins pur; je ne sais comment cela se fait, mais quand on y danse, même en plein air, il y règne cette odeur que l'on appelle poliment odeur de *renfermé*.

Quand vous avez passé la barrière du Mont-Parnasse, vous voyez de l'autre côté du boulevart, à votre gauche et presque en face de vous, le nom de Guérin écrit en très-gros caractères; c'est un cabaret jouissant d'une sorte de spécialité; vous pouvez bien jurer que vous n'y entrerez jamais, mais vous n'êtes pas également sûr de ne pas faire une fois au moins une station à la porte, car c'est le rendez-vous ordinaire des

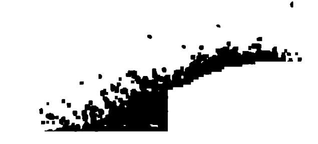
croque-morts, attachés au cimetière du Mont-Parnasse; et quelquefois le corbillard y reste un moment stationnaire. C'est aussi le lieu où viennent se rafraîchir bon nombre d'époux inconsolables, qui vont *jeter des fleurs* sur la tombe de leurs femmes. Comme ce point du Mont-Parnasse est très-fécond en observations, je m'y arrêtai un jour pour examiner ce qui se passerait, pour voir quelqu'une de ces scènes improvisées dont nous n'avons sur nos théâtres que d'imparfaites imitations. Il y avait en dehors, assis à une même table, deux joyeux compagnons qui riaient et buvaient d'autant; comme ils échangeaient leurs propos continuellement arrosés d'un vin de propriétaire à huit sous le litre, ils furent accostés par un camarade qui conduisait avec lui un enfant de six ans. Naturellement on l'invita à boire, mais il refusa: „Non, dit-il, c'est „aujourd'hui *l'anniversaire* de ma femme, et j'ai promis à „*Polite* que je le mènerais pleurer sa maman.“ L'enfant avait effectivement une couronne d'immortelles à la main. Mais bientôt la vue des rasades empourprées fit penser à l'homme veuf qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il serait toujours temps d'aller au cimetière. Il s'attabla, et l'enfant le harcelait sans-cesse lui disant: „Je veux pleurer maman. — Non, „répondit le père déjà rouge de vin et rouge de colère, tu „n'iras pas. — J'veux aller pleurer maman, moi. — J'te dis „que tu n'iras pas; t'as été bien trop méchant pour çà toute „la semaine.“ Et le pauvre enfant ayant insisté eut à pleurer par suite de la correction paternelle qui lui fut infligée; et voilà comment un bon mari, un tendre père, célébra au cabaret *l'anniversaire* de sa femme. Ce que c'est que l'exemple!

Comme je m'éloignais de cette touchante scène de famille, je vis sortir de chez Guérin deux hommes âgés, admirables d'ivresse, enfin tout ce qu'il est possible de se figurer de plus dégoûtant; et rouges!... Une brique se serait détachée en clair sur la joue du moins coloré. Je voulus suivre leurs évolutions chancelantes, et *ce fut un beau spectacle à ravir la pensée* que de les voir essayer de franchir une des barrières qui sont sur les bas-côtés des boulevarts à l'embranchement des routes.

Après d'inutiles efforts pour y parvenir, attendu qu'ils ne voulaient point se quitter et ne pouvaient passer deux de front, ils s'accotèrent contre le mur de clôture, et là s'engagea entre mes deux philosophes le dialogue suivant entremêlé d'épaisses hésitations de langue et de nombreux hoquets. „Connais-tu Gauthier? — lequel? — j' te d' mande si tu connais Gauthier? — j'en connais deux; y a le petit et le gros Gauthier; — c'est le petit que j'te parle; — eh bien, quoi qu' i' lui est donc arrivé au petit Gauthier? — i' lui est arrivé, vois-tu, qu'il a été arrêté, rapport qu'il faisait partie d'une bande; — c'est pas vrai; — j' te dis que si, que j' l'ai vu juger à la cour d'assises, où ce qu'il a été condamné à la peine de mort pour cinq ans.“ Or, ceci est de la plus scrupuleuse exactitude et c'est, ce me semble, une chose admirable que cette confusion que le peuple en état d'ivresse fait des diverses peines appliquées au nom de la loi. La peine de mort pour cinq ans!

On compterait difficilement des jours et surtout des dimanches où le Mont-Parnasse n'est pas témoin de scènes semblables; c'est une affluence, un bruit, un mouvement; et parmi tous ces hommes, parmi ces femmes, ces enfants qui se pressent, se heurtent, s'appellent, rien de si rare qu'une figure triste, à moins qu'on ne se tienne à l'entrée du cimetière. Ce champ des morts a quelque chose de plus simple et par conséquent de plus solennel et de plus religieux, selon moi, que le cimetière du Père Lachaise, où l'on retrouve trop de preuves de l'inégalité parmi les hommes, prolongée même au-delà du néant. Ce n'est pas qu'il n'y ait au cimetière de l'Ouest quelques tombes privilégiées, quelques pourritures de distinction, mais elles sont en petit nombre. Les marbres pompeux y sont rares; de blanches et simples colonnes s'élèvent sur les restes de quelques élèves de l'École polytechnique, honorables hommages rendus par des frères d'étude à des camarades regrettés. Une inscription sur une de ces colonnes rappelle le nom du jeune Vaneau, tué à l'attaque de la caserne de Babylone. En d'autres endroits, les drapeaux tricolores, enlacés de lauriers indiquent le lieu où reposent d'autres victimes de juillet. Qui





refuserait un regret à ces braves hommes! sans-doute ils étaient du nombre de ceux que je vis le 26 de juillet au soir, sur ce Mont-Parnasse même où ils dorment du sommeil de l'éternité, s'ameuter, s'exalter les uns les autres, et prendre la généreuse détermination d'opposer la force à l'usurpation d'un gouvernement conspirateur.

Là où gisent des hommes, j'avoue que je ne trouve guère d'émotions; la triste espèce en sera toujours assez nombreuse. Mais auprès de la terre qui recouvre les *innuptæ puellæ* dont parle Virgile, ces vierges, dont la beauté inutile a peut-être traversé ce monde sans éprouver, sans inspirer d'amour, on rêve pour ainsi dire sans penser. Ah! que l'imagination voudrait les exfoder et les rappeler à la vie pour que leur existence fût complète! Et ces pauvres petits enfants qui n'ont versé que des larmes sans consolation, que de choses il y a pour l'ame à l'aspect des brins d'herbe qu'une main maternelle vient arroser sur leur tombe, et que j'ai trouvé d'amour vrai dans cette simple inscription tracée sur une fosse du Mont-Parnasse: *Ici repose Velina Le Dunois, décédée à l'âge de cinq ans et demi:* CHÈRE ENFANT, PRIE POUR NOUS! Ce n'est pas non plus sans une vive impression que l'on s'arrète devant la double tombe des époux Valtier. Une balustrade, semblable à un grand lit de mort, les entoure; et ils sont là côte à côte, après avoir fait en quelque sorte l'apprentissage de l'éternité: ils vécurent soixante-six ans ensemble.

A l'examen des tombes plantées de fleurs et de gazon que renferme le cimetière du Mont-Parnasse, on peut lire dans quelle progression s'effacent les regrets, et quels sont les objets qui en inspirent de plus longs et de plus vrais. Sans vouloir le moins du monde faire une épigramme, il est de toute vérité que les sépultures des hommes veufs ne sont guère cultivées après l'expiration de la première année; les fleurs en sont affanées et l'herbe desséchée, comme si les veuves ne les arrosaient plus que de leurs larmes. Mais les tombes des enfants!... Il y en a un grand nombre qui sont cultivées, ornées, enjolivées de jouets d'enfance, comme si les pauvres mères qui les entretiennent

voulaient par là se faire encore illusion. Et que, d'ailleurs, ce champ du repos est bizarrement situé! Je m'y trouvais un jour vers six heures du soir; c'était le long du mur auquel est presque adossé le théâtre du Mont-Parnasse; on entendait le retentissement vague d'un orchestre jouant des refrains de vaudeville, et ces airs joyeux étaient accompagnés du bruit monotone que faisaient tout près de moi des fossoyeurs en jetant des pelletées de terre sur un cercueil. Je ne sais par quelle bizarrerie, par quelle confusion d'idées il résulta pour moi de ce contraste le désir d'aller au théâtre; je m'y rendis, et je regrettai le cimetière, car le spectacle était beaucoup plus triste: on donnait *Camille Desmoulins.*

Laissons la mort et les théâtres, choses qui n'ont aujourd'hui que trop d'affinités entre elles. En effet, comme il y a des hommes qui vivent du théâtre, n'y en a-t-il pas aussi qui vivent de la mort? De quoi vivent ces marbriers, M. Le Bègue, M. Vossy, dont les étalages vous apparaissent au milieu des lieux de joie et des guinguettes du Mont-Parnasse? Qui fait prospérer ces jardins, ces pépinières attenant au cimetière? Qui fait tresser ces couronnes d'immortelles et ces simples bouquets que l'on vous offre, comme à la porte du théâtre du Mont-Parnasse le fils du père Bazile*) vous offre ses fleurs paternelles, en grand danger d'être fustigé, si la vente ne va pas? C'est la mort qui alimente tout cela, et un jour Virginie, la servante d'Alexandre, gendre de Prévôt et l'un des Beauvilliers du Mont-Parnasse, ne m'a-t-elle pas dit que l'on n'aurait rien vendu la veille sans un convoi de gardes nationaux, au nombre de cinquante au moins, qui étaient venus déjeûner depuis le matin jusqu'au soir, à

* Le père Bazile est généralement connu sous le nom *du Sauvage;* il habite, non loin du Mont-Parnasse, à l'entrée de la plaine que l'on traverse pour aller à Vanvres, une maison qu'il s'est construite lui-même. Il porte une veste d'homme et des jupons de femme; il est là depuis environ seize ans, et ne peut souffrir que les passants regardent par-dessus les haies de son petit enclos. Quand on s'arrête, il menace de son fusil. Nul Anglais n'est plus jaloux de sa propriété.





l'issue de l'enterrement de l'un de leurs camarades? Or, puisque la mort fait vivre, soyez sûr que bien des gens ne se font pas faute de crier, ne fût-ce qu'*in petto*, VIVE LA MORT!

Je n'ai dit qu'un mot du théâtre du Mont-Parnasse, et cela par une bonne raison, c'est que je n'y suis entré que fort accidentellement, car je ne conçois pas, quand on fait tant que de sortir des murs de Paris, que ce soit pour s'enfermer dans une salle de spectacle. Ce théâtre a cependant ses habitués et ses habituées; il m'est même revenu que c'était un lieu de perdition pour un grand nombre d'habitantes de la rue des Vieilles-Tuileries, de la rue de Sèvres et du Petit-Vaugirard. Plus d'une mercière, plus d'une couturière, plus d'une petite bourgeoise s'y est éprise d'une belle passion pour les jeunes acteurs de MM. Séveste; car les beautés du Mont-Parnasse ont, comme l'avaient autrefois les dames romaines, un goût fort prononcé pour les comédiens. De là de grands désordres et quelques scènes de jalousie; mais point de ces choses qui sortent du cercle ordinaire de la vie; aucun des séducteurs sans le vouloir n'a été la cause d'un procès moral pour cause d'adultère, et l'on sait qu'aujourd'hui, lorsque les choses n'en vont pas là, ce ne sont que des bagatelles.

Les jeux en plein air qui fourmillent à la barrière du Mont-Parnasse sont beaucoup plus variés et plus divertissants que les jeux scéniques. D'abord le vénérable jeu de Siam n'y a rien perdu de sa vieille gloire; partout devant les cabarets ou dans l'intérieur des cours vous trouvez une esplanade unie, où les amateurs se livrent à cet exercice qui, pour l'innocence, tient le milieu entre les quilles et la boule. Vous avez encore cinq petites quilles, serrées les unes contre les autres, qui vous offrent la chance de gagner une douzaine de macarons pour un sou, si vous en abattez trois du premier coup. Je ne parle pas des tambours à tourner, toujours avec la perspective d'un bénéfice en macarons; je ne dirai rien non plus de l'infernale roulette à deux sous, qui n'y exerce que trop fréquemment ses ravages clandestins; cela regarde monsieur le préfet de police. Mais il est deux jeux qui doivent fixer particulièrement l'atten-

tion des ames honnêtes, à cause de leur évidente moralité. Voici d'abord le jeu du rat qui enseigne la cruauté: figurez-vous un pauvre animal fixé sur une planchette adossée à un mur, étendu comme saint Sébastien, et servant de point de mire à tous ceux qui veulent s'exercer à la cible; après mainte et mainte blessure, il reçoit enfin le coup de la mort que lui décoche le tireur le plus adroit, et les amateurs d'applaudir. Les chats sont moins cruels avec les rats! . . . L'autre jeu dont je veux parler n'a rien de cruel, mais il n'est pas moins moral que le jeu du rat. D'ailleurs il a quelque chose d'historique qui le recommande particulièrement. Voici comment j'en fis l'importante découverte. Un jour, passant dans la ruelle qui conduit du Mont-Parnasse à la Chaussée du Maine, comme je regardais machinalement le spectacle mouvant qui m'environnait, je fus arraché à mes réflexions par ces cris prononcés d'une voix aigre: „Cassez! cassez les carreaux! . . . cassez, „cassez! . . .“ Je m'arrête, et je vois un petit édifice en bois percé de plusieurs fenêtres rondes; une vieille femme m'offre quatre boules avec lesquelles elle m'engage, toujours pour un sou, à casser les carreaux; et toujours dans la chance de gagner une douzaine de macarons. Lui ayant fait offrande de la rétribution exigée sans user de mon droit, je voulus du moins que cela servit à mon instruction, et j'appris que ce beau jeu avait été inventé en commémoration des grandes journées de juillet; ainsi les enfants pourront se *faire la main* de bonne heure pour briser les vitres. Avec le jeu du rat et le jeu des carreaux cassés, comment ne serions-nous pas le peuple le plus humain et le plus policé de l'univers? . . .

Les grands jeux du Mont-Parnasse, c'est-à-dire les théâtres forains et ambulants, tiennent leurs assises en dedans de la barrière, à l'angle de l'esplanade où les conscrits viennent étudier les premiers éléments du bel art de tuer des hommes par principes. Là, surtout, on sent la différence des mœurs du quartier avec celles du centre de Paris; cette différence est sensible jusque dans les divertissantes discussions de monsieur Paillasse avec son maître. Il règne dans leurs propos une

joyeuseté tellement libre, que l'on en serait scandalisé même en sortant du bal de Desnoyers où la belle Mariette et l'illustre voltigeur Pipereau se font admirer par la perfection de leur danse. Mais cela plaît aux habitués; les femmes surtout qui assistent à ces spectacles en plein vent, ne se plaignent point que les drôleries de monsieur Paillasse soient un peu épicées. Je choisirai, pour vous la raconter, la plus honnête, mais non pas la moins plaisante de ces parades. Le maître de monsieur Paillasse ne se fait jamais faute, comme vous savez, de lui dire crûment: „Vous êtes une bête.“ Un jour monsieur Paillasse lui répondit fièrement: „Eh bien, oui, là, mon maître, je suis une bête, un animal; tant mieux. — Qu'est-ce à dire, impertinent? — J'aime mieux être un animal qu'un homme. Les animaux font des choses *que non pas* les hommes! Des taupes, par exemple, oui, des taupes font des choses que vous êtes incapable de faire, vous et toute l'honorable société.“ Je n'ai pas besoin de dire que là-dessus monsieur Paillasse reçut un soufflet, à la vive satisfaction de tous les assistants. „C'est cela, reprit-il en pleurant, vous me battez parce que j'ai raison. — Comment, imbécile, oses-tu .... Eh bien! voyons: qu'est-ce qu'elles font donc, ces taupes? — Eh bien, mon maître, elles font des petites taupes, et je défie qui que ce soit d'en faire autant.“ Les applaudissements furent unanimes. Une grosse commère qui se trouvait auprès de moi me dit, après un court moment de réflexion, et d'un ton qu'il me serait impossible de reproduire: „C'est pourtant vrai!“ Voyez combien on a de jugement à la barrière du Mont-Parnasse!

De l'autre côté de la rue, en face du lieu adopté par monsieur Paillasse, est un autre spectacle, un peu bruyant peut-être, mais qui compte un grand nombre d'amateurs et même de connaisseurs. Entrez; il n'en coûte que quatre sous, et l'acteur unique de ce théâtre va vous décliner lui-même son nom, ses titres et qualités. Écoutez-le: „Messieurs et mesdames, „je suis Basserot, et je puis m'instituer la première baguette „de l'*Urope*. J'ai battu devant *toutes* les souverains de l'*Urope*. „J'ai fait assaut avec *toutes* les tambours-maîtres de la grande

„armée, et j'imite si parfaitement bien le canon sur mon tambour, „que . . . l'on croirait sentir l'odeur de la poudre!“ La vérité est que pendant que Basserot imitait le bruit du canon, on sentait quelque chose.

Le spectacle finit par une *symphonie* de tambours et de grosses caisses, sur lesquels Basserot, se démenant, faisait tomber ou voltiger ses baguettes, comme les jongleurs font croiser en l'air leurs boules d'escamotage. Le sujet de la *symphonie*, annoncée à l'avance, était la prise de l'Hôtel-de-Ville. Au bruit des roulements et des détonations, ce fut un enthousiasme universel parmi les auditeurs aux solides tympans. Cependant j'avais un voisin qui hochait la tête et ne paraissait pas content. Voulant en savoir la cause, je la lui demandai. „Pardinne, me „dit-il, il est encore pas mal gêné, le père Basserot. Il y a un „an qu'il jouait la même chose, et il disait, que c'était le „bombardement d'Alger. Voilà comme on trompe le peuple „qui s'y connait pas.“

Rien de si difficile que de ramener les hommes à une même opinion, et ce n'est pas à l'époque où parait ce livre qu'il serait nécessaire d'en fournir des preuves. Il est cependant un moyen assuré de n'avoir point de contradicteurs, dans une circonstance donnée. Si vous avez, en nombreuse compagnie, examiné les lieux, étudié les scènes dont j'ai essayé de tracer une esquisse, qu'à six heures du soir la personne la moins éloquente de la société dise seulement: „Je crois, messieurs, „qu'il serait temps d'aller diner,“ il y aura unité d'assentiment. Puisqu'il en est ainsi, allons diner chez la mère Saguet, dont le brave mari, par suite d'une honorable amputation, est aujourd'hui rangé au nombre des solipèdes de l'Hôtel des Invalides. Toutefois arrêtons-nous un moment chez l'ami Victor, pour y prendre un verre d'absinthe. Voilà un vrai philosophe! Ancien mamelouck de la garde, ancien second violon de Feydeau, ayant remporté le prix de musique au Conservatoire de Naples, Victor débite à deux sous pièce, tout à côté du théâtre de Basserot, des petits verres de liqueur de toutes les sortes. Son absinthe blanche est sans-doute d'une rare qualité, mais l'antiquaire



Roquefort préfère son brou de noix, et surtout sa liqueur au céleri. L'arrière-boutique de Victor est une salle de concert où l'on fait parfois d'excellente musique; et ce n'est pas une des choses les moins caractéristiques de la barrière du Mont-Parnasse que cette singulière vie d'artiste.

Maintenant suivons le chemin le plus court. Quand on a remonté la rue du Mont-Parnasse jusqu'à la hauteur du théâtre, on tourne à droite; on traverse la Chaussée du Maine, laissant à sa droite l'établissement de Tonnelier, heureux rival du classique Desnoyers; on entre dans la ruelle à l'angle de laquelle s'élève, à gauche, ce dernier temple consacré sous l'invocation de la Gaieté. Suivez le mur circulaire du grand jardin de M. Caussin de Parseval; la première maison à droite, après un champ de betteraves, est la ferme de madame Doré, très-renommée pour ses fromages à la crême; et la seconde.... vous êtes chez la mère Saguet. Sa fille, madame Bolay, vous servira d'une façon accorte et parfaitement honnête, tout ce que vous voudrez.... pourvu qu'il y en ait dans l'établissement. Là vous pouvez dîner en plein air dans une seconde cour plantée de beaux acacias, ou dans une salle *où l'on ne fume pas*, ou bien encore dans un cabinet situé à l'extrémité de cette salle. Que d'heures joyeuses et d'abandon des artistes, des gens de lettres ont passées dans ce réduit où il s'est dit plus de mots heureux et spontanés, plus de ces *bêtises* improvisées qui valent mieux que tout l'esprit du monde, qu'il ne se prononce de phrases inutiles pendant une session. Là notre ami Abel a épuisé toutes les formules du vocabulaire, tous les artifices du langage, pour nous déterminer à manger du lapin sauté à l'estragon, contre lequel Lahalle leva le premier l'étendard de la révolte; là débuta Bernard avec ses complaintes; là Victor Hugo, David, Dupré, les deux Devéria, Robelin, jeune architecte plein de talent, Sainte-Beuve, Denne-Baron, mirent en commun leur gaieté, leur bonne humeur, sans laisser un voile sur le caractère; là il s'est raconté, il s'est fait des drames; là des noms ont été usurpés, mais jamais compromis; ainsi M. Bignan, qui n'y est jamais venu, a eu une longue

discussion littéraire avec Denne-Baron; là Roquefort a chanté sa chanson: *En revenant de Congo*; là il n'est pas d'enfantillage auquel ne se soient livrés des hommes de mérite ordinairement graves et sérieux; là de charmantes disputes entre Billioux et Lahalle nous ont tenus en joie; là enfin Charlet a étalé mainte et mainte fois les trésors de sa bonne philosophie, de ses mots non moins heureux que ses pages lithographiées, et tout cela sans apprêt, sans prétention.

Vous voyez donc que l'on peut aller chez la mère Saguet, et s'y trouver en bonne compagnie; vous penserez, je l'espère, comme Charlet, qu'il est une restauration à faire en France, et c'est la restauration du cabaret. Un vieux préjugé y attache l'idée de débauche et d'ivrognerie, et c'est à tort. Il y a des gens, il est vrai, qui y viennent sournoisement; j'en ai vu cacher leur décoration pour y entrer, d'autres craindre d'y paraître en uniforme ou même en toilette; pauvres gens qui s'estiment si peu qu'ils ont plus de respect pour une aune de drap ou pour un bout de ruban, qu'ils n'en ont pour eux-mêmes. Les lieux s'honorent de la présence de ceux qui les fréquentent. Et il en est du cabaret comme du trône, Napoléon vous l'a dit: „La valeur d'un trône résulte de la valeur de celui qui s'assied dessus.“ Eh bien, la table du cabaret vaut en raison de ceux qui l'entourent: venez donc dîner chez la mère Saguet au printemps prochain.

Max. de Villemarest.

# UN ÉLÈVE DE DAVID.

Un nouveau tumulte dans l'atelier suspendit son travail et son rêve.

Abel aussi revenait de Rome. Son nom prononcé par tous les écoliers qui l'entouraient, l'interrogeaient, et l'étouffaient en l'embrassant, dans un désordre de surprise et de plaisir, fit accourir de son coin la nièce de M. Léonard.

Elle s'aperçut la première qu'Abel était pâle et chancelant sous ses cheveux blonds et touffus, et sous sa haute stature. — „Déjà?" dit-elle en lui offrant une chaise et en l'examinant avec intérêt. — „Est-elle Flamande! repartit M. Léonard. Est-ce qu'on dit jamais *déjà*, aux amis qui reviennent?"

— „Cela veut dire: quel bonheur! mon oncle. Et puis, n'est-il pas Flamand comme moi, lui? Il entend bien!" poursuivit-elle en le regardant de l'œil intelligent d'une sœur.

— Abel sourit; et son front pâle reprit couleur.

— „C'est bon! continua-t-elle en levant son doigt, qu'elle agita près de sa bouche: j'en étais sûre. Est-ce qu'on reste un an à Rome quand...." — „Quoi, mademoiselle qui savez tout?" dit son oncle qui ne savait rien. — „Quand on y prend les fièvres, mon oncle! Regardez comme le voilà fait! Il faut bien un peu d'air natal, et mille choses qui sont à Paris, pour se reposer de l'école romaine. Hein! monsieur, ai-je prédit juste?"

La figure un peu altérée du jeune peintre éclata de bonheur. Il demanda l'entrée de l'atelier pour un compagnon de route, arrivant avec lui de Rome, passionné de peinture, Allemand de naissance, et d'une famille assez riche pour ne pas suspendre son existence au bout de ses crayons.

— „Bravo! cria toute l'école. S'il peint le portrait, il pourra faire crédit à ses amis; et s'il crée des chefs-d'œuvre, il pourra les garder pour lui. — Oui! vive la peinture quand on n'en meurt pas, dit Corbet; à bas les Vandales, qui disent insolemment: Gueux comme un peintre!"

— „Vous voulez bien le recevoir, n'est-ce pas, M. Léonard? lui et ses cartons, n'est-ce pas?" — „Parbleu! répondit M. Léonard, rayonnant comme les jeunes; est-ce qu'on est jamais de trop pour s'éclairer et pour apprendre? et puis, présenté par vous, mon cher Abel, ne sût-il faire qu'une oreille, et moins encore, il sera reçu chez moi comme un Gérard-Dow ou un Der Burg."

— „Expliquez-moi ce que vous aviez l'air de chuchoter des yeux à ce cher et honnête Abel, qui en devenait rouge, demanda M. Léonard en dînant avec Ondine.

— „Vraiment, mon oncle! c'est bien difficile à deviner, répondit sa nièce avec une gaieté caressante: vous ne savez donc pas? poursuivit-elle en avançant sa tête avec l'importance enfantine d'une confidence sérieuse."

— „Rien! sinon qu'il était parti pour Rome, et qu'il revient de Rome."

— „Oh! moi, je sais! reprit Ondine mystérieuse et riante. Il a pris le mal du pays à Rome, parce qu'il avait emporté le mal d'amour. Il est amoureux, mon oncle!" Et elle appuya ses deux coudes sur la table pour faire de la causerie et de la morale.

— „Amoureux de quoi?" dit M. Léonard, la bouche pleine.
— „Oh! vous verrez bien! car je gage qu'avant six mois il est marié. C'est pour cela, mon oncle, qu'il voulait et qu'il a eu le prix de peinture. Ah! mon oncle! on dit devant vous tant de choses que vous n'entendez pas!"



— „Il paraît que vous entendez tout, vous!“ répliqua M. Léonard en éclatant de rire. „Et c'est juste, au reste; vous êtes fille et curieuse!“

— „Pas curieuse, mon oncle. Je suis là; j'entends; et je retiens ce qui en vaut la peine. J'ai très-peu, bien peu d'histoires dans ma tête, mon oncle! Je n'ai écrit que celle-là.“

— C'est-à-dire que vous barbouillez le papier que je vous donne pour vos dessins, avec les pieds de mouche indéchiffrables que j'ai déjà vus rouler dans vos cartons! Faites-moi le plaisir de me montrer ce qui vous a passé par la tête sur Abel. S'il n'y a pas de quoi frémir de voir une pauvre petite Flamande dégénérée, qui ne sait pas encore mettre une tête ensemble, d'après la bosse, s'aviser de faire des esquisses d'après nature! Allez un peu me chercher votre carton; ce doit être beau!“

Ondine resta droite et indécise, regardant si le front de son oncle grondait comme lui: mais il n'avait pas un pli, et ses yeux dansaient par l'effort qu'il faisait pour s'empêcher de rire. — „Voilà! mon oncle,“ dit-elle en posant un petit carton tout ouvert sur le coin de la table où son oncle mangeait encore quelques cerises qu'elle avait glissées devant lui; car Élisabeth ne pouvait pas toujours ajouter le luxe d'un tel dessert à l'unique mets dont elle chargeait leur petite table.

— „Allez! allez à vos soins de ménage, mademoiselle: ôtez la nappe avec. Cette pauvre Élisabeth qui n'écrit pas d'histoires!“ dit M. Léonard, en éloignant de la main sa nièce qui obéit; et il oublia quelques instants sa palette pour parcourir ces papiers d'une jeune fille.

Pour ma sœur.

„Vous savez bien, ma sœur? vous savez bien Abel, qui venait voir mon oncle, qui est bon comme Philippe, et qui a peint la colère de Jacob, dans un coin du Louvre, sous les verrous où nous ne pouvions lui crier, bonjour et courage! qu'à travers la porte? Eh bien! ma sœur, il est à Rome!

„On dit qu'il y a des fièvres, à Rome; des fièvres de gloire, d'ardent soleil, d'admiration, de fatigue; bien des fièvres, ma

sœur! et il en a déjà une qu'il emporte; une qui lui a fait peindre la colère de Jacob, et gagner ce prix si souhaitable!"

„Il était donc content de partir; mais il en était aussi bien fâché, parce qu'il a de l'amour comme Philippe en avait pour vous quand il voulait être votre mari, quand il n'aurait pu vous quitter sans devenir malade. Si Abel allait aussi le devenir, de son amour et des fièvres de Rome, il en pourrait mourir, et ce serait bien dommage; car j'ai entendu raconter de lui des choses qu'il faut que vous sachiez, ma sœur, comme tout ce que j'apprends d'aimable à retenir.

„Il y a eu, durant seize ans, je ne sais quel voile triste sur sa naissance. Je n'ai pas bien compris ce que ses amis racontaient entre eux des premiers chagrins de son enfance, mais c'était grave et touchant, car leur figure était émue et sérieuse.

„Il passait alors pour un orphelin, et il ne l'était pas! Ce mot! vous savez, ma sœur! comme il tombe sur le cœur de ceux qui sont aussi des orphelins.... J'écoutais donc avec amitié tout ce que l'on disait d'Abel, et ses succès m'ont donné bien de la joie!

„Ce semblant orphelin fut élevé sous le simple nom d'Abel. Pas d'autre nom. Et c'était triste quand ce nom n'avait pas encore un pauvre petit rayon de gloire pour se soutenir seul dans le monde.

„Par cette espèce d'abandon, peut-être d'ignorance de lui-même et des siens, son caractère, vous l'avez pu voir, a pris une forme sérieuse et sensible; privé de parents pour l'aimer, il a su de bonne heure se faire des amis pour le plaindre et l'attacher à cette vie où on le laissait entrer tout seul. De sa petite province du Nord qui donne la main à celle où nous sommes nées, ma sœur, et dont les clochers disent de loin bon jour à ceux de nos églises, on l'envoya tout jeune, tout vague et tout surpris, à Paris, pour y cultiver dans l'étude du dessin les dispositions étonnantes qui étaient nées en lui. Il eut le bonheur d'entrer tout droit dans l'école de David, c'était comme entrer dans la Légion-d'honneur!

„Une main presque invisible et chère, dit-on, versait autour de lui, chaque année, le prix de sa mystérieuse existence; mais cette main, comme celle de Dieu, qui nous soutient et que nous ne voyons pas, cette main, ma sœur, ne pressait jamais la sienne!

„Comme ce doit être triste, n'est-ce pas, de ne pouvoir dire: je vous remercie! à ceux qui ont le droit de nous donner? Ainsi, quand ébloui de ses peintures, et fatigué d'un travail assidu, il cherchait un regard intime et puissant pour le ranimer, il n'en rencontrait pas. Je me figure, moi, qu'alors il élevait ses yeux au ciel, parce que j'y regarde souvent, et qu'il les rabaissait tout humides sur ses desseins épars, sur son isolement; et sur ce, là-bas, là-bas.... qui serre le cœur, qui gêne la respiration, quand on dit: J'irai seul!

„Et puis, David passait derrière lui, s'arrêtait comme le soleil qui jette sa chaleur sur une jeune plante. Il frappait doucement sur sa tête penchée, et lui disait d'une voix qui relève: „Va donc! Abel! va donc! regarde bien là-bas, mon ami, tout au bout de mon pinceau: eh bien! c'est Rome; il faut que tu y portes mes nouvelles; il faut que tu ailles saluer Rome avec mon nom, et que le tien y entre en même temps."

C'est dans une de ces heures d'abattement, sans-doute, et en laissant errer ses yeux devant lui, qu'il a rencontré ceux d'une belle et douce jeune fille. Il faut croire, ma sœur, qu'elle le regardait comme il fallait pour lui donner bien du courage, car il travailla tant, et de ses crayons, et de son génie, et de toute son ame, que l'autre jour le prix est tombé sur son front, tout jeune, tout rougissant, tout étonné d'une telle chose. David le pressa fortement contre lui avec cette affection émue et profonde, et de père qu'il porte à ses élèves. „Merci, Abel! lui dit-il; à Rome, Abel! à Rome; tu y trouveras de ma famille, Abel. Il faut que toute mon école rende visite à Rome, un laurier dans la main." Et c'est doux de penser qu'Abel est maintenant un rayon de plus dans l'auréole de ce grand maître.

„Mais la jeune fille humble, et douce, et puissante? pensez-vous, ma sœur, qu'elle ne fût pas bien contente d'avoir un tel

empire dans les yeux, et qu'ils ne se remplirent pas de joie et de larmes quand Abel courut lui porter sa couronne? quand il lui dit d'une voix qui sortait libre de son cœur dilaté, que ce prix, ce triomphe, cet avenir qui s'ouvrait large et beau devant lui; tout serait pour elle! tout pour elle à son retour! Sans-doute, elle a pleuré, ma sœur, en disant adieu! au revoir! Mais quelle jeune fille ne voudrait pas pleurer ainsi? Quel bonheur de penser que toutes ne sont pas venues pour rien sur la terre, pour regarder vite et s'enfuir... inutiles qu'elles sont au bonheur des autres!

„Ce qui vous touchera, je crois, c'est qu'il voulut, avant de partir pour Rome, revoir dans un pieux pélerinage son berceau caché, sa première école, ses premiers petits camarades, et passer devant une maison, une chère et imposante maison fermée pour lui jusqu'alors comme les chapelles voilées par un grillage, que l'on salue en passant, où le cœur jette une prière fervente, et où l'on n'entre pas.

„Ses jeunes amis, prévenus de son retour, fiers de son bonheur, coururent tous au-devant de lui, les mains pleines de fleurs, l'attendre à la porte de la ville, cette porte épaisse et sombre de nos villes de guerre, où ils l'avaient vu passer en les quittant, si faible encore, si abandonné, pauvre Abel!

Quand ils le reconnurent grandi comme eux, plus beau qu'eux par ce je ne sais quel éclat d'un grand courage, d'une jeune gloire, et d'un premier amour, resté comme eux, pourtant, simple, modeste et toujours naïf, les voilà qui s'arrêtent, qui se taisent, qui pleurent. Puis, leurs ames s'exaltent; ils l'entourent, le pressent, l'enlèvent dans leurs bras, où il perd la force de se mouvoir, et l'emportent sous les fenêtres de la belle maison fermée. en criant de toutes leurs forces: Vive notre camarade couronné! vive Abel, qui part pour Rome!

„Ces acclamations de voix claires et perçantes retentissent dans la petite ville. La rue où ils s'arrêtent en est ébranlée, ses fenêtres frissonnent; une grande foule se répand et se presse autour d'une habitation élégante qui dépasse les autres. Le nom d'Abel couronné, d'Abel qui part pour Rome, y pénètre

à travers les grilles, les rideaux et les persiennes storsées; oh! ma sœur! il se glisse enfin jusqu'au cœur du père d'Abel, s'y arrête, l'oppresse et l'embrase. La porte s'ouvre tout-à-coup avec bruit; Abel, presque étouffé de crainte, ne pouvait s'enfuir. Un homme, presque vieillard apparaît au seuil; il regarde, sur tous ces bras entrelacés et tendus, le jeune homme, le lauréat, ma sœur! ému, tremblant, pâle de sa gloire, et joli, je vous assure; je l'ai vu le jour du prix! Les yeux de l'homme se troublent; un bon nuage y passe, et les mouille; son ame s'amollit; il étend ses deux mains devant ce fils si long-temps sèvré du bonheur et du droit de dire: „Mon père!" Il le dit, ma sœur! et son père dit: „Mon fils! mon fils! mon fils!" il le crie, il le pleure! il le grave par ses baisers sur le front d'Abel, à la face de ses jeunes écoliers stupéfaits du succès de leur action hardie, et qui pleurent aussi de joie en le voyant entrer saisi, ivre, palpitant sur le cœur de son père. Ils le suivent muets alors, comme des vainqueurs étonnés, sous ce toit plus haut que tous les autres toits, chère sœur! et si long-temps, si inflexiblement interdit à celui qui l'honore!

„Abel y reçoit tout haut un nom tout entier, fier de se poser sur lui, de se lier étroitement au nom d'Abel! d'Abel couronné! d'Abel qui part pour Rome!

„Pour moi je pense que nous verrons un jour de beaux tableaux signés de ce nom-là!"

— „C'est singulier!" dit M. Léonard, qui s'était remis à peindre, et, après une pause: „C'est singulier!"

— „Quoi? mon oncle!" demanda la jeune fille oublieuse, qui regardait attentivement une tête de mort et la dessinait. — „On dirait que vous y pensez quelquefois!" poursuivit-il en touchant avec son appui-main le carton refermé.

— „Quelquefois, mon oncle, quand le cœur me bat," répondit-elle sans perdre de vue la tête de mort blanche et polie. — „Eh bien! faites-moi le petit tableau que je vous ai commandé; faites-le même avec votre cœur, je ne vous le défends pas. Si vous le laissiez battre souvent pour autre chose que pour la peinture, il pourrait vous jouer un assez mauvais tour."

Ondine regarda son oncle avec tout le naïf d'une pensée de Greuze; et sans nulle arrière-prévision: — „Je ne veux apprendre qu'à peindre, mon oncle!“

Elle croissait et respirait en effet sans danger, au milieu de douze têtes ardentes qui lançaient des *éclairs*. Nul regard ne pénétrait jusqu'au fond du sommeil de son âme; jamais, plus que M. Léonard lui-même, elle n'avait pensé que rien dût l'inquiéter dans son calme, qui lui faisait comme une seconde enfance.

Les élèves de son oncle étaient ses frères d'atelier; elle les regardait tous les douze et leur souriait, sans respirer autre chose que la peinture, l'harmonie et l'innocence. Elle glissait, au milieu de ces êtres jeunes et enjoués, comme un ruisseau libre et clair qui réfléchit les objets qui l'entourent. Mais les ruisseaux dépendent de la terre; un nuage les rend tristes, un orage les égare; l'eau se trouble et se trompe, et s'en va par une autre route. Ondine n'y pensait vaguement que sur un aveu de sa sœur; le jour d'un mariage d'amour, elle avait dit, cette sœur: — „Il faut aimer, ou mourir!“ — Personne ne l'en faisait apercevoir.

Elle dessinait donc, sans distraction, l'horrible tête où elle cherchait à retrouver quelque trait de la vie. Ses petites mains rondes et potelées retournaient en vain cette stoïque étude; de profil ou de face, c'était toujours affreux; c'était toujours la mort; toujours, au fond de cette bouche creuse aride, et sèche, sans lèvres et sans voix, Ondine croyait lire: — „Toi, aussi!“ — „Tu mens! dit la jeune fille impatientée et un peu frissonnante; je te forcerai bien à n'être plus si laide!“

Elle fit alors courir son crayon avec une incroyable vitesse sur son papier, autour de cette tête trop exactement reproduite; elle rougissait d'un air de triomphe, et sa main, qui tremblait d'action et de joie, volait sur son dessin, en y jetant la pensée qui animait ses yeux d'un singulier éclat.

— „Que diable fait-elle donc là? dit M. Léonard en l'examinant de loin. A qui parle-t-elle?“ Il se fit le plus

léger qu'il put, et s'approcha presque en l'air, regardant par-dessus l'épaule et la chevelure éparse de son écolière, qui murmurait toujours, en avançant ses lèvres vermeilles et boudeuses: — „Tu mens! tu mens!“

M. Léonard resta un moment stupéfait, puis il éclata de rire; ce qui fit sauter Ondine hors de son escabeau, en poussant un grand cri. — „Vous voyez bien que vous avez peur, dit son maître en se moquant d'elle, et que c'est vous qui mentez à cette pauvre sincère, parce qu'elle vous dit une brusque vérité. Elle n'a plus rien, voyez! pour mentir à personne non plus qu'à elle-même: vous avez beau mettre des fleurs dessus, dessous, tout autour; ce ne sera jamais qu'une tête de mort, la seule qui ne mente plus. Il est pourtant certain que votre idée fait sourire; ces fleurs sont bien jetées; il faut arrêter cette esquisse dont je ne suis pas mécontent... Cette pauvre petite! poursuivit-il en regardant alternativement les fleurs, Ondine et la tête de mort, comme elle ressemble à son père!“ Et ses yeux devinrent humides.

Il n'attendit pas, ce jour-là, que le soleil fût tout-à-fait couché pour faire respirer quelques instants à sa nièce l'air assaini des boulevarts et des jardins dont les parfums suaves franchissent les plus hautes murailles.....

Marceline VALMORE.

## UNE SÉANCE DE SOURDS-MUETS.

„La reconnaissance est la mémoire du cœur.“
(Massieu, sourd-muet)

Par une belle matinée de printemps, dans la saison des lilas et des roses, voyez venir à cette école, de tous les quartiers de la grande ville, à travers les beaux jardins des Plantes, du Palais-Royal, des Tuileries, et du Luxembourg, des familles de sourds-muets, de petites troupes de pensionnats des deux sexes, nombre de sociétés étrangères et françaises; bourgeois, nobles, ambassadeurs, évêques, députés, cardinaux, pairs, princes et rois accourent; les uns à pied, les autres en riches et pompeux équipages: tous parés comme en un jour de fête.

Ces bandes joyeuses et curieuses de toutes les classes de la société, viennent composer, dans la salle des séances, une nombreuse assemblée de plus de six cents personnes, parmi lesquelles on voit briller de jeunes et belles femmes de tous les pays.

Entrons dans cette salle: d'un côté, à droite, sont assises les jeunes sourdes-muettes, depuis l'âge de cinq, six, jusqu'à quinze et dix-huit ans, uniformément vêtues de robes d'une éclatante blancheur, d'un chapeau et d'une ceinture bleu-ciel; de l'autre côté, à gauche, on voit les jeunes garçons, leurs

frères, parés de leur petit costume gris, à parements et revers bleus, comme la ceinture de leurs sœurs.

Quelle douce joie répandue sur ces jeunes et jolies figures! quelle vivacité, quelle expression, dans l'épanouissement de ces physionomies si mobiles des deux sexes! le bonheur de l'innocence du plus bel âge de la vie respire dans leurs modestes regards, dans ces gestes brillants, étincelants comme des éclairs, auxquels ils sont forcés d'avoir recours pour peindre leurs pensées; car ils n'ont jamais parlé, jamais les accents d'un frère, d'une bonne et tendre mère, ou une voix plus douce encore ne frapperont leurs oreilles, et ne pénétreront jusqu'à leur cœur; jamais ils ne jouiront du charme de l'harmonie. Pour eux, les vallons n'ont point d'échos; les salons sont sans voix, sans retentissement; point de doux murmure du ruisseau, qui invite agréablement à la rêverie. Le bruissement de la feuille qui tombe à travers les branches, le frémissement de la robe flottante sur la lisière d'un bois solitaire, ne feront jamais tressaillir leur cœur. C'est en vain que le rossignol, au printemps, et tous les virtuoses des beaux jours s'efforcent de développer leurs chants: ces bruits lointains, ces sons religieux de cloches, qui se dissipent insensiblement dans le vague des airs, et semblent porter leurs dernières harmonies jusqu'au ciel; toutes ces voix, tous ces langages, tous ces trésors de mélodie, sont comme s'ils n'étaient pas pour de pauvres enfants, qui, plongés éternellement dans l'abîme du silence, ne peuvent et ne pourront jamais les entendre.

Ah! voici les frères Martin sourds-muets, jumeaux, peintres de Marseille, de l'âge d'environ vingt ans; même taille, même figure, mêmes habitudes de corps; même élégance dans les gestes. L'un est exactement le Sosie de l'autre; ils sont connus dans le monde pour vivre à Paris en faisant le portrait: l'ouvrage, commencé par l'un, est fini par l'autre, sans qu'on s'en aperçoive. On les prend l'un pour l'autre, tant ils se ressemblent: ce qui a été cause souvent de fort singulières méprises.

Ces deux aimables jumeaux, d'un fort bon ton, mais, ce qui vaut bien mieux, d'un excellent naturel, accompagnent avec les égards les plus respectueux, comme vous voyez, cette grande et belle femme, dont la démarche a je ne sais quoi d'imposant et de majestueux; c'est leur compatriote, déjà sur le retour de l'âge, et pourtant, encore douée de quelques grâces qui attirent tous les regards. C'est une mère, dont le cortége, ou plutôt la parure, se compose de ses douze enfants, bien vivants, groupés autour d'elle, six jeunes filles et six jeunes garçons de 6, 8, 10, 12, 16, 18 ans, nés sourds-muets, parlant alternativement. Cruelle bizarrerie! nous l'expliquerez-vous, messieurs les philosophes, grands scrutateurs de la nature, qui prétendez lui avoir arraché son voile, et vous vantez qu'elle n'a point de mystères pour vous? En attendant les prodiges miraculeux de vos hautes lumières, qui pénètrent et éclairent les secrets les plus cachés, admirons et jouissons d'une sorte de dédommagement. Ne trouvez-vous pas quelque chose d'antique dans les nobles traits de cette intéressante et belle famille? la coupe de la figure, la vivacité et la profondeur du regard, l'élégance, la grâce des mouvements, et surtout le sang chaud, généreux qui circule rapidement sous cette peau fine, douce, transparente, légèrement brunie par un soleil ardent, ne vous disent-ils pas assez que vous avez sous les yeux des descendants de cette colonie grecque, de ces Phocéens, qui fondèrent Marseille?

A-peine ce petit groupe de sourds-muets méridionaux, voyageurs, arrière-petits-neveux et nièces des Athéniennes, des Périclès, aperçoivent-ils leurs frères et sœurs de la métropole, qu'ils voient pour la première fois, qu'une conversation très-animée s'engage; on se sourit amicalement, on se touche la main. Ils semblent des compatriotes en pays étranger, enchantés de se rencontrer, de se retrouver, quoiqu'ils ne se soient jamais vus. L'entretien ne tarit pas; ils se parlent tous à la fois, tout-à-coup, la même langue, le langage d'action, peinture des choses, qui sont les mêmes partout, d'une extrémité de la terre à l'autre. J'ai causé souvent en même temps

avec des sourds-muets nés en Amérique, à Rome, à Saint-Pétersbourg; ils auraient vu le jour en Chine, en Laponie, aux antipodes, qu'ils n'en seraient pas plus pour cela Lapons, Antipodiens, Chinois, Russes, Américains, Romains. Ils ne seraient jamais, et ne sont en effet qu'habitants du monde, cosmopolites, citoyens de la nature, du silence, sourds-muets enfin.

Une heure sonne, une salve d'applaudissements signale l'entrée de l'instituteur, entouré de plusieurs de ses principaux élèves, qui vont se placer sur une estrade devant une grande planche noire.

L'assemblée garde un profond silence et prête la plus religieuse attention.

L'instituteur prend la parole et s'exprime en ces termes:

„Chacun de vous, mesdames et messieurs, en venant dans l'humble demeure de pauvres enfants sourds-muets, faisait sans doute de bien tristes réflexions sur les bizarreries de leur destinée.

„Vous formiez mille conjectures sur le moyen employé par le maître pour communiquer avec d'aussi singuliers élèves, qui, comme les a définis leur doyen, ne *peuvent* pas entendre et ne *savent* pas parler.

„Mais, s'ils sont sourds, ils ne sont pas aveugles; et *ce que nous ne pouvons faire entrer par la porte*, selon l'expression spirituelle de l'abbé de l'Épée, *faisons-le entrer par la fenêtre*. Si les sons, la voix, l'accent et la parole, leur manquent, il leur reste la lumière, la physionomie, le regard, les couleurs, les mouvements. Ils exprimeront donc leurs pensées avec des gestes; la langue des sourds-muets sera l'action de l'art oratoire dans toute son extension, essentiellement poétique et pittoresque, peignant ce qu'elle voit, et embellissant ce qu'elle peint, sorte d'imagination extérieure et d'étymologie gesticulée.

„La parole ne communique pas la pensée; seulement au-dehors elle la replie sur elle-même, pour ainsi dire, comme un écho pour qu'elle se féconde. Aussi l'être disgracié, sans

audition et sans voix, réduit à ses signes naturels, vivant presque isolé, ne jouit-il pas entièrement de ce précieux et immense avantage; à moins que, par un effort de génie, il ne perfectionne ses signes en les élevant, lui ou quelqu'un pour lui, à la dignité de langue qui peut seule remplacer la parole.

„Voyons, essayons de donner la forme dramatique à notre discours, et tâchons de nous rendre intelligible, en mettant en action cet art difficile de conduire le sourd-muet de ses signes naturels aux signes institués, c'est-à-dire de l'ordre primitif à la convention.

„Prenons pour acteurs ce joli petit chien et ces deux charmants enfants sourds-muets. Venez, sémillante petite, et vous, espiègle petit garçon d'environ six ans, qui donnez tant de distractions à l'assemblée par la gentillesse de vos signes, et votre mouvement perpétuel. Nous vous demandons *par signes*, à vous, nos acteurs en espérance, qui nous regardez avec vos grands yeux bleus, noirs, et curieux, le nom, par signe, de cet autre acteur non moins remuant que vous, qui, en entrant en scène commence par vous donner les marques de la plus tendre affection.

„Mais, auparavant, je désire que quelqu'un de l'assemblée veuille bien se dévouer pour elle, en lui donnant le plaisir de le voir essayer, chercher, tâtonner, pour savoir s'il pourra trouver lui-même ce signe, ayant soin de faire tourner nos impatients acteurs pour qu'ils n'en voient rien."

Plusieurs personnes se lèvent à la fois, et font, comme si elles s'étaient concertées, le même signe que tout le monde emploie pour appeler *un chien*.

A leur tour, après s'être lestement retournés, les petits acteurs ne font pas d'autre signe que nos amateurs officieux, à la grande satisfaction de l'assemblée. Ils se donnent vivement, avec la main étendue, plusieurs petits coups sur le genou; ils frottent rapidement, l'un contre l'autre, le pouce et l'index, en les montrant au chien, qu'ils regardent en riant, et remuant les lèvres comme pour aboyer. L'interlocuteur intelligent,

vigilant et fidèle gardien de l'enfance, à qui on parle sa langue; à cette douce provocation, à cet aimable appel, ne tient pas d'aise: Français bien élevé, qui sait son monde, et acteur consommé qui sait son rôle par cœur, il s'élance de toutes ses forces, en aboyant de l'accent d'une joie tendre, sur la scène de délices, dans les bras ouverts de ses deux nouveaux amis, qu'il couvre de mille caresses.

Remarquez ce qui se passe en même temps au tableau noir: Un sourd-muet, étranger à la scène, et auquel on ne faisait pas attention, par un petit mouvement d'amour-propre, qu'on saurait réprimer s'il devenait dangereux, *écrit* sur le tableau, ce qu'il ne sait peut-être que depuis un instant, le nom *chien*, sous la seule dictée, par signe de nos deux petites bonnes gens, ses frères en silence. Notre petit docteur, enchanté de son chef-d'œuvre, est plus content de lui qu'un général d'armée qui vient de remporter une victoire. Nous venons de dire que notre jeune savant n'a acquis sa science que depuis peu de temps, nous étions dans l'erreur; il doit y avoir plusieurs années, puisqu'il sait *écrire*, *nommer*, *décrire* et *définir* les objets, et surtout les animaux.

Assurément ce signe de *chien*, tel qu'il vient d'être fait, est naturel; mais il existe un axiome dans la science, qui dit, que *ce n'est pas le signe qui appelle l'idée*, mais bien l'objet: autrement ce serait intervertir cet ordre naturel des choses: *objet*, *image intellectuelle*, *idée*, *signe*, *parole*, *mot*, *lecture vocale et lecture manuelle:* tout cela va s'expliquer.

D'ailleurs ce signe ne suffirait pas pour faire connaître le chien, dont il n'est qu'un croquis, et bien moins pour donner au nom sa valeur. N'en doutons pas, cette valeur du nom est connue de notre petit savant. Mais comment l'a-t-il apprise? Son maître, à l'aspect du chien, en a tracé le dessin, sans négliger, comme une chose indispensable, entre le dessin et le nom dont il veut donner l'intelligence, d'expliquer par écrit, à la faveur des gestes, de la génération des idées, et de l'étymologie, choses immenses! toutes les qualités et propriétés du chien; de désigner la classe à laquelle il appartient dans la

nature, en parcourant de l'œil de la pensée tout ce qui le caractérise: la respiration, le mouvement, le sommeil, la veille, le boire, le manger, et toutes les fonctions nécessaires à sa conservation; enfin, son tempérament, ses habitudes, son instinct, son caractère, ses mœurs

„Tout cela est bien," dit en élevant la voix un auditeur, et, s'adressant à l'instituteur; „mais, vous ne nous avez pas „expliqué comment vous enseignez à vos élèves la *valeur* du „nom? Comment ce nom est le nom de tel objet plutôt que „de tel autre objet? Conçoivent-ils que ce mot est le nom de „ce fidèle animal, compagnon de nos bons et mauvais jours, et „qui ne nous abandonne jamais? Non, ils ne le conçoivent „pas: parce que le nom *chien*, imposé à cet animal, est arbi„traire; *chien*, parlé ou écrit, n'est pas même pour eux un „mot, puisque vous ne leur avez pas fait connaître l'alphabet „qui est l'ensemble des éléments des mots."

„Vous avez raison, monsieur," réplique l'instituteur, „répa„rons notre oublie. Établissons cette convention entre nous et notre élève. L'objet est absent, le nom est écrit autour du dessin, nous montrons le dessin à ce petit élève qui va aussitôt nous chercher l'objet. Essayons la contre-épreuve; faisons-nous faire la leçon.

„L'élève devenu maître nous montre le dessin: nous feignons de nous tromper, nous lui apportons un autre objet. Voyez aussitôt l'élève-maître hausser les épaules, et, avec un petit air de pitié ironique, courir nous chercher lui-même le véritable objet du dessin.

„Voilà la convention bien établie jusque-là, grâce à la nature, qui nous conduit par la main. Mais si, au lieu de montrer le dessin, nous l'effaçons, toujours en l'absence de l'objet, et que nous ne montrions plus que le *nom*, il y aura hésitation de la part de l'élève à nous apporter le véritable objet. Cependant, en insistant à plusieurs reprises, en reproduisant le dessin et l'effaçant, l'hésitation ne durera que le temps nécessaire à l'esprit de concevoir que le nom, bien que ne ressemblant pas du tout au dessin, lui sera constamment



substitué, et remplacera l'objet avec lequel il n'a pas plus de ressemblance. L'élève alors concevant cette substitution, convaincu qu'elle est sans supercherie, et qu'au contraire elle va être d'une immense utilité, y consent. Voilà la convention établie, cimentée par le consentement mutuel, le mot mis en *valeur* comme une terre en *labour*, et devenu *nom*. C'est ainsi que prend naissance la propriété et qu'on l'acquiert par le travail.

„Faisons maintenant connaître à l'élève les éléments du nom, c'est-à-dire les lettres, dont la totalité s'appelle *alphabet*.

„Nous avons eu soin d'écrire toutes les lettres de l'alphabet dans un coin de la planche comme dans un magasin. C'est pour nous la palette du peintre, où nous irons désormais chercher nos couleurs pour peindre tout ce qui frappera notre vue. Mais, auparavant, toutes ces lettres ont été connues, imitées, écrites, par l'élève. Il les sait par cœur. Ce sont ses jouets.

„Nous avons d'abord écrit les noms, composés du moindre nombre de lettres, dont *l'articulation vocale* est produite par l'élève sans qu'il s'en doute. Car la surdité n'empêche pas le jeu de l'instrument vocal, et ne prive pas le sourd, quoique à son insu, et involontairement, des voix et des articulations qui sont l'objet des lettres, et les éléments de la parole.

„Nous avons écrit assez de noms en faisant marcher de front tous ces exercices, pour employer toutes les lettres, et pour épuiser l'alphabet. Nous sommes arrivés enfin, à force d'activité, de temps, et de patience surtout, à faire connaître l'objet à l'élève, à lui en faire trouver le signe, à le lui faire dessiner, à écrire le nom, à lui en apprendre l'alphabet manuel, et, à force de répétition, à lui en faciliter la rapide exécution. Maintenant, qu'avons-nous à faire? Nous n'avons plus qu'à lui rendre la parole en dépit de l'ouïe, qui paraît vouloir résister encore long-temps aux efforts de l'art. Quand je dis rendre la parole à un muet, je ne m'exprime pas exactement, puisque ce n'est que lui faire exécuter volontairement, sciemment, les articulations et les voix qu'il produit machinalement et sans le savoir. Je lui fais connaître le trésor qu'il a en lui, et je lui apprends

à s'en servir. Daignez vous donner la peine de continuer la leçon avec nous.

„Laissons nos élèves prendre leurs ébats, causer librement, et s'entretenir; puis, épions de l'oreille, écoutons attentivement si, parmi tous ces signes, il ne leur échapperait pas des sons, quelques articulations, et des voix, qui jaillissent comme l'étincelle du briquet, sans que ce briquet insensible en ait le moins du monde intention. Ah! voici que des voix, quelques articulations frappent très-distinctement notre oreille et nos yeux, malgré cette apparente confusion; et, même, nous remarquons que ces voix sont accentuées, empreintes d'émotions vives, et de sentiments tendres dont ces jeunes cœurs sont animés.

„Faisons avancer sur l'estrade cette jeune personne, qui vient de produire les sons *a e*, et les articulations *ti mi*. Après plusieurs essais, nous parvenons à les lui faire répéter et prononcer distinctement. Elle ne sait pas encore ce qu'elle possède; elle ne le sent pas; cependant, quoiqu'elle soit plongée dans le plus absolu silence, elle sentira un jour, ou plutôt elle distinguera, à travers les mouvements confus de la glotte, quand elle produit des sons et quand elle n'en produit pas; et avec ce tact exquis naturel à son sexe, elle pourra les reproduire à volonté, et s'en servira pour appeler des *entendants* à distance, comme nous en avons l'exemple quelquefois dans l'École.

„A-présent écrivons, et en même temps faisons articuler *e mi a ti*. Si nous parvenons à les lui faire prononcer en les lui montrant, nous aurons donné une leçon de lecture. Notre élève a fait un grand pas dans la science de la parole et de la lecture.

*Oui*, vient de dire avec ironie un critique sévère et un peu léger, *votre élève est bien avancée avec ce langage de perroquet, vrai grimoire. Vous le croyez*, lui répond l'instituteur; *reconnaissez que la jeune élève entend très-bien ce mot, qui n'a pas besoin d'explication, car elle a des sœurs, des frères, des amies.*

Quelle merveille que notre alphabet! Il semble le dernier

effort du génie. Cette belle conception de réduire les éléments de la parole à un petit nombre, et de les représenter par autant de caractères, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Ne dirait-on pas que ce serait le même esprit qui aurait inventé l'alphabet vocal, l'alphabet écrit, le système de la numération, et la décomposition de la lumière en couleurs natives?

Dans l'organe de la parole, cet abrégé de tous les instruments de musique, l'homme a reçu de son Dieu la voix, l'accent, le chant, et la parole, qu'il exerce séparément, ou ensemble; il peut imiter le cri de tous les animaux: plaindre avec le souffrant, s'épanouir avec le joyeux, rugir avec le lion, gémir avec la colombe, chanter avec l'oiseau matinal des bocages, siffler avec les vents, gronder, éclater avec le tonnerre, soupirer avec sa compagne, et parler avec l'homme.

Ce langage d'action, en peignant par gestes, donnant un corps à la pensée, et parlant en quelque sorte avec les choses, ramène les idées abstraites des plus hautes régions intellectuelles, sous l'empire de l'imagination et des sens. Ce principe de la mnémonique naturelle fait marcher constamment de compagnie l'abstrait et le concret.

Demandez à un élève, sans lui donner le temps de la réflexion, de vous montrer *un*. Aussitôt il vous présentera sa *canne*, son *chapeau*. Vous lui ferez remarquer qu'il vous montre *un objet*, et non pas le nombre *un*, isolé, séparé de tout objet. Il vous montre son doigt; même objection de votre part. Il cherche à se tirer d'embarras en traçant une ligne en l'air; mais cette ligne ne laisse aucune trace, et fût-elle empreinte, permanente, et visible sur un plan, elle finit toujours par lui prouver qu'il lui est impossible de vous montrer le nombre *un*, seul, isolé d'un objet. Il est alors convaincu qu'il ne peut séparer l'abstrait du concret, et qu'il est peut-être impossible de le concevoir.

La peinture a pour champ *l'espace*; le langage d'action a *le temps*. Cependant ces deux genres d'expression se rapprochent souvent.

L'élève fait-il les signes du *futur*, du *présent*, et du *passé*, la collection de ces trois périodes compose *le temps*.

Nie-t-il le passé, en secouant la tête, point de commencement; nie-t-il le futur, point de fin. De l'index s'il trace en l'air une ligne circulaire, qui indique l'infini dans tous les sens, il a coupé les ailes du Temps, il a décrit le cercle, montré le serpent, qui est, en peinture, le symbole de *l'éternité*.

Le sourd-muet se sert du pinceau du peintre pour exprimer le *rire* et *pleurer*. Pour rire, il lui suffit de tourner du doigt plusieurs fois avec rapidité les extrémités de l'arc de la bouche vers le ciel; veut-il pleurer, il les renverse sur la terre.

Un prince, dit-on, visita la galerie de Florence, et voyant un Amour qui pleure dans le coin d'un tableau, il pria l'artiste de le faire rire. Désir de prince est un ordre: en deux traits de pinceau, l'Amour se mit à sourire.

Si l'élève imite l'action de peindre, comme s'il avait le pinceau à la main droite, la palette au pouce de la gauche; et qu'il transporte, cette opération de peindre, à l'esprit, en indiquant le front, et simulant l'action de plonger l'index dans la tête par le sommet, le tout lorsque la physionomie s'anime, il fait, pour ainsi dire, fleurir *l'imagination*, il la montre aux yeux.

S'il se frappe le front plusieurs fois rapidement avec l'index, pour indiquer le siège de l'esprit; s'il dirige les doigts vers le ciel, en les agitant vivement pour imiter la flamme qui jaillit du sommet de la tête lorsque la physionomie exprime l'inspiration; n'a-t-il pas peint le *génie*?

Qu'il s'enflamme l'imagination, aussitôt cette enchanteresse embellit la nature même par ses fictions, et la *poésie* prend naissance.

La puissance de l'esprit qui s'empare des âmes par la *persuasion* et la *conviction*, maîtrise les cœurs, et se montre aux yeux par l'éclat du geste, l'accent de la parole et la correction de l'écriture, est l'*éloquence*, qui suppose le secours de la poésie, l'exercice du génie et la culture de l'esprit.

Exprime-t-il par gestes le cœur s'élançant vers un seul

objet, qu'il semble aspirer, en tendant les deux mains en avant comme pour l'attirer; accompagne-t-il cette action d'un mouvement de physionomie, inexplicable tant il est expressif, qui place la confiance du cœur dans l'avenir; à ces traits ne reconnaissez-vous pas l'*espérance*, la *fleur du bonheur?* En effet, nous trouvons, dans cette consolatrice des malheureux mortels, le *désir*, la *croyance* et l'*attente*.

Le désir peut s'attiédir, s'endormir même; c'est alors le sommeil du cœur, ou d'un seul mot l'*indifférence;* mais il ne s'éteint jamais, ce serait la mort de l'âme. Le désir au contraire en est l'aliment. Il y a un divorce bien prononcé entre le désespoir et la vie, qui est, comme l'a dit si éloquemment Bossuet, un enchaînement *d'espérances trompées*. Elles sont toujours trompées ces espérances, quoique sans-cesse renouvelées par le désir qui vole d'un objet à l'autre sur les ailes du Temps.

Le Désir insatiable, et le Temps sans pitié, dont la faux fait jaillir la vie du sein même de la mort, travaillent pour l'éternité.

La physionomie de l'élève s'épanouit-elle comme une fleur aux doux rayons du soleil, lorsqu'il appuie doucement la main sur son cœur, il exprime le sentiment tendre, qui vivifie tout. La nature, la vie de l'âme, l'*amour*.

Pour purifier cette flamme, s'il ajoute le signe du doigt dirigé vers le ciel, en s'inclinant avec un saint respect d'adoration, il exprime l'*amour de Dieu*.

Si, avec le signe d'amour, il sourit à quelque objet qu'il paraît bercer légèrement sur les bras; aussitôt, on croit voir une mère qui tient un enfant. Si du doigt il trace une ligne qui indique le rapport du cœur de la mère à celui de l'enfant, ou de l'enfant à la mère, il aura exprimé les deux sentiments corrélatifs d'*amour maternel* et d'*amour filial*.

Ce rapport existe-t-il entre deux personnes sans distinction de sexe, avec le mouvement alternatif des deux mains, qui indique la sympathie, la *réciprocité*, une sorte de courant

d'affection, qui circule d'un cœur à l'autre: qui ne reconnaît pas l'*amitié?*

J'ai lu quelque part que deux célèbres comédiens se trouvant ensemble à dîner, furent invités par l'assemblée à donner une idée de leur talent. L'un d'eux, par le récit d'un beau morceau de poésie, porte la pitié et la terreur dans toutes les âmes, les frappe d'effroi, et fait verser de douces larmes. L'autre, sur qui tous les yeux se tournent, s'approche doucement d'une fenêtre ouverte, tenant sa serviette sur ses bras comme pour figurer un enfant, qu'il berce doucement, lui sourit tendrement, et présente par la seule éloquence du geste, l'amour maternel dans une expression de physionomie, qu'aucune puissance humaine ne peut décrire. Tout-à-coup l'enfant échappe des mains de cette mère, tombe par la fenêtre. La mort dans le cœur, d'un œil rapide, elle le suit dans sa chute pour le retenir, et montre, dans la plus noble et la plus touchante physionomie, tout ce que le désespoir d'une mère, à qui on arrache en quelque sorte les entrailles, peut avoir d'affreux.

Pour compléter l'ouvrage sur les signes, il faudrait pouvoir ajouter à leur *analyse*, à leur *description*, et à l'invention des *caractères* pour les écrire, une théorie abrégée de la physionomie. Chose presque impossible! on peut opposer l'amour à la haine, le rire aux pleurs: on peut décomposer l'ironie en dédain et moquerie. On peut graduer la série des sentiments, des affections, des passions dominantes; mais tout l'art humain serait en défaut s'il prétendait décrire les nuances fugitives, qui, comme autant d'éclairs, passent sur un beau visage, lorsque les passions bouleversent l'âme, comme les vents une mer orageuse.

*L'instruction* ne doit jamais être séparée de *l'éducation*, un des vices du siècle. Quelle sottise! quelle folie! de regarder le cerveau du malheureux enfant comme un garde-meuble où l'on entasse pêle-mêle toutes choses sans discernement, sans s'occuper de son cœur, de la direction de sa volonté, des bonnes inclinations dont dépend son bonheur futur. N'est-ce

pas vouloir obstinément faire marcher l'homme par la tête, et abandonner son cœur, son âme, sa volonté, aux caprices du hasard ? Voilà l'homme tronqué qu'on nous fait.

*L'éducation* et *l'instruction*, amies de l'enfance, doivent être les compagnes inséparables de l'homme, au moins dans la jeunesse. Si l'on ne peut pas absolument faire concevoir au premier âge la grandeur de sa destinée, l'immortalité de l'âme, l'éternité de la vie future, du moins essayons de la lui faire pressentir.

Je prends un objet dans les arts : cette montre, je demande par signe à ce jeune élève de huit à neuf ans, si cette montre est l'ouvrage d'une mouche, d'un singe, d'une abeille, d'une girafe, d'une fourmi, d'un éléphant, ou de notre petit chien acteur, qui est toujours là.

Le jeune enfant devient rouge comme de l'écarlate. Il répond avec ironie, sans pourtant se fâcher, que *non* assurément.

Nous le calmons doucement en lui expliquant que la question est sérieuse, et tend à son instruction.

L'Instituteur. De qui cette montre est-elle l'ouvrage ?

L'Élève. Elle est l'ouvrage d'un horloger.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'un horloger ?

L'Élève. C'est un homme qui fait des horloges, des montres, etc.

Cet exemple suffit pour prouver qu'en parcourant ainsi avec les élèves, par signes et par une longue série de questions, on peut leur faire entrevoir l'*âme*, puissance bien au-dessus de l'instinct des animaux.

Ensuite, regardant le soleil, je demande aux élèves si cette source inépuisable qui répand sans-cesse dans l'univers des torrents de lumière et de chaleur, et qui peint tous les objets des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel, est l'ouvrage de leurs mains ?

Tous répondent que non.

Ce second exemple est également suffisant pour faire trouver beaucoup de questions sur les êtres de la nature, et pour

faire sentir l'existence d'un *Dieu* créateur, incomparablement au-dessus du génie le plus élevé du faible mortel sa créature.

Arrivés à l'âge de seize à dix-huit ans, les élèves qui savent écrire, qui connaissent la grammaire de leur langue et toutes les formes du discours, pourront répondre par écrit à beaucoup de questions.

Lorsqu'ils connaissent bien les phénomènes de la vie dans les animaux, toutes les facultés et opérations de l'ame chez l'homme, l'enchaînement des phénomènes de la nature, et des produits des arts, en remontant des effets aux causes jusqu'à la première, indépendante, immuable, immense, éternelle, toute-puissante; ils ont les éléments d'un nouveau tableau qu'ils peuvent composer eux-mêmes.

Je vous livre maintenant mes élèves; vous pouvez leur faire toute espèce de questions, sur quoi que ce soit.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'*Éternité*?

Massieu. Sans naissance, ni mort, la jeunesse sans enfance ni vieillesse; l'aujourd'hui sans hier ni demain. Le jour circulaire sans succession; le non-âge.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'une *difficulté*?

Massieu. C'est possibilité avec obstacle.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'*ingénuité*?

Clerc. L'*ingénuité* est naturelle, franche, naïve, sans finesse, sans déguisement ou sans détours dans ses paroles comme dans ses actions: les paysans et les gens de la campagne sont pour la plupart simples, parce que leur esprit n'a pas été cultivé. Les enfants et les jeunes gens bien nés et bien élevés sont ingénus, parce que leur cœur n'a pas été corrompu.

L'Instituteur. Qu'est-ce que *idée*, *pensée*, *jugement*, *raisonnement* et *méthode*?

Berthier. L'*idée* est le résultat de l'attention et peint l'objet dans l'esprit; la *pensée* réunit deux ou plusieurs idées, comparées pour les juger; le *jugement* voit en quoi elles conviennent ou non; le *raisonnement* enchaîne les comparaisons, les jugements, les déduit les uns des autres; enfin la *méthode* est l'art de faire quelque chose selon les règles.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que la *grâce?*

GAZAN. La *grâce* est le je ne sais quoi, quelque chose de divin répandu sur le corps, dans les mouvements, dans les gestes, dans toute la personne.

La *grâce*, c'est un don, une faveur.

La *grâce*, c'est le secours de l'inspiration divine.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que la *pudeur?*

GAZAN. La *pudeur* la plus touchante des vertus, colore le front d'un honnête homme, ou plutôt celui d'une jeune vierge, d'un incarnat agréable; c'est une légitime antipathie, mêlée d'une aimable rougeur à la vue de ce qui blesse la chasteté.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que la *clémence?*

BERTHIER. C'est un pardon magnifique.

L'INSTITUTEUR. Quelle différence y a-t-il entre une belle et une jolie femme?

GAZAN. Une belle femme a un charme puissant qui excite en nous l'admiration, elle fixe les regards sur elle par les qualités nobles, régulières du corps et par un agréable mélange de roses et de lys sur son teint; tandis qu'une jolie personne nous plaît, nous intéresse par sa mignonne figure et ses manières gentilles. C'est un bijou que nous aimons plus que nous ne l'admirons. Une belle n'est belle que d'une façon; une jolie, l'est de mille.

L'INSTITUTEUR. Quelle différence entre *beau* et *magnifique?*

GAZAN. En fait d'art ou d'ouvrages d'esprit, il faut pour qu'ils soient *beaux*, qu'il y ait de la régularité, une noble simplicité, de la grandeur; mais le *magnifique* y ajoute un éclat extraordinaire par un concours de perfections et de proportions qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Unissez le *beau* au *magnifique;* cela produit le *sublime* qui vous enlève, vous ravit et vous transporte. Au reste, vous le trouverez toujours naturel.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que le *bonheur?*

GAZAN. Goûter la jouissance de la vie, ce n'est que le plaisir. Le *bonheur* est la paix de la conscience.

UN SPECTATEUR. Niez-vous les mystères du christianisme en certains endroits?

GAZAN. Pitoyable demande! L'homme est un orgueilleux ver, qui prétend percer la machine du monde; gravir au haut de l'adorable et mystérieux temple de la foi; fouiller trop avant dans la nature de notre agent spirituel pour découvrir ce qu'ils ont de caché. Tout lui ferme à jamais la porte des mystères. Vaines tentatives! folie! il ramasse les sciences spéculatives, lui qui n'est qu'un atome dans l'immensité des connaissances qui lui manquent. Eh bien, est-il juste que cet atome me demande à moi, qui suis son compagnon d'ignorance et de misère, si je nie les mystères du christianisme en certains endroits?

Je vous remercie, mesdames et messieurs, au nom des sourds-muets, de la visite dont vous avez bien voulu nous honorer. Je vous rends votre liberté; la séance est levée.

PAULMIER,
Instituteur des sourds-muets.

# PARIS, VILLE DE GARNISON.

„Les talons sur la même ligne, et rapprochés autant „que la conformation de l'homme le permettra; les „pieds un peu moins ouverts que l'équerre et égale„ment tournés en dehors; les genoux tendus sans les „raidir; le corps d'aplomb sur les hanches et penché „en avant; les épaules effacées et également tombantes; „les bras pendants naturellement; les coudes près du „corps; la paume de la main un peu tournée en dehors, „le petit doigt en arrière et contre la couture du „pantalon; la tête droite sans être gênée, le menton „rapproché du cou sans le couvrir; les yeux fixés à „terre à environ quinze pas devant soi.“

*Position du soldat sans armes.*

Première partie de l'*École du Soldat.*

Ah! quel plaisir d'être soldat!

*La Dame blanche.*

Paris est pour les régiments dont se compose l'armée, infanterie et cavalerie, une véritable terre de promission, un Éden anticipé; il semble au plus grand nombre des chefs de corps que la France, cette belle France si convoitée, si jalousée par nos bons amis de l'extérieur, soit un désert où l'on ne rencontre qu'une oasis. Si l'on s'en rapporte à ces messieurs, un régiment n'est bien que là: comme beaucoup de gens, ils croient ou feignent de croire qu'on ne vit qu'à Paris, qu'on végète en province. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'ils y sont „près du soleil,“ et

qu'ils aiment à se réchauffer à ses rayons vivifiants; c'est qu'ils s'y trouvent comme dans une serre chaude, où tout pousse plus promptement. Un ministre qui sait le cœur humain a toujours soin de tenir, comme on dit, la dragée haute aux ambitieux. Comme stimulant de zèle, il laisse apercevoir à chaque colonel Paris en perspective; à-peu-près comme on promet des bonbons à l'enfant studieux qui a bien mérité de ses professeurs.

La faveur, les considérations personnelles, souvent même l'obsession d'un seul homme, bien plus encore que le haut degré d'instruction, la belle tenue „ou le dévoûment,“ décident aussi du séjour des troupes dans la capitale. Sous la restauration, avant que la Charte fût une vérité, que l'opposition eût bravement endossé la livrée du ministère, un régiment dont le numéro nous échappe, est venu trois fois à Paris en deux années, parce que le colonel à qui la cour en avait confié le commandement, se trouvait avoir l'honneur d'être le frère de lait d'une des femmes de service de S. A. R. la duchesse de Berry. On connaît des régiments qui, en moins de dix ans, ont occupé quatre ou cinq fois la capitale; et d'autres qui, dans le même espace de temps, ne l'ont pas approchée de plus de cent lieues: le pouvoir ne permet pas à tout le monde d'aller à Corinthe.

Il est assez rare qu'un colonel qui a du crédit ou qui croit en avoir, réunisse ses officiers sans leur parler „de la certitude officielle“ qu'il vient d'acquérir d'un prochain séjour de son régiment à Paris. Sur cette assurance banale, qu'on ne révoque jamais en doute, il faut voir comme un corps d'officiers se livre à l'espérance, et quels sont les préparatifs. Les vieux fracs sont remis à neuf; on retourne les capotes; les épaulettes sont renouvelées; et chacun, après s'être occupé du moyen de se procurer de l'argent frais (ce qui se rapproche assez de la recherche du grand œuvre), rêve aussitôt les douceurs du chapeau rond, et l'incognito de la *lévite* bourgeoise! car il faut bien se garder de croire que, même en dehors du service, il soit permis à un officier subalterne de se dérober pour quelques

heures, sous des vêtements civils, à l'incommodité permanente de l'uniforme. Partout ailleurs qu'à Paris cette faculté lui est strictement interdite; il faut qu'il reste au carcan depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, et subisse incessamment les honneurs que lui doit toute sentinelle. Dans la bienheureuse Lutèce, au contraire, il n'est rigoureusement astreint à porter l'uniforme qu'aux revues ou aux prises d'armes; il doit même ne se montrer isolément dans les rues qu'en bourgeois, et n'avoir d'autre arme qu'un parapluie, symbole de la prudence.

Avez-vous quelquefois rencontré sur le boulevard du Temple, à l'heure où l'on commence à y persécuter l'innocence, dans l'intérêt de la saine morale, de rares promeneurs à l'allure décidée, au regard superbe, à ce je ne sais quoi qui tient du cheval échappé; s'ils marchaient par deux, au pas et en cadence; s'ils portaient la redingote bleue, à coupe belliqueuse et strictement boutonnée; le chapeau rond, haut de forme, et toujours en arrière de deux ou trois révolutions de la mode; s'ils avaient le pantalon de couleur tranchante, la moustache régulièrement taillée et soumise aux lois de la symétrie comme les arbres du parc de Versailles; si enfin tous tenaient à la main un jonc ou un parapluie à canne; dites hardiment que vous avez vu des militaires d'une des casernes voisines.

Il faut qu'il y ait bien de l'attrait, bien de la magie dans ce mot de Paris, pour que les officiers de tout grade, sans aucune exception, envient, par dessus tout, le séjour de la métropole! et cependant, à l'exception d'une indemnité qu'on alloue, en sus de la solde ordinaire, quels avantages les y attendent? Pour le soldat, le service est là vingt fois plus pénible qu'ailleurs, par suite de la multiplicité des postes, de l'importance de la consigne, et de la longueur des distances. Quant à l'officier, il faut, s'il est raisonnable, s'il sait imposer silence à ses passions, et surmonter ses habitudes militaires, qu'en franchissant la barrière par laquelle il est entré, il se soit décidé à subir toutes sortes de privations; il sera d'autant plus malheureux à Paris, qu'il ne pourra faire un pas sans se voir exposé à mille séductions dangereuses, et auxquelles il lui est

interdit de succomber. C'est un fait bien prouvé que, quelles que soient les ressources relatives de l'un comme de l'autre, ils ne sauraient voir se réaliser la moindre partie des brillants projets qu'ils forment en s'y rendant.

Pour la commodité du service militaire, on a partagé la capitale en quatre grandes divisions, dont les postes sont desservis par le régiment qui occupe la caserne la plus voisine.

Le nombre des casernes ou quartiers est de dix-sept, grands et petits, non compris les bâtiments militaires de la banlieue, tels que Vincennes, Saint-Denis, Courbevoie, et Ruel; et ceux des villes voisines où l'on est dans l'usage de tenir des garnisons, qui sont comme des annexes de la garnison de Paris, et qu'on place là, pour s'en servir au besoin, et les faire prudemment avancer dans les grandes occasions.

Sur la rive droite de la Seine, on trouve la caserne de la rue de Babylone, trop long-temps habitée par les Suisses, ces *amis de la maison*, comme les appelle Béranger; celles des rues Verte et de la Pépinière; celles de la Nouvelle-France, de la Courtille, et de Popincourt, réservées pour l'infanterie; le quartier des Célestins, destiné à la cavalerie; l'ancien couvent de l'Ave-Maria, et enfin les Minimes et le quartier Saint-Martin, qu'occupe une moitié à-peu-près de la garde municipale.

Sur la rive gauche, s'élèvent l'École-Militaire, où l'on place à la fois de l'infanterie et de la cavalerie; les quartiers de Belle-Chasse et du quai d'Orsay, la caserne de la rue de Tournon, qu'habite une autre fraction de la garde municipale, et les casernes auxiliaires des rues du Foin-Saint-Jacques, Mouffetard, et de l'Oursine.

Le lieu dit *la manutention*, où se fait le pain que mange la garnison, la salle des conseils de guerre située rue du Cherche-Midi, deux hôpitaux (le Val-de-Grâce et le Gros-Caillou), et enfin la prison de l'Abbaye où les militaires seuls ont l'honneur d'être admis, complètent les établissements militaires de Paris. Nous laissons en dehors, à dessein, le ministère de la guerre et l'hôtel des Invalides, qui sont affectés aux intérêts généraux de l'armée.

La force militaire en permanence à Paris, force qui dépasse rarement trente mille hommes en temps ordinaire, est placée sous les ordres immédiats d'un lieutenant-général commandant la Ire division territoriale, et d'un maréchal-de-camp commandant la place, dont l'état-major semble, par parenthèse, avoir fait, depuis longues années, le vœu de s'enterrer vivant dans l'entresol d'un des hôtels de la place Vendôme.

Les chefs de corps de la garnison ne reçoivent d'ordre pour le service journalier, que de ces deux notabilités, sur lesquelles repose particulièrement la tranquillité de près d'un million d'individus, et qui se trouvent ainsi spécialement chargés de la répression légale de l'émeute. Autour de chacune des casernes de Paris se meut une population industrielle, quasi militaire, et qui, placée là en apparence pour subvenir aux besoins de tout genre de la garnison, ne s'y est en effet établie que pour subsister aux dépens de ceux qu'elle fait vivre. Ces diverses colonies marchandes dont les mœurs, les habitudes auraient droit à une description à part, se composent: 1° de deux ou trois petits traiteurs, faisant ce qu'on appelle *la cuisine bourgeoise* (attendu qu'il faut que tout ait son nom), où les officiers de tout un corps jeûnent, par grade, à discrétion, moyennant une rétribution de cinquante ou soixante francs par mois, et qui s'intitulent modestement *restaurateur*, malgré le démenti en action qu'ils donnent deux fois par jour à leurs infortunés pensionnaires; 2° d'une demi-douzaine de cafés où se répartissent, selon les règles sévères de la hiérarchie, les officiers et sous-officiers; 3° d'un nombre illimité de petits détaillants, de marchands de comestibles, et de tous les débitants de vin qui ne craignent pas de mettre la paisible clientèle de leur cave à l'entresol, en rapport avec des consommateurs armés que la garde du poste voisin, dont ils faisaient partie la veille ou qu'ils composeront le lendemain, vient arracher presque tous les jours, à l'heure de l'appel du soir, aux douceurs du culte bruyant de Bacchus.

Presque tous les appartements, ainsi que les chambres du voisinage dont peut disposer, en se gênant, cette partie intelligente

de la population parisienne, sont meublés par elle avec la plus rigoureuse parcimonie, et disposés pour recevoir des officiers, rien que des officiers. C'est là qu'on pourrait, au besoin, retrouver le plus grand nombre de ces meubles, respectables par leur ancienneté, qui ont figuré cent fois aux ventes de l'enclos du Temple. Le trésor public, toujours peu prodigue de ses fonds, quand il s'agit des braves qui doivent savoir jouer leur vie à croix ou pile, au premier signal du tambour, ne comptant que vingt-quatre francs par mois aux capitaines, et dix-huit aux lieutenants*), pour frais de logement et d'ameublement, on conçoit que ceux-ci sont forcés de se contenter d'un peu moins que le strict nécessaire, et qu'ils ne sont précisément pas à même de prendre, dans ces modestes demeures, une idée bien exacte du *confortable*. Pour eux, l'essentiel est que les issues du logement soient d'un accès facile, et que le logeur n'élève jamais la prétention insolite d'exercer un contrôle bien sévère sur les actions du logé.

A ces industriels, qu'une fréquentation de tous les instants avec les corps qui ont successivement gardé Paris, depuis la Fédération jusqu'à nos jours, a dressés à des complaisances de plus d'un genre, il faut ajouter nécessairement quelques centaines de pudiques veuves, dont les époux n'ont jamais, de mémoire de voisine, fait acte de légitime présence auprès de leurs tendres moitiés; et enfin, là comme ailleurs, comme partout, plusieurs *brigades* de ces observateurs bienveillants, qu'en bonne police on juge à propos d'attacher, sans mission patente, aux pas de la classe armée; classe généreuse, sans arrière-pensée, et dont le dévoûment n'est jamais ostensiblement mis en question par ceux qui la font mouvoir à leur gré.

Si l'on excepte les chefs de corps, qu'une invitation de la cour autorise quelquefois à se divertir officiellement, en grande tenue, dans les salons des Tuileries, et à qui l'on permet d'être coudoyés tous les mercredis, par la tourbe des militaires d'antichambre, qui foulent le tapis du ministère, on ne rencontre que peu ou point d'officiers de la garnison, dans les réunions

*) Hors Paris, cette indemnité diminue d'un quart.

parisiennes. Un militaire doit être puissamment recommandé, ou se recommander lui-même encore plus puissamment pour jouir de l'honneur de se voir admis dans les sociétés particulières. Les liens de parenté ne suffisent pas toujours; la faute en est, nous n'hésitons pas à le dire, aux officiers en général, bien plus qu'aux gens qui seraient en état de les accueillir: soit timidité, défiance d'eux-mêmes, soit *déshabitude* du monde, nos officiers de troupe recherchent peu les occasions de se produire; il en est même qui éprouvent à un tel point le besoin de passer la journée entière au billard, à l'estaminet, qu'ils n'oseraient concevoir la pensée de sortir un instant du cercle étroit de leurs habitudes antisociales.

Il n'y a donc guère qu'ennuis, fatigues et désappointements, pour les officiers qui composent temporairement la garnison de Paris. En province, ces messieurs sont partout, s'ils veulent s'en donner la peine, tout-à-fait à la hauteur des habitants de la classe riche. A Paris, il n'en est pas précisément de même: un clerc de notaire ou d'avoué, un commis marchand est officier dans la garde citoyenne; il porte l'épaulette et l'épée, et souvent même cette croix si prodiguée, et qu'on ne voit pas briller sur des poitrines que l'étranger a senties au bout de ses baïonnettes; il est reçu, sans difficultés aucunes, dans maints lieux dont les portes ne s'ouvrent jamais pour les officiers. Une prévention que l'on ne combat pas assez, qui, aujourd'hui où l'on ne vaut que par ses œuvres, et point du tout par l'habit que l'on porte, ne devrait plus exister, leur fait perdre à Paris le rang que personne ne leur dispute en province, et qui devrait leur être assuré partout.

L'exiguité de leurs ressources financières les éloigne aussi du monde, et à Paris plus qu'ailleurs. En province, un officier entre au spectacle, et sort impunément du café, sans se voir dans la terrible obligation de payer comptant le délassement qu'il y va chercher. A Paris, il faut qu'il ait sans-cesse l'argent à la main; là, plus d'abonnement théâtral, moyennant un jour de solde, payé à la fin du mois; plus de ces bénévoles dames de comptoir, à qui l'on se contente de dire, en lançant l'œillade

classique, et en rajustant son col dans la glace: „Écrivez, c'est „moi qui paie.“ Étranger partout ailleurs qu'à la caserne et chez le traiteur, où il prend ses repas, l'officier cesse tout-à-fait d'être un homme privilégié dans cette ville d'or et de boue, où l'on n'accorde de crédit qu'au riche et à l'intrigant; il rentre là dans la classe vulgaire des consommateurs. Mais ce n'est pas assez de ce fâcheux déboire; adieu les douces jouissances de l'amour-propre; à Paris, tout le monde a des prétentions au savoir; on n'y rencontre que des gens d'esprit et des sots; et s'il lui échappe en public une de ces gravelures qui, depuis un siècle ou deux, jouissent de l'heureux privilège de faire rire les départements, un de ces bons-mots fossiles, de ces calembours antédiluviens, qui font immuablement fortune en garnison, il doit se résigner à en voir l'effet totalement manqué.

Et pourtant, lorsque viendra des bureaux de la guerre l'ordre qui exilera de nouveau dans quelque coin oublié de la France, le régiment qui achève à Paris une laborieuse station de quelques mois, qu'auront fait, qu'auront appris, qu'auront vu les militaires qui le composent? De quels plaisirs de bon goût auront joui ceux qui ne demandaient qu'à s'en montrer dignes? Quelle maison de bonne compagnie leur aura permis l'entrée de ses salons? Auprès de quels professeurs les moins dissipés auront-ils pu ajouter à la somme de leurs connaissances acquises? Quel sera le nombre enfin de ceux qui auront cherché à utiliser leur séjour dans cette immense cité, véritable abrégé de l'univers?

Ils auront arpenté plusieurs fois par semaine, en armes, au pas accéléré de cent vingt à la minute, les rues qui conduisent de leur caserne au Champ-de-Mars, ou à la plaine de Grenelle, ou aux différents postes que dessert la garnison; dans les moments de loisir que leur laisse un service constamment pénible, ils se seront promenés sous les galeries du Palais-Royal; ou transportés en bâillant de la fontaine inachevée de l'*Éléphant*, au monument inachevable, qu'on nomme indifféremment la Madelaine ou le *Temple de la Gloire.* On les aura vus dans les

guinguettes du boulevart extérieur, à l'estaminet, dans les théâtres où fleurit le mélodrame, et qu'abandonnent même les cuisinières qui ont appris à s'en moquer; ou mieux encore, chez les *Puces travailleuses*, ou aux chevaux de Franconi. Quelquefois, mêlés à des provinciaux encroûtés, ils se seront assis sur les tabourets d'acajou du café des Mille-Colonnes, où n'auront pas craint de s'enfouir sous les voûtes enfumées du café des Aveugles.

C'est, hélas! tout au plus si quelques-uns des plus lettrés auront pris sur eux de se glisser, à la faveur d'un billet *gratis*, payé comptant chez le revendeur, dans le parterre de la Comédie-Française, ou au paradis de l'Académie-Royale de musique. Très-certainement, bien peu auront eu le temps de visiter nos grands monuments publics: du Louvre, les plus curieux auront entrevu la colonnade; et, du Jardin des Plantes, la ménagerie.

Toutefois, si vous les écoutez, à leur retour en province, ils improviseront de suaves parties de plaisir, dont leur imagination seule aura fait les frais; ils parleront du *ravissant séjour de Paris*, des additions sans nombre qu'ils auront faites à la liste de leurs conquêtes, et regarderont peut-être en pitié ceux de leurs camarades d'un autre corps, à qui un caprice bureaucratique aura interdit inhumainement jusque-là le bonheur de boire à longs traits dans la coupe des délices de *Pantin* *).

L. MONTIGNY,
Capitaine au 65e régiment.

*) C'est ainsi qu'on appelle Paris dans l'argot militaire.

# LA COUR DE FRANCE
## EN MDCCCXXX.

---

Vous avez pensé, mon cher Ladvocat, que le château des Tuileries occupait assez de place dans le panorama de Paris, pour qu'il fût nécessaire de le comprendre dans la riche galerie que vous publiez; et c'est à moi, peintre inhabile, mais consciencieux, que vous avez demandé d'en tracer le tableau fidèle. Vous m'avez dit qu'ayant habité ce palais pendant quinze années, je devais en connaître les détours, et qu'il m'appartenait d'y introduire vos nombreux lecteurs, afin de leur montrer de près les hôtes de cette royale demeure. „Vous pourrez, avez-„vous ajouté, vous croire encore à votre bureau, distribuant „à la curiosité (ou au dévoûment des billets d'admission à „quelque fête ou cérémonie, et ce sera pour vous une douce „illusion.“ Non, je ne me laisse point entraîner par un attrait de cette nature; j'ai vu la cour d'assez près pour être blasé sur ses illusions, comme l'est, sur celles de la scène, un vieil habitué du théâtre. Il faut du vrai pour me toucher; et ce n'est pas lorsque les évènements m'ont replongé dans mon obscurité première, que je puis m'abandonner à des rêves d'orgueil ou d'ambition. Je n'étais pas d'ailleurs monté si haut, que ma chute dût ébranler ma raison et bouleverser ma

philosophie. J'étais arrivé juste à ce point de vue qui donne aux objets leurs véritables proportions: je n'étais ni trop près, ni trop loin, ni trop haut, ni trop bas, pour ne pas bien voir et bien juger; et c'est dans cet observatoire que je vais me replacer pour satisfaire, autant qu'il est en moi, à votre demande.

Mais ne devrais-je pas être arrêté par la composition même de votre livre? J'y vois partout les critiques les plus vives et les plus mordantes, sur les travers, les vices et les ridicules des différentes classes de la société. Rarement l'éloge vient se placer dans ces pages spirituelles dont Sterne et Addison auraient envié la malignité; et moi, qui n'ai presque que du bien à dire, parce qu'avant tout je veux être vrai, n'ai-je pas à craindre qu'au milieu de cette foule d'articles si piquants et si ingénieux, le mien ne ressemble à ces fruits sans saveur qu'on place au dessert pour faire nombre, avec la certitude que personne ne s'avisera d'y toucher. Mais qu'importe? il est peut-être encore des cœurs qui rêvent au passé; c'est pour eux que j'aurai écrit, si je ne puis espérer d'être lu de ceux qui l'ont déjà oublié, ou qui ne l'ont jamais connu.

Ne dois-je pas encore craindre qu'on ne dise: „Il a servi „quinze ans la famille exilée: il lui a dû l'existence des siens: „la reconnaissance le fera parler; il a sûrement l'habitude de „flatter ses maîtres: défions-nous donc de ce qu'il nous dira." A Dieu ne plaise que je m'offense jamais du reproche de reconnaissance et de fidélité; ce sont des vertus trop rares pour qu'on n'en soit pas fier, quand on les sent dans son cœur. Que l'on m'accuse donc de flatterie, soit, j'y consens; mais, du moins, je n'aurai flatté que le malheur; et, certes, si les pavés sanglants de juillet n'eussent pas brisé d'un même coup la couronne de Charlemagne, le sceptre de saint Louis et l'épée de Henri IV; si Charles X régnait encore aux Tuileries, je me tairais, de peur qu'on ne jugeât ma louange intéressée; ou, si je prenais la plume, ce serait pour montrer que les idées libérales de la jeunesse actuelle avaient leurs entrées à la cour, et qu'il n'y avait d'exclusion que pour les principes révolutionnaires.

J'aurais ici une belle occasion d'entamer un chapitre de politique, et de résumer en quelques pages ce qui s'est imprimé dans les journaux depuis deux ans. Je pourrais prouver aux partisans de la souveraineté du peuple, qu'ils invoquent seuls le droit divin, puisque la voix du peuple passe pour être la voix de Dieu, *Vox populi, vox Dei:* tandis que leurs adversaires ne s'attachent qu'au droit d'hérédité, principe d'ordre et de sécurité pour les gouvernements comme pour les familles, droit inviolable et sacré, qui exista sans contestation depuis Adam jusqu'à Saint-Simon.

Je me trouverais d'ailleurs trop dépaysé dans le domaine de la politique, dont mes goûts constants m'ont toujours tenu éloigné. Je préviens donc les lecteurs de votre livre, que je ne les ferai point pénétrer dans le grand cabinet où se tenait le conseil des ministres; je n'y étais point admis; et, comme je n'ai jamais écouté aux portes, il me serait impossible de dire ce qui s'y passait. Je sais seulement que, sous le dernier ministère, il s'est dépensé trois feuilles de papier de trop, puisqu'elles ont allumé un si déplorable incendie.

C'est vous, bons habitants des provinces, vous qui n'avez jamais assisté aux fêtes et cérémonies de l'ancienne cour, c'est vous que j'invite à me suivre dans ces Tuileries dont le nom seul vous est connu. Je ne vous ferai point la description de son aspect extérieur. Vous devez en avoir déjà quelque idée, ne fût-ce que par ces gravures enluminées représentant la population entière de Paris, dansant de joie, en mai 1814, sous les fenêtres de Louis XVIII, ou bien encore ce peuple armé de fusils et de haches, criblant de balles et brisant les portes du palais de son roi, en juillet 1830. C'est dans l'intérieur du château que je veux vous conduire; mais je me garderai bien de vous le montrer tel qu'il était après les trois journées, avec ses portes enfoncées, ses meubles brisés, ses glaces fendues, ses tentures déchirées, ses tableaux souillés, ses régistres lacérés; ses régistres, dont le plus maltraité était celui des secours, peut-être parce que plusieurs des vainqueurs voulaient en faire disparaître leurs noms. Loin de rappeler



ces faits affligeants, je voudrais pouvoir les effacer de la mémoire des hommes. Malheureusement ces faits sont de l'histoire, et l'histoire inexorable les dira.

Reportons-nous à des jours plus heureux, et tâchons de vous faire assister à quelques-unes des fêtes et cérémonies de la cour de Charles X. Mais, comme vous n'avez pas d'habit français, n'entrons point par le grand escalier. Il se trouve là un homme qu'on appelle un Suisse, quoiqu'il soit Français, qui vous dirait que l'étiquette ne permet pas d'entrer en bottes dans le palais du roi. Vous maudiriez l'étiquette, sans songer que c'est elle qui impose à la vanité l'obligation d'enrichir le travail. L'escalier par lequel je vous introduis est libre de cette gêne. Vous êtes étonné que les marches en soient plus usées que celles de l'autre; c'est qu'il conduit à la caisse des aumônes, à cette cassette qui est l'opposé du tonneau des Danaïdes, car on y puise sans-cesse, et elle n'est jamais vide. Montons encore, et traversons ce *corridor noir* où logent à droite et à gauche, dans des chambres étroites, incommodes, et cependant enviées, le grand seigneur et le valet-de-chambre, le maître-d'hôtel et le médecin, l'aide-de-camp et l'aumônier, le gentilhomme et le roturier. Là, tous les rangs, toutes les dignités, tous les grades sont confondus. Quand nous nous rendrons au jugement dernier, je suppose que nous passerons tous par un corridor noir, qui, comme celui des Tuileries, réunira toutes les distinctions sociales.

Maintenant, descendons un étage, et entrons chez le premier gentilhomme de la chambre, l'un des grands officiers de la maison. Demandons-lui des billets pour assister à la cérémonie de la cène, et quand nous les aurons obtenus de son obligeance habituelle, faisons des vœux pour que la veille il n'y ait pas eu entre lui, le capitaine des gardes et le grand-maître des cérémonies, quelques débats sur les droits, privilèges ou attributions de leurs charges respectives. Il ne serait pas bien sûr alors que le garde-du-corps nous laissât entrer, tant la consigne est soumise aux petites vengeances de son chef. Mais cette fois, tout est d'accord: le garde-du-corps n'a rien dit, l'huisier

de la chambre a pris notre billet, et le valet de chambre nous a indiqué notre place derrière les dames. Quel charmant coup-d'œil, et quel air de fête présente cette cérémonie religieuse! La chapelle du château ne pouvait la contenir dans son étroite enceinte, et c'est la galerie de Diane qu'on a disposée pour cette solennité. Je vous vois sourire, en portant vos regards sur les riches peintures qui décorent le plafond de cette galerie. L'Amour et Psyché, Diane et Endymion, Hercule et Omphale, tous les dieux, toutes les déesses du paganisme, semblent peu propres à orner la pompe d'une cérémonie chrétienne. Mais baissez les yeux, voyez s'élever ce simple autel, où Dieu va descendre, cette chaire, où va parler son ministre, et vous ne serez plus tenté de sourire, car vous aurez compris toute la distance qui sépare l'erreur de la vérité.

A l'une des extrémités de la galerie est dressée une vaste table, sur laquelle treize plats de différente nature, sont treize fois répétés et rangés avec symétrie; chacun d'eux est orné de fleurs odorantes, qui répandent un parfum délicieux. Dans toute l'étendue de la galerie, trois rangs de gradins sont disposés à droite et à gauche: ils contiennent d'un côté des dames, dont les parures élégantes sont un peu mondaines, mais dont l'aspect est enchanteur; et le livre qu'elles tiennent à la main, mais qu'elles n'ouvrent pas, atteste du moins leur pieuse intention.

En face de la tribune réservée à la famille royale, et sur des gradins plus élevés, sont rangés treize jeunes enfants pauvres, représentant les treize apôtres; car lors de la cène, Judas n'avait pas encore renié Dieu. Rien n'est à la fois plus comique et plus touchant que le soin des mères pour faire briller la beauté de leurs enfants, sous la chemise blanche et la robe rouge, dont la munificence royale les a revêtus. Voyez comme elles sont indifférentes au spectacle pompeux qui les environne: elles n'ont des regards que pour leurs fils, la veille encore, couverts des livrées de la misère, aujourd'hui si frais, si propres, si beaux. Voyez couler de leurs yeux des larmes

d'orgueil et de joie; je ne crois pas qu'il en fût une seule qui ne se crût un objet d'envie pour toutes les mères.

A la suite des apôtres était placée la musique du roi, ayant pour chefs Chérubini et Lesueur, pour directeur Plantade, et formant, par la réunion de tous les talents, un ensemble d'exécution qui ne connait aucune rivalité, et qui sera long-temps regretté.

Mais tout-à-coup une voix s'élève, et dit: Le roi: voyez comme chacun s'avance, se penche, se presse pour l'apercevoir; il salue avec cette grâce qui lui est naturelle, qui n'a rien d'un vieillard, et le respect seul contient l'élan que sa bonté semble encourager. L'office divin est près d'être achevé avant que l'on ait songé à prier. Le sermon vient ensuite, et on l'écoute dans la confiance qu'il ne faut pas moins qu'un Bossuet et un Massillon pour prêcher devant la Cour; on est trompé dans son attente, mais l'on se console, on a bien vu le roi. Comme on le suit des yeux, pendant que, par un pieux usage des rois de France, il lave lui-même les pieds des treize apôtres, en signe d'humilité chrétienne! Riez, impies, de ces touchantes solennités du culte de vos pères; mais si vous y assistez une seule fois, vous ne rirez plus. Tout n'est cependant pas sévère et religieux dans la cène; les officiers des cérémonies et de l'autel s'avancent en procession, tenant à la main les insignes de leurs charges et des bouquets; après eux marche le dauphin de France, suivi des grands officiers. Ils viennent treize fois de suite chercher le pain, le vin et les plats destinés aux apôtres. Ils les portent au roi, qui les dépose dans des corbeilles aux pieds de chaque enfant; il y joint pour chacun d'eux le don d'une bourse, contenant treize pièces de cinq francs. Alors la cérémonie est achevée, et le roi peut se dire: „J'ai fait mieux qu'un acte de dévotion ou d'humilité; j'ai fait „le bonheur de treize familles.“

Maintenant que nous avons vu le roi très-chrétien, abaissant la majesté royale devant ceux que le P. Bridaine appelait les meilleurs amis de son Dieu; cherchons à le voir dans cette cérémonie, qui naguère encore rappelait seule les anciennes

traditions de la chevalerie. Là, il est non-seulement roi de France, il est aussi grand-maître de l'ordre du Saint-Esprit. Cet ordre, fondé par Henri III, que tous les souverains de l'Europe étaient fiers et heureux de porter, cet ordre qui décorait la poitrine d'Henri IV, de Louis XIV, et de tous les grands hommes de guerre et d'état des deux derniers siècles; cet ordre, la récompense la plus glorieuse et la plus enviée des grandes illustrations de l'époque actuelle; la révolution dernière n'a pas voulu qu'il survécût à la monarchie.

La dernière cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit eut lieu le 30 mai 1830, jour de la Pentecôte. La direction des fêtes et cérémonies avait déployé tout le luxe de ses tentures, pour décorer le grand vestibule et la galerie de pierre qui conduit à la chapelle; le goût le plus parfait a toujours présidé aux travaux de ce genre, et ceux qui se rappellent Notre-Dame le jour du baptême du duc de Bordeaux, et la cathédrale de Reims au sacre de Charles X, rendront toute la justice qui est due au talent ingénieux et fécond de MM. Hittorff et Lecointe, et aux pinceaux de Cicéri.

Le chapitre de l'ordre se tint à 11 heures dans le grand cabinet. Là s'étaient rendus dans leurs riches costumes de velours noir, brodé d'or et doublé de soie verte, les chevaliers déjà reçus, portant en sautoir le collier de l'ordre, et sur le manteau la plaque d'argent, insigne brillant de leur dignité. Le roi, dont ce costume relevait encore l'élégance chevaleresque, présida le chapitre assemblé; puis le cortège se mit en marche pour la chapelle, où devaient être reçus les chevaliers promus nouvellement. Ils s'avancent sur deux rangs, et traversent une double haie de dames élégamment parées; on regarde, on nomme les chevaliers à mesure qu'ils défilent, et souvent des observations malignes résultent des rapprochements bizarres qu'opère l'ordre du cortège. Là s'avancent côte à côte et sur la même ligne, comme pour montrer l'envahissement des illustrations nouvelles sur le domaine de la vieille aristocratie:

Le duc de la Trémouille et M. Lainé;

M. Ravez et le duc de Montmorency;





Puis pour attester que l'ambition peut arriver au même but par divers chemins :

Le duc Decazes et le comte de Villèle;

Le comte de Peyronnet et le duc de Dalmatie.

Puis enfin, pour montrer comment deux gentilshommes comprennent différemment leurs devoirs:

Le duc de Mortemart et le vicomte de Châteaubriand.

Une circonstance particulière donnait un attrait plus vif de curiosité, et ajoutait un intérêt plus touchant à cette cérémonie: le roi recevait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le jeune duc de Nemours, en présence de toute sa famille. Il n'est personne qui ne se rappelle l'air noble et gracieux du jeune prince, et l'émotion profonde qu'il ressentit à la voix de l'auguste vieillard, qui lui traçait les devoirs d'un preux chevalier. On eût dit un père heureux et fier de trouver, dans son fils, un cœur où germeraient sans peine des semences d'honneur et de loyauté. Tous les spectateurs étaient attendris: une mère pleurait; et je fis des vœux pour que ses larmes fussent les dernières qu'elle eût à répandre.

Passerons-nous maintenant de cette grave et imposante solennité à ces fêtes si animées, si joyeuses, que ramenait tous les ans à Saint-Cloud, la Saint-Henri? Vous montrerai-je le Trocadéro, se peuplant de jeux de toute espèce, de boutiques de tout genre, où les acteurs les plus renommés de la capitale, transformés en marchands forains, distribuaient avec grâce à tout venant des chansons, des jouets, des bonbons et des fleurs, pour la modique rétribution d'un remercîment? Vous ferai-je assister avec toute la cour, dans ce vaste amphithéâtre élevé en trois jours, à cette brillante représentation du drame héroïque de *Bisson*, où Franconi et ses acteurs, hommes et chevaux, donnèrent tant de preuves de leur rare intelligence? Voyez comme, au sortir de ce spectacle, le duc de Bordeaux rassemble sa petite armée d'enfants, les fait manœuvrer, au milieu de la foule étonnée, avec l'aplomb et l'expérience d'un vieux capitaine; le voilà qui l'entraîne vers ces jeux gymnastiques, où il donne à tous l'exemple de l'adresse, de la force et de

l'intrépidité. Tous les spectateurs frémissent du danger auquel il s'expose: mais lui ne craint rien: il s'écrie : *A moi, Français!* et, d'un pas assuré, il monte à l'assaut, et va planter son drapeau à l'extrémité d'une planche étroite et mal affermie. Puis, un instant après, se mêlant aux soldats du poste voisin, il joue avec eux aux quilles comme un camarade; mais il a soin de perdre la partie, quand il est sûr de la gagner; car il veut être généreux, sans qu'on lui en ait l'obligation. Peut-être aussi aimerez-vous à voir cet aimable enfant, recueillant avec une ardente attention les leçons de ses deux habiles instituteurs, MM. de Barande et Colart; et s'attachant surtout à l'histoire de son pays, et refusant obstinément d'appeler autrement que le *mauvais connétable*, le connétable de Bourbon, qui, suivant lui, ne méritait plus de porter ce nom, puisqu'il avait porté les armes contre son roi.

Mais où m'ont emporté mes souvenirs? Nous voici à Saint-Cloud, et je ne devais parler que des Tuileries; les jeux d'un enfant m'ont fait oublier les pompes de la cour.

Elle n'était pas sans éclat, cette cour dont le luxe, qui cependant n'avait rien d'exagéré, était un puissant mobile de la prospérité du commerce. Ces trois cents gentilshommes de la chambre, ces écuyers cavalcadours, ces officiers des cérémonies, de la vénerie et de l'hôtel, couverts de riches habits brodés d'or, étaient autant de tributaires de l'industrie, et lui payaient avec joie un impôt de vanité. Nous oublions trop que le pain du pauvre est dans la main du riche, et qu'il vaut mieux que ce pain soit pour lui le prix du travail, que le don de la charité.

Afin de nous réconcilier avec ce luxe, que l'on blâmait si légèrement, assistons à ces *jeux du roi*, où toutes les notabilités sociales étaient invitées. Depuis huit jours, on sait d'avance dans les ateliers de Paris qu'il doit y avoir cercle à la cour, car on ne peut suffire aux commandes qui s'y multiplient. Tailleurs, couturières, brodeurs, modistes, coiffeurs, bijoutiers, etc., tous se réjouissent, et le bonheur de l'invité qui se rend



à la fête dans un brillant équipage est partagé par l'ouvrier qui le voit passer.

Hâtons-nous de nous mettre à la suite de ces mille voitures qui s'avancent en ordre dans la cour des Tuileries, long-temps avant l'heure indiquée sur les lettres d'invitation; car ce n'est pas comme dans ces bals de société où il est de bon ton d'arriver tard afin de produire plus d'effet. Ici on veut être des premiers à recevoir un regard du roi. Mais déjà les rangs se pressent dans ces vastes salons où l'éclat des bougies répand un jour si favorable sur la beauté des femmes et sur le luxe de leurs parures. Il est impossible de se figurer, sans l'avoir vu, le magnifique spectacle que présentaient la salle du trône et la galerie de Diane, lorsque l'œil en embrassait tout-à-coup l'ensemble éblouissant: il n'était personne qui, en entrant, ne s'arrêtât pour l'admirer.

Là sont réunis, le ministre passé songeant aux moyens de ressaisir le pouvoir, le ministre présent préoccupé de la crainte de le perdre, et le ministre futur rêvant aux chances qu'il a pour s'en emparer. Tous les trois se saluent, se serrent la main avec affection; on les prendrait pour des amis. Là, se groupent des pairs de France, qui fiers de leur droit d'hérédité et confiants dans sa durée, estiment et calculent ce que vaut un fils aîné de pair, et par quelle dot la fille d'un banquier peut acheter un titre de comtesse et ses entrées à la cour. Ce ne sont point seulement les pairs de Louis XVIII et de Charles X qui se livrent à ces espérances: je vois d'anciens sénateurs de Napoléon partager ces illusions dont ils sentent aujourd'hui tout le néant. Voici près d'eux de vieux généraux qui, depuis la République jusqu'à Charles X, ont servi tous les gouvernements. Le drapeau a changé, mais qu'importe? l'honneur militaire n'a point failli, car depuis nos révolutions, il leur est impossible de le placer ailleurs que dans le courage. Ils causent entre eux de l'espoir d'une guerre, comme s'ils étaient encore en état d'en supporter les fatigues. Mais ils ne peuvent s'empêcher, malgré leurs anciens souvenirs, de rendre hommage à ces jeunes officiers de la garde royale, qui, par leur tenue,

leur discipline, leur savoir, et leur vaillance, n'avaient à envier à ceux de cette vieille garde, qui fit trembler l'Europe, que l'occasion de se montrer leurs dignes successeurs. Je ne sais pourquoi il me semble voir ces hommes, à larges épaulettes, jeter des regards dédaigneux sur cette foule d'hommes en habits bleus, dont le collet brodé de fleurs de lis d'argent révèle les fonctions législatives. Les soutiens du ministère s'étonnent qu'on ait invité tant de membres de l'opposition, et ceux-ci se plaignent de l'être moins souvent, et en plus petit nombre que leurs adversaires. Il n'y a point là cependant de côté droit, de côté-gauche, ni de centre; on est presque du même avis sur la loi qu'on discute dans le salon des Tuileries; et si le scrutin se faisait là, l'urne ne contiendrait que des boules blanches, tant était grande encore alors l'influence d'une invitation au jeu du roi; elle valait presque le dîner d'un ministre d'aujourd'hui.

Mais un profond silence succède tout-à-coup au bourdonnement des conversations particulières; le roi paraît, suivi de toute sa famille; il circule lentement dans les salons, et trouve dans son cœur le secret de dire à chacun le mot qui doit lui plaire. C'est aux femmes surtout qu'il sait l'art de faire le compliment qui les flatte sans les embarrasser; il n'en oublie aucune, tant il craint de faire de la peine, et c'en serait une véritable que de ne pas obtenir un mot du roi. J'ai long-temps été tenté de croire que ce besoin d'obtenir un moment l'attention du souverain, était une petitesse de courtisan; mais depuis que j'ai vu, de mes yeux, les députés les plus ardents de l'opposition, les hommes les plus fiers et les plus indépendants, M. Benjamin Constant lui-même, se presser, se pousser, pour arriver au premier rang, afin d'être aperçu par Charles X, et s'enorgueillir d'une phrase obligeante, comme un général le ferait d'une victoire, j'ai été forcé de reconnaître qu'il y avait, dans les regards et dans les paroles d'un roi de France, un pouvoir magique devant lequel tombaient toutes les préventions humaines.

Je ne dois pas finir le tableau de ces brillantes réunions,



sans parler des membres du corps diplomatique, qui en augmentaient l'éclat par la richesse et la variété de leurs costumes, et sans faire mention des hommes de la cour de Charles X. Je sais qu'il est convenu, sur les théâtres et dans les carrefours, qu'un seigneur de la cour est un être imbécile, bas, cupide, et insolent. Ceux qui les voient tous ainsi, ressemblent à ce voyageur qui, traversant rapidement une ville, et apercevant à une fenêtre une femme dont les cheveux étaient roux, en conclut, et écrivit que toutes les femmes de cette ville étaient rousses.

L'homme de cour, tel que je l'ai vu presque toujours depuis la restauration, est fier de sa naissance et de son nom; mais il sait qu'il n'a pas plus de raison de s'en glorifier, qu'un chanteur de la voix que lui a donné la nature, et qu'un homme riche de la fortune qu'il doit à ses pères. Dévoué au roi, il ne se croit pas l'humble serviteur des ministres, et quand sa conscience le lui prescrit, il se place dans les rangs de l'opposition. Il est d'une extrême politesse, car il a vu que c'était le moyen le plus sûr de faire reconnaître sa supériorité sociale. Il rend justice au mérite, il l'estime, il l'aime, il l'admire franchement et sans envie; mais il ne faut pas que ce mérite se trouve chez un homme d'un rang égal au sien, car alors il est tenté de le lui contester. Il est généreux, car il aime à suivre l'exemple du maître qu'il sert; il sait d'ailleurs que la générosité est une vertu noble et grande, et s'il ne se fait pas toujours un bonheur de l'exercer, il s'en fait du moins un devoir. Sans être savant, il n'est étranger à aucune science, il trouve le secret de paraître connaisseur dans les arts, quand il ne l'est pas réellement; mais il ne s'érige plus en protecteur des artistes, il est leur ami. L'empire de la plume blanche et du talon rouge étant détruit, il est forcé d'être aimable pour être aimé: enfin il a des mœurs, ce dont il s'étonne comme du plus grand changement que la révolution ait espéré.

Tels sont en général les courtisans de notre siècle; mais parmi eux, il s'est trouvé des hommes qu'on se plaisait à injurier, sans-doute parce qu'ils étaient placés sur les marches du trône

qu'on voulait abattre: des hommes pleins de courage, de talent et d'énergie, dévoués sincèrement aux vrais intérêts du peuple, qui les haïssait sans les connaître; des hommes qui ont trouvé dans leur âme noble et loyale, dans leur amour pour le pays, cette éloquence vive et profonde, généreuse et forte, vraie et passionnée, qui n'a rien de la chaleur factice de l'avocat, ni de la pompeuse faconde du politique, mais qui étonne, émeut, persuade ceux-là même qui d'avance sont décidés à les combattre et à sacrifier leur conviction à leur opinion de commande et à leur ambition du moment; des hommes enfin qui, voyant l'impossibilité de faire le bien, et ne voulant point participer au mal qui peut se faire, rentrent dans la vie privée, et emportent dans leur retraite les regrets, l'estime, et l'admiration de leurs concitoyens; je n'ai pas besoin de les nommer.

Les jours consacrés aux *Jeux du Roi* n'étaient pas les seuls où les sommités sociales fussent admises à la cour. Le peuple avait aussi sa fête, et c'était celle du roi. Ce jour-là, pas une larme qui ne fût essuyée, pas une chaumière qui ne fût heureuse, pas une famille qui n'eût du pain. Mais comme cette fête ne fut point célébrée en l'an de grâce 1830, je ne rappellerai que le premier jour de l'année, ce jour où, suivant l'usage, tous les différents corps de l'état viennent renouveler au souverain, quel qu'il soit, les mêmes hommages et les mêmes vœux, et lui jurer périodiquement le même amour et la même fidélité. J'avoue que ces discours uniformes que prescrit l'étiquette, que les sentiments, plus ou moins sonores, suivant l'opinion et le talent de l'orateur, n'ont jamais eu de prix à mes yeux que parce qu'ils donnaient souvent lieu à des réponses pleines de sens et de bonté. Charles X avait, dans ces occasions, une facilité et une grâce d'élocution qu'on ne peut lui contester.

C'était aussi le premier jour de l'an qu'avait lieu le grand couvert. L'usage qui obligeait le roi et sa famille à dîner en public, ne pouvait avoir rien de pénible pour Charles X. Il ne devait pas craindre qu'on le comparât à ces monarques d'Orient, qui pensent que, lorsqu'ils ont bien dîné, aucun de leurs sujets

ne doit avoir faim. Il savait que le vœu d'Henri IV était réalisé, et que la poule au pot ne manquait ni à l'artisan industrieux, ni au laborieux cultivateur.

Si ces diners d'apparat n'étaient pas pour lui sans charmes, combien il se trouvait plus heureux encore lorsque le jour des Rois ramenait ce dîner de famille dont l'usage lui faisait un devoir si doux! J'aime ces anciennes coutumes de nos pères qui se transmettent de génération en génération, comme un héritage de joie et de bonheur. Les siècles modernes ne sont pas les seuls qui aient donné l'exemple de ces réunions de famille, où le sort décerne une royauté qui n'a ni soucis ni regrets. Les anciens ne manquaient jamais de nommer un roi du festin lorsqu'ils voulaient l'égayer; et afin que tout le monde fût d'accord, c'était le sort qui décidait l'élection. L'usage des fèves, comme marque distinctive du pouvoir, n'est pas plus nouveau; les Grecs s'en servaient pour la nomination de leurs magistrats, et lorsque Pythagore disait à ses disciples: *Abstenez-vous de fèves*, il leur donnait un conseil plein de sagesse, dont peu de gens aujourd'hui seraient tentés de comprendre le sens énigmatique et mystérieux.

La fève, parmi nous, n'a point le danger que redoutait Pythagore: qu'il est heureux le roi de la fève! il n'a point de ministres qui le trahissent, point de courtisans qui le flattent, point de Chambres qui le gênent, point de journaux qui troublent son empire; ses sujets sont tous des amis qui lui paient gaiment un tribut d'amour; il choisit sa reine sans que la politique contrarie son penchant; s'il l'embrasse, on applaudit; s'il boit, on s'écrie; enfin, pour comble de bonheur, son règne ne dure qu'un moment.

Les joies de cette royauté passagère ne furent peut-être jamais plus vives qu'aux Tuileries, le 6 janvier 1830. Tout prospérait dans le royaume, et les descendants d'Henri IV, réunis dans un dîner de famille, formaient alors un ensemble, aussi noble que touchant, des mêmes sentiments et des mêmes vœux. C'était un jour de fête pour tous, et surtout pour les

enfants, qui cette fois, se réjouissaient de voir disparaître l'importune contrainte de l'étiquette.

Autour de cette table royale, on voyait d'abord l'auguste vieillard, qui aimait toujours à laisser paraître la bonté de son cœur à travers la dignité de son caractère; chez lui, l'homme n'enviait et ne demandait au roi que le pouvoir de faire le bien. A ses côtés étaient assises madame la duchesse d'Orléans, heureuse mère d'une belle et nombreuse famille, et madame la Dauphine, qui tâchait de se consoler de ne pas avoir un pareil bonheur, en adoptant tous les malheureux: femme sublime dans l'infortune, héroïque dans le danger, et qui, en passant par tous les degrés du malheur, est arrivée à cette hauteur de vertu devant laquelle s'abaissent toutes les gloires humaines. Près d'elle, on voyait M. le duc d'Orléans, dont Charles X aimait à se rappeler les témoignages de zèle, de fidélité et de dévoûment, lorsque exilés tous deux sur des bords étrangers, ils partageaient les mêmes malheurs et formaient les mêmes espérances: puis Madame, duchesse de Berry, si heureuse, si fière, si belle de son fils, aimant les arts qu'elle protège et cultive, donnant à tout ce qui l'environne la vie et la gaieté, ne voyant alors dans l'avenir que des jours sereins, et ne se doutant pas que les pauvres et les infirmes de son hospice de Rosny seraient bientôt réduits à implorer la charité publique. N'oublions dans ce tableau de famille, ni M. le Dauphin, ni mademoiselle d'Orléans, ni les ducs de Chartres, de Nemours, et d'Aumale, ni le prince de Joinville, ni les deux jeunes et jolies princesses d'Orléans, ni Mademoiselle, si gaie, si gracieuse, si spirituelle: regrettons de n'y pas voir M. le duc de Bourbon, que ses infirmités retiennent à son château de Saint-Leu, où il devait espérer de mourir tranquille et heureux. Mais réservons toute notre attention pour cet enfant, qui bientôt doit jouer un rôle si important parmi les augustes convives.

Déjà les deux premiers services ont épuisé la patience de ces jeunes cœurs, dont le respect arrête encore l'élan joyeux: le moment est enfin venu, et tous les yeux se sont tournés vers l'officier de la bouche, qui porte sur un plateau d'argent,

recouvert d'une serviette, les quinze gâteaux, dont un seul contient la fève désirée. C'est le duc d'Aumale, qui, par le droit du plus jeune, les distribue aux convives, en ayant soin d'en garder un pour lui. Chacun s'empresse de connaître son sort, et les exclamations de l'ambition déçue se font entendre de tous côtés. Un seul enfant rougit et se tait; non qu'il soit embarrassé du rang où il est appelé; mais il ne veut pas humilier ses compétiteurs par l'éclat de sa joie innocente. Sa nouvelle majesté ne peut cependant pas garder long-temps l'incognito, et le duc de Bordeaux est proclamé roi de la fève aux acclamations unanimes. C'est alors qu'à l'exemple du nouveau souverain tous les enfants se livrent à une gaieté que le Roi et Madame animent et partagent, et que la Dauphine ne cherche point à contenir. Déjà le choix de la reine est fait: c'est madame la duchesse d'Orléans, qui se prête volontiers à recevoir un honneur qu'elle n'a peut-être pas envié; et le dîner s'achève au milieu des éclats de rire, et des cris de *Le roi boit! La reine boit!* mille fois répétés.

Les augustes personnages, assis autour de cette table royale, n'étaient pas les seuls admis à prendre leur part du gâteau des rois. Les parcelles de ce gâteau se répandaient avec profusion sur toute la France. Je vous en atteste ici, vous, poètes et écrivains, dont Charles X aimait à encourager les nobles travaux; vous, artistes habiles dont les tableaux peuplent nos musées et décorent nos palais, dont les statues ornent nos ponts et nos places publiques; vous, disciples d'Euterpe et de Thalie, dont sa munificence récompensait les talents; vous, simples artisans dont il enrichissait l'industrie; et vous, villages incendiés; vous, vieux et infirmes serviteurs de la République et de l'Empire; vous, veuves désolées et orphelins délaissés; vous-mêmes aussi, grands et puissants du jour, ne receviez-vous pas votre part du gâteau des rois?

Mais on va se lever de table; et Charles X demande un moment de silence qu'il obtient avec peine:

„Sire, dit-il à son petit-fils, votre règne va finir dans

„cinq minutes: votre majesté n'a-t-elle pas d'ordres à me „donner?

— „Oui, bon-papa, je veux....

— „Vous voulez! prenez garde: en France, le roi dit: „*Nous voulons*, et quelquefois même: *Ils veulent*.

— „Eh bien, nous voulons que notre gouverneur nous avance „trois mois de notre pension....

— „Que ferez-vous de tant d'argent?

— „Bon-papa, la mère d'un brave soldat de votre garde a „eu sa chaumière incendiée, et ce n'est pas trop pour la faire „rebâtir.....

— „C'est bien; je m'en charge....

— „Non, bon-papa, parce que si c'est vous, ce ne sera „pas moi.

— „Et que ferez-vous sans argent pendant ces trois mois?

— „Je tâcherai d'en gagner par les bons points que j'aurai „de mes instituteurs, et que vous me payez toujours.

— „Ah! vous comptez là-dessus?

— „Sans-doute; ne faut-il pas que j'habille mes pauvres? „car j'ai des pauvres, comme vous, comme maman, comme „ma tante.... Oh! j'ai fait mon calcul, et je suis bien con„tent. Quand j'aurai donné dix francs à la pauvre femme du „bois de Boulogne qui a un petit enfant malade, il me restera „encore vingt sous pour faire le prince."

A ces mots, Charles X embrassa avec tendresse son petit-fils, et s'écria: „Heureuse France, si jamais il est roi!"

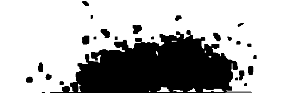
Éd. MENNECHET.

# LES PETITS MÉTIERS.

Paris est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville, qui n'ont plus aucun cens passé la barrière; industrie d'égoût et de carrefour, de mansarde et de ruisseau; industrie de hasard qui a ses espérances, ses maîtrises, son service central; industrie de chiffons, de vieux clous, de verres cassés, de poèmes épiques et de vaudevilles. Toutes choses dont je dois parler gravement et avec estime; toutes industries avouées par la probité la plus sévère, le besoin le plus légitime; toutes industries qui font vivre des familles, qui envoient des enfants au collège, qui donnent des dots aux filles à marier, et souvent un tombeau au Père-Lachaise quand le spéculateur a été riche, heureux, honnête homme, et qu'il n'a pas fait son testament pour des ingrats.

Voyez-vous, le petit métier domine dans cette grande cité. Il en coûte si cher pour acheter une charge, même d'huissier-priseur! Il faut tant d'argent pour ouvrir la plus petite boutique, dans un temps où il n'y a pas de boutique sans glaces contre le mur et sans acajou au comptoir! Les propriétaires de Paris sont si durs, le papier est si difficile à escompter! Cependant, il faut vivre! il faut échapper au désordre et à l'hôpital! Vive donc le petit métier sans boutique, sans patente, sans propriétaire, sans lettre de change, sans profit, le petit métier en

plein air, à pied, les mains dans les poches, la hotte sur le dos, ou mollement étendu au coin de la rue sur les crochets du commissionnaire, attendant un chaland qui va venir. A une heure du matin, dans les halles, quand tout Paris vient d'entrer dans le sommeil, sommeil haletant et précipité, et plein de remords, et entrecoupé de voluptés fugitives; sommeil dans la soie volée, véritable cauchemar commencé au bruit des voitures, et qui s'achève aux cris des marchands d'habits; vous entendez autour des halles un bruit singulièrement animé. On ne dort pas aux halles, les petits métiers commencent. Alors arrive de toutes parts, attelé à de petites voitures, un peuple de négociants qui spéculeront toute la journée sur un boisseau de pommes de terre, sur douze bottes de carottes, sur un paquet d'oignons, sur quelques douzaines d'œufs. Pendant que le grand commerce de comestibles reste immobile à sa place, attendant fièrement les cuisiniers des grandes maisons et le fier cordon-bleu de la bourgeoisie, voilà nos spéculateurs en petit qui s'éparpillent de bonne heure pour porter aux pauvres et aux poètes leur nourriture de la journée. Le pauvre mourrait de faim sans ces carottes, ces pommes de terre et ces œufs équivoques; le pauvre n'est pas assez riche pour aller chercher ses vivres à la halle, où tout est à meilleur marché; il attend à son cinquième étage; il attend non-seulement la providence de chaque jour, mais la providence de chaque heure de la journée. Ainsi est fait le grand Paris, le Paris qui travaille et qui espère. Toute la vie de ce Paris de second ordre se passe à acheter son repas à des revendeurs. Le matin, quand la laitière a préparé son lait et se repose noblement à côté de son chien et de son vase en fer-blanc, vous voyez arriver à la file tout le quartier matinal; des femmes en casaque blanche, pâles encore de leur sommeil, et les cheveux retenus dans leur mouchoir; de petites filles de quinze ans, qui viennent à la place de leurs mères, violettes de froid et les cheveux flottants; la femme de chambre joviale, le célibataire empesé, le portier ricaneur, l'employé qui se sent humilié de venir chercher sa pitance au grand jour; innocentes abeilles autour



de la ruche; la laitière leur dispense son lait d'une main avare; la distribution dure jusqu'à midi: cette laitière n'a jamais eu une vache à elle, elle n'a jamais entendu le chant de la poule qui pondit ses œufs; toute sa ferme est située dans une maison de la rue aux Ours, son rustique enfant est petit-clerc d'une étude, et l'honnête laboureur son mari tient les cannes et les chapeaux dans une maison de jeu.

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Écoutez! à midi voilà Paris qui se réveille! Le bruit monte aux cieux; tout s'agite, les grands et les petits métiers entrent en concurrence. Chaque métier à Paris a sa concurrence et sa parodie. Haut et bas, honnête ou non, permis ou toléré; cherchez bien! et partout vous trouverez à côté des grandes spéculations appuyées sur des capitaux immenses, les spéculations de la petite propriété, du commerce modeste, du marchand qui n'en est pas un. Voyez Paris. A côté du cachemire de l'Orient, éternel sujet des plaisanteries de M. Scribe, le cachemire-Ternaux; non loin du cachemire-Ternaux, la marchande à la toilette étale ses guenilles restaurées; puis plus bas, madame la Ressource, un carton sous le bras, s'en va louant à tant par jour la dentelle trouée, le manteau doré du théâtre, et jusques à la cornette et à la chemise de la prostitution. Le petit métier est un Protée qui ne rougit de rien, qui se plie et se replie dans tous les sens, qui se mettra tout nu pour avoir de quoi se vêtir, qui se vautrera, s'il le faut, dans la fange, qui ne craint aucune espèce de honte, aucun genre d'usure, qui se glisse, s'intrigue, se pousse, se presse, qui veille les nuits et les jours, qui fait le mort, qui prendra toutes les allures. Vous savez l'histoire de saint Siméon Stylite, qui est resté quinze ans logé au sommet d'une colonne? A Paris, pour de l'argent et pour très-peu d'argent, vous trouverez facilement un homme qui remplira ce métier-là. Car être Dieu aujourd'hui, cela est devenu un bien petit métier.

Allons dans la ville. Descendu de votre chambre, vous passez nécessairement devant la loge du portier. Cette loge

est une espèce de niche au rez-de-chaussée, dans laquelle très-souvent, on n'oserait pas loger son chien, pour peu qu'on eût un beau chien. Figurez-vous un espace de sept à huit pieds au plus; là se tient souvent toute une famille; le père qui fait des souliers, la mère qui lit des romans, la fille qui déclame des vers, espoir du Théâtre-Français; le fils aîné qui joue du violon, compositeur futur de l'Ambigu, le dernier né qui broie des couleurs chez Eugène Delacroix, ou qui prépare les cuivres de Johannot. Tout ce monde d'artistes vit et pense, et travaille, et compose, et se passionne, en gardant la maison que vous habitez, en tirant le cordon de la porte au premier bruit du marteau. Savez-vous où ils nichent? savez-vous comment tous ces enfants sont venus dans le monde? comment ils ont grandi? comment ils ont trouvé le *victum* et *vestitum* dans cette difficile condition? qui le sait? qui pourrait le dire? Le père de toute cette famille touche trois cents francs par an pour sa place, et c'est là tout. Cependant la famille est élevée; le père a deux habits, la mère une robe de mérinos, la jeune fille une chaîne d'or, et le fils aîné une paire de bottes. Miracle de l'industrie, de la patience, du travail, et d'une volonté ferme! Il y a des miracles de cette force-là dans toutes les maisons de Paris.

Je ne vous retiens pas plus long-temps à votre porte; vous sortez. Prenez garde à cet homme qui est accroupi dans le ruisseau. Cet homme est un regratteur; il gratte et regratte entre les pierres. Il n'en veut pas aux chiffons, il n'en veut pas aux immondices, il n'en veut pas aux vieux papiers que le vent emporte; chiffons, immondices, vieux papiers, ce sont marchandises d'une nature trop relevée pour notre commerçant. Il en veut, lui, tout simplement, aux clous égarés de la ferrure des chevaux, aux parcelles de fer emportées par le frottement au cercle de la roue; il lave la boue de la ville, cet homme, comme d'autres esclaves lavent le sable d'or du Mexique; il est heureux d'amener un clou sans tête, comme d'autres nègres qui trouvent un diamant dans les mines. Voyez cet homme! quelle attitude pénible! comme il est couché sur sa proie, que de passion et





d'avidité dans le regard! comme il joue avec la fortune! que d'imprécations dans son ame! comme son cœur bat dans sa poitrine! Pauvre homme, hélas! la mine est peu abondante! La révolution de juillet a renvoyé tant de chevaux à la charrue, elle a réformé tant de voitures, que c'est à-peine si le ruisseau charrie encore assez de fer pour que le regratteur gagne de quoi aller, le dimanche et le lundi, se consoler à la barrière. Dans des temps meilleurs, il y restait trois jours!

Quand vous avez évité le regratteur et l'eau qu'il jette de côté et d'autre, vous tombez d'ordinaire vis-à-vis le commissionnaire du quartier. Le commissionnaire du quartier est le plus souvent un épais gaillard à la vaste poitrine, aux larges épaules, à la barbe noire; on sent à le voir que c'est un homme à son aise, qui ne doit rien à personne, à qui on doit beaucoup, et qui n'est pas sans avoir quelque bonne réserve pour les mauvais jours. Le commissionnaire du quartier, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous; il est de toutes les maisons, il entre et il sort à volonté; on l'appelle pour scier le bois en hiver, pour monter les fleurs en été, pour porter une lettre en tout temps; c'est lui qui conduit monsieur à la diligence, qui va au-devant de madame à son retour; le commissionnaire a un nom à lui; on sait de quel pays il est, quel est son âge et celui de sa mère; il est l'ami de la cuisinière, et l'ennemi du portier; du reste indépendant comme un domestique qui a plusieurs maîtres; intelligent et actif comme un cultivateur qui espère; faisant beaucoup en agissant peu, parcourant beaucoup de chemin en allant au pas; ne disant jamais rien de trop; discret, sobre, toujours prêt à se mettre en route, toujours prêt à obliger, et obligeant avec le même zèle, soit affaires, soit amour. Une rue de Paris ne serait pas complète si elle n'avait pas son commissionnaire à elle, à côté de l'épicier ou du marchand de vin.

Plus loin, sur le Pont-Neuf, sur le quai de la Grève, hors des boutiques, vagabonds ou stationnaires, sans patente mais non pas sans aveu, vous rencontrez une race d'industriels, toujours occupés, qui se croisent dans tous les sens et sans confusion. L'un, appuyé sur son échoppe d'un pied carré, sollicite, pour

un sou, la faveur de rendre son lustre à votre chaussure délustrée; l'autre, d'une voix enrouée, appelle votre caniche qu'il veut tondre à toute force; le caniche épouvanté se presse près de son maître en aboyant; celui-ci vend des allumettes; celle-là des épingles; ce vieillard gagne sa vie avec le sucre d'orge. Voyez cette large commère! elle porte sur son ventre l'attirail d'une cuisine; le fourneau est allumé; la graisse éclate dans la poêle à frire, la friture se dessine sous toutes les formes; l'air est embaumé à dix pas à la ronde; la saucisse succulente, la pomme de terre dorée, la côtelette de porc frais, appétissantes friandises de la place de Grève. Que dis-je? le merlan délicat, la sole, le goujon, mets délectables d'une société plus choisie, appellent tour à tour l'appétit du passant; la boucherie est à côté de la cuisine; le poisson frais est suspendu sur les hanches de la cuisinière, destiné à remplacer le poisson frit. Il est une heure; le Parisien fait son second repas; il a mangé une tasse de lait le matin, à une heure il mangera pour quatre sous de pommes de terre ou d'autre friture, enveloppées dans une feuille de papier imprimé. Tout en dînant au soleil, appuyé contre le parapet du pont, et en regardant un faiseur de tours, le Parisien peut lire de temps à autre les nouvelles de la politique et des arts dans la bien-heureuse enveloppe de son dîner. Ainsi, tous les plaisirs à la fois se réunissent à cette heure fortunée pour l'habitant de Paris; l'eau du fleuve, le soleil dans le ciel, l'oiseau du quai des Orfèvres, qui chante; le bateleur qui joue, la friture qui frémit, les nouvelles politiques du journal de la veille; il s'en faut encore de trois jours pour que le politique du port de Marseille en lise autant à son lever, que n'en peut lire l'honnête ouvrier du quai de Grève à son second repas.

Or ne croyez pas que cette industrie à-part soit à la portée de tous les hommes de ce monde. La petite industrie parisienne n'est faite que pour le Parisien. Il n'y a que le Parisien qui comprenne, qui aime, qui sache apprécier à leur juste valeur tous ces petits marchands. Le petit marchand est un être essentiellement parisien, une nécessité essentiellement parisienne. Il n'y a que le Parisien qui sache arrêter, par une ardente soif

d'été, un honnête marchand de coco, qui cause avec lui en essuyant son verre argenté, qui lui fasse remplir le verre jusqu'au bord, et qui demande la monnaie de ses dix centimes après avoir bu et causé pour deux sous au moins avec l'honnête marchand de coco. Le marchand de coco, bon enfant, sourit agréablement au Parisien, lui rend deux centimes sur cinq, et, après l'avoir salué poliment, il se met à crier de nouveau son *coco à la glace!* véritable providence des soldats et des bonnes d'enfants!

A la place de mon Parisien, imaginez un homme de province bien dédaigneux, bien dégoûté, bien altéré, il passera fièrement devant la bienfaisante tisane; il dédaignera le sourire bienveillant de la vieille Hébé qui l'appellera, et une heure après il se donnera une indigestion avec un pot de bière tournée qu'il boira dans un estaminet.

Il n'y a que le Parisien, dans le monde, pour parler à une poissarde, pour être agréable avec une écaillère, pour ne pas irriter une cuisinière ambulante tout en marchandant son repas. Le Parisien est bien élevé, il est poli, il a le parler doux, il évite toutes les dissonnances; en même temps il ne rougit de rien; il accoste en plein jour la grisette qui lui plaît; il fait son repas dans la rue, il entre chez le marchand de vin et il boit; c'est Diogène qui s'est lavé les mains avec de la pâte d'amandes. Ne craignez pas qu'il en soit ainsi de l'homme de province. L'homme de province est fier; c'est le type du niais endimanché. Il dédaigne toutes les facilités de la vie. Tout à l'heure vous l'avez vu aimant mieux mourir de soif que de boire du coco, à-présent voyez-le entrer dans une de ces cavernes empestées où l'on dîne à vingt-quatre sous par tête; le provincial s'assied fièrement à une table d'une froide propreté, il avale ses quatre plats sans mot dire, et après la mince tranche de bœuf, le civet de lapin, l'omelette soufflée, le petit pot de crème et le petit verre, il sort de là, l'œil triste, le ventre creux, l'estomac malade; sans se douter qu'à la place de Grève, ou sur quelque joyeux boulevart, il aurait fait un très-excellent dîner et très-joyeux avec la moitié moins d'argent. Que voulez-

vous? quand le provincial dîne, il lui faut avant tout une serviette et un couvert d'argent.

Le Parisien, qui vit à l'air, qui flâne, qui fait le beau, qui fait le voluptueux au soleil, qui se chauffe dans les galeries du Palais-Royal en hiver, qui a des amusements pour toutes les heures, qui est suivi à chaque pas qu'il fait par un troupeau d'esclaves prêts à satisfaire ses désirs au moindre geste; le Parisien se laisse être heureux autant qu'on veut le faire heureux. Il est dégagé de tous les soucis de la vie. On a inventé pour lui un détail marchand qui ferait peur à tout autre peuple. Si le Parisien le veut, on lui donne du sucre pour un sou, on lui vend une aile de volaille, une cuisse de perdrix ou le croupion d'un faisan; le Parisien a ce qu'il veut. Parlez, riches de la terre, qu'avez-vous donc qu'il n'ait pas, lui? Cet insouciant flâneur est aussi beau que vous, et aussi bon et aussi riche. Vous mettez une robe de gaze, madame la duchesse; vous jetez une rose dans vos cheveux; un frais ruban orne votre taille: demain, aujourd'hui peut-être, Jenny, la bouquetière, mettra votre robe de gaze; elle jettera la fleur de vos cheveux dans ses cheveux; le frais ruban entourera la taille de Jenny, seulement il sera serré d'un cran de plus.

Il en est ainsi pour tout ce qui se fait, se fabrique, s'invente et s'importe à Paris. Tout ce travail, toutes ces recherches, tout ce luxe, c'est pour le Parisien. On appelle Staub, on lui commande un habit, on choisit l'étoffe soyeuse, on indique la couleur des boutons et la qualité de la doublure, on a un gilet qui vient d'Angleterre, on porte des bottes de Sakoski, c'est à-peine si votre chapeau pèse trois onces; allons, Dandy, mets-toi à la torture dans ton habit neuf, gène tes pieds dans tes bottes, étouffe-toi dans ton gilet; porte à la main ton chapeau, de peur de déranger l'artifice de tes cheveux. Huit jours après passe le marchand d'habits. — *Vieux habits! vieux galons! achetez des habits! vendez des habits!* O Sakoski! ô Staub! Les bottes de Sakoski, bien qu'un peu larges, passent aux pieds d'un marchand de contre-marques; l'habit de Staub est endossé par un figurant

du Gymnase, à qui son théâtre donne vingt sous par jour, à condition qu'il sera très-bien mis.

Puisque j'en suis au marchand de contre-marques et au figurant de théâtre, parlons-en.

Le marchand de contre-marques est le marchand de plaisirs dramatiques pour le Parisien. Le Parisien et le très-grand seigneur d'autrefois étaient les seuls qui eussent le privilége de ne pas payer au spectacle. A-présent, qu'il n'y a plus de grands seigneurs, le Parisien est le seul qui jouisse du privilége. Donc la première pièce se joue; le riche arrive, il s'ennuie et s'endort; il s'en va; il jette ou il vend sa carte à des spéculateurs qui sont à la porte du théâtre, et aussitôt le Parisien accourt, ou plutôt on va le chercher. — Voulez-vous voir danser madame Alexis Dupont, Parisien? — Voulez-vous voir jouer mademoiselle Georges, à son cinquième acte, Parisien? — Parisien, Odry va commencer, et il est charmant! Et voilà mon Parisien, le cigare à la bouche, qui réfléchit, qui est distrait, qui marchande, qui accepte et qui voit, pour le prix de la chandelle qu'il brûlerait le soir à la maison, tout le beau du spectacle dédaigné par le riche. Le voilà qui applaudit, qui rit, qui siffle, qui s'amuse; c'est pour lui seul qu'il y a un Opéra dans le monde, pour lui seul qu'on fait de l'art et de la poésie en France. Homme heureux! il s'est levé; on l'a servi dès le matin; pour lui la poule a pondu son œuf, la vache a donné son lait, le commissionnaire a pris ses crochets, le décrotteur a débouché son cirage; pour lui le tailleur a fait tous les habits que vous voyez; c'est pour lui que tous les fournisseurs travaillent, que toutes les boutiques s'éclairent, que les théâtres sont ouverts. Heureuse, trois fois heureuse influence des très-petits métiers.

Le petit métier est la Providence du Parisien qui n'est pas riche. Le petit métier le défend de l'ennui et du désespoir, et le met au niveau de toutes les fortunes; il lui donne les moyens de satisfaire tous ses désirs. C'est aux petits métiers que le Parisien doit son bien-être et sa maison, et ses gens et sa voiture. Dernièrement encore, les petits métiers ont donné à chaque Parisien une grande voiture à deux et à trois chevaux, toujours

à ses ordres, toujours prête à lui faire traverser la ville dans tous les sens. Insouciant et paresseux bonhomme de Paris! Il a fallu que le conducteur d'omnibus eût la livrée, il a réglé le nombre et la couleur des chevaux; il a pris tous les soins possibles de son équipage. Aussi quand il est gravement étalé sur les coussins élastiques, appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire, vous pouvez nous en croire, le Parisien n'a rien à envier à son voisin, le ci-devant marquis, qui, pour aller en voiture, a des chevaux à acheter, une écurie à louer, du foin et des valets à payer sans compter qu'il est obligé d'aller en fiacre le plus souvent.

A Paris, grâce au petit métier, il n'est pas de chose qui n'ait deux prix, deux prix extrêmes, le prix fort et le vil prix; il n'y a pas de juste milieu, bien que souvent prix fort et vil prix ce soit identiquement la même chose. Ainsi on vend du gibier sur le Boulevart-Neuf et chez madame Chevet; on joue à la roulette dans le *Salon des Princes* tout doré; somptueuse caverne où s'est consommée le ruine de tant de malheureux; on joue à la roulette sur le Pont-Neuf. Si le boulevart des Italiens est fier de l'Opéra, le boulevart du café Turc a aussi bien que l'Opéra, et beaucoup mieux que M. Albert, il a les Funambules et Debureau, le gille sublime. Eh! mon Dieu, qui pourrait dire si on a moins de plaisir au bal de la Chaussée-d'Antin qu'à celui de la Courtille? Quelle différence trouvez-vous donc à triompher de la coquette en rubans et en soie, ou à pourchasser le soir la *grisette* à l'œil noir et au pied furtif; la *grisette*, véritable création parisienne, fleur à demi épanouie de sa corbeille, l'honneur de ses jardins et de ses magasins somptueux, la poésie de son étudiant, a quelque chose d'aimable, qui n'est pas le vice et qui n'est pas la vertu. La grisette petit négociant, lui aussi, joyeux, alerte, insouciant, fait pour le Parisien, et que lui seul sait comprendre! Mon Dieu! vous le voyez, vice ou vertu, peine et plaisir, amour et repentir, c'est partout et toujours la même chose pour le Parisien.

Le Parisien est l'égal de quiconque vient habiter sa ville, il est son égal en plaisirs, en bonheur, en amour; il partage

ses fêtes, ses affections, son luxe; seulement, l'un est malade dans son lit, l'autre est malade à l'hôpital, avec cette différence toutefois en faveur du pauvre, que le médecin est le même au palais du riche et à l'hôpital. Seulement entre le palais et l'hôpital, M. Dupuytren lui-même n'hésite pas, c'est toujours le Parisien, le Parisien de Paris, le malade de l'hôpital qui est visité le premier.

Et non-seulement le petit métier s'applique aux nécessités de la vie et à ces besoins de luxe qui sont encore une nécessité; mais encore le petit métier s'inquiète des caprices les plus bizarres, les plus inattendus du cœur et de l'esprit de l'homme de ces caprices qu'on ne voit qu'au riche et au puissant, que les riches seuls se permettent dans les autres pays, et que le Parisien se permet dans le sien à tous propos, sans rime ni raison, par cela seul qu'il sait ce qu'il veut, qu'il le connaît, qu'il le veut, qu'il n'a qu'un temps à vivre, et qu'il est Parisien de Paris.

Par exemple, Catherine veut écrire à Jean-Jean, qui est à Chartres; Catherine ne sait pas écrire; pour quatre sous, Catherine enverra à Jean-Jean une lettre bien dictée, bien sentimentale, sans aucune faute d'ortographe, sur papier vélin parfumé, avec un cachet en cire et armoiries. Le sergent-major quand Jean-Jean recevra cette lettre, lui demandera sérieusement si ce n'est pas madame de Sévigné qui lui écrit. D'autre part, vous avez un oncle, membre de la société polytechnique: pour peu que votre oncle aime les vers; pour quinze sous, en vous y prenant un jour à l'avance, vous aurez une chanson faite exprès pour la fête de ce digne oncle, dans laquelle chanson sera son nom, lequel nom rimera avec le vers suivant, si vous voulez ajouter cinq sous de plus. Savez-vous qu'il y a un théâtre à Paris à la grille du Luxembourg, où un marquis fait un vaudeville pour douze francs, avec tous les couplets? Un mélodrame se paie vingt-cinq francs en ce lieu; on a payé quarante francs la pièce intitulée *Napoléon!*

Il y a des gens qui vous vendront un quart de mélodrame à l'Ambigu. Sur le quai aux Volailles, vous ne sauriez croire combien il y a d'écrivains qui font un volume de roman pour

un billet de cinquante francs. Ils escomptent leur billet à quinze pour cent à leur libraire, et il se trouve que le libraire n'a pas gagné grand'chose quand le volume est imprimé.

Toute une famille habite un rez-de-chaussée dans un quartier malsain. A les voir, on ne devinerait guère quel métier font ces gens-là; ils sortent tous à de certaines heures du jour; ils vivent; ils sont dédaigneux pour leurs voisins; ils ne rentrent à leurs taudis que bien avant dans la nuit; ils étudient; ils font des évolutions. Quand le maître de la famille sort, il emmène avec lui tout son monde, jusqu'à son vieux père, jusqu'à sa mère infirme, le petit enfant qui sort du berceau n'est pas oublié; quelquefois même le caniche Azor et la pie Margot sont de la partie. Famille bohème! Ce père de famille est comparse de théâtre; toute sa vie il a figuré dans les théâtres sans jamais avoir la dignité d'un acteur, sans jamais songer à dire un mot au parterre. Cet homme a subi, lui aussi, toutes les vicissitudes du drame. Quand il y avait des Romains au théâtre, Romain en toge et en robe de pourpre, il a gagné un rhumatisme au bras droit à force d'avoir le bras nu. Les Colins d'opéra-comique ont été funestes à sa cuisse gauche, qui n'était vêtue que d'une simple percaline, garnie d'une faveur rose ou bleue; l'importation des *Brigands* de Schiller en France, ç'a été aussi une époque fatale de sa vie. Les brigands de théâtre lui firent grand tort; un jour il eut la tête fracassée d'un coup d'épée de bois; un autre jour il reçut un coup de feu dans les yeux; puis vinrent les monstres, les diables, le feu d'enfer, il fallut se barbouiller de rouge et de noir, se mettre des serpents sur la tête, se jeter à corps perdu dans le gouffre; puis la vérité du drame envahissant toujours, on fit monter le comparse à cheval, on le fit monter sur les toits, on l'exposa à se rouer les membres, on le couvrit de plaies infâmes, on le marqua à fer rouge, on donna le knout au malheureux comparse; puis, comme à force de progrès les théâtres furent déserts, on réduisit le prix du comparse, on le força de se fournir de rouge, de blanc et de mollets, toutes choses qui n'étaient pas à sa charge autrefois. Alors il fallut avoir recours



à d'autres moyens; l'homme comparse se multiplia de toutes les manières, il fit paraître sa femme et ses enfants, il fit venir son frère et sa sœur, il habilla son vieux père en sénateur, en doge, en Pair de France; sa vieille mère eut un rôle dans les drames de la révolution et de l'empire; tout devint matière théâtrale chez cet homme; cette pie que vous voyez pendue à sa fenêtre, elle joue son rôle dans la *Pie voleuse*; ce chien fut sublime dans le *Chien de Montargis*; dans ce rez-de-chaussée, humide et malsain, vous trouverez, au résumé, tout l'art dramatique de nos jours.

C'est là sans contredit un petit métier s'il en fut. Faire des couplets, déchirer une comédie en lambeaux pour en construire un vaudeville, paraître devant un comité de lecture, se mettre en quatre pour enfanter cette œuvre malheureuse, et quand l'ouvrage va être joué, se mettre à genoux devant des pauvres diables qui font encore un plus petit métier que le vôtre, cela est dur en vérité.

Le jour de la première représentation est venu. Chez le marchand de vin du coin se réunissent tous les littérateurs du parterre; ils se donnent le mot d'ordre: on leur indique où il faut rire, où il faut pleurer; à quel moment précis il sera nécessaire de montrer de l'enthousiasme; le succès se complote, se prépare, se décide au cabaret. Je ne connais pas de plus petit métier que celui-là, si ce n'est le métier des auteurs.

Souvent il arrive que les métiers changent de titre; le petit métier devient un grand métier, le grand métier n'est plus qu'un fort petit métier. Quel homme c'était autrefois que le premier veneur! le grand aumônier! le maître des cérémonies! Quel grand commerce aujourd'hui que celui de M. Fumade, le marchand de briquets phosphoriques, celui de M. Hunt le fabricant de cirage! Le décrotteur ambitieux fait orner son magasin de glaces et de gravures. Dans une rue du Marais, sur un large écriteau vous pourrez lire cette inscription en grosses lettres: *Dutocq fils, successeur de son père, fabricant de sacs en papier.*

C'est un métier d'ouvrir la portière des voitures à la sortie

des spectacles; c'est un métier d'accorder un piano; le pauvre diable entre dans le salon, il ouvre l'instrument fatigué de sonates, il donne le ton aux notes discordantes; il n'a pas d'instrument à lui, ce grand artiste; quand le piano est d'accord, il se livre en tremblant de joie au bonheur de faire un peu de musique; puis le valet de chambre arrive, on le congédie au milieu de son improvisation commencée; il est payé un peu moins cher que le frotteur, voilà tout.

Que voulez-vous? quelle est l'envie qui vous presse? Vous voulez une seule rose pour mettre à votre boutonnière, on vous vendra une seule rose. Vous avez de la violette pour un sou, au pont des Arts. Suivez le quai, vous aurez un volume in-8° avec la valeur de dix bouquets de violettes. Vous êtes peintre, vous avez besoin d'une belle figure: Mars ou Vénus, la beauté ou la gloire; voici Mars en guenilles, humble, triste contenance, qui crie, l'œil humide, les genoux troués; voici Vénus, taille élégante, blanches épaules, le sein qui bat, la main bien faite. Ôtez votre voile, ô déesse! montrez-nous ce sein fait pour l'amour; découvrez ces blanches épaules, étendez ce pied charmant; faites que je vous voie telle que vous êtes sortie du sein des mers, ô déesse! Vous prenez le dieu et la déesse à l'heure; cela vous coûte tout autant qu'une course de fiacre avant le nouveau tarif.

La science est au même taux que la beauté, la science et l'art abondent dans cette grande ville; elle regorge de professeurs de toutes sortes. Depuis les derniers et malheureux soulèvements de l'Italie, les maîtres d'italien sont à plus vil prix que les maîtres de latin et de belles-lettres; l'allemand se paie davantage; le Polonais est à rien, et franchement qui voudrait apprendre ta langue, malheureuse Pologne! En fait d'éducation, de professorat, et de science, je ne connais guère d'estimés et d'heureux que les danseurs. Il en a été ainsi dans tous les temps.

L'usure même, l'infâme usure s'est faite petit métier, pour dépouiller le malheureux plus facilement. L'usure se revêt d'une souquenille usée, elle prend la forme d'un épicier voisin



des Halles; elle prête six francs, pour toucher six francs cinq centimes à la fin de la journée; elle achète le papier du Mont-de-Piété, ce maître usurier, ce vil fripon, qui se cache sous le manteau de Tartuffe, et sur ce papier usuraire, elle trouve encore le moyen de voler quelque chose: ainsi, il n'est rien à Paris qui ne puisse se réduire à sa plus simple expression; voici de l'or, suivez l'échelle décroissante, vous arriverez au billon; voici la religion catholique! vous avez les saint-simoniens; voici Saint-Sulpice, le grand temple chrétien, vous êtes à l'écurie de Châtel; voici le pape Clément XIV, vous arrivez à l'alcôve de madame Bazare la papesse; voici le Théâtre-Français, vous êtes à l'Ambigu; quel chaos! quel indéfinissable mouvement! vous allez d'un dieu à un escroc; d'un roi à un charlatan; du Mont-de-Piété à un huissier; de Talma à M. Marty; de l'Académie à la hotte du chiffonnier. O trois et quatre fois profanation!

Ce n'est pas que je mette l'honorable et illustre profession de chiffonnier au nombre des petits métiers. A Dieu ne plaise, mes maîtres, que je m'attire votre colère! Dans les petits métiers, le chiffonnier est au moins le premier. Le chiffonnier est le plus grand des industriels en petit: c'est un être à port grave, solennel, muet, qui dort le jour, qui vit dans la nuit, qui travaille, qui spécule la nuit; c'est le dernier être de la création qui fasse justice de tout ce qui se dit ou s'imprime dans le monde. Le chiffonnier est inexorable comme le destin, il est patient comme le destin. Il attend; mais quand le jour du croc est venu, rien ne peut retenir son bras, tout un monde a passé dans sa hotte. Les lois de l'empire, dans cette hotte immense, courent rejoindre les décrets républicains. Tous nos poèmes épiques depuis Voltaire y ont passé. Tout journal, depuis trente ans, s'est englouti dans cette hotte, après avoir dévoré tout ce qui s'était remis debout. La hotte du chiffonnier c'est la grande voirie où viennent se rendre toutes les immondices du corps social. Sous ce rapport, le chiffonnier est un être à part, qui mérite son histoire à-part. Le chiffonnier est bien mieux qu'un industriel, le chiffonnier est un magistrat.

magistrat qui juge sans appel, qui est tout à la fois le juge, l'instrument, et le bourreau.

J'ai oublié bien des petits métiers sans-doute. Il en est dont on ne parle pas, et que tout le monde sait. A mon sens, le plus petit des métiers consisterait à vendre la louange, s'il n'y avait pas encore un métier plus petit qui consiste à l'acheter.

JULES JANIN.

# LES TUILERIES.

Lorsque je vis poser des planches pour enclore un certain espace du jardin public, devant le château des Tuileries, je craignis avec tout Paris, que l'on ne gâtât l'œuvre élégante de Philibert de Lorme et de Jean Bullant. Les planches sont tombées, et je reconnais en avoir été quitte pour la peur. Qu'a-t-on vu derrière le rideau de bois? un jardinet dont l'apparition m'a fait cependant assez de plaisir. Puisqu'il n'est jamais question de Dieu, de la Providence, de la religion dans les discours du trône, dans les discussions de la tribune, dans le préambule des lois; puisque la postérité ne saura si nous étions athées, déistes, païens, chrétiens, catholiques, protestants, saint-simoniens, l'an de merci 1831 du juste-milieu, je l'avouerai, j'ai été aise de retrouver devant le palais des rois, comme devant un presbytère, un petit parterre de curé, ou plutôt d'abbé à gros bénéfices: cela sent du moins les anciens jours. Fortunat nous apprend que la reine Ultrogothe avait dans Paris un boulingrin dont les gazons étaient semés et tondus de la main de son royal époux, Childebert I, fondateur de l'église de Saint-Germain-des-Prés. L'empereur très-chrétien Charlemagne voulait que l'on cultivât, dans ses jardins, toutes sortes d'herbès, à savoir: des lis, des roses, du fenugrec, de la sauge, des coloquintes, des citrouilles, de la barbe de Jupiter, etc.

*Volumus quod in horto omnes herbas habeant, id est: Lilium, rosas, fœnigræcum, salviam, coloquintidas, pepones, Jovibarbam, etc.* Louis XIV, parlant de Charlemagne, disait que les princes de sa maison (de la maison de Louis XIV, dans laquelle il comprenait Charlemagne) avaient toujours pensé que la limite naturelle de la France au nord-est et au nord, était la rive gauche du Rhin: la quasi-légitimité n'a pas la prétention d'aller planter ses choux jusque là, mais elle tient à l'hortolage intérieur de Karles-le-grand, toutefois en supprimant les lis.

Le verger du Louvre, sous Louis-le-Jeune, était orné d'une vigne. Charles V avait, sur les bords de la Seine, un clos de vingt arpents, avec des tonnelles et des berceaux; nous préférons maintenant les boutiques. Sous François 1er les orangers décoraient le *délicieux désert* de Fontainebleau. Liébaut et Nisault, agronomes et médecins, lesquels conseillaient de rendre les fruits purgatifs, en les arrosant avec des drogues purgatives, eurent enfin pour successeur La Quintinie, qui établit les potagers de Versailles, et Le Nostre, le jardin des Tuileries. „Vous connaissez la manière de Le Nostre, dit madame de „Sévigné; il a laissé un petit bois sombre, qui fait fort bien. „Il a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on „s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et, pour „cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades, „toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets. „C'est assurément la plus enchantée nouveauté qui se puisse „imaginer. On a fait revenir le printemps."

Avant les travaux de ce grand artiste, le jardin des Tuileries ne tenait point au château; il en était séparé par une rue assez large: il avait à l'ouest les murs de la ville et le clos de maître Renard où venaient boire les élégants de la cour; au midi, le long de la rivière, l'hôtel de mademoiselle de Guise, une maison donnée au Poussin, et la porte de la Conférence; au nord, une suite de couvents. On trouvait dans ce jardin une volière, une garenne, une orangerie bâtie par Henri IV, un bois, un étang, un labyrinthe, un écho formé par une grotte en maçonnerie. Louis XIV vint: après avoir fait raccorder,



par Levau et d'Orbay, les masses de Ducerceau avec les constructions de Delorme et de Bullant, il ordonna à Le Nostre de planter le jardin que la suppression de la rue amenait au pied du palais. Écoutons parler Charles Perrault.

„Quand le jardin des Tuileries fut achevé de replanter, et „mis dans l'état où vous le voyez: Allons, me dit-il (le ministre „Colbert), aux Tuileries en condamner les portes; il faut „conserver ce jardin au roi, et ne le pas laisser ruiner par le „peuple, qui, en moins de rien, l'aura gâté entièrement. La „résolution me parut bien rude et fâcheuse pour tout Paris. „Quand il fut dans la grande allée, je lui dis: Vous ne croiriez „pas, monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus „petit bourgeois, a pour ce jardin: non-seulement les femmes „et les petits enfants ne s'avisent jamais de cueillir aucune „fleur, mais même d'y toucher: ils s'y promènent tous comme „des personnes raisonnables: les jardiniers peuvent, monsieur, „vous en rendre témoignage: ce sera une affliction publique de „ne pouvoir plus venir ici se promener, surtout à-présent que „l'on n'entre plus au Luxembourg ni à l'hôtel de Guise. Ce „ne sont que des fainéants qui viennent ici, me dit-il. Il y „vient, lui répondis-je, des personnes qui relèvent de maladie „pour y prendre l'air: on y vient parler d'affaires, de mariages „et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans „un jardin que dans une église, où il faudra à l'avenir se „donner rendez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les „jardins des rois ne sont si grands et si spacieux, qu'afin que „tous leurs enfants puissent s'y promener. Il sourit à ce dis„cours, dans ce même temps la plupart des jardiniers des „Tuileries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le „peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin. Point „du tout, monseigneur, répondirent-ils presque tous en même „temps, ils se contentent de s'y promener et de regarder: ces „messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car l'herbe „ne croît pas si aisément dans les allées. M. Colbert fit le „tour du jardin, donna ses ordres, et ne parla point d'en „fermer l'entrée. J'eus bien de la joie d'avoir, en quelque

„sorte, empêché qu'on n'ôtât cette promenade au public. Si „une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne sais „pas quand on les aurait rouvertes. Cette dureté aurait été „louée de toute la cour, qui ne manque jamais d'applaudir au „ministre, particulièrement quand il parait y avoir du zèle pour „le plaisir du prince."

Voilà ce que, sous le règne du grand roi, se disaient, en se promenant à travers le chef-d'œuvre récent de Le Nostre, le grand ministre Colbert et Charles Perrault, lequel avait donné à son frère l'idée de la colonnade du Louvre. Je ne sais pas ce que se disent, sous le roi-citoyen, les Colbert du temps et les Perrault du jour, à l'aspect du superbe saut de loup qui forclot les Parisiens d'une partie de leur promenade. Au surplus, du temps de Louis XIII et de Louis XIV, l'entrée du jardin n'était permise au petit peuple que le jour de la Saint-Louis; et, malgré l'assertion des jardiniers, des désordres graves arrivaient assez fréquemment. Sauval qui parle de cette promenade avant les plantations de Le Nostre, assure que le *labyrinthe* était célèbre par les *prouesses des amants*. Un jour la livrée se mit en goguettes: violant ses serments de fidélité (peccadille dont elle est coutumière), elle maltraita indécemment les grandes dames qu'elle servait, et qui prenaient leurs ébats aux Tuileries.

Bien que le dessin principal de Le Nostre soit demeuré, il a cependant été altéré dans quelques parties. La judicieuse et admirable idée de l'artiste, qui consiste à n'avoir planté le bois qu'à quatre-vingt-deux toises de la façade du palais, reste entière; mais dans le bois même se sont opérés des changements: les encadrements de charmille n'existent plus; une salle de spectacle remplacée par un jeu de mail, a été rasée; le pont tournant a disparu; Buonaparte a élevé ou achevé les deux terrasses en fer à cheval, ou à larges rampes orbiculaires qui terminent le jardin du côté de la place Louis XV; la grille qui le ferme du côté de la terrasse des Feuillants, au bord de la rue nouvelle de Rivoli, ne compte que peu d'années. Dans l'ancien plan, les deux massifs de marronniers étaient liés

au château par des ifs taillés en pyramides, mêlés aux vases et aux statues, et dont l'effet architectural était très-bon : les orangers, les lauriers-roses, les grenadiers en caisse, ne les remplacent, pendant l'été, que médiocrement.

Il y a loin de tout cela à notre jardinet ; mais soyons justes envers tout le monde ; ce jardinet qui barre effrontément la voie publique, ne sera peut-être pas si laid qu'il en a l'air : il se présente avec quelque chose d'innocent et de bonasse propre à désarmer la critique. Qui sait même si des arbustes à fleurs et des groupes de marbre qui atteindront la base de l'architecture, sans masquer les portiques et les colonnes, n'auront pas quelque agrément ?

Toutefois ce parterre, en couvrant la pente de cinq pieds quatre pouces, que Le Nostre avait habilement divisée en deux terrasses parallèles, pour servir d'exhaussement et de gradins au palais, diminuera à l'œil la hauteur du palais déjà trop bas pour la longueur de sa ligne d'architraves. En tenant le spectateur éloigné, ce parterre empêche encore de voir le profil de l'édifice, et le détail des ornements des frises et des colonnes.

Quant à la symétrie, elle n'a jamais été complète dans le jardin. Les deux premiers bassins encadrés dans les gazons, n'ont point de correspondants ; la terrasse du bord de l'eau n'est point en rapport avec la terrasse des Feuillants. Il n'en est pas moins vrai que l'idée de raser la première afin d'ouvrir une allée en face du pavillon de Flore, semblable à celle du pavillon Marsan, serait désastreuse. Au niveau de la rivière, les promeneurs ne la verraient plus ; ils ne jouiraient plus de la perspective aérienne et linéaire au-dessus de Chaillot et du Champ-de-Mars ; une grille le long du quai mettrait dans le jardin les boueuses et hideuses voitures de Saint-Cloud et de Marly avec leurs haridelles au long cou ; leurs carrossées de bœufs, et leurs cochers en bonnets de coton. Mieux vaudrait, selon moi, décorer la terrasse du bord de l'eau comme je l'indique dans le *Post-Scriptum* de ma lettre ci-après. Somme toute, si ces tripotages, ces dérangements mesquins, ces

fantaisies de guinguetiers, laissaient jusqu'à minuit un étroit passage aux piétons, entre les cuisines de S. M. et les marguerites de son architecte, il y aurait reconnaissance d'un droit, et légère compensation aux quelques cent mille francs que les contribuables paieront en dernier résultat pour cette bourgeoise besogne.

Au surplus, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait des plans pour l'embellissement et l'agrandissement des châteaux du Louvre et des Tuileries. Jean de Saulx, vicomte de Tavannes, auteur des mémoires de Gaspard son père, est un des hommes de la fin du seizième siècle qui ressemble le plus aux hommes du dix-neuvième. On trouve dans ces mémoires d'un ligueur et d'un gentilhomme mécontent, la plupart des idées modernes sur la France, sur la liberté et sur la société en général. Il parle de tout et à propos de tout. Ce qu'il dit sur le Louvre et les Tuileries est trop curieux pour ne pas citer le passage tout entier.

„Si le Roy Henry quatre eust vescu, aymant les bastiments „comme il faisoit, il pouvoit en faire un remarquable, achevant „le corps-de-logis du Louvre, dont le grand escalier ne marque „que la moitié, et au bout d'iceluy faire une mesme gallerie „que celle qui est à la sortie de sa chambre en tirant vers „Sainct-Honoré, et depuis-là, faire une pareille gallerie que „celle qui regarde sur la rivière, qui allast finir entre le „pavillon des Tuileries qui n'est pas faict, et l'escuyrie, et au „lieu de gallerie s'y pouvoit construire des logis pour loger „des ambassadeurs, et ruinant toutes les maisons entre les „deux galleries, le Louvre et les Tuilleries, se fust trouvée „une grande cour admirable, et au regard de la cour du „Louvre; l'autre moitié du corps-de-logis que celui où loge la „royne, et au costé du portail, proche du jeu de paume faire „une grande terrasse, de laquelle pourroit descendre par degrez, „comme d'un théâtre, les degrez deçà que delà du portail qui „seroit au mitan, qui contiendroit en longueur les deux tiers „de la terrasse; oster la chapelle de Bourbon et tous les „bastiments qui sont entre le Louvre et Sainct-Germain de

„l'Auxerrois, qui seroit la bienséance de la chapelle des roys, „et se pourroit laisser la salle de Bourbon sans y toucher se „contentant de ceste grande place qui seroit depuis le Louvre „à Saint-Germain. Mais à la vérité, pour faire de tels basti- „ments, il faudroit que le Roy de France fust au moins „seigneur de tous les Pays-Bas, et bornast son estat de la „rivière du Rhein, occupant les comtez de Ferrette, de Bour- „gongne et Savoye, qui seroient les limites devers les montagnes „d'Italie, et d'autre part le comtez de Rossilion, et ce qui va „jusque proche des Pyrennées."

Toujours, comme on le voit, l'idée française des limites natu-relles de notre patrie.

Et, puisqu'il est question de Saint-Germain-l'Auxerrois dans la lettre que M. l'éditeur des Cent-et-un réimprime, on m'assure qu'on n'a pas renoncé au projet vandale de démolir cet édifice si précieux à l'histoire de l'architecture. J'ai déjà attaqué ce projet*), et j'invite les artistes mes confrères à crier avec moi haro sur le barbare. Il faut, dit-on, dans la saison rigoureuse, donner de l'ouvrage aux maçons! J'aimerais autant proposer de donner de l'ouvrage aux peintres de l'Italie, en effaçant les fresques de Cimabuë, les tableaux de Massario, de Bellino, et du Perugin. Employez vos ouvriers à restaurer la basilique gothique, au lieu de la détruire, à remettre à neuf ses dente-lures obstruées et noircies par la rouille du temps; jetez bas, comme je le propose, les maisons qui l'environnent; et puisque vous êtes en train de planter des arbres, entourez de pins et de chênes le monument des siècles; cela durera un peu plus que la mémoire des abatteurs de croix, des dévastateurs de l'Archevêché et des vendeurs à l'encan des vases sacrés de la chapelle des Quinze-Vingts. Est-ce une secrète impiété qui vous pousse à renverser un temple consacré au Dieu de vos pères? Chassez-en les chrétiens, et mettez-y des saint-simoniens, comme on y mit jadis des Théophilantropes; du moins le juste-milieu ne sera pas plus malfaisant que le Directoire: le premier est à la vraie monarchie, ce que le second était à la vraie république.

*) *Revue de Paris.*

# LETTRE

## A M. LE DIRECTEUR DE L'*ARTISTE**).

Paris, 12 avril 1831.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 10 de ce mois, et par laquelle vous voulez bien m'annoncer que vous comptez faire paraître ma triste figure dans la prochaine livraison de votre journal. Je n'ai aucun moyen de m'opposer à votre bienveillance ou à votre malice. Dans le premier cas, je vous remercie; dans le second, je rirai volontiers avec vous. J'accepte en toute modestie l'immortalité des quais et des échoppes, avec tant d'autres illustres, mes devanciers ou mes contemporains. Je n'ai à craindre qu'une de ces naïves et brillantes improvisations lithographiques de M. Devéria, qui m'enlèverait à cette immortalité pour m'en donner une autre moins méritée.

Puisque nous voilà en correspondance, monsieur, permettez-moi de vous parler de quelque chose qui me tient plus au cœur que mon portrait. J'ai lu dans votre journal un judicieux article au sujet des changements que l'on prétend opérer dans le château des Tuileries. Des réclamations se sont élevées de toutes parts; chacun a cru pouvoir proposer son plan. Voici, monsieur, sans autre préambule, quel serait le mien, si j'étais architecte du roi.

J'abattrais les deux adjonctions massives qui lient le pavillon de Flore et le pavillon Marsan au palais de Philibert de Lorme; j'isolerais ce charmant palais, et j'étendrais le jardin à l'entour jusqu'à la huitième arcade au-delà de la grille qui ferme la cour sur la place du Carrousel. Lorsque les deux adjonctions seraient démolies, il resterait nécessairement au château des Tuileries deux façades nues, l'une au midi et l'autre au nord. Je les ornerais dans le style de l'édifice primitif. Je raserais les toits de cet édifice qui se couronnerait de ses balustrades, en

*) L'éditeur a pensé que la reproduction dans le *Livre des Cent-et-un* de cette lettre de M. de Châteaubriand était une bonne fortune pour le lecteur et pour son livre. L'illustre auteur, en la lui envoyant, a bien voulu la faire précéder de ce qu'on vient de lire. (*Note de l'Éditeur.*)

diminuant la hauteur du pavillon du milieu, surchargé de constructions post-œuvres.

Cela fait, monsieur, je jetterais par terre le pavillon Marsan et le pavillon de Flore; je couperais de la galerie du Louvre et de la galerie correspondante sur la rue de Rivoli, trois arcades, pour élever en leur place deux pavillons harmoniés avec le palais isolé des Tuileries; pavillons auxquels viendraient s'appuyer et se terminer les deux longues galeries parallèles. Si ces pavillons étaient bâtis sur l'emplacement même des masses carrées que je veux extirper, ils masqueraient latéralement le chef-d'œuvre de de Lorme et de Bullant, et l'on viendrait toujours, en passant le Pont-Royal, se casser le nez contre un mur. Les deux nouveaux pavillons, bâtis en retraite, découvriraient un ensemble d'élégantes architectures se jouant au milieu des arbres.

Lorsque je porte le jardin des Tuileries jusqu'à la huitième arcade, au-delà de la grille du Carrousel, c'est que je veux faire entrer l'Arc de triomphe dans le jardin même: trop petit comme monument sur un immense forum, il serait charmant comme fabrique dans un jardin. Ce jardin serait clos sur le Carrousel par une grille de fer dorée.

A partir de la porte bâtie qui sépare la nouvelle galerie et l'ancienne galerie du Louvre, je planterais un autre jardin, en faisant disparaître l'amas de maisons qui emcombrent le reste de la place. Ainsi, quand on irait d'une rive de la Seine à l'autre, du quartier Saint-Germain au quartier Saint-Honoré, on passerait entre deux magnifiques palais et deux superbes jardins. L'espace entre les deux grilles serait d'environ trois cent soixante-quinze pieds, ce qui permettrait d'établir de larges trottoirs à l'orée des deux grilles.

Il ne m'en coûte pas davantage, monsieur, puisque j'ai le marteau, la truelle et la bêche à la main, d'achever mon ouvrage.

A l'est, en face de la colonnade du Louvre, je renverse ces laides habitations qui cachent la rivière et le Pont-Neuf, et qui font la moue au chef-d'œuvre de Perrault; j'arrache les masures accolées dans les angles et aux murs de Saint-Germain-l'Auxerrois; j'entoure d'arbres cette basilique, et je la laisse subsister

comme mesure et échelle de l'art et des siècles, en face de la colonnade du Louvre.

A l'ouest, au-delà du jardin des Tuileries, j'exécute bien autre chose, monsieur. Au milieu de la place Louis XV, je fais jaillir une grande fontaine, dont les eaux perpétuelles, reçues dans un bassin de marbre noir, indiqueraient assez ce que je veux laver. Quatre autres fontaines plus petites, aux quatre angles de la place, accompagneraient cette fontaine centrale. J'appliquerais sur les deux massifs d'arbres des Champs-Élysées, à droite et à gauche, deux colonnades doubles à jour, pour donner une limite à la place. J'achève la Madelaine, cela va sans dire; je prends sur le pont Louis XVI les colosses qui l'écrasent, et je les aligne en avenue le long de la voie publique qui traverse les Champs-Élysées. Au rond-point, j'élève un des deux obélisques qui nous viennent d'Égypte, et je termine l'arc de l'Étoile. Eh bien! monsieur, je prétends que de cet arc de triomphe à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, cette suite de monuments, de statues, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde: et comme, d'après ce plan, il s'agit moins d'édifier que d'abattre, c'est le plus économique de tous ceux que l'on pourrait adopter. Déjà des fonds ont été faits pour les embellissements de la place Louis XV, et je crois, sauf erreur, qu'un grand nombre des hôtels et des maisons qui obstruent la partie supérieure de la place du Carrousel appartiennent au gouvernement. Les matériaux des démolitions, ou vendus ou employés, serviraient à diminuer les frais des constructions nouvelles.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les inégalités de niveau et de terrain, les défauts de symétrie et de parallélisme des monuments du Louvre et des Tuileries, s'évanouissent dans les décorations de mes jardins. Celui qui occuperait la cour actuelle du château des Tuileries devrait être planté en arbres verts. Ces arbres se marient bien à l'architecture par leur port pyramidal: ils formeraient une promenade d'hiver au centre de Paris.

Vous allez me demander, monsieur, ce que je fais du palais de Philibert de Lorme? Un musée de choix, où je dépose nos

plus belles statues antiques et les tableaux de l'école italienne : nous n'aurions plus rien à envier aux villas Borghèse et Albani.

Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on? architecte, dans une attique de Philibert de Lorme; roi, au Louvre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une considération très-distinguée,

CHATEAUBRIAND.

P. S. Je n'ai pas fini, monsieur; j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les Tuileries une balustrade de marbre, entrecoupée de vases et de statues, le long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse, est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin.

## NÉCROLOGIE.

La France vient de perdre un de ses meilleurs citoyens; la liberté, un de ses défenseurs les plus ardents; l'ordre public, un de ses soutiens les plus zélés. Celui qui, pendant si longtemps, occupa tout Paris de ses prouesses, de ses aventures, de ses infortunes; cet homme bruyant, malencontreux et railleur, qui nous fournissait une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur; celui qui a le mieux jugé les évènements de notre époque, qui semblait avoir personnifié en lui nos colères, nos enthousiasmes, nos crédulités; le type de 1830 et de 1831; le masque dans lequel, tous tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux, sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bévues; l'homme populaire enfin, à qui nous devons d'avoir ri pendant les dix-sept mois qui viennent de s'écouler, Mayeux est mort le 23 décembre 1831, jour de Sainte-Victoire. Il est mort d'ennui, de tristesse, de consomption, d'une maladie dévorante et indéterminée, à laquelle les médecins, toujours savants pour qualifier ce qu'ils ne peuvent guérir, ont donné le nom de „révolution rentrée."

Et personne n'en a rien su; on n'a pas distribué le bulletin de ses dernières souffrances. Nul n'est venu s'inscrire à sa



porte, s'informer de cet ami; car il était le nôtre, à nous tous, petits, grands, riches, pauvres, légitimistes, républicains, le vôtre surtout, ingénieux artistes, qui avez employé si souvent sa plaisante figure, écrivains de toute couleur, qui avez eu tant de fois de l'esprit avec ses bons mots. On ne le voyait plus derrière le vitrage des marchands d'estampes, on ne le rencontrait plus dans les rues; et, tout de suite, on l'a oublié, aussi complètement qu'un grand citoyen porté en triomphe aux jours de l'insurrection, qu'un orateur proclamé, dans un journal de l'année dernière, le successeur de Mirabeau et de Foy, que l'auteur d'une charte ou le fondateur d'une religion nouvelle. Déjà il était mort pour nous long-temps avant d'avoir rendu l'âme et peut-être cette négligence, cette ingratitude, cette inconstance de la faveur publique, a-t-elle abrégé sa vie. Si, de son lit où je l'ai vu gisant, il avait entendu quelque flatteuse acclamation; si quelque bienveillante émeute avait fait frémir ses carreaux des cris: „Vive Mayeux! honneur à Mayeux! nous „voulons notre Mayeux!“ peut-être ce retour inespéré de la popularité, ce réveil caressant du tumulte qu'il n'attendait plus, aurait fait de nouveau circuler son sang glacé, ramené le souffle sur ses lèvres éteintes; il eût retrouvé la force de jurer encore une fois; s'il jurait, il était sauvé. Mais aucun bruit n'a retenti; les Parisiens étaient ailleurs, je ne sais où; ils appartenaient à je ne sais qui. Peut-être s'occupaient-ils tout simplement de leurs affaires, étaient-ils rendus à leurs familles, à leurs intérêts, ce que je voudrais croire: toujours étaient-ils loin de Mayeux. Il a donc langui seul, délaissé, mis au rebut, abandonné par le scandale comme par son médecin. Il est mort, comme mourront beaucoup d'hommes d'état, étouffé par la solitude. Faute de mieux, il a demandé un prêtre, non de l'église française, car il n'avait plus envie de rire, mais un bon vieux curé qui est venu à pied avec sa soutane, qui a traversé la rue Montesquieu, sans être plus remarqué qu'un chevalier de la Légion-d'honneur. Il s'est confessé; il en avait beaucoup à dire. Il s'est accusé d'orgueil surtout, d'envie, de misérable vanité; et le curé lui a promis, s'il en revenait, de le placer dans son

église, à côté d'un bénitier, pour qu'on ne fît plus attention à lui.

Maintenant il est enterré, non au cimetière du Père-Lachaise, car il doit reposer au moins tranquille dans son tombeau, mais au pied de la butte Montmartre. Ne cherchez pas la pierre ambitieuse qui indique le lieu de sa dernière demeure. Il est mort avec des sentiments d'humilité qui ne permettent pas ce luxe des regrets. Une simple motte de terre, dans le carré long de six pieds que j'ai acheté pour lui, apprendra aux gens qui savent deviner, la place où son corps est inhumé. Dans sa fosse on a jeté des milliers de pamphlets, caricatures, protestations, proclamations, programmes, ordres du jour, tous fait par lui, sur lui, ou pour lui, tous ayant quelque rapport à son existence, à ses affections, à ses méprises, à ses tribulations, et qui bientôt ne se trouveront plus que là. Car l'histoire est dédaigneuse; il lui faut chose qui ait duré, souvenir dont il soit resté quelque trace, non pas émotion passagère, bruit d'un jour, et célébrité de feuilleton.

Et de lui que demeurera-t-il? De cette vie courte mais agitée, de ce pauvre hère si connu dans son temps, si naïf, si bafoué, si moqueur, quel vestige la postérité recueillera-t-elle? à-peine un nom, un nom obscur, qu'on pourra prendre, dans quelques années, pour celui d'un député ou d'un auteur tragique; énigme qui aura besoin d'Œdipes, texte qui demandera un commentaire! Le malheureux, il prévoyait cet inconvénient des renommées éphémères; il s'apitoyait pour ceux qui l'avaient éprouvé, car il avait bon cœur au fond; il le craignait également pour sa mémoire. Dans ses derniers moments il m'a fait venir, moi, bourgeois de Paris et rien de plus, bourgeois de Paris jusqu'au bonnet à poil exclusivement, ne sachant autre chose en politique que payer exactement ma quote d'impôts doublée par le régime des économies. Il s'est plaint à moi de se voir traité par ses contemporains ni plus ni moins que l'homme à la longue barbe; d'avoir obtenu pour tout honneur, pour unique témoignage de l'attention publique une place chez le libraire Terry, dans le Palais-Royal, à l'enseigne du Dieu



Mars, où sa biographie se trouve pêle-mêle avec l'*Histoire des brigands fameux*, les *Intrigues des grisettes*, l'*Amour à l'encan*, le *Paravoleur*, et l'*Art de rendre les femmes fidèles*. Il m'assura qu'il mourrait content s'il était question de lui dans un livre bien imprimé, dans un in-octavo, sorti du même magasin que les *Mémoires d'une Contemporaine*. L'excellent homme croyait à l'immortalité des grands formats! Hélas! si la mort eût voulu attendre, il comptait s'y placer lui-même. M. Mayeux aurait fourni comme moi, ses deux articles au livre des *Cent-et-un*, et c'est moi qu'il a chargé d'acquitter sa dette. Du moins son espérance de gloire ne sera pas trompée; car, cette fois, je ne parlerai que de lui.

Messidor-Napoléon-Louis-Charles-Philippe Mayeux (car il a porté successivement tous ces prénoms, quoique son extrait de baptême lui donne seulement celui de Bonaventure, emprunté au saint du jour où il est né), vint au monde, à Paris, le 14 juillet 1789. pendant que son père, honnête artisan de la rue Beaubourg, était occupé à la prise de la bastille. Ce jour de gloire lui porta malheur. Sa mère, effrayé par le bruit du canon et de la mousqueterie, fut délivrée avant terme d'un enfant chétif et contrefait. Une humeur indocile et querelleuse, dont l'âge n'a pu le corriger, rappela mieux la date de sa naissance. Les quinze années qui suivirent cet évènement appartiennent à l'histoire de son père. Celui-ci, après avoir fait ses preuves de courage dans Paris, alla repousser l'ennemi sur les frontières, suivit nos armées dans toutes leurs conquêtes, obtint le grade de sergent pour prix de trente deux blessures, et fut tué à la bataille d'Austerlitz, en appelant Patrie, comme il avait long-temps nommé Liberté, la bannière sous laquelle il combattait. Napoléon-Mayeux, c'est alors qu'il prit ce nom, nous a souvent montré son père qu'il disait reconnaître au septième étage du bronze en spirale qui tournoie, chargé de héros et de victoires, jusqu'au faîte de la colonne. Enfant de la révolution, comme disent nos candidats politiques, il se trouva donc jeune homme et orphelin sous l'empire. Comme son infirmité l'exemptait de la conscription, ce qui fut constaté successivement

en huit années par treize conseils de révision, aucune inquiétude personnelle ne vint le gêner dans son enthousiasme pour les exploits militaires. Il ne parlait que batailles, assauts, marches forcées, villes prises, royaumes confisqués. Il comptait les morts de l'armée ennemie par milliers, les prisonniers par divisions, les canons et les drapeaux par centaines; il exagérait les bulletins. Et puis chaque jour il voyait dans sa ville des monuments s'élever, des rues s'élargir, des quais se dresser, des ponts s'appuyer sur les deux rives de la Seine. On lui donnait des fêtes, des feux d'artifice, des spectacles gratis, des revues, où il faillit maintes fois être étouffé. On rehaussait, par dessus toutes les nations du monde, le peuple parmi lequel il était confondu, et lui, se hissant sur la pointe des pieds, criait avec sa voix gutturale: „J'en suis, de la grande nation.“ Il était donc fier, rayonnant, enivré. De plus, comme son quartier manquait de garçons, les filles ne le regardaient pas avec trop de mépris; et vous connaissez son faible!

On ne vit pas de gloire; il le savait, il se maria, il reçut une dot avec laquelle il forma un établissement avantageux. C'est lui qui le premier eut l'idée de nettoyer la chaussure des passants en les faisant asseoir commodément, à l'abri, sur une banquette de velours. La garde impériale était une bonne pratique. Elle jurait, elle ne voulait pas attendre; elle foudroyait de son langage énergique le pékin agenouillé devant sa grande botte; mais elle payait bien. Et le moyen, s'il vous plait, de se fâcher contre la grande armée?

Enfin, le cours des victoires cessa. Les désastres arrivèrent; et, à leur suite, le chagrin, l'inquiétude, le mécontentement. Plus d'anniversaires joyeux, plus de cérémonies, plus d'édifices qui semblaient sortir de terre. L'hôtel du quai d'Orsay en resta où vous voyez; l'arc de triomphe demeura sans ouvriers. Paris devint triste, et, quand Paris est triste, on n'en peut rien faire. Au lieu d'entrées triomphantes, avec fanfares et timbales, on vit arriver des ambulances. Mayeux sentit que l'empire croulait; il croisa ses bras par derrière, à cause de son infirmité, et il alla regarder les Prussiens, les

Russes, les Autrichiens, et autres, qui passaient sur les boulevarts; sans joie certes, mais sans colère, comme on regarde aujourd'hui un détachement de la garde municipale. Il se remit le lendemain à brosser les bottes des Cosaques, puis celles des mousquetaires. Ensuite revinrent ses anciens habitués, et il leur souhaita bonne chance. Les Anglais arrivèrent; il les reçut comme des gens qu'il avait vus la veille. Les soldats d'Écosse, surtout, l'amusèrent infiniment et il se consola de l'occupation en se moquant des garnisaires.

Pour cette fois, il crut la restauration affermie; il s'y habitua, et se laissa nommer Louis. Les deux invasions, les uniformes nouveaux avec lesquels on aime à se montrer, ce qui ne se fait pas sans crotter ses bottes, lui avaient rapporté quelque argent. Il monta d'un degré; il n'était qu'artiste, il se fit négociant: la progression fut observée. Il ouvrit un magasin d'objets divers à vingt-cinq sous la pièce. Il eut sa patente; il ne lui manquait plus que deux cent soixante-quinze francs de contributions à payer pour être électeur: je crois qu'il le serait aujourd'hui. Il se mit à lire le journal, à parler politique. Frondeur de son naturel, il ne pouvait tarder à s'apercevoir que tout allait fort mal; et, comme il vit en même temps que ses profits n'en souffraient pas, il fit hardiment de l'opposition. Toutes ses vieilles tendresses se réveillèrent, et formèrent un bizarre mélange de regrets. La Liberté, dont son journal l'entretenait sans-cesse, prenait dans sa tête la forme de Napoléon. L'avènement de Charles X suspendit quelque temps son animosité. Car c'était lui, Mayeux, qu'un lancier refoulait brutalement lorsque le nouveau roi s'écria: „Plus de hallebardes," et le soir de cette journée, il voulut qu'on l'appelât Charles. Mais cette affection, née d'une caresse de prince, dura peu. La dissolution de la garde nationale l'exaspéra tout-à-fait, avec d'autant plus de raison qu'il n'en était pas.

Jusque-là Mayeux n'avait pas fait beaucoup parler de lui. Son nom n'était guère connu que dans les ateliers de quelques peintres, qui avaient étudié sa conformation singulière, sa physionomie passionnée, la rauque vivacité de sa parole, la

plaisante hyperbole de ses discours, surtout son goût effréné pour le beau sexe, et qui compensaient de tout cela des récits amusants, des scènes à faire pâmer de rire. Une fois on l'avait lancé sur le théâtre, et il avait pris la chose en homme d'esprit, non pas comme ces messieurs du comptoir, qui firent bêtement une émeute contre Brunet. Il était réservé à la révolution de 1830 de produire Mayeux dans tout son jour. Peu de temps auparavant, il avait reçu un outrage, que je ne puis dire sanglant, mais qui lui fit prononcer l'affreux serment de la vengeance. Tout ce qu'il m'est possible de raconter ici, c'est qu'un grenadier à cheval de la garde royale, haut monté sur ses bottes à l'écuyère, ne l'avait pas aperçu derrière une borne. La lithographie a recueilli ce fait. Aussi, lorsque la publication du coup d'état appela le peuple à l'insurrection, Mayeux descendit des premiers dans la rue. Devant l'amas de pavés qui le couvrait jusqu'à la tête, il vit passer tour à tour, à la portée de sa carabine, les lanciers à la longue pertuisane, les cuirassiers au justaucorps de fer, l'infanterie à la tête d'ours, et ces étrangers à l'habit écarlate qui deux fois sont venus chercher la mort dans nos révolutions. Il suivit les flots de la foule victorieuse, et vint se reposer aux Tuileries. Sur sept gendarmes tués, il en avait à lui seul abattu quarante.

Dès lors commença l'ère brillante de Mayeux, prôné, flagorné, choyé de toute part. Tout naturellement, et par instinct, il allait porter l'hommage de son triomphe au pied de la colonne, comme à l'autel du dieu dont il avait intérieurement nourri le culte pendant quinze années : on l'entraîna au Palais-Royal : un républicain essaya de le débaucher en route ; car tout le monde voulait avoir Mayeux avec soi. C'était lui qui avait vaincu, lui dont on serrait affectueusement la main. En sortant de l'Hôtel-de-Ville, il crut emporter le programme dans sa poche. Tout fier de l'importance qu'il venait d'acquérir, il ferma sa boutique ; il vendit toutes ses marchandises, presque pour rien, à un valet de la vénerie, d'autres disent à un musicien de la chapelle, qui se trouvait sans emploi, et se mit à faire bombance. C'est à cette époque qu'il faut placer toutes ces aventures galantes

que les dessinateurs ont fort indiscrètement révélées. Ce fut là son bon temps, ce qu'il se plaisait lui-même, car il savait un peu d'histoire, à nommer sa Régence.

Toutes ces fredaines, dont on a beaucoup augmenté le nombre, n'étaient, à proprement parler, que ses divertissements, que l'emploi récréatif du temps qui lui restait. Sa véritable occupation était la politique, la direction officieuse des évènements, l'entreprise volontaire et gratuite de l'opinion publique. C'était lui qu'on voyait toujours, ou plutôt qu'on ne voyait pas, pérorant au milieu des groupes, répandant la nouvelle du jour, excitant l'émotion dont on avait besoin, distribuant à propos, dans les rassemblements, un fait étrange, invraisemblable, absurde, comme il en faut pour être cru dans les temps d'agitation. C'est à lui qu'on doit l'invention des gendarmes déguisés en femmes, surpris par la police dans les premières émeutes. Cela faillit le brouiller avec un journaliste de ses amis qui eut la faiblesse d'en être jaloux.

Pendant un an, Paris tout entier ne vit, ne parla, ne pensa, ne jura, et cela dans tous les sens du mot, que par Mayeux. Mayeux voulait ceci, Mayeux disait cela, Mayeux ne voulait pas, Mayeux blâmait, Mayeux approuvait; il fallait, avant tout, contenter Mayeux. L'universalité de ce personnage fut telle, qu'on douta de son unité. On ne pouvait pas croire qu'une seule tête suffît à tant de mouvements, une seule volonté à tant de caprices. On avait vu Mayeux dans l'émeute, on l'avait vu contre l'émeute; ici avec un chapeau gris, là avec un bonnet à poil; attendant de pied ferme la République sur la place Vendôme, et courant les rues à la suite de la République; brisant des réverbères, et bivouaquant la nuit dans le Palais-Royal; criant „Vive la Pologne," et mettant les Polonais au violon. Et pourtant c'était toujours le même Mayeux, crédule et mobile, tour à tour républicain, bonapartiste, juste-milieu; dans la foule, turbulent et goguenard; dans les rangs, intrépide et ferme; aux assises, témoin à décharge pour les séditieux qu'il aurait éventrés la veille.

Vous avez vu qu'il était garde national; il s'était inscrit dès

le commencement à la mairie de son quartier. Il aimait à se parer de l'uniforme. Il fut le premier qui porta, en petite tenue, le chapeau à la Bonaparte; et, lorsqu'on voulait l'en railler, il répondait avec quelque amertume „qu'il avait vu des „gens qui ne le valaient pas se donner les airs de singer le „grand homme." Notez bien qu'il ne voulait parler ni de M. Gobert, ni de M. Frédérick, ni de M. Cazot, ni de M. Edmond, ni de M. Francisque, pour lesquels, au contraire, il professait une véritable admiration. Dans les premiers jours de la formation, on ne chicanait personne sur sa taille, non plus que sur sa position sociale. Bossus et prolétaires, tout le monde était admis à faire patrouille, à passer la nuit, à recevoir l'averse, à ramasser les bandits et les vagabonds, à faire l'office de la garde, de l'armée, de la gendarmerie. Mayeux avait même été nommé caporal par acclamation. Bientôt il fut question d'épuration, de triage. Mayeux remarquait que, depuis quelque temps, on ne le commandait plus pour les postes d'honneur, pas même pour les écuries de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. On le reléguait toujours à la mairie, avec les bisets: c'est là que je l'ai connu. Enfin, son capitaine, qui avait obtenu la croix d'honneur uniquement parce qu'il avait Mayeux dans sa compagnie, du moins ne lui connaissait-on pas d'autre titre; son capitaine, qui lui devait peut-être la double épaulette dont il était si glorieux, lui fit entendre poliment que sa présence jetait l'hilarité dans les rangs; que ses saillies nuisaient à la gravité du corps-de-garde; que dernièrement un auguste personnage, âgé de sept ans, n'avait pu garder son sérieux en le voyant; qu'enfin il y avait eu, dans la troupe de ligne, quatre-vingt-deux soldats mis à la salle de police pour avoir ri sous les armes lorsqu'il défilait à la parade; ce qui devenait fort grave à cause des évènements de Lyon.

En conséquence, pour le bien du pays et pour la tranquillité publique, au nom de cette révolution qu'il avait si vaillamment servie, on l'invitait à se retirer, à ne se montrer que le moins possible, à demeurer tranquillement chez lui. Mayeux résista; il voulut être jugé. On l'appela devant le jury de révision,

présidé par un juge de paix, qui doit se connaître parfaitement au service militaire. Il fut, tout d'une voix, rayé des contrôles. J'aurais bien voulu être à sa place; Mayeux ne pensait pas comme moi. Le sergent-major lui fit redemander son fusil, arme excellente, fournie par le gouvernement, qui lui avait coûté 27 francs pour la mettre en état. Cela fut le dernier coup, le coup mortel pour le pauvre Mayeux. Et ce qui compléta son désenchantement, ce fut de voir que personne ne s'intéressait à sa disgrâce, qu'aucun passant ne s'inquiétait de lui dans la galerie Véro-Dodat, où sa place se trouvait déjà prise. Au bout de trois semaines il n'était plus!... Que Dieu lui fasse paix! que la terre lui soit légère! il a porté son fardeau en cette vie.

Mayeux laisse un fils âgé de dix-huit ans. Il ne s'était pas occupé de le pourvoir, comptant pour lui sur une place que lui avait promise le premier préfet de police nommé après la révolution. Ses instances allèrent en augmentant, et ses espérances en diminuant, de préfet en préfet, jusqu'à l'arrivée du sixième, qui le fit mettre à la porte. Le jeune homme avait cru que la victoire du peuple et les services de son père le dispensaient d'apprendre un métier, et il serait maintenant à la maison de refuge, s'il n'avait trouvé le moyen de s'enrôler dans la religion saint-simonienne, où, vérification faite de sa capacité, il a été admis à cirer gratis les bottes du pape.

A. BAZIN.

# LES RÉVOLUTIONS.

## HARMONIE.

---

## I.

Quand l'Arabe altéré dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée,
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée?
Il marche, et ne repasse pas!

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons,
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques;
Vous appelez le Temps qui ne répond qu'à Dieu;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître:
Vis, meurs, immuable en ce lieu!

Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours des soleils est compté!

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis!
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou secouant le pied les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis!

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même,
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité!
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle, ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu!
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles,
Semblables au guerrier armé pour les batailles
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme,
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse,
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;
Son esprit n'est pas votre esprit!

Marche! sa voix le dit à la nature entière;
Ce n'est pas pour croupir sur ses champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!
Dans cette œuvre de vie où son ame palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite,
Les cieux, les astres, les humains!

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée,
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ!
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie;
Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la Nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole,
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!
Et la création toujours, toujours nouvelle
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première;
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève, et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jéhova d'un regard lève et brise sa tente;
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions!

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux,
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers en un souffle il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous! qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable
La chute éternelle du temps!

Sous vos pieds chancelants si quelque ca
Si quelque peuple meurt, si quelque tr
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses
Si de votre alphabet quelque lettre s
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille
Le ciel s'ébranle de vos cris?



---

## II.

Regardez donc, race insensée,
Les pas des générations!
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations!
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin,
Et l'Histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain!

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant;
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout de la torche ou du glaive
Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par la verge de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï!
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon,
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon!
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux!
Là jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat;
L'univers n'est plus qu'un empire;
Mais déjà l'esprit se retire,
Et les peuples poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri!

Levez-vous, Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là!
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila!
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout 'croule,
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume; il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour*) où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme
Et revit en la regardant,
Charlemagne en fait la grande ame
Dont il anime l'Occident;
Il meurt; son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire,
Comme un vaste et pesant manteau,
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules;
Et l'esprit reprend son marteau!

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connait pas;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Le mors des tyrans ou des dieux,
Mais l'esprit par diverses routes
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

*) Le christianisme.

Pour les pousser où Dieu les mène
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur!

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu, Liberté!
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule ou chancelle,
Et comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncelle,
Et le présent sur le passé!
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc, ô mortels, vous annonce
L'immuable que vous cherchez?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit: Marchez!

## III.

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau;
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
        Leurs vêtements dans le tombeau!

Là c'est leurs dieux; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois;
Et quand, après mille ans, dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
        De ce qui fut l'homme autrefois!

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
        Monte ou baisse le genre humain?

Sous le vôtre, ô Chrétiens! l'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille;
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements; comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
        Les langes où l'enfant est né!

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter de nuage en nuage
De plus hauts rayons du soleil!

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant et non pas en arrière,
Le courant roule à Jéhova!

Que, dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans-cesse avec toutes les vagues!
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence?
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile!
Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille!
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole!
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir!
Vous! enfants de celui qui l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle;
L'esprit en renversant élève et renouvelle;
Passagers ballottés dans vos siècles flottants!
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
Et vous vous remontrez après mille naufrages
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs,
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

C'est toujours, se dit-il, dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute,
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer,
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume,
Les jours flottent sans avancer!

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur!... Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux!

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls!

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une ame
Pour que tout mourût avec eux!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

FIN DU TOME TROISIÈME.

## TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

## NOTE A LA PAGE 89.

On nous saura gré d'insérer dans notre édition consacrée à l'Allemagne, le morceau original de M. le Baron de Zedlitz avec la traduction qu'en ont tentée MM. Barthélemy et Méri.

### DIE NÄCHTLICHE HEERSCHAU.

Nachts um die zwölfte Stunde
Verlässt der Tambour sein Grab,
Macht mit der Trommel die Runde,
Geht wirbelnd auf und ab.

Mit seinen entfleischten Armen
Rührt er die Schlegel zugleich,
Schlägt manchen guten Wirbel,
Reveil und Zapfenstreich.

Die Trommel klinget seltsam,
Hat gar einen starken Ton,
Die alten todten Soldaten,
Erwachen im Grab davon.

Und die im tiefen Norden
Erstarrt im Schnee und Eis,
Und die in Welschland liegen
Wo ihnen die Erde zu heiss;

Und die der Nilschlamm decket,
Und der arabische Sand,
Sie steigen aus ihren Gräbern,
Sie nehmen 's Gewehr zur Hand!

Und um die zwölfte Stunde
Verlässt der Trompeter sein Grab,
Und schmettert in die Trompete
Und reitet auf und ab.

## LA REVUE NOCTURNE.

A minuit, de sa tombe
Le tambour se lève et sort,
Fait sa tournée et marche
Battant la caisse bien fort.

De ses bras décharnés
Remue conjointement
Les baguettes, bat la retraite,
Réveil et roulement.

La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit,
Dans leur fosse en ressuscitent
Les vieux soldats péris;

Et qui au fond du nord
Sous la glace enroidis,
Et qui trop chaudement gisent
Sous la terre d'Italie,

Et sous la bourbe du Nil
Et le sable de l'Arabie;
Ils quittent leur sépulture,
Leurs armes ils ont saisi.

Et à minuit, de sa tombe
Le trompette se lève et sort,
Monte à cheval et sonne
La trompe bruyant et fort.

Da kommen auf luftigen Pferden
Die todten Reiter herbei,
Die blut'gen alten Schwadronen
In Waffen mancherlei.

Es grinsen die weissen Schädel
Wohl unterm Helm hervor,
Es halten die Knochenhände
Die langen Schwerdter empor. —

Und um die zwölfte Stunde
Verlässt der Feldherr sein Grab,
Kommt langsam hergeritten,
Umgeben von seinem Stab.

Er trägt ein kleines Hütchen,
Er trägt ein einfach Kleid,
Und einen kleinen Degen
Trägt er an seiner Seit'.

Der Mond mit gelbem Lichte
Erhellt den weiten Plan,
Der Mann im kleinen Hütchen —
Sieht sich die Truppen an.

Die Reihen präsentiren
Und schultern das Gewehr,
Dann zieht mit klingendem Spiele
Vorüber das ganze Heer.

Die Marschäll' und Generäle
Schliessen um ihn einen Kreis.
Der Feldherr sagt dem Nächsten
In's Ohr ein Wörtlein leis;

Das Wort geht in der Runde
Klingt wieder fern und nah:
„Frankreich" heisst die Parole,
Die Losung „St. Helena!" —

Diess ist die grosse Parade
Im eliseischen Feld,
Die um die zwölfte Stunde
Der todte Cäsar hält.

---

Alors sur chevaux aériens
Arrivent les cavaliers,
Vieux escadrons célébrés,
Sanglants et balafrés.

Sous le casque, leurs crânes blanchâtres
Ricanent, et fièrement
Leurs mains osseuses soulèvent
Leurs glaives longs et tranchants.

Et à minuit, de sa tombe
Le chef se lève et sort;
A pas lents il s'avance
Suivi de l'état-major.

Petit chapeau il porte,
Habit sans ornements,
Petite épée pour arme
Au côté gauche lui pend.

La lune à pâle lueur
La vaste plaine éclaire;
L'homme au petit chapeau
Des troupes revue va faire.

Les rangs présentent les armes,
Lors sur l'épaule les mettant,
Toute l'armée devant le chef
Défile tambour battant.

On voit former un cercle
Des capitaines et généraux;
Au plus voisin à l'oreille
Le chef souffle un mot.

Ce mot va à la ronde,
Résonne le long de la Seine,
Le mot donné est: la France,
La parole : Sainte-Hélène.

C'est là la grande revue
Qu'aux Champs-Elysées,
A l'heure de minuit
Tient César décédé.

---

# PARIS,

OU

LE LIVRE

# DES CENT-ET-UN.

# PARIS,

OU

LE LIVRE

# DES CENT-ET-UN.

TOME QUATRIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brunner.

# PARIS,

OU

# LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

## VINCENNES.

Je m'étais interrompu. J'avais lu long-temps: mes yeux fatigués, s'appesantissaient. Mon livre à demi fermé, retombait et glissait insensiblement de ma main. Je poursuivais attentivement d'austères idées d'abaissement, de pauvreté et de mort. J'avais passé de l'étude à la méditation, de la méditation à la rêverie.

C'était une froide nuit de décembre. D'épaisses nuées de neige se précipitaient en tourbillonnant dans les vastes cours sur les remparts élevés; au fond de ces fossés, qui n'avaient pas été creusés pour le crime; sur le toit anguleux de la chapelle où est la tombe du duc d'Enghien; et elles jetaient en passant une blanche et pure lisière aux dentelures du gracieux portail de François Ier. Le vent sifflait aigrement à travers les meurtrières mal closes de ma tourelle. Les corneilles, libres commensaux du donjon, avaient cessé leurs croassements.

Ce triste donjon, ces murailles nues et souillées, ce pavé poudreux et glacé, cette couchette en lambeaux, ce chandelier de fer à demi rompu, d'où sortait, avec des flots de fumée, une lumière terne et puante, les verrous criards, les grilles armées de pointes aiguës, tout cet attirail de misère et de captivité avait disparu pour moi. L'effort prolongé de mon esprit l'avait distrait et séparé des choses présentes. La contemplation de mon malheur en avait effacé les signes.

Là, cependant, des rois habitèrent: Philippe-Auguste, saint Louis, Charles-le-Sage, Louis, le père du peuple, François, le père des lettres, le bon Henri, Louis-le-Juste et Louis-le-Grand: là, Isabelle de Hainaut, Blanche de Castille, Marie de Brabant, Blanche de Navarre, Anne d'Autriche, et la gente Agnès, dame de Beauté, et La Fayette qui se fit pénitente sans avoir failli, et La Vallière qui avait failli et se fit pourtant pénitente.

„Là mainte foy se est veu que le saint homme roy, après „qu'il avoit ouy messe en esté, il se alloit esbattre au bois, une „cotte de camelot vestuë, ung surcot de tiretaine sans manches, „et un mantel par dessus de sandal noir: et faisoit là estendre „des tappiz pour seoir ses gens emprès luy: et tous ceulx qui „avoient affaire à luy venoient à luy parler sans ce que aucun „huissier, ne autre leur donnast empechement, et là faisoit „despescher son peuple diligemment."

Ce fut là qu'au retour de la victoire de Rosbec, furent apportées, il y a aujourd'hui quatre cent cinquante-deux ans, les chaînes de fer que le peuple soulevé avait préparées pour d'autres barricades de Paris.

Ce fut là, quand Paris était assiégé par les Bourguignons, que se rencontrèrent Charles-le-Téméraire et Louis XII, pour signer la paix conclue à Conflans.

Ce fut là que le connétable de Saint-Paul fit le serment de sa charge; serment si mal gardé, parjure si impitoyablement puni.

Là moururent Louis-le-Hutin, Charles-le-Bel, Charles IX; là mourut Isabeau de Bavière, mère, femme, reine maudites; et Mazarin, homme de fortune et d'habileté. Là mourut aussi un roi anglais qui s'était voulu faire roi de France, en ce misérable

temps que dit la chronique: „Quand les Parisiens plus que par „avant se reconformoient les uns avec les autres, promettant „que de toutes leurs puissance et pouvoir ils résisteroient contre „le roy Charles, parce que, malavisés, ils craignoient que il les „voulut du tout détruire comme étant ceulx qui les avoient „déboutés de leur ville, et avoient mis à mort bon nombre de „ses serviteurs.“

Mais la gloire du vieux donjon est déchue. L'éclat des grandes infortunes lui est seul resté. Combien ont passé ici d'hommes tombés, hier tout puissants, aujourd'hui proscrits et captifs! Vendôme, Ornano, Gonzague, Jean de Wert, Jean Casimir, Puylaurens, Beaufort, Chavigny, Retz, Longueville, Conti, Fouquet, le dernier des Stuart, le grand Condé... et encore un autre Condé, pour qui le jour de la délivrance n'est jamais venu! Comment ont changé ces nobles demeures? Qu'avez-vous fait du séjour des rois, Richelieu, Mazarin, Napoléon?

Deux amis, car il m'en est resté, m'étaient venus voir le matin. C'était la première fois. Leur persévérance avait enfin vaincu les obstacles. Ils avaient franchi l'étroit pont-levis du donjon, et avaient monté, non sans lassitude, les cent quatre-vingts marches courtes et roides du long escalier en spirale.

C'était Louis de V*** et Jules de R***: le premier, plus composé, plus froid et plus grave; esprit réfléchi, qui ne hait pas la dispute; ame droite et saine, qui aime qu'un peu de raisonnement lui vienne expliquer et justifier ses impressions; homme comme on n'en voit plus, qui est réellement meilleur qu'il ne veut être, et qui croit sérieusement ne devoir qu'à la réflexion ce que la bonté de son coeur ne manque jamais de lui inspirer.

L'autre, plus jeune, plus prompt et plus animé; aimable d'une autre façon, mais à l'excès en cette façon; spirituel, d'une autre sorte d'esprit, mais plus que personne en cette sorte d'esprit; gracieux, brillant, pourtant naturel; écrivain, poète, homme du monde, supérieur partout.

Tous deux vieux amis, vrais amis, amis éprouvés; tremblant tous deux, comme on ne tremble jamais pour soi; pleurant, pleurant surtout parce qu'ils ne me voyaient pas pleurer.

Mes enfants, ce qui me reste de mes enfants, avaient aussi pénétré dans ce triste lieu. Pauvres affligés, ils se contenaient et se contraignaient avec une grande attention. Mais leur piété se trahissait elle-même, et cet effort violent et contre nature ne montrait que mieux leur déchirante douleur.

Mon âme, ordinairement maîtresse de soi, s'était troublée à leur vue. Tant de joie et de douleur tout ensemble, tant de bonheur et de désespoir m'avait accablé. Je m'étais affaibli dans cette douce et cruelle épreuve de tendresse et d'affliction.

Je ne lisais plus, et ne me pouvais détacher des choses que j'avais lues. Toutes mes pensées en gardaient l'empreinte. Ce livre qui s'était si fortement saisi de mon esprit, ce n'était point un livre du temps présent; c'était un grave et vieux livre: d'anciens jours, d'anciennes moeurs, d'anciennes chroniques.

Le passage où je m'étais arrêté, était ainsi: „Sire de la „Rivière, lui avoit-on dit, sauvez votre corps; car les envieux „ont à-présent règne pour eux. Il avoit répondu à ces paroles, „et dit ainsi: Ici et autre part, suis-je en la volonté de Dieu; „je me sens pur et net. Dieu m'a donné ce que j'ai, et il me le „peut ôter quand il lui plaît. La volonté de monseigneur Dieu „soit faite. Mon service a été bien connu des rois que je ai „servis, et ils le me ont grandement remunéré. Je oserai bien „sur ce que j'ai fait, servi et travaillé à leur commandement, „pour les besognes du royaume de France, attendre le jugement „de la chambre du parlement de Paris.“

Cette fortune toute pareille à la mienne, ces sentiments que j'avais si bien éprouvés, c'était d'où m'était venue l'émotion vive et puissante qui tenait mes sens comme suspendus. Mon esprit seul, quoique troublé lui-même, agissait et vivait en moi. Jeté à mon tour dans le même abîme, j'allais sondant et mesurant ses profondeurs. Je calculais les probabilités et les doutes. Je m'appliquais à prévoir, entre tant de souffrances possibles, à quelles souffrances il me fallait préparer. J'étudiais mon sort pour me fortifier contre lui.

A mesure que se prolongeait cet état d'isolement et d'abstraction, l'oubli des choses communes et des privations vulgaires

devenait en moi plus complet. Je ne savais plus ce que je souffrais actuellement, ni en quel lieu. L'avenir que je méditais, quelque prochain qu'il fût, était pourtant de telle nature que ses liens avec le présent se rompaient.

Un moment vint, où cette étrange préoccupation redoublant et croissant toujours, un bruit inattendu, un mouvement soudain et prestigieux frappèrent et détournèrent à eux mon imagination confondue. Je doutai d'abord; puis, doutai moins; puis, ne doutai plus: je voyais.

Plusieurs êtres vivants étaient là; des hommes dont les vêtements étaient étranges et dont les traits m'étaient inconnus; des personnages d'un autre siècle, et, que sais-je? peut-être d'un autre pays.

Le premier qui s'arrêta devant moi avait une contenance faible et mal assurée. On voyait bien qu'il avait souffert; mais on pouvait être en doute s'il avait souffert fermement. Il était vieux; cependant il lui manquait quelque chose de cette dignité confiante et calme qui donne à la vieillesse tant d'autorité.

Je lui demandai, qui es-tu? — Un malheureux, me dit-il. — Quels malheurs ont été les tiens? — Ceux que tu subis. — Tu fus puissant? — Je le fus. — Tu fus précipité? — Je le fus. — Tu fus captif? — Je le fus. — Ne m'enseigneras-tu point comment on supporte ces hautes disgrâces? — Il se tut. — Je renouvelai ma prière. D'abondantes larmes tombèrent aussitôt de ses yeux. — Ton nom, lui demandai-je, ton nom? — Le Mercier, me répondit-il. — Ministre de Charles IV! m'écriai-je. — „Hélas! „ reprit-il, on disoit tous les jours parmi la ville et cité de Paris, „que on nous trancheroit les têtes, et couroit par aucuns, non „mie par tous, une esclandre et une renommée pour nous plus „ grèver, que nous étions traittours contre la couronne de France.

„Les envieux et haineux nous condamnoient et jugeoient à „mort, et en fûmes en trop grand aventure.... Mais au voir „dire et parler par raison, ceux qui à juger nous avoient, ne „pouvoient trouver en conscience que dussions mourir. Si en „étions tous les jours contristés et assaillis, et nous crioit-on

„ainsi: pensez à vos âmes; car vos corps sont perdus. Vous „êtes jugés à mourir.

„Moult de peuple, par spécial parmi le royaume de France, „et ailleurs, nous excusoit de toutes ces amises, voire si excu„sation voulsit rien; mais nennil: ni nul quel qu'il fût, si comme „clair qu'il vit en la matière, n'en osoit parler, ni ouvrir la „bouche. Fors tant seulement cette vaillante jeune dame, madame „Jehanne duchesse de Berry, et n'est-il nulle doute, si la bonne „dame n'eût été, et si acertes n'y eût entendu, nous eussions „été morts."

Je sais, je sais, repris-je à mon tour. C'est toi de qui les chroniqueurs de ton temps ont écrit, „Qu'en la prison où tu „étois, au chatel Saint-Antoine, continuellement tu pleurois, si „soudainement et de si grande affection, que ta vue en fut toute „foulée et affoiblie; tant et tant que tu en fus sur le point „d'être aveugle; et étoit grand pitié à te voir et ouïr lamenter."

Un pénible gémissement sortit de sa poitrine; et moi, je lui dis: Passe, passe, vieillard; tu n'aurais rien à m'apprendre. Ton exemple n'est pas bon pour moi. Je m'en garderai, Dieu aidant.

En ce moment, il vint de dehors un bruit prolongé, profond et tumultueux. On eût dit que les portes extérieures du château s'ébranlaient et retombaient en éclats sous les efforts d'un peuple en fureur. Le tambour battait; les soldats saisissaient leurs armes; on entendait dans les cours des pas nombreux et précipités; les sentinelles s'appelaient et se répondaient le long des remparts. Du sein de ce tumulte, des voix sinistres et retentissantes s'élevaient, criant sans relâche: Mort à eux! mort à eux!

Mon oreille avait eu le temps de s'accoutumer à ces cris. Je plaignis le triste égarement de ceux qu'on excitait à les proférer: ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Quelques instants s'écoulèrent, et je me replongeai dans ma rêverie.

Un second personnage vint. Celui-là portait une riche armure, et il avait dans sa dextre une large épée dont le fourreau de velours violet, était tout parsemé de fleurs de lis d'or. Une profonde cicatrice qui lui creusait et recouvrait l'oeil, témoignait



que les ennemis du roi l'avaient vu de près, et que c'était à bon titre que l'épée de connétable avait été mise en sa main.

Et toi aussi, lui dis-je, Olivier? car c'était lui, c'était bien Clisson; je ne pouvais pas m'y tromper. — Et moi aussi, me répondit-il: je te viens voir et reconforter. Allons, de par Dieu, ayes bon courage. — J'y tâcherai, Olivier, j'y tâcherai. — Bien est-ce fait et dit, reprit-il.

„Or regardes, des oeuvres de fortune comme elles vont, et „si elles sont peu fermes et stables, quand moi, qui fus assez „vaillant homme et bon chevalier, et qui tant avois travaillé „pour l'honneur de ce noble royaume de France, fus ainsi démené „et vitupéreusement dégradé de chevance et d'honneur....

„N'étoit pourtant à la mal heure que me étois ensonnié de „l'estat et gouvernement du royaume, et ne lui en étoit obvenu „si grand meschef de ce tems.

„Mais bien conseillé et avisé fus-je de me départir et issir „de Paris, et oncques homme ne fut plus heureux de ce que „point ne vins à leurs ordonnances et ajournements; car si je „y eusse esté, il estoit tout ordonné, et ils me eussent honteu-„sement tollu la vie.“

— Ils t'épargnèrent pourtant, brave Clisson. — „Nennil, nennil, „n'en as-tu plus souvenance? Ils prirent arrêt contre moi, trop „cruel; car fus-je banni du royaume, comme faux, mauvais, et „traître contre la couronne de France.“

— Banni, Olivier, banni! Ah! malheur sur moi, si ce triste sort m'était réservé! Je ne sais et ne connais que la France. Je n'ai servi qu'elle, et n'ai vécu que pour elle. Qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront; mais qu'ils m'y laissent mourir. Fi de la vie, s'il faut l'obtenir au prix de tout ce qui la fait aimer! Fi de la vie, loin de mes amis et de mon pays! La terre de France eut les os de mon père et de mes enfants: serais-je si misérable qu'elle voulût rejeter les miens!

Où suis-je le peu que je suis, si ce n'est au pays de France? Hors de France je ne retrouverais plus rien en moi de moi-même. Étranger à tout, tout aussi me resterait étranger. Vieux et usé comme me voilà, est-il encore temps pour moi de recommencer

la vie, et de chercher une terre qui me veuille avouer pour son fils? Dieu m'en est témoin, quand je le pourrais, je ne voudrais pas.

Merveilleux bienfait, que celui qui consisterait à me tout ôter, même le ciel que j'ai vu, même l'air que j'ai respiré depuis mon enfance, en me laissant seulement ce qu'il me faudrait pour bien sentir la douleur de ce que j'aurais perdu!

Banni! c'est plus que mourir: la vraie mort éteint au moins les regrets; en voici une qui les aigrit et les entretient!

— Apaise-toi, et rassure-toi, dit Clisson; sais-tu en quelle façon Dieu disposera de toi, et même de ceux qui se sont mis contre toi? Il est leur maître et le tien, et ne découvre pas tous ses desseins en un jour. Va, va, la mauvaise fortune en est plus mauvaise à qui ne la souffre pas généreusement.

Retiens bien ceci: „Mon seigneur le duc de Bourgogne, qui „étoit sage homme, et qui sur ses besognes veoit au long, bien „que mal il ait ouvré à l'encontre de moi, un certain jour que „aulcuns l'enhortoient et requeroient plus que de raison, dame „dame, leur fit-il, la verge est peut-être toute ceuillie, dont „ils seront hativement battus et corrigés: il n'est pas saison qui „ne paye, ni fortune qui ne tourne, ni coeur courroucé qui ne „s'esjouisse, ni réjoui qui n'ait son tems d'être courroucé. Ainsi „verrez et orrez dire de bref, mais que veuillez un petit atten- „dre et souffrir."

Comme il finissait, un nouveau personnage passait lentement devant moi. Ses regards, où se réfléchissait une incroyable expression de tristesse, semblaient à-la-fois rechercher les miens et craindre de les rencontrer. Moi-même, quoique son aspect n'eût rien qui ne me plût et ne m'attirât, impatient de l'entendre, j'étais en même temps combattu par une sorte d'instinct qui m'en détournait. Son chaperon, sa robe flottante, sa longue ceinture à glands d'or, une certaine austérité qui n'était point celle de l'âge, une dignité sans aucun mélange d'orgueil et d'ostentation, tout m'avertissait que je voyais en lui l'un de ces hommes vigilants et doctes qui fondèrent la renommée et l'autorité de nos tribunaux de justice, long-temps, bien long-temps avant l'époque

où j'eus l'insigne et périlleux honneur d'être choisi pour les diriger.

Je l'appelai; il ne s'arrêta qu'à regret. — Que veux-tu, mon fils? me dit-il: des consolations? Il faut les prendre en toi-même. Elles ne sont nulle part, ou elles sont là. Ton malheur est grand? élève-toi jusqu'à lui. Tu es en péril, familiarise-toi avec ce péril de peur d'être trouvé faible le jour où il se réalisera. Munis-toi de force contre la pire fortune: si elle t'advient moins mauvaise, tant mieux, et tu porteras celle-ci plus légèrement.

Ma curiosité était vivement excitée: je l'interrompis. — Ton nom? lui demandai-je. — Que t'importe? — Ton sort? — Il ne servirait de rien de le dire..... Mon sort, reprit-il en hésitant, diffère moins du tien que tu ne croirais. J'intercédais pour le peuple auprès de la royauté toute puissante: la royauté me prit pour un ennemi. Tu intervenais auprès du peuple devenu puissant pour la royauté faible et menacée: le peuple à son tour t'a pris pour ennemi. Pardonnons tous deux cette erreur. Si grossière qu'elle soit, elle était pourtant naturelle et inévitable.

Le peuple, quand il est roi, ne l'est pas à de meilleures conditions que les autres. Il ne connaît de la vérité que ce que ses courtisans lui en laissent voir. Des envieux se crurent intéressés à te décrier: ils te firent un caractère et même un esprit à l'image et ressemblance du leur. Le peuple les crut: que pouvait-il faire? il ne te voyait ni ne t'entendait. Ceux qui t'approchaient étaient en petit nombre; leur voix se perdait.

Je ne te dirai point que tu ne mourras pas; car, que sais-je? Je ne te dirai pas non plus qu'on n'est pas en droit de t'envoyer à la mort; car, à quoi bon le droit, pour qui n'a pas la puissance? Les révolutions que fait le peuple, sont peuple;, et le peuple n'entend pas ces subtilités. Comment veux-tu, lorsque Dieu a laissé à l'homme la triste faculté de faire mourir l'homme, que le peuple songe à examiner s'il ne lui en a pas interdit le droit? Il sent qu'il le peut; cela lui suffit.

Hélas, mon fils, poursuivit-il, la mort est le triste et continuel auxiliaire de la vie. Elle entretient et protège la vie de l'homme et

la vie de la société. C'est un besoin; c'est un droit. Humilions-nous, et adorons les desseins de Dieu.

Ce qu'il te faut craindre le plus, c'est l'espérance; en flattant le cœur, elle l'amollit. Envisage au contraire ce moment terrible: il t'y faudra bien venir quelque jour. Qu'importe, quand on y est arrivé, que ce soit plus tôt, ou plus tard? Il n'est au pouvoir de personne de te faire mourir deux fois, ni de t'empêcher de mourir une. Ose la regarder en face, cette mort. Elle n'est pas si hideuse que le croient les gens qui manquent de cœur. Qui a bien vécu a assez vécu.

La mort, qui ne peut être évitée, peut cependant être rendue moins amère. Faisons qu'elle soit honorée, et nous lui aurons retranché une bonne part de ses angoisses et de ses douleurs. Or, les hommes n'honorent point la mort de ceux qui l'ont acceptée avec lâcheté.

— C'en est donc fait? m'écriai-je. — Non, reprit-il; mais, mon fils, quand cela serait? ta vie n'a pas été si heureuse que tu aies grand sujet de la regretter; ni si mal remplie qu'il te faille craindre qu'on n'en garde aucun souvenir. Que faut-il de plus pour mourir en paix?

Vieillard, répondis-je, ton langage me pénètre de respect et d'admiration; mais il est rude et sévère.

Tu l'as voulu, il ne fallait pas m'appeler. Garde-toi des illusions. Ce qui t'est le plus nécessaire aujourd'hui, c'est d'avoir en toi un juste sentiment des misères et de la vanité de la vie; je t'ai dit ce que j'ai cru le plus propre à te l'inspirer. Crois-en mes conseils: je te les garantis bons; j'en ai fait l'essai.

— Toi? m'écriai-je. — Oui, mon fils; et puisse la fortune, qui te trahit ainsi qu'elle m'a trahi, t'épargner au moins la dernière épreuve, qu'elle ne m'a pas épargnée! — De grâce, lui demandai-je de nouveau, dis-moi qui tu es. Je prévois que l'autorité de ton nom fortifiera et consacrera celle de tes paroles. — Desmarets, dit-il. — Je me précipitai à genoux. Homme admirable, lui dis-je, est-ce vous? Est-ce vous qui, lorsqu'on vous eut demandé: „Maître „Jean, criez merci au Roi, pour qu'il vous pardonne, fîtes entendre, „sur l'échafaud même, ces généreuses paroles: J'ai servi au Roi

„Philippe son aïeul, et au Roi Jean son grand-père, et au Roi „Charles son père, bien et loyaument; ni oncques cils trois rois, „ses prédécesseurs, n'ont su en quoi me reprendre. Et aussi ne „feroit celui-ci, s'il étoit en puissance de soi; et cuide bien que „de moi juger il ne soit en rien coupable. Si ne lui ai que faire „de crier merci, ni à autres. A Dieu seul veux crier merci!"

Fais ainsi que moi, reprit-il. — Oui, Desmarets, je ferai ainsi.

Qui que tu sois, qui auras ouï ce récit, garde-toi, ami, de le prendre en dégoût ou en moquerie. Je t'ai conté les pensées et la vie même des tristes hôtes du Donjon.

De PEYRONNET.

# LES SEMAINIERS

DU THÉATRE-FRANÇAIS

## CHEZ LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR. *)

---

LE MINISTRE, LES SEMAINIERS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

---

*Un Huissier* annonce.

Messieurs les Semainiers du Théâtre-Français.

*Le premier Semainier.*

Pardonnez, monseigneur, si de Votre Excellence
Nous venons réclamer ici la bienveillance.

*Le second Semainier.*

Protecteur éclairé des lettres et des arts,
Vous daignerez sur nous jeter quelques regards.

*Le premier Semainier.*

Les comédiens français à vous se recommandent.

*Le second Semainier.*

Veuillez leur accorder l'appui qu'ils vous demandent.

*Le Ministre.*

N'en doutez pas, messieurs: pour moi c'est un devoir;
Et je vous servirai, s'il est en mon pouvoir.

*) Cette scène, extraite d'une comédie-revue intitulée *le Cabinet d'un ministre*, est composée depuis plusieurs années.

Ce théâtre, fameux par tant de beaux ouvrages
Qui de l'Europe entière ont fixé les suffrages,
Est, depuis deux cents ans, protégé par nos rois:
A leur haute faveur il a toujours des droits;
Il est compté parmi les gloires de la France.

*Le premier Semainier.*

D'un accueil si flatteur nous avions l'espérance;
Comme ami des beaux-arts on vous cite partout.

*Le second Semainier.*

Oui, l'on vante en tous lieux vos talents, votre goût,
Vos lumières; aussi vers votre Seigneurie,
Notre société....

*Le Ministre.*

Messieurs, je vous en prie,
Trève de compliments; je ne les aime pas.

*Le premier Semainier.*

Monseigneur....

*Le Ministre.*

Quel motif conduit ici vos pas?
Votre démarche est-elle une simple visite
Ou bien....

*Le second Semainier.*

Mais....

*Le Ministre.*

Achevez.

*Le second Semainier.*

Je l'avouerai, j'hésite....

*Le Ministre.*

Parlez, messieurs.

*Le second Semainier.*

Eh bien! nous venons aujourd'hui,
Et pour notre salut, implorer votre appui.

*Le Ministre.*

Quel danger vous menace? et quelle circonstance....

*Le second Semainier.*

Quel danger? du public la fatale inconstance!

Oui, monseigneur, il faut dire la vérité,
Il est temps de parler avec sincérité,
Nous voudrions en vain contester l'évidence:
*Le Théâtre-Français touche à sa décadence.*
Ce public, qu'autrefois on voyait chaque soir
Aux loges, au parterre, empressé de s'asseoir;
Cette foule, aux bureaux de bonne heure accourue,
Qui d'une longue queue embarrassait la rue;
Ces nombreux spectateurs dans la salle entassés,
Et par qui nos travaux étaient récompensés,
Tout a fui!... Maintenant solitude obstinée!
Ni recette aux bureaux, ni loges à l'année;
A tant d'empressement ont succédé soudain
L'oubli, l'indifférence, et presque le dédain;
Notre salle est déserte ainsi que notre caisse;
La dépense s'accroît, et la recette baisse;
Nos parts ne peuvent plus suffire à nos besoins:
En vain nous redoublons et d'efforts et de soins,
Nos profits, notre gloire, ont passé comme un rêve!
Chaque soir, à-présent, quand le rideau se lève,
A-peine le parterre, à nos yeux éperdus,
Offre quelques oisifs sur les bancs étendus,
Qui, peu touchés du sort de Phèdre ou de Thyeste,
Sont venus seulement pour faire la sieste.
Du Théâtre-Français les beaux jours sont passés.

*Le Ministre.*

Votre position est triste, je le sais.
Oui, le charme est rompu, votre renom s'efface:
Je vous plains; mais enfin que veut-on que j'y fasse?
Mes soins n'y peuvent rien; et je n'ai pas le don
D'empêcher du public le funeste abandon.
Sachez le ramener en redoublant de zèle.

*Le premier Semainier.*

Vous pourriez le contraindre à nous rester fidèle.

*Le Ministre.*

Moi? Comment de Paris forcer les citoyens

A se rendre chez vous? Dites, par quels moyens,
Lorsqu'à vous négliger ils sont opiniâtres....

*Le premier Semainier*

Mais.... en diminuant le nombre des théâtres.
Nous jouirions alors d'un triomphe complet.

*Le Ministre.*

Ah! doucement, messieurs, doucement, s'il vous plaît:
Vous allez un peu vite. Il vous serait commode
Qu'on fermât tout théâtre adopté par la mode;
Vous voulez, au public imposant des plaisirs,
Sans rivaux, sans fatigue, exploiter ses loisirs:
C'est fort bien calculé; mais de cette injustice
Vous espérez en vain me rendre le complice.

*Le premier Semainier.*

Arrêtez, monseigneur; vous m'avez mal compris.
Des théâtres le nombre est trop grand dans Paris,
C'est un fait; mais enfin je ne veux rien détruire;
C'est à la fin des baux qu'il faudrait les réduire;
Et, jusqu'à cette époque, il serait question
D'augmenter seulement notre subvention.

*Le Ministre.*

Tenez, messieurs, ici parlons avec franchise.
La cause de vos maux, souffrez que je le dise,
Dans les succès d'autrui vous allez la chercher,
Lorsque c'est à vous seuls qu'il faut la reprocher.

*Le second Semainier.*

A nous?

*Le Ministre.*

Vous vous plaignez que, fuyant un théâtre
Qu'il préféra long-temps, dont il fut idolâtre,
De nos jours le public, ingrat et négligent,
Porte ailleurs ses bravos et surtout son argent?
Je ne veux pas ici faire votre satire;
Mais, répondez, chez vous quel attrait nous attire?
Autrefois de l'ensemble, et de rares talents,
Et dans tous les emplois des sujets excellents;

Nos grands auteurs trouvaient de dignes interprètes:
Aujourd'hui.... jugez-vous, voyez ce que vous êtes!
Que d'hommes sans moyens, ignorants, froids, communs!
A-peine dans le nombre êtes-vous quelques-uns
Qui vous montrez encor les disciples fidèles
De ces acteurs fameux qu'on cite pour modèles.
Le reste, c'est-à-dire une grande moitié,
Convenez-en, messieurs, c'est à faire pitié!
Il est chez vous des gens d'un mérite si mince,
Que, s'ils allaient demain s'engager en province,
Vous en êtes tous deux comme moi convaincus,
Ils ne trouveraient pas à gagner mille écus.
De votre état fâcheux voilà tout le mystère.

*Le premier Semainier.*

Monseigneur a raison. Mais tel sociétaire
Qui peut-être au théâtre est faible comme acteur,
Se montre au comité bon administrateur.

*Le Ministre.*

Eh! qu'importe au public? est-ce là son affaire?
C'est en scène avant tout qu'il faut le satisfaire.
Soyez comédiens, messieurs; vos spectateurs
N'ont pas payé pour voir des administrateurs.
Mais vous vous recrutez d'une telle manière....

*Le second Semainier.*

La Comédie en souffre, en gémit la première.
Oui, nos choix trop souvent sont pauvres en effet.
Pourtant il ne faut pas nous blâmer tout-à-fait;
On doit faire la part à la faiblesse humaine.
L'intrigue autour de nous s'agite, se démène:
L'appui d'un grand seigneur, la crainte d'un journal,
Le beau sexe influant sur notre tribunal,
L'intérêt d'un acteur, sa vanité blessée....
Puis enfin nous avons parfois la main forcée;
Certains sujets nous sont imposés malgré nous.

*Le Ministre.*

Quoi donc? n'êtes-vous pas, messieurs, maitres chez vous?

*Le second Semainier.*

Parmi d'autres bienfaits, s'il faut être sincère,
L'autorité nous a doués d'un commissaire *).

*Le Ministre.*

Eh bien?

*Le second Semainier.*

Ah! monseigneur, il est plein de talent.

*Le Ministre.*

Est-ce qu'il prétendrait....

*Le premier Semainier.*

C'est un hommme excellent.

*Le Ministre.*

Abuse-t-il....

*Le second Semainier.*

En lui nous voyons tous un père.

*Le premier Semainier.*

Le jour qu'il nous échut fut un jour bien prospère.

*Le second Semainier.*

Ses conseils et ses soins nous ont régénérés;
De l'antique routine il nous a délivrés.

*Le premier Semainier.*

Préparant le théâtre à sa splendeur future,
Il a bien mérité de la littérature.

*Le second Semainier.*

Les auteurs, les acteurs bénissent ses efforts.

*Le premier Semainier.*

Grâce à lui maintenant, mise en scène, décors,
Costumes, tout enfin chez nous est magnifique.

*) Je ne suppose pas que des plaisanteries puissent blesser M. Taylor, pour qui je professe d'ailleurs une parfaite estime. Je crois qu'il s'est trompé dans la direction qu'il a donnée au Théâtre-Français, et je blâme son système sans attaquer ses intentions. Par la marche qu'il suit depuis plusieurs années, il a, selon moi, placé les comédiens français dans une singulière position; ils ne sauront bientôt plus jouer la comédie, et ils ne savent pas encore jouer le mélodrame.

*Le second Semainier.*

Et nous damons le pion à l'Ambigu-Comique.

*Le Ministre.*

Ses services sont grands; oui, de pareils succès
Sont dignes, j'en conviens, du Théâtre-Français.
Mais enfin blâmez-vous le pouvoir qu'il s'arroge?

*Le premier Semainier.*

Jamais nous ne pourrons faire assez son éloge:
Lui seul donne à nos parts des augmentations,
Accorde des congés et des subventions.

*Le Ministre.*

Oh! c'est un homme alors tout-à-fait respectable.

*Le second Semainier.*

Aussi nous lui portons un amour véritable.

*Le Ministre.*

Laissons cela, messieurs. Je ne puis vous cacher
Qu'il est bien d'autres faits qu'on vous doit reprocher.
Par exemple, pourquoi, depuis quelques années,
Du Théâtre-Français trompant les destinées,
Osez-vous en bannir, frappés de vos dédains,
Des deux siècles derniers les plus grands écrivains?
De ces maîtres de l'art le sublime héritage
Pour le laisser en friche est-il votre partage?
De modèles encor nos auteurs ont besoin.

*Le premier Semainier.*

Ces maîtres, on les joue aussi... de loin en loin.
Mais depuis quelque temps, monseigneur peut m'en croire,
Le public ne veut plus de l'ancien répertoire,
Et pour l'y ramener nos soins sont superflus.

*Le Ministre.*

Le public, dites-vous? le public n'en veut plus!...
Quoi! Voltaire, Racine, et Corneille, et Molière,
Ces hommes étonnants dont la France est si fière,
Méconnus, dédaignés, inspirent aujourd'hui
Au Théâtre-Français le dégoût et l'ennui?...
Ah! s'il est vrai, vous seuls leur valez ces outrages.
Le public ne veut plus de nos anciens ouvrages!

Il n'en veut plus!... messieurs, un seul mot répondra:
Quand vous les jouerez bien le public en voudra.
Mais tant que messieurs tels, avec mesdames telles,
Viendront nous travestir ces œuvres immortelles;
Tant que certains sujets, sans verve et sans chaleur,
Mutileront les vers jetés par le souffleur;
Tant que vos chefs d'emploi réserveront leur zèle
Pour les productions d'une école nouvelle,
Et qu'à ce genre seul ardents à se vouer,
Ils livreront Molière à qui veut le jouer;
Oui, messieurs, le public, sans peine on doit le croire,
Ne voudra plus, chez vous, de l'ancien répertoire:
Ces auteurs, qui pour nous sont un riche trésor,
Ce n'est qu'en les lisant qu'on les comprend encor.
Arrêter ce scandale est enfin nécessaire.

*Le second Semainier.*

Nous le voudrions bien; mais notre commissaire...

*Le premier Semainier.*

Votre sévérité...

*Le Ministre.*

Ce n'est pas encor tout;
Puisque nous y voilà, poursuivons jusqu'au bout.
Je vous épargne ici bien des faits qu'on raconte;
Mais, dites-moi, messieurs, n'est-ce pas une honte
De voir par quels moyens le Théâtre-Français
Arrache maintenant de prétendus succès?
Il ose s'appuyer, pour forcer les suffrages,
D'un ignoble ramas d'applaudisseurs à gages!
Comment pouvoir juger un ouvrage nouveau?
Quand le public payant se bouscule au bureau,
Quand il lui faut braver, au milieu des alarmes,
Le choc d'une barrière, ou le heurt des gendarmes,
Un troupeau d'aboyeurs sorti des cabarets,
Et guidé loin du bruit par des chemins secrets,
Dans l'ombre, sans obstacle, introduit dans la salle,
D'un triomphe payé prépare le scandale;

A l'orchestre, au parterre, au cintre, en peu d'instants
Sont placés, sont groupés ces hideux combattants:
De leur sale escadron les banquettes se couvrent,
Et le théâtre est plein lorsque les portes s'ouvrent.
Ainsi vous étouffez la voix du vrai public;
Les applaudissements ne sont plus qu'un trafic;
Le goût, la liberté sont bannis du parterre;
Il y faut, par prudence, approuver ou se taire:
Et si quelque honnête homme ose, pour son argent,
Au milieu des bravos se montrer exigeant,
Aussitôt il provoque un horrible tumulte,
Et voit fondre sur lui la menace et l'insulte.
Ainsi des soudoyés l'insolente fureur
Au théâtre aujourd'hui fait régner la terreur:
Il faut que devant eux l'opinion se taise,
Et la littérature a son quatre-vingt-treize.

*Le second Semainier.*

Hélas! oui, le public n'est plus indépendant;
On l'opprime, on le brave! et croyez cependant
Que ces abus chez nous ont plus d'un adversaire;
Nous en sommes honteux... mais notre commissaire...

*Le premier Semainier.*

Si j'osais hasarder une observation...

*Le Ministre.*

Chez moi, monsieur, chacun dit son opinion.
Oh! ce n'est point ici comme à votre spectacle,
Et vous pouvez parler sans crainte et sans obstacle.

*Le premier Semainier.*

Je n'en disconviens pas, oui nous avons des torts;
Oui, l'erreur trop souvent dirigea nos efforts:
Dans un danger pressant tout semble légitime.
Mais si, pour échapper au sort qui nous opprime,
De notre dignité nous fûmes peu jaloux,
Les auteurs sont encor plus coupables que nous.

*Le Ministre.*

Comment?

*Le premier Semainier.*

Oui, monseigneur, je le dis avec peine,
Eux seuls ont perdu l'art, ont dégradé la scène.
C'est, provoqués par eux, que nous avons recours,
Pour servir leurs succès, à d'indignes secours.
De la littérature ils ont fait un commerce ;
Être auteur, ce n'est plus qu'un métier qu'on exerce;
On s'embarrasse peu du bon sens et du goût;
La gloire n'est plus rien, le profit seul est tout.
Aussi l'on ne voit plus que cabales, que brigues;
Le théâtre se perd au milieu des intrigues;
A tout prix et partout on cherche du nouveau;
L'étrange, le bizarre ont remplacé le beau;
Aux brocards du public gaîment on s'abandonne,
Et le but est rempli quand la recette est bonne.

*Le second Semainier.*

Mon camarade a tort d'accuser les auteurs;
Le mal, on le sait trop, vient surtout des acteurs.

*Le premier Semainier.*

Et moi je ne sais pas pourquoi mon camarade
Me fait en ce moment une telle incartade.

*Le second Semainier.*

C'est que, depuis un temps, les auteurs sont chez nous
Abreuvés tous les jours de chagrins, de dégoûts.
S'il en est quelques-uns d'intrigants, de cupides,
Et payant leurs succès à des mains intrépides;
S'il en est dont la plume au Théâtre-Français
D'une école nouvelle introduit les excès;
Loin de les repousser, s'il faut que je le dise,
Ce sont précisément ceux-là qu'on favorise:
Pour eux sont les égards, le zèle, la ferveur;
Pour eux les passe-droit et les tours de faveur;
On court au-devant d'eux, on demande, on implore
Les drames inconnus qu'ils composent encore,
Et, pour s'assurer mieux de leur consentement,
On déchire à leurs pieds tout autre engagement.
Mais quant aux écrivains (et c'est le plus grand nombre)

Qui croiraient s'avilir à cabaler dans l'ombre,
Qui cherchent dans la gloire un prix à leurs travaux,
Qui savent respecter les droits de leurs rivaux;
Ceux-là, sacrifiés à la peur, au caprice,
Ne rencontrent chez nous ni formes, ni justice;
Ils ont beau réclamer, leurs droits sont superflus:
On les craint d'autant moins qu'on les estime plus.

*Le premier Semainier.*

S'il était vrai, du moins vous devriez le taire.

*Le second Semainier.*

Pourquoi?

*Le premier Semainier.*

Des torts de tous chacun est solidaire.

*Le second Semainier.*

Oh! je laisse le blâme à qui l'a mérité.

*Le premier Semainier.*

A qui donc, s'il vous plaît?

*Le second Semainier.*

Eh! mais, au comité.

*Le premier Semainier.*

Ah! mon cher camarade!

*Le second Semainier.*

Oui, mon cher camarade,
C'est lui qui nous ruine ensemble et nous dégrade,
Lui qui d'être loyal se montre peu jaloux,
Qui chasse les auteurs que nous estimons tous;
C'est lui qui, renversant nos prudentes coutumes,
Et plaçant avant tout la splendeur des costumes,
La pompe des décors, les comparses nombreux,
Nous force à contracter des emprunts onéreux.

*Le premier Semainier.*

Ces reproches...

*Le second Semainier.*

Sont vrais; je ne puis plus me taire.
Ce comité, toujours entouré de mystère,
S'embarrasse fort peu, dans ses conseils secrets,
Des plaisirs du public et de nos intérêts;

Tous ses membres entre eux se servent, se soutiennent;
Les grâces, les faveurs toujours leur appartiennent...

*Le premier Semainier.*

Quelles faveurs? voyons, éclaircissez ce point.

*Le second Semainier.*

Mais, par exemple, vous, ne recevez-vous point,
Lorsque tout entre nous devrait être uniforme,
Une subvention considérable, énorme?

*Le premier Semainier.*

Énorme?

*Le second Semainier.*

Oui, l'on vous compte au nombre des élus.

*Le premier Semainier.*

Énorme, dites-vous? je reçois, tout au plus,
Le prix de mes talents et de mes sacrifices.
Et quand l'autorité, qui pèse les services,
Le mérite, les droits de tous les concurrents,
Donne à quelques auteurs jusqu'à douze cents francs,
J'espère que je puis en avoir trente mille.

*Le second Semainier.*

Avec pareille somme il eût été facile
De faire parmi nous un grand nombre d'heureux.

*Le premier Semainier.*

Pour les grands talents seuls le prince est généreux.

*Le second Semainier.*

D'autres que vous alors...

*Le premier Semainier.*

Vous, peut-être?

*Le second Semainier.*

Sans-doute;
Et l'accueil du public...

*Le premier Semainier.*

On sait ce qu'il vous coûte.

*Le second Semainier.*

Plus applaudi que vous, mes succès prouvent bien...

*Le premier Semainier.*

Des bravos achetés ne prouvent jamais rien.

*Le Ministre.*

Messieurs...

*Le second Semainier.*

Ah! pardonnez!... en cette conjoncture,
Emporté par l'amour de la littérature...

*Le Ministre.*

Point d'explications. Si vous pouvez ici,
Et devant moi, messieurs, vous oublier ainsi,
Que se passe-t-il donc chez vous? vos assemblées
Par d'étranges débats doivent être troublées.

*Le premier Semainier.*

Ah! croyez...

*Le Ministre.*

C'est assez. Terminons en deux mots.
Du Théâtre-Français je déplore les maux,
Mais il est à vos vœux de trop puissants obstacles.
On ne changera rien au nombre des spectacles;
On n'augmentera pas votre subvention...
J'en suis fâché! Pourtant votre position
Exige qu'en effet on y porte remède,
Et qu'on trouve un moyen pour venir à votre aide.
Si je n'y réussis, je l'essaierai du moins.

*Le second Semainier.*

Ah! monseigneur!...

*Le Ministre.*

Allez, oui, comptez sur mes soins,
Et tâchez parmi vous d'établir l'harmonie.
Adieu.

*Le premier Semainier*, à part, en sortant.

Cet homme-là n'est pas un grand génie.

A. DE LA VILLE.

# UNE MAISON DE LA CITÉ.

Il ne connaît pas une des plus sincères jouissances de l'ame, celui qui n'a pas quelquefois parcouru le Paris de la première race, berceau du Paris merveilleux de nos jours. Un enthousiaste dirait que cet homme est froid, égoïste, enclin au matérialisme; il ne connaît que le présent; c'est un indifférent en matière de religion: car c'est une religion que le souvenir, un culte comme celui des tombeaux et des ancêtres. Homme, il ne se plaira point à se replonger dans son enfance; citoyen, comment se plairait-il davantage à revoir les premiers pas de sa naissante cité? Oubliant avec dédain les jours où il apprenait à marcher, chancelant, trébuchant dans des lisières qui avaient peine à le soutenir, il ne peut concevoir, sentir, aimer les rues tortueuses, entrelacées, rampantes, que formèrent des maisons qui se heurtaient et se précipitaient à qui serait le plus près de leur mère, la Cathédrale.

Et moi, j'ai erré cent fois dans ces vieilles rues, éloignant avec soin de ma pensée les quartiers bien alignés de la nouvelle Athènes, de Rivoli, de Saint-Lazare. Ce n'est point un plan nouveau de la ville en main que j'ai fait ce voyage; mais bien avec le *Dict. des rues de Paris*, que Guillot écrivait vers la fin du treizième siècle. Sous la conduite de ce guide simple et naïf, qui me désignait la plupart des rues par le nom qu'elles

portent actuellement encore, je me croyais du treizième siècle aussi, et je marchais à la recherche d'une maison dont je pusse recueillir et raconter les annales.

Deux grands édifices, dont il n'est pas besoin de rappeler l'histoire, bornent la Cité à l'orient, à l'occident. A l'occident, c'est le palais des rois; à l'orient, c'est l'église. Depuis longtemps les rois ont quitté le palais; Dieu n'a pas quitté l'église encore. A l'occident, des magistrats distribuent au nom du roi la justice, et ils ont, pour la rendre visible, la place du Palais et la Grève. A l'orient, des prêtres rendent la justice au nom de Dieu, et elle ne s'exerce que dans un lieu caché, impénétrable, la conscience : en terre d'inquisition, c'est sur un bûcher.

Je m'enfonçai dans la Cité par la rue de la Calandre, pour découvrir une maison bien vieille, et cette rue en renferme beaucoup dont il est curieux de voir les pignons couronnés de plantes grimpantes, qui ceignent d'une abondante végétation les étroites fenêtres. Certes, le pauvre manœuvre, ou la fille de joie, de douleur, allais-je dire, qui habite la chambre voilée par ce vert rideau, doit, à son réveil, quand l'œil n'est pas encore tout-à-fait de ce monde, se croire dans une forêt éclairée des rayons du soleil levant. Quelques amis des champs sans-doute, exilés dans la boue de la Cité, ont tendu, d'un côté de la rue à l'autre, de croisée à croisée, des cordes sur lesquelles courent, s'allongent et s'épandent les tiges flexibles des capucines et des clématites; de sorte que l'on comparerait volontiers ces vieilles maisons, dont le sommet est chargé d'une verdure qui s'étend en berceau, à ces chênes qui n'ont plus d'âge, au tronc gris, pelé, mais dont la tête a encore quelques branches vivantes qui se couvrent d'un frais feuillage à chaque printemps.

Mais descendez : vous ne verrez que noires boutiques, tellement noires, qu'on a peine à distinguer le métier de ceux qui les occupent. Là, des cabarets, des rôtisseurs; ici, des allées étroites et obscures, au fond desquelles se dessine dans l'ombre l'apparence d'un escalier. De ces défilés caverneux vous entendez sortir le sifflement de reptile dont, au lieu de chant, se servent les sirènes trapues qui y sont embusquées du matin au

soir. A l'un de ces antres se rattache une tradition d'une antiquité vénérable et sacrée. La cinquième maison en entrant par la rue de la Juiverie fut, dit-on, le berceau de saint Marcel, neuvième évêque de Paris. Ainsi tout se corrompt en vieillissant; un pur adolescent a le germe d'une vieillesse perverse; la demeure d'un saint devient la sentine du vice et de la prostitution. C'est à la mémoire qu'il appartient de tout rafraîchir, de tout purifier, de tout faire revivre.

Ainsi, au lieu du pavé sale et boueux de la rue de la Calandre, je la voyais jonchée de fleurs, de fenouil et de foin odorant. Ce n'étaient plus les murailles fumeuses et lézardées des maisons, mais des tentures blanches parées de bouquets, et des nuages de feuilles de rose tombaient sur la foule, non pas sur une foule de chiffonniers, de maçons, de soldats ivres, de femmes de mauvaise vie, mais sur toute la cour de Louis IX. se rendant à la Sainte-Chapelle. Cette procession, c'était la grande confrérie de Notre-Dame. La reine Blanche venait de s'y affilier, ainsi que toutes ses dames, dans l'église de la Magdeleine; et toute la confrérie, seigneurs, dames et bourgeois, la reconduisaient jusqu'au palais.

En entrant dans la rue de la Juiverie, mes retours sur le passé me firent du moins bénir le présent. Je n'y voyais pas, comme dut en rencontrer Guillot de Paris, mon guide, des juifs à la contenance humble, portant une étoffe jaune sur la poitrine, ou, selon l'ordonnance de Philippe-le-Bel, des cornes à leur bonnet. Juifs, protestants, catholiques, tous, dans le voisinage de la maison de Dieu, marchent librement, la tête haute, sous un bel habit comme sous des haillons.

J'avais résolu de ne m'arrêter qu'à une maison du Cloître: je pris donc par la longue rue des Marmousets. Je gage qu'on m'y eût montré la place où fut la maison du terrible barbier et du pâtissier son voisin. En 1507, Dubreul y vit une pyramide élevée en mémoire d'un grand crime; et, avant Dubreul, ce lieu avait été long-temps vide, inhabité: comme si la terre, souillée de sang innocent, devait trembler toujours! comme si elle ne pouvait plus recevoir les fondements des demeures des hommes!

A cette rue aboutit l'étroite rue Glatigny, où, suivant Guillot,

Maignent (demeurent) dames au corps gent.

Il y avait donc dans cette rue, bâtie où étaient les prisons de Lutèce, auprès du cachot où fut captif saint Denis, aux premiers temps du christianisme dans la Gaule; il y avait donc, au treizième siècle, des *dames au corps gent*, *folles de leur corps;* il y en a encore là, en janvier 1832. Et voyez comme les traditions se perpétuent, bonnes ou mauvaises, les mauvaises principalement! Saint Louis sentit la nécessité de déterminer les quartiers abandonnés à la débauche, comme on fait la part au feu et à la peste. La rue Glatigny fut, avec cinq ou six autres, dotée d'un *val-d'amour*. Saint-Louis est mort, bien des dynasties ont passé; le *val-d'amour* existe encore!

Oh! que notre langue est pauvre! La passion la plus élevée, la plus pure, la plus dévouée; l'ivresse la plus sale, la plus désordonnée, la plus abjecte, tout cela s'appelle du même nom, — amour; — pas de nuance qui les distingue. En parlant de la femme qui, la première, vous a fait battre le cœur, concevoir de hautes pensées, qui vous a rendu peintre, musicien, poète, vous dites: — Je l'aime! — et que l'on vous consulte sur un mets, sur un potage, sur la moindre friandise, — Je l'aime, — dites-vous aussi. La même expression pour parler de l'ame et du corps! O indigence de notre langage!

Je reviens à mon texte. Ce serait une histoire assez curieuse que celle d'une maison de la rue Glatigny, et comment ses *dames amoureuses*, qui étaient sans-doute, au treizième siècle, ce que sont de nos jours les élégantes du boulevart des Italiens, sont tombées au bas degré où on les voit de nos jours. Ce seraient les annales de la Cité examinées d'un autre point de vue, une chronique présentant aussi bien qu'une autre, dans sa sphère, le tableau de la décadence de la ville. Mais, pour monter aux sources, que de fange à traverser! mieux vaut aller au Cloître.

Comment passer où fut Saint-Landry, sans remarquer les maisons qui ont remplacé cette vieille église. Je l'ai vu démolir. Ce fut cependant de là que le corps de la reine Isabeau fut

enlevé, la nuit, par un seul batelier, qui la conduisit honteusement à Saint-Denis. J'ai dit : — C'est un souvenir qui tombe; et j'ai pensé à l'église de Saint-Benoît, que l'on métamorphose en salle à vaudevilles et à mélodrames. L'on fredonnera, l'on battra des mains, l'on sifflera, l'on tramera de sâles intrigues de coulisse, là où l'on apportait un enfant à la religion, qui successivement lui donnait le saint chrême, l'hostie, l'anneau nuptial, la terre du tombeau. C'était aussi au port Saint-Landry que s'élevait une des deux échelles de la justice de *messieurs* de Notre-Dame. Des prêtres avaient une échelle patibulaire, une potence! des prêtres se mêlant aux attributions du bourreau! des prêtres hauts-justiciers! Il y a dans cette alliance de mots toute l'histoire de la chute de leur religion, à eux: qu'ils en portent le deuil!

Méditant ainsi, je regardais à ma droite, et mes réflexions continuèrent non moins amères en voyant l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs devenue le réceptacle de ballots de chiffons, de vieilles planches, de voitures usées, de débris de toute sorte, et dans la poussière épaisse qui s'en élevait, un rayon du soleil traçait un sillon lumineux pareil à ceux par lesquels les peintres annoncent la venue d'un ange, et la sombre et sale chapelle en était éclairée.

Il est curieux de remarquer qu'au treizième siècle Guillot vit dans la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs

Par le trelis d'un coffre
Oisiaux qui avoient piez bens (*bots*, *raccourcis*)
Qui furent pris sur la Marine.

Ainsi cette rue était alors assez animée, assez vivante, assez à la mode, pour qu'on y vînt exposer une *curiosité* venue des bords de la mer, comme de nos jours on en ferait l'exhibition au Palais-Royal ou à la place de la Bourse; et aujourd'hui la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs n'est un peu fréquentée encore que parce que, de la ville, elle conduit à la cathédrale ceux qui y viennent après avoir traversé le pont d'Arcole.

A côté de la rue Cocatrix, où demeurait Geoffroy Cocatrix, échanson de Philippe-le-Bel, il y a une petite porte basse, à

plein cintre, qui s'ouvre sur une cour toute verte de moisissure et de mousses. Vous en croiriez voir sortir un juge sur sa mule ou une dame en litière pour aller au parlement où à la grand'messe.

Et promenez-vous dans la cité un jour de grande solennité, quand le bourdon et les cloches de la cathédrale mugissent et chantent à la fois, et vos ressouvenirs deviendront plus vivants encore. Ces maisons, si vieilles que leurs murailles affaissées se renflent au-dessus des portes, comme un vieillard que courbe un fardeau, qui s'appuie sur ses genoux, et ses genoux ploient en avant, ces maisons ont, depuis plusieurs siècles, retenti des concerts de vingt clochers, car dix-neuf chapelles ou paroisses se pressaient autour de Notre-Dame; et quand toutes ces voix d'airain s'élevaient aux nuages, passaient, pleines de graves mélodies, sur les toits, et retombaient dans ces rues étroites, elles s'y foulaient, s'y déployaient comme dans des tuyaux d'orgues, produisant des chants sourds ou clairs, des accords au premier abord confus, mais qui avaient au fond une parfaite harmonie. C'est ainsi que du regard, du sourire, du parler, de la grâce du corps et de celle de l'ame résulte un tout admirable, la beauté. Toutes les fleurs s'exhalant à la fois composent un seul parfum, une essence délicieuse.

Tout en devisant ainsi à part moi, j'étais arrivé rue Chanoinesse. C'est là que l'on commence à se sentir dans un autre pays. On est dans l'ancien cloître de Notre-Dame; et c'est bien en effet la paix et le repos du cloître. Dans tous les quartiers que je venais de voir, c'était la ville et ses bruits, mais plus on avance vers l'église, plus tout s'apaise. Rue Chanoinesse, rue Massillon, qui pourrait se douter que l'émeute fermente à la chambre des Députés ou sur les boulevarts, si n'était le rappel; et encore le bat-on dans ces rues solitaires d'où le dimanche on ne voit sortir que vieux chanoines courbés, à la tête tremblotante, qui se trainent vers leurs stalles?

Cependant, je m'y suis arrêté, dans cette rue, pour écouter une voix charmante; autrefois c'eût été la voix d'un enfant de chœur sortant de la psallette: hier, c'était une voix modulée,

fraiche, pure, qui s'élevait légèrement de note en note, descendait tout aussi gracieusement les degrés de la gamme, remontait, redescendait encore comme un rossignol ou mademoiselle Sonntag. Voilà bien, me disais-je, les deux époques définies. Il y a quelques cents ans qu'ici, dans le cloître, on ne s'exerçait au chant que pour l'église, que pour Dieu; aujourd'hui c'est pour le théâtre, le public. Oui, c'était une jeune fille, belle, grande, bien faite, je voyais tout cela en l'écoutant. Elle veut entrer à l'Opéra ou aux Italiens, elle y débutera et sera applaudie, et les dilettanti ne se douteront guère que cette voix suave et sonore s'est formée, assouplie, veloutée, rue des Marmousets, au coin de la rue des Chantres.

La rue des Chantres est la dernière des rues de l'ancien Cloître qui soient restées debout. J'y marchais seul, cherchant toujours ma maison à peindre, quand, arrivé au coin de la rue Basse-des-Ursins et du quai, je lus sur une porte ces deux douzaines de syllabes dites autrement des vers:

Abeilard, Héloïse habitèrent ces lieux,
Des sincères amants modèles précieux.
1118.

1118! Héloïse, Abeilard! Cette date, ces noms, ne devaient-ils pas, je le demande, me rejeter profondément dans le passé? Je voulus voir cette maison, monter son obscur escalier à large balustrade de chêne; j'entrai dans plusieurs chambres, dans celle où, me dit-on, avait habité Abeilard: je le crus. Par malheur, pour la complète illusion, cette vieille maison avait été badigeonnée, et le médaillon en pierre, qui représentait les deux amants, flétri d'une couche de vert-antique. Eh! qu'importe? vert-antique, badigeon, fard, tout disparait pour qui voit avec imagination: d'ailleurs une petite porte basse, en ogive, vous reporte du moins bien réellement au moyen âge. Cette petite porte conduisait dans la maison du chanoine Fulbert, et Abeilard y passait chaque jour, en revenant de professer aux écoles de Paris. Ne vous semble-t-il pas l'y voir encore arriver escorté de ses écoliers? Il entrait, dînait à onze heures du matin, et ensuite passait dans le cabinet d'Héloïse pour lui expliquer l'Écriture et les Pères de l'Église.

Je gagerais que c'était dans cette petite tourelle, suspendue comme un nid sur la cour, qu'Héloïse recevait les leçons d'Abeilard le jour, la nuit souvent. Pour se représenter leur complet isolement, qu'on se figure une nuit du douzième siècle, quand chacun était couché dès huit heures, qu'on n'entendait rouler aucune voiture, quand le chanoine Fulbert dormait profondément, ainsi que tous ses serviteurs. Ils étaient là, à la lueur d'une faible lampe, dans cette tourelle si légère, parlant théologie et scolastique; mais souvent ils se levaient pour aller admirer la beauté du ciel étoilé, la lune passant silencieusement sur la ville endormie, et revenaient à leurs travaux avec le sentiment qu'ils étaient bien seuls, que rien ne les troublerait, qu'ils pouvaient se livrer avec délices à la science; mais un homme beau, bien fait, à trente-neuf ans, à côté d'une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, dans le calme de la nuit, doit avoir un son de voix plus doux et plus caressant, même en lui parlant scolastique et théologie. Amour de Dieu, c'est toujours amour, et le cœur d'Héloïse battait bien fort en recevant ces explications qui, de savantes, devenaient tendres. *Nous ouvrions nos livres,* écrit Abeilard à son ami, *mais nous avions plus de paroles d'amour que de lecture, plus de baisers que de phrases.* Dante se souvenait de ces charmants détails, quand il peignait le dernier baiser de Francesca de Rimini, le baiser, qui fait tomber le livre séducteur; et encore le livre dont parle Dante racontait l'amour profane de Lancelot et de la belle Genièvre: mais là, dans la petite tourelle, l'amour leur venait au cœur par des subtilités dévotes et des discussions mystiques: né dans une maison du Cloître, il devait être profond comme la piété la plus exaltée. Quelle volupté dans ces scènes d'étude! Le jeune professeur avait été bien présomptueux s'il s'était cru assez fort pour rester froid rhéteur, à minuit, près d'une fille passionnée, à l'ame attendrie par la plus sincère dévotion. Je conçois le courage militaire qui ne pâlit pas devant cent canons, le courage civil qui se tient droit devant une sédition; mais le courage du bienheureux Robert d'Arbrissel, je ne le concevrais de la part d'Abeilard qu'après la vengeance de Fulbert.

J'en étais là de mes ressouvenirs, de mes rêveries, quand j'aperçus au-dessus de la porte ces mots: *Institution de jeunes demoiselles.* Ce singulier rapprochement me ramène brusquement à nos jours, et je me rappelais que je connais bien des Héloïses de pensionnat qui soupirent pour un Abeilard heureux.

Et quand cette maison du chanoine Fulbert eut été confisquée au profit de l'Église, que devint-elle?

Elle y logea le grand-pénitencier: sans-doute elle voulut par la présence de cet homme austère, la pénitence incarnée, purifier ces lieux rendus mondains par un amour d'ici-bas et puis souillés par un crime.

Ensuite vint un laïque qui eut le privilège d'habiter le Cloître pour la sainte vie qu'il menait. Il était de la pieuse confrérie des Matines, *confratria surgentium ad matutinas.* Dès que minuit avait sonné, on voyait s'allumer une lampe dans la petite tourelle; il descendait et se rendait à l'église, sa lanterne à la main, fût-ce par la nuit la plus sombre, la plus glacée. Enfin, une nuit, il mourut dans le chœur, et l'on pense bien que ce fut en odeur de sainteté.

Après lui ce fut un clerc *matutinel* de Notre-Dame. Puis un riche bourgeois qui avait fait le pélerinage de Jérusalem: c'est lui qui voyant un jour les pauvres écoliers du collège des *Dix-huit* jeter de l'eau bénite sur les corps des trépassés exposés à la porte de l'Hôtel-Dieu, en fut si touché qu'il donna vingt-cinq livres de rentes à ce collège qui ne vivait que d'aumônes. Ce dévot personnage logeait dans deux chambres du haut Thomas Quentin et Adrien Duval, tous deux archers du guet, hommes pieux et de sage conduite, chose rare dans le corps des archers. Ils furent tués rue de la Vieille-Draperie par de jeunes gentilshommes ivres, et ce dévot pélerin fonda pour eux le *Salut du Guet* que l'on célébrait chaque soir à Saint-Barthélemy.

Enfin, en 1830, m'a-t-on raconté, dans la petite tourelle habitait le sous-chantre. Au-dessus de lui, était une jeune fille qui se consolait de la perte de l'ami qu'elle devait épouser, dans la dévotion à celui qu'on peut aimer sans crainte de le

perdre jamais. Tous les matins elle sortait, se rendant à la Cathédrale, sa chaise à la main, pour être assise durant les offices, et elle y restait jusqu'au soir. Elle jeûnait strictement et même avec une rigueur excessive. N'ayant pas de directeur qui la châtiât, elle s'était mise dans la confrérie des flagellants, fondée en l'église Sainte-Croix, où l'on sangle souvent des coups, dit Guillot de Paris. Elle était à la tête des jeunes filles qui assistèrent à une grande procession des flagellants qui eut lieu au fort d'un hiver désastreux. Pour implorer les grâces du ciel, garçons et filles marchaient nus, un cierge dans une main, dans l'autre un fouet, et se fustigeant à l'envi. Notre dévote fut sillonnée des plus profonds coups de discipline par le neveu du sous-chantre qui habitait la même maison qu'elle et qui était soupçonné de tendres sentiments pour elle.

Enfin elle avait passé trois ans dans les austérités, pleurant toujours son fiancé, quand un beau matin elle accoucha. Oui... On porta l'enfant à la *couche*, berceau des Enfants-Trouvés, rue de Bateaux, près du Fort-l'Évêque. Le neveu du sous-chantre, le flagellant, fut accusé; il ne nia point: l'officialité le condamna à épouser la dévote, et le mariage se fit par autorité de justice avec un anneau de paille que leur passa au doigt le curé de Sainte-Marine.

Pauvre église Sainte-Marine! Elle est actuellement l'atelier d'un teinturier. Que sont devenues les os de Jean Hurault, président à la cour des aides qui y fut inhumé en 1505 avec sa femme Guillette de Guéteville? Où sont les cendres de François Miron, lieutenant civil? On les aura dispersées, jetées au vent. Ces dévots paroissiens qui avaient voulu rester fidèles dans la mort, à leur église, et avoir leurs restes embaumés de l'encens qu'ils respiraient vivants, on les aura balayés pour faire place aux vastes cuves de teinture qui jettent une vapeur épaisse et puante, là où fumait légèrement le suave encensoir.

C'est à la suite du scandale survenu dans le Cloître qu'en 1334, le chapitre de Notre-Dame ordonna que l'on n'y pourrait désormais loger femme quelconque, vieille ou jeune, maîtresse,

chambrière ni parente, *parce que le Cloître est un lieu sacré et voué à Dieu.*

Ainsi la plus belle partie de la création, la femme, fut bannie d'un lieu voué à Dieu ; et pourtant c'est une femme qui est le charme, la grâce, l'ame de la religion : il y a une femme dans le ciel, et beaucoup de chrétiens ne le sont qu'à cause du doux patronage de Marie.

Pourquoi donc continuerais-je? Je rapporterai seulement qu'un imager-enlumineur vécut où est à-présent un imprimeur en taille-douce. C'est là que d'un pinceau délié, imprégné d'or, de carmin, et de l'ineffaçable azur du quatorzième siècle, il passait ses jours à entrelacer des fleurons autour du vélin des missels, de même que le verrier brodait ses guirlandes de verre colorié autour des hauts vitraux. Les deux arts sont perdus. L'imprimerie a détruit l'un; l'autre est tombé, je le pense, avec le sentiment religieux. Aux jours où, se laissant aller à la croyance, on ne voulait qu'un profond recueillement, on aimait les ténèbres de vitraux, ou leur demi-jour auguste; mais dès que l'on voulut expliquer les mystères, commenter les dogmes, voir clair dans l'église enfin, le verre blanc laissa pénétrer dans la nef et sous les ailes des courants de lumière, et plus tard les murailles grises de vétusté furent badigeonnées.

Bref, la chambre qu'occupait, dit-on, Abeilard est un dépôt de vieux linges et des dépouilles de lapins qui ont quitté leurs joyeuses garennes pour être mangés à Paris. Quelques tailleurs de pierres couchent durement là où jadis s'enfonçaient dans le duvet de riches chanoines. La fenêtre, d'où Héloïse guettait le retour de son précepteur, est couronnée d'un cerceau où pendent les chemises et les robes qui sortent des mains d'une blanchisseuse. Le cabinet où les deux malheureux amants étudiaient, hélas! tient à une classe de jeunes personnes; un homme enfin, près de la maison d'Héloïse, a eu la jambe cassée par une balle venue de la Grève, en juillet 1830. — La voilà tout-à-fait moderne.

Et vous à qui ce récit donnerait l'envie de voir notre cité, hâtez-vous. Elle disparait de jour en jour. Ces rues tortueuses

**feront bientôt place à des voies droites et larges, et il faut le désirer, quand on sait combien de maladies épidémiques, peste, mal des ardents, ont décimé la vieille ville ; quand on pense, en frémissant, avec quelle facilité s'étendraient et planeraient, sur cet air épais et lourd les grandes ailes noires de la contagion.**

**Ernest FOUINET.**

# LES MONUMENTS EXPIATOIRES.

C'était l'autre jour. Je me promenais au hasard, suivant ma coutume, préoccupé par des questions d'une grave importance pour la conduite de la vie, comme de savoir par quel étrange mystère de transmutation les chenilles vertes et jaunes deviennent des papillons rouges et bleus; ou bien quel autre artifice, encore mieux approprié à la circonstance, le Chat Botté aurait pu employer pour venir à bout de l'Ogre magicien. Mais je n'étais guère plus avancé qu'à l'ordinaire sur ces difficultés abstruses, à l'examen desquelles j'ai sottement vieilli, après Aristote, Bacon, Leibnitz, et je ne sais quels autres songe-creux, quand je fus tiré de ma méditation par une rencontre inopinée. Ce n'est pas que l'homme qui m'en détourna vînt à moi en ligne directe, comme tant de fâcheux de votre connaissance qu'il est impossible d'éviter, à moins de tracer sur le cercle dont ils parcourent le diamètre une tangente de mauvaise grâce, et de vous sauver dessus à califourchon sans regarder derrière vous. Il me tournait au contraire exactement le dos, et ne paraissait pas disposé à sortir de l'immobilité dans laquelle je venais de le surprendre, et qui le faisait ressembler de loin, avec sa taille linéaire, à un long cippe funèbre élevé sur un tombeau. Cette similitude que vous trouverez probablement un peu forcée, serait cependant venue comme à moi à l'esprit le plus prosaïque

dont il soit possible de se faire idée, à un tributaire annuel de l'*Almanach des Muses*, à un poète de circonstance, à un tragique de l'Institut, s'il avait aperçu l'homme dont je parle, dans l'étrange position où il tomba sous mon sens comparatif. Il s'était arrêté à une égale distance de deux monuments expiatoires, l'un qu'on achevait de démolir, l'autre qu'on commençait à édifier; et si vous vous rappelez sa mince projection perpendiculaire vers le zénith, ce qui est infaillible, pour peu que vous l'ayez vu une fois, vous savez comme moi qu'il n'y a rien de plus propre à réveiller dans l'imagination le souvenir d'une colonnette gothique.

J'arrivai donc jusqu'à lui sans en être entendu, et l'entourant facilement de l'avant-bras, en laissant glisser ma main du haut de son épaule, dont la brusque déclivité laisse à-peine l'idée d'une courbe ou d'une saillie sensible: — Eh bien, cher Maxime, lui dis-je affectueusement; car le tour bizarre de sa pensée, qui est presque aussi paradoxal que celui de sa conformation, ne m'a jamais empêché de l'aimer un peu; voici enfin des travaux dont l'objet doit plaire à votre philantropie rêveuse et sentimentale! Honneur aux sociétés qui expient le passé par des monuments solennels, car elles commencent à comprendre la conséquence infaillible des violences politiques! et, s'il y a en logique une induction bien rationnelle, c'est qu'il est permis d'espérer que d'expiations en expiations, les peuples parviendront un jour à se passer d'expiations?

Maxime se tourna vers moi, se recueillit un moment, et s'assit sur une pierre des constructions ou des démolitions (je ne sais pas lequel, la chose étant assez difficile à vérifier). Je m'assis aussi à son côté, parce que je savais qu'il parlait longtemps quand il se mettait à parler, et surtout lorsque le hasard le faisait tomber sur sa figure favorite, l'énumération, qui est, entre nous, la plus commode de toutes pour alonger les livres. Or, ce pauvre Maxime a fait des livres comme tout le monde, mais il ne s'en vante pas.

Aussitôt que Maxime fut assis, il commença:

„S'il y a deux objets de méditation dignes d'intérêt, me

dit-il, dans ce qui nous reste de notre vieille organisation sociale, ce sont les monuments et les expiations.

Les monuments sont la dernière gloire des peuples; les expiations sont leur dernière vertu.

Eh mon Dieu! je ne vous blâmerai pas d'avoir élevé dans Paris vos deux, vos trois, vos dix monuments expiatoires! toutes les gouttes de sang que vous avez essayé de racheter à ce prix étaient tombées sur mon cœur! — Écoutez-moi pourtant, si vous avez foi à ma sincérité.

N'attentez pas aux monuments expiatoires qui existent, parce que ce sont des monuments, et qu'il n'y a pas de mal que l'expiation laisse quelques monuments à l'histoire, parmi ceux de la flatterie et de l'esclavage, pour montrer qu'aux plus mauvais temps, la justice conserve un sanctuaire dans le cœur de l'homme.

L'instinct de moralité sociale qui vous anime encore vous a heureusement dirigés en cela aux premiers jours de la révolution actuelle, et rien n'était plus propre à honorer votre victoire. Vous avez respecté dans vos colères, et le monument du cimetière de la Magdeleine qui atteste de si hautes infortunes royales, et le monument de la place des sacrifices, et le monument de cette autre place où un dernier sacrifice fut consommé par le poignard de Louvel. Vous avez senti que l'expiation était un acte de culte, protégé par l'inviolabilité de la conscience, et vous vous êtes arrêtés devant elle avec la religieuse terreur qu'inspirent les choses saintes. Cela est bien, je vous le répète, et ces monuments porteront désormais un témoignage de plus à la postérité. Ils prouveront qu'il vous restait en 1830, et jusque dans l'explosion de vos passions les plus effrénées, quelque sentiment de pitié pour l'infortune et de vénération pour les morts.

N'achevez point de monuments d'expiation, et ne vous inquiétez pas des ruines de ceux que vous laissez inachevés. Ces ruines, datées d'une révolution, parleront plus haut à l'avenir que tous les monuments.

Renoncez à vos expiations et à vos monuments d'expiation, et n'en élevez plus. Vous auriez trop à faire.

Les expiations, voyez-vous, c'était le devoir d'une génération nouvelle envers celle qui l'avait précédée, dans une nation jeune et pure encore; car jamais génération n'a passé sur la terre sans crime, depuis Adam. Chez une nation plus civilisée, pour me servir de vos superbes paroles, il faudrait une expiation tous les ans; il faudrait une expiation tous les mois, une expiation tous les jours, selon le degré de son perfectionnement. — Chez vous, une expiation est une dérision exécrable, un acte d'hypocrisie ou de démence à se déchirer le sein de honte et de désespoir!

Savez-vous un cadran dont l'aiguille marque assez lentement les minutes pour vous donner le temps de consacrer une solennité à tous vos cruels anniversaires?

Savez-vous une carrière inépuisable qui puisse fournir une pierre monumentale à la fosse de tous ceux qui sont morts pour vos erreurs, pour vos folies et pour vos passions!

Et qui vous demande des expiations, je vous prie? . . . — Des expiations de vous! . . . qui êtes une expiation vivante plus instructive que les marbres, et plus parlante que les inscriptions! . . . Des expiations à Paris! . . . — Mais vous ne foulez pas un grain de poussière qui n'ait une expiation à demander, s'il prenait une voix! Vous ne respirez pas un atome qui n'ait vécu, qui n'ait pensé, qui n'ait fait partie d'un corps animé que l'injustice de vos lois sanglantes a mutilé, brisé, anéanti! — Quand la boue de vos semelles s'imprime sur une pierre du pavé de Paris, elle y salit un noble sang. — Quand vous roulez un moellon pour la construction du monument expiatoire d'un demi-dieu, prenez garde! vous allez achever de broyer la tête de la victime! il n'y a pas une de vos expiations qui ne profane une cendre!

Et puis, les pensées les plus sérieuses vieillissent-elles assez dans votre enthousiasme d'enfants, pour vous laisser le loisir d'expier quelque chose? Je vous ai vus, Dieu me pardonne, expier le lendemain les expiations de la veille! Je vous ai vus,

témoins impassibles et réparateurs impuissants de tous les crimes, expier en vaines cérémonies tous les malheurs que vous aviez soufferts sans vous plaindre, et dresser des pierres tumulaires sur toutes les fosses que vous aviez aidé à creuser. Je ne connais cependant qu'un outrage que vous ne vous soyez pas encore avisés d'expier hautement pour l'instruction de l'avenir, celui que votre morale politique fait depuis si long-temps à la raison et à l'humanité.

Il ferait beau voir vraiment, dans le vieux Paris, un monument expiatoire, partout où une expiation est due à l'innocent assassiné! — Mais quand vous serez convenus d'accorder cette juste réparation aux morts, Parisiens, je vous le demande! où logerez-vous les vivants?

Une expiation par crime! je vous en défie! quand on fait peser sur le sol, depuis des siècles, le nom, les murs et la population de Paris, il faut se décider à faire banqueroute à Némésis. Il faut mourir insolvable.

Songez-y donc un moment. Réglons nos comptes, soldons nos fureurs, équilibrons le bilan des violences et des réparations. Voyons ce qu'on peut payer de sang avec des devis d'architectes et des journées de maçons.

Un monument d'expiation au Louvre, pour la Saint-Barthélemy!

Un monument d'expiation aux Tuileries, pour le 10 août!

Un monument d'expiation au Luxembourg, pour le 7 décembre!

Un monument d'expiation au parvis Notre-Dame, pour tant d'expiations sacrilèges imposées à l'innocence!

Un monument d'expiation à Saint-Germain-l'Auxerrois, pour son tocsin parricide!

Un autre monument d'expiation à Saint-Germain-l'Auxerrois, pour la violation de ses tabernacles!

Un monument d'expiation à l'endroit où s'élevaient les tours du Temple!

Un monument d'expiation au pied des tours de la Conciergerie!

Des monuments d'expiation devant l'Abbaye, devant le Châtelet, devant la Force, devant la Salpêtrière, devant Bicêtre,

Un monument d'expiation partout où a roulé le carrosse, la charrette ou le tombereau du patient sacrifié au fanatisme des religions ou aux frénésies des partis!

Et ce n'est pas tout!

Un monument d'expiation sous cette mansarde de la rue Plâtrière où Jean-Jacques Rousseau, dédaigné de ses contemporains, a copié de la musique pour vivre!

Un monument d'expiation à l'hôpital où est mort Gilbert!

Un monument d'expiation à la borne où a mendié Malfilâtre!

Un monument d'expiation partout où le génie méconnu, repoussé, proscrit, a laissé tomber sur la terre une larme d'indignation et de douleur qui crie vengeance contre vous!

Un monument d'expiation dans toutes les rues!

Un monument d'expiation devant toutes les portes!

Un monument d'expiation à tous les mois, à toutes les semaines, à tous les jours!

Des monuments d'expiation à la Royauté, à la République, au Consulat, à l'Empire, à la Restauration!

Des monuments d'expiation aux catholiques, aux protestants, aux philosophes, aux visionnaires, aux politiques, aux ligueurs, aux aristocrates, aux patriotes, aux fédéralistes, aux jacobins, aux émigrés, aux chouans, aux bonapartistes, aux carbonari, à quiconque a payé de son sang, au gré de vos caprices et de vos passions, l'exercice du droit sacré de penser, de parler et d'écrire!

Des monuments d'expiation pour votre sang! des monuments d'expiation pour le nôtre! le nôtre, était-ce de l'eau?

Et vous serez alors ce que vous devez être avant peu LA VILLE DES EXPIATIONS!

Et vous n'avez pas besoin de faire tant de frais pour remplir cette destinée, car le titre que vous ambitionnez, un doigt invisible achèvera bientôt de l'écrire sur vos ruines!

Et l'on comprendra, quand votre arrêt sera tracé tout entier, pourquoi vous avez été voués par excellence comme un symbole éternel au culte de l'expiation; car jamais le forum, le Capitole, et Tarpéia, n'ont ruisselé de tant de sang que vos places publi-

Un monument d'expiation, s'il vous plaît, dans la rue de la Férronnerie, pour un soldat béarnais qui s'appelait Henri IV!

Un monument d'expiation au Palais pour le président Brisson!

Un monument d'expiation au Palais, le monument sacré, le monument heureusement inviolé de Malesherbes.

Un monument d'expiation au Champ-de-Mars, pour l'émeute pétitionnaire qu'y foudroya la loi martiale!

Un monument d'expiation pour Bailly, qui eut le difficile courage de la faire exécuter dans l'intérêt de la patrie, car la justice distributive des monuments doit être impartiale et réciproque pour se rendre digne de l'histoire!

Un monument d'expiation à la plaine de Grenelle, pour les défenseurs de la monarchie et pour ceux de la liberté, qui croyaient sincèrement défendre la même chose!

Un monument d'expiation à la place de Grève, pour tous les infortunés qui y ont péri, holocaustes innocents de la justice trompée, comme Lesurque; ou témoins dévoués de la foi des croyances et des sentiments, depuis Anne Dubourg et Geoffroy Vallée, jusqu'aux patriotes de 1815 et aux sergents de la Rochelle!...

Un monument d'expiation à la place Louis XV! La préfecture de la Seine lui a promis des ornements. Nous pourrons les multiplier comme les pierres de Carnac, et rien n'empêchera que nous élevions quelques-unes de ces constructions à la hauteur de la grande pyramide, si le budget s'élargit assez pour suffire à payer un jour, des tributs de la nation, toutes les expiations de Paris!

Un monument d'expiation à la barrière du Trône, au rond-point où fut dressé l'échafaud de sainte Élisabeth Capet, qui se chargera volontiers de vos expiations devant Dieu!

Un monument d'expiation à la porte de Nêle! Un monument d'expiation à la croix du Trahoir! Un monument d'expiation aux fossés de la Bastille! Un monument d'expiation à la grille du Palais!

Un monument d'expiation partout où le sang a injustement coulé pour le plaisir des rois légitimes ou pour celui des rois plébéiens!

# L'ÉGLISE, LE TEMPLE ET LA SYNAGOGUE.

---

Eh ! qu'importe en effet sous quel titre on l'adore?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.
VOLTAIRE.

Je ne crois pas qu'il existe à Paris une famille plus aimable, plus unie et plus heureuse que la famille d'Arcis. Ce fait, si simple en lui-même, n'attend pour paraître incroyable que les preuves incontestables que je vais en donner.

M. le comte d'Arcis achève son quatorzième lustre; l'âge n'a point encore imprimé la moindre inflexion à sa taille très-élevée; sa coiffure en fer à cheval, son habit vert, bordé d'un petit galon d'or, boutonné dans toute sa longueur, son chapeau à trois petites cornes et ses bottes à l'écuyère, donnent à toute sa personne je ne sais quel air hétéroclite qui le distingue entre tous les débris vivants de l'ancien régime. Quelque chose de plus extraordinaire encore que sa physionomie, c'est son caractère, mélange inexplicable des plus brusques contradictions; tout à la fois bon catholique et philosophe, bon gentilhomme et ami sincère de l'égalité, il a toute la bonne foi de ses opinions si diverses sans en avoir aucun des préjugés; tout cela peut s'expliquer d'un mot: M. d'Arcis est un homme de conscience; il suppose que chacun a la sienne; et comme il pense que toute conviction avant d'arriver à l'esprit doit passer par le cœur, il

se persuade lui-même, sans être étonné de ne point persuader les autres.

M. d'Arcis, pendant l'émigration, avait épousé une Anglaise qui l'a rendu père d'une fille unique, dont la naissance a coûté la vie à la meilleure des épouses et des mères.

Fille d'une mère protestante, Louisa fut élevée dans la religion maternelle: cet acte de tolérance de la part d'un père zélé catholique pourrait encore ne faire honneur qu'à la fidélité de M. d'Arcis à remplir une des conditions de son contrat de mariage; mais ce qui atteste une philosophie plus élevée, c'est le consentement qu'il a donné au mariage de cette fille unique avec un négociant juif du nom de Samuel Lévy. Je me rappelle encore l'effet que produisit, il y a douze ans, l'annonce de ce mariage: quel déchaînement à la cour, à la ville! Le comte d'Arcis, qui a pu faire ses preuves pour monter dans les carrosses, marier sa fille unique et mineure avec un juif!... Une fille noble, belle, héritière d'une grande fortune, dont les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la main!... Encore si l'objet d'une semblable préférence était un de ces favoris de la fortune qui comptent les rois parmi leurs courtisans!... un Samuel Lévy!... sans autre titre que celui de chef de fabrique, sans autre recommandation qu'une sorte de probité commerciale dont on ne lui tient compte que comme d'une vertu étrangère à sa race.

A tout cela, M. d'Arcis répond que celui qu'il a accepté pour gendre est un honnête homme, jeune, instruit, qu'il aimait Louisa, qu'il en était aimé, et qu'il possède au plus haut degré toutes les qualités, toutes les vertus qui pouvaient rendre sa fille heureuse.

Peu de femmes méritaient mieux que Louisa le bonheur dont elle jouit dans cette union contre laquelle tous les préjugés de la société s'étaient soulevés avec tant de violence. Cette jeune femme, douée d'une figure charmante, d'une grace parfaite et d'un esprit cultivé, est à la fois le modèle des filles, des épouses et des mères, et trouve encore le secret de faire avec un charme inexprimable les honneurs de la société brillante



qu'elle rassemble autour de son vieux père. Louisa a deux enfants, Gabriel et Victorine: jusqu'à l'âge de onze à douze ans qu'ils viennent d'atteindre, elle seule avait été chargée de leur éducation.

Quant à M. Samuel Lévy, son extrême modestie dérobe avec tant de soin les rares qualités dont il est pourvu, qu'elles restent un secret pour tous ceux qui ne vivent pas avec lui dans un commerce intime. Je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune des connaissances humaines; et il en est plusieurs, telles que la philosophie, l'histoire, les mathématiques et le commerce, où il marche l'égal des maîtres les plus habiles. Sa vaste intelligence peut être comparée à ces pays inconnus où le voyageur fait à chaque pas quelque découverte nouvelle.

En fait de religion, de morale et de politique, une seule maxime qu'il observe, et dont Voltaire lui a fourni l'expression, suffit à l'accomplissement de tous ses devoirs:

Fais le bien, suis les lois, et ne *crains que Dieu seul.*

Pour concilier en quelque chose les goûts de son père avec les nouveaux usages que la révolution a introduits dans la société, Louisa a rétabli, pour un jour de la semaine, le repas du soir dont la suppression est aux yeux du comte d'Arcis un des plus grands torts de la révolution de 89. On soupe chez lui le dimanche. Je suis assez heureux pour faire partie du très-petit nombre de convives qui sont admis à ce banquet de famille. Peut-être aura-t-on de la peine à croire qu'il y règne une gaîté bien franche et bien vive, quand je dirai que c'est pour l'ordinaire sur les matières les plus graves que roulent nos propos de table, auxquels les questions naïves des deux enfants font prendre quelquefois une tournure tout-à-fait piquante.

Je ne sais comment s'engagea la conversation dimanche dernier; mais elle m'amena à demander à M. d'Arcis de quelle religion étaient ses deux petits-enfants, Gabriel et Victorine.

D'aucune encore, me répondit-il, nous avons attendu l'âge où ils pourraient se décider par eux-mêmes sur une question de

cette importance: ce moment est arrivé, et c'est le mois prochain, au jour anniversaire de leur naissance, qu'ils choisiront entre l'Église, le Temple ou la Synagogue. Jusqu'ici nous nous sommes contentés de leur prouver l'existence d'un Être-suprême qui gouverne le monde, et, si j'ose parler ainsi, d'imprégner leur esprit et leur cœur d'un sentiment religieux tout-à-fait indépendant du culte extérieur qu'ils croiront devoir préférer.

*Louisa.* J'ai dit à mes enfants, de cent manières, que rien ne rend plus heureux dans le cours de la vie, qu'un sentiment qui vit d'amour et d'espérance, qui promet à l'homme vertueux l'immortalité pour avenir, et lui montre le soir de la vie comme l'aurore d'un jour éternel.

*Samuel.* En partant du principe trop contesté que l'amour de soi est le mobile de toutes nos actions, j'ai cherché à leur faire comprendre que Dieu était le MOI de l'univers, qu'il agissait selon les règles d'une justice éternelle, dont la conscience qu'il avait mise en nous était l'infaillible interprète.

*L'Hermite.* Je conçois comment vous avez inculqué dans leur jeune intelligence l'idée d'un Dieu tout-puissant, infiniment juste, infiniment sage; je vois bien de quels arguments à leur portée vous avez dû vous servir pour le leur faire craindre; mais je ne vois pas aussi clairement comment vous avez pu le leur faire aimer.

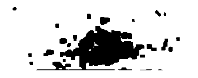
*Samuel.* Répondez, Gabriel; pourquoi aimez-vous Dieu de tout votre cœur?

*Gabriel.* Je l'aime parce que j'en suis aimé; parce qu'il veille à mes besoins; qu'il protège ma faiblesse, et que je trouve pour lui, au fond de mon cœur, le même sentiment de reconnaissance et d'amour que j'ai pour mes parents.

*L'Hermite.* C'est maintenant à vous-même, M. Samuel, que je demanderai s'il vous paraît bien prouvé que Dieu aime les hommes; ou du moins si l'on ne pourrait pas, logiquement parlant, fournir autant de preuves de sa haine que de son amour pour l'espèce humaine.

*Louisa.* En lui présentant cette objection sous une forme





plus simple, c'est encore un enfant qui vous répondra : dis-moi, Victorine, tu aimes Dieu pour le bien qu'il te procure; mais n'es-tu pas tentée de le haïr pour les maux qu'il t'envoie.

*Victorine.* Non, maman: puisque Dieu est infiniment bon, je ne croirais jamais qu'il soit l'auteur du mal qui m'arrive; c'est comme si je disais que toi qui me fais tant de bien, tu es aussi la cause de mes chagrins et de mes maladies.

*D'Arcis.* Vous le voyez, nous sommes tous trois également convaincus de l'existence d'un Être suprême, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime; aussi avons-nous gravé ce même sentiment religieux dans le cœur de nos enfants; mais comme nous différons d'avis tous les trois sur le culte qu'il convient de rendre à l'Éternel, nous en avons abandonné le choix à leur discernement, et nous n'avons jamais craint de les rendre témoins des discussions, des disputes même que cette question élève souvent entre nous.

*L'Hermite.* (à M. d'Arcis.) Ignorez-vous donc encore que cette bonne foi si désirable en matière de religion, est la chimère de celle-là même que vous regardez comme la seule véritable ?

*D'Arcis.* La préférence que j'accorde au culte catholique est fondée sur cet avantage dont il jouit seul, de parler en même temps au cœur par les tendres souvenirs qu'il consacre, à l'imagination par les miracles qu'il atteste, et aux yeux par les objets sensibles qu'il offre à la vénération des fidèles.

*Louisa.* Je n'ai qu'un argument à faire valoir en faveur du culte réformé; il me semble plus conforme à la morale et à la parole du divin fondateur de la religion chrétienne.

*Samuel.* La religion juive a sur toutes les autres une incontestable supériorité; son origine se perd dans la nuit des temps; mère des deux religions, chrétienne et mahométane, qui se partagent aujourd'hui le monde, elle est la seule qui puisse appeler l'histoire entière de la nation qui la professe, au témoignage de sa vérité. Comment expliquer, sans avoir recours à l'intervention divine, cette dispersion des Juifs sur tous les points de la terre habitable ? Comment expliquer leur invincible

attachement à la loi de Moïse au milieu des persécutions, des massacres qu'ils ont subis depuis 2,000 ans, sans rien perdre non-seulement de leur nationalité, mais même de leur nombre? Tout est miracle dans l'histoire du peuple hébreu, et peut-être le dernier effort de la philosophie est-il pour moi de révoquer en doute la mission divine de notre législateur Moïse.

*D'Arcis.* Celle de Jésus est mieux prouvée, et cependant, lui-même enseigne la tolérance en matière de culte. Lorsque la Samaritaine demande au fils de l'homme, si c'est sur la montagne de Sion qu'il faut sacrifier: „Vous pouvez, lui répondit-il, sacrifier partout où vous porterez une foi vive et un cœur pur.“

*L'Hermite.* Que de maux eût épargnés au monde l'adoption de ce principe! Savez-vous bien qu'au rapport de Juste Lipse, il y avait à Rome six cents différentes religions? je ne sache pas qu'elles aient donné lieu à une seule guerre religieuse.

*Samuel.* Par égard pour mon beau-père, ne nous arrêtons pas, je vous prie, sur le chapitre de la tolérance, nous aurions trop beau jeu contre les catholiques; Dieu sait combien nous fourniraient d'arguments la guerre contre les Albigeois, la Saint-Barthélemy, la Ligue, les dragonnades, les massacres de Mérindol, de Cabrières, sans même remonter aux querelles sanglantes des iconoclastes et des iconoclâtres, sans parler des persécutions religieuses exercées contre les hérétiques, en France et en Angleterre, depuis Léon X. jusqu'à Clément IX. *et caetera*, et cent pages d' *et caetera*.....

*D'Arcis.* Si nous nous engagions sur ce terrain, croyez-vous, mon gendre, qu'en invoquant le seul témoignage de vos livres hébreux, vous demeureriez en reste avec tous les autres peuples réunis, de guerres, de massacres, de boucheries religieuses, le tout, commis au nom du Seigneur et pour la plus grande gloire du Saint des saints...Mais je le veux bien, cessons de récriminer, et profitons, pour nous rapprocher de nos ancêtres en Israël, de l'exemple que nous donne en ce moment notre saint père le pape. Quelle preuve de tolérance ne vient-il pas de donner au monde, en négociant, sans le moindre scrupule, un emprunt de quelques millions avec M.

Rotschild, ce premier baron israélite, cet architrésorier des couronnes chrétiennes!

*L'Hermite.* Oui! tolérance universelle, c'est le vœu de mon esprit et de mon cœur: donnons pour considérant, a ce nouveau protocole d'une vraiment sainte alliance, cette vérité toute philosophique:

„Les dieux, (ou si vous aimez mieux) les cultes disparaissent comme les hommes et les lois, dans l'abîme du passé; le sentiment de la Divinité, le seul qui survive à cette destruction successive des êtres et des choses, forme cette conscience instinctive à la voix de laquelle toutes les générations se rallient."

Peut-être cette idée innée de l'unité d'un Dieu, nous conduira-t-elle un jour à l'unité de culte; mais, je conçois qu'en attendant cette grande révolution de l'esprit humain, on abandonne au choix des peuples, et même des individus, le culte qu'il leur convient de professer.

*D'Arcis.* C'est en vertu de ce principe que fut formé entre nous ce nœud de famille qui unit si étroitement une femme protestante à un époux juif, sous la protection d'un père catholique.

*Samuel.* Remarquez que ma femme, toute zélée protestante qu'elle est, n'est pas de celles dont Le Blanc a dit qu'elles aimeraient mieux charger leur conscience de dix amants que d'une messe.

*D'Arcis.* Quant à moi, je l'avoue en toute humilité, j'aimerais mieux convenir avec Viret que saint Pierre n'a jamais mis le pied à Rome, que de souffrir le martyre en défendant l'opinion contraire, toute conforme qu'elle est à l'esprit de l'Église, à laquelle je n'en suis pas moins fidèlement attaché.

Cette petite dissertation ramena tout naturellement l'entretien sur le choix que Gabriel et Victorine devaient prononcer dans quelques jours.

Pour dernière épreuve, il fut convenu que toute la famille, à laquelle on voulut bien m'adjoindre, assisterait, pendant la semaine où nous allions entrer, à l'une des cérémonies des trois religions catholique, juive, et protestante.

En conséquence, avant de nous séparer, nous nous donnâmes rendez-vous pour le vendredi suivant à la synagogue de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, à quatre heures de l'après-midi, heure où commence la cérémonie du sabbat; le samedi, au temple protestant de la rue Saint-Honoré, où nous devions assister à la cérémonie d'un mariage; et le dimanche, à la grande-messe de Saint-Roch.

J'arrivai à la synagogue au jour indiqué, une heure avant ma compagnie, pour me donner le temps d'examiner cette maison du Seigneur, où je n'étais jamais entré. J'admirai d'abord la noble simplicité de l'édifice. L'intérieur est divisé en trois parties, par deux rangs de colonnes doriques; la nef a le double de largeur des bas côtés.

Au-dessus de l'autel, au fond du sanctuaire, sont renfermées les tables de la loi dans une armoire en bois de cèdre, que recouvre, avant l'office, un rideau de velours de soie brodé en or.

Deux seules inscriptions se lisent dans l'intérieur de la synagogue, au-dessus de la porte d'entrée:

*Tu entres ici avec Dieu,*
*Tu en sortiras avec Dieu;*

A l'autre extrémité, sur la corniche cintrée qui sépare le chœur du sanctuaire:

*Souviens-toi pour qui tu viens ici.*

Au milieu de la nef s'élève, sur une estrade, un vaste pupitre éclairé par le chandelier à sept branches.

Je prenais note de mes observations, lorsqu'un des gardiens de la synagogue s'approcha de moi et m'invita à remettre mon chapeau, en m'assurant que le Dieu des Juifs avait en horreur les têtes découvertes. Je me fis d'autant moins prier, que l'usage contraire adopté dans les temples chrétiens m'a toujours paru devoir être funeste aux dévots qui, comme moi, ont une poitrine délicate. Sans croire que le Dieu d'Israël attache autant d'importance à ce cérémonial que le gardien de la synagogue, je le trouvai plus convenable et plus commode que l'usage établi

dans les mosquées et dans les pagodes, où l'on ne peut entrer que pieds nus: toutes choses que je crois, d'ailleurs, très-indifférentes à la Divinité.

La famille que j'attendais arriva; M. d'Arcis, son gendre et son petit-fils vinrent se placer près du lutrin, au banc de M. Lévy. J'allai les y joindre. Madame Lévy et mademoiselle Victorine étaient montées dans la galerie supérieure réservée aux femmes, conformément au commandement du Deutéronome qui prescrit formellement la séparation des deux sexes dans l'enceinte consacrée à la prière.

A en juger d'après l'extrême simplicité de leurs vêtements, les juifs qui hantent habituellement cette synagogue n'appartiennent pas à la classe opulente de cette société. M. Samuel, à qui j'en faisais la remarque, convint avec moi que ses riches coréligionnaires (à l'exception de trois chefs de sa famille dont il faisait partie) n'assistaient que deux fois l'an au service divin, et ne contribuaient, du moins dans la synagogue allemande où nous nous trouvions, que pour une somme très-modique aux frais du culte, bien qu'ils ne se montassent annuellement qu'à 25 ou 30 mille francs au plus.

Rien de plus simple que le service de la synagogue; il consiste dans la prière, la lecture de l'Ancien Testament, et le chant de quelques psaumes.

La prière des juifs est contenue dans le formulaire de leur culte: le rabbin de service la lit avec solennité; à la fin de chaque verset, les assistants répondent *Amen*.

La lecture de l'Ancien Testament se compose de quelques versets du Deutéronome et du livre des Nombres, que récitent alternativement le rabbin et l'assemblée.

L'office se termine par des psaumes en contrepoint d'une rare harmonie. La voix superbe et le talent remarquable du coryphée principal attiraient, il y a quelques années, à la synagogue allemande, la plus brillante société de Paris. On connaît l'empire de la vogue et la puissance de la musique sur l'imagination des femmes du grand monde, et l'on put craindre un moment que l'enthousiasme qu'inspirait le chanteur hébreu et

ses jeunes acolytes ne fit grand tort à l'Opéra-Buffa et ne peuplât la synagogue de la rue de Nazareth aux dépens de l'église Saint-Roch.

Le lendemain, nous assistâmes en famille au mariage d'une petite-nièce de M. d'Arcis qui se célébrait au temple protestant de la rue Saint-Honoré. Là, rien ne parle aux yeux, ne charme l'oreille, ne frappe l'imagination; tout s'adresse à la raison de l'homme, à son instinct religieux. Dans ce temple, aucune image, aucun symbole, aucune inscription même ne détourne la pensée absorbée dans une intime contemplation.

Dans le temple, comme dans la synagogue, l'exercice du culte se borne à la lecture de la Bible, à la prière sur le texte de l'évangile du jour, à la prédication et au récit mesuré de quelques psaumes.

La cérémonie du mariage avait commencé dans la salle des conférences, par une espèce d'acte civil; elle s'acheva dans le temple, au pied de l'autel.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre du saint Évangile adressa du haut de la chaire, aux jeunes mariés, un discours où le tableau du bonheur, des peines et des plaisirs de l'union conjugale était tracé avec tant de charmes, tant d'éloquence, que l'assemblée en fut émue jusqu'aux larmes. Je crus pourtant m'apercevoir que l'austérité du culte protestant, le défaut de pompe, l'absence de toute espèce de séduction qui le recommandent aux yeux de la philosophie, agissaient moins vivement sur le cœur et l'esprit des deux enfants. A cet âge, on est plus facilement convaincu que persuadé, et l'on entend mieux par les yeux que par les oreilles.

Je n'oserais pas assurer que M. d'Arcis n'ait montré un peu de partialité en faveur du culte catholique en conduisant sa famille à Saint-Roch, le dimanche où nous assistâmes à la grande-messe de cette paroisse. Tout semblait y avoir été calculé pour agir sur la jeune imagination de Gabriel et de Victorine. Cette dernière nous donna la mesure exacte de l'effet que cette épreuve avait faite sur elle en nous disant, pour premier mot en rentrant au logis, qu'elle s'était plus amusée



qu'à l'Opéra, où elle avait été conduite pour la première fois la semaine dernière.

Il y avait quelque chose de vrai dans cette comparaison profane. La file des voitures rangées aux environs du portail de Saint-Roch, la parure des femmes dont l'église était remplie; le prix des chaises tiercé comme au théâtre aux jours de représentation extraordinaire; le charme d'une messe en musique de la composition de Chérubini, exécutée par les premiers sujets de l'Académie royale de musique; les sons de l'orgue touché par un maître habile exécutant les airs de *Moïse* et d'*Othello*: tous ces brillants accessoires composaient un spectacle magnifique qui pouvait laisser douter un moment à l'homme le plus religieux, s'il assistait à une cérémonie de l'Église ou à une représentation théâtrale.

Le prône (que l'on peut, en suivant la même idée, regarder comme un entr'acte de la grande-messe) n'était point de nature à détruire l'illusion. Le curé avait pris pour texte de son instruction pastorale la peinture de l'enfer et les châtiments éternels que le Père des humains, infiniment bon, infiniment aimable, inflige à ses coupables enfants. Il était facile de voir que le prédicateur avait mis à contribution la *divine comédie* du Dante dans le tableau effroyablement romantique dont il épouvanta son aimable auditoire. Jamais scène de mélodrame, jamais conte fantastique n'avait ébranlé plus vivement les nerfs de nos élégantes Parisiennes; plusieurs se seraient trouvées mal sans le flacon d'éther ascétique dont elles avaient eu soin de se munir.

Si de tous les moyens employés pour rendre cette représentation plus intéressante, celui d'une quêteuse jeune et jolie ne fut pas le plus productif, c'est que l'auditoire ne se composait guère que de femmes et d'enfants. Je crus m'apercevoir que trois autres quêtes, pour *les besoins de l'église*, pour *le luminaire*, pour *les pauvres honteux*, n'augmentèrent pas considérablement la recette.

C'est dans une assemblée de famille, convoquée pour cet

objet spécial, que Gabriel et Victorine firent choix de la religion à laquelle chaçun d'eux voulait appartenir.

Je regrette que la gravité de mon sujet ne me permette pas d'entrer dans quelques détails sur les incidents qui égayèrent outre mesure cette scène d'intérieur dont je dois me borner à faire connaître le résultat.

Victorine se décida pour le culte protestant par la seule raison qu'il lui paraissait absurde de prier Dieu dans une langue que l'on n'entend pas.

Gabriel allait se prononcer pour la religion de son père, si quelques mots de son aïeul n'eussent amené sur le baptême des juifs une petite explication qui changea tout-à-coup sa résolution. Gabriel s'est fait catholique en apprenant l'origine de la fête que cette église célèbre le jour de l'an.

L'Hermite de la Chaussée-d'Antin.



# LES FÊTES PUBLIQUES A PARIS.

Après les visites du jour de l'an, un dîner de cérémonie ou un repas de corps, un concert d'amateurs, une sonate exécutée par la demoiselle de la maison, une réunion où l'on s'exerce à deviner des charades et des énigmes;

Après les harangues de certains députés, une discussion de finances, une leçon de l'École de droit, une séance de la Société philotechnique;

Enfin, après les épreuves à corriger, et après les gens parfaits, je ne sache rien de plus ennuyeux au monde qu'une fête publique.

Une fête publique! ne m'en parlez pas; j'en ai pour quinze jours de tristesse profonde, de misanthropie, de dégoût de l'existence, chaque fois qu'on célèbre une de ces grandes solennités où l'on est tenu de se divertir, où il faut être gai par ordonnance de police, et où l'on vous prescrit, sous peine d'amende, des illuminations *volontaires*.

Ce n'est pas ma faute, mais je n'ai jamais pu souffrir ces réjouissances, périodiques ou non, ces anniversaires, ces commémorations, ces avènements, ces couronnements, ces hymnes, ces naissances, ces *Te Deum*, ces banquets où l'on porte des toasts, toutes ces fêtes, toutes ces cérémonies, dont le programme se distribue un mois à l'avance, afin qu'on ait le temps d'élaborer les transports spontanés de la joie nationale.

Un prince monte sur le trône, pour notre malheur, peut-être: n'importe, il faut se réjouir, bon gré, mal gré. Une victoire douteuse est remportée, qui coûte des flots de sang, et qui met le deuil dans toutes les familles: n'importe encore, il faut se rendre à la Cathédrale, en habit de gala, en grand cortège, et remercier le ciel tout comme si les bulletins avaient dit vrai. C'est là le train de ce monde: tout y est dérision, comédie, simagrée. Triste chose vraiment que ces enthousiasmes officiels et de commande, fiction de la joie, mensonge du bonheur, qui se concertent à froid dans les bureaux de la préfecture!

Aussitôt que la grande époque approche, l'administration prend les mesures. Soyez sans inquiétude: tout sera prévu pour faire éclater à jour et à heure fixes l'alégresse universelle. Les mots d'ordre sont donnés, les rôles distribués, les récompenses convenues. On a fait un devis; on sait au plus juste combien coûteront à la ville de Paris deux ou trois jours de félicité. On assigne leur place aux chanteurs, aux musiciens, aux farceurs; tous ces gens-là, spécialement chargés de représenter le contentement général, se font enrégistrer à l'agence du bonheur public. Tant pour les poètes qui composent les couplets de la fête; tant pour les acclamations qui seront poussées sur le passage du souverain et de sa famille, etc., etc. Cela se discute comme un budget, et se conclut comme une transaction commerciale. Ne craignez pas que la capitale ait un air triste le jour où il faudra qu'elle ait un air gai. Fût-elle dans le deuil, fût-elle dépeuplée par la guerre ou par une épidémie, fût-elle à moitié morte de misère et de faim, on saura bien lui arranger une joie convenable et la contraindre à s'amuser. C'est là un des secrets du gouvernement, une des mille et une industries de la politique.

On est même obligé de convenir que la comédie, en ces occasions, se joue beaucoup mieux dans la rue qu'à la cour. Dieu vous garde des harangues par lesquelles les grands corps de l'État, les hauts fonctionnaires du gouvernement, viennent mettre au pied du trône l'hommage de leur fidélité, l'expression

de leur dévouement! Bien que les courtisans se piquent d'être bons acteurs, et de savoir en perfection dire le contraire de ce qu'ils pensent, rien de plus lugubre en général que ces discours laudatifs, ces compliments, ces félicitations, ces protestations de zèle et de tendresse, que l'on vient adresser à des princes qui n'en croient pas un mot et qui font bien. Il y a un accent du cœur qui ne s'imite pas, bien qu'on n'épargne aucune étude pour l'imiter. Avant de se trouver en présence, on a tout fait de part et d'autre pour se tromper réciproquement; on a travaillé sa jubilation, médité son accueil, calculé son entraînement, fait des répétitions de ses regards et de ses sourires. Peine inutile! personne n'est dupe de cette laborieuse hypocrisie. On sent aux phrases banales, au style adulateur, emphatique, entortillé des orateurs, qu'ils viennent s'acquitter d'une corvée, et que leur dévouement est aussi postiche que leur éloquence. C'est un enthousiasme sépulcral, une joie qui a l'air d'un *requiem*, un bonheur qui s'imprime comme un *de profundis*, des inspirations qu'on croirait sorties de l'entreprise des pompes funèbres.

Laissons la cour et revenons au peuple. Il est plus facile à duper, ce bon peuple; et il n'est pas bien malaisé de lui persuader pendant vingt-quatre heures qu'il s'amuse et qu'il est heureux.

Depuis que je suis au monde, j'ai toujours vu les Champs-Élysées servir de principal théâtre aux réjouissances publiques. Bon Dieu! quand j'y pense, combien on s'est réjoui dans ce lieu-là, tant sous l'empire que pendant la restauration! et combien on s'y réjouira encore, si le ciel est assez bon pour nous octroyer seulement cinquante ans d'existence!

C'est une chose à voir après tout qu'une fête aux Champs-Élysées, ne fût-ce que pour en médire. Les préparatifs se commencent long-temps d'avance, et le Parisien jouit des préparatifs presque autant que de la fête même. On construit des théâtres, on échafaude des orchestres, on dresse des ifs, on suspend des guirlandes de bois, on cloue des tasseaux à tous les arbres pour supporter des lampions. Tout le monde est

bien averti que tel jour on s'y réjouira. Aussi personne ne manque au rendez-vous.

Gare, gare! voilà la cité géante qui se met en mouvement. Sauve qui peut! la débâcle commence, l'écluse est lâchée, la cataracte est ouverte. Tous les aboutissants vomissent la foule dans les Champs-Élysées, comme des fleuves qui débouchent en écumant dans la mer. Le ban et l'arrière-ban de la badauderie sont sur pied, des myriades d'individus affluent sur un seul point; c'est comme le gouffre de l'éternité: tout y entre et rien n'en sort. La banlieue même se dépeuple pour grossir cet océan d'hommes qui roule et gronde dans les Champs-Élysées.

C'est le beau jour des piétons; ils marchent avec sécurité; ils sont tranquilles, ils sont fiers, ils sont rois. Défense aux voitures de circuler dans la foule. A la bonne heure au moins! le bourgeois, endimanché, se trimballe avec sa femme et ses enfants, montrant une physionomie moitié satisfaite, moitié ennuyée. Le milicien, nouvellement arrivé à Paris, admire d'un air stupéfait. Le pompier, plus dégourdi et plus *crâne*, s'avance majestueusement avec sa belle toute pimpante, et étalant avec orgueil une toilette où dominent le rouge et les couleurs vives et tranchées. A côté d'eux passe, avec un sourire sardonique, la modiste prétentieuse, appuyée sur le bras d'un grand jeune homme qui est dans le civil, tout ce qu'il y a de plus civil, en dépit de ses allures militaires.

Les Champs-Élysées sont devenus une immense foire, où abondent surtout les comestibles; car il n'y a pas de bonne fête sans bâfrerie. Voyez! c'est jour de bombance; nous sommes aux noces de Gamache. Liquides et solides sont ici en profusion. Tous les petits débitants sont accourus; des approvisionnements énormes ont été faits. Que de victuailles de tout genre! que de pâtisserie! que de sucreries! quelles piles de plaisirs, d'oublies, de gimblettes, de gaufres, d'échaudés, de croquignoles, de sucre d'orge!

Regardez-moi cette galette, je vous prie; avez-vous jamais vu des gâteaux fumer de la sorte? Voici le mot de l'énigme:

c'est une ruse universellement employée, quoique assez peu difficile, ce semble, à découvrir. On a un panier à pieds, sur lequel on établit les plateaux chargés de petits pains et de brioches; on a soin de ménager un intervalle entre deux plateaux, et en dessous de ce panier, on place un pot d'eau bouillante sur un réchaud. Or, l'eau se vaporise continuellement, et des flots non interrompus de fumée, qui, de loin et pour les observateurs peu attentifs, ont l'air de sortir des gâteaux mêmes, confirment éloquemment les cris du détailleur: C'est bouillant, messieurs et dames, ça sort du four! Et pourtant il est bien clair qu'aucune pâtisserie, même sortant du four, ne pourrait fumer de cette manière; mais l'amateur ne fait pas attention la plupart du temps que cette vapeur part d'un seul point, et il est tout étonné de manger des gâteaux froids, rassis, faits depuis huit jours, qui fumaient tout à l'heure comme le Vésuve. Voilà ce que c'est que l'industrie, le génie du commerce. Je pourrais vous citer vingt stratagèmes aussi ingénieux que celui-là.

Dites-moi, à voir toutes ces tentes dressées au loin, ne se croirait-on pas au milieu d'un camp, entouré des pavillons d'une armée? Tous ces établissements sont des restaurants improvisés. Partout on festine. Les cantinières font couler le vin et l'eau-de-vie. En avant les poêles où frémissent les crépinettes! en avant les cervelas à l'ail! en avant les brouettées de crabes et de crevettes toutes cuites! en avant les barils de bière et de cidre! Allons, messieurs les goinfres, empiffrez-vous, voici de quoi!

Et, à votre avis, n'est-il pas agréable de pouvoir offrir à sa maîtresse un sucre d'orge qui n'a encore été sucé que par le marchand, ou bien un hareng saur, ou un verre de rum, ou tel autre rafraîchissement? Voulez-vous lui faire un cadeau plus galant encore? Tenez, ici l'on tire à la cible avec une arbalète, et le prix consiste en un lièvre, un lapin ou une oie maigre. Voyons, faites preuve d'adresse, mettez dans le blanc, et vous gagnerez une pièce vivante de volaille ou de gibier,

que vous pourrez glisser comme un bouquet dans le sein de votre belle.

La mangeaille est le fond de toute réjouissance humaine; c'est par là qu'on capte la bienveillance des grands et des petits. Aussi le gouvernement faisait-il autrefois des distributions de boisson et de vivres. Sous l'empire, et long-temps sous la restauration, à certaines époques, on lapidait le peuple dans les Champs-Élysées à coups de comestibles. Charmante coutume, sur ma parole: c'est dommage qu'on l'ait abolie. D'espace en espace on élevait des espèces de buffets: les uns étaient pour le vin, les autres pour le pain et la viande. O civilisation, sont-ce là de tes bienfaits? Que tu t'entends bien alors à avilir les hommes! des gens à qui on jetait des morceaux de pain et de chair comme à des brutes, et qui se précipitaient comme des chiens à la curée! Était-ce assez d'abjection, assez d'ignominie? Pouvait-on mieux humilier, mieux dégrader ce peuple qui porte un grand, un noble nom après tout? Eh! on ne faisait pas au despotisme l'avanie de refuser ses honteuses libéralités? Hélas! non; on les ramassait, on se les disputait. N'était-ce pas bien entendre les intérêts de notre amour-propre, que de nous présenter aux étrangers comme une tourbe famélique, comme de misérables esclaves attendant la pitance que le maître veut bien leur jeter, et se la disputant avec une avidité à la fois dégoûtante et comique? Qu'un peuple ait faim, cela se voit: mais faut-il absolument se divertir même de la faim du pauvre?

Au signal donné, la distribution commençait. Dans chaque buffet se trouvaient deux bons gendarmes, deux ou trois hommes pour jeter les comestibles, et un commissaire en écharpe, afin que le peuple eût une garantie que tout allait se faire avec loyauté. Et soudain volaient à droite, à gauche, en avant, en arrière, les pains d'une livre et les pâtés de quinze sous. Des avalanches de charcuterie tombaient de hauteur sur cette foule béante, et toutes ces têtes, l'instant d'avant immobiles, s'agitaient comme une mer houleuse. On voyait des centaines de mains se lever en l'air pour disputer la proie; des gueules énormes s'ouvraient d'avance, et mâchaient à vide; car c'était le cas de

dire que les cailles tombaient du ciel toutes rôties. L'idée était vraiment ingénieuse, ne trouvez-vous pas? Prendre des miches de pain pour projectiles, nous bombarder avec des pâtés, nous mitrailler avec des poulets, n'était-ce pas charmant? Et voyez un peu l'ingratitude! Le peuple, depuis, a voulu faire aussi sa distribution, et, pour les comestibles qu'on lui avait si souvent lancés, il a rendu des balles et des pavés. Décidément, on ne gagne rien à avoir avec lui des procédés honnêtes.

Quelle belle chose c'était pourtant que ces distributions d'indigestion! Que de succès burlesques, que d'épisodes tragi-comiques venaient varier le spectacle! Les hommes de peine qui faisaient l'office de catapultes, riaient aux larmes et mêlaient mille espiègleries à l'exercice de leurs fonctions. Tantôt c'était un pain qui ricochait sur les crânes serrés, comme un obus sur la terre, ou comme un palet sur la surface de l'eau; tantôt c'était un jambonneau qui carambolait d'un nez à un autre. Et je vous laisse à juger les bosses, les contusions, la tête en compote, les yeux pochés, qui suivaient tout cela; d'autant plus que de violents altercas s'élevaient entre les amateurs. Tous ces appétits étaient aux prises, et aucune pièce ne demeurait entière dans les mêmes mains. Personne ne pouvait emporter un bon lapin; on s'arrachait, on se *partageait* les faveurs du pouvoir, de façon à prouver l'infinie divisibilité de la matière. Il y avait tel misérable qui attrapait à la fin quelque chose à manger, et dont au même instant un boulet faisait sauter les dernières dents, et je vous demande un peu s'il pouvait y avoir rien de plus vexant qu'une distribution de comestibles, où l'on commençait par vous disloquer les mandibules!

Tout cela divertissait beaucoup les spectateurs désintéressés, la bonne compagnie, qui se tenait à distance et hors de la sphère d'action des distributeurs. Parmi ces derniers pourtant, il se trouvait quelquefois des gaillards malins en diable, et qui s'amusaient à essayer leurs forces. Alors, tout à coup, un pain ou quelque autre objet lancé avec roideur et dépassant le rayon accoutumé, venait, contre toute probabilité, atteindre le curieux qui se croyait en sûreté, et lui cassait le bras ou la tête. O

honte! être blessé, tué par un biscaïen, par un éclat de bombe, c'est charmant: mais être mutilé par un saucisson, être renversé par une andouille, c'est à en mourir de dépit et de confusion.

Les choses se passaient différemment aux buffets à vin. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur l'étonnant amour du peuple pour le vin. C'est pour moi un phénomène qui est l'objet de mon admiration et de ma stupeur, que cette soif générale, permanente, inextinguible, que cette frénésie de la boisson, que cette rage d'entonner dans son corps le jus fermenté de la treille. Comment! on ne trouvera pas moyen de guérir la classe ouvrière de ce penchant effréné pour l'ivrognerie et la crapule? Il faut qu'il y ait dans la saveur même du plus mauvais vin je ne sais quelle volupté irrésistible qui se révèle à la longue; ou si ce n'est pas là le mot de l'énigme, il faut que le peuple soit bien misérable pour avoir besoin de chercher sans-cesse dans l'ivresse l'oubli de sa condition. Cherchez quelles sont les boutiques les plus fréquentées: celles des cabaretiers. Les marchands de vin, c'est une chose à vérifier, sont presque aussi nombreux que tous les autres marchands ensemble, et pourtant il y a toujours du monde devant leurs comptoirs. C'est que dans le peuple il n'y a rien qui se fasse sans boire; boire est pour lui le commencement, le milieu et la fin de tout. La première chose que fait le peuple en se levant, c'est de boire: la dernière chose qu'il fait en se couchant, c'est encore de boire. Toutes les actions de la vie, les rencontres, les reconnaissances, les réconciliations, les ventes, les contrats, les promesses, sont signés, scellés, consacrés, cimentés de l'inévitable verre de vin. Il y a même des jours, le dimanche et le lundi, par exemple, spécialemement destinés à la débauche, et où l'on se fait un devoir de s'enivrer. Ces jours-là, il faut absolument aller riboter à la barrière; il faut se soûler, c'est de règle et de droit. O biberons éternels! Que deux amis se rencontrent, vous entendez aussitôt: Paies-tu la goutte? viens-tu boire chopine? Que deux autres aient une discussion, vous entendez immanquablement: Je te gage un litre, ou un canon, ou un demi-setier, que ça n'est pas vrai. Toujours, toujours la liqueur du père Noé. De

malheureuses femmes sont obligées de venir quérir leurs hommes au cabaret et de les entraîner de force, sans quoi tout l'argent du ménage y passe. On n'a pas d'idée d'une monomanie pareille. Enfin, quiconque travaille pour vous, quiconque vous fait une commission, vous porte un paquet, une lettre, ne manque jamais de vous demander pour boire. Pour manger, non, l'on peut s'en passer; mais pour boire, oh! c'est indispensable.

Le gouvernement se proposait donc de prendre le peuple par son endroit le plus sensible, lorsqu'il faisait jadis couler le vin dans les Champs-Élysées.

Dès le matin, on voyait des bandes de buveurs, des coalitions d'ivrognes se diriger de ce côté; car tous ces gens-là connaissaient aussi bien que M. Say les avantages de l'esprit d'association. Chaque troupe arrivait avec bannière, tambour, force cris, force cruches, force bras, force seaux, et un large tonneau qu'on portait en triomphe, quoiqu'il fût vide encore. Puis, une fois sur le champ de bataille, on déposait le tonneau dans un certain lieu, avec la bannière pour rallier les amis et un ou deux factionnaires pour veiller sur le trésor commun. Après quoi, les fédérés allaient s'établir en masse devant un seul buffet, afin de se soutenir les uns les autres. Chaque homme qui avait un seau ou quelque autre vase montait sur les épaules d'un de ses compagnons, et ces espèces d'individus doubles, de centaures, attendaient impatiemment le signal de la mêlée.

Cet instant désiré venait enfin. La forêt jouait son rôle, et les futailles étaient percées. Pendant quelque temps, on laissait assez poliment celui qui le premier avait occupé la bonne place, la place du robinet, recevoir dans son broc le liquide violacé; mais bientôt on se lassait d'attendre, et la poussée commençait. Deux coalitions différentes, de charbonniers, par exemple, et de porteurs d'eau, se disputaient l'étroite ouverture. On se colletait, on s'injuriait; maints horions étaient donnés et reçus; on cherchait à se débusquer mutuellement du poste d'honneur; un même seau quittait et revenait dix fois. De temps en temps un bras de fer parvenait à maintenir quelques instants sous le jet avare son broc victorieux; mais tout-à-coup une violente secousse le

le forçait à désemparer. Dans ce flux et reflux d'hommes, il ne pouvait manquer de tomber autant de liquide à terre que dans les vases, d'autant plus que quelquefois un champion, dépité d'avoir été chassé trop tôt, et voyant avec douleur son successeur recueillir une raisonnable quantité du délicieux breuvage, saisissait le bord du seau dans sa rancune et renversait aussi tout le contenu, comme s'il eût dit: Je n'en ai pas, mais tu n'en auras pas non plus. Il fallait voir alors toutes ces têtes largement arrosées par le baptême de vin. Les cris, les jurements s'ensuivaient, et les coups de poing, et les cruches brisées sur les figures.

Cependant chacun de ceux qui avaient pu, dans cette échauffourée, recueillir autre chose que des taloches, allait verser le fruit de ses peines dans le tonneau de la communauté, qui se remplissait quelquefois aux trois quarts, quand la bande était nombreuse et aguerrie. Cela fait, on retournait à l'assaut, tandis que d'autres camarades étaient occupés aux comestibles. Mais il n'y a fontaine qui ne finisse par s'épuiser. Quand les tonneaux du gouvernement étaient vides, le désappointement était immense parmi les amateurs, et on ne manquait jamais de révoquer en doute la vérité de la déclaration. Le peuple est méfiant et s'imagine toujours qu'on le triche. Il y avait là quelques manants membrus et mauvaises têtes, qui prétendaient qu'on les trompait, et qui voulaient constater par eux-mêmes si les futailles étaient vides et si les distributeurs n'en oubliaient pas quelqu'une afin de se payer par leurs mains. Aussitôt des colloques un peu chauds s'établissaient. Les plus énergumènes tentaient l'escalade des buffets; ils se cramponnaient aux planches, et la maréchaussée leur écrasait les mains à coups de crosse de fusil pour les empêcher d'entrer.

Il fallait bien pourtant finir par renoncer à avoir du vin, puisqu'il n'y en avait plus. Chacun rejoignait son drapeau, laissant autour des buffets des fragments de pots cassés, des lambeaux de vêtements, et une fange long-temps piétinée et mêlée de vin et de sang, d'où s'exhalaient dans l'atmosphère de méphitiques et nauséabondes bouffées. Puis, les associés se remettaient en route pour regagner les faubourgs, avec des figures de possédés,

entonnant en chœur des refrains bachiques, et donnant à toute la ville le spectacle de leur joie immonde et de leur cynisme de sans-culottes.

Si tous s'étaient retirés chez eux encore! mais il y en avait toujours beaucoup qui étaient incapables de s'en aller, et qui, dans le dernier degré de l'avilissement et de l'abrutissement, le visage en sang, défigurés, dépenaillés, restaient là, apostrophant les passants, et épuisant contre eux les richesses de leur sottisier. Quelques-uns n'étaient plus que des infirmes réclamés par les hôpitaux et par les emplâtres. Parfois un vieillard, à face rubiconde, à ventre de Silène, continuait ses libations au milieu d'un cercle de curieux, buvait à même le seau, et enfin, pareil à ces ilotes de Lacédémone qu'on enivrait pour dégoûter de la débauche les jeunes Spartiates, il tombait à terre, se vautrait dans la fange comme un pourceau, et s'endormait profondément pour cuver son vin jusqu'au lendemain.

Tout cela était souverainement hideux et souverainement indécent. Un dernier reproche d'ailleurs pouvait être adressé à ces distributions, c'est qu'il y régnait quelque chose d'économe, de mesquin, un air de parcimonie, de lésinerie, qui faisait souffrir l'amour-propre. J'avoue mon faible, j'aime la magnificence, même dans le mal. Je conçois à la rigueur cet empereur chinois dont parlent les anciennes traditions, qui faisait creuser un lac, et qui le remplissait de vin comme une coupe, pour y donner des fêtes licencieuses. A la bonne heure, voilà qui est grandiose et d'une extravagance sublime. Mais, agir en ces occasions petitement et avec épargne, se montrer chiche et exigu dans sa munificence, trouer des tonneaux avec une vrille, pour avoir l'air d'ouvrir des fontaines qui coulent toujours; prétendre étancher cette soif populaire, dont personne ne connaît encore la limite, avec un filet, une faible stillation de vin, calculer minutieusement combien de temps, montre en main, chaque futaille pourra mettre à se vider, ce n'est vraiment pas la peine.

Enfin, grâce au ciel et à M. de Belleyme, je crois, les distributions de vin et de comestibles aux Champs-Élysées ont cessé. Autre réforme dont il faut tenir compte: on ne voit plus

dans les fêtes publiques de gendarmes le sabre nu; c'est bien assez d'eux-mêmes, n'est-pas? Il y a quelques années, dès que le gouvernement vous conviait quelque part pour vous réjouir, il ne manquait jamais d'y poster, pour vous recevoir, une nombreuse maréchaussée, le sabre hors du fourreau, prête à charpenter les gens, comme si on eût attendu l'ennemi. Au milieu des joies d'une fête, c'était un singulier objet que ces grandes diables de lames qui remuaient, gesticulaient, menaçaient, et reluisaient au soleil comme je les ai vues quelquefois reluire en place de Grève, les jours d'exécution, tout au pied de l'échafaud.

Il n'y a donc plus aujourd'hui ni sabres, ni vin gratis. Ce qui reste est véritablement le beau côté des fêtes publiques. C'est le carré Marigny d'abord, l'éternel carré Marigny, avec ses théâtres, ses danseurs de corde, ses orchestres, ses mâts de cocagne.

Qui ne connaît le carré Marigny? Lequel de nous autres, flâneurs de la grande ville, n'est allé plus d'une fois promener son désœuvrement dans ce vaste emplacement, rendez-vous immémorial des joueurs de paume, des joueurs de ballon, des joueurs de boule, et des joueurs de quilles?

Aussi suis-je vraiment peiné, en songeant que les jours de fêtes publiques, tous ces estimables citoyens sont troublés dans leurs habitudes et dans leurs jouissances les plus chères. Plus de ballon, plus de paume, plus de boules, plus de quilles. Des symphonies se font entendre en différents endroits; des ménétriers stipendiés jettent du haut de leur estrade de petits paquets de chansons imprimées; et une pluie de couplets à la louange du souverain qui règne dans le moment et qui donne de si belles fêtes à son peuple, tombe sur la tête des assistants, et tous ces petits chiffons blancs voltigent çà et là comme des flocons de neige. Cependant, par un soleil ardent, au son du violon qui se perd dans les airs et dans la rumeur de la foule, les quadrilles se forment, les contredanses vont leur train. C'est tout profit pour les habitués des bastringues; car ici le cavalier même ne paie rien. Approchez, vous vous amuserez: il y a toujours dans ces occasions quelque lourdaud qui sert de bouffon à la compagnie, et qui égaie le bal par ses gentillesses.

Tandis qu'on danse sur la terre, d'autres dansent sur la corde. La troupe des acrobates de madame Saqui fait ses exercices en plein air. Des demoiselles, qu'on est accoutumé à ne voir qu'à la lueur des chandelles, paraissent au grand jour avec leur rouge, leur peau jaune et leur clinquant fané. Paillasse leur frotte la plante des pieds avec de la craie; elles empoignent le balancier, et les voilà avançant à petits pas sur le câble élastique, sautant, *zéphirisant*, se laissant tomber et rebondir comme un volant sur une raquette, tandis que Paillasse tend au-dessous son petit chapeau pointu pour les y recevoir en cas de chute.

Vous figurez-vous ce que doit être la position d'une jeune fille, en jaquette excessivement courte, ainsi suspendue à trente pieds au-dessus du sol, danseuse aérienne voltigeant comme un oiseau sur un lac de têtes humaines, ayant autour d'elle deux ou trois mille paires d'yeux qui la regardent de bas en haut, et obligée cependant de prendre toutes les attitudes, de s'accroupir, de se redresser, d'élever la jambe... Il est vrai que ces bayadères ont des caleçons; mais malgré cela il est bien besoin, je crois, qu'une jeune fille soit habituée à cela, dès l'enfance, pour se soumettre sans rougir à cette prostitution de regards.

Quand des funambules de toutes les tailles ont paru sur la corde, depuis le tout petit enfant qui peut à-peine marcher, jusqu'à Paillasse qui est le plus malin de tous et qui danse toujours sans balancier, on détend la corde, on couche les chevalets, et chacun, toujours par rang de taille, s'élance, presse du pied le tremplin élastique et fait le saut périlleux. Paillasse plus fort que les autres, le fait à travers plusieurs cerceaux tendus de papier, qu'il crève, tout en accomplissant sa culbute.

Faisons maintenant un demi-tour. Nous voici en face d'un théâtre où, depuis ce matin, on a déjà représenté vingt fois la même pantomine. C'est sur le théâtre que j'ai vu représenter tous les exploits de la restauration. J'y ai vu une armée française de dix vétérans, envahir un royaume d'Espagne de dix pieds carrés, et prendre d'assaut un Trocadéro de carton; j'y ai vu la bataille de Navarin livrée entre deux batelets, et une population grecque de quatre hommes, trois femmes et deux enfants,

remercier, en levant les mains au ciel, l'armée libératrice, toujours composée des dix vétérans d'usage; j'y ai vu, enfin, une flotte d'un seul vaisseau, canonner une ville d'une seule maison qui figurait Alger, et les éternels vétérans opérer avec bonheur leur descente, malgré quatre à cinq Bédouins, qui, ce jour-là, furent tués au moins soixante fois chacun.

Une chose beaucoup plus dramatique que tous ces drames-là, c'est un mât de cocagne; nous en avons quatre autour de nous. Ils ont environ dix-huit pouces de diamètre à leur base; ils sont bien polis comme de raison, et de plus, chaque fois qu'on en fait usage, on les enduit, de pied en cap, d'une épaisse couche de savon noir, de saindoux, de suif, de vieux oing, de cambouis; tout ce qu'on peut imaginer de plus gras et de plus sale. C'est engageant, comme vous voyez. Mais n'en est-il pas souvent de même du chemin qui conduit aux grandeurs, et si l'on espère atteindre au sommet, regarde-t-on à quelques souillures qu'il faut contracter sur la route?

Les mâts bien graissés, on les dresse. Ils sont pavoisés; la banderole, représentant le premier prix, flotte à l'extrémité; mais la couronne est encore en bas. La couronne, il faut vous dire, est un cerceau couvert de feuillage, auquel on attache les prix: ces prix sont de l'argenterie, deux couverts, une timbale, une méchante patraque; puis, quand tout cela est solidement attaché, on hisse la couronne au moyen d'une poulie et d'une corde passée dans une rainure intérieure. Ces pièces d'argenterie, qui brillent au soleil, servent à appâter les amateurs; on les convoite de l'œil.

Au pied du mât est une espèce de fossé, de circonvallation, où l'on place des gendarmes, afin que tout se passe avec ordre. C'est de ce fossé entouré d'une barrière que vous voyez sortir successivement les compétiteurs. Ce n'est pas le peuple ordinaire, non; ce n'est pas l'ouvrier que vous et moi sommes habitués à rencontrer. Ce sont des figures qu'on ne voit que ce jour-là; ce sont je ne sais quelles physionomies patibulaires, antisociales, de vraies tournures de bandits, de ces gens de police correctionnelle, ou de ceux qui se placent juste devant la guillotine,



quand on coupe une tête, populace auprès de laquelle les chiffonniers et les décrotteurs pourraient passer pour de la haute aristocratie. On est à moitié heureux quand on voit ces espèces de sauvages s'exposer aux regards de la foule dans un état de nudité presque complète, retroussant leurs pantalons jusqu'au haut des cuisses, noirs, sales, cyniques.

Les premiers qui tentent l'ascension n'espèrent rien, comme bien vous pensez: c'est seulement pour mettre la chose en train, pour préparer et nettoyer la voie. Ils essuient la graisse avec leur corps, ils la râclent avec leurs mains, et la jettent à terre par poignées. En toute chose, les premiers pas sont les plus difficiles, quoique les moins glorieux. Ce n'est presque jamais celui qui commence une entréprise qui en recueille les fruits; il n'en a que les désagréments. Le mât est bien plus gros vers sa base que dans sa partie supérieure; et par conséquent, on éprouve bien plus de difficulté pour l'embrasser et pour y grimper; mais, n'importe, tous ces premiers efforts, quel que puisse être leur mérite, demeurent obscurs et inconnus. Le public n'y prend pas d'intérêt.

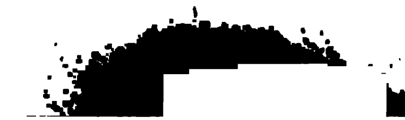
Mais peu-à-peu on arrive un peu plus haut. Les experts s'en mêlent; les héros de la partie, ceux qui ont une renommée déjà ancienne en ce genre, dont on se rappelle les prouesses, et qui sont habitués depuis longues années à remporter les prix, comme les célèbres athlètes de l'antiquité, ceux-là n'usent pas leurs forces du premier coup; ils se ménagent, ils montent tout doucement, mais ils vont plus loin que les autres; ils ne s'épuisent pas, ne se dépitent pas, et ont soin de se reposer de temps en temps. Tous (c'est une chose tolérée) portent suspendus à leur ceinture de petits sacs pleins de cendre pour en saupoudrer la graisse, afin de la rendre moins glissante.

Néanmoins, pendant long-temps encore, on ne fait que de vaines tentatives; arrivés à une certaine hauteur, les concurrents dégringolent rapidement. Il semble qu'il y ait là un point fatal qu'on ne peut franchir, et que ce point soit la mesure des forces humaines. Il y a même certains patauds qui ne peuvent arriver à moitié chemin de ce point, et qui, à-peine au-dessus

de la foule, retombent lourdement au milieu de la risée universelle. Ne semble-t-il pas voir un de ces ambitieux sans titre, de ces postulants rebutés, qui ne parviennent à se mettre en vue un moment que pour se replonger l'instant d'après dans leur obscurité naturelle, couverts de fange, de ridicule et de huées?

Enfin, le charme est détruit: un vigoureux gaillard a dépassé le point où l'on s'est arrêté jusqu'ici. Désormais tout le monde le dépassera. Les hommes sont ainsi; il ne leur faut que l'exemple, dès qu'il est prouvé qu'une chose est possible, elle n'est plus difficile pour personne. Notre homme, cependant, monte toujours; il a fourni une belle carrière, mais il est las, il se ralentit. On l'encourage, il n'a plus que quelques pieds à franchir; abandonnera-t-il une si belle chance? Il fait effort, mais il ne gagne plus rien; il ne perd rien non plus toutefois, il s'arrête, se repose. On entend de tous côtés retentir les cris: Il arrivera! il n'arrivera pas! pauvre Tantale, va!

Au bout de trois minutes d'un repos, qui lui-même est une fatigue, il recommence à vouloir monter, mais c'est en vain, il s'épuise, et n'avance pas. Il commence même à reculer, on dirait: oui, il a glissé de quelques pouces. Il s'obstine, se roidit, se cramponne, il parvient à regagner ce qu'il a perdu. (Applaudissements.) Mais cet effort surnaturel l'a achevé. Quoi! être arrivé jusque-là, et ne pas pouvoir franchir le petit intervalle qui reste! cruelle position! supplice inexprimable! Tout-à-coup un murmure, moitié de raillerie, moitié de compassion, se fait entendre, et le pauvre diable redescend le long du mât bien plus vite qu'il n'était monté. Cela s'appelle ne point obtenir la récompense de son travail. Tel un courtisan, qui depuis sa tendre jeunesse a lorgné la place de premier ministre, qui s'est donné bien du mal pour atteindre ce but de tous ses vœux, qui a monté de degré en degré l'échelle des dignités, qui touche au faîte, qui croit avoir franchi les derniers obstacles, tout-à-coup perd l'équilibre, trébuche, tombe du ciel dans la boue, et réjouit du spectacle de sa chute tous les envieux de sa fortune. Oh! quel symbole qu'un mât de cocagne! Quel sujet



inépuisable de réflexions morales! Que de hautes leçons, que d'affabulations sublimes, dans ce spectacle qui paraît si vide à ceux qui ne savent pas le comprendre! Oh! si nous avions là un philosophe, quelles belles choses il nous dirait sur la vanité des espérances humaines, sur les désappointements de l'ambition, sur la difficulté de parvenir, sur le sentier glissant de la fortune et des grandeurs!

Mais l'exemple du misérable tombé de si haut, a prouvé qu'on pouvait aller jusque-là; d'autres, moins méritants, auront plus de bonheur.

En voici un qui monte, un autre le suit, un troisième vient après, puis un quatrième, puis un cinquième. Voyez l'industrie, ils se servent de marchepied les uns aux autres. Le premier met ses pieds sur les épaules du second, le second sur celles du troisième, ainsi de suite. Quand le chef de file s'est bien reposé, il se remet en route. Arrivera-t-il? oui. C'est Améric Vespuce dérobant à Colomb le prix de ses fatigues. Il étend le bras: il n'est pas encore assez près. Il monte davantage, il étend le bras de nouveau. Cette fois, c'est bien: il saisit la couronne, monte enfin au sommet du mât, il arrache la banderole qui est le premier prix. Perché là-haut, il promène sur la foule un regard orgueilleux et redescend avec son trophée. C'en est fait, le mât est essuyé dans toute sa longueur; les pendeloques d'argent sont enlevées tour-à-tour, car chacun ne doit prendre qu'un seul objet. Ce n'a pas été sans peine toujours qu'ils sont parvenus à leurs fins. Les quatre mâts n'ont pas été dépouillés en même temps. Toutefois, il est, je crois, inouï qu'il en soit jamais resté un seul inexpugnable.

Cependant le soleil a disparu derrière les arbres. On va dîner, puis on revient pour le feu d'artifice.

Les illuminations commencent. Les marchands, brévetés du gouvernement, imposent au-dessus de leur porte des drapeaux et des transparents avec de belles devises. Partout des ifs chargés de lampions, des guirlandes de verres de couleur, et, dans le lointain, le Panthéon avec ses rubans de feu et sa coupole qui monte dans le ciel.

La foule est toujours la même dans les Champs-Élysées, malgré les gens ivres-morts qu'on trouve sous ses pieds, et le suif qui vous tombe sur la tête. Le feu d'artifice se tire de bonne heure: c'est sur la place Louis XV. Tous les environs, les quais, la rue royale, la terrasse des Tuileries, sont encombrés d'une foule épaisse. Les Parisiens ne sont jamais rassasiés de feux d'artifice. Quoique ce soit toujours la même chose, ceux qui en ont déjà vu cinquante n'en voudraient pas manquer un seul pour tout l'or du monde. On attend des heures sur ses jambes, pour acheter un insipide plaisir de quelques minutes. Et Dieu sait tous les mouchoirs, toutes les tabatières, toutes les montres, toutes les bourses qui se volent dans l'intervalle. Ce n'est pas tout: il y a un autre désagrément qui attend les femmes dans les cohues de cette espèce. Certains enragés ne s'y fourrent que pour se permettre d'étranges privautés. A la faveur de la presse et de l'obscurité, il se commet bien des péchés, bien des attouchements illicites qui eussent été dignes d'exercer le génie subtil du père Sanchez. — Qu'est-ce que c'est donc que ce manant, ce butor, ce goujat-là? — A qui en avez-vous, madame? — Vous êtes un malhonnête, je vous prie de me laisser. — Voilà ce qu'on ne manque jamais d'entendre autour de soi.

Mais tout-à-coup le signal est donné. Le sieur Ruggieri, artificier de la ville, fait mettre le feu à ses chefs-d'œuvre de pyrotechnie. Les pots-à-feu entrent en exercice. Bombes, étoiles, chandelles romaines, fusées volantes, serpentaux, soleils, gerbes, feux de Bengale, rien n'y manque. Des échafaudages, qui ont l'air de grands squelettes, s'illuminent et vomissent des flammes. Des cascades de soufre et de salpêtre croisent en sifflant leurs écumes d'étincelles. Et puis arrivent les accidents, sans lesquels il n'y a point de fête complète. Les baguettes des fusées, en retombant perpendiculairement d'une hauteur de trois cents pieds, percent les chapeaux et les têtes; et pour surcroît de bonheur, vingt mortiers éclatent à la fois. Une bataille n'est pas plus meurtrière; et c'est désagréable au moins, savez-

vous, pour un homme qui était venu chercher le plaisir, d'être obligé de chercher son bras ou sa jambe.

La peur commence à gagner de proche en proche, on s'ébranle, on se prépare à la fuite, lorsque soudain une effrayante clarté rougit l'atmosphère: c'est le bouquet d'après lequel on juge tout le reste et qui va décider ce qu'on doit penser de la journée, parce que la dernière impression est toujours celle qui nous domine le plus. C'est comme un vaste faisceau d'éclairs et de foudres dont le lien se brise et qui se disperse au loin dans l'espace; des centaines de fusées, dans leurs flancs des millions de serpentaux, s'élancent à la fois comme des dragons flamboyants avec des sifflements épouvantables; elles courent, elles montent les unes par dessus les autres, elles sillonnent les airs, elles envahissent le ciel; on les voit au-dessus de sa tête; les voilà qui vont retomber. Oh, alors, c'est une terreur, une confusion, une déroute qu'on ne peut peindre; on se pousse; on s'écrase; toutes les issues sont trop étroites. Pendant ce temps, les pétarades retentissent; une pluie de feu tombe de tous côtés. Enfin, les trois bombes finales s'élèvent majestueusement, éclatent, s'épanouissent en blanches étoiles, et tout rentre dans l'obscurité.

Aussitôt toute cette foule se remet en marche, devisant sur les plaisirs du jour. Des colonnes immenses regagnent les faubourgs éloignés; on entend comme le bruit des pas d'une innombrable armée. Les papas discutent, tout en traînant de moitié avec leurs femmes les petits enfants endormis. Les uns, il y a des gens de cette espèce, optimistes et admiromanes, décidés à trouver tout superbe, et ayant la manie d'être satisfaits, défendent la fête comme les vrais citoyens de la ville de Paris, et comme une chose qui intéresse leur amour-propre personnel; d'autres, au contraire, naturellement opposants et frondeurs, ne cachent pas qu'ils sont mécontents et dénigrent tout ce dont on les a régalés. Le bouquet était maigre; ça ne vaut pas les feux d'artifice du temps de l'empereur; c'est ça qui était beau! celui du mariage; celui de la naissance du roi de Rome! Jamais on ne verra rien de pareil. Tout en parlant de la sorte, et à

travers les pétards que les gamins vous lancent dans les jambes, malgré les injonctions de la police, on arrive chez soi. Les portiers et portières, cloués à leur porte et qui ont tâché d'apercevoir de loin le haut des fusées, vous demandent d'un air honteux des nouvelles de la fête; puis, chacun se couche moulu, harassé, assommé, mais prêt à recommencer quand on voudra, et fermement persuadé qu'il s'est admirablement diverti.

AMÉDÉE POMMIER.

# LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.

Un cri religieux, le cri de la nature
Vous dit : pleurez, priez sur cette sépulture ;
Vos parents réunis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.....
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant,
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant.

DELILLE.

Vers la fin de l'été, je me trouvais en proie à un accès de cette mélancolie profonde, qui est comme l'instinct d'un ressentiment secret contre les hommes, le souvenir amer d'un passé vague, et une lassitude des choses du moment. Livré à cette disposition, l'on aime à sortir de l'enceinte des villes, à laisser derrière soi les formes trop positives de la vie sociale, à s'éloigner de ce qui est faux, artificiel, en désharmonie avec la nature, enfin à fuir ses semblables.... — Et si, encore plein de cette humeur sombre, mais d'une tristesse déjà plus douce, vous gravissez une colline dont le sommet vous fasse dominer sur la grande cité populeuse, sur le vaste Paris, alors votre rêverie se laisse entraîner à cette direction philosophique qui mena Volney méditer sur les ruines! Vous admirez la puissance du temps, de l'industrie, de la civilisation, dans cet amas surprenant de maisons, qui, sous leurs bases, dérobent à vos yeux des plaines, les rives

d'un fleuve et de nombreux coteaux, de ces maisons que seize siècles ont apportées une à une, et jour par jour, l'une à côté de l'autre! Vous lisez l'histoire sur le fronton des bâtiments royaux et sur la toge noirâtre des monuments; vous interrogez la morale et les misères humaines, la religion et la politique, dans cette mêlée, qui semble avoir cessé tout-à-coup, de dômes et de tours gothiques, de temples et d'églises, de palais et d'hôpitaux. Tout nourrit vos méditations: et ce contraste de l'immobilité des édifices avec le mouvement de la fourmilière humaine qu'ils renferment, et ce bruit uniforme produit par tant de cris divers, bourdonnement d'une ruche immense que l'on écoute sans en voir les habitants; et ce rideau brumeux jeté sur le centre de la ville et qui ne se lève jamais en entier.... Oui, tout, jusqu'à cette fumée capricieuse, ici s'élançant en jets noirs et épais, là fuyant en ondes légères, dessinant sa mobilité sur l'azur, et s'envolant en vapeur diaphane.... — J'allais donc m'acheminer vers Montmartre, le seul endroit où les étrangers et les Parisiens vont voir se dérouler à leurs pieds le tableau de la capitale, lorsque je me rappelai que, sur une colline de l'est, je pouvais contempler le même panorama, sous un aspect plus pittoresque. Je me dirigeai aussitôt vers le cimetière du Père-Lachaise.

En marchant rêveur, j'oubliais la distance qui s'abrégeait comme à mon insu; il me restait encore à franchir une longue allée de boulevart: une jeune fille, une femme et un garçon accoururent au-devant de moi pour m'offrir des couronnes qu'ils portaient en grand nombre sur des bâtons; il y en avait de toutes blanches, de toutes jaunes, de toutes vertes, d'autres mélangées, et elles étaient tressées d'immortelles. La vue de ces fleurs me rappela de riantes idées de l'antiquité; combien on devait en vendre aussi dans les avenues des temples, là où il y avait tant de déesses à honorer. Cependant quelques couronnes toutes noires me firent souvenir de leur destination, je regardai la jeune fille qui me les offrait, puis la muraille du cimetière qui longe le boulevart, et un sourire d'ironie erra sur mes lèvres.... Je ne tardai pas à remarquer combien se sont

multipliées ces bouquetières, indice d'un autre accroissement sur lequel mes idées de s'étaient pas encore portées.

Les environs du Père-Lachaise sont peuplés de ces marchandes de fleurs, de guinguettes et d'ateliers des monuments funéraires.

Mieux peut-être qu'aucune autre circonstance, le nombre des marbriers témoigne de l'augmentation effrayante dont je veux parler: une rue entière qui aboutit à la barrière d'Aulnay n'est bordée, des deux côtés, que de leurs magasins; les pierres tumulaires, les grilles et les croix de tous les modèles et de tous les prix y sont étalées dans le même ordre et avec autant de coquetterie que les meubles d'acajou dans nos bazars ou dans les boutiques du faubourg Saint-Antoine; des rangées d'urnes, petites, grandes et moyennes, garnissent les parois, et des tombes exécutées sur des proportions très-minimes forment, pour ainsi dire, des collections de miniatures, à l'instar des montres de bijouterie. Rien n'a été négligé pour donner de l'attrait aux annonces de sépulture et d'exhumation; un moyen de séduction est cherché jusque dans les enseignes: ici l'on s'adresse *au tombeau de La Fontaine;* là, *au tombeau d'Héloïse et d'Abeilard;* plus loin, *au tombeau du général Foy.* Les entrepreneurs ont espéré que le fils qui marche les regards baissés à la suite du fatal corbillard, pourrait les détourner un seul instant et conserver un souvenir. Il a fallu même une mesure de police pour interdire à l'industrialisme la faculté de se mêler aux convois et de faire ses offres de service dans l'enclos du cimetière; désormais il ne se tient plus qu'à la porte des mairies où il guette les déclarations de décès. Pour cette classe d'hommes, la vie n'est qu'une plante parasite de la mort.

Le nombre des décès trompe quelquefois les spéculations de ces marbriers; je considérais leurs ateliers avec une sorte de curiosité; j'entendis l'un d'eux se plaindre de ce qu'il appelait sa morte saison. „Heureusement,“ ajouta-t-il, „nous attendons „la chute des feuilles, l'automne approche, et quelques grosses „têtes vont nous arriver.“

L'entrée de cette avenue directe du Père-Lachaise porterait

dans l'ame la première impression de tristesse naturelle à l'approche d'un tel séjour, si l'on n'y était préparé d'abord par le trajet de plusieurs rues désertes; mais, auparavant, le cœur se serre à l'aspect d'une vaste prison toute neuve et non encore achevée, avec ses hautes murailles, ses nombreuses fenêtres à barreaux de fer, ses grosses tours et son redoutable aspect de Bastille. Une prison sur le chemin d'un cimetière! quelle imprévoyance cruelle! La partie morale des institutions de ce genre ne sera-t-elle donc jamais aperçue? Une autre prison s'élève en même temps près de l'enceinte où se déploient les jeux et les fêtes du nouveau Tivoli. Quel contraste! Et dans laquelle de ces deux maisons de captivité chercher la pensée du législateur! Ici, est-ce dérision? là, est-ce inhumanité? Non, mais irréflexion et insouciance partout.

Les portes des deux villes, c'est-à-dire du Paris mort et du Paris vivant, se regardent de près; les gardiens de l'une et de l'autre peuvent très-bien s'entendre, se répondre et fraterniser. La largeur de la chaussée et des contre-allées du boulevart sépare seulement la barrière d'Aulnay de l'entrée du cimetière.

Devant la façade de cette entrée qui s'enfonce en demi-lune, grandiose comme serait une entrée du parc de Versailles, des fiacres, des demi-fortunes, de brillants équipages s'arrêtaient; il en arrive à chaque instant. Ainsi chacun vient là un jour pour ne plus s'en retourner, il importe peu dans quelle voiture; l'égalité commence de l'autre côté du seuil. Personne n'entrait qu'à pied. Les visiteurs opulents me parurent regarder avec moins de morgue les piétons plus modestes: c'est que, dans ce lieu, le sentiment de la plus cruelle réalité impressionne l'ame et émousse sa fierté. Sans-doute, au jour fatal, il existera encore une différence dans les vêtements; le hêtre et le sapin succèderont à la toile et à la bure, une double enveloppe de cèdre et de plomb remplacera la laine soyeuse, et le cachemire; mais qui habillera-t-on ainsi d'un bois vil ou précieux?... Les vers de la tombe, pour qui l'on édifie de tous côtés, dans cette enceinte, le marbre et le bronze, et les vrais habitants de ces palais mortuaires.

Je remarquai que chacun éprouvait, comme moi, ce sentiment subit qui fait qu'on parle à voix basse et d'un ton grave, que l'accent devient mystérieux et réservé en entrant dans cet enclos si vaste, comme si l'on pénétrait dans la chambre d'un malade dont on craindrait de troubler le sommeil; on obéit à une sorte de terreur et de retour sur soi-même; il semble que, sous terre, des oreilles soient attentives pour vous écouter. Ah! parmi tant de paroles qui sortent des bouches humaines, combien peu en laisserait-on échapper, si l'on était certain qu'elles fussent recueillies par un témoin invisible! L'homme parle trop d'un Dieu, et ne croit pas assez à sa présence; il le nomme partout et ne s'en souvient nulle part.

Je tenais à la main plusieurs couronnes; à quelle tombe destinais-je cet hommage? Huit ans se sont écoulés depuis le jour où j'assistai au mariage d'un de mes amis, hymen funèbre, dernière consolation d'une mourante!... Il est une maladie, la plus cruelle de toutes, car elle sévit avec le plus d'ardeur contre la jeunesse, et dévore les organes de la respiration. Le médecin, en la reconnaissant, se détourne avec tristesse, sans ressource contre ses ravages. Eh bien, le germe destructif, à son dernier degré de développement, était dans le sein de la mariée. Le jeune homme, objet de son amour, et qui l'aimait d'un amour égal, n'avait pu être assez égoïste pour se refuser à ce vain simulacre d'union; combien il dut souffrir! L'épouse ne permit point qu'on omît, qu'on abrégeât aucune des cérémonies, dussent-elles, dans une église très-froide, précipiter les progrès du mal.... Je l'ait dit, c'était la dernière consolation d'une mourante. Nous la conduisîmes à la maison de son mari; je pris sous le bras cette jeune malade, je lui aidai à monter l'escalier, elle le faisait péniblement; hélas! quelle pensée me préoccupait! la pensée que l'infortunée ne le descendrait jamais vivante. Lorsqu'elle entra dans l'appartement nuptial, un rayon de bonheur s'épanouit sur ses joues pâles, et y fit briller comme un espoir de guérison; mais, l'instant d'après, plus de trace de cette lueur! Elle se coucha, fit suspendre son bouquet, et étaler à ses pieds ses habits de noces; pendant vingt jours, elle les regarda en souriant;

le vingt-unième, elle cessa de les voir... Je l'avais accompagnée à l'autel, je dus la conduire au champ du repos. On l'inhuma sur l'éminence en face de l'ancienne grande porte. Il m'en souvient, au moment de sortir, une larme coulait encore de mes yeux; je me retournai, je vis distinctement l'endroit où reposait l'épouse vierge, et je lui adressai un dernier salut.

Depuis cette époque, j'ai été assez heureux pour n'avoir à accompagner dans ce séjour personne qui me fût cher; toujours, dans le chemin de la vie, j'ai marché sans réfléchir à tout ce que la faux de la mort moissonnait sur sa route. Si le souvenir du Père-Lachaise se présentait fortuitement à mon esprit, je le voyais tel que je l'avais vu alors, avec des tombeaux déjà nombreux, mais dispersés, et entre eux des vides et des places désertes.

Aussi adressai-je, en entrant, mes regards du côté où je devais déposer mes couronnes. Combien j'étais simple! et quel fut mon étonnement, je dirai presque mon effroi! Je me représente ce que dut être, il y a quinze ans, la surprise de l'émigré qui en avait passé trente loin de sa patrie, lorsqu'il chercha dans Paris ces jardins spacieux, ces terrains vagues, ces marais verdoyants qu'il avait laissés à son départ, et où des masses d'édifices, des quartiers somptueux s'étaient élevés avec l'éclat et le bruyant étalage de la civilisation moderne. Mon étonnement ne fut pas moindre à l'aspect de cette forêt d'ifs et de monuments funèbres pressés, étagés, entassés dans le cimetière du Père-Lachaise, en si peu d'années. Que d'arbres et d'arbustes! que de bronze, de marbre, de granit, de pierres de tout genre! que de grilles de toutes dimensions, de fûts de colonnes, de pyramides, de statues, de mausolées et de formes sépulcrales! que d'inscriptions, de noms propres, de titres et d'armoiries! que de croix, de larmes simulées et d'attributs! que d'hommes, de femmes et d'enfants, tous inanimés, tous ayant vécu! Que la mort est féconde! qu'elle est puissante! qu'elle frappe vite et que ses coups sont fréquents! Que de conquêtes, que de richesses, quel empire! „Non, m'écriai-je, ce n'est plus le simple „champ du repos, c'est la magnifique cité d'une population de „cadavres.“

Mais quoi! les vivants y usurpent la place des morts et leur disputent leur dernier asile! Pieux voyageurs, je vous contemple agenouillés devant ces sépulcres où sont façonnés les attributs symboliques du trépas, où votre crédulité veut honorer des restes mortels, où un nom est écrit au-dessus de la porte. Levez-vous, regardez, c'est un mausolée vide; le propriétaire de ce monument, encore dans la fleur de l'âge, nage au milieu des délices. Ne savez-vous pas qu'il appartient au riche de la capitale d'avoir son hôtel à Paris, sa maison de campagne à Saint-Cloud, une loge au Théâtre-Italien, et une tombe au Père-Lachaise? ce sont des arrhes pour une habitation qu'il occupera quand le terme sera venu. D'avance, il choisit l'exposition qu'il préfère aux rayons d'un soleil qui ne réchauffera point sa cendre, une éminence ou un bas-fond, un voisinage selon ses goûts, la solitude ou le grand monde et le quartier le plus brillant, car le Père-Lachaise a son aristocratie tumulaire et ses faubourgs. Toutefois, n'enviez point le riche que je viens de citer; lorsqu'il bâtissait avec tant de luxe, il était loin de prévoir qu'une révolution, en 1830, courberait sa tête avec tant d'autres. Depuis, j'ai visité son hôtel, ce n'était plus sa livrée dans la cour; sa maison de campagne, ce n'étaient plus ses enfants dans le parc; sa loge, ce n'était plus son épouse sur le premier banc; partout un nouveau maître: sa tombe, voilà ce qui lui reste, elle ne saurait lui manquer.

Les grands noms de l'ancien régime ne s'inscrivent plus sur la façade des hôtels, comme les noms des Larochefoucault, des Crillon, des Talleyrand, des Choiseul, des Gontaut-Biron, que l'on voit encore. Cet usage, la mode l'a transporté au Père-Lachaise pour toutes les classes où règne l'aisance; partout ce sont des *sépultures de famille;* elles viennent y étaler, d'avance, les unes leur obscurité, les autres leur orgueil, toutes leur néant. Il est, toutefois, de ces fondations que les plus tendres affections ont consacrées. Là, on se donne rendez-vous après le trépas; il est doux de savoir que l'on s'y retrouvera. La philosophie avoue également ces idées d'anticipation sur la mort; sans-doute c'est une résolution qui peut ne pas être sans influence sur la

moralité de la vie, que celle d'aller volontairement marquer le but où une nécessité inexorable doit vous conduire, méditer sur soi-même et essayer son cercueil.

Seul vers le soir d'un jour de mélancolie, on va ainsi désigner sa place; seul, dis-je, en un jour triste, ou, suivant l'impulsion du caractère français, *en partie* avec ses amis, et dans un jour de gaîté; on les consulte sur le lieu, les dimensions et le plan de l'édifice; puis il devient, lorsqu'il est achevé, une sorte d'acquisition nouvelle dont le propriétaire se plaît à faire les honneurs; on en cause dans la joie des festins, où n'apparaissent, au lieu du crâne repoussant de l'ancienne Égypte, que des images de marbre poli, de gazon et de fleurs. Cette fréquentation familière du champ de repos semble adoucir le passage de la vie à la mort, et les rattacher l'une à l'autre par mille liens nouveaux; elle rend la perte d'un objet chéri moins amère, son absence moins absolue et moins complète; on se fait illusion plus aisément sur son sommeil prolongé, lorsqu'on est souvent près de son dernier lit de repos.

Ainsi s'agrandit chaque jour cette nouvelle ville, entrepôt de cendres et d'ossements. Bientôt il faudra numéroter les tombeaux, désigner les carrefours, et nommer les rues. Là, peut-être, comme dans nos cités vivantes, on négligera le génie et la renommée pour l'opulence et le luxe.

Mais que tarde-t-on? Il y a vingt-cinq ans à-peine que l'on a dit à la mort: „Constatons tes progrès, élève ta cité, comme nous la nôtre, et comparons." Eh bien, la ville neuve à côté des trente mille maisons de la vieille Lutèce, étale déjà ses trente-un mille monuments *)!

*) Voici le nombre progressif des pierres tumulaires depuis 1804.

| | | | |
|---|---|---|---|
| On en a placé en 1804. | 113. | en 1810. | 76. |
| en 1805. | 14. | en 1811. | 96. |
| en 1806. | 19. | en 1812. | 130. |
| en 1807. | 26. | en 1813. | 242. |
| en 1808. | 51. | en 1814. | 509. |
| en 1809. | 66. | en 1815. | 635. |

En tout, 1827. — En 1830, on en compte 31,000.

Déjà une police complète y est nécessaire. On y voit régner toute l'activité de l'industrie; les grandes avenues y sont sans-cesse traversées par des architectes, des charpentiers, des serruriers, des maçons, et une foule d'autres ouvriers : c'est bien une ville en construction. L'idéal s'évanouit devant le spectacle des chèvres, des roues, et des échafaudages; car les tombeaux, humbles et resserrés dans l'origine, deviennent spacieux à leur base, croissent en hauteur, et ne s'arrêteront point sans-doute au degré où ils sont parvenus. On avait bâti une multitude de petites pyramides avant d'employer tant d'années, de bras et de pierres à construire le monument gigantesque de Chéops.

Çà et là les aiguilles des pyramides qui sont au Père-Lachaise s'élancent au-dessus des autres tombeaux. Peu s'en est fallu qu'un obélisque en marbre de Carrare n'attestât, par une élévation de quarante pieds, l'opulente vanité d'un tapissier du roi. Une inscription aurait indiqué que M. Boulard lui-même avait fait le voyage de Gênes pour choisir le marbre le plus pur. Des fouilles en terre de quarante pieds de profondeur avaient eu lieu et 400,000 fr., suivant le vœu du défunt, allaient être consacrés à ce monument, lorsque ses héritiers jugèrent que sa dépouille mortelle ne pouvait reposer nulle part plus dignement que dans la chapelle de l'hôpital de Saint-Mandé, élevé avec un million qu'il avait légué pour cette œuvre philantropique.

La place destinée à ce phare de l'opulence industrielle n'est pas restée vide; sur le devant, et à l'extrémité de la grande avenue du nord, une pyramide monumentale s'élève aujourd'hui pour une riche famille portugaise du nom de *Dios Santos*; on arrive à sa base par deux escaliers latéraux de quinze ou vingt marches, et un troisième, placé au centre, conduit au caveau qu'elle surmonte, et dont la moitié seulement apparaît au-dessus du sol. Comparés à des constructions si dispendieuses, combien semblent déjà gothiques ces simples caveaux fermés d'une porte de bronze, et fastueux naguère à côté des premiers sarcophages! Aujourd'hui l'on bâtit des chapelles, et la plupart des monuments adossés aux coteaux n'ont pas moins de deux étages, un rez-de-chaussée sur la route d'en-bas, et un autre supérieur pour celle

d'en-haut. Aussi un enfant, trompé sans-doute par les dimensions de ces édifices, demandait-il avec autant de justesse que de naïveté, en s'arrêtant près de chacun d'eux: „Qui demeurait là?"

Tels sont les progrès de l'ostentation dans les tombes, que déjà elle suffit à la prospérité d'une entreprise spéciale des sépultures.

Par les soins de cette entreprise, le tombeau même de l'époux n'est plus délaissé; l'on a observé que c'est celui qui atteste le plus d'abandon; cette observation semble fondée. Un homme peut appartenir à une première femme par le culte du souvenir, et à une seconde par une douce communauté d'existence; une femme ne parait point née pour un tel partage. Lorsqu'elle se remarie, et il en est peu qui ne se dévouent à de secondes noces, l'anneau du premier hymen qu'elle répudie en emporte les dernières traces; c'est l'anneau de Didon auquel s'attachait la mémoire de Sichée. Mais que l'on demande quelles tombes révèlent le mieux un amour qui survit à la séparation et le sentiment d'une ame toujours unie à l'objet qu'elle a perdu; ne sont-ce pas celles où dorment des enfants? on reconnait vite où a passé le deuil d'une mère! Deuil à jamais ineffaçable! C'est par lui surtout que la voix du marbre sait nous attendrir. Qui n'a point lu les inscriptions de la douleur maternelle ne devine pas tout ce que le cœur peut renfermer d'éloquent et de sublime en quelques mots.

J'observais les mouvements d'une jeune femme parmi ces massifs où se réfugie le recueillement que la distraction exile des allées principales. Cette femme aussi était veuve d'un jeune enfant; avec quels soins je la voyais remplacer par des fleurs nouvelles les fleurs sitôt fanées, appuyer d'un pied léger sur la bêche qu'elle craignait d'enfoncer trop avant, répandre l'eau d'un petit arrosoir placé derrière un if, et sourire aux premières pointes de verdure, que dis-je! sourire au visage de son fils, toujours riant pour elle! Trois pieds de terre ne semblent point lui en dérober l'aspect: elle n'est plus auprès de sa tombe, mais auprès de son berceau, il dort... tendre mère! elle lui sourit, mais elle craint de l'éveiller. Étrangère à tout ce qui n'était pas cette

douce préoccupation, elle n'en fut point distraite par l'empressement manifesté autour d'elle et occasionné par l'arrivée d'un riche convoi.

Tout le monde accourait à cette rencontre; chacun, pour éviter une multitude de détours, escaladait les tertres, souillait d'un pied fangeux les pierres tumulaires, et faisait fléchir les grilles noires, faibles remparts des demeures sépulcrales. Les personnes mêmes qui, un moment plus tôt, avaient paré avec un soin religieux le dernier asile d'un parent ou d'un ami, imprimaient leurs pas sur la terre fraîchement amoncelée, que la piété filiale n'avait pas encore eu le courage d'enceindre d'une clôture, ou faisaient tomber, en passant, quelques couronnes de fleurs blanches, la plus légère des offrandes. Tant il est vrai que le cyprès même de la tombe n'est sacré que pour celui qui l'a planté! Cette profanation irréfléchie se renouvelle toutes les fois qu'une pompe solennelle accompagne un cercueil.

Au reste, il suffit de parcourir, au sein de ce séjour, le temps compris entre un lever du soleil et son coucher, pour connaître les extrêmes si opposés que renferme la capitale. De même que dans les forêts, au déclin de l'automne, il tombe à chaque instant des feuilles de tous les arbres, de même on enlève à Paris, chaque jour, des dépouilles mortelles de toutes les classes. Cette population d'un million d'âmes rejette continuellement hors de son sein quantité de ses propres débris; elle-même, en masse, ne cesse de s'avancer vers les trois enceintes privilégiées pour l'engloutir; au midi, vers le Mont-Parnasse; au nord, vers l'ancienne colline de Mars; et à l'est, vers le coteau de Ménil-Montant; le temps n'imprime pas à son vaste balancier un seul mouvement qui ne la pousse tout entière vers ces trois directions... Et c'est sur les chemins qui conduisent à un tel but que retentissent, du matin au soir, les cris de l'alégresse populaire, le bruit d'une musique toujours animée, les chants et le fracas des noces de faubourg! Le corbillard et le carrosse de mariage sortent par les mêmes barrières, se rencontrent fréquemment, et quelquefois même les deux cortéges sont obligés de se mêler: rapprochement singulier des phases de l'existence!

Ces contrastes m'occupaient encore, et déjà je me trouvais au milieu de cette brillante division du cimetière où sont venues se grouper les grandes notabilités de l'empire, et que l'on pourrait appeler le *quartier des Maréchaux*. Tout-à-coup le roulement d'un tambour funèbre parvint jusqu'à moi; une décharge de mousquéterie se prolongea en échos répétés; je crus voir soudain les ombres illustres dont j'étais entouré tressaillir et s'élancer au-devant d'un frère d'armes en lui demandant le nom de son dernier champ de bataille; je m'avançai comme pour les suivre; et j'aperçus presque aussitôt le peloton de garde nationale qui venait de rendre les derniers honneurs militaires au cercueil d'un sergent de sa compagnie. Jamais les détonations d'armes à feu ne furent si fréquentes au cimetière de l'Est; il n'est pas de jour que l'on n'enterre avec le même fracas quelque paisible citoyen.

Deux autres corbillards avaient franchi le seuil en même temps, et plusieurs suivirent à de courts intervalles.

Quoique à toutes les heures du jour les portes du cimetière du Père-Lachaise soient ouvertes, c'est le matin surtout que les convois se succèdent. Dans la nuit, à une heure constamment fatale, qui commence lorsque les étoiles ont franchi leur zénith, et déclinent vers l'occident, la mort a fait sa ronde, et planté çà et là ses drapeaux noirs sur diverses habitations; puis, dès que Paris est sorti du sommeil, et que de lourds chariots ont parcouru les rues pour les purger des immondices entassées sur la voie publique, des chars de deuil s'avancent par les mêmes routes pour débarrasser aussi les douze quartiers des corps exposés sur le seuil des maisons. La plus grande partie s'acheminent vers le cimetière de l'Est.

A chaque instant on voit le cocher funèbre en franchissant le seuil; jamais ému, d'une physionomie parfaitement uniforme, soit qu'il entre ou qu'il sorte, il tient machinalement les rênes; et sa figure, qui ne porte que l'empreinte de l'habitude, est tellement insignifiante qu'il n'a pas même l'air ennuyé; on en pourrait dire presque autant de l'attelage. Des hôtes nombreux qu'il amène, l'un est suivi d'un long cortège dont la bienséance

lui procure une dernière fois les hommages imposteurs, et sur un char parsemé de larmes d'argent, les seules que l'on voie bien souvent à ces riches convois, va prendre place, à droite, dans la Chaussée-d'Antin du Père-Lachaise. L'autre suit, à gauche, un chemin plus solitaire; ce dernier arrivant est venu seul, les vivants l'ont quitté aussitôt que la vie... Vainement je cherche derrière le corbillard son unique ami; le concierge a empêché le chien de franchir le seuil, et l'a contraint de s'éloigner; le fidèle animal témoigne sa douleur par ses hurlements, se retourne, s'arrête, revient, rôde autour des murs, erre dans la campagne, et, comme un être qui n'a plus d'ami, plus d'asile sur la terre, ne sait où se diriger, ni sur qui reporter son attachement.

Cependant, son maître transporté dans une excavation où l'on descend par un grand nombre de degrés, prend bientôt place à côté de celui qui l'a précédé; là, sans distinction des sexes ni des âges, les corps sont mis par rangées, à-peine séparés les uns des autres par un pied de distance. Cette *fosse commune* que la mort ne peut combler qu'à l'aide d'un temps assez long, est toujours béante; on ne la regarde pas sans effroi. Agenouillée près du bord, une jeune fille vêtue de laine noire, la tête sur son sein, et les mains jointes, prie avec ferveur; la pauvre enfant a doublé ses veilles et en a épuisé le produit, avant de recourir pour sa mère à l'asile de la Charité; elle prie, et d'un air consterné, se demande vers quel endroit elle peut adresser des regards confiants. Après elle, car je la contemplai jusqu'au moment où elle s'éloigna, je vis venir un homme d'une contenance assurée, mais le visage vivement ému, c'était un militaire; long-temps prisonnier loin de sa patrie, son absence avait contraint sa jeune épouse d'aller mourir sous le toit de la pitié; le malheureux regarde comme s'il la cherchait, comme s'il pouvait la voir... Il a des larmes à répandre, et ne sait quelle place en arroser! L'objet de sa tendresse est enfoui dans ce pêle-mêle de cadavres: nul sanglot ne s'est fait entendre lorsque la pelle du terrassier l'a rendue invisible, et nulle voix n'a béni sa dépouille... Il n'y a point de prêtre à l'enterrement des pauvres.

Je demandai au vieux soldat si notre dernière révolution était signalée au Père-Lachaise par quelques monuments; il me conduisit du côté de l'ancienne porte d'entrée, et me montra de loin les trois couleurs ondoyantes. J'approchai, le front découvert: un simple treillage d'osier, deux rectangles parallèles avec une bordure de buis, un seul drapeau et deux croix de bois; sur l'une, ces mots: *A la mémoire de Pierre Robin, âgé de 67 ans, une des victimes du 28 juillet* 1830. *De profundis;* sur l'autre: *Ici repose une Victime inconnue du 28 juillet* 1830. *De profundis.* Combien ces mots me touchèrent! Victime inconnue, et elle dort dans un enclos fraternel! les mêmes soins honorant les deux tombes! Oh! sans-doute, on les trouva morts loin de tous les autres, au détour de quelque rue; peut-être ne s'étaient-ils jamais vus auparavant; peut-être avaient-ils partagé ce qu'on se prêtait dans ces cruelles journées, de la poudre et des balles; le combat les rendit frères; ils tirèrent peut-être long-temps avant d'être aperçus, et peut-être au même instant le plomb royal les renversa tous deux! Honneur aux parents de l'un qui voulurent devenir ceux de l'autre; ce fut une pensée vertueuse et une œuvre patriotique que de ne pas les séparer. Et quelle était cette victime inconnue? peut-être un père que ses enfants attendirent en vain, un fils que son père chercha sans le trouver; combien il y en eut ainsi que leur famille ne devait point revoir!...

Mais, paix aux amis et aux ennemis dans cet asile où ils reposent également, où l'illustre Ney et déjà plus de cent trente des juges qui le condamnèrent, dormiraient du même sommeil si la famille de ce guerrier n'avait mis ses restes à l'abri des révolutions dans ses propres domaines; où les peuples les plus long-temps divisés de l'Europe ont des représentants; où des fils errants de toutes les nations ont trouvé une tombe hospitalière. Au milieu du groupe de nos grands capitaines et de nos grands orateurs, je ne peux lire sans une vive émotion, sur le marbre d'un patriote grec, une inscription écrite dans la langue d'Homère et avec ces mêmes caractères dont fut tracée, il y a deux mille deux cents ans, la plus sublime des épitaphes:

„Passant, va dire à Sparte que nous reposons ici pour avoir „obéi à ses saintes lois.“ N'avez-vous point vu, comme moi, l'étranger reconnaître le nom d'un compatriote, s'arrêter pensif, et s'émouvoir à l'idée du voyageur surpris par un trépas inattendu, gisant loin du dernier séjour qu'il s'était peut-être préparé d'avance sur sa terre natale?

Ah! celui-là seul qui sommeille en ce lieu sur un sol étranger n'a point de part aux larmes, aux sanglots, aux milliers d'offrandes du lendemain de la Toussaint; c'est la fête des morts, c'est une fête publique. C'est dans ce jour qu'il faut voir aborder au Père-Lachaise une population de tous les âges et de tous les sexes; ici, une famille presque complète; là, un orphelin tout seul; ailleurs, un frère et une sœur déjà sérieux avant l'époque de la raison, orphelins aussi et frêles appuis l'un de l'autre dans un monde si rempli d'écueils. Il semble que, pendant toute l'année, la douleur s'amasse pour ce jour solennel; alors il n'est pas un coin retiré du cimetière qui ne devienne l'écho d'un gémissement; pas un endroit du sol où chaque personne agenouillée ne presse un être muet qui était venu avant elle rendre hommage à une poussière humaine dont la sienne a pris la place. La douleur et l'attendrissement planent sur ce grand espace, et montrent combien, en général, la nature a doué l'homme de bonté. A voir un tableau si mouvant, une multitude si pressée dans un tel lieu, on croirait que le juge suprême a dit la parole de Massillon: „*Morts, levez-vous;*“ que les tombes se sont ouvertes pour rendre leurs dépôts à la lumière et à la vie.

Cet immense concours ne se renouvellerait pas de l'année, si la terre n'avait point à recevoir, à de longs intervalles, le dépôt sacré de ces hommes qui ont toute une nation pour famille, et à leur départ de la vie, une population entière pour cortège: ainsi vinrent accompagnés Foy, Manuel, et Benjamin-Constant.

Au milieu de cette splendeur du trépas, c'est vers ces trois tombeaux que se précipite d'abord la jeunesse; dans Foy, Manuel et Benjamin Constant furent personnifiées l'éloquence de l'ame, l'éloquence de la raison, l'éloquence de l'esprit. Debout

sur son vaste piédestal, le premier de ces orateurs semble attendre que tout se réveille autour de lui pour céder de nouveau à sa puissante inspiration. Ce sera, certes, un fait transmis à la postérité que celui de l'élan unanime de la France se chargeant du douaire de sa veuve et de la dot de ses fils. La nation acquitta cette dette par l'offrande de plus d'un million. mais elle n'étendit point sur le catafalque du soldat républicain le dernier manteau de la pairie héréditaire.

Comment le million de la reconnaissance a-t-il pu se convertir en obole pour Manuel...? l'obole aurait manqué si le *pauvre chansonnier* n'eût fait la quête; cependant

Bras, tête et coeur, tout était peuple en lui!

De simples pierres recouvrent ses restes et ceux de Benjamin-Constant jusqu'au jour du Panthéon.

Sans l'éclat de ces trois renommées, notre époque ne laisserait point de vives traces au Père-Lachaise; on s'y croirait encore dans le domaine de l'Empire, tant le faisceau de gloire formé par la réunion des grands dignitaires de la couronne impériale sur une même éminence éclipse toute autre splendeur; tant la magnificence de leurs mausolées atteste la vérité de ce mot de Napoléon confirmé par le peuple et l'armée: „J'ai trop enrichi mes maréchaux.“

A gauche, sur le bord de la grande avenue montante qui entoure la partie de l'est du cimetière, on rencontre, assez loin du groupe principal adossés à la terre et déjà dégradés, les tombeaux en marbre noir du maréchal Kellermann et de son épouse; Kellermann! voilà le nom qui rappelle Valmy, son coeur y repose; Valmy rappelle Jemmappes. Ce furent deux victoires presque jumelles, des victoires du soldat-peuple, des républicains pieds-nus! Qui aurait pensé qu'elles dussent devenir un jour les cariatides d'un nouveau trône?

En continuant de monter, l'on admire bientôt la sépulture de la famille du prince d'Eckmuhl, puis celle de la famille du duc de Tarente et le mausolée de cet intrépide duc Decrès qui eut un singulier et déplorable destin; ce fut de survivre à

l'explosion de son vaisseau, le *Guillaume Tell*, avec lequel il avait sauté, et de mourir victime d'une mine placée dans son lit même, où un misérable qui le volait avait caché plusieurs livres de poudre, auxquelles il mit le feu! Plus loin, la place où fut la pierre qui porta cette inscription:

„CI-GIT LE MARÉCHAL NEY, DUC D'ELCHINGEN, PRINCE DE LA MOSKOWA,
„DÉCÉDÉ!... LE 7 DÉCEMBRE 1815."

Presque à égale distance du doyen des maréchaux, du brave Serrurier, s'élèvent, majestueuses, les deux pyramides de marbre blanc qui recouvrent ses compagnons Suchet et Masséna. Peu de monuments sont aussi somptueux: la première, enrichie des plus belles sculptures et dont le principal ornement est le nom du duc d'Albuféra, avec des noms de batailles dans toutes les contrées de l'Europe; l'autre, sur laquelle sont gravés ces titres éloquents: *Rivoli*, *Zurich*, *Gènes*, *Essling!*

Près de *l'Enfant chéri de la Victoire*, on cherche le maréchal Lefebvre; lui-même avait choisi sa place dans une visite au Père-Lachaise: „Souvenez-vous, avait-il dit, que si je meurs à „Paris je veux être enterré là, près de Masséna. Nous vécûmes „ensemble dans les camps, dans les combats; nos cendres doivent „obtenir le même asile..." Le catafalque est magnifique, deux Victoires ailées soutiennent une couronne sur sa tête, d'une parfaite ressemblance; un serpent, gage d'immortalité, s'enroule autour de son glaive; sur le fronton, le nom de *Lefebvre* sans épithètes, et derrière, des trophées avec ces mots:

| | |
|---|---|
| SOLDAT, | FLEURUS, AVANT-GARDE. |
| MARÉCHAL, | PASSAGE DU RHIN. |
| DUC DE DANTZIG, | ALTENKIRCHEN. |
| PAIR DE FRANCE, | DANTZIG. |
| | MONTMIRAIL. |

Tel est le gage éclatant de la douleur d'une épouse qui crut pouvoir se passer désormais du plus brillant accessoire de la parure d'une femme, et y consacra le produit de ses diamants. Le monde s'est souvent occupé de saillies peu conformes à son langage, il sera bien de parler aussi dans le monde de ce dernier trait non moins étranger à ses habitudes.

Mais la foule s'arrête devant une tombe imposante en forme de chapelle, la cendre de *Cambacérès* y est renfermée; il y a dans ce nom, la mémoire de deux grandes époques; les titres à la reconnaissance de ses concitoyens ne lui manquent pas, mais le plus beau, sans doute, c'est que le *Code Napoléon* n'aurait pas été appelé à tort le *Code Cambacérès*. Près de ce mort illustre, j'en cherchais un autre qui en est éloigné; je rétrogradai, je franchis les deux routes circulaires, dont l'une règne au-dessus de l'autre, et un plus bas, dans un terrain où il domine seul, je me trouvai en face d'un superbe mausolée; il n'est ni de marbre, ni de granit, ni de porphyre; on l'a fait d'une pierre grisâtre, convenable à l'aspect d'un monument funéraire; la carrière d'où elle fut tirée, je l'ignore, mais l'orgueil national de M. de Chabrol de Volvic pour les minéraux de France est connu, et ce monument sera la sépulture de sa famille. Au-dessus d'un caveau spacieux, dont l'ouverture n'est que le cintre d'un arceau, pose à dix pieds de terre un sarcophage, orné de figures en bas-relief, et recouvert d'un ciel soutenu par des colonnes. Dans ce sarcophage est recueille la dépouille mortelle du beau-père de l'ancien préfet de Paris, de Lebrun l'architrésorier. Cambacérès et Lebrun! l'illusion du rapprochement de ces deux noms fit que j'en cherchais un autre encore; voilà, me disais-je, le second et le troisième consul de la République Française: le premier consul, où repose-t-il!!.... L'univers le sait.

Quelles pages d'histoire mêlées dans ce cimetière! depuis vingt-cinq ans, nos révolutions viennent s'éteindre et rendent ce terrain brûlant; nulle part je ne saurais remuer des cendres bien refroidies. Déjà quinze mois se sont écoulés depuis l'embarquement de Cherbourg, et je lis dans une inscription latine, gravée par les soins du corps municipal de Paris:

„Au citoyen, ayant bien mérité de la patrie, parce que le premier il fit naître parmi ses concitoyens le desir de rétablir la monarchie légitime.“

C'est presque au fond de l'une des deux avenues qui traversent dans sa largeur le Père-Lachaise, bien loin de l'endroit

où repose le maréchal Ney, qu'il faut chercher la tombe de M. Bellart où ces lignes sont écrites.

Pourquoi de l'autre côté de l'allée, sur la haute pierre monumentale du comte Desèze, le détail de ses emplois? Pour moi, je n'y laisserais que son nom et les tours du *Temple* qu'on y a sculptées. Rien de superflu, rien d'aride, surtout lorsqu'un mot, un rapprochement, une forme quelconque, expriment l'idée d'où le sentiment doit naître. J'aime ces deux mains de bronze qui se joignent entre deux tombeaux, et dont l'une appartient à une femme, puisqu'un bracelet, gracieux emblème de parure, entoure l'un des poignets. J'aime encore ces trois colonnes jointes par leur base et leur sommet, au centre de la demeure où le bon, le patriote Alexandre de Lameth attend ses frères.

C'est ainsi que dans les jours d'affluence, on s'approche en groupes nombreux des tombes remarquables, que l'on se redit l'histoire des hommes célèbres que tous les chemins de la gloire, quelque divers qu'ils soient, ont conduits au même but.

J'ai parcouru la partie la plus opulente du Père-Lachaise, celle, ai-je dit, que l'on pourrait nommer le quartier des maréchaux; mais ne m'arrêtai-je pas avec des sensations plus délicieuses au milieu de ces bosquets, dont le tombeau de Delille est devenu le centre, et que je me plairais à consacrer par la désignation de *corbeille des arts*. Le hasard seul n'a point groupé en cet endroit les tombes de Delille, Grétry, Bernardin de Saint-Pierre, Charles, madame Dufresnoy, madame Dugazon, mademoiselle Raucourt, Fourcroy, Haüy, Thouin, Breguet, Parny, Joseph Chénier, Bellangé, Brongniart (l'architecte même du Père-Lachaise), Mercier, Guinguené, Faveaux, Talma, Géricault, madame Blanchard, Berwick, Méhul, Persuis, Nicolo, et une foule d'autres. Certes le choix et la sympathie ont présidé à cet assemblage de noms, dont aucun ne passe devant l'esprit, sans toucher une fibre du cœur, ou sans émouvoir l'imagination. Il en est aussi d'épars dans d'autres parties du cimetière: l'amitié et la reconnaissance n'ont garde d'oublier Monge, l'abbé Sicard, madame Cottin, Béclard, Percy, Chaussier, Girodet, Picard, Désaugiers, et combien encore que je suis contraint d'omettre!

Cependant les nombreux adeptes d'une secte nouvelle me demandent la tombe de leur maître; elle est là; je ne m'en approche pas; je crains de fouler un dieu!.. Il y a témoignage de la foi saint-simonienne sur une tombe du Père-Lachaise: une femme, Marie Simon, est morte dans cette croyance; heureuse si cette formule de la doctrine put lui dévoiler une vie future et la consoler du trépas: *Dieu est tout ce qui est... Tout est en lui, tout est par lui, rien n'est en dehors de lui!* Ses coréligionnaires, en la quittant, lui ont dit pour dernier mot: „ESPÉRANCE!" et l'ont laissé gravé sur sa tombe.

Un charme touchant, que l'on goûte surtout auprès des tombes que ne recommande point un nom célèbre, c'est le charme des épitaphes. A mesure que les monuments deviennent plus somptueux, ces expansions de la douleur deviennent plus rares. La magnificence semble un hommage suffisant à la mémoire du défunt, et une épitaphe détournerait l'esprit de l'admiration du monument. Aussi n'en cherchai-je point d'expressive dans ce contour en forme de lyre, où la mode et la vanité attirent la plupart des constructions nouvelles; rapprochons-nous du quartier des pauvres, de la fosse commune et des *concessions temporaires;* les autres ont été faites *à perpétuité;* c'est de là qu'il faut partir pour suivre les progrès du luxe funéraire. J'y trouve un sol plus humide, un branchage plus épais, des allées plus embarrassées, des pierres dégradées, des urnes par terre, des croix brisées, la mousse et le sable sur les inscriptions; çà et là, cependant, quelques marques de culture et de souvenir religieux. On sent que toute cette enceinte est livrée à l'abandon; les corps ne devaient y trouver qu'une hospitalité de six ans; mais les agrandissements successifs du Père-Lachaise n'avaient point fait sentir jusqu'à ce jour le besoin de *relever*, c'est le mot du cimetière. L'heure de la nécessité est arrivée; quoique les maisons fuient le voisinage de l'enclos des morts, les propriétaires des terrains contigus savent tirer parti de la *convenance* lorsqu'elle se présente; et, en ce moment, le trésor de la ville, épuisé, ne peut satisfaire aux exigences d'un jardinier possesseur de trois quartiers de terre.*

*) Ce jardinier demande, dit-on, 60,000 francs; il est vrai que la

Je parcourais donc cette région, la plus basse du Père-Lachaise, avec l'intérêt qui s'attache aux biens qui sont près de disparaître; l'impression des mots attendrissants qu'elle renferme se confondit avec celle que j'avais éprouvée en d'autres endroits, et j'oubliai les places des inscriptions les plus touchantes. Pour moi, il n'y avait plus qu'une seule mère exhalant ses plaintes, puisqu'une même ame semble animer toutes les mères; plus qu'un seul enfant livré au trépas, puisque tous les enfants ont le même charme pour le cœur maternel, et que leur trépas y cause le même déchirement.

A travers les rosiers, les thuyas, les autres arbustes et les fleurs, ornements touffus d'un petit tertre, vous trouverez cet enfant, sous le nom de *Louise Angéline*, et vous surprendrez un secret attendrissant; ah! laissez retomber les branches après vous, une simple planche de sapin vous le dit:

De ces tristes rameaux l'ombrage solitaire
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

Pauvre enfant! Si tu as vécu assez pour bégayer ces premiers mots qui deviennent des souvenirs ineffaçables, tu fus la fille de madame de *Montic:*

Attends!
Te penchant vers ta mère, avec un doux sourire,
Tu répétais ce mot qui charmait son amour;
C'était le seul, hélas! que tu pusses lui dire;
Ta mère te nourrit et redit à son tour:
Attends!

Déjà!... *Cécilia Philibert*, après un jour de quatorze mois, une nuit sans fin!

ville tire un parti fort productif du terrain. Le prix, pour les concessions perpétuelles, est de 125 francs le mètre; la sépulture ne peut pas comprendre moins de deux mètres superficiels, c'est-à-dire deux mètres de long sur un de large, pour une personne au-dessus de sept ans, ni moins d'un mètre superficiel pour les personnes au-dessous de cet âge. Quant aux concessions temporaires, le prix est de 50 francs pour chacune: elles peuvent être successivement renouvelées tous les six ans.

Du paisible sommeil de la douce innocence,
Dans ce triste berceau, tu dors, ô mon enfant!
Écoute; c'est ta mère. O ma seule espérance!
Réveille-toi; jamais tu ne dors si long-temps.
(Décédé le 3 décembre 1823.)

Et toi, *Alexandrine Juillet*, à quatre ans, que ton premier mensonge est cruel! que le dernier mot de ta mère est déchirant:

„Près de mourir, elle nous disait: Ne pleure pas,
„papa; ne pleure pas, maman; je me sens mieux....
„Et elle mourut....!"
(Décédée le 13 mars 1829.)

Attends, *Pauline Bertereau*, attends, pour mourir, que tu aies joué avec les premières fleurs du mois de mai:

Ange chéri, dont la vie éphémère
A passé comme un vent léger,
Prends pitié des pleurs de ta mère;
Et, si Dieu voulut l'affliger,
Demande-lui de protéger
Ceux que tu laisses sur la terre.
(Décédée à l'âge de 6 ans, le 15 mai 1824.)

Les printemps se multiplient pour *Joseph-Alphonse de Guille*, mais il ne comptera pas le treizième:

Va compléter la céleste phalange,
Alphonse, Dieu t'appelle; il lui manquait un ange.
(Décédé le 3 décembre 1826.)

Nom chéri, joli nom de *Georgina Mars*, que ne protégeais-tu contre la faux les dix-neuf ans de celle qui te portait. Qu'il attende... qu'il attende bien long-temps le marbre tumulaire qui est près de celui où Georgina repose:

Vertus, grâces, talents, tout dort sous cette pierre.
O vous qui visitez cet asile de pleurs,
Sur son tombeau jetez des fleurs;
Gardez vos larmes pour sa mère.
(Décédée le 29 juin 1829).





Et cependant cette mère a dit, comme celle qui ne s'est point nommée:

Dors, ma chère Camille.
Puisque du sort c'est l'immuable loi;
A ton réveil, ma fille,
Je serai près de toi.

Sur deux obélisques de marbre blanc veiné, délicatement sculptés, deux mots seulement:

„*Adieu Hélène! adieu Clémence!*"

Cherchons... il est une bien douce confidence... là... quelque part... dans un creux formé par les inégalités de terrain, un piédestal en marbre noir surmonté d'une petite urne de marbre blanc; ce n'est pas sans quelque peine qu'on la trouve, tant elle se dérobe parmi le feuillage épais des acacias et des sureaux, tant l'amour fut mystérieux en y gravant ce message: *Le premier au rendez-vous.*

Une épouse est morte à trente-quatre ans:

Sur terre elle était exilée,
Dieu l'appela;
Son ame au ciel s'est envolée,
Son corps est là.
(Mme Bourgain, décédée le 12 octobre 1827.)

Une fille a écrit ces mots touchants;

„Ici repose ma meilleure amie, c'était ma mère,
„Louise Dugazon 1821."

Et un fils:

„Passant, donne une larme à ma mère, en pensant à la tienne."

Enfants et maris ont peut-être uni leurs sentiments dans ces deux vers gravés sur la tombe de madame de Montmenard:

Dors en paix dans le ciel, objet de notre amour,
Attends-nous aujourd'hui, demain... ce n'est qu'un jour.

L'amitié vient à son tour écrire sur la pierre d'Augustin

Despréaux, mort à l'âge de soixante-quatre ans, cette courte et complète oraison funèbre:

Repose en paix dans ta sombre demeure,
Ton cœur jamais ne se reprocha rien;
Repose en paix: sur toi l'amitié pleure;
Repose en paix: tu n'as fait que le bien.
(Décédé le 19 juin 1824.)

Et sur la tombe de *madame de Lamarck*, sœur naturelle du roi de Prusse actuel:

„*Qui l'a connue la pleure.*"

Et sur la modeste croix de bois des fosses communes, cette histoire si simple de la vie d'une femme, de *madame Vériot:*

„*Elle vécut bien, elle aima bien, elle mourut bien.*"

Et enfin, tout en haut ou tout en bas de l'échelle de la vie, une femme de quatre-vingt-un ans sourit en prononçant ce qu'il y a de plus cruel et de plus vrai dans la mort, qui est elle-même la plus cruelle des réalités:

„Un jour on dira de moi ce qu'on a dit des autres:
„*Marie-Anne Pallet est morte*, et l'on n'en parlera plus..."
(Décédée en 1823.)

Parmi tous ces accents de l'ame, on n'en trouve point qui s'élancent du cœur des épouses, tant elles semblent craindre, alors qu'elles sont dégagées du premier serment de l'autel, d'en graver un second sur la tombe. Ah! n'oublions pas du moins cette femme éplorée qui tend les bras à son enfant, et s'écrie: „Mon amour pour mon fils a pu seul me retenir à la vie." Allons la contempler sur le tombeau de *Labédoyère*. Nous saluerons, en passant, un proscrit de la même époque, *Regnault Saint-Jean d'Angély*, qui ne put vivre loin de sa patrie, obtint de la revoir, arriva, le 10 mars 1819, à Paris, à six heures du soir, et mourut six heures après: M. Lucien Arnault a renfermé, dans quatre vers, ce triste évènement, et on les voit écrits sur le monument funèbre:

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie:

Le même jour a vu finir
Ses maux, son exil, et sa vie.

Mais encore un adieu aux concessions temporaires, à cette pierre si simple, si peu au-dessus de terre, sans grille, sans culture à l'entour, qui attend chaque jour, pour disparaître, l'approche du terrasier; dessus il est écrit:

PAUVRE MARIE,
A 29 ANS!

Fut-elle jolie? peut-être... fut-elle bonne? sans-doute... Et qui était-elle? Non pas sœur, non pas épouse, non pas mère,... plutôt orpheline. Qui la conduisit en ce lieu? Un protecteur, un ami, un homme sensible? Ah! toute son histoire est dans le cœur, dans l'âme des passants; combien se sont arrêtés ici, ont rêvé, puis répété: „*Pauvre Marie, à 29 ans!*"

Une fois que l'esprit est entré ainsi en intimité avec la mort, il devient difficile de s'arracher du milieu des tombes; on en évite cent, et cent autres vous retiennent; involontairement, vous vous penchez vers une urne, un cippe, une croix, une fleur! Tous les morts, sur votre route, sont des passants auxquels vous avez une question à faire, ne fût-ce que celle de leur nom. Voilà comment, de station en station, je fus ramené auprès d'un monument modeste devant lequel c'était un devoir pour moi de m'arrêter; j'y lus avec émotion les lignes suivantes:

„*A Lallemant, mort le* 13 *juin* 1820, *l'École de droit, l'École „de médecine, le Commerce, et l'École des beaux-arts.*"

C'est en effet le 12 juin 1820, que je relevai ce malheureux jeune homme, atteint par derrière de la balle d'un garde royal, et que nous le reconduisîmes, dix ou douze, à sa mère qui ne l'attendait pas sitôt... Cette époque et ce nom me rappellent des jours de captivité; ma plume était cependant restée bien au-dessous de mon indignation: je lui avais dit, du moins:

Toi, dont la cendre ici repose,
Dors en paix, Lallemant, dors dans le doux espoir
Qu'un jour, ceints de lauriers, les soutiens de ta cause
Sur ta tombe viendront s'asseoir!

Et ils y sont venus.... trois journées de juillet ont justifié ce vers que j'adressais à la Liberté;

Des chaînes aujourd'hui!... des couronnes demain!...

... J'errais ainsi depuis quelques heures dans cet Élysée. Je pus remarquer plus d'une fois que si les visiteurs s'empressent au-devant des pompes funéraires, à défaut de ce spectacle, ils n'accourent pas moins au-devant du plus humble convoi. Ils regardent surtout avec une avide curiosité descendre la bière dans son étroit encaissement, et ne s'éloignent qu'après que le sol déjà nivelé, semble ne plus rien témoigner du dépôt qu'il recouvre... Tant nous sommes inquiets de savoir comment la terre s'empare de sa proie!... Et moi, pensais-je, je disparaîtrai de même aux yeux des vivants, et de même tout ce qui vit autour de moi: ce prêtre qui, sur le bord de cette fosse, adresse avec confiance des paroles d'intercession à un Dieu qui est l'hôte de sa pensée; ce fossoyeur impatient des longs adieux; ces deux *cicerone* dont le privilège est affiché sur les portes d'entrée pour empêcher les jardiniers d'usurper leurs bénéfices; ces gardiens qui parcourent seuls, au milieu de la nuit, du silence et de l'obscurité, les détours de ce lugubre labyrinthe; ce concierge qui a renvoyé le chien du pauvre; sa fille grande comme le plus jeune de ces cyprès qui s'élève parmi les tombes, et joue encore entre les ifs après le coucher du soleil... En ce moment, je montai les marches de la chapelle bâtie récemment sur la plus haute éminence. Adossé contre la porte, je découvrais Paris tout à nu et le Panthéon en face de moi: „Et toi aussi, m'écriai-je, superbe cité, tu es au bas de cette colline pour la gravir peu-à-peu... Tout entière avec tes tours jumelles couronnées de tant de siècles, avec ton temple restauré, où la patrie reconnaissante appelle quatre morts qui vont bientôt s'y acheminer, tu agrandiras un jour cette enceinte, et la vie aura fui loin de tes barrières..." Mes idées s'exaltaient! de la force d'une imagination puissante, je soulevai, pour les mettre debout, et la grande ville et la colline; je vis un être immense et monstrueux: des millions de pieds s'agitant sous une tête de mort.

Non, dans le monde entier peut-être, une autre chapelle mortuaire n'a point la situation sublime de celle de ce coteau: les portes s'ouvrent, et du pied de l'autel le prêtre s'avance; arrêté sur le seuil, son regard domine la reine des cités aussi loin qu'elle se déroule en tous sens. C'est une des plus grandes agglomérations sociales, c'est la capitale du monde civilisé au pied du Calvaire, au pied de la croix du supplice. Pour une ame soumise à la foi de sa religion, ce ministre du sacerdoce, précédé du signe rédempteur, ne figure-t-il point le christianisme, appelant depuis vingt siècles tous les hommes à la mort par l'espoir consolant d'une seconde vie sans fin?... Mais, dans nos âges modernes, les vérités nues et sévères parlent plus haut que les douces illusions des croyances sacrées.

Je quittai le cimetière du Père-Lachaise: une impression indéfinissable dominait ma pensée; elle s'égarait à l'infini dans ces grands mystères de la nature: le néant que dément notre intelligence, la création dont il est la base, et l'éternité écrite partout... Puis, en approchant du séjour des hommes, je redescendis aux petites passions humaines; je me représentai rapidement tout ce qui se trouve confondu dans nos sociétés, les cris de la joie et du désespoir, les hurlements de la fureur, les sifflements de la calomnie et de la vengeance, les hymnes de l'ambition, les chants de triomphe du crime, les acclamations de la servitude et le rire si varié de la folie... Misérables humains, rappelez-vous donc quelquefois que vous n'êtes en route, sur cette terre, que pour arriver à un commun abîme.

Omnes eòdem cogimur: omnium
Versatur urna: seriùs ociùs
Sors exitura.

(Horat.)

Eugène ROCH.

# L'OUVREUSE DE LOGES.

Voici un sujet de théâtre, sur lequel il est impossible de faire de l'érudition. Les Romains et les Grecs, toujours cités en fait de choses d'art, et toujours admirables quand il s'agit de l'art en lui-même, n'avaient pas l'idée d'une ouvreuse de loges. Comment auraient-ils compris cette mesquine invention de nos siècles d'argent, eux dont la magnificence large et éclairée ouvrait un cirque à vingt mille spectateurs, et faisait applaudir Aristophane ou Térence à tout un peuple, assis sans distinction sur les vastes dalles de leurs théâtres géants! Dans ces jeux des hommes forts, où l'arène rugissait avec des tigres, étincelait du fer des gladiateurs, puis se changeait en lac immense où combattaient des vaisseaux, où trouver place pour ces petites restrictions fiscales, pour ce privilège qui nous talonne partout, et se déploie avec tant d'empire dans nos salles de carton doré? Hélas! en vieillissant, le monde se polit et se rapetisse. Les anciens avaient des grilles de fer à leurs cirques, et pour gardien un belluaire aux cheveux crépus, aux bras tachés de sang; nous avons des ouvreuses élégantes et polies, portant aux mains des bouquets de fleurs et leurs clefs au bout d'un ruban!

Dans les provinces, où sont restés encore quelques vestiges défigurés de l'antiquité, une ouvreuse de loges a peu d'influence. Le spectateur paie à la porte et va s'asseoir, comme il le peut

sur quatre rangs de banquettes. L'aristocratie de l'argent, seule reconnue au théâtre, a ses loges inféodées, dont elle garde la clef dans sa poche, et le roi populaire de tout ce monde dramatique règle lui-même les rares différents qui peuvent s'élever. Mais à Paris! ville théâtrale, où tout le monde pose au sortir du lit, où le cabinet d'un directeur a ses huissiers qui vous repoussent comme au ministère, et les solliciteurs des audiences signées du secrétariat, il y a tout un monde de commis, d'employés, de subalternes échelonnés par ordre hiérarchique, entre le public et l'entrepreneur de ses jouissances. Tout est pour le mieux, et la centralisation n'est pas un mot. Qui voudrait s'en plaindre? La centralisation est une belle femme pleine de vices, que ses adorateurs lui pardonnent en l'admirant. A vous donc, provinciaux, le spectacle à bon marché, la liberté de circuler dans vos salles désertes; à nous, les loges de six personnes où trois hommes étouffent de gêne et de chaleur; à nous, les billets d'auteur pour lesquels on n'a pas encore inventé une place; à nous, les *petits bancs*, le journal-programme, les stalles de six pouces, et les ouvreuses.

Si j'avais à faire la statistique morale d'une grande ville, par un côté saillant, je choisirais ses théâtres; si j'avais ces théâtres à classer dans l'ordre de la civilisation, je me mettrais, pour couper court, à observer l'ouvreuse de loges. C'est elle en effet qui voit le plus et doit juger le mieux. C'est un être abstrait, multiple, divers, qui regarde en même temps le monde réel et le monde de la scène; qui connaît, du rideau, le devant doré, brillant, lustré, officiel, et l'envers d'un gris sale, troué, confus plâtré, en papillotes. C'est un observateur partout dans la même minute, et doué d'une organisation mobile; il rit aux Variétés, il écoute danser à l'Opéra, il juge un point d'orgue aux Bouffes, il bâille à l'Odéon, il frémit à la Gaîté, il répète un pont-neuf au Vaudeville, il s'éteint avec les derniers rayons du Théâtre-Français. Et tout cela, confusément, interrompu, par bouffées, comme dans un rêve; se levant avant la péripétie, manquant l'exposition, n'ayant jamais entendu une ouverture, voyant cent fois dans un ballet trente jambes gauches et pas une jambe

droite, selon que sa place est clouée à telle porte ou vis-à-vis telle lucarne; voyez-vous quelle confusion dans cette tête! que de lacunes dans cette intelligence! au grincement d'une serrure se mêle un lambeau de mélodie suave; derrière un carreau de vitre, à travers les plumes échevelées d'un béret, un pas de Taglioni, un entrechat de Montessu; au milieu du bruit des pas dans le couloir, des murmures énergiques qu'arrache aux victimes d'un long dîner, ce mot: Plus de place! quelque admirable farce d'Odry, coupée en deux par un bruyant éclat de rire. La plus malheureuse encore est l'ouvreuse du Gymnase, qui écoute à loisir sept vers détestables d'un couplet; le huitième amenait la pointe et faisait passer le reste; une porte s'ouvre, plus rien!

Vous est-il arrivé quelquefois, l'été, en respirant sous les arbres du boulevart, de suivre cette ligne de théâtres, qui s'étend de l'Opéra au *Petit-Lazari?* Avez-vous pensé à ces deux points extrêmes de la civilisation dramatique, à ces deux pôles de la misère et du luxe, à ces deux planchers de bois, dont l'un ferait envie aux capitales de l'Europe, l'autre la risée d'une sous-préfecture? Vous le connaissez ce Paris si varié, si extrême en tout, et pourtant avez-vous cru traverser la même ville, selon que vous admiriez au Marais cette foule en guenilles, au rire bruyant, aux mains noires, se presser à l'entrée de quelque cabane plâtrée, décorée du nom de théâtre, ou qu'au boulevart Italien, vous admiriez ces hauts chasseurs à épaulettes, ces chevaux frisques, ces marche-pieds de velours, s'empresser, se cabrer, se dérouler, et quelque gros homme triste, quelque femme frêle et parfumée allant échanger les coussins d'un landau contre les coussins d'une loge. Eh bien! ce contraste n'est rien, comparé au contraste des ouvreuses. Observez et jugez.

Si vous entrez aux Funambules (et je ne vous conseille pas d'y aller *en partie,* avec la résolution prise de tout trouver détestable et de tout vanter le lendemain croyant faire des dupes); si donc vous allez voir Debureau, non sur la foi d'un article de journal, mais pour admirer en conscience le plus grand comédien de Paris, je vous recommande l'ouvreuse des premières loges du côté droit. Cela coûte trois sous de moins

que le côté gauche, parce qu'il y a plus de place, parce que vous verrez mieux la scène et que vous risquez d'être côte à côte avec le peuple. Pour moi, je ne vais que là. Vous remarquerez une dame d'un âge raisonnable qui se nomme madame Galard; vous vous mettrez auprès d'elle, car sa place est dans la salle, vous lui offrirez du tabac, et vous tâcherez de lier conversation en attendant l'entrée de Pierrot. Si votre air est le moins du monde goguenard, content de vous, moqueur, je vous en préviens, elle vous toisera d'un coup d'œil, vous indiquera poliment et froidement votre place et coupera court à vos avances. Mais si vous prenez une figure convaincue et curieuse, comme l'exige le lieu, surtout si vous avez cette aisance d'habitué qui ne s'acquiert pas du premier coup, elle vous mettra, d'un tour de main, au courant de mille choses curieuses. Elle vous donnera le nom, l'adresse, l'état social et les mœurs des directeurs, auteurs, décorateurs, machinistes, musiciens et maîtres de ballet. Vous saurez l'histoire sécrète des coulisses, les intrigues d'amour-propre ou d'amour; pourquoi mademoiselle Charlotte a cédé à sa sœur un rôle travesti dans le vaudeville; pourquoi M. Debureau (car la pauvre femme en est encore à accoler à cette grande célébrité le nom prosaïque de monsieur) est fidèle à son éternelle farine; comment il a refusé les séduisantes propositions des entreprises rivales; pourquoi jamais il ne consentit à prendre un rôle parlé, comprenant bien, le grand homme! que lui, sublime acteur dans une personnalité qu'il a trouvée, serait tout au plus un talent médiocre dans les conditions ordinaires du drame. Elle vous dira les bienfaits de la révolution de juillet, ne laissant qu'un titre menteur aux Funambules, et substituant aux deux X de la corde roide, aux chandelles portées par les nègres du faubourg, les pompes réservées aux théâtres royaux, l'opéra, le ballet, la comédie, et bientôt le drame historique. Vous apprendrez comment la réputation de Debureau a grandi en quelques années, comment la presse l'a révélée il y a six ans, et, tout en bénissant les recettes grossies, l'ouvreuse rira dédaigneusement avec vous de ces ricaneurs du

balcon qui viennent sottement insulter de leur faux goût à la belle et naïve joie de tout ce peuple.

Vous aurez ici une remarque importante à faire. Madame Galard dit *nous*, en parlant du théâtre des Funambules. Elle ne sépare point sa fortune de celle de l'entreprise; elle dira: „*Nous* „avons eu du bonheur ce mois-ci; presque tous les soirs, salle „pleine, et le dimanche, *entre* nos deux représentations, plus de „six cents francs. — Nous allons remonter *l'Homme sauvage.* „Belle pièce! un des triomphes de M. Debureau. — Que d'argent „nous avons fait avec *Ozella!* mais aussi, c'est à un monsieur „des Nouveautés que nous l'avions commandée! — Nous allons „retirer notre *Bœuf enragé.* Certainement c'est beau; on ne „peut pas dire le contraire, mais, voyez-vous, c'est bien connu. „Tout Paris le sait par cœur!"

Il y a mille lieues de cette existence identifiée avec le théâtre où elle se passe, ne faisant qu'un avec l'administration, touchant dans la main au régisseur en chef, parlant familièrement avec l'acteur qui fait recette, donnant de sages conseils à la jeune première, et cette vie mercenaire et isolée d'une ouvreuse de l'Opéra, qui n'a jamais vu de près M. Véron, et qui pourrait se soucier fort peu du grand succès de *Robert le Diable*, si l'assiduité de la foule n'était aussi pour elle un bénéfice de chaque soir. Celle-là, soyez-en sûr, ne vous dira pas *nous*, en parlant de M. Meyerbeer, comme madame Galard de M. Laurent, le faiseur de pantomimes. — Vous avez sans-doute ouï parler d'une servante de curé qui congédiait les pénitentes de son maître en disant: „Aujourd'hui *nous* ne confessons „pas;" — mais vous comprenez bien que le valet de chambre d'un archevêque sait trop son monde pour répondre au proviseur d'un collège: Nous n'irons pas chez vous, confirmer, demain.

Du boulevart du Temple sautez sans transition au théâtre Italien. Là vous trouverez l'ouvreuse accoudée sur de moelleuses banquettes, vivant dans une atmosphère tiède et toute empreinte des légères senteurs qu'exhalent des fleurs rares. Elle est merveilleusement harmoniée à la société qui l'entoure. Ses manières ont un air de convenance et de dignité remarquables,

elle vous rappellera tout-à-fait ces valets de grande maison, si affables pour les égaux de leurs maîtres, et qui réservent aux autres l'accueil et le ton protecteurs.

L'ouvreuse de Favart est une victime de la révolution de juillet. Rien au mode ne lui rendra ce parfum d'aristocratie, cette bonne odeur de parchemins, et ces belles manières d'outre-ponts qui faisaient de ce théâtre un salon de musique pour les *honnêtes gens*. C'est son expression pour les désigner. Aujourd'hui, elle a perdu le goût, la poésie de son état, et recueillie en ses souvenirs, elle pleure les anciens jours avec amertume. C'est le type le plus fidèle du dévouement à la légitimité. Un intérêt blessé l'a jetée dans l'opposition; au besoin, elle écrirait dans *la Mode*, et M. de Genoude est son prophète. Surtout elle abaisse un triste regard sur ce beau tapis rouge que M. Robert réservait au peuple crotté de juillet, et que trois mois de grosses bottes et de socques boueux ont plus fatigué que ne l'auraient fait en dix ans le soulier mince et le chausson de satin de la restauration. Elle gémit en écoutant le bourdon mélodieux de Lablache, la voix instrumentale de Rubini, regrettant de voir jeter de si belles choses à de tels connaisseurs. Les équipages de la porte, elle sourit de pitié à voir leurs panneaux ornés d'un chiffre mesquin, pensant à ces belles armoiries dont chaque jour le secret s'en va. Toute sa consolation est dans le foyer, où les dames ne vont plus et qui reçoit chaque soir l'élite des hommes purs dans les deux chambres. Elle saisit au vol les excellentes choses qui s'y débitent, les bons principes glissés entre l'annonce d'un début et la savante appréciation d'une *Cabaletta* de Rossini. Elle admire avec quelle facilité miraculeuse ces martyrs larmoyants des barricades, après avoir gémi dans l'après-dînée sur les malheurs du roi Charles et l'exil du pauvre enfant, se consolent le soir, lavant leur visage triste, selon le conseil de l'Évangile, et retouchent leurs cravates devant les glaces, devisant entre eux de bals, de musique et de fins soupers. L'ouvreuse est avide de ces instructions édifiantes, et ses clientes l'attendent un quart d'heure dans le couloir.

Nous voici arrivés à la monographie de l'espèce ouvreuse. Jusque-là, nous n'avons considéré que des sommités échappant à l'analyse par leur nature d'exception.

Le caractère dominant chez l'ouvreuse est l'intelligence. M. de Spurtzheim et Lavater, le premier, en tâtant les crânes, l'autre, en observant les lignes du visage, n'ont pas mieux compris l'homme, ni saisi avec une sagacité plus rapide ses bons ou ses mauvais penchants. Un coup d'œil suffit à l'ouvreuse pour vous classer, soit dans votre position sociale, comme banquier, artiste, avocat, médecin, épicier, saint-simonien; soit dans vos rapports de famille, comme père, mari, frère, amant ou cousin. Il est bien rare que ces appréciations si fugitives ne soient pas exactes, et si vous voulez un peu réfléchir, vous comprendrez tout de suite que la profession d'ouvreuse ne serait plus possible sans l'emploi de cette seconde vue, qui ne se développe qu'à la lueur du gaz. Il est bon de vous dire que, le jour durant, c'est un être tout-à-fait commun, soumis à se mouiller quand il pleut, à souffler ses doigts pendant la gelée, et que vous coudoyez cent fois, sans que le moindre signe un peu remarquable vous fasse apercevoir que vous passez à côté d'une notabilité.

Mais le soir arrive et avec lui le règne des femmes. Les affaires, qui tout un jour ont ridé le front des hommes, sont remises au lendemain. On réfléchit à l'emploi d'une soirée, et quoi de meilleur pour dévorer ces longues heures de brouillard et de froid que le théâtre, seul plaisir dont la vogue ait quatre mille ans de date, sans menacer de s'affaiblir? Je parle contre l'opinion des directeurs et des journalistes; mais je n'ai pas les mêmes raisons que ces messieurs, pour croire à la ruine de l'art dramatique, n'ayant pas plus de capitaux à compromettre que d'ouvrages morts à déplorer.

Vous arrivez donc au théâtre, et voici qu'à-peine échappés aux cerbères aboyants de la porte d'entrée, c'est à l'ouvreuse que sont confiés vos destins. Vous êtes à elle pour quatre heures. Prenez garde! votre air, votre tournure, vos inflexions vocales en faisant valoir vos droits, le billet à la main, vont décider du plus ou du moins de bien-être dont vous jouirez

Un geste, un regard vous condamneront à n'entrevoir la scène que de côté, derrière un double rang de chapeaux étagés d'énormes *dahlias*, ou vous auront valu de choisir entre une loge placée de face, solitude philosophique où vous pourrez méditer, et la société de deux jeunes femmes, qui vous feront place avec empressement. Votre amour-propre fera son profit de la réception.

La finesse du regard d'une ouvreuse va plus loin que vos traits; elle fouille insolemment dans vos poches, elle perce le filet de votre bourse, elle en voit le contenu; surtout elle sait apprécier avec quelle facilité vous pouvez en faire glisser les coulants, ou si le nœud des cordons est tellement serré, qu'il soit impossible de le défaire. D'abord, c'est par un refus qu'elle vous éprouve: „Toutes *ses* places sont louées, toutes ses loges sont remplies," et au besoin une feuille paraphée, un écriteau mis au-dessus de chaque porte, vont lui servir de pièces à l'appui. Mais essayez de la séduction, et après un moment de réflexion savamment calculée, il y aura encore un *petit coin;* une loge restera vide qu'elle avait oubliée de proposer à *monsieur*. Puis, c'est *le petit banc*, qui vous arrive, offert avec une profonde connaissance du cœur humain. N'ayez pas peur qu'elle vous dise: Voulez-vous un petit banc? — Elle s'adresse à madame, et lui dit d'un air naturel: Madame veut sans-doute un petit banc? Cela n'a pas l'air d'une offre de services, c'est un désir qui ne pouvait manquer d'être exprimé, et qu'elle a le mérite d'avoir prévenu. Alors, libre à vous de mieux aimer dix sous dans votre gousset, que de reconnaître un procédé si délicat; mais si vous refusez, un air froid et poli sera votre première punition, en attendant une occasion meilleure, et si vous revenez au même théâtre, vous pourrez, comme certain ministre de la restauration, dont le nom m'est échappé, apprécier la distance énorme qu'il y a du *droit* à la *convenance*.

Puis viendra la longue série des impôts volontaires en apparence, et forcés en réalité. C'est un bouquet de fleurs que votre compagne ne peut se dispenser de sentir... et de garder; c'est votre manteau dont on vous débarrasse avec vitesse; c'est le châle et le chapeau de madame; c'est votre parapluie soigneu-

sement mis à l'écart, à côté de vos claques qui vous fatigueraient les pieds; c'est le journal-programme; c'est la facilité qui vous est offerte de ne quitter le théâtre pour aucune raison. Tout cela vaut de l'argent, et tout cela est laissé à l'arbitraire, pour que votre caractère ait le loisir de se déployer en bien ou en mal. L'expérience est chose profitable quand on possède la mémoire des physionomies. Au reste, il vous faut savoir que l'administration ne donne rien à l'ouvreuse, que la chance de ces bénéfices incertains; et malgré ce défaut d'avantages fixes, ces places sont recherchées avidement. Dans plusieurs théâtres, même, la vénalité de cette charge a survécu à 1789. Ceci vous explique comment, si vous vous adressez, pour entrer dans une loge, à l'ouvreuse qui ne la compte pas dans sa division, elle vous priera d'attendre le retour de sa compagne, et se gardera bien d'empiéter sur ses droits. La finesse n'empêche pas la probité.

L'ouvreuse déteste le journaliste, d'instinct et cordialement. D'abord le journaliste est garçon; il n'a pas de femme à laquelle on puisse rien offrir; sa maîtresse, il ne la conduit jamais à *son* théâtre. Et puis, je ne sais si ce droit d'occuper toutes les places sans payer à la porte, ne paraît pas un abus à l'ouvreuse, bien qu'elle soit malicieusement habile à le restreindre dans son exercice. Ne serait-ce pas encore que l'opinion émise par ces *fiers critiques*, comme dit Beaumarchais, sur les pièces qu'elle aussi est appelée à juger, lui inspire une certaine antipathie contre ses auteurs trop ou trop peu indulgents? Pour moi, j'avoue qu'obligé de choisir entre ces deux autorités également respectables, c'est peut-être à l'ouvreuse que je donnerais la palme du criticisme. Elle sait à quoi s'en tenir sur *l'ouvrage puissant et large*, sur le *drame hors de ligne*, qui ont fourni quatre recettes de cent écus, et „la pièce assez médiocre sauvée par le jeu des acteurs", qui, parvenue à la centième représentation, remplit encore la caisse. O messieurs tels et tels! ô grandes illustrations dramatiques! ô académiciens ennemis du romantisme! ô jeunes hommes qui placez Racine et Corneille dans les fossiles! quel bonheur pour vous tous, que les feuilletons ne soient pas

faits par les ouvreuses, qui n'ouvrent rien quand vous êtes affichés!

La politesse, le savoir-faire et la complaisance varient chez l'ouvreuse, selon chaque théâtre, et à divers degrés. J'ai formulé soigneusement la proportion, et je crois pouvoir indiquer l'apogée de ces qualités dans les couloirs de Feydeau, et leur somme inverse aux portes des loges du Gymnase. C'est à ce théâtre, aristocratique par excellence, et privilégié pour l'ennui, que l'ouvreuse tranche admirablement par ses manières sèches, hargneuses et souvent impolies, avec le répertoire ambre, les acteurs de sucre de pomme, et les spectateurs confits de l'endroit.

Voici la partie la plus délicate du sujet. Nous avons à considérer les mœurs publiques dans leurs rapports avec les loges fermées. Il faudrait être vrai, sans risquer de se brouiller avec personne; mais un souvenir est là, qui me gène comme la conscience d'un malhonnête homme. Pour avoir parlé, en 1818, d'un billet-*doux* glissé par une ouvreuse, au théâtre de Bordeaux, M. de Jouy, l'hermite voyageur en province, fut actionné devant les tribunaux compétents par la victime de ses observations. Or, comme il y a à Paris, quelque dix-huit théâtres, dans chacun à-peu-près dix ouvreuses, et que les juges de 1832 ont trop d'affaires pour s'occuper promptement de ces misères, absorbés qu'ils sont par les écrivains séditieux, je ne me soucie pas de rester quelques mois sous le poids d'une accusation de calomnie, et je me vois forcé d'être extrêmement circonspect là-dessus: il est bon d'ailleurs de laisser quelque chose à deviner.

Une ouvreuse de loges ne glisse point de billets-doux; d'abord, parce qu'il n'y a plus de billets-doux, ensuite, pour éviter le double emploi. Pourquoi, s'il vous plaît, demanderiez-vous à une femme un quart d'heure de tête à tête, quand vous avez toute une longue soirée à vous presser contre elle, à écouter son souffle, à partager ses émotions? une loge, n'est-ce pas un boudoir commode à soupirer? quel valet intelligent, quelle adroite femme de chambre eussent mieux disposé cet espace étroit, où vous pouvez faire de l'éloquence avec des yeux ou des pantomimes? Voyez-vous comme toutes ces chaises sont

placées avec art, comme l'éloignement de ces banquettes est tour-à-tour indulgent ou convenable? Point de voisin qui vous gêne, point de laquais incommodes, penchés sur une porte entre-baillée, et cherchant à vous surprendre. Vous êtes chez vous, et plus en sûreté: l'ouvreuse ne vous regarde pas, ne veut pas vous regarder; l'ouvreuse a vingt loges sous sa surveillance. Je sais bien que personne n'est mieux placé qu'elle, et si l'habitude ne lui avait affadi tout le sel de ces découvertes de hasard, elle aurait, certes, matière à raconter. Il y a une charmante chanson de M. Scribe, qui a couru manuscrite dans le monde, et que je ne vous dirai pas. Si les belles dames du Gymnase qui la connaissent, savaient que c'est l'auteur du *Diplomate* qui l'a faite, sans doute après un déjeûner de garçons, elles seraient de force à lui en vouloir. Eh bien! la singulière position du héros de cette joyeuse folie, est justement celle que tous les soirs une ouvreuse occupe sur une plus grande échelle. Mais pour elle, c'est le pâté d'anguilles, devenu insipide à force de se répéter.

Il est tard quand vous entrez au théâtre, et tout le monde est arrivé déjà. Vous reconnaissez une ouvreuse qui vous sait par cœur et qui vous placera à votre fantaisie. Vous avez gagné ses bonnes grâces, et l'ouvreuse possède éminemment la mémoire du cœur. Sans lui rien dire, elle a deviné votre idée. Parmi les loges, une est restée vide. Vous auriez là le premier rang, vous seriez libre, et pourtant ce n'est pas cette porte qu'elle va vous ouvrir. Plus loin, dans une baignoire, deux dames seules, ou bien une jeune femme avec son mari qui dort, ou encore un vieux bourgeois, flanqué de ses deux demoiselles, c'est là que l'ouvreuse vous introduit. Elle sait qu'au théâtre vous tenez moins à écouter la pièce qu'à jouir de la société; d'ailleurs, habitué fidèle, vous êtes blasé sur le répertoire, et vous vous contenterez de voir à-peu-près. Cette haute faveur n'est accordée qu'à un très-petit nombre de personnes. Il faut bien du temps et des attentions avant d'en venir là!

Pour éviter les rapports trop intimes, trop exclusivement complaisants de l'ouvreuse avec le public, et aussi, pour balancer

les petits profits des hautes places avec les gros bénéfices des loges du premier rang, l'administration fait, de mois en mois, voyager ces dames du *paradis* à l'orchestre, et réciproquement. Cela n'empêche en rien que la liste une fois épuisée, ce roulement, à la façon des Cours royales, ne ramène auprès des fidèles de vieilles connaissances dont ils savent tirer bon parti. Les quatre ouvreuses du balcon de l'Opéra ont seules le privilège d'y demeurer à poste fixe. Encore est-ce un abus de l'ancienne direction que M. Veron parle déjà d'abolir. Ce serait le moyen d'établir légalement ces distinctions aristocratiques, qui déjà dans le monde empêchent l'ouvreuse de l'Opéra de fréquenter l'ouvreuse du Vaudeville. C'est bien le moins que l'égalité règne entre des conditions semblables.

Dans tous les sujets, même les plus frivoles, il y a des choses graves à observer, surtout lorsqu'une société s'en va comme la nôtre, faute de moralité, de croyances religieuses et de foi en l'avenir. Par malheur, dans les conditions de ce titre, la transition serait trop brusque de quelques plaisanteries inoffensives à des tableaux d'une crudité plus qu'énergique. Je laisse à l'imagination le soin de parcourir à son aise le vaste champ des conjectures, ou plutôt à l'observation de combler une lacune forcée que je m'impose. Le résultat de ce travail facile, sur les mœurs de notre époque, paraîtra au moins inattendu. Qu'on essaie de suivre jusqu'au bout la donnée effleurée par ce titre: *une Ouvreuse de loges*, et dans tous les cris de vertueuse indignation contre nos bisaïeuls, il y aura quelque adoucissement. C'est dans l'étude sérieuse des mœurs modernes qu'il faut chercher la vérité des tableaux faits de nos jours sur l'histoire d'il y a cent ans. On entasse aujourd'hui des mémoires où l'on flétrit largement la corruption des derniers siècles; et il se dépense tant d'indignation contre le vice en perruque poudrée, qu'il n'en reste plus contre le vice habillé par Staub!

Essayez donc de prendre l'ouvreuse sur le fait, moins dans ses attributions avouées que dans sa tâche officieuse; voyez tout; expliquez-vous tout ce mécanisme savant de placement et de places, tout ce trafic de positions relatives, et puis dites si nous

avons beaucoup gagné à voiler d'une gaze nos vices publics et nos débauches secrètes. Je voudrais bien vous précéder ou vous suivre, mais encore une fois, je ne dis rien de peur de dire trop.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Comme il faut en tout une moralité, je vais vous dire celle que j'ai trouvée. Le monde, c'est une baraque en planches où l'on joue la comédie sans spectateurs. Tous les hommes ont un rôle dans ce drame innombrable et éternel. Les uns se drapent à l'antique, d'autres rêvent l'avenir couverts d'habits retournés; ceux qui ont du flegme et des poumons déclament et sont vertueux; ceux qui n'ont que des passions et des vices se vautrent dans le grand bourbier malgré les sermons. Rousseau, le poète, vous a dit à-peu-près cela; vous savez par cœur sa belle épigramme. Ce qu'il a oublié de vous dire, c'est qu'il y a aussi des ouvreuses de loges à ce théâtre de confusion; ce sont ceux qui méprisent les hommes, qui servent leurs passions pour les exploiter, et qui font leurs affaires en ne s'occupant que de celles d'autrui. Ce sont, si vous voulez, les courtiers de mariage qui gagnent gros sur les adultères futurs; les courtiers de poivre et de cannelle qui trouvent un bénéfice dans les malheureuses spéculations de leurs clients; les agents-de-change qui achètent des châteaux en signant à leurs dupes des passe-ports pour la Belgique, et enfin, les courtiers de révolutions, si bons ménagers de celles qu'ils ne font pas.

Paul DAVID.

# UNE MAISON DE FOUS.

## (MAISON DU DOCTEUR BLANCHE.)

---

Deux belles choses, deux choses curieuses à voir et à étudier dans notre vieille Europe: un palais de rois, une maison de fous.

De ces deux demeures, laquelle préféreriez-vous habiter? Les insensés qui vivent auprès des monarques sont trop méthodiques, trop monotones; ceux qu'on relègue à Charenton ou chez le docteur Blanche, me semblent moins à plaindre. On a pitié de leur état; ils mangent, à leur gré, assis ou debout; ils saluent sans se courber jusqu'à terre; il leur est permis quelquefois d'avoir une volonté, de la manifester, de la soutenir. Ils parlent haut; ils contrôlent les actions du chef; ils résistent aux menaces, ils ne cèdent qu'à la force... Ce sont presque des hommes.

Dites-moi la vie des fous qui naissent et meurent dans les palais des rois; moi, je vous dirai celle des êtres qui s'agitent dans des cabanons. Il y aura peut-être de la morale dans mon récit. Je les ai vus d'abord avec effroi, puis avec intérêt, plus tard avec un sentiment de commisération qui n'était pas sans douceur. La raison nous est souvent funeste, en ce qu'elle nous éclaire sur nos maux, sans avoir la puissance de nous en guérir...

Ces gens ne sont donc pas tant à plaindre, puisqu'ils n'ont pas toujours le sentiment de leur infortune.

Qui n'a point d'égal n'a point d'ami; c'est un axiome, vrai seulement pour ceux qui voient loin dans le cœur humain. Un ami me souriant d'un sourire de protection, me serrerait le cœur; je ne l'aimerais plus. Tant pis pour moi si je suis ainsi organisé. De l'amour, de l'amitié, voilà ma vie.

L'historique d'une maison de fous, tracé par un fou, est une chose assez bizarre. J'étais fou quand j'ai écrit ces pages... Ma raison revenue, j'ai voulu les lire... Tout y est vrai, précis; il m'a semblé sage de n'y rien retrancher; c'est un portrait que je gâterais en le corrigeant; je vous le livre.

M. Blanche a trente-cinq ans. Sa taille est moyenne, son embonpoint atteste un corps robuste. Il a le verbe bref, rapide, acerbe. Un homme en parfaite santé serait toujours prêt à lui demander raison de la crudité de certaines expressions dont il a l'habitude de se servir: un fou les redoute et se tait devant les menaces. Une blessure grave reçue à l'œil droit donne à son regard un caractère équivoque, de sorte qu'on dirait qu'il étudie, quand il ne fait que voir. Il produisit sur moi une fâcheuse impression; cela devait être: je me sentis sous sa verge de fer, moi qui n'ai jamais su obéir qu'à une volonté de femme...

Elle est grande, svelte, blonde, un peu pâle. Son regard est plein de bienveillance, il rassure. Le son de sa voix console; il y a de la poésie dans son langage. Elle a vu tant de misères, elle a entendu tant de gémissements! Elle sait plaindre. Ce n'est point une mère tendre; son âge vous défend cette douce illusion; ce n'est pas simplement une amie; vous éprouvez pour elle plus que de l'amitié, moins que de l'amour... Parlons peu de l'amour. J'ai habité plus de deux mois la maison du docteur Blanche; fou et raisonnable, j'ai pu apprécier les qualités de la femme modeste et généreuse dont je vous parle. Cette femme est l'épouse du docteur. Vous voyez qu'on peut garder quelque souvenir aimable d'une maison de fous.

Je fus arrêté à six heures du soir, dans la rue de Grammont,

par quatre robustes estafiers, qui s'emparèrent de moi par derrière, me serrant de leurs bras vigoureux. Je voulus essayer de me défendre... Vains efforts! J'étais malade, très-souffrant, à l'agonie. *Au nom du Roi!* Faut-il avoir le délire pour résister à cet ordre? Je n'avais point le délire, et pourtant je résistai; mais, en deux secousses, je me trouvai jeté dans une voiture, prête à me recevoir. Tout était bien calculé, prévu d'avance.

Le trajet fut long. Les estafiers causaient de la beauté de la ville, de la fraîcheur de la nuit; et si je soupirais, ils m'invitaient à montrer du courage, à être homme. Leçons de courage données par un mouchard! qui peut y croire? Un mouchard sait-il ce que c'est qu'un homme, si ce n'est pour l'arrêter par derrière? Je crois me rappeler pourtant que je leur dis que je n'avais pour eux aucune espèce de mépris... On fit bien de m'arrêter comme fou.

Nous cheminions lentement, car nous avions des rues rapides à gravir; et déjà, dans ce cœur horriblement torturé par une passion violente, avait pénétré un autre sentiment, l'indignation. Être colleté par un mouchard! quel outrage! Aux jours des émeutes j'avais éprouvé un semblable affront. Sans existence morale, le mouchard est l'homme du pouvoir; lâche, il est l'homme de la force. Je me trompe, le mouchard est l'homme le plus courageux du monde, puisqu'il brave ce que les autres redoutent le plus, le mépris public.

Cependant nous arrivâmes à la porte de la maison de santé; et je me rappelle les plus petites circonstances de ces lentes heures qui me torturaient si cruellement. Nous avons tant de fibres pour la douleur! Je croyais entrer chez un juge d'instruction, chez un procureur du roi. On me l'avait vingt fois répété en route, en me parlant de poignards, d'incendie, de meurtres. J'écoutais mes gardiens en homme qui regrette de n'avoir pas fait assez pour justifier les rigueurs dont il est l'objet; et quand j'interrogeais mes souvenirs confus, j'étais presque furieux d'avoir eu assez de raison pour ne pas briser tous les liens qui m'attachaient à la société. Le désespoir, comme la douleur, a ses degrés.

Après avoir traversé une petite cour ombragée par quelques

arbres au feuillage triste et sombre, je pénétrai dans une vaste salle, occupée presque en entier par une table en fer-à-cheval. Je supposai, au premier coup d'œil, que c'était la salle de la question, et je cherchais déjà d'un regard curieux et ferme, les instruments des tortures... On me pria poliment d'avancer.

Quel tableau!... Des figures souffrantes, des figures hébêtées, des figures riant sans gaîté, pleurant sans larmes, une seule figure de pitié, celle de madame Blanche; et tout cela aggloméré pour ainsi dire dans un espace de dix pieds carrés... Ma tête n'y était plus, je crus rêver; je voulais savoir, je craignais d'apprendre; vous voyez que j'avais un peu de raison.

J'eus le temps d'observer. La faiblesse de mon corps donnait, je crois, de l'énergie à mon ame. Un petit homme, rond, rouge, bourgeonné, étendu sur un fauteuil, me regardait avec des yeux stupides, et riait de mon teint cadavéreux. De quoi riait-il? Déjà deux fois j'avais détourné ma vue de cette figure bêtement moqueuse, ignoblement sardonique, tandis que mon homme me lorgnait toujours en souriant. Je crus à une lâche provocation, et déjà ma main de fer planait sur sa joue, quand une voix douce et compatissante me pria de m'asseoir. Une voix de femme pouvait seule avoir de l'empire sur moi; j'obéis, mon courroux s'éteignit, et j'écoutai, assez calme, la fin d'une sonate qu'exécutait sur un piano une pensionnaire d'une vingtaine d'années. Madame Bel... était folle quand elle ne jouait pas du clavecin. Je l'appris plus tard.

Mais où étais-je donc?... Le procureur du roi ne venait point, et un profond silence régnait dans la chambre voisine, où je devais, d'après mes idées, être soumis à de rudes épreuves.

Conduisez monsieur dans son appartement, dit la fée bienveillante à un domestique qui ne m'avait pas quitté un instant. Je suivis en automate; et, après avoir traversé deux ou trois escaliers, on me poussa vigoureusement dans une chambre à croisée bardée de grillages et de lourds barreaux. Un lit de fort mince apparence, deux chaises, une camisole de force, voilà tout l'ameublement.

Le domestique s'était adjoint un de ses camarades; et tous

deux, froids, impassibles, me regardaient en hommes habitués à voir des hommes comme moi. — Que faites-vous? que voulez-vous? — Nous sommes ici pour servir monsieur. — Je n'ai besoin de rien, laissez-moi. — L'ordre nous a été donné de ne point quitter monsieur. — Le procureur du roi viendra-t-il bientôt? — Il ne peut tarder. — Il fera bien s'il veut que je lui réponde, car je perds mes forces; et pourtant je cherchais un aliment à ma rage.

Je me couchai à demi habillé. — Si monsieur veut bien, nous avons dans ce vase de l'eau d'orge? — Pourquoi de l'eau d'orge? — M. Blanche l'a ordonné. — Où suis-je donc? — Chez M. Blanche....

Le bandeau tomba: je me croyais conspirateur; je me reconnus fou!...

J'eus honte, je pleurai... Non, ce n'était pas de honte, c'était encore d'amour; et, quand je me vis là, là, seul, en face de cette croisée à barreaux, en face de ces deux figures sans amitié comme sans haine, en face de tous mes souvenirs de bonheur et de regrets; quand j'eus reconnu la puissance de ceux qui m'enchaînaient et la faiblesse de la victime; lorsque, calculant la longueur des heures, l'éternité des minutes, et que ces murs froids, insensibles, m'eurent répondu: *Voici ta place!* je me vis fou, fou à tout jamais, fou par elle, fou d'amour, la plus épouvantable, la plus poignante, la plus hideuse des folies.....

Je me rappelai alors tout ce qui m'avait attiré là, et je fus étonné de ne pas me sentir les bras liés, la gorge dans un collier de force. J'étais fou furieux.

Oh! qu'il n'avoue point sa folie, celui à qui l'ambition bouleverse les idées! qu'il cache avec soin son délire frénétique, celui que l'avarice, la haine, la soif de la vengeance conduisent à Charenton, à Bicêtre, ou chez le docteur Blanche!.... Mais moi, fou d'amour, je puis le dire, je puis l'avouer sans rougir. Voyez aujourd'hui; je suis calme, je raconte mes maux passés; et il faut que la violence de mon mal ait été bien grande, pour que les plus légères impressions y aient laissé des traces si profondes. C'est un cauchemar qui brûle même après le sommeil,

c'est une balle qui vous brise un membre, et dont vous ne ressentez l'atteinte que long-temps après la blessure... Aux jours de la raison, les instants de la folie se retracent comme dans un miroir.... Ne dites point que cela ne peut être; je l'ai senti, éprouvé.

M. Blanche entra.... Je me préparai courageusement aux douches; car son langage, loin de me rassurer, glaça le peu de sang qui me restait. Il me parla de meurtre, d'assassinat, d'incendie; c'étaient les mots donnés.... Je le crus fou lui-même; et, toujours fidèle à mon naturel compatissant, je le plaignis, moi; moi que personne ne semblait plaindre.

Toute la nuit un homme cria à mes côtés; c'était un fou qui demandait sa liberté... Moi, je regardais les murs, les barreaux, et j'avais mille vies pour souffrir, pas une main pour briser.

Cette nuit dura je ne sais combien de siècles; le plus léger mouvement de mes gardiens me faisait tressaillir dans mon lit.... Je me levai. L'on me mit dans un bain; et, pour la première fois depuis long-temps, mes yeux s'arrêtèrent sur une glace. Ma figure, entièrement bouleversée, me causa une émotion indéfinissable. Je pleurai; je sentis des larmes de feu sillonner mes joues; et quand je pensai qu'on était sans pitié pour de pareilles souffrances, la rage me saisit au cœur.... Je ne me rappelle plus rien, sinon que je revis encore madame Blanche, que ma rage s'éteignit, que mes larmes coulèrent moins amères, moins brûlantes, et que je demandai des livres. J'aurais eu du plaisir à parcourir un dictionnaire, les chiffres d'une table de logarithmes, des mots sans suite, des phrases privées de sens, comme celles des êtres qui m'entouraient, qui m'entourent encore aujourd'hui, et pour lesquels j'éprouve une pitié si vraie, hélas! et si stérile.

M. Blanche revint auprès de moi. Ses paroles de raison calmèrent un peu l'effervescence de mes idées: je ne pensai plus au suicide; et pourtant, à mes côtés, réfléchissait tristement, enveloppé dans un manteau brun, un homme de vingt-cinq à trente ans, que le feu de deux pistolets n'avait pu tuer. Les balles avaient traversé la mâchoire supérieure et étaient sorties

entre les deux yeux.... Il y a des êtres cruellement poursuivis par le destin! Cet homme vit encore.

Un autre homme, à la figure riante, à la mise soignée, au sourire gracieux, vint s'asseoir près de moi, en me demandant des nouvelles de ma santé. Je ne sais pas trop ce que je répondis; mais lui, prenant un violon, joua des variations sur un thême connu, avec une grande vigueur et une précision remarquable. Je crois que je lui adressai quelques compliments. — Oh, oh! me répondit-il, j'ai bien d'autres talents! Je suis le fils de Joséphine et de Jésus-Christ, et je me rappelle parfaitement avoir été Gengis-Kan, Mahomet et Napoléon... Et vous, monsieur, vous souvenez-vous de ce que vous avez été?... Votre cervelle, en passant dans le crâne d'un autre... Madame Blanche lui imposa silence, et il se tut en riant.

Encore un sentiment de pitié pour un malheureux! car ici il faut plaindre tout le monde.

J'eus la permission de me promener dans la cour, puis dans le jardin.... Je vis, je reconnus, j'étudiai presque; je puis décrire, car j'ai toute ma raison.

Au haut de la butte Montmartre, sur un tertre dominé par les bras gigantesques de plusieurs moulins à vent, est un édifice irrégulier de quelque apparence, dont la façade blanche, assez élégante, appelle les regards des curieux. Un rez-de-chaussée, un premier et un second étage, quatorze croisées, dont plusieurs à barreaux, d'autres à grillages, voilà l'aspect de *l'hôtel.* Deux petites ailes latérales, dont celle de gauche est habitée par le docteur et sa famille, semblent ajoutées au principal corps de logis; un peu de verdure à côté de la grille, voilà la cour.

Le derrière de la maison a également deux étages, et donne sur un jardin à l'anglaise, petit, mais agréable. Les malades, les idiots, les fous, s'y promènent à volonté; ceux dont la folie est dangereuse sont séparés des autres par une haute palissade de planches, qu'ils ne peuvent ni franchir, ni abattre. D'un côté la douleur, de l'autre le désespoir; ici, les souffrances morales dans ce qu'elles ont de plus poignant; là, les douleurs physiques et les affections de l'ame dans ce qu'elles ont de plus

triste. On répand des larmes amères dans la première enceinte; l'autre a des crises plus sombres, plus corrosives.... J'aime mieux le mal qui ôte la raison.

Presque chacune des chambres du local que je visite rappelle des drames à déchirer le cœur. Ici a gémi pendant long-temps, et gémit encore, un Portugais de naissance, dont le frère, âgé de douze ans, fut pendu à Coimbre, *complice d'un projet tendant à renverser la forme du gouvernement.* — Que ferons-nous de cet enfant? dit le grand-juge à une femme; il n'a que douze ans. — Douze ans! répondit-elle; tant mieux! qu'on le pende vite, il ira souper avec les anges.... mais que son frère, un peu plus âgé que lui, assiste au supplice, au pied de l'échafaud.... La femme qui commandait cet assassinat était la mère de don Miguel. L'enfant fut pendu; et le frère, témoin de cet horrible spectacle, en perdit la raison. Les soins et l'habileté de M. Blanche lui rendirent la santé, qu'il reperdit plus tard, sans-cesse poursuivi par le cadavre de son frère cadet balancé dans les airs.

Voici encore une chambre historique... Elle a gémi, pendant de longs jours et d'éternelles nuits, entre ces quatre murs sans ornements, une femme héroïque, qui devint folle à force de bonheur... Madame Lavalette a pleuré là, sur cette couche de misère. Sir Robert Wilson, Bruce et Hutchinson arrachèrent le mari au plomb royal.... Gloire à eux! le comte est mort aujourd'hui, et madame de Lavalette doit à M Blanche une guérison presque miraculeuse.

Voyez-vous cette jolie cellule, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin? regardez cet homme qui la parcourt d'un pas égal et précipité, c'est le général Travot. Condamné à mort au retour des Bourbons, il dut à leur *clémence* une commutation de peine, une prison à perpétuité. Sa raison s'aliéna; il prit en haine le genre humain, et le voilà maintenant rudoyant qui le touche, heurtant qui lui parle, se fâchant aussi contre le docteur, et sifflant sans-cesse les airs patriotiques de la révolution de 93... C'est tout ce qui lui reste de ses souvenirs... Ne présentez pas la main au général Travot; il vous frappera.

Ce jeune homme à la figure mélancolique, et pourtant spirituelle, est un idiot. Maître d'une fortune considérable, il se précipite avec bienveillance vers toutes les personnes qui l'entourent : *Comment vous portez-vous?... Très-bien ... Moi aussi; j'en suis enchanté...* et il vous quitte. Un peu de raison et moins de fortune, voilà un homme; aujourd'hui c'est un idiot.

Quant à son voisin, c'est le recueillement du chartreux accroupi à côté de sa fosse; c'est le dernier adieu de la vierge amoureuse, qui quitte le monde pour le cloître; c'est la stupidité de la brebis qu'on porte à l'abattoir, c'est la dernière réflexion du misanthrope qui va se suicider... Il regarde ses pieds, et le voilà, toute la journée, le front baissé et l'œil fixe. Il lève la tête, et pendant des heures entières sa tête et son corps sont immobiles.... S'il marche, on dirait un automate mû par des ressorts cachés; quand il s'assied, c'est que l'horloge n'est plus montée. ... Ce jeune homme s'appelle Adolphe; il est riche aussi. Selon toutes les apparences, il vivra longtemps, et il mourra comme il a vécu, sans regret, sans soucis, sans amour. Qu'a-t-il fait pour être ainsi favorisé du ciel?

Pauvre femme! quelle sombre mélancolie répandue sur ses traits! Elle n'aspire qu'à se tuer; et pourtant elle joue avec des couteaux, avec des rasoirs, avec des fourchettes aiguës. Pourquoi? Ce n'est pas ainsi qu'elle doit disparaître! Elle s'est déjà deux fois précipitée dans un puits; elle ne veut mourir qu'ainsi; toutes les autres morts l'épouvantent; celle-là seule la rassure, la console. Si vous lui parlez d'un puits, elle vous sourit, elle vous caresse, elle est votre amie. Ne lui parlez pas d'autre chose, elle ne vous comprendra pas, ou elle vous fuira. Mais un puits!... Je lui parlai souvent de puits, moi; aussi j'étais son chéri, son intime. Quelle bizarrerie! J'aime jusqu'à l'affection des fous.

Je ne vous dirai que quelques mots de la sœur d'un de nos comédiens, à qui les Jocrisse ont fait une si belle réputation, et dont la probité égale le mérite. Sa folie n'est point dangereuse, mais fort originale; elle craint de mourir de faim, et

seulement après ses repas. Il est rare de voir un si petit corps engloutir tant d'aliments; et, dès qu'elle est sortie de table, ses larmes coulent en abondance, ses plaintes accusent l'avarice du genre humain, et ses cris assourdissent toute la maison.

Eh bien! je suis moins ému de ces cris et de ces larmes que des éclats bruyants de cette jeune mère qui, nu-tête, parcourt sans-cesse le jardin, en sautant, poursuivie par une idée heureuse. Le rire sur les lèvres d'un agonisant ne me déchirerait pas autrement le cœur.

Voilà pourtant; tous ces êtres dont je vous entretiens, et vingt autres encore se parlent tous les jours, se croisent dans tous les sens, se donnent la main, se caressent parfois... La voix de M. Blanche les arrête au milieu de leur désordre, celle de madame Blanche les calme comme par enchantement; et c'est un spectacle consolant que celui de tant de créatures réunies dans un salon, obéissant, timides et craintives, à des ordres donnés sans rudesse, à des invitations faites d'un ton paternel. On dirait de la magie.

On déjeune à dix heures, on dine à cinq. Des mets sains et choisis sont servis par M. ou madame Blanche. C'est un pensionnat, moins le brouhaha de nos collèges. Le maître seul a la parole; le reste se tait. Les sourds-muets n'observent pas un silence plus religieux; les frères de la Trappe ne devaient pas manger autrement. Il y a des exceptions; mais alors les gardiens font leur devoir, et les camisoles et les douches ramènent l'ordre.

Après le repas, on se réunit ordinairement dans un vaste salon, où le fils de Jésus-Christ et de Joséphine fait de la musique. Là encore vous retrouvez, étendu sur un fauteuil, et riant d'un rire malin, comme s'il venait de gagner un prix à une course de New-Market, cet Anglais blafard et bourgeonné que j'eus tant envie de souffleter le jour de mon arrivée. On dirait un pacha qui attend sa favorite; on jurerait un auteur après un premier succès au Gymnase ou au Vaudeville: mais point. Cet homme croit qu'on lui parle sans-cesse à voix basse,

cœur de la mener à bon port. Ses attentions délicates, ses prévenances, les politesses affectueuses de madame Blanche, arrachèrent enfin à la jeune fille le secret de ses tourments. Séduite par M*** cadet, et persécutée par les assiduités du frère aîné, le premier par faiblesse, le second par vengeance, ils résolurent de cacher aux yeux du monde une grossesse que Rosalie ne pouvait guère plus déguiser. Aidés dans leurs projets par un troisième complice, c'est chez ce dernier qu'ils conduisirent l'infortunée, le jour où elle mit au monde son enfant... Elle avait été portée dans cette maison, la nuit, dans un fiacre; et là aussi naquirent dans son ame les premiers soupçons d'une perfidie. C'était le frère du séducteur qui l'avait accouchée; et lorsqu'elle demanda à embrasser son enfant, on lui répondit qu'il était mort... La voilà folle.

Dès que M. Blanche l'eut rappelée à la raison, Rosalie, toujours sous l'influence de sa première tendresse, demanda à embrasser son amant... — Hélas! madame, lui dit le docteur, voilà près d'un mois qu'il n'est venu ici. — Lui! — Oui, madame; et je ne dois pas vous cacher que je suis révolté de sa conduite à votre égard. — Expliquez-vous, je suis calme. — Non-seulement je ne crois pas que M*** vous aime encore, mais je suis convaincu de sa résolution de vous fuir à jamais. Vous êtes ici malgré lui, malgré son frère; et si vous me promettez d'entendre, sans que votre délicatesse en soit blessée, un aveu pénible à vous faire, j'ajouterai qu'ils ont refusé de payer votre pension. — Docteur, mon enfant n'est pas mort, s'écria cette mère au désespoir. Permettez-moi de sortir, docteur; dans une heure, je saurai toute la vérité. Oh! laissez-moi sortir!

Rosalie, suivie par une personne de confiance, et guidée sans doute par ce puissant instinct qui ne trompe jamais une mère, descend rapidement la butte Montmartre, parcourt diverses rues dont elle ignorait le nom, et s'arrête un instant devant une porte cochère qu'elle franchit d'un pas sûr... Elle monte trois étages, elle s'attache au cordon d'une sonnette; un homme paraît; c'est l'ami chez lequel elle est accouchée. — Monsieur, mon enfant! — Mais, madame... — Mon enfant, vous dis-je... et toute une

âme maternelle est dans sa voix et dans son regard. — Madame, votre enfant est mort. — Vous mentez; mon enfant n'est pas mort; et si, sur-le-champ, sans ajouter une parole, sans faire un geste, sans exprimer un regret, vous ne me dites où est mon enfant, vous êtes arrêté, perdu, déshonoré. — Calmez-vous, madame, calmez-vous, je vous prie; et puisque vous savez qu'il n'est pas mort, je ne vois pas d'inconvénient à vous avouer que, d'après les ordres de M*** aîné, il a été porté, tel jour, aux Enfants-Trouvés, où il est inscrit sous tel numéro. — Mentez-vous? — Je dis vrai.

Rosalie est déjà aux Enfants-Trouvés... Oui, voilà bien le numéro de son fils; la bienheureuse mère n'a pas tout perdu, son enfant lui reste... On ouvre un second régistre... — L'enfant est mort peu de jours après son entrée à l'hôpital!...

L'infortunée est ramenée mourante chez M. Blanche, qui apprend alors les détails de cette hideuse persécution. L'honneur et la délicatesse de celui-ci ne balancent pas une minute. — Rassurez-vous, dit-il à sa protégée; et si vous voulez me charger de la direction de cette affaire, j'ose me flatter qu'elle aura pour vous une heureuse issue. M'autorisez-vous à agir?... Rosalie lui confia le soin de son avenir, et M. Blanche se prépara au rôle qu'il allait jouer.

Dès le lendemain matin il écrit aux deux frères *** une lettre d'une grande sévérité, et finit en leur déclarant que si, dans deux heures, ils ne sont pas chez lui, c'est au procureur du roi qu'ils auront à rendre compte de leur conduite.

Ils furent exacts. M. Blanche leur reprocha la cruauté de leurs procédés envers une infortunée qu'ils avaient voulu perdre après l'avoir déshonorée; il accusa le plus jeune des deux frères d'une coupable condescendance à de funestes conseils, reprocha à l'aîné ses persécutions amoureuses auprès de Rosalie, même après avoir appris qu'elle était déjà victime du lâche amour de son frère, et leur déclara que si le lendemain, à la même heure, ils ne lui apportaient pas 40,000 francs, comme un bien faible dédommagement des malheurs de Rosalie, il prendrait, lui, une détermination qu'il avait d'abord repoussée, pour ne pas vouer

au mépris général un nom jusque-là recommandable. Du reste, ajoute M. Blanche, vous avez à opter entre cette proposition et votre mariage avec la jeune femme que vous avez séduite. Vous la connaissez, vous savez si elle fera céder son indignation à ses devoirs, ou peut-être encore à son amour, et je ne doute point qu'en prenant ce dernier parti vous ne me remerciiez un jour de vous l'avoir généreusement proposé.

Les conseils du frère aîné l'emportèrent sur les exhortations de M. Blanche, et le lendemain, en effet, celui-ci reçut quarante billets de banque de mille francs qu'il se hâta de présenter à Rosalie.

Non, monsieur, lui dit la jeune délaissée; je sais être pauvre et malheureuse; je ne veux point d'argent, je n'en accepterai pas. Si M*** me refuse sa main, mon parti est pris irrévocablement, je me tuerai.

Cette réponse fut sur-le-champ rapportée à M***. M. Blanche y ajouta quelques nouveaux conseils qui déterminèrent enfin une résolution équitable. Le séducteur de Rosalie épousa sa victime; et tous deux aujourd'hui, heureux du présent, tranquilles sur l'avenir, n'interrogent le passé que pour en effacer les heures d'alarmes. Rosalie se souvient toujours qu'elle a été folle d'amour; elle le dit à ses amies, elle leur raconte ses émotions, ses minutes d'espérance, ses journées d'angoisses, et je lui ai entendu souvent répéter qu'une pareille vie n'était pas sans quelque douceur... Ne la croyez pas; elle ment pour épargner des remords à son mari.

Maintenant votre cœur ne se serrerait-il pas à la vue de cette salle triste, silencieuse, où arrivent, agités par de brûlantes convulsions, ou inaccessibles aux plus violantes secousses, une douzaine d'hommes (sont-ce des hommes?) qui se retrouvent chaque jour sans joie, sans sourire, sans pitié les uns pour les autres?... Voyez ce corps maigre et élancé, c'est celui de monsieur Four..., docteur habile et studieux, que l'amour de la science et des voyages entraîna dans les forêts et les savanes de l'Amérique, et qui, riche de ses souvenirs et de ses précieuses. collections, fut arrêté par des sauvages, pillé, maltraité, laissé pour mort sur le sable. Plus tard, il arriva à New-York,

privé de sa raison. L'effroi, et le regret d'avoir perdu le fruit de tant de peines, tuèrent les brillantes facultés de Four...; il fut enfermé dans les cabanons de New-York, où le général Lafayette, dans son dernier voyage aux États-Unis, le reconnut pour le fils d'un de ses amis, et d'où il le ramena en France. Le voilà aujourd'hui, l'œil fixé vers le ciel, le sourcil menaçant, les bras croisés sur la poitrine, immobile, et dans l'attitude d'un homme de cœur qui attend le coup de la mort. Ses accès de rage sont fréquents, et la vigueur de plusieurs gardiens est nécessaire pour l'assujettir à la camisole de force.... Je voyais Four... presque tous les jours; et, presque toutes les nuits, lorsque je me trouvais seul dans ma chambre, c'était lui sur qui je reportais le plus de pitié.

Un mulâtre, jeune et vigoureux, est également renfermé dans le salon de misère et d'abrutissement; son amour désordonné pour l'architecture l'a conduit à la *maison Blanche*, d'où il ne sortira que pour être porté dans le champ voisin, semé de dalles de marbre et de petites croix noires, qu'il peut voir à toute heure de sa croisée à barreaux. La folie de cet homme est extraordinaire; il ne se plaît que debout sur une chaise, ou hissé sur l'âtre de la cheminée. L'en faire descendre, c'est exciter sa colère et vous exposer à sa fureur; laissez là cet infortuné; son sourire est l'indice d'une douleur aiguë, ses caresses, le prélude de violences extrêmes; ne le voyez point sourire, empêchez qu'il vous tende la main.

Voici encore un jeune homme, qu'un second mariage de sa mère a arraché à la société. Il était amoureux et jaloux de celle qui lui avait donné le jour; il a mérité sa place ici. C'est un rusé adolescent sur qui l'œil des gardiens doit être constamment ouvert. Hier en passant dans la cour, il aperçut la porte de la grille entr'ouverte; aussitôt, se débarrassant de ses satellites sans défiance, il s'élance vers la rue, et se sauve dans la campagne. Mais les domestiques de la maison sont lestes aussi, et peu de temps après, le fugitif se trouva sous une douche rapide et glacée qui lui fit doublement regretter le peu de succès de son escapade. — Où alliez-vous? lui dis-je. — J'allais me noyer. — Où donc? — Oh! je vois le canal tous les jours. — Et pour-

quoi vous noyer? Parce que je suis malheureux. — Vous sentez donc votre malheur? — Que trop! — Qui le cause? — Des souvenirs. — Lesquels? — Vous êtes un scélérat, si je vous tenais sous ma main, je vous étranglerais. — Vous êtes bien honnête. — Laissez-moi, je vous prie. — Je ne veux rien faire qui puisse vous affliger; adieu. — Au diable! — Merci...

Il y a dans le salon de Four... un vieillard qui ne sourit que lorsqu'on lui gratte la tête. Il cesse d'être fou pendant l'opération, hors de là c'est un idiot, et parfois un furieux. Presque toujours j'ai trouvé à ses côtés un original fort paisible, sans-cesse armé d'une poignée de petites verges qu'il regarde avec amour. Vous croyez peut-être que c'est un vieux maître d'école veuf de ses jeunes élèves; point. Sa folie est cela; sans but, sans souvenir, sans suite dans ses sensations, il demande en se levant une poignée de baguettes, et il y aurait de la cruauté à les lui refuser, puisque sans elles il est bruyant, brutal et quelquefois même dangereux.

D'autres fous sont là, sur des chaises, sur des canapés. Le fils de Jésus-Christ, qui se dit depuis quelques jours le père de Dieu, vient les voir souvent, et les égayer par les accords de son violon. J'ai remarqué que les fous sont sensibles à la musique; à moi elle me déchirait le cœur.

Curieux, détournez vite vos regards de l'appartement des femmes! ma plume se refuse à retracer tant de misère, tant de douleurs. Si vous allez visiter la *maison Blanche*, fuyez d'un pied rapide cette salle hideuse, où la faiblesse se trouve aux prises avec ce que les passions ont de plus corrosif...

Croyez-vous aussi que je veuille vous conduire dans tous les sentiers de cette maison de deuil pour quelques-uns, d'espérance pour beaucoup d'autres? Non; la *maison Blanche* a ses secrets que tout le monde ne doit pas connaître, et je ne peux pas trahir des secrets confiés à ma raison, car ma raison revint tout entière un beau jour. Un seul remède, avait la puissance d'opérer le miracle: ce remède, c'est *elle* qui me l'apporta; et depuis lors, sans honte, sans regrets, j'ai dit tout ce que j'avais éprouvé.

JACQUES ARAGO.

# LES TROIS LECTURES.

## I.

— „Eh bien! quand nous liras-tu donc ta pièce? disait, au foyer de l'Odéon, Gabriel Dercy au jeune Amaury Prévannes.

— „Mais quand vous voudrez, mes amis, ou plutôt quand mon poêle sera posé; car vous pourriez courir le risque d'être doublement gelés, dans mon temple aérien.

— „Voilà bien le vrai poète, s'écria Stanislas, le prosateur le plus fécond de l'époque; le grenier n'est pour lui qu'un temple aérien, dont le poêle est l'autel, et la fumée, l'encens. Nos pères avaient bien raison de le laisser vivre ainsi près du ciel, de cette patrie des inspirations vers laquelle leurs yeux ne s'élèvent jamais sans en rapporter quelque image. Cela valait mieux pour le talent que la bourgeoise opulence de nos auteurs d'aujourd'hui. La verve ne vit que de luxe ou de misère; le bien-être l'étouffe. Je m'étonne qu'Amaury échappe à ce malheur, lui dont le père est riche.

— „Sans-doute, il est riche, reprit Amaury; mais, comme il ne me donne rien, je me trouve absolument dans la même position que ceux qui manquent de tout.

— „Ne t'en flatte pas, dit Gabriel; tu peux faire des dettes, et ce plaisir-là vaut une fortune.

— „Hélas! cette noble ressource, je l'ai déjà épuisée, c'est

pourquoi je cherche à me faire un revenu avec mes ouvrages. A quoi servirait l'esprit par le temps qui court, s'il ne servait à gagner de l'argent?

— „Voilà qui nous révèle votre sujet, dit un jeune publiciste, que l'étude de l'économie politique rendait prompt à saisir les résultats, comme à deviner les moyens. Vous venez sans-doute de mettre en scène une de ces aventures scandaleuses dont les noms propres font l'intérêt principal, et assurent le succès? C'est maintenant la seule exploitation qui rapporte.

— „Dieu m'en garde, s'écrie Amaury; spéculer sur la publicité d'un secret de famille, d'un malheur, du suicide d'une jeune femme, de la démence d'une autre, dont les parents et amis sont là, dans la salle, témoins de l'accusation ou de la profanation de toutes les célébrités qu'ils honorent! Non, jamais; ma plume se refuserait à trafiquer de semblables noms, et j'aime trop l'art dramatique pour contribuer à le perdre par une telle dégradation. Je vous l'affirme, encore quelques succès de ce genre, et les théâtres sont morts; car ces représentations scandaleuses ressemblent aux convulsions d'une prochaine agonie: c'est le noyé qui s'attache aux bords les plus fangeux pour résister au torrent qui l'entraîne; mais c'est en vain; un bras secourable peut seul le sauver.

— „Eh bien! sois ce sauveur dramatique, dit l'élégant Alfred; fais-nous quelque bon ouvrage bien neuf, bien triste, bien gai, écrit et pensé à la mode, et nous t'applaudirons de manière à décourager toutes les cabales; mais point de ces expositions par demandes et par réponses; plus de ces rêves obligés, où le cinquième acte apparaît tout entier; plus de ces reconnaissances prévues, de ces victimes qui se moquent de la mort, et veulent que je m'intéresse à la leur; plus de ces générosités de convention, de ces remords bavards, de ces rimes banales qui assoupissent l'oreille de leur bruit monotone; enfin, choisis dans le vrai sans tomber dans le grossier, emploie la terreur sans donner dans l'horrible, et je te garantis de nombreux applaudissements; car le public n'a pas si mauvais goût que messieurs les auteurs le prétendent.

— „C'est bien mon avis, reprit Amaury, et tu verras que j'ai cherché à m'approcher le plus possible de ce vrai, qui est aujourd'hui la première condition d'un ouvrage; mais le malheur est, mon ami, que le vrai d'une coterie n'est pas le vrai d'une autre, et qu'il n'est pas toujours facile de distinguer lequel est le faux. Enfin, vous avez tous des talents remarquables, un esprit éclairé, et une sincère amitié pour moi, vos conseils me guideront. Je me soumettrai à votre jugement, si sévère qu'il puisse être; et je vous fais d'avance les arbitres de ma destinée littéraire."

Alors tous les membres de ce nouveau jury dramatique se rapprochèrent d'Amaury, pour lui donner l'assurance du vif intérêt qu'ils portaient à l'auteur et à l'ouvrage; on prit jour pour l'entendre; c'était à qui montrerait le plus d'impatience, et M. Prévannes eut peine à obtenir deux jours pour donner au fumiste le temps de mettre sa chambre à un degré de température supportable.

A-peine Amaury fut-il rappelé dans la salle par le bruit des applaudissements qu'on accorde toujours aux beaux vers de M. Soumet, que ses amis, restés dans le foyer, se mirent à discourir sur le jeune talent qu'ils venaient de flatter.

— „Un drame en cinq actes et en vers! disait l'un; cela me paraît bien fort pour ce pauvre Amaury! Parce qu'il a fait quelques jolis articles dans les journaux, il croit pouvoir tout entreprendre; mais il verra la différence qu'il y a entre la futilité d'amuser des badauds qui déjeûnent à la fourchette, et le talent d'intéresser un parterre qui a mal dîné.

— „Ils sont tous comme cela, disait le seul classique du groupe; ils prennent le dédain pour de l'inspiration, et se croient plus de talent que nos vieux tragiques, parce qu'ils font *bien* rimer des mots qui vont mal ensemble.

— „J'ai dans l'idée que ce sera ennuyeux à périr, dit Gabriel; mais n'importe, nous aurons des huîtres et du vin de Champagne: cela nous maintiendra éveillés pendant deux actes; le troisième est ordinairement le moins mauvais d'un mauvais drame, et si nous nous sentons prêts à succomber au quatrième,

nous ferons venir du punch. Maintenant c'est la mode; on multiplie les moyens pour arriver à l'effet.

— „Du vin de Champagne et du punch! dit Alfred; la pièce sera fort supportable, j'en réponds.“ Et ils se séparèrent en se donnant rendez-vous au surlendemain.

Il était à-peine jour quand le portier d'Amaury, un balai sous le bras, et une falourde à la main, vint allumer le poêle et nettoyer la petite chambre, érigée tout-à-coup en salon de lecture. Les vestiges de plusieurs toilettes, faites à la hâte, furent enfouis dans une grande armoire, parmi des livres, du linge, des cahiers de musique, et par-dessus un bouquet de fleurs artificielles, souvenir amoureux, qui se trouva étouffé sous le poids d'une robe de chambre à ramage.

Une jolie voisine, couturière de son état, et complaisante de sa nature, avait prêté les chaises de sa modeste chambre pour ajouter à celles où devaient s'asseoir les membres de l'aréopage dramatique, romantique, et critique. Une table, chargée du pâté fondamental, et des seaux où la glace irrite le feu pétillant du vin de Champagne, était dressée au milieu de la chambre; la portière venait de succéder à son mari, comme plus versée dans le service de table; elle mettait le couvert pendant qu'Amaury achevait de s'habiller; les yeux tantôt sur son miroir, et tantôt sur son manuscrit, il déclamait tout haut en attachant sa cravate; et, comme on ne répète jamais ainsi que les endroits les plus chauds d'un ouvrage, les imprécations les plus éloquentes, la pauvre portière prit toute cette colère pour elle, et se confondit en excuses sur ce qu'elle ne pouvait pas aller plus vite; enfin, rassurée par Amaury, qui fut obligé de lui expliquer la cause de sa méprise, elle lui dit à voix basse que la femme de chambre était venue la veille. — Quelle femme? demanda Amaury, à qui sa prochaine lecture faisait tout oublier. — Mais la personne qui vient si souvent avertir monsieur de tout ce que fait sa jeune maîtresse, de l'heure où elle va à la messe, du spectacle où sa mère la mène, que sais-je, moi?

— „Ah! oui! reprit Amaury, comme sortant d'un rêve,

Ernestine, la femme de chambre de mademoiselle...“ Il s'arrêta tout-à-coup, effrayé de l'indiscrétion qu'il allait commettre. „Eh bien, que vous a-t-elle dit?“ ajouta-t-il.

— „Que madame irait ce soir au bal de l'ambassadrice de... de... ma foi, j'ai oublié l'autre nom.

— „L'ambassadrice d'Angleterre, n'est-ce pas?

— „C'est cela, d'Angleterre.

— „Et moi, qui n'ai pas encore mon billet“, reprit Amaury avec humeur, „je devais envoyer au jeune secrétaire d'ambassade mon adresse, et faire mettre des cartes; en vérité, ce maudit drame me fait perdre la tête; il me tarde que son sort soit décidé pour n'y plus penser.“

Comme il achevait ces mots, Gabriel entra, suivi de deux peintres lettrés, dont le talent original et l'esprit piquant étaient fort recherchés par tous les disciples de la nouvelle école; bientôt après, arriva le reste des élus qui devaient prophétiser le succès ou le revers.

D'abord on procéda au déjeûner avec un ensemble merveilleux; tout le temps qu'il dura, la politique, les femmes, et l'opéra nouveau fournirent à la conversation. L'auteur de plusieurs volumes, où la grâce et l'esprit font souvent pardonner l'horreur du sujet, avait déjà raconté deux aventures d'un extrême intérêt, dont il avait été témoin pendant ses voyages sur mer; lorsque le roi du récit, l'éloquent conteur de nouvelles qui font frémir, le vif Stanislas de... prit la parole pour soumettre à la bruyante assemblée le plan d'un ouvrage philosophique, qui ferait indubitablement crever de rire et de dépit le pauvre genre humain. Chacun se récria sur la grande pensée de l'ouvrage en herbe, et sur le procédé nouveau qui faisait tourner la philosophie, cette consolation des anciens, au désespoir des modernes. Les sophismes, les épigrammes, les bons mots, les extravagances se croisèrent, s'immolèrent mutuellement à l'effet, à cette divinité des gens d'esprit et des jolies femmes. Sous l'influence d'une gaîté soutenue par le vin de Champagne, les convives commençaient à oublier complètement le motif qui les avait réunis. Amaury lui seul en était occupé, et cherchait un

moyen d'y ramener ses amis; mais les insinuations fines, les phrases modestes, les regrets d'interrompre une conversation si étincelante pour une lecture sérieuse, rien n'était compris; l'heure s'avançait, et personne n'avait l'idée de parler du drame de l'amphitryon. Enfin, n'espérant plus rien de leur souvenir, Amaury se décida à ce qu'on appelle un *coup d'auteur*. — „Vous oubliez, mes amis, dit-il, que vous n'êtes point ici pour vous amuser, mais pour écouter et censurer mon ouvrage.

— „C'est ma foi vrai," dit Alfred en posant son verre, „il a parbleu bien fait de me le rappeler; car ce diable de Stanislas, avec ses contes fantastiques, me ferait oublier le plus saint des devoirs. Allons, messieurs, trève de folies, et reprenons la gravité convenable à des juges."

Cet avis rendit à la raison jusqu'aux plus bruyants convives. Une teinte de tristesse se répandit sur l'assemblée; comme au moment où la cloche apprend aux joyeux écoliers la fin de la récréation; on se leva de table, et chacun se plaçant le mieux possible pour échapper aux regards du lecteur, on entendit ces mots dits à voix haute:

*La tour de neige*, ou *Mathilde d'Olsberg*.

— „Ah! tu as pris ton sujet dans les chroniques des bords du Rhin, dit Gabriel; le moyen âge, c'est cela, maintenant que l'antique est épuisé, et que l'actualité est dangereuse, on ne peut s'en tirer qu'avec des hauts barons et des châtelaines." Amaury répondit à cette réflexion, par une espèce de poétique sur l'art de choisir un sujet approprié au goût, et même aux besoins de l'époque. Cette digression imprudente faillit retarder la lecture d'une heure, car chacun voulut donner son avis, et le pauvre auteur se repentit vivement d'avoir ranimé la conversation, et risqué de perdre à jamais le silence qu'il avait obtenu avec tant de peine.

Enfin, après avoir relu deux fois inutilement le nom des personnages, il parvint à se faire écouter.

— „Bon style, exposition parfaite, cela cause à merveille, point de tirades, des enjambements hardis, une couleur vraie des temps et des lieux, cet acte-là ira tout seul; continuez."

Ce premier jugement rendu par les convives reconnaissants, encouragea l'auteur, et il reprit sa lecture avec toute l'assurance que donne un futur succès.

— „De mieux en mieux," s'écrièrent-ils tous à la fin du second acte; le troisième fut accueilli avec transport, car tous avaient déjà jugé que l'ouvrage appartenait à leur école, et la nécessité de le soutenir ne leur permettait pas d'en contester le mérite.

Au quatrième, il s'éleva une discussion qui réveilla en sursaut le mélancolique auteur d'un nouveau recueil d'élégies, dont la première commence ainsi:

„Le sommeil a fui de mes yeux."

Ce bon jeune homme, entraîné par l'exemple à se plaindre de la vie, en menait une fort joyeuse, qui l'obligeait souvent à se reposer le jour des plaisirs de la nuit; quelques personnes étant survenues, il leur avait poliment cédé sa chaise, et s'était assis sans façon sur le lit d'Amaury, position dangereuse pour tout auditeur; là, penché mollement, il venait de céder au charme de sa situation, se confiant dans l'habitude qu'il avait contractée au Palais de justice de balancer sa jambe, pendant qu'un assoupissement profond engourdissait le reste de sa personne; mais un ronflement délateur l'accusait déjà, lorsque le bruit d'une vive discussion dramatique vint à son secours.

— „Je ferais commettre le crime sur la scène, disait l'un; au théâtre, on ne comprend bien que ce qu'on voit.

— „Y penses-tu, répondait l'autre; le parterre ferait de beaux cris!

— „Le parterre! ah! vraiment, c'est bien lui qui s'effraie de quelque chose aujourd'hui! Grâce au ciel, nous l'avons amené, comme Orgon, à tout voir, tout entendre, sans se révolter de rien.

„Mais les loges, et cette galerie remplie de jeunes femmes, de mères qui amènent leurs filles au spectacle, sur la foi du vieux *Castigat ridendo mores*, quelle figure veux-tu qu'elles fassent pendant...

— „Je veux que les jeunes filles restent chez elles. Ce n'est pas pour un semblable public que le drame *shakespearien* est écrit. Quant aux femmes, que vos scènes les fassent frissonner; elles ne penseront pas à en rougir.

— „De la terreur ou de la farce, je ne connais que cela, dit Alfred, et quand on peut les réunir toutes deux comme dans l'*Auberge des Adrets*, c'est la perfection."

A ces différents avis, qui ressemblaient pour la plupart à des condamnations, l'auteur répondait par quelques-unes de ces phrases conciliantes, de ces condescendances modestes, auxquelles on ne se résigne jamais que pour obtenir d'être écouté jusqu'au bout.

— „Je crois, messieurs, disait-il humblement, que mon cinquième acte répond à presque toutes vos objections." Et par ce détour ingénieux, il parvint à reconquérir l'attention des auditeurs, dont chacun était empressé de reconnaître l'endroit qui devait le satisfaire.

Alors profitant de la bienveillance de tous ces amours-propres ravis de dicter des lois au talent, Amaury redoubla de voix, de gestes, de chaleur, et cette verve brûlante, secondée par quelques scènes dramatiques, enleva tous les suffrages; on tomba d'accord qu'en ajoutant deux ou trois effets terribles à ce dénoûment déjà fort pathétique, on arriverait à un succès digne du théâtre moderne; le jeune auteur enchanté de ce jugement, plein d'avenir, s'engagea à faire toutes les additions indiquées, les meurtres décidés, l'empoisonnement indispensable; et, de peur d'oublier aucune des horreurs qui devaient parfaire son ouvrage, il s'enferma le reste de la journée pour mettre à profit les conseils de ses amis.

## II.

Peu de temps après avoir fini ses corrections, Amaury vit arriver chez lui Charles Maubert, le neveu du riche banquier de ce nom. Il venait l'engager au nom de son oncle et de sa tante, à faire chez eux une lecture de son drame, et cela très-prochainement.

— „Comment savent-ils que j'ai fait un drame? demanda Amaury; ils me connaissent à-peine, et je les croyais plus qu'indifférents pour tout ce qui tient à la littérature.

— „Ils ne sont pas très-forts, j'en conviens, sur ces intérêts-là; mais, en récompense, ils entendent bien les autres; et c'est un fort bon patronage à s'assurer. Le créancier fourmille cette année, et il faut se faire des amis qui prêtent. Le bonheur veut que la *prima donna* qui était l'ame du concert projeté, est malade, et que mon oncle ne sait que donner à ses invités.

— „Eh bien! qu'ils les fassent danser.

— „La mort d'une vieille parente ne le permet pas. Ils sont en deuil.

— „Ainsi, c'est en désespoir de plaisir qu'ils ont recours à moi. Je les remercie de tout mon cœur.

— „Tu as tort. Il y a des trésors attachés à cette complaisance de ta part, et peut-être un succès; car mon oncle est entêté, et, si une fois il a dit ta pièce bonne, excellente, il est homme à dépenser mille louis pour prouver qu'il avait raison de la juger ainsi. D'ailleurs, tu la liras devant un cercle de jolies femmes, qui te regarderont si elles ne t'écoutent; et si ta muse ne recueille pas tout l'encens qu'elle mérite, la bonne grâce du lecteur sera fort appréciée, et peut-être bien récolteras-tu davantage des distractions de l'auditoire que des émotions produites par l'ouvrage. Quoi! tu hésites encore? Allons, je vais te décider. Ma tante attache un grand prix à avoir une lecture chez elle, pour se donner un air littéraire; si tu m'aides à satisfaire ce caprice, elle me fera prêter par son mari l'argent dont j'ai besoin. A-présent, décide.

„Attraper l'argent d'un oncle! mais c'est comme une affaire d'honneur; mon ami, il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Allons, je lirai. Je serai pour un jour le Trissotin de la Bourse; on se moquera de moi, de ma pièce; mais il y va d'un intérêt qui l'emporte sur toutes ces misères. Tu peux compter sur moi."

Trois jours après, Amaury fut conduit par son ami dans les salons dorés de son oncle Maubert; une table, où deux

candelabres et le verre d'eau classique annonçaient le genre de plaisir qui menaçait l'assemblée, le fit frémir. Un cercle de fauteuils de velours entourait cet autel dramatique. A la richesse des ornements, au feu des lumières que répétaient les glaces, les cristaux, à tout ce luxe royal, Amaury se figurait Molière lisant chez Louis XIV, mais la nombreuse compagnie de M. Maubert vint prendre place, et l'illusion cessa même avant qu'il eût commencé sa lecture.

Au milieu de tant de jolies personnes, Amaury aurait voulu découvrir le visage noble et la taille élégante de mademoiselle de Norvel, mais plusieurs raisons lui en interdisaient l'espoir.

Pour cette fois, il n'eut pas à réclamer l'attention d'une foule de bavards spirituels, dont les idées abondantes se font jour à travers toutes les entraves; un silence de plomb régna tout d'abord dans l'assemblée. Le grand *cercle*, banni des salons fashionables, se forma d'après le même ordre que sous l'empire: les jeunes femmes au premier rang, les vieilles au second, les hommes entassés par derrière, et regardant d'un air triste toute la place perdue au centre, et comme immolée à l'étiquette de tradition.

Le premier acte s'écoula comme un ruisseau paisible sur un terrain plat: nulle observation, encore moins d'exclamations; les maîtres de la maison, tout occupés des invités qui leur manquaient, n'écoutaient que le bruit des voitures s'arrêtant à leur porte; les autres, en contemplation de ceux qui arrivaient, ne s'inquiétaient pas davantage des malheurs dont une exposition ingénieuse leur donnait l'espérance.

Même calme, même indifférence pour le second acte; seulement Charles Maubert, craignant que son ami ne perdît courage, interpellait de temps à autre quelques vieux amateurs du Gymnase... „N'est-ce pas que cette scène est fort belle? disait-il... Convenez que c'est écrit à merveille...“ Et un gros sourire approbatif, ou la répétition exacte du même éloge, répondait seul à la question flatteuse, et le silence régnait de nouveau. Charles espérait que cette froideur soutenue céderait à l'intérêt répandu dans le troisième acte; mais le malheur

voulut que l'arrivée de la femme à la mode de ce salon, car chaque salon a la sienne, causât un tel dérangement, et produisît tant d'effet, que la péripétie la plus forte n'y pouvait résister. Un beret nouveau, orné de chefs d'or, et surmonté de plumes rouges; une robe de satin, brodée de grosses fleurs, imitant les ramages des garnitures de nos grand'mères; enfin, une de ces parures hardies qu'une femme ne hasarde jamais qu'avec la conscience de l'envie qu'elle inspire, et la connaissance du goût des gens de sa société, devait captiver l'attention générale. Amaury s'aperçut bientôt qu'on ne l'écoutait plus; et il cessa de lire pour en être plus sûr.

Alors chacun se retourna de son côté, croyant la pièce finie; et l'on se disposait déjà à le combler d'éloges sur son dénoûment, lorsque Charles, confus de cette méprise insultante, avertit l'auditoire à moitié levé qu'il avait encore deux actes à entendre.

L'arrêt qui les eût tous condamnés aux galères n'aurait pas jeté plus de consternation dans l'assemblée. Les jeunes femmes se rassirent avec le regret de ne pouvoir coqueter, et la plus grande partie des hommes profitèrent du moment où l'on servait les glaces pour passer dans le salon voisin, où plusieurs tables de jeu les attendaient. Alors le bruit des jetons, le son de l'argent et les exclamations des joueurs remplacèrent le silence glacial.

Ce dangereux exemple d'indépendance sociale fut aussitôt suivi par les politiques du salon. Réfugiés dans la chambre à coucher de madame Maubert, dont le lit, d'une richesse si voluptueuse, contrastait singulièrement avec sa personne courte et grosse, ces messieurs se mirent à causer librement de la séance du jour, de l'influence des nouvelles étrangères sur la bourse du matin; et c'est entre ce bourdonnement politique et les éclats de rire des gagnants, que le malheureux auteur continua et termina sa lecture.

Là finit son supplice; car, le dernier vers prononcé, chacun s'empressa autour de lui pour le combler de politesses, de prévenances, de remerciments. On se montra aussi reconnais-

sant pour son procédé, aussi sensible à sa complaisance, qu'on avait été indifférent pour son ouvrage. Il fut l'objet des coquetteries les plus gracieuses; et si les femmes, qui minaudaient pour lui avec tant de gentillesse, avaient bien voulu ne pas lui dire un mot de son drame, il en aurait eu la tête tournée; mais malheureusement elles entremêlaient leurs propos flatteurs de lieux communs, d'ignorance prétentieuse, et tout le charme de leurs regards, de leur doux sourire, succombait sous le poids de ce langage assommant.

Au souper, Amaury fut placé entre la maîtresse de la maison et la jeune élégante dont l'arrivée tardive avait porté le coup mortel à sa lecture: elle était jolie, bavarde sans esprit, rieuse sans gaîté; mais elle avait un vif désir de plaire, et il était impossible de ne pas être touché de la peine qu'elle prenait pour y réussir. Aussi Amaury ne conserva-t-il point la moindre rancune de la manière dont elle l'avait emporté sur lui dans cette soirée, bien qu'il se fût flatté d'en être un moment le héros. „L'auteur n'a rien à gagner ici, pensa-t-il; mais le jeune „homme peut y obtenir quelques succès, et, à tout prendre, ceux-ci „sont les meilleurs, quoiqu'ils ne mènent point à l'Académie."

## III.

Si un très-petit nombre de personnes avait écouté la pièce de M. Prévannes, toutes avaient parlé de la lecture; c'était une innovation marquante dans la société de madame Maubert; une solennité qui ferait époque, et à laquelle chacun était fier d'avoir été admis. C'était comme un brevet d'intelligence accordé à tous les invités; et, si dédaigné que soit l'esprit par la richesse, elle est toujours bien aise d'en être soupçonnée.

Le bruit de cette pompeuse lecture parvint dans les salons où la nouvelle d'une œuvre dramatique est encore de quelque intérêt.

— „Vous ne m'avez point parlé du succès de votre ami, dans je ne sais quelle maison, dit madame de Ramesay à son fils, et pourtant vous savez que je m'intéresse à ce jeune



homme; M. de C... lui trouve de l'esprit et de très-bonnes manières; son père était général, je crois?...

— „Il l'est bien encore, répondit Fernand; mais, comme il vit depuis quinze ans dans ses terres, on oublie qu'il existe. Ah! si nous avions la guerre, on se souviendrait de lui.

— „Son fils aura de la fortune.

— „Une très-belle, mais à la mort de son père, seulement. Car le vieux soldat est si fier d'avoir conquis ses grades et sa fortune à la pointe de son épée, qu'il veut que son fils fasse, ainsi que lui, sa carrière tout seul; et, partant de ce principe, il lui donne une pension misérable, qui le met dans la nécessité de faire des dettes. Et voilà comme la plupart des parents sont cause de la...

— „Faites-moi grâce de cette singulière morale, interrompit madame de Ramesay, et répondez tout bonnement à mes questions sur votre ami: j'ai cru m'apercevoir que Laurence rougissait lorsqu'on prononçait le nom d'Amaury; vous l'avez vue, l'autre soir, elle était dans un trouble extrême pendant qu'on racontait la lecture qu'il avait faite dernièrement, et que chacun blâmait ou approuvait le parti qu'il avait pris de se faire auteur. Je ne sais si madame de Norvel s'est aperçue comme moi de l'émotion de sa fille, mais je suis depuis trop long-temps son amie pour ne pas l'avertir, et la seconder dans ses intentions à cet égard, soit qu'elle veuille ou non protéger cet amour.

— „Ah! ma mère, s'écria Fernand d'un ton suppliant, ne faites pas de chagrin à ce cher Amaury. Il est si aimable, si empressé à rendre service, le meilleur témoin dans une affaire, le plus prompt à offrir son argent...

— „Dites donc celui de ses créanciers. Mais n'importe, s'il mérite tout le bien que vous en pensez, et que son père veuille faire un sacrifice pour l'unir à une ancienne famille, ce mariage pourrait avoir lieu, et je me prêterai volontiers à traiter cette affaire avec madame de Norvel. Mais il faudrait auparavant lui faire connaître M. Prévannes plus particulièrement, sans pourtant qu'elle soupçonnât son amour pour Laurence. Car c'est une personne excellente, mais qui commence toujours par soup-





çonner un intérêt peu noble dans tous les sentiments qu'elle découvre.

— „Rien de plus facile que de lui montrer Amaury dans toute sa valeur, et cela le plus naturellement du monde. Vous êtes connue pour aimer l'esprit, le talent. Votre maison offre souvent la réunion de toutes nos célébrités littéraires; les ouvrages les plus marquants du siècle y ont été lus avant d'être publiés; et si vous vouliez permettre à Amaury de vous soumettre son drame... ce serait une occasion...

— „Vraiment, je ne demande pas mieux; dans ce moment-ci, les maîtresses de maison accueillent vivement tout ce qui peut empêcher la conversation; la plus mauvaise pièce vaut encore mieux à entendre, que ces causeries où la contrainte et l'aigreur se font sentir à chaque propos, et qui menacent sans cesse de tourner à l'injure. Ah! quand la même classe n'est pas du même parti, le monde devient insupportable, ce n'est plus qu'un commerce de dédains, d'épigrammes; autant vaudrait vivre chacun dans son camp, en attendant la bataille ou la paix.

— „Sans doute; mais, puisque les partis ennemis ont la rage de vouloir s'ennuyer ensemble, il ne faut pas leur refuser cette petite satisfaction. Et puis, cette fois, la réunion de tant de malveillances réciproques aura du moins un but charitable. Que vous êtes bonne, ma mère, et que ce pauvre Amaury sera content! Je vais, de ce pas, lui apprendre ce que vous voulez faire pour lui.

— „Gardez-vous bien de lui donner une fausse joie. Songez donc que tout dépendra de l'effet que produira l'ouvrage et l'auteur, et qu'avant de hasarder un mot de mariage, il faut que je m'assure d'une prévention favorable.

— „Il leur plaira, ma mère, j'en suis sûr; je vais lui faire la leçon: beaucoup d'assurance, comme homme, beaucoup de modestie comme auteur. Un gilet charmant, une cravate bien mise; de la docilité pour tous les avis, des regards pour toutes les femmes. Il aura un succès fou, et c'est à moi qu'il le devra! Ah! j'en serai charmé, car je médite un certain volume, qu'il protègera à son tour. Il connait tant de journalistes!“

Et madame de Ramesay, fort zélée pour tout ce qui pouvait servir le jeune talent de son fils, consentit à fixer le jour de la lecture. Un grand nombre d'invitations partirent, et, le mardi suivant, l'élite de la bonne compagnie de Paris et plusieurs des princes de la littérature se trouvèrent rassemblés chez madame de Ramesay pour y prononcer sur la double destinée d'un poète et d'un amant.

Pour mieux encourager le jeune auteur, et l'acclimater au salon où sa voix devait retentir, madame de Ramesay l'avait engagé à dîner ce jour-là avec plusieurs hommes spirituels, qui faisaient le fond de sa société quotidienne. Classiques par éducation, mais vieux desservants de la mode en esprit comme en tout, ils étaient assez tolérants pour les innovations adoptées par elle, et s'érigeaient en protecteurs des jeunes hommes, pour en être protégés à leur tour. Amaury, séduit par le naturel de leur conversation, et par cette curiosité flatteuse qui rend les gens du monde si affables, sentit son esprit à l'aise, et causa avec tant de supériorité, dit des mots piquants avec une nonchalance si gracieuse, qu'il prévint tous les convives en sa faveur.

— „Voilà déjà un public gagné, lui dit madame de Ramesay en sortant de table; l'autre est moins difficile à conquérir.

— „C'est pourtant celui qui me fait le plus de peur, madame. Ah! si Fernand ne m'avait assuré de votre bienveillance, je crois que je n'aurais pas le courage de vous ennuyer ce soir. Je me sens d'une timidité qui ressemble à un remords de conscience.

— „Bon, vous en triompherez; d'ailleurs il n'y a plus à délibérer. Voici votre cabale qui arrive, et je vous en souhaite une pareille à votre première représentation.“

Alors madame de Ramesay, forcée de s'occuper des gens qui arrivaient, livra M. Prévannes à toutes les réflexions inquiétantes d'un auteur modeste. A chaque personne qu'on annonçait, Amaury croyait entendre le nom de madame de Norvel, et il frémissait de crainte et de joie. — „En vérité, disait-il à son ami, je tremble d'une manière étrange; et s'il fallait choisir entre me battre avec tous ces gens-là, ou me livrer à eux comme je vais

le faire, je te jure que je n'hésiterais pas. Encore si j'avais eu le temps de revoir mon manuscrit!"

En effet, le trouble qu'éprouvait Amaury lui ôtait jusqu'au souvenir de sa pièce.

Le moment qui précède celui où l'on va fixer l'attention dénigrante d'un grand nombre d'auditeurs, est une espèce d'agonie d'amour-propre qui ferait pitié aux envieux eux-mêmes. Ce moment se prolongea pour Amaury; car madame de Ramesay exigeait qu'on attendît la marquise d'Ernauville, vieille femme d'esprit, contemporaine des succès des La Harpe, Marmontel et Collin-d'Harleville; n'ayant jamais exposé son admiration à leur être infidèle, car elle n'était retournée à aucun spectacle depuis la première révolution; et son goût littéraire n'avait subi nulle altération. C'était toujours un ouvrage froidement conçu, symétriquement conduit, bien écrit, et mal rimé, qui était resté dans son souvenir, comme le seul modèle à suivre pour s'attirer les applaudissements du parterre et le suffrage des gens comme il faut. L'analyse de certaines pièces, lue par elle dans son journal, lui donnait bien l'idée de quelques innovations introduites à la scène; mais on en faisait trop souvent la critique pour qu'elle leur supposât le moindre succès. Qu'on juge d'après cela de la surprise qui l'attendait à la lecture d'une pièce romantique!

Pour occuper son public pendant l'arrivée des retardataires, madame de Ramesay mit la conversation sur la détresse de la plupart de nos théâtres aujourd'hui. — „Cependant, ajouta-t-elle, ce n'est pas la liberté qui leur manque...

— „Non, répondit M. de Saint-Brice, car c'est elle qui les étouffe. On sait si bien qu'ils peuvent tout représenter et tout dire, que, malgré la licence dont plusieurs font preuve, on ne les trouve pas encore assez neufs, assez amusants dans leurs conceptions; mais le mal n'est pas là; car un public spirituel comme celui de Paris finit toujours par faire justice des mauvais moyens qu'on prend pour l'attirer. Ce qui ruine nos théâtres, c'est la vieille routine qui les empêche de se conformer à nos mœurs nouvelles: dans ma jeunesse, les bourgeois de Paris

dînaient à deux heures, les gens du monde à trois heures précises; les grands spectacles commençaient à six, et l'on avait tout le temps convenable pour y arriver. A neuf ou dix heures au plus tard ils étaient finis, et rien n'empêchait l'homme studieux ou matinal de rentrer chez lui pour y travailler ou pour se coucher. Les oisifs du monde élégant allaient, sans crainte d'arriver trop tard, de l'Opéra au bal, ou dans les brillants salons, où la conversation et le jeu occupaient alternativement un nombre d'invités, proportionné à la grandeur de l'appartement; là on discutait sur la pièce qu'on venait de voir; la musique, les acteurs, tout devenait un sujet sur lequel s'exerçaient la malice et l'esprit. L'attention prêtée pendant une demi-soirée à un ouvrage sérieux ou gai, n'avait point absorbé l'esprit, on n'en était que plus disposé à causer. Maintenant une représentation à la Comédie-Française est un évènement qui bouleverse toute une journée; il faut dîner à la hâte et souvent même ne pas dîner, pour se trouver au lever du rideau. Encore si l'on était libre à neuf heures et demie, comme autrefois, où la plus longue pièce ne durait qu'un temps raisonnable! Mais les auteurs ne nous en tiennent pas quittes à si bon compte; et il n'est pas rare d'entendre sonner minuit au milieu d'un dernier acte. Que résulte-t-il de cette gêne pour arriver, de cette obligation de rester cloué sur un tabouret ou une chaise rembourrés comme les banquettes de collèges, dans un espace où l'on ne peut faire un mouvement pendant cinq mortelles heures? Il en résulte, qu'on se résigne bien une fois à subir une telle corvée, pour quelque célébrité dramatique; mais qu'un plaisir trop long, et qui dérange les habitudes, ne se recommence point.

— „Comment faire? dit un académicien que la discussion intéressait vivement. On a accoutumé le public à des représentations de dix ou douze actes; il se croirait volé si on ne lui en donnait plus que six pour son argent!

— „Essayez d'une bonne pièce, bien jouée, dans une salle commode; faites commencer le spectacle à huit heures pour donner le temps aux personnes que la durée des chambres ou des affaires de bourse empêchent de dîner avant six heures passées. Excepté

le parterre et le paradis, mettez toutes les places au même prix pour qu'elles soient à la portée de toutes les fortunes, sans que la recette y perde; qu'à onze heures le spectacle soit terminé pour donner aux gens du monde l'envie de revenir, et aux acteurs la possibilité de rejouer le lendemain; enfin, créez un théâtre qui puisse s'accorder avec nos mœurs, et vous verrez s'il sera suivi."

L'arrivée de madame et de mademoiselle de Norvel interrompit cette conversation, ou du moins ne permit plus à M. Prévannes de l'écouter. Bientôt après, la maîtresse de la maison conduisit madame de Norvel vers la place qu'elle lui réservait, sur un canapé, puis, se retournant vers Amaury, elle l'engagea, de la manière la plus gracieuse, à commencer sa lecture.

Pendant que l'auteur déroulait son manuscrit en portant sur mademoiselle de Norvel un timide regard qui demandait plus que de l'indulgence, madame de Ramesay donnait à ses gens l'ordre de ne point interrompre la lecture, et de faire passer par une petite porte silencieuse les deux ou trois hommes importants que leurs graves occupations obligeaient ordinairement à venir, ou à paraître ne pouvoir venir qu'après tout le monde.

Tant de soins annonçaient une sorte d'intérêt bienveillant qui parut d'un heureux présage à l'auteur. Il avait entendu dire à un vieil amateur du théâtre qu'il n'était point de pièce ennuyeuse quand elle était bien écoutée; et cet adage lui revenait à la pensée comme une assurance contre le revers. Et puis, Laurence était là, les yeux fixés sur lui comme toutes les autres, autorisée par la circonstance à ne regarder que lui toute la soirée, à ne s'occuper que de lui! Quel bonheur enivrant! et combien il s'augmenta des éloges accordés au premier acte. Être applaudi devant la femme qu'on aime, acquérir par son talent la considération des parents dont elle dépend, s'établir pour ainsi dire dans sa prétention par un succès, légitimer ainsi l'ambition de son amour, c'est de quoi perdre la tête.

Amaury s'enivra de cette joie céleste pendant les trois premiers actes de son ouvrage. Car, malgré quelques observations d'une critique bienveillante., et la nouveauté du genre

qui déconcertait beaucoup les esprits routiniers, l'intérêt du sujet, le naturel, le piquant du dialogue, la poésie répandue sur toutes les descriptions, avaient ravi l'assemblée; et, dans l'impatience d'apprendre ce qu'allaient devenir tant de personnages attachants, on ne laissa point Amaury mettre d'intervalle entre le troisième et le quatrième acte. Il fut obligé de continuer pour obéir aux émotions que son ouvrage faisait naître.

L'enthousiasme était à son comble; dans le délire du succès il oublia la scène *hardie* qu'il avait ajoutée d'après les conseils de ses amis, et ce ne fut qu'au moment d'en dire les premiers vers qu'elle lui apparut dans toute sa nudité. Par un mouvement involontaire il leva les yeux sur Laurence; la candeur répandue sur ce front pur, ce regard à la fois si tendre et si chaste, cet ensemble charmant d'une jeune personne belle, élégante, spirituelle, que l'habitude de vivre en bonne compagnie, et de causer avec les vieux amis de sa mère, rend confiante, et qui ne craint pas de montrer ses impressions, sûre de n'en éprouver que de nobles; enfin, cet aspect imposant de la femme dont on adore l'innocence, intimide Amaury. Une rougeur subite colore son visage en pensant à celle qui couvrirait le beau front de Laurence en entendant cette scène indécente. Il sent expirer sur ses lèvres ces mots *vrais*, ces phrases à la Shakespeare qui, fort convenables au goût de son siècle, ont droit de révolter la délicatesse du nôtre. Amaury s'interrompt tout-à-coup.... En vain il cherche un moyen de passer ou d'atténuer les endroits qu'il redoute, la marche de l'ouvrage s'y oppose; en vain il s'exhorte au courage en se rappelant plusieurs scènes de ce genre applaudies au théâtre; il sent qu'il ne pourra jamais surmonter l'embarras, disons mieux, le respect qui l'arrête; et, préférant le ridicule attaché à un homme qui se trouve mal au milieu de sa lecture, au tort de blesser la pudeur et le bon goût des femmes parmi lesquelles se trouve Laurence, il s'excuse de ne pouvoir continuer.

En effet, la pâleur qui succède à son trouble prouve assez qu'il est souffrant. L'expression du plus vif intérêt, d'une douce pitié, se peint alors dans les yeux de Laurence; on le presse

de continuer. — „Ah! n'insistez pas, dit-elle, avec un accent qui fait tressaillir Amaury; voyez comme il a l'air de souffrir! — Eh bien, lui répond madame de Ferville, qu'il cède sa place à Fernand, il connaît la pièce, et je suis sûre qu'il la lira aussi bien que l'auteur. A ces mots qui le font frissonner, Amaury se jette sur son manuscrit, comme une femme coupable sur la lettre qui doit la perdre, et, prétextant le besoin de respirer au grand air, il se soustrait le plus vite possible aux soins qu'on veut lui prodiguer.

Mais à-peine rentré chez lui, où Fernand a voulu le suivre, il jette au feu son manuscrit. — „Que fais-tu? s'écrie Fernand en se précipitant pour retirer des flammes l'ouvrage de son ami. — Je lui fais justice, répond Amaury en s'opposant au geste secourable. — Mais songe donc aux applaudissements qu'on vient de te donner, l'ouvrage est excellent. — Non, te dis-je, reprit Amaury en voyant s'éteindre la dernière feuille de son manuscrit, elle ne saurait être digne du public la pièce qu'on ne peut lire devant la femme qu'on aime."

Nous apprenons que mademoiselle de Norvel a récompensé M. Prévannes de ce grand sacrifice.

M<sup></sup>ME SOPHIE GAY.

# SAINTE - PÉLAGIE.

## (DÉTENTION POLITIQUE.)

---

Je conçois Bicêtre et ses cabanons étroits, sombres, infects, où l'homme recueille sa dernière énergie, et boit ces longs tourments qui le préparent à une mort violente;

Je conçois les hautes tours, vieilles et perdues en l'air avec leurs murs noirs, criblés de noms et de légendes;

Je conçois les souterrains humides de la Conciergerie, ces caveaux d'où l'eau suinte, ces *secrets* dont rien n'interrompt la hideuse monotonie, où l'on est seul, tout seul! avec les forces de son ame, appelant à soi ou la méditation qui protège, ou l'injustice qui révolte, ou la conscience qui absout.

Dans toutes ces situations, il y a prise pour un caractère énergique. La philosophie peut être de mise, et il fait bon dire: Je suis fort!...

Mais à Sainte-Pélagie, rien de semblable. —

Sainte-Pélagie, c'est le supplice par la langueur, la torture par l'ennui, l'homicide par la consomption. — C'est une espèce de machine pneumatique appliquée au cerveau qui pompe goutte à goutte toute sa sève, et l'hébète, et l'alanguit, et l'épuise. — Ce n'est pas l'agitation et ce n'est pas la paix. — Ce n'est pas Paris et ce n'est pas la solitude. — C'est un mélange de toutes choses; de l'air, un peu; de l'espace, presque pas; des amis,

quelques-uns; des importuns, à foison; c'est une prison qui tient du monde; c'est un monde qui n'est pas fait pour une prison; c'est un directeur humain et qui a des formes aimables; ce sont des gardiens qui ressemblent à des ouvreuses de loges; ce n'est pas dur et c'est triste; c'est une espèce de police civilisée; c'est quelque chose de perpétuellement faux... Sainte-Pélagie est insupportable.

Concevez-vous Sainte-Pélagie ?

Avant la révolution de juillet, il y avait aussi des écrivains en prison, mais il n'y avait pas de Sainte-Pélagie politique. Tout a changé aujourd'hui, car il est écrit que rien ne dure, ni les trônes ni les prisons!... Il n'y a jamais que des peuples qui espèrent et des hommes qui souffrent... et ceci à toujours!...

Sainte-Pélagie politique n'est donc plus aujourd'hui cette maison où MM. Jouy et Jay avaient déposé leur capuchon, et payé d'un mois de captivité les hardiesses d'opinion qu'ils savaient rendre alors si piquantes!

Ce n'est plus cet ancien couvent, tissu de petites cellules, et où des voleurs à longue barbe jurent et fument à la place de jolies nonnes qui auraient rêvé d'amour et prié;

Ce n'est plus le bâtiment où Béranger, Cauchois-Lemaire, Lapelouze, Chatelain, Bert, Fontan, Magalon, Achille Roche, Dubois, Barthélemy, et plusieurs autres que j'oublie sans le vouloir, ont expié des ouvrages, ou puissants de génie, ou forts de conscience, de talent et d'opposition hardie et ferme;

Alors les politiques n'avaient qu'un corridor réservé pour eux. Depuis juillet, il a fallu une maison entière, car l'humanité est en progrès; elle regorge déjà: nous allons bien!

Cette maison s'appelle le pavillon politique: elle a sa cour, ses grilles, son guichet, son parloir, son directeur et sa façade.

Horrible façade! car la maison tout entière lui a été sacrifiée; — grâce à la façade, vous trouvez ici des chambres qui ont dix pieds de haut, et des chambres qui en ont cinq à peine; vous avez des cachots au troisième étage et des places publiques au premier. Et cela s'explique: on bâtit d'ordinaire les maisons pour la commodité de ceux qui les habitent. Mais une prison

n'est faite que pour le bon plaisir de l'architecte, qui arrange ses lucarnes et ses grilles au profit de l'art!... Sainte-Pélagie a donc été construit pour être vu de dehors...

O passants, soyez satisfaits! et n'entrez pas, je vous en prie!

Ici, rien n'est beau, je vous assure; quoique la maison soit jeune, elle n'est déjà plus fraîche, tant elle a servi!... Deux mois après juillet, Hubert et Thierry lui donnèrent le baptême du patriotisme, et depuis ce temps, qui pourrait compter tous ceux qui sont venus plonger leurs fronts dans ces eaux lustrales!

Cavaignac, Trélat, Raspail, Blanqui, Danton, Sambuc, Lennox, Philippon, Mané, Bascans, Thouret, Gervais, Duchâtelet, Delaunay, Galois, Kersausie, Sarrut, et tant d'autres au cœur généreux, aux veines brûlantes, les uns qu'on voulut compromettre dans je ne sais plus quelle conspiration de pluie et de boue, les autres, tour à tour pris et repris par le parquet, qui les accable sans les ébranler!

J'en cite peu, bien peu, vous le croirez sans peine, quand vous saurez que le grand régistre des écrous porte le chiffre de quatre cent cinquante *prévenus*, sans compter les condamnés, et tout cela depuis l'ère du 9 août. Il est vrai que le premier procès politique est du mois de septembre suivant, et la première incarcération du mois d'octobre.

*L'ordre de choses* n'a pas, comme on voit, perdu de temps.

A l'heure où j'écris, Sainte-Pélagie renferme cent vingt détenus politiques, et la maison n'avait guère été disposée que pour en contenir cent. Quelle imprévoyance! Aussi la Force et la Conciergerie sont obligées d'ouvrir leurs flancs. Les voleurs et les filous y mettent heureusement la meilleure grâce!

Quant à la population de Sainte-Pélagie, c'est le pêle-mêle de toutes les idées, l'entassement de toutes les opinions; c'est une espèce de pandémonium politique. La *Caricature* heurte la *Quotidienne;* le *Courrier de l'Europe* coudoie la *Révolution*; la *Gazette* pivote entre la *Tribune* et le *Courrier Français;* l'Ami du Peuple frôle le Suisse; le décoré de Juillet fume à côté du Garde-du-corps; les Chouans y rencontrent de vieux Soldats:

toutes les races, toutes les couleurs et tous les âges, toutes les langues . . . . . . . . . . .

C'est une Babel! c'est un camp d'amis et d'ennemis après une déroute! c'est un asile après la tempête à des corps qui ont toutes les formes! c'est singulier à voir comme une absurdité! c'est curieux comme une anomalie! Mais c'est triste comme un monstre!

Et tous ceux qui souffrent là sont-ils condamnés du moins!...

Plût à Dieu! car alors nous n'aurions à déplorer que la sévérité des juges, tandis qu'il faut accuser l'injustice odieuse de la loi! . . .

Combien de prisonniers en effet qui sont retenus et déclarés ensuite innocents! Combien pour lesquels l'instruction prouve qu'il n'y a lieu à suivre! Combien qu'on enferme cinq, six semaines, et qu'on relâche ensuite sans même les avoir interrogés!

Montez à ce pavillon à votre gauche, jusqu'au second étage; entrez dans ce corridor sur lequel sont ouverts trois grands dortoirs: ces écussons à fleurs de lys vous indiquent assez que vous êtes au milieu des carlistes. Presque tous ceux-là sont des Suisses!

Eh bien! il y a neuf mois qu'ils sont arrêtés! Aussi, voyez comme toutes ces figures sont jaunes, défaites, malades! Vous ne leur entendez répéter qu'un seul cri: *Quand serons-nous jugés?* Mais les jours s'écoulent; mais l'instruction ne se termine pas . . .

Alors la nostalgie les prend! Alors les souvenirs de temps meilleurs, puis les soucis, les rides sur des fronts encore jeunes, puis l'accablement, le dégoût, et enfin ces noires pensées de la mort qui arrivent d'abord comme filles du désespoir, et qui, à force de revenir au milieu de poignantes douleurs, vous apparaissent comme une consolation et vous sourient comme une espérance!

Un de ces Suisses, le pauvre Zanoff, avait été arrêté au mois de juillet 1831, bien loin de Paris. On lui fit faire deux cents lieues à pied et avec les menottes. Souvent, sur sa route, il entendait dire derrière lui: *C'est quelque grand voleur!* Et



tout son corps devenait froid de colère. Il arriva enfin, harassé, brisé. On le jeta sur la paille à la Conciergerie d'abord, puis à la Force… Il obtint pourtant, après six mois, d'être placé avec ses camarades à Sainte-Pélagie.

Zanoff avait une femme qu'il adorait, et un enfant tout jeune, dix-huit mois à-peine. Tant qu'il avait été libre, son travail avait suffi amplement à les nourrir. Il avait même fait quelques économies; mais l'enfant fut malade, bientôt la mère aussi, lui, en prison! . . . Tout fut dépensé! Comment faire?

Parmi les carlistes détenus à Sainte-Pélagie, un ancien garde-du-corps, M. de Laplain, paraissait surtout avoir la confiance de tous les Suisses. On l'avait impliqué dans le même complot! c'était une raison pour qu'il partageât souvent sa bourse avec ceux dont il partageait le malheur.

Zanoff avait reçu de lui quelque argent; mais il n'osait pas lui exposer de nouveau à quelle misère sa femme était réduite. Celle-ci dissimulait aussi son affreuse position. Elle avait sollicité de l'ouvrage partout; mais partout elle avait été repoussée. „*Les temps sont si durs!*" disait-elle; „*on ne trouve pas* „*d'ouvrage;* ou bien: *On voudrait que je me sépare de ce* „*pauvre enfant!*.... *Il mourrait sans moi!*" Et elle pleurait, et l'enfant pleurait aussi.... Zanoff se déchirait la poitrine.

Cette scène s'était plus d'une fois répétée au parloir . . . On a su tout après.

Chaque jour cette femme revenait, et le malheureux Suisse l'attendait pour partager avec elle le pain noir de la prison, et la nourriture dont il se privait pour sa famille. Mais cette abstinence le pâlissait; et sa femme, qui s'en aperçut, aimait mieux souffrir la faim. . . Lui, se désolait!

Tout cela était insupportable. Zanoff aborde M. de Laplain, et lui demande s'il espère que le jour du jugement arrivera bientôt. . . „Eh, mon Dieu! répondit-il, on vient encore de „retarder d'un mois! . . — Oh! il y a trop long-temps que „cela dure . . . je n'y tiendrai pas. . ." Puis, après un moment de silence, „Monsieur, reprit-il, si l'un d'entre nous mourait, „est-ce que notre parti abandonnerait sa femme et ses enfants?

„— Allons donc! . . . quelle pensée avez-vous là, Zanoff! Vous „savez bien que les hommes de cœur n'abandonnent jamais „leurs amis. . . Mais seriez-vous malade? — Beaucoup, capi„taine! — Eh bien! couchez-vous, reposez-vous, et dites-moi „ce dont vous avez besoin.“

Zanoff se coucha en effet. . . Il eut la fièvre toute la nuit. Le lendemain matin, à cinq heures, il fit appeler M. de Lapiain. Il était agité; il renouvela encore sa demande: „Si je mourais, „ma femme aurait-elle du pain? — Mais oui; soyez tranquille. „— Oh! je vous en réponds, dit-il alors d'un air ferme et „résolu... je suis tranquille.“

Deux heures après, le jour commençait, ses camarades sortaient de leur lit; Zanoff se dirige vers la planche sur laquelle étaient ses habits; il fouille, retire aussitôt un rasoir à large lame et se coupe la gorge. . . Ses camarades courent à lui... Il était nu, brandissait encore le rasoir: le premier coup n'avait pas bien porté; il s'en donne un second avec plus de force, et refait le mouvement pour se frapper une troisième fois. . . On le saisit, et, pour le désarmer, on est obligé de le jeter par terre. Il mordait alors ceux qui le retenaient: „Mais je veux mourir!“ leur disait-il. . .

Cependant le sang jaillissait de son cou ouvert à la profondeur de trois pouces. . . Le bruit se répand dans la prison; nous accourons tous. . . Zanoff se débattait sur le carreau; mais ses forces s'épuisaient. On le replace sur la toile grise-noire de son matelas. Un interne de la Pitié fait un premier pansement. La blessure était affreuse; mais pourtant la mort n'avait pas suivi immédiatement, il y avait une lueur d'espoir... Le malheureux prisonnier recevait de chacun des témoignages d'intérêt et des consolations. . . Il paraissait plus calme; pourtant une sourde agitation roidissait sa face et cavait ses yeux... A-peine le pansement est-il terminé, que Zanoff, recouvrant un peu de force, dégage ses bras retenus sous une couverture, et arrache le bandage et tout l'appareil. . . On fut obligé de le garder à vue et de lui mettre une camisole. Il parlait peu; pourtant il dit à son meilleur ami: „Enfermé ici, je ne peux

„pas travailler pour nourrir ma femme, ni mendier toujours de „l'argent; mais, moi mort, on aura pitié d'elle, c'est pour ça „que je me suis tué....“.

Voilà le peuple! Cherchez dans votre société abâtardie, blasée ossifiée d'égoïsme, une telle moralité et un tel dévoûment!

La femme de Zanoff se présenta à l'heure ordinaire. On lui dit que son mari était malade... Elle voulait entrer; elle se jette aux pieds de cet excellent docteur Bourgeoise, qui pleurait comme elle, et qui fut obligé de fuir pour ne pas céder.

Le malheureux suicidé souffrit encore quarante-huit heures; au bout de ce temps il expira.... Le spectacle de la mort est toujours triste; mais la mort, et cette mort, dans une prison, quelle froide horreur!... Carlistes et républicains visitèrent religieusement ce corps privé de vie. Tous sortaient de là animés de la même douleur, et, il faut le dire, pleins de la même colère.

Pourtant la haine des partis s'éteint auprès d'un cadavre!... C'est le propre des grandes calamités de la nature de nous replonger tous dans le gouffre commun de notre misère, de notre néant! Mais ce n'est pas du néant que la conscience; et jugez quelle fut la surprise de tous, quand on trouva sur la poitrine de Zanoff une fleur de lis d'or, débris d'un ancien drapeau, et d'une valeur considérable, que cet homme n'avait pas voulu vendre, même afin de venir au secours de sa femme, pour laquelle cependant il se donnait la mort...

Certes, on connaît nos sentiments, et l'on nous croira quand nous dirons que, tous, nous avons été vivement touchés d'une fidélité dont la pureté et la constance nous pénétrèrent d'autant plus que l'objet nous paraissait le mériter moins.

Zanoff n'a pas été la seule victime des arrestations préventives, et des détentions qui tuent avant le jugement.

Un homme appartenant à la même opinion, mais à une autre position sociale, M. Laurent de Saint-Julien, a contracté, dans la cour humide et noire de Sainte-Pélagie, la maladie de poitrine qui l'a emporté au bout de cinq jours... Il est vrai que,

douze heures avant sa mort, on lui fit la grâce de permettre qu'il fût transféré dans une maison de santé.

Vous le voyez, la prévention n'est pas seulement un marteau qui frappe: c'est aussi un poignard qui tue.

La plupart des malades sont aussi carlistes. Le carliste, sauf les exceptions naturelles, a les mœurs si peu faites à la solitude et au dénûment de la prison! il y est si novice! sa résignation est une douleur, son calme une souffrance. A part certains jours où il s'exalte de compagnie, il est silencieux et triste.

Mais descendez d'un étage.... Voyez-vous ce drapeau tricolore avec cette devise: LIBERTÉ OU LA MORT?... Vous êtes chez le patriote prolétaire, chez le prolétaire républicain.... Ici tout est changé, ce sont d'autres frontières, un autre ton, une langue opposée.

Le républicain est en possession, depuis seize ans, de retremper en prison son patriotisme. Il y trouve toutes les traditions de ses amis. Vif, brave, dévoué, sa vie est pure et légère: car rien n'y pèse, ni les fautes, ni la dépendance, ni la fortune; le mot de patrie l'enivre, celui de liberté le fait tressaillir. Parlez-lui politique, il est franc, énergique, audacieux, cassant. Il se confie en sa force; il ne connaît du passé que ses victoires ou celles de ses pères; il parle du présent comme d'une illusion; de l'avenir, comme de sa conquête.... Hier n'est presque plus; aujourd'hui, rien: c'est demain qui est tout....

Aussi, il chante, il fait sa propagande, il improvise sa constitution, il organise, il règle l'état, il lit le journal, il critique, il fume, il condamne, il boit, il absout, il dresse sa liste pour le Panthéon; il décide la paix ou la guerre, traite l'Europe du bout du pied. Sa famille, il l'aime: mais il la confond avec sa patrie: son existence est aventureuse, ondoyante, rayonnant partout; existence de bivouac ou de Bohémiens, mais toujours fixe et prête aux balles quand la liberté le veut; son bras est fort, son cœur incorruptible, et sa main, dure comme ses principes.

Il est tout dévoûment pour les autres; aussi sème-t-il le dévoûment autour de lui. L'un vous raconte qu'il n'a jamais voulu faire savoir à sa mère où il est; elle pourrait l'aider sans-

doute, mais elle mourrait de chagrin peut-être; son fils aime mieux manger moins, boire à-peine, et espérer beaucoup. — Un autre vous apprend qu'il était le neuvième enfant d'une pauvre veuve, laquelle mourut, et les laissa tous bien jeunes et dans un dénûment complet. Son oncle le charron, qui avait trois enfants pour sa part, adopta les neuf de sa sœur, et il en eut douze… Il n'y a que les gens de rien qui entendent ainsi la famille. — Un autre, bien jeune, m'avait frappé; je lui demandai son histoire. „J'avais arrivé pour la première fois à Paris, me „dit-il; ça vint alors en juillet… lorsqu'on se battit. C'était pour „la liberté, et mon père, qui est un ancien de l'autre révolution, „m'avait appris que, lorsqu'on fit le 10 août d'alors, il en était „un. Moi je dis, faut que je fasse comme mon père, faut que je „me batte; et depuis, quand l'émeute revenait, j'y allais encore, „parce que nous ne sommes pas contents; ils m'ont empoigné. „— Mais, lui dis-je, l'émeute n'est pas une révolution. — Dam, „répondit-il, j'étais des premiers en juillet, et ça avait commencé „quasi tout d' même. — Est-ce que tu crois à une autre révo-„lution? — Eh! eh!…“

Mais entre ceux-là, un des meilleurs, un des plus braves, était un ouvrier imprimeur, nommé Lebon. C'était la probité de cœur la plus noble, le caractère le plus digne, le plus délicat et le plus fier. Chacun l'aimait. On lui avait offert de sortir, pourvu qu'il promît de fuir les groupes. „Quand je suis dehors, „répondit-il, je ne demande que du travail; quand je suis dedans, „je ne demande que justice.“

Lebon avait une femme jeune, jolie, proprette, dont la bonté adoucissait encore les traits. Elle n'était pas venue depuis huit jours; il paraissait absorbé; il apprit qu'à soixante heures de distance il avait perdu un enfant, et que sa femme lui en avait donné un autre. Le lendemain, la nouvelle accouchée était au parloir; elle était venue à pied, par un temps froid, apporter elle-même le nouveau-né: on l'avait prise pour la nourrice. Il y avait là de quoi tuer cent petites-maîtresses. La femme du prolétaire est plus forte. *La mère et l'enfant se portent bien.*

J'ai parlé des femmes: il est impossible qu'elles n'occupent

pas toujours une grande place partout où il faut prendre sa part d'un sacrifice, d'une douleur, d'une infortune; partout où il faut relever un courage qui fléchit, soutenir un cœur tombant, réchauffer une ame éteinte.

Il en vient à Sainte-Pélagie de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les costumes; des mères, des femmes, des filles, des sœurs, des amies!... élégantes, simples, négligées, gentilles, bonnes, laides, gaies, tristes; elles passent vite, regardant à-peine; carlistes ou républicaines, prolétaires ou aristocrates...

Car il y a aussi à Sainte-Pélagie un pavillon réservé à l'aristocratie. Ces aristocrates sont des condamnés politiques; c'est-à-dire, pour la plupart, des écrivains, des journalistes, M. Bascans ou M. Genoude, M. Thouret ou M. Leduc, M. Lapelouze ou M. de Brian. Le pavillon aristocratique a aussi ses mœurs à part; il s'y conserve un peu d'étiquette, le temps s'y traîne plus lentement, la vie y est moins bruyante et l'escalier plus propre.

Cependant on y fait de la musique, on y reçoit ses amis, on s'y réunit, on y cause, on y rit même parfois...

Comment en serait-il autrement? Grandville et Forest y viennent souvent; et, là, se trouve aussi ce Juvénal de Philippon qui inventa la caricature.

Le jour où Philippon est entré, nous avons ri; Philippon et Thouret prisonniers inamovibles ont une gaîté plus inamovible encore. — Philippon et Thouret avaient un ménage... celui de Thouret très-légitime; celui de Philippon... je vais vous dire, si vous voulez. —

Tous les jours montait chez lui une jeune femme brune et vive, mais excellente, avec une petite fille de cinq ans. Je crus que c'était sa femme, je crus que la petite était sa fille. Il n'en était rien, Philippon m'expliqua tout.

A l'époque où il était à Lyon, il connut Agathe, Agathe qui avait seize ans, qui était piquante comme nos filles du midi, qui avait, comme elles, le cœur si franc, si bon, et la tête si prompte.

Je ne sais combien de roués, jeunes et vieux, menaçaient

son innocence. Philippon voulut la préserver de très-bonne foi, il gagna sa confiance, il l'aima, il la respecta même long-temps... Mais il avait vingt ans... elle en avait seize à-peine!... D'ailleurs, elle avait perdu sa mère, et son père, *licencié de la Loire*, l'avait retrouvée déjà grande, déjà jolie, si jolie, hélas! qu'un autre amour que l'amour paternel s'était emparé d'une tête affaiblie par les blessures qu'elle portait, tête malade, égarée, presque perdue. Agathe n'avait donc pas dans sa maison un appui; elle demandait à Philippon de la sauver de tout ce qui l'entourait... Philippon la sauva, il la sauva beaucoup... trop peut-être, car la nécessité d'un avenir à préparer, d'un état d'artiste à se faire, força le jeune homme à voyager. Agathe lui était toujours chère... mais les voyages offrent tant de distractions!...

De son côté, Agathe, après avoir beaucoup pleuré, se consola, les séductions l'entourèrent, un jeune homme, surtout, suivait ses pas depuis long-temps, un jeune homme assez agréable de figure, riche, et très-amoureux!... Le temps s'écoulait... trois ans s'étaient passés... Il redoubla de constance, d'hommages; il offrit sa main; il réussit trop tôt, il fut heureux, il devint père...

Alors Philippon revint à Lyon, et deux jours après son arrivée, une femme se précipite à ses pieds en pleine place publique; elle lui demande pardon; elle pleure, elle s'accuse, elle l'accuse. La scène fit grand bruit, mais la position était changée, les devoirs l'étaient aussi; Philippon repartit pour Paris; Agathe attendait le jour de son mariage avec le père de son enfant.

Mais la famille du jeune homme songeait à augmenter par une alliance opulente une fortune déjà considérable. La cupidité est hydropique. D'abord on néglige Agathe; bientôt on la délaisse, son père devient complètement fou, sa petite fille tombe malade.

Elle apprend alors qu'un autre mariage est préparé, et qu'elle est trahie.

Pendant plusieurs jours elle dévore sa douleur, sa petite fille se rétablit un peu. Un soir, elle se dirige vers la maison de l'homme qui l'abandonne, elle l'attend à sa porte extérieure jusqu'à minuit: bientôt il monte sans la voir; elle le suit au quatrième étage où était son appartement; elle n'ose plus entrer,

le cœur lui manque. Mais le jeune homme était avec son cousin, et tous deux, ils riaient d'elle...

Elle ouvre brusquement la porte de cette chambre: „Je „viens vous recommander votre fille, dit-elle: quant à mon père, „il n'a besoin ni de moi, ni de vous, il est mort hier, et moi „que vous trahissez, je ne supporterai pas la honte qui m'at- „tend.“

Alors elle court vers la croisée et se précipite.

La fenêtre donnait sur une ruelle derrière laquelle était un bras de la Saône, et sur ce petit canal, quelques planches.

On croyait la trouver morte... un miracle, une combinaison inouïe, fit qu'elle tomba sur une de ces planches qui amortit la chute... on devine cependant dans quel état on la releva.

Eh bien, cet accident qui avait paru faire une grande impression sur ce jeune homme, ne le ramena pas à de meilleurs sentiments. Il crut pouvoir tout racheter avec un peu d'or... mais il ne voulait pas donner un nom à sa fille, et Agathe refusa tout.

Philippon apprit à Paris cette tragique histoire. Un jour il voit entrer chez lui cette pauvre Agathe avec sa fille, il est bientôt informé qu'elle manque de tout, et frémit, en songeant où peut la conduire son désespoir.

Il va la chercher et lui dit: „C'est moi qui t'ai le premier „entraînée dans cette voie malheureuse; c'est moi qui dois venir „à ton aide. Tu as un enfant dont le père s'est indignement „conduit; j'adopte cet enfant: je travaillerai pour elle. Quant à „toi, si tu veux partager ma vie, je serai trop heureux de te „faire oublier les torts que j'ai pu avoir envers ta jeunesse.“

Depuis ce moment la petite fille d'Agathe appelle Philippon son père; Agathe est enchaînée à lui par un amour qui n'avait jamais été effacé, et que la reconnaissance rend plus vif encore.

Dans l'autre pavillon les deux partis se placent parallèlement, gardant leur distance, et frémissant à la seule pensée d'une alliance possible entre leurs opinions.

Dans celui-ci, les scrupules sont moins grands, les lignes

plus obliques, on ne se confond pas, mais on n'affecte pas l'isolement.

Il en résulte quelquefois des rencontres assez bizarres.

Un jour, par exemple, que j'étais descendu chez le docteur Gervais, M. de Laplain, dont j'ai déjà parlé, vint le voir, et m'adressant la parole: „Monsieur, me dit-il, puisque vous êtes „rédacteur de la *Tribune*, pourriez-vous, je vous prie, me dire „quel est l'auteur malencontreux de cet article qui m'a fait arrêter?" Il montra alors le numéro du 9 juillet 1831, signé de ces initiales: A M. — „Hélas, monsieur, lui dis-je, vous „avez le coupable devant les yeux. — Oh!... — Oui, mais ce „qui doit un peu réparer ma faute, c'est que par suite de ces „dix lignes placées à la fin de ce même article, je suis condamné „à six mois de prison et à 3,000 francs d'amende. — Quoi! „vous, monsieur? — Oui, monsieur. — Et pour cet article „qui nous a fait arrêter en Vendée? — Pour ce même article. „Vous allez faire six mois? — Six mois entiers. Il y en a „déjà juste six aujourd'hui que je suis en prévention. — En „vérité?... — Oh! monsieur, convenez que vous avez eu bien „tort. — C'est selon, monsieur. — Mais enfin, vous le voyez, „votre présence ici est bien la preuve qu'il y a une providence! „— Eh! pas du tout, c'est la preuve qu'il y a un *juste milieu!*"

Cette preuve, au reste, est partout à Sainte-Pélagie. Mais une chose non moins bizarre, c'est que les carlistes eux-mêmes empruntent quelquefois à Béranger leurs consolations et les charmes de leur solitude: l'un mutilant quelque peu de beaux vers, chantait un jour:

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Même en prison, j'aiguiserai mes chants!
Car de grandeur la France dépouillée
Courbe son front sous le joug des méchants.

Un autre prenant au sérieux une chanson ironique du même poète, faite aussi à Sainte-Pélagie, fredonnait souvent:

Plus de vaines louanges
Pour cette déité
Qui laisse en de vieux langes

Le monde emmaillotté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté.

De son arbre civique
Que vous est-il resté?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté!...
Fi de la liberté!
A bas la liberté.

Et les républicains, prolétaires ou non, chantent aussi du Béranger: bien souvent ils répètent ces vers qui semblent créés pour cette existence toute d'abnégation, d'indifférence ou de mépris du présent qu'ils se sont faite:

Nos premiers pas sont dégagés
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Oui, croyez-en notre gaîté,
*Le bonheur, c'est la liberté!*

Mais ce ne sont là que des distractions de petit comité, et des fredons sans importance.

Il y a un autre chant plus grave pour nous.

Quand la nuit est tombée, quand approche l'heure où les grosses portes vont séparer les prisonniers, où les verrous épais vont empêcher les communications, quand déjà les voleurs, dont les cellules donnent sur notre cour, montrent à travers les barreaux de fer leurs têtes pâles, fatiguées, immobiles, à la morne lueur du réverbère, alors c'est pour tous les républicains un moment solennel et religieux:

*La prière du soir!...*

L'usage s'en introduisit quelque temps après la révolution de juillet. La tradition le conserve puissant et vénéré.

A cette heure, les prolétaires détachent respectueusement le drapeau tricolore, l'accompagnent dans la cour, et se placent en cercle autour de lui. Tous les républicains descendent; réunis par la religion de l'égalité, et venant avec joie lui rendre hommage, tous placés au hasard; s'animant au souvenir d'un autre temps, et répétant en chœur les inspirations de nos poètes révolutionnaires.

Un des assistants entonne le *Chant du départ*, bientôt toutes les voix s'élèvent de concert pour en répéter le refrain. On passe ensuite à d'autres hymnes de liberté: qu'elles paraissent nobles, élevées, sublimes! Le patriotisme s'échauffe, le cœur s'anime et se passionne, l'ame s'élève... rien ne trouble cet enthousiasme!

Toutes ces voix fortes et mâles, ce silence, ces lieux, cette liberté vantée, exaltée, cette présence des trois couleurs, tous ces hommes dont la foi déborde, dont la conviction accentue la parole, et rend les vœux si fermes et si vibrants; tout cela forme une solennité touchante, une espèce de fête où l'espérance dresse l'autel, un culte où chacun apporte son corps pour sacrifice!

C'est beau! c'est grand!

Puis vient *la Parisienne*, dont on supprime quelques vers.

Quand on arrive à ce couplet: *Tambour du convoi de nos frères*, tout le monde se découvre. Le mouvement se ralentit, la douleur, et une douleur vraie, profonde, adoucit et attriste la voix... car de ceux qui chantent là, combien dont les frères sont morts en juillet! Combien dont les palpitations se pressent, et dont la voix se brise quand on rappelle ces trois grands jours, et ces tombeaux délaissés, et cette gloire éteinte, et ce soleil refroidi, et ces espérances si brusquement refoulées!

Puis la *Marseillaise!* et la dernière strophe:

Amour sacré de la patrie,
Arme, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie!!

Tout cela se chante gravement, du fond de l'ame, et tout le monde est à genoux!

Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs, puis on se relève, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et, bientôt, on entend au bas de chaque pavillon une grosse voix s'écrier avec force: LA FERMETURE!! Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi.

ARMAND MARRAST.

# L'APPRENTI JOURNALISTE.

Dans ces temps de révolution où les journaux ont tant d'influence sur les esprits, je crois utile de raconter naïvement au public comment, épris de la littérature, je me fis auteur par circonstance et apprenti journaliste par nécessité. Les évènements de ma vie n'ayant rien de romanesque, je n'ai pas besoin d'avertir mon lecteur que mon récit ne contiendra que la plus exacte vérité.

On me nomme Alfred de R***, et je dois la naissance à un juge de la ville de B..., qui, à sa mort, me laissa quelque fortune. Parvenu à ma majorité, ennuyé de la vie monotone que je passais dans ma petite ville, je pris la résolution, malgré les remontrances de ma mère et de tous mes parents, de venir habiter Paris. Convaincu de plus par les éloges de mes amis, par les prix nombreux que j'avais remportés au collège, que je devais être un jour un homme célèbre, et qu'il ne me manquait qu'un grand théâtre pour me faire connaître, j'arrangeai mes affaires ou plutôt je les dérangeai par le désir que j'avais de jouer un grand rôle dans le monde. Je vendis donc mes terres, et après avoir assuré le sort de ma mère d'une manière conforme à ses désirs, je pris la route de la capitale. Je me croyais très-riche, et je l'étais en effet; riche de mon bien

d'abord, puis encore des connaissances que j'avais acquises, et d'un fonds d'amour-propre qui surpassait à lui seul toutes mes autres propriétés.

Je n'ai pas besoin de dire qu'en arrivant à Paris je m'établis sur un pied, qui convenait non à ma fortune, mais à la grande idée que j'avais de moi-même. En meublant un joli appartement, en me faisant traîner dans un élégant cabriolet que je croyais indispensable à mon importance future, je ne fis aucune réflexion sur l'avenir, je me croyais certain de trouver dans la ressource de mes talents les moyens de soutenir et même d'augmenter mon train. Avant de songer à les employer, je voulus prendre connaissance du nouveau théâtre sur lequel j'allais me produire, et je visitai, comme de raison, tous les lieux publics où les heureux du jour doivent se rencontrer.

D'après les idées que je m'étais faites de Paris, il m'arriva ce qui arrive toujours à tous les gens de province qui débarquent; rien ne me parut digne de mon admiration... excepté les danseuses de l'Opéra. Comme avant de songer à entrer dans la carrière qu'on se propose de parcourir, on est bien aise d'essayer ses forces dans une région moins élevée que celle à laquelle on prétend parvenir, je fis la connaissance de quelques jeunes gens qui contribuèrent beaucoup à me débarrasser de certains préjugés provinciaux qui nuisaient beaucoup au développement de mes belles qualités. Guidé par mes nouveaux amis, j'appris à employer mon temps avec cette promptitude épicurienne, qui ferait croire que toute notre vie n'est composée que de quelques années. Introduit, je ne sais comment, dans une société plus aimable que sévère, qui réunissait au charme des arts tous les agréments de l'esprit, je m'y fis un nom par ma gaîté et quelques brillantes réparties. C'est ainsi que je parvins à pénétrer dans le sanctuaire de plusieurs théâtres; j'avais ma voix au sanhédrin comique, tous les auteurs étaient mes amis, et souvent à ma table, après le vin de Champagne, ils me trouvaient des idées dignes d'être transmises à la postérité. A mes joyeux propos, à mes vers improvisés, à ma mémoire foudroyante, ils prédisaient que j'étais destiné à devenir l'homme

du siècle; ils stimulaient mon indifférence, ils accusaient ma paresse, ils juraient par tous les dieux de notre temps, par Molière et Shakespeare, que je dérobais les plus vives jouissances à mes contemporains, et ma gloire à la postérité, en n'ouvrant pas un cratère à ce volcan, qui bouillonnait dans mon cerveau.

Tous mes amis étaient de si bons amis! ils avaient tant de plaisir à dîner chez moi afin de m'encourager à entrer dans la carrière des lettres, que je crus devoir, pour m'initier davantage dans les mystères de l'art dramatique, me lier d'une étroite amitié avec la seconde actrice de l'un de nos grands théâtres. Je ne vous parlerai pas, mon cher lecteur, de ses charmes, de son esprit; toutes ces dames sont toujours d'une perfection achevée aux yeux d'un amateur. Mais ce qui me charma le plus dans cette aimable personne, lorsque je fis cette heureuse connaissance, c'est cette idée qu'elle avait déjà de ma célébrité à venir. A-peine avais-je fait paraître dans les journaux et dans les revues quelques fragments de prose et de poésie, que l'on parlait déjà de mes futurs grands ouvrages. Comment cette jeune femme ne m'aurait-elle pas charmé dès le premier coup-d'œil? c'est par elle que j'appris que j'étais un grand auteur, que mes bons mots, mes épigrammes légères, mes calembours malins circulaient dans les coulisses. Une auréole de gloire m'environnait, et je l'ignorais; et pas un de ses rayons n'était encore venu frapper mes yeux. Cette fois pourtant, je ne pouvais plus douter du sort glorieux qui m'était réservé. Puisque tout me parlait d'un brillant avenir, ne devais-je donc pas abandonner l'autre avenir provincial, qui se bornait à obtenir un emploi dans l'administration, pour débuter sur la scène du monde par le premier pas d'un grand homme?

Je dis donc adieu à tous les anciens amis de mon père qui pouvaient m'être utiles. L'un de mes jeunes compatriotes, que ses talents avaient porté au rang de conseiller d'état, et qui me montrait le plus vif intérêt, fut délaissé par moi de la manière la moins polie. Je me concentrai dans le cercle étroit de mes aimables artistes; et, afin de mieux me pénétrer des



connaissances du théâtre, je me chargeai des frais du ménage de ma Thalie du second ordre, de la tendre admiratrice des ouvrages que je n'avais point encore faits.

Comme j'étais certain d'avance de devenir un homme célèbre, je ne me pressais pas trop de travailler; je me contentais de jeter sur le papier quelques idées destinées à une comédie qui devait, en me portant d'un seul élan au sommet du Pinde, faire également la réputation de ma bien-aimée. Car je dois convenir que si ma belle amie l'emportait sur sa rivale par la jeunesse et la beauté, elle était bien loin de l'égaler par le talent; cette rivale faisait son désespoir. Quoi qu'il en soit, les muses et l'amour occupaient doucement ma vie, et si elle n'était pas tout-à-fait régulière, au moins était-elle bien remplie.

J'avais enfin terminé l'immortel ouvrage que l'on attendait de moi avec tant d'impatience; les fragments que j'en débitais aux comédiens, vers la fin des excellents dîners que je leur donnais fréquemment, les mettaient en extase. Jamais vers ne leur avaient paru plus énergiques ou plus comiques; et leurs éloges que je devais croire bien mérités, me faisaient goûter par avance toute l'ivresse d'un prochain succès; enfin le grand jour de la lecture arriva. Tous les acteurs se réunirent pour m'entendre, et je me présentai devant eux avec cette confiance que donne la certitude d'une réception faite par enthousiasme.

En entrant, je parcourus des yeux le cercle brillant qui devait m'écouter; je dis brillant, car il me semblait que toutes les dames du théâtre s'étaient mises en frais de négligés les plus charmants pour me faire honneur. Toutes les figures des personnes qui composaient le comique aréopage avaient un air radieux. On pouvait les comparer à des convives gourmands qui, connaissant d'avance le grand talent du cuisinier de leur amphitryon, n'attendent que le moment de se mettre à table, pour jouir de tout le plaisir d'un repas délicat.

A l'instant où je me disposais à prendre la place qui m'était destinée, chacun des acteurs me dit une chose aimable sur le talent qu'ils me connaissaient déjà, les dames m'adressaient d'agréables minauderies, tandis que ma princesse affectait un

air d'autant plus triomphant, que sa rivale jetait sur elle des regards dédaigneux. Afin de me rendre ma lecture moins fatigante, plusieurs de ces messieurs et de ces dames s'empressaient auprès de moi; l'un me disposait mon siège de façon à n'être pas dans mon jour; l'autre arrangeait mon manuscrit sur le pupitre, tandis qu'une jolie main agitait des morceaux de sucre dans l'eau qui devait rafraîchir mes lèvres desséchées: enfin ce n'était autour de moi que légers services, que petits soins, que preuves de bienveillance.

Je commençai ma lecture, et le silence succéda bientôt à cette douce agitation qui avait tant de charmes pour moi. Mon premier acte ne parut pas leur faire une grande impression; et je m'aperçus bien que ce n'était point une erreur de ma part, à ce mot que dit ma bien-aimée qui répondait à quelques chuchotements: „*Mais, messieurs, un premier acte n'est jamais qu'une exposition.*" Un peu découragé, je commençai le deuxième acte. A quelques traits assez piquants et qui furent sentis, je repris courage; mais bientôt le froid gagna l'assemblée, et vers le milieu d'une grande tirade que je croyais superbe, j'entendis un long bâillement, qui me prouva trop que tout le monde n'était pas de mon avis. Cependant je réunis toutes mes forces pour leur faire sentir les beautés de mon troisième acte; mais j'avais beau crier, gesticuler, suer dans mon harnais, certain bruit sourd venait troubler ma lecture, et les mots: *Oh! que c'est long! que c'est insipide! je n'y comprends rien,* m'arrivaient de tous les côtés. Et puis, les femmes qui s'amusaient à se faire des niches! L'une faisait une grimace à sa camarade, l'autre tirait la queue du petit chien de sa voisine pour le faire aboyer; enfin, tout-à-fait démonté par la gentillesse des dames et la distraction impertinente des hommes, je portai les yeux devant moi. Que vis-je alors? La figure ironiquement riante de la grande coquette qui m'annonçait, par son regard malin, et son triomphe et mon malheur... Irrité contre elle, contre moi, contre tout le monde, je m'écriai: *Il est malheureux, messieurs, que cet ouvrage ne vous plaise pas, car c'est du Térence tout pur...* — „Monsieur, me dit le premier acteur avec une gra-

vité théâtrale, nous trouvons beaucoup de mérite dans votre comédie, nous rendons justice à votre talent; mais le temps de Térence est passé. Le public en est venu à ne plus s'amuser d'une plaisanterie fine, d'une scène filée avec art. Il lui faut maintenant des situations fortes, des mots plus grotesques que comiques, des tableaux plus érotiques que gracieux; il lui faut enfin tout autre chose que votre ouvrage. C'est pourquoi, comme à notre ami, comme à l'un des soutiens futurs de la scène, nous vous conseillons de céder au goût du temps, d'imiter nos maîtres modernes, en exploitant l'histoire depuis les rois jusqu'aux bourreaux.“ — Cela dit, il me fit une profonde révérence: ce qui fut le signal du départ pour tous ses camarades. Je n'étais pas encore revenu de l'étonnement que m'avait causé l'abandon de tous mes bons amis; je ne comprenais point que la salle se trouvât vide, et qu'il ne restât près de moi que ma jeune Thalie, qui m'offrit plutôt le visage d'une femme irritée que celui d'une tendre consolatrice.

De retour à la maison, ma compatissante amie, loin de dissiper ma tristesse, me chercha querelle sur des bagatelles. Je crus voir qu'elle désirait augmenter ma mauvaise humeur, ce qui me détermina à la quitter assez brusquement.

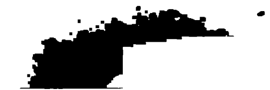
Rentré chez moi, je fis de sages réflexions sur ma jeune princesse. Son changement m'avait frappé, et je craignais avec raison que sa passion pour les bons rôles ne me coûtât une grande partie de son amour. C'est ce que je voulus savoir dès le lendemain matin en allant lui rendre visite. Mais quel fut mon étonnement! elle me reçut avec tous les dehors de la plus sincère amitié. Nous déjeunâmes ensemble, et après le déjeuné, elle ne craignit plus de me parler de mon aventure de la veille. Elle me dit que, pendant ma lecture, sa situation était devenue bien pénible par l'air triomphant de sa rivale. Elle m'assura en avoir versé des larmes de dépit. Puis, après tous ces détails qui ne faisaient que rouvrir mes blessures, elle me fit des questions sur ma famille. Elle me parla de la douleur de ma mère quand elle saurait que je m'étais dérangé du chemin que mes parents m'avaient tracé. „N'espérez pas, me dit-elle, pou-

voir réussir dans une carrière d'où la nature semble vous repousser: il faut, pour faire une comédie, une connaissance du monde que vous n'avez point. Cette carrière, d'ailleurs, n'offre aucune perspective pour la fortune; et quand bien même, après beaucoup d'efforts, vous parviendriez un jour à obtenir une espèce de succès, quel avantage pourriez-vous en retirer? A quoi peut mener un de ces succès comme on en voit tant? Si votre pièce n'annonce point un assez grand talent pour effrayer vos confrères, ils vous en laisseront jouir tranquillement; mais les comédiens, après quelques représentations, vous prouveront, en l'abandonnant, qu'elle n'est d'aucune valeur à leurs yeux. Si, au contraire, votre ouvrage attire la foule et vous promet une fortune, les journaux se déchaîneront contre votre triomphe et empoisonneront votre vie de tous les tourments d'une injuste et maligne critique. Non, mon ami, ajouta-t-elle en me prenant la main, il faut abandonner dès aujourd'hui une route qui ne vous conduirait qu'à la honte et à la misère; il faut rentrer dans cette vie bourgeoise si douce et si estimable. Ah! combien je regrette d'avoir contribué, pour ma part, à vous en faire sortir! mais il n'est jamais trop tard de revenir à la raison. Laissez donc là pour jamais le théâtre et les actrices, reprenez le cours des études sérieuses que vous aviez commencées avant de me connaître, et devenez un jour, par vos talents administratifs et de nobles vertus, un père de famille honorable, un citoyen utile à votre patrie.“

J'avais été si étonné de son langage ridiculement solennel et de sa morale si imprévue, que je n'avais pas même songé à l'interrompre; mais quand je vis qu'elle ne m'adressait cet admirable verbiage que pour me dire en résultat qu'elle me quittait, il m'échappa tout-à-coup un grand éclat de rire qui parut la déconcerter.

„Eh quoi! ma chère amie, lui dis-je, faut-il tant de façon pour me prévenir que vous me donnez mon congé. Eh pardieu! je l'accepte de bon cœur. S'il faut vous dire même toute la vérité, je m'étais déjà aperçu à l'état de mes finances que notre rupture devenait indispensable. Si, à l'instant de notre séparation,





vous m'avez régalé, avec toute la dignité qui vous convient si bien, d'un sermon admirable, vous conviendrez du moins que votre éloquence n'est pas à bon marché. Car la morale que vous me débitez si à propos me coûte, soit dit sans faire un reproche, une trentaine de mille francs. Je sens que, dans votre intérêt, ce congé m'est bien dû. Je sais que vous ne tenez point à l'argent, que vous n'avez qu'un but, que ce but est la gloire; mais comme vous ne pouvez y parvenir qu'en vous faisant connaître du public dans un nouvel ouvrage, vous me congédiez, moi, l'auteur malheureux, pour ouvrir la lice à tous les hommes de lettres. Eh bien, soit; qu'ils viennent au même prix briguer votre conquête, je leur laisse le champ libre, en vous adressant un éternel adieu..." Cela dit, je lui tirai ma révérence. Je ne me trompai point dans mes conjectures: huit jours après avoir quitté ma belle, j'appris que j'avais pour successeur un auteur de mélodrame, qui lui avait fait accepter tout à la fois un rôle dans sa pièce et l'hommage de son cœur.

Je ne vous raconterai pas, mon cher lecteur, de combien de folies du même genre fut suivie cette première liaison. Jeté dans un monde plus amusant que sage, je prouvai, par mon expérience, qu'une fois lancé sur la pente d'un précipice, il est bien difficile de s'arrêter. Que vous dirai-je enfin, il me manquait un vice, et je ne tardai pas à le connaître dans toute son effroyable horreur. Je veux parler du jeu. Cette passion s'empara de moi avec plus de force encore que celle du théâtre Je payai de toute ma fortune mon initiation dans la nouvelle société que je m'étais formée. Prêt à céder au désespoir de me voir ruiné, trop fier pour recourir à la bourse de mes amis, je fus sur le point d'attenter à mes jours. Cependant, en repassant les évènements de ma vie, je vis que si j'avais eu le malheur de me ruiner comme un sot, au moins aucune action déshonorante ne pouvait m'être imputée. Je songeai que si j'étais devenu pauvre par ma faute, je pouvais retrouver une nouvelle fortune dans mes talents. C'est alors que je conçus le grand projet de composer un roman et d'y peindre nos mœurs.

Encouragé par cette idée, je réunis les débris de ma fortune,



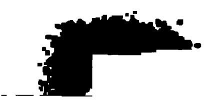
hélas! bien peu considérables, et je m'établis dans une petite rue, au sixième étage. Là, je m'occupai avec ardeur de mon roman, et, grâces aux idées riantes ou passionnées que me fournissait mon imagination, les heures du jour, si longues autrefois, même au temps de mon opulence, passaient avec une extrême rapidité. C'est tout au plus si, provoqué par la nécessité de reprendre des forces, je pouvais me décider à quitter ma chambre pour aller dévorer dans la gargote voisine un modeste repas. Enfin, après six mois d'un travail suivi, je dirai même d'un plaisir qui n'est connu que des gens de lettres, je portai chez un écrivain public, qui déjà m'avait fait quelques copies, le roman qui devait réparer mes fautes et devenir pour moi une source de gloire et de fortune.

Ah! mon cher lecteur, que cette fois je fus encore trompé dans mon espérance! Plusieurs libraires lurent mon ouvrage et tous le refusèrent. Ils trouvaient que mon roman n'était point écrit pour des hommes forts; qu'il ne pourrait leur inspirer ces sensations vives qu'ils vont chercher à notre moderne théâtre, ces sensations indispensables à de jeunes hommes qui veulent marcher sur les traces de Bonaparte et de Robespierre.

Que pouvais-je répondre à ces honnêtes libraires? Il fallait leur former des destructeurs de l'espèce humaine, et moi j'apprenais à nos jeunes gens à ne pas s'écarter des règles du devoir, à ne pas tromper l'innocence, à respecter l'hymen, et à n'espérer pour récompense à tous ces sacrifices vertueux que l'estime de soi-même.

Le dernier chagrin qui venait de me frapper ne me porta cependant point au désespoir, mais il me causa un tel abattement, qu'il aurait eu pour moi le même résultat; car, si je ne me donnais pas la mort, je devais m'attendre à mourir, dans mon galetas, de misère et de honte. Cependant un hasard vint retarder encore ma triste fin. Le maître écrivain, à qui je devais le prix des copies de mes ouvrages, vint réclamer son juste salaire. Ne pouvant le payer dans le moment, je lui fis part de ma situation, et je lui offris comme indemnité de travailler pour lui, de rédiger les lettres et les mémoires qu'on viendrait





lui demander. Il accepta ma proposition, et, grâces au talent que j'avais en calligraphie, talent dont j'avais dédaigné d'user pour moi, je trouvai une existence dans l'exercice de ma plume, car cet honnête écrivain ne voulut retenir qu'une petite partie de mon salaire pour acquitter mes dettes passées.

Cette ressource qui suffisait à mes premiers besoins, s'augmenta peu-à-peu par mon assiduité à remplir mes devoirs. Certes, j'étais bien loin d'être heureux: mais enfin, quelque modeste que fût mon traitement, je trouvais une consolation à ne le devoir qu'à moi-même, et je sentis, pour la première fois de ma vie, que le pain qu'on doit à son travail n'est jamais amer.

Un jour, en sortant de mon bureau, par distraction, je traversai le Palais-Royal que j'avais toujours le soin d'éviter par la crainte d'y rencontrer quelques-unes de mes brillantes connaissances. L'amour-propre me les faisait fuir. Ma parure plus que simple leur eût trop fait connaître ma triste situation: une cravate noire mise si artistement qu'elle pouvait faire croire qu'il n'était plus de mode de porter du linge, un chapeau que l'absence d'un parapluie avait tout-à-fait déformé, un pantalon et un habit que l'habitude que nous avions d'être tous les jours ensemble avait considérablement fatigués, formaient toute ma parure. Aussi, lorsque j'étais forcé de traverser un lieu public, c'était vraiment un supplice pour moi: „Que vais-je devenir, me disais-je, quelle rougeur ne viendra pas couvrir mon front, si j'ai le malheur d'être aperçu par ceux à qui je donnais le ton par l'élégance de mes habits, par le goût de mon cabriolet, si je suis vu de ces hommes que j'ai cent fois enivrés des vins les plus exquis, et qui, au milieu des festins que je leur prodiguais sans nécessité, se déclaraient mes amis à la vie et à la mort?... Oh! que j'aille maintenant réclamer leur amitié!... Un salut froid et un regard de pitié seraient le prix de mon humiliation... Non, non, mourir de faim près d'une borne plutôt que d'implorer l'assistance de ces égoïstes qui forment ce qu'on appelle le monde.“ Tout en marchant le long d'une galerie du Palais-Royal, je faisais ces tristes réflexions, quand tout-à-coup, à vingt pas de distance, je



reconnus l'un des intimes amis que m'avait procurés ma fortune passée: il se nommait Édouard de V***. En le retrouvant, je me troublai. Pour éviter qu'il ne me vît, j'entrai dans le jardin et me cachai derrière un pilier. Je croyais lui avoir échappé et je m'en réjouissais, quand j'entendis une voix qui me disait: „Eh, pourquoi donc, Alfred, me fuis-tu de la sorte? Moi, je cours tout Paris pour te rencontrer. Ah! je devine, c'est par orgueil, c'est parce que ta garde-robe se trouve en mauvais état. En effet, ajouta-t-il en me regardant des pieds à la tête, je vois que tu n'as pas crédit chez ton tailleur; cela m'étonne, car c'est la meilleure pâte de fripon.... mais nous remédierons à cela. Et dis-moi, que fais-tu maintenant?

— Eh bien! puisque tu veux le savoir absolument, je gagne un petit écu par jour à faire des écritures.

— Je ne m'étonne pas maintenant de te voir en si triste équipage; mais il m'est réservé de changer ta fortune comme j'ai changé la mienne.

— Elle me semble en effet bien différente de ce qu'elle était autrefois; cette élégance dans tes habits et dans tes manières, un certain air qui sent l'opulence... Aurais-tu donc hérité de quelque vieille tante? aurais-tu gagné un terne à la loterie?

— Rien de tout cela, mon cher ami. Je me suis associé avec un capitaliste pour faire un journal. Il a fourni les fonds et moi l'esprit, et notre journal a pris à merveille. L'or pleut dans ma caisse, la considération le suit, les gens de lettres me caressent, les comédiens tremblent devant moi, les actrices me font la cour, les hommes d'état me saluent; enfin, je suis une puissance du jour qui, la verge haute, me fais redouter des petits et des grands. Il ne me manquait plus qu'un collaborateur capable de soutenir la réputation de mon journal, et je l'ai rencontré. C'est à toi, mon ami, que je destine cet honneur. Tu gagnes par jour un petit écu chez un écrivain, eh bien! moi je te donne vingt francs, en attendant que ton travail te fasse participer à ma fortune, en t'acquérant le titre de mon associé.

— Mais suis-je donc capable de te seconder, tu sais que ma pièce a été refusée?

— Je sais de plus que tu as fait un roman dont les libraires n'ont pas voulu; mais c'est à cause de cela que je te préfère à tout autre. D'abord, dans tes jugements, tu te souviendras qu'on a méprisé tes ouvages, et tu n'en seras que plus malin en critiquant ceux de tes rivaux. Ensuite, je sais ce que tu es capable de faire. Ta mémoire est étonnante, ton esprit est porté vers l'épigramme, aucune des connaissances humaines n'a échappé à tes études, tu peux parler de tout enfin et tu peux en parler bien. J'espère que tu n'as pas conservé ces préjugés de province que nous t'avons reprochés tant de fois, que ta visière n'est plus obscurcie de ces mots: justice, raison et décence; mais, au reste, quelque instruction de ma part et la jouissance de nos privilèges t'auront bientôt fait sentir tout l'avantage de ta position. Ainsi, c'est une chose décidée, tu quittes ton écrivain, je t'attache à mon journal, et je fais ta fortune en augmentant la mienne. Mais à-propos, c'est aujourd'hui que je dîne avec nos gens de lettres et mon lourd associé: il faut que je te présente aujourd'hui même à la bande joyeuse. Tu feras un bon dîner, je te le promets, et je vois à ta mine pâle qu'il arrive à-propos. Il faut que tu changes de régime; oui, je prétends qu'avant trois mois tu sois porteur d'une face aussi pleine et aussi rubiconde que la mienne.

— Hélas! comme tu dis. Depuis bien long-temps je n'ai fait un bon repas; mais je n'oserai jamais me présenter dans ta société sans avoir remédié au délabrement de mon costume que les outrages du temps ont considérablement endommagé.

— Oh! j'avais déjà songé à cet inconvénient. Dieu me garde de te présenter à mon associé dans ce piteux accoutrement! Mon financier, qui est un sot, à tes vêtements plus que modestes, ne verrait en toi qu'un imbécille. Il est convaincu, et, je le dis à regret, je commence à penser comme lui, qu'on n'est jamais un homme d'esprit quand on n'a pas trouvé dans soi-même les moyens d'avoir un bon habit. Dans un instant à ses yeux tu vas être un homme comme il faut. Nous sommes de même taille, et lorsque je vais t'avoir équipé de la tête aux pieds, tu retrouveras tout-à-coup, dans l'influence de mes habits, ta

malice et ta gaîté.“ En finissant ces mots, il me prit sous le bras, me fit monter dans son cabriolet, me conduisit à son logement qui était très-élégamment meublé, m'installa dans une chambre, et me fit apporter par son domestique tout ce qui pouvait être nécessaire à ma toilette, en me faisant dire qu'il me rejoindrait, à six heures, à la Rotonde du Palais-Royal.

Tout étourdi de ce qui venait de se passer entre Édouard et moi, je commençai à m'habiller. J'étais tout surpris de la générosité d'un jeune homme qui ne m'avait toujours paru qu'un ami comme on en trouve tant dans le monde; je croyais même avoir eu quelque preuve de son égoïsme au moment où la fortune m'abandonna tout-à-fait. Mais enfin, quel que fût le motif de ses espérances, je dus accepter ses bienfaits, puisque j'avais l'espoir de les reconnaître un jour par mon travail.

Ma toilette terminée, je restai surpris de la métamorphose qui s'était faite en moi, il me sembla que je renaissais pour une autre vie. Mes traits, un peu amaigris par le jeûne, donnaient à ma physionomie plus d'expression et de finesse. Ainsi que je l'avais promis à Édouard, je me rendis au Palais-Royal bien avant l'heure à laquelle il devait me rejoindre. En l'attendant, je me promenais avec cet air heureux qui me donnait pour l'avenir l'assurance d'un sort brillant. Je savais, il est vrai, que, dans le journal auquel j'allais travailler, on cherchait plutôt la malice et l'esprit que le talent de l'écrivain; cependant, me disais-je, je trouverai bien le moyen de me faire distinguer des autres collaborateurs. Édouard en convient lui-même, je possède mille connaissances qui sont étrangères à presque tous les gens de lettres. Malgré moi toutes ces idées puisées dans l'antiquité se répandront dans cette quantité d'articles que je vais livrer au public; et, pour peu que je donne un air de nouveauté à toutes ces vieilles pensées, j'aurai bientôt frappé les regards de la multitude. La réputation s'étend, les propriétaires des grands journaux m'apprécient et me choisissent comme un de leurs rédacteurs; arrivé à cet excès d'honneur, c'est sur ce nouveau théâtre que j'augmenterai de réserve dans ma conduite. Mon style sera toujours conforme au genre du livre qu'il me sera

permis de juger. Je n'emploierai point avec l'auteur cette amère ironie qui ne montre dans un critique que l'impuissance du talent. Je reprendrai les défauts du livre avec politesse; j'en ferai sentir les beautés avec chaleur et conviction, et, pour qu'on n'accuse point mon jugement d'être l'effet de la crainte ou de la sécurité que donne l'anonyme, je ne me cacherai pas, même sous le voile d'une lettre de l'alphabet: j'aurai le courage d'imiter Charles Nodier. Comme cet élégant écrivain dont la juste et adroite critique se dérobe sous les formes d'une bienveillante politesse, je signerai mon nom tout entier. Après m'être fait une réputation dans le genre littéraire, je me lancerai dans la politique. Soit que j'embrasse le parti de l'opposition ou celui du ministère, ma polémique sera toujours noble et consciencieuse. Ainsi que les Fox, les Shéridan, les Canning, les Benjamin Constant, les Châteaubriand, je puis devenir à mon tour une puissance dans les journaux. Déjà mon influence est révélée, on m'entoure, on me prévient, on me flatte, on m'appelle enfin à la chambre des députés. L'habitude de discuter les plus hauts intérêts m'a rendu faciles les succès de l'orateur. Comme aucune question ne m'est étrangère, ma seule opinion décide toutes les questions... Enfin, le roi m'appelle en son conseil, un ministère devient vacant...

En ce moment Édouard me frappa sur l'épaule, en me disant: „Allons mon ami, on nous attend chez Véfour.“ Le cruel, en me réveillant, me priva de tous mes honneurs; mais je m'en consolai par l'espoir de faire un succulent dîner, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien long-temps.

Nous nous trouvâmes bientôt chez le restaurateur où un somptueux repas nous attendait. Plusieurs jeunes rédacteurs et notre financier bailleur de fonds formaient avec Édouard et moi tout l'esprit ou plutôt tout le personnel du journal. Après avoir été présenté au gros propriétaire de cette mince feuille, et avoir reçu de lui un accueil bienveillant que je ne devais sans-doute qu'aux éloges qui m'étaient prodigués par mon ancien ami, les convives se mirent gaîment à table, et arrosèrent d'excellentes huîtres vertes avec du vin de Champagne à la glace. La

conversation, après quelques moments du silence que l'on observe toujours au commencement du dîner, tomba nécessairement sur le journal, le nombre de ses abonnés, et le genre de scandale qu'il produisait dans le public. On passa bientôt en revue toutes les actrices des grands théâtres. On vanta surtout les talents de mademoiselle D***. — „J'en conviens, dit un de nos jeunes gens, elle a beaucoup de talent; mais cela ne m'empêchera pas d'en dire du mal, aussi long-temps qu'elle appartiendra à l'ambassadeur d'A... Je ne veux pas que ces demoiselles conservent dans un temps d'égalité des coutumes aristocratiques. Il faudra bien que cette Terpsichore de distinction tombe à son tour dans le domaine public. — Tu veux dire dans le domaine des journaux, lui répliqua Édouard; si j'étais à ta place, il y aurait parbleu long-temps que je lui aurais prouvé qu'elle ne sait pas faire un rigodon. Vous êtes tous des enfants, vous n'y entendez rien. Vous ne savez pas tirer parti de cette branche de mon administration que j'ai bien voulu vous abandonner. Est-ce par le compte que vous rendez des spectacles que vous espérez faire fructifier notre ferme? Vous n'avez que des éloges à donner, et vos critiques sont si timides, qu'elles ne sauraient amuser nos lecteurs, pourquoi ne m'imitez-vous pas, je vous prêche d'exemple. En m'emparant de la haute société, j'ai connu tout de suite l'étendue des devoirs que j'avais à remplir, et je puis prouver que, depuis trois mois à-peine que j'exploite cette féconde mine, j'ai considérablement augmenté le nombre de nos abonnés. Voyez si personne peut m'échapper. J'ai déjà *enfoncé* trois conseillers d'état et cinq députés ministériels. Ils m'ont toujours à leur suite, je ne les laisse pas respirer, et quoique mes épigrammes ne soient le plus souvent que des jeux de mots, j'y reviens sans-cesse, et je les retourne de tant de manières, qu'elles paraissent toujours nouvelles au lecteur. La chambre et la haute administration vont m'offrir un fonds inépuisable. Le mois prochain je reprendrai les ministres en sous œuvre. Si je les ai abandonnés quelque temps.....

— C'est.... (lui répondit vivement un des convives) qu'on t'avait promis la croix d'honneur, et qu'on ne te l'a point donnée.

— Non, non, c'est tout autre chose; car moi je ne songe qu'à l'intérêt du journal, et monsieur doit savoir (en désignant le financier), que depuis qu'il m'a associé à ses bénéfices, j'ai au moins doublé le prix de ses actions.

— Mais tu n'as point doublé nos appointements, dit un autre jeune homme en riant.

— Que voulez-vous que j'y fasse. A vos théâtres vous ne vous occupez que de vos bonnes fortunes; et quand il s'agit de mordre un peu, je ne trouve en vous que des moutons. Soyez lions, déchirez votre proie, et je vous paierai comme des lions.“

Le financier qui n'avait pas encore dit un mot, prit à son tour la parole, et nous baragouina dans un français en usage dans la tribu de Lévi: „M. Édouard a raison; lui seul sait faire son métier. Il a déjà flétri dix ou douze réputations, et ces douze réputations, en les estimant mille francs pièce, sont entrées dans ma caisse en espèces sonnantes.

— Peste! m'écriai-je, déjà à demi étourdi par tous les vins qu'ils m'avaient fait boire, l'honneur des hommes est d'un bon rapport, et je te fais mon compliment, mon cher Édouard, d'en avoir tiré si bon parti sans qu'il t'en ait coûté bras ou jambes.

— Oh! quant à cela, dit-il en riant, nous avons un gérant responsable, et toutes ces petites discussions ne me regardent pas. — Mais à-propos, messieurs, j'ai une petite aventure scandaleuse à vous raconter, qui va servir d'aliment, au moins pendant huit jours, à notre journal. Imaginez que j'ai aperçu la jeune femme de ce conseiller d'état, si dévoué au gouvernement... Comment le nommez-vous donc,... le baron de... le nom ne fait rien à l'affaire. Je le désignerai si bien, que tout le monde le reconnaîtra... Eh bien, j'ai rencontré sa femme, cette petite prude si jolie, qui baisse toujours les yeux quand on la regarde d'une certaine façon, je l'ai rencontrée, dis-je, à l'Ambigu-Comique, seule dans une loge avec un beau jeune homme à moustache. La grille était baissée, je dois en convenir; mais c'est ce dont il sera inutile d'avertir le public. Comme je savais que cette gentille bégueule donnait de jolis concerts, exécutés par nos premiers artistes, j'avais prié l'un d'eux de m'y pré-

senter. Croiriez-vous bien que cette impertinente s'est refusée à ma demande, sous le prétexte qu'elle ne me connaissait pas... Ah! parbleu! elle va me connaître, et elle me paiera cher l'affront qu'elle m'a fait éprouver.

— Mais, es-tu certain, Édouard, lui dis-je très-sérieusement, que ses amis prendront bien la chose?

— Mon cher ami, nous ne signons jamais nos articles; et puis, comme je te l'ai dit, nous avons un gérant responsable.

— S'il doit répondre de toutes vos sottises, c'est un homme à qui vous serez forcé de donner les invalides au premier jour.

— Mais j'oubliais encore une chose, dit Édouard en m'interrompant. J'ai conçu ce matin, en lisant les journaux de l'opposition, une excellente idée. Ces brâves du mouvement exploitent maintenant la misère publique, je veux les imiter. Cette misère-là peut devenir pour nous une source de richesse. Dans mon premier article je ferai un parallèle du dîner du pauvre avec celui du riche.

— Avant de commencer, lui dis-je d'un grand sang-froid, veux-tu que je te serve de ces filets de chevreuil piqués? ils sont excellents.

— Je montrerai, s'écria Édouard avec chaleur, le misérable ouvrier, encore fatigué de ses travaux, mangeant à-peine un pain grossier, tout trempé de ses sueurs...

— Peut-être préfères-tu cette poularde aux truffes? je vais t'en servir." Mais il me repoussa la main, en me disant: — „Non, j'aime mieux l'aile que la cuisse," puis après il continua:..

— Je peindrai avec la plus vive éloquence la misère de cet infortuné. Je le représenterai couché sur la paille, tandis que l'opulent étendu sur un mol édredon...

— A-propos de cela! ton appartement est charmant, qui te l'a donc meublé si richement?

— C'est Darac, répondit étourdiment Édouard, il me coûte plus de 15,000 fr." Puis revenant à sa première idée: „Oui, messieurs, je représenterai cet ouvrier aussi malheureux que le serf du douzième siècle, plus esclave que lui, et beaucoup plus à plaindre. Si le dimanche, pour se reposer de ses cruelles

fatigues, il veut se permettre de boire un verre de vin, il est obligé de sortir hors les barrières.. Et quel vin boit-il?

— Oh! à coup sûr, Édouard, il ne vaut pas celui-ci, dis-je en lui présentant la bouteille.

— Mais verse donc tout plein, me dit Édouard avec humeur...

— Non, non, c'est assez. Parlons de la misère publique. Disons du mal de tous ces hommes qui ne songent qu'à eux seuls, plaignons le pauvre, défendons-le contre ce gros financier, ce fastueux propriétaire qui dévore en un repas la subsistance de vingt malheureux. Vouons au mépris et à la mort tous ces infâmes riches qui sont toujours des méchants; mais en attendant que nous les ayons écrasés sous le poids de nos éloquentes censures, garçon! encore du vin de Champagne! bonne chère et bon feu, buvons sec et surtout buvons frais.

— Ah le traître! s'écria Édouard en éclatant de rire, il se moquait de moi, et je ne m'en apercevais pas. Quand je vous disais, messieurs, qu'il était digne d'entrer *in nostro docto corpore*. Vous le verrez à l'œuvre. — Mais il est temps de se séparer. Il faut que je fasse connaître Alfred au théâtre comme mon remplaçant, et le moment est venu de nous y rendre.“ En effet, après une orgie bien complète, la société se sépara, la tête un peu troublée par les fumées du vin et les projets philantropiques qui avaient animé nos graves discussions.

Ce ne fut pas sans étonnement que je vis Édouard arrêter son cabriolet devant le théâtre, jadis témoin de mes plaisirs et de ma honte. Dans un instant je me rappelai mes amours et ma pièce refusée. — Ah! dis-je en moi-même, MM. de la comédie, je vous tiens donc à mon tour. Vous m'avez condamné à huis clos, et moi je vous jugerai publiquement. Oui, c'est moi-même qui rédigerai votre arrêt, et qui vous fustigerai selon mon bon plaisir. — Édouard m'interrompit dans mes réflexions pour me donner des conseils. Il prit à cet effet une gravité si plaisante, que c'était tout au plus si je pouvais m'empêcher de rire. „Écoute, me dit Édouard, songe à l'importance des fonctions que tu vas remplir à ce théâtre. Ne te laisse point séduire par les coquetteries des actrices, ou par les éloges des

comédiens. Exerce avec sévérité, mais avec justice, ton emploi de critique; songe qu'il y va de ta réputation d'homme intègre et de la prospérité du journal. Seulement je te demande beaucoup d'indulgence pour la petite B... Tu peux tomber sur mademoiselle C... tant qu'il te plaira. Tous les hommes, je te les abandonne. Quant à la grande coquette, comme je suis presque un commensal de sa maison, toujours les plus grands éloges. Je suis même convenu avec elle, et je t'en préviens d'avance, que la pièce nouvelle qu'elle jouera demain, et dont tu rendras compte, sera trouvée bonne, quelle que soit la manière dont le public la traite. Te voilà bien instruit maintenant, vole à la gloire aux dépens de qui il appartiendra. Ah! encore un mot. Tu vas m'accompagner dans les coulisses; là, ne va pas au moins compromettre ton rang par des familiarités qui te placeraient un jour dans une fausse position. Garde une gravité diplomatique, et cherche plutôt à te faire craindre qu'à te faire aimer.“ Après ces mots nous entrâmes dans le sanctuaire, et il me présenta aux acteurs qui jouaient en ce moment la comédie, comme l'homme d'esprit qui devait le remplacer, et les guider dans leur carrière.

Je ne puis vous peindre, mon cher ami, l'effet que produisit cette nouvelle sur ces messieurs et sur ces dames. Tous froncèrent le sourcil ou se pincèrent les lèvres. Cependant, comme ils savaient, par expérience, quelle était la puissance d'un journaliste, ils vinrent bientôt vers moi me rappeler nos anciennes amitiés. Enfin, ils firent si bien par leurs caresses et leurs flatteries, que nous finîmes par nous quitter les meilleurs amis du monde.

Le lendemain de cette soirée, Édouard me fit connaître au rédacteur principal, comme ayant le droit de faire insérer tous les articles qu'il me plairait de donner au public. En effet, ce jour-là même, je devais rendre compte de la pièce nouvelle qui n'eut aucun succès. Et quoique Édouard m'eût averti qu'il protégeait l'auteur, je ne fis pas moins une critique très-juste, mais très-méchante de l'ouvrage. L'épigramme y dominait tellement, que ce jugement ressemblait à une vengeance. Hélas!

je me ressouvins, malgré moi, qu'on avait refusé ma pièce, qu'on m'avait préféré celle de mon rival, et que ce rival était mon successeur.

Ma tâche remplie, j'allai me coucher; et le matin, je venais de m'éveiller, quand tout-à-coup je vois Édouard entrer dans ma chambre le journal à la main.

— Qu'as-tu fait, malheureux? me dit-il. Tu viens de tirer sur nos troupes. L'auteur que tu as dépecé si cruellement, et malheureusement avec trop d'esprit, est de notre coterie. Nous voulons faire adopter sa littérature, et tu viens de démentir nos principes, et de renverser nos projets.

— Ma foi! mon cher ami, le genre de littérature m'a paru détestable, et je l'ai dit: Je ne vois pas trop d'ailleurs quel intérêt peut avoir votre journal à soutenir des absurdités.

— Comment, quel intérêt! mais celui de varier nos plaisanteries et d'être tous les jours piquants. En nous moquant aujourd'hui de la vieille littérature, nous avons un fonds inépuisable de bons mots à faire tomber sur les vieux académiciens; quand ce genre classique sera anéanti, et que nous aurons porté très-haut la nouvelle école, les jeunes gens qui la composent feront nécessairement des extravagances d'un genre nouveau; ils fouleront aux pieds toutes les règles du bon sens; ils manqueront de goût, de décence, de morale; et alors, nous tournerons contre eux les armes qui les ont défendus. Cela est si vrai, que je vais au premier jour commencer les hostilités contre la *littérature chèvre*.

— Mais, qu'arrivera-t-il de tout cela? c'est que vous n'aurez à l'avenir ni ancienne ni nouvelle littérature.

— Vous n'aurez plus que les petits journaux, et il faut que vous n'ayez que cela pour former votre esprit. Le génie qui domine à nos rédactions a un but encore plus élevé; nous espérons bien, à force de ridicule, rapetisser tous ces grands intérêts qui agitent maintenant les hommes. Que nous font à nous des constitutions, des lois, un gouvernement? Nous ne voulons, nous, qu'un mouvement général dans la société, qui nous offre de nouveaux traits à la satire. L'ordre et la raison

nous tueraient infailliblement. Pourquoi recherche-t-on notre journal? parce qu'on y trouve un aliment à des passions. Maintenant, nous poursuivons le gouvernement, nous livrons au mépris tous les ministériels; mais, aussitôt que la chance cessera d'être favorable aux hommes du mouvement, eh bien, mon cher ami, nous rentrerons dans la bonne voie jusqu'à ce qu'un nouvel évènement nous en fasse sortir pour le plus grand avantage de notre spéculation. Nous devons tout dire et tout faire pour avoir des abonnés. Les abonnés donnent de l'or, et au temps où nous vivons, il ne faut que de l'or pour être heureux et considéré.

— Moi, jusqu'à ce jour, j'avais cru le contraire. Je m'imaginais qu'une vie irréprochable...

— Une vie irréprochable ne vaut pas une once d'or.

— Mais pourtant, l'homme d'honneur qui se respecte...

— Mourra de faim s'il n'a pas d'or.

— Tu n'as donc pas de religion politique? car enfin, il faut une opinion, et la raison est d'un côté ou de l'autre.

— Elle est toujours du côté de l'or.

— Combien tu métonnes! moi qui te croyais le plus zélé patriote, et même un peu républicain...

— Tu peux ajouter constitutionnel, henriquinquiste, et saint-simonien, si j'y trouve de l'argent à gagner. Ah! mon cher ami, que tu me laisses encore de préjugés à déraciner de ta pauvre tête; mais j'y parviendrai; et j'espère bien qu'un jour mon élève surpassera son maitre. L'article que tu as fait hier, quoiqu'il me contrarie très-fort, me donne sur toi les plus grandes espérances; non, je ne ferais pas mieux moi qui m'en pique; aussi c'est cet article qui me détermine tout-à-fait à te faire partager mes plus secrets travaux. Commence d'abord par prendre ces vingt louis dont tu peux avoir besoin, nous compterons à la fin du mois. Je te le répète, j'ai juré de faire ta fortune et tu peux m'en croire, car tu nous aideras bien à faire la nôtre, et, comme le dit Figaro, *mon intérêt te répond de moi.* — Maintenant je viens au fait; voici une liste de quelques députés et de plusieurs hommes d'état qu'il faut châtier rude-

ment dans nos premiers numéros. J'ai mis des commentaires à chaque nom, qui t'indiqueront la manière dont il faut les livrer au ridicule; ton esprit fera le reste; d'ailleurs il ne s'agit pas de frapper juste, mais de frapper fort. Adieu, mon cher Alfred, je t'ai mis sur la route de la fortune, c'est à toi maintenant de faire ton chemin..." A ces mots il me quitta, et me laissa tout surpris et même épouvanté de ses odieux principes et de l'emploi qu'il me destinait.

Après son départ je restai tout pensif, je ne sais quel sentiment régnait dans mon cœur; mais je me trouvai tout mécontent de moi-même; il me semblait qu'en acceptant l'or qu'il m'offrait et que je devais gagner, je faisais une mauvaise action; cette idée me tourmenta toute la journée. Après mon dîner, j'allai me promener sur les boulevarts pour rêver au genre d'épigrammes que je devais lancer à des gens qui m'étaient inconnus. En vain je ramenais ma pensée sur l'objet de ma rêverie, j'en étais aussitôt détourné par un sentiment que je ne puis exprimer, il me semblait enfin qu'on me payait pour faire une mauvaise action. Tout en m'occupant de ce travail, le hasard me conduisit tout près de la maison de mon ami le conseiller d'état, que, depuis mes malheurs et mes folies, j'avais complètement délaissé. Arrivé à sa porte, il me prit une palpitation causée par mes souvenirs. La belle-sœur de mon ami, une jeune personne charmante, m'avait fait éprouver l'amour le plus vif et le plus secret. Si elle devina l'état de mon cœur, au moins n'ai-je pas à me reprocher de le lui avoir découvert. Hélas! sans le vouloir, sans le savoir, mon aimable Cécile était devenue la cause de ma perte; après ma rupture avec cette actrice qui me parlait si bien morale, je m'étais montré très-assidu dans la maison de mon ami; comme on ignorait mes erreurs, et que l'on me croyait encore riche de mon patrimoine, j'espérais que, protégé par le hasard, je pourrais recouvrer ma fortune entière, et par amour, je devins le joueur le plus effréné. Mon lecteur sait déjà quel fut le résultat de cette dernière folie, et que, honteux de ma misère, je m'éloignai pour jamais de la société.

Cependant, ce soir-là, je me trouvais si près de la maison du baron de B*** que je ne pus résister au désir d'apprendre des nouvelles de la famille. Comme j'étais vêtu d'une manière à me présenter partout, je n'hésitai plus à monter l'escalier: ne rencontrant personne dans l'antichambre pour m'annoncer, j'ouvris la porte du salon. Quel spectacle s'offrit à mes yeux? je trouvai toute cette bonne famille dans le désespoir. Un ancien militaire, le vieux père de madame B*** infirme, goutteux, cloué sur son fauteuil, s'agitait en s'écriant avec fureur: — „Et je ne tirerai pas vengeance de cet infâme journaliste! — O mon père! disait la jeune baronne, calmez-vous, je vous en prie, vous allez encore augmenter vos souffrances.

— Ah! si mon frère était ici! s'écria la jeune Cécile en s'approchant de moi, il nous vengerait de cette atroce calomnie.

— O ma sœur! que parles-tu de notre frère? quoi! compromettre sa vie contre des calomniateurs?

— Mais de quoi est-il donc question? m'écrai-je à mon tour.

— Tenez, lisez, me dit Cécile en m'attirant dans un coin de l'appartement. Nous ne sommes point abonnés à cet affreux journal: eh bien, par un raffinement de barbarie, on a eu l'insolence de nous envoyer ce numéro, afin de ne pas nous laisser ignorer le coup qu'on nous portait.“ Elle me présenta alors le journal, et je reconnus tout de suite celui auquel je m'étais engagé, celui-là même qui contenait mon article sur la pièce nouvelle. Ah! pourrai-je vous exprimer, cher lecteur, quel fut mon trouble, ma honte... En prenant le journal des mains de ma Cécile, je tremblai, la rougeur couvrit mon front, et je suis convaincu que toute autre personne qu'une jeune fille aurait pu me croire le coupable. En lisant l'odieux article qui jetait toute cette famille dans la douleur, j'en eus bientôt reconnu l'auteur. Je me rappelai la vengeance qu'Édouard méditait contre une femme estimable qui n'avait pas voulu l'admettre à ses concerts. Quand j'eus fini la lecture de cet infâme article, il me prit un tremblement si excessif, mes lèvres pâlies s'agitèrent avec une telle expression de colère, que la jeune personne s'en effraya, et courut vers sa sœur en lui disant: „Ah! ma

chère amie, retiens Alfred, je vois ce qu'il va faire.“ Moi, sans attendre de réponse, je balbutiai d'une voix troublée par toutes les émotions pénibles que j'éprouvais: — „O femme de mon ami! femme aussi bonne que respectable! je m'empare de tous les droits de votre frère, vous serez vengée.“ Cela dit, je disparus avec une promptitude qui ne permit à personne de m'arrêter.

Je parcourus l'espace qui me séparait de la maison d'Edouard, avec la rapidité d'un homme qui a perdu l'esprit; aux yeux des passants, je devais avoir l'air d'un véritable fou, tant la colère m'agitait. Oh! quand je réfléchissais surtout que j'avais pu consentir à devenir le complice d'un pareil homme, il me prenait des mouvements de rage. J'arrive enfin à la maison d'Édouard; je m'attendais bien à ne pas l'y trouver, à cette heure il était toujours absent, mais je voulais savoir où je pourrais le rencontrer. Son domestique que j'interrogeai à cet effet, me dit qu'il ignorait où son maître avait dîné, et qu'il ne croyait pas que, ce jour-là, je pusse le rejoindre à aucun spectacle. Après avoir été quelque temps à me remettre de mon trouble, je pris un parti plus sage, ce fut celui d'écrire à mon digne ami la lettre suivante:

Monsieur,

„Je rentre chez vous pour la dernière fois, et j'y rentre l'ame indignée.

„En acceptant la proposition que vous m'avez faite de travailler à votre journal, j'ai plutôt considéré la position misérable dans laquelle mes extravagances m'avaient conduit, que le genre de travail auquel vous me destiniez. Jusqu'à ce jour, je n'avais vu dans votre entreprise littéraire qu'un moyen spirituel et léger de venger la morale et le goût, en corrigeant les méchants, et en ridiculisant les sots. Maintenant, votre journal s'offre à mes yeux sous un tout autre aspect; il n'est plus que l'écho perfide d'un parti, qu'un dépôt d'injures, de mensonges et de calomnies. Vous avez abandonné vos joyeux attributs; et si vous agitez encore quelquefois les grelots de la folie, c'est afin d'étouffer les plaintes des malheureux que vous faites. Au trait de l'épigramme vous

avez substitué un fer aigu; vous ne piquez plus, vous poignardez; rien n'est sacré pour vous, ni le rang, ni le sexe, ni l'âge. Les services rendus à la patrie sont oubliés, le caractère le plus noble est lâchement outragé; quand vous n'osez pas attaquer l'honneur, vous humiliez la personne, vous la punissez des torts de la nature en lui reprochant sa laideur; vous pénétrez dans sa famille, vous calomniez jusques aux femmes... Vous faites enfin tout ce que la loi défend, et vous le faites lâchement... car vous vous mettez à l'abri sous le voile de l'anonyme, et de la crainte qu'éprouve toujours un honnête homme à se commettre avec des méchants.

„Je sais, monsieur, que ce langage dans ma bouche doit vous surprendre. Vous n'avez toujours vu dans moi que le joyeux compagnon de vos folies; et, dans nos orgies, parce que je me livrais à ma gaîté naturelle, et parce qu'en discourant avec vous, je ripostais à une épigramme par un trait de satire, vous avez imaginé qu'il ne devait y avoir dans mon cœur ni morale ni probité. Convaincu de cette idée, vous vous êtes dit: Achetons cet esprit pour quelques habits et quelques écus, et employons-le à perdre, à flétrir, à déshonorer les plus honnêtes gens de la société. Vous en avez agi avec moi comme un chef de brigands, qui, après avoir recueilli un jeune misérable encore novice dans son métier, le protège, l'instruit et l'arme, et lui dit après: *Va, sous ma direction, assassiner sur les grands chemins.*

„Ne vous révoltez pas, monsieur, de cette comparaison, car je mets un assassin des grands chemins bien au-dessus de vous; celui-là du moins risque sa vie pour attaquer; et l'on peut l'éviter en prenant des précautions, en ne marchant pas la nuit; et puis, le brigand ne vous prend que votre or; et vous, c'est à l'honneur que vous en voulez. En vain vous me direz: la loi peut vous défendre; non, la loi ne fait que punir le calomniateur; mais elle n'efface pas la trace de la blessure; et cette loi même protège si peu, que lorsqu'on l'implore et qu'elle agit, elle devient un nouvel attentat au repos de la victime.

„Vous allez me demander, monsieur, quelle est la cause qui m'a fait changer si subitement d'opinion sur votre journal,

et qui me fait vous écrire sur ce ton injurieux et provoquant. Cette cause, vous la devez au hasard heureux qui m'a sauvé du précipice où vous m'entraîniez, en me révélant l'un des crimes que vous commettez tous les jours... A ce mot crime, je vous vois sourire... Eh quoi, des plaisanteries, dites-vous, de malignes interprétations, un trait d'épigramme sur monsieur un tel ou madame une telle, sont des crimes? Oui, vous répondrai-je, car vos malignes interprétations peuvent porter la défiance dans un ménage, le désespoir dans une famille; et cela seul est un délit qui appelle la vengeance: où il y a vengeance, souvent il y a mort; où il y a mort, il y a crime.

„La suite de ma lettre va vous prouver ce que j'avance. Vous avez calomnié une femme que vous ne connaissez pas, dont le mari vous déplaît, parce qu'il n'a pas votre opinion politique du moment; car vous me l'avez dit vous-même, vous en changez selon les circonstances; mais que dis-je, vous n'avez d'opinion sur rien, ou plutôt vous n'en avez qu'une seule, celle de vous procurer de l'or, et, pour y parvenir, tous les moyens vous sont bons.

„Mais j'en reviens à votre calomnie sur la respectable madame de B***. Vous ne pouvez nier que vous en soyez l'auteur; car au dîner de la réunion vous avez annoncé, sans nommer votre victime, tout le mal que vous alliez faire. Réjouissez-vous, monsieur, tous vos coups ont porté. J'ai trouvé la famille de madame de B*** dans le désespoir; j'ai entendu lancer sur votre tête les malédictions d'un vieux militaire impotent. J'ai vu une jeune femme irréprochable verser des pleurs causés par la crainte de ce que produirait sur le public une pareille attaque à sa réputation.

„Vous avez osé dire dans votre dernier numéro que vous aviez vu à l'un des petits spectacles du boulevart madame de B*** tête à tête avec un beau jeune homme à moustache, se cachant au fond d'une loge grillée. Vous avez appuyé cette calomnie de tous les commentaires qui peuvent éveiller les soupçons du public et de tous les mots piquants qui peuvent humilier un mari et le blesser dans son honneur. Vous avez fait enfin,

pour satisfaire votre haine politique et votre ressentiment contre madame de B***, tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas. Eh bien! monsieur, jugez-vous maintenant: ce beau jeune homme à moustache est le propre frère de madame de B***.

„Vous ne doutez pas que si ce frère n'eût point été obligé de rejoindre son corps, que s'il était en ce moment à Paris, il ne vînt vous demander satisfaction de cet outrage. A son défaut, c'est moi qui remplirai ce devoir. L'estime dont m'honore cette bonne famille, l'attachement et le respect que je lui porte, tout me fait un devoir de la venger, et je la vengerai. C'est vous dire, monsieur, que j'aurai votre vie ou que vous aurez la mienne.

„Mais en attendant que vous m'ayez indiqué le lieu et l'instant de notre rencontre, je cours au journal rétracter en votre nom l'injure odieuse dont vous vous êtes rendu coupable. Triste moyen qui ne réparera qu'à demi le mal que vous avez fait!

„Maintenant je n'ai plus besoin de vous dire que je renonce à l'infâme emploi que vous m'avez donné... En littérature, je veux bien que l'on soit spirituel et malin; mais je ne concevrai jamais qu'un honnête homme puisse consentir à remplir le vil métier d'un journaliste qui, par intérêt, se fait méchant, lâche, et calomniateur.

„Avant de quitter votre appartement, je dépose dans l'un des tiroirs de votre bureau tout l'argent que vous m'avez avancé. Je dépouille de même les habits élégants dont vous m'avez couvert. Je reprends mes haillons et ma misère, et je retourne chez mon écrivain. C'est là, monsieur, que j'attends votre réponse. Elle sera, je l'espère, conforme au désir de vengeance qui me possède. Vous me l'accorderez cette satisfaction qui m'est due, ou vous aurez tout à craindre de ma haine et de mon mépris pour vous.“

Cette épître ne m'attira du lâche et misérable Édouard que cette réponse.

„Pauvre Alfred! que je te plains! avec tes principes tu
„mourras à l'hôpital. Quant aux suites des erreurs qui peuvent
„se glisser dans mon journal, adresse-toi, si cela te convient,
„au gérant responsable.

„Édouard.“

Confondu de tant de lâcheté, je remis au lendemain la visite que je me promettais de lui faire; mais ce jour même l'évènement le plus inattendu changea subitement ma fortune. Un homme de lettres, puissant dans l'état, dont j'avais précédemment copié un important ouvrage sur l'histoire, et auquel j'avais osé faire remarquer, par une note détachée, une grande erreur (il s'agissait d'un fait qu'il avait avancé et qui se trouvait démenti par deux historiens contemporains que je citais), est devenu la cause de mon bonheur présent. Ce savant recommandable, éclairé par la justesse de mes observations, me fit prier de passer chez lui.

Je m'empressai de me rendre à son invitation. Après s'être entretenu long-temps avec moi, et avoir entendu l'histoire de de ma vie, il approuva ma conduite avec Édouard. — „Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas, mon jeune ami, que pour quelques hommes qui déshonorent l'utile emploi de journaliste, vous jugiez trop sévèrement tous ceux qui travaillent à des écrits périodiques. Comme presque tous les gens de lettres, j'ai commencé ma carrière par écrire dans les journaux, et j'ai toujours eu pour confrères les hommes les plus recommandables. Presque tous sont devenus mes amis, ils pourront aussi devenir les vôtres. Je vais vous associer à leurs travaux, dans une feuille qui jouit de l'estime publique. C'est là que vous commencerez à faire connaître vos talents, et à mériter l'emploi que je pourrai bientôt vous faire obtenir. Cet emploi, en vous donnant des droits à la main de votre Cécile, vous prouvera en même temps qu'avec l'amour du travail, un esprit juste et un cœur droit, un jeune homme peut toujours réparer les folies de sa jeunesse.“

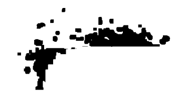
Alexandre DUVAL.

# CONSTANTINOPLE ET PARIS,

## PAR MM. MICHAUD ET A. BAZIN.

---

Le sujet de notre livre n'est pas tellement renfermé dans l'enceinte de Paris, qu'il ne puisse permettre quelques excursions, même lointaines, surtout quand le résultat du voyage doit fournir un terme de comparaison ou un objet de contraste avec nos mœurs et notre civilisation. Lorsque nous avons prié M. Michaud d'inscrire son nom parmi ceux des écrivains qui voulaient bien venir à notre aide, nous n'ignorions pas qu'au retour de son voyage en Orient, l'historien des Croisades consacrait tout son temps à rassembler les souvenirs de ce nouveau pélerinage, inspiré par la religion de la science, et qu'on pourrait appeler la croisade de l'historien. Nous respectons trop cette honorable préoccupation de l'homme érudit et consciencieux pour avoir assayé de l'en distraire, et nous avons pensé que, de ces études mêmes qui le rendent étranger au mouvement des passions parmi lesquelles il est venu se reposer, nous pouvions tirer quelque chose d'intéressant. M. Michaud a bien voulu nous communiquer une lettre écrite de Constantinople à l'un de ses jeunes amis, et dans laquelle il décrit les principaux monuments de cette ville. Nous aurions laissé à nos lecteurs le soin des rapprochements et des réflexions que fait naître ce tableau, si



dans la correspondance même où M. Michaud nous a permis de fouiller, nous n'avions trouvé une réponse à cette lettre, réponse écrite de Paris, et qui nous a paru le complément nécessaire pour justifier le titre que nous avons donné à ce chapitre.

Note de l'éditeur.

---

# CONSTANTINOPLE.

---

A. M. BAZIN.

Péra 1. octobre 1830.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour voir Constantinople dans toute son étendue et d'un seul coup d'œil, je suis monté plusieurs fois à la tour du séraskier. L'escalier de cette tour, bâtie sur la troisième colline, a quatre-vingts marches ou degrés. On voit de là toute la ville, comme nous l'avons vue, il y a quelques années, au Panorama. Je pourrais vous citer ici tous les lieux que l'on aperçoit dans le lointain, tels que le Bosphore de Thrace, la mer de Marmara, la mer Noire, le mont Olympe, etc. Comme je ne puis vous donner une représentation exacte de ces lieux et vous les montrer tels que je les vois, je vous ferai grâce de ma géographie, et vous ne trouverez point ici une nomenclature qui ne dirait rien à votre imagination et à votre esprit.

La capitale de l'empire ottoman ne ressemble à aucune capitale de l'Europe; à-peine offre-t-elle l'aspect d'une grande cité. Il me semble voir une vaste campagne couverte de bourgs et de villages réunis ensemble; des maisons peintes en rouge, en vert, en-gris, en blanc; des cimetières plantés de cyprès;

des espaces très-étendus où l'on ne voit que des débris enfumés et des pans de murailles noircies par le feu des incendies; de magnifiques mosquées avec leurs dômes couverts de lames de plomb; des minarets qui s'élancent dans l'air comme nos clochers de paroisse; des jardins et des terres incultes autour de grands édifices: tout cela présente un spectacle dont je n'aurais pu me faire une idée avant de l'avoir sous les yeux. Ajoutez à ce tableau le mouvement du terrain sur les sept collines, un hâvre immense couvert de vaisseaux de toutes les nations, la mer de trois côtés, et le beau ciel de l'Orient; voilà ce qu'il faut admirer, et ce que le temps ni les Turcs ne peuvent détruire. Ainsi Constantinople doit tous ses avantages et toute sa magnificence à sa position, au soleil qui l'éclaire, aux sites et aux eaux qui l'environnent. Ce sont des prodiges que le génie de l'homme ne saurait enfanter; on n'y reconnaît point les œuvres de ceux qui remuent ou alignent des pierres, mais les merveilles de la nature et de la création.

Dans cet amas confus d'édifices et de maisons, on aperçoit peu de constructions qui méritent d'être vues séparément. Les détails sont peu de chose, et rien n'y fixe l'attention du spectateur. La majesté est dans l'ensemble et dans la variété des objets. Si vous traversez une rue, vous n'y voyez qu'un pavé dégradé et fangeux, des boutiques étroites et malpropres, des maisons mal bâties, presque jamais un monument digne d'attirer vos regards, excepté les grandes mosquées et quelques belles fontaines. Mais placez-vous dans un lieu élevé et découvert; vous ne verrez que des tableaux ravissants. Lorsqu'on veut jouir de la vue de Constantinople, il ne faut pas porter les yeux autour de soi. Si vous êtes à Péra, il faut regarder la pointe du sérail, la rive de Scutari. Si vous êtes dans la cité impériale, regardez le quartier de Galata, les collines de Saint-Dimitri et d'Eyoub (*Eioup*), le canal si animé du Bosphore. Tous les lieux qui se présentent à quelque distance frappent l'attention. En quelque endroit que vous portiez vos pas, les points de vue se multiplient; de nouvelles scènes se présentent à vos yeux; vous changez à chaque instant d'horizon; vous marchez entouré de

toutes les illusions de l'optique. Ces beautés-là ne s'usent pas, car on ne les voit jamais de près; et quand vous vous approchez d'un tableau qui vous a ravi, le tableau se trouve remplacé par d'autres qui se montrent dans le lointain, et qui vous enchantent également. Toutes ces merveilles qui disparaissent lorsqu'on en approche, et qui sont l'ornement d'une cité encore barbare, ne ressemblent-elles pas un peu à l'espérance qui fuit toujours dans l'avenir, et nous sourit de loin au milieu des misères du présent? N'est-ce pas plutôt l'image de ces bosquets célestes, de ces jardins fantastiques, de ce paradis des Turcs, vus de notre monde grossier? Vous voyez, mon cher ami, que je fais de la morale, et je pense que vous reconnaîtrez dans cette disposition d'esprit le premier effet du beau spectacle que j'ai devant moi.

Lorsque les voyageurs arrivent à Constantinople, ils visitent d'abord Sainte-Sophie. Nous avons commencé par là nos promenades dans la ville impériale. L'église de Sainte-Sophie a été décrite mille fois. Élevé par Constantin, brûlé par une secte fanatique, au temps d'Anastase, rebâti par Justinien, ce temple célèbre a été tour-à-tour consacré au culte des catholiques et à celui des Grecs, puis à celui du prophète des Arabes. Les réparations qu'il a subies, les additions et les changements qu'on y a faits, donnent à son extérieur quelque chose de compacte et de massif, qui ne m'a pas permis d'y reconnaître les formes élégantes et aériennes que lui prêtent les historiens et les antiquaires. Nous aurions voulu pénétrer dans l'intérieur de l'édifice, mais on ne peut y entrer sans un firman du Grand-Seigneur, et ces firmans ne s'accordent pas volontiers, surtout depuis la dernière guerre. C'est une satisfaction qu'on a voulu donner au fanatisme populaire, qui souffre bien qu'on envahisse le territoire ottoman, mais qui n'entend pas que le parvis des mosquées soit souillé par les pas des infidèles. Les Turcs ont d'ailleurs un pressentiment que Sainte-Sophie retombera un jour dans les mains des chrétiens, et ce pressentiment ou cette prédiction ajoute encore à leur humeur ombrageuse et jalouse. Il faut donc renoncer à voir l'intérieur du temple, ou bien attendre que la

prédiction s'accomplisse. Jusque-là, je m'en tiendrai aux volumineuses descriptions que nous ont laissées Pierre Grelot et d'autres savants voyageurs.

Je vais vous entretenir d'un autre édifice où les étrangers ne peuvent pas non plus pénétrer. Mais les avenues en sont du moins accessibles et peuvent intéresser la curiosité: il s'agit du sérail du Grand-Seigneur. Le sérail est le point le plus apparent de Constantinople. C'est là que se portent tous les regards quand on arrive dans la capitale des Osmanlis. C'est là que se dirigent toutes les pensées lorsqu'on s'occupe de la Turquie et de l'empire ottoman. Le sérail du sultan n'est pas seulement une demeure impériale; on peut le regarder comme une cité au milieu de la grande cité. C'est une ville qui a ses lois, ses usages, et son gouvernement.

Nous voilà devant la Porte Impériale ou Sublime Porte (Babi-Humaïoun). Flanquée de deux vieilles tours et sans aucun ornement extérieur, son aspect ne répond guère au nom qu'on lui donne. On entre d'abord dans une cour de forme irrégulière, non pavée, assez semblable à celle d'un de nos châteaux du moyen âge. On nous a fait remarquer, à gauche de la porte, l'ancienne église de Sainte-Irène. Cette église est maintenant un dépôt d'antiques armures. Les Turcs y conservent des casques, des lances, des boucliers, qui ont appartenu à des guerriers chrétiens. Quelques voyageurs nous apprennent qu'on trouve dans ce dépôt les machines employées au siége de Nicée dans la première croisade. Ces machines furent fournies par l'empereur Alexis, qui les fit revenir à Constantinople lorsque Nicée eut ouvert ses portes. Nous pensons que ce dépôt de vieilles armes remonte au temps des Grecs, et qu'il a été conservé et augmenté par les Turcs. Je regrette beaucoup de n'avoir pu pénétrer dans ce lieu où j'aurais vu les cuirasses, les épées, les arcs, les drapeaux de nos vieux chevaliers, confondus avec ceux des Barbares. L'église de Sainte-Irène m'aurait offert à la fois un monument de l'empire grec, et un chapitre curieux des annales de la guerre. Dans tout autre pays, on s'empresserait de montrer les dépouilles des peuples qu'on a vaincus; mais les Osmanlis

ont pour maxime qu'il faut tout cacher aux étrangers, même leur propre gloire.

Nous sommes entrés, près de l'église de Sainte-Irène, dans un édifice assez vaste et mal distribué. C'est là qu'on fabrique ou plutôt qu'on altère la monnaie blanche, sur laquelle est exactement écrit le mot *Adli*, qui signifie *juste*. Cette altération des monnaies est un des plus grands fléaux de l'empire, et le mal va toujours en augmentant. Les piastres turques qui valaient, il y a $\frac{1}{2}$ siècle, trois francs de notre monnaie, valent à-peine six sous aujourd'hui. Les pièces qui sortent de la fabrication impériale ont si peu de valeur réelle, qu'on leur préfère celles des faux monnayeurs. L'administration des monnaies a déjà fait couper bien des têtes. Il y a quelques années que trois Arméniens, les frères *Doos-Oglou*, chargés de cette direction lucrative et périlleuse, furent pendus à la porte de leur maison du Bosphore. Deux autres Arméniens, qui ont succédé aux premiers, en ont été quittes pour la confiscation et pour l'exil. Celui qui les a remplacés, Cassas-Arsine, appartient aussi à la nation arménienne. Il passe pour partager les bénéfices de l'altération des monnaies avec tous les hommes en crédit. Cette précaution ne le garantira pas du sort qui l'attend. Mais les choses en iront-elles mieux? La monnaie du sultan sera-t-elle d'un meilleur aloi? Une remarque qu'on peut faire très-souvent chez les Turcs, c'est que les rigueurs et les supplices ne remédient à rien. On s'en prend aux hommes et jamais aux choses; au jour de la justice ou plutôt de la colère, les têtes tombent, mais les abus restent.

Derrière l'hôtel des monnaies, du côté de la mer, est un autre édifice dont le nom seul réveille des idées sinistres, et qu'on peut regarder comme appartenant aux finances impériales. On y *bat* aussi *monnaie*, pour me servir d'une expression trop fameuse; je veux parler de la prison du bostandji-bachi, où sont mis à la torture les malheureux qu'on a condamnés, et dont on veut avoir les trésors. Sultan Mahmoud a renoncé, il est vrai, par un firman, aux confiscations; mais le firman de Sa Hautesse fait une exception pour les *richesses mal acquises*.

Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce qu'on peut faire encore avec une pareille restriction, sous un gouvernement et dans un pays comme celui-ci.

En entrant dans la seconde porte, on voit suspendus à la voûte des drapeaux et des trophées militaires. Ces signes de victoire devraient rappeler aux Turcs qui vivent dans le sérail des souvenirs glorieux pour leur nation. Mais d'autres souvenirs attristent leurs pensées, lorsque, sous ce passage ténébreux, ils voient ce qu'on appelle le *djellad-odassi*, la chambre des bourreaux. C'est là qu'on arrête, et souvent même qu'on exécute les grands officiers qui encourent la disgrâce du souverain. Les publicistes ont donné la terreur pour principal mobile au despotisme; il est tout naturel qu'on la trouve aux avenues du sérail, et qu'elle y remplisse, en quelque sorte, l'office de concierge. Préoccupé de tout ce que j'avais entendu dire sur la justice ottomane, j'ai cherché la place où sont exposées les têtes qui tombent par l'ordre du sultan ou de *l'ombre de Dieu*. On nous a conduits sur la place et devant la muraille extérieure du sérail; c'est là qu'on expose les têtes et même les cadavres de ceux que la justice impériale a frappés. Un tchiaoux préside à ces expositions, tenant une baguette ou un bâton blanc à la main; chaque tête a son *yafta* ou écriteau, énonçant les motifs pour lesquels elle est tombée. Ces *yafta* sont ordinairement fort laconiques, et ne portent pas toujours sur des faits positifs. Je me rappelle celui d'Halet-Effendi; ce favori de Mahmoud était accusé vaguement d'avoir parcouru toutes les voies de la perversité, et de s'être couvert du manteau de la fidélité et de la vertu pour corrompre et diviser les musulmans. Puis on lisait comme dans un post-scriptum: „*Voici la tête du perfide étranglé dans son exil.* Une condamnation ainsi motivée est souvent la seule pièce du procès, et le public turc s'en contente, car il est persuadé que ceux qui meurent par la volonté du maître ont toujours tort, et que Dieu lui-même les a effacés du livre de vie! Lorsqu'il tombe des têtes de visirs, de pachas ou de ministres, on leur fait l'honneur de les exposer sur un pilier de pierre ou de marbre, et dans un bassin de bois ou

d'argent. On traite avec moins de cérémonie les têtes vulgaires, qui sont quelquefois placées sur un pieu, ou jetées confusément à terre. Toutes ces têtes appartiennent au sultan ou plutôt au djellad (bourreau). Celui-ci les livre ou les vend aux familles des décapités, quelquefois même à des étrangers; la tète d'Ali, pacha de Janina, fut d'abord marchandée par un Anglais, puis vendue à un derviche qui l'a fait ensevelir près de la porte de Selivrée. Celle du malheureux Halet-Effendi, objet de la fureur populaire, avait été jetée à la mer; on la retira de l'eau, pour la déposer chez les derviches Mewlewis de Pera; elle a été ensuite enlevée de son mausolée, et si on veut savoir où elle repose maintenant, il faut le demander aux anges du sépulcre.

J'ai cru m'apercevoir que l'herbe commençait à croître sur le terrain réservé au terrible appareil des expositions. Les personnes qui m'accompagnaient m'ont dit qu'on n'avait pas exposé de têtes au sérail depuis plusieurs mois. On doit en louer la modération de Mahmoud. Malheureusement la modération n'est pas ce qui réussit le plus en Turquie. Il ne faut pas croire que cette justice qui nous révolte produise le même effet sur les Turcs. Elle ne frappe d'ailleurs que des gens en place qui, selon l'expression commune, *mangent le pain du sultan*, et qui, en se mettant à son service, *n'ont plus ni tête ni biens*. La plupart ont abusé de leur crédit ou de leur pouvoir, et ne sont que d'odieux instruments du despotisme. Dans ce cas, le despotisme frappe sur lui-même, et c'est une satisfaction donnée par lui aux peuples qu'il opprime. Il faut ajouter que la sévérité du sultan est très-souvent provoquée par les passions populaires. Toutes les fois que le peuple se soulève, ce sont des têtes qu'il lui faut, de telle sorte que la multitude est presque toujours de moitié dans l'exercice violent du pouvoir. N'allez pas, d'après cela, crier à la barbarie des Turcs, car vous avez maintenant à Paris une multitude qui demande aussi des têtes de ministres, et dont la joie serait grande, si elle pouvait voir tout un conseil de roi dans un bassin de bois ou d'argent.

Mais revenons au sérail. Après la seconde cour se trouve une troisième porte qu'on appelle la porte de la Félicité, *babus-scadet;* au-delà sont plusieurs palais, celui du sultan, celui des princes, qu'on appelle *la cage*, et celui des *hassekis* ou sultanes. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de cette bibliothèque impériale, l'un des mystères du sérail, et qu'aucun voyageur n'a pu voir. Vous savez qu'on espère encore y retrouver les décades de Tite-Live, et plusieurs autres chefs-d'œuvre que nos savants d'Europe ont laissé perdre, et que les Turcs nous auraient précieusement conservés.

Ceux qui aiment les contrastes n'ont qu'à venir au sérail. D'un côté, des barbaries qui font frémir d'horreur; de l'autre, de beaux jardins et le riant séjour des voluptés. L'histoire nous a fait connaître ce qui se passe dans les premières cours; pour le reste, il a bien fallu, jusqu'à-présent, s'en rapporter à l'imagination des poètes et des romanciers. Quelques voyageurs, cependant, ont pu pénétrer dans l'intérieur des jardins; ils y ont vu des allées de cyprès, des pavés de mosaïque, des grillages dorés, des parterres entourés de buis, des serres chaudes, des jets d'eau, le harem d'hiver, le harem d'été, le kiosque magnifique qu'habite le sultan dans la belle saison. C'est ici que vous attendez des détails, et que vous comptez peut-être sur quelques chapitres de la chronique scandaleuse. Je dois vous avouer naïvement que j'ose à-peine m'informer de ce qui se passe dans ce lieu que la terreur environne. Tour-à-tour entraîné par la curiosité, et retenu par la crainte, je pourrais m'appliquer ce vers d'un de nos grands poètes:

Je brûle de savoir et crains d'interroger.

Je vous dirai seulement, d'après les plus graves autorités, que trois ou quatre Géorgiennes, belles comme les houris, ont été aperçues naguère par un gentilhomme suédois*, caché dans la cabane d'un jardinier allemand, et que, semblables à la Galatée de Virgile, elles se sont enfuies derrière les arbres, en

*) Tous ces détails sont rapportés gravement par plusieurs voyageurs anglais.

désirant toutefois être vues. Je vous dirai encore, et toujours d'après les témoignages les plus respectables, qu'un voyageur anglais a découvert, dans le harem d'été, plusieurs flacons avec des étiquettes portant ces mots: *Eau-de-vie d'Andaye*, *eau-de-vie de Dantzick*. Le docteur Clarke, dans la relation de son voyage en Orient, se vante d'avoir vu aussi beaucoup de merveilles, entre autres la chambre à coucher des odalisques, et les pantoufles jaunes des sultanes. Il a couru, pour cela, le danger de perdre la vie. Pour moi, je ne suis pas si curieux, et je me contenterai de voir les jardins du sérail dans les beaux dessins de Melling; je vous conseille d'en faire autant. Je crois volontiers à la vérité de tout ce qu'on a dit; mais ce qu'on a dit n'est pas tout-à-fait ce que je voudrais savoir. Je voudrais connaître les mœurs du harem impérial; les jalousies, les intrigues, les passions qui animent cette enceinte mystérieuse. Il est probable qu'on ne saura jamais rien de positif là-dessus, à moins que le chef des eunuques noirs ne fasse quelque grande indiscrétion, ou qu'il ne prenne fantaisie à une belle odalisque de nous donner des *Mémoires d'une Contemporaine*. On croit généralement, à Constantinople, que Mahmoud commence à se dégoûter du sérail, et de l'uniformité de ce lieu de délices. Du moins est-il certain qu'il cherche quelquefois son plaisir ailleurs.

Après avoir vu de Sainte-Sophie et du sérail ce qu'il est permis d'en voir, nous dirigerons nos pas vers la place de l'At-Meïdan: c'est l'ancien Hippodrome, c'est là qu'un peuple passionné menaçait souvent la tranquillité de l'empire en prenant parti pour la faction des verts ou pour celle des bleus. Ainsi, tandis que la raison dégénérait et se perdait dans les subtilités théologiques, l'héroïsme et la bravoure se rapetissaient dans les combats du cirque et dans la course des chars; singulière nation, qui a subsisté pendant dix siècles avec le germe d'une maladie mortelle, et dont la décadence ou plutôt l'agonie a duré plus long-temps que ses monuments de marbre et d'airain. L'Hippodrome a perdu l'étendue et la forme qu'il avait au temps des Grecs. Cette place si renommée était remplie autrefois des

chefs-d'œuvre de la sculpture. On peut dire, sans craindre d'exagérer, qu'elle avait, au temps de Nicétas, plus de dieux et de héros taillés en pierre ou jetés en bronze qu'elle n'a aujourd'hui d'habitants. La plupart des monuments qui ornaient l'Hippodrome, avaient disparu dans la conquête des Latins, en 1204. Les statues en bronze d'Auguste et de plusieurs empereurs, celles de Diane, de Junon, de Pallas; Hélène réprésentée dans tout l'éclat de sa beauté, Hercule dans l'attitude de la force, Pâris offrant la pomme à Vénus, beaucoup d'autres chefs-d'œuvre renommés chez les anciens, furent jetés au fourneau, et convertis en monnaie grossière*. Telle était la barbarie de cette multitude de croisés venus des beaux pays de France et d'Italie où, par un contraste que le temps seul pouvait produire, les arts et les prodiges qu'ils enfantent, sont aujourd'hui l'objet d'un culte public.

La place de l'At-Meïdan a d'un côté la belle mosquée d'Ahmed; elle n'a, de l'autre, que des maisons dégradées, qui n'ont pas même l'honneur d'être des ruines. De tous les anciens monuments qui s'y trouvaient réunis, trois seulement sont restés. Je vous parlerai d'abord de l'obélisque, renversé par un tremblement de terre, et relevé sous le règne de Théodose**. Lorsqu'on aura pu déchiffrer les hiéroglyphes gravés sur ses quatre côtés, on saura à quelle dynastie des rois il appartient et s'il ornait les places publiques de Thèbes, de Memphis ou d'Hiéropolis. Ce monument est composé de deux parties bien distinctes, et nous présente à la fois le caractère et le génie de deux peuples. A voir l'obélisque dont la masse est imposante, et sur lequel sont gravés quelques signes qu'on ne com-

*) Nicétas donne une description poétique de tous les monuments qui ornaient l'Hippodrome; nous avons cité cette description dans notre Bibliothèque des Croisades, tome III.

**) Pierre Gillius avait vu deux obélisques à Constantinople, l'un, au milieu de l'Hippodrome, et c'est celui que nous avons vu; l'autre couché par terre auprès de la demeure des sultans; ce dernier obélisque fut acheté par un Vénitien et alla décorer la place de Saint-Étienne à Venise.





prend plus, on ne peut méconnaître la grandeur et la sagesse mystérieuse de la vieille Égypte. A voir le piédestal chargé de trophées et d'inscriptions fastueuses, qui ne reconnaîtrait pas la vanité des Grecs du Bas-Empire! sur la base de la colonne, se trouve figuré le mécanisme à l'aide duquel elle a été relevée par Proculus. On peut admirer ici le génie de l'ouvrier; mais il reste à connaître une chose plus merveilleuse: comment cette masse énorme, venue de la haute Égypte, ou tout au moins de Memphis, a-t-elle pu descendre le Nil? Comment a-t-elle traversé l'Archipel et la Propontide? comment est-elle arrivée jusque dans l'Hippodrome? Voilà ce qu'il nous importerait de savoir, aujourd'hui surtout, que les aiguilles de Cléopâtre ou les obélisques de Luxor sont attendus sur une de nos places de Paris, et qu'on s'occupe des moyens de transporter ces masses de granit à travers la Méditerranée.

Pendant que nous examinons l'obélisque, nous voyons passer quelque Grecs du Fanar ou de Péra, nous leur adressons des questions sur le monument que nous avons sous les yeux; aucune réponse; je demande à un papas dans quel temps l'obélisque a été élevé: — Dans un temps où les hommes étaient beaucoup plus forts qu'ils ne le sont aujourd'hui. — Voilà tout ce que j'en ai pu tirer. J'ai souvent eu à déplorer cette profonde ignorance des Grecs sur leur propre histoire. Il arrive donc un temps où les plus grandes nations ressemblent aux ruines cachées sous l'herbe! encore les monuments renversés et à moitié détruits ont-ils cet avantage, qu'ils nous parlent de leur origine et de leur gloire; les peuples qui achèvent de mourir savent à-peine ce qu'ils ont été.

Les deux autres monuments qui subsistent encore dans l'At-Meïdan sont la colonne Serpentine et la colonne *historique*. Celle-ci servait à marquer une des extrémités de la lice dans la course des chars. L'histoire nous apprend que Constantin la fit revêtir de plaques de cuivre; une inscription grecque, placée sur la base, la comparait au fameux colosse de Rhodes; mais rien ne porte malheur aux monuments comme les ornements de métal. Cette colonne n'offre plus qu'une masse

dégradée, et menace d'écraser les passants dans sa chute. Quant à la colonne Serpentine, elle vient du temple de Delphes, où elle servait à supporter le célèbre trépied d'or consacré à Apollon après la victoire de Platée. Le fût de la colonne, composé de trois serpents en spirales, était surmonté par les têtes mêmes des reptiles sur lesquelles reposait le trépied. Ces têtes ne subsistent plus aujourd'hui. On attribue la première mutilation de ce monument à Mahomet II, qui abattit une des trois têtes de serpent avec sa hache d'armes. Que sont devenues les deux autres? l'histoire ne nous apprend rien là-dessus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les monuments anciens de l'Orient ont trois sortes d'ennemis à redouter, le temps, les Turcs, et les amateurs.

Au reste, le gouvernement de Stamboul ne prend aucun soin de tous ces monuments, et les Osmanlis passent tous les jours dans l'Hippodrome, sans prendre garde à la colonne historique à la colonne Serpentine, à l'obélisque. Ces restes de l'antiquité n'ont pour eux rien de national, rien qui parle à leur imagination et à leur patriotisme. Je dois ajouter, comme remarque générale, que les Turcs n'élèvent jamais de monuments sur leurs places publiques; ils ne connaissent, pour la décoration de leurs cités, ni les obélisques, ni les colonnes, encore moins les images de l'homme et des animaux empreintes sur un métal ou sur la pierre. Seulement ils se plaisent quelquefois à décorer l'urne d'une fontaine; et les monuments de ce genre sont après les mosquées et les marbres des cimetières, les seuls ornements qu'on puisse remarquer dans les villes d'Orient.

Autrefois la jeunesse turque se livrait à l'exercice du djérid dans la place de l'At-Meïdan, on y voyait accourir un grand nombre de spectateurs, beaucoup de femmes surtout, qui venaient admirer la vitesse des chevaux arabes ou tartares, et l'adresse des jeunes itch-oglans (pages). Depuis que l'on s'est occupé de réformer la discipline militaire, l'exercice du djérid est passé de mode; il passera tout-à-fait, comme la course des chars et les jeux du cirque. On ne voit plus dans l'At-Meïdan que les

soldats des nouvelles milices rangées à la file et s'exerçant à la manœuvre européenne.

Avant de quitter l'Hippodrome, je dois vous parler de la mosquée d'Ahmed. On entre d'abord dans une cour assez vaste et plantée de beaux arbres; cette cour étant un lieu de passage, de petits marchands y étalent leurs boutiques ambulantes, comme à la porte de nos églises; mais on n'y voit point de pauvres, car il n'est pas permis de mendier à l'approche des mosquées. La seconde cour est environnée de deux rangs de colonnes qu'on dit avoir été enlevées aux ruines d'Éphèse et aux vieilles cités de la Troade; au milieu est une fontaine de marbre pour les ablutions. En jetant les yeux sur les coupoles de cette galerie extérieure, j'y ai vu des nuées de pigeons ramiers, qui sont là comme dans un colombier, et dont le roucoulement sauvage se mêle à la prière des musulmans. L'extérieur de la mosquée, avec ses six minarets, ses cinq dômes et ses colonnades, a plus frappé mon attention que le temple de Sainte-Sophie. Les formes arabesques de cet édifice m'ont paru d'ailleurs plus en harmonie avec la physionomie pittoresque d'une cité musulmane. J'ai pu pénétrer jusque dans l'intérieur. La vaste enceinte de la mosquée n'offre que la simplicité grave et sévère d'un temple luthérien. Quatre énormes piliers soutiennent le dôme principal. Point de chaises, point de bancs, point d'autels. Des tapis et des nattes d'Égypte couvrent le pavé; on aperçoit sur les murs quelques inscriptions en lettres d'or; des vitraux de couleur ne laissent pénétrer sous la voûte sacrée qu'une lueur sombre; des lampes toujours allumées y remplacent la clarté du soleil. Près de la niche où se dépose le Coran, on m'a montré à droite la chaire où l'*imam* préside à la prière (*namaz*), à gauche, celle où le *khatib* prononce le *khoutbè*, ou prière pour le sultan, et fait un sermon tous les vendredis. Non loin de là, est une tribune grillée où le Grand-Seigneur assiste aux cérémonies religieuses. C'est dans la mosquée d'Ahmed que s'est accompli un des plus grands évènements des temps modernes; c'est là qu'on déploya l'étendard du prophète contre les janissaires révoltés et que l'abolition de

ce corps, si long-temps redoutable, fut prononcée en présence des ulémas et du peuple assemblé.

A côté de la mosquée reposent les cendres du sultan Ahmed et de son fils Osman. Les Turcs n'ont pas de lieu destiné à la sépulture des princes. Le grand Soliman, Mahomet II, Bajazet, beaucoup d'autres sultans sont ensevelis auprès des mosquées qu'ils ont fondées, et les plus beaux monuments religieux de Stamboul étalent leur magnificence à côté d'une tombe impériale. Un *imaret* qui nourrit un grand nombre d'indigents est attaché à la mosquée d'Ahmed. La religion préside ainsi aux établissements de charité, et la maison des pauvres est comme une dépendance de la la maison de Dieu. Il en est de même des établissements consacrés à l'instruction publique; chacune des grandes mosquées a son *medressé* ou collège, et sa bibliothèque ouverte à tous les hommes studieux; la science, d'après le Coran, est agréable à la Divinité, et répandre les lumières parmi les hommes, c'est répandre les bienfaits du Créateur. Cette maxime est admirable sans-doute; mais il ne faut pas toujours juger une société par les maximes qu'on y débite.

Non loin de l'At-Meïdan, et sur la deuxième colline, on va voir une colonne qu'on appelait autrefois la colonne *purpurine*, et qu'on nomme maintenant la colonne *brûlée*. Une multitude d'échoppes adossées au piédestal empêchent d'en approcher, et ces échoppes resteront là jusqu'au premier incendie. La colonne brûlée, enlevée à la ville de Rome, portait une belle statue d'Apollon, devenue ensuite la statue de Constantin*. Au milieu du douzième siècle, la statue fut abattue et brisée, la colonne renversée par un violent orage. Cet accident parut un présage sinistre. Au temps du paganisme, on l'aurait attribué à la colère d'Apollon. Ce fut Manuel Comnène qui répara les ravages de la foudre, et, dans une inscription qui a été conservée,

*) Des auteurs ont écrit que la tête de l'empereur était parée de quelques-uns des clous sacrés qui servirent au crucifiement du Sauveur.

il s'adresse à Jésus-Christ, l'arbitre et le souverain du monde, le conjurant de protéger la capitale et l'empire. La colonne brûlée est formée de pièces de porphyre que le feu a noircies, et garnie de cercles de cuivre en bosse, qui cachent les jointures des pierres*. Ces cercles de cuivre ressemblent à des chaînes, et la colonne d'Apollon m'a représenté de loin le génie des arts captif chez les barbares. Constantinople renferme encore d'autres monuments, ou plutôt d'autres ruines qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de l'art. Une de ces ruines est la colonne de Marcien; elle est de marbre blanc et d'un seul bloc; elle a soixante-quinze pieds de hauteur; son chapiteau et sa base sont fort endommagés; on y remarque des aigles romaines, et la représentation presque effacée d'une femme, ce qui l'a fait appeler par les Turcs la *colonne de la fille.* L'emplacement de cette colonne était autrefois un jardin clos de murs, maintenant c'est un lieu découvert où croissent les les orties et les mauves sauvages. Nous avons visité la colonne d'Arcadius, élevée sur le mont Zapolus, en face de l'ancien port des galères; on la regardait comme la rivale des colonnes de Trajan et d'Antonin; il n'en reste que la base, haute d'environ quatorze pieds, et dans laquelle se trouve un escalier orné de quelques bas-reliefs. A ce piédestal est adossée la hutte d'un pauvre Turc, qui vit de la curiosité des étrangers; il est le seul habitant du quartier qui ne s'étonne pas qu'on vienne voir un amas de pierres, ou plutôt un rocher informe, auquel les incendies ont ôté son éclat et sa couleur naturelle. Du haut de cette ruine on découvre un horizon assez étendu. Nous avions devant nous, vers la mer de Marmara, cette fameuse porte dorée, par laquelle entraient les triomphateurs, et le château des Sept-Tours, que Pierre Grelot appelait la Bastille de Constantinople. Ce voyageur français avait vu, au milieu du dix-septième siècle, la colonne d'Arcadius encore debout et dans toute sa hauteur; elle était alors environnée de maisons

*) Les jointures des pierres étaient autrefois cachées sous des nœuds de lauriers consacrés à Apollon.

qui en interdisaient l'approche; on ne souffrait pas même qu'elle fût visitée par des chrétiens. Un jour qu'un voyageur osa se montrer au sommet de la colonne, son apparition suffit pour mettre en rumeur tout le voisinage*; les uns le prenaient pour l'ame d'un empereur grec, qui venait prendre la place de la statue qu'on y avait vue autrefois; d'autres se persuadaient qu'on n'était monté sur la colonne que pour observer ce qui se passait dans les harems. Le voyageur imprudent fut arrêté, et conduit au milieu d'une multitude furieuse chez le sous-bachi, où il n'échappa que par miracle à la bastonnade. Aujourd'hui les étrangers peuvent voir sans crainte ce qui reste du vieux monument; mais la facilité de voir a produit l'indifférence; le nombre des curieux diminue tous les jours. Je suis sorti de l'escalier intérieur comme j'y étais entré, en passant par la hutte du pauvre musulman; celui-ci s'est plaint à nous de ce qu'on ne venait plus voir sa colonne; depuis trois mois il n'avait pas gagné de quoi fumer un tchibouk; sa baraque de bois tombait en lambeaux; il aurait bien voulu que nous prissions pitié de ses propres ruines, et que la curiosité des amateurs voulût l'aider à se mettre à couvert de la pluie et du vent.

J'aurais pu me dispenser de vous parler de toutes ces ruines de Constantinople; car d'autres voyageurs les ont décrites. Mais j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de constater leur état présent. Elles changent et dépérissent chaque jour; déjà plusieurs monuments qui avaient été observés dans les dix-septième et dix-huitième siècles, ont disparu; ceux qui existent encore pourront bientôt disparaître à leur tour, et je serai peut-être le dernier voyageur qui les aura vus**. Voilà donc ce que

*) Pierre Gillius dit qu'il mesura soigneusement toutes les pierres dans l'intérieur de la colonne d'Arcadius, mais qu'il n'out pas le courage de mesurer ainsi la partie extérieure, de peur d'avoir la tête coupée.

**) Pierre Gillius qui visita Constantinople au commencement du dix-septième siècle, et Banduri, savant du dix-huitième, parlent de monuments qui existaient de leurs temps, et qu'on ne retrouve plus, tels qu'une colonne élevée sur la troisième colline et qui

deviennent les ouvrages de l'homme! il est triste de le savoir. Mais notre espèce humaine a l'esprit si bien fait, qu'elle ne voit que le beau côté des choses; et sans songer à ce que le temps a tout-à-fait détruit, elle trouve toujours le moyen de s'admirer dans ce qui reste. J'ai pensé, mon cher ami, que vous étiez fait comme tout le monde, et j'ai voulu vous donner le plaisir des ruines, lorsqu'il en est encore temps.

Je n'ai point vu les anciennes citernes de Bysance; la plupart sont comblées; celle que les Turcs appellent la citerne des *mille colonnes*, renferme aujourd'hui une filature de soie. La capitale n'est plus approvisionnée d'eau que par des aqueducs qui l'apportent de Belgrade et de Pyrgos. Les Osmanlis ont conservé les aqueducs des empereurs grecs; ils en ont construit de nouveaux. J'ai vu près de la porte oblique (Egricapou) le principal où l'eau arrive, et d'où elle se distribue dans tous les quartiers. Il n'est point de grande mosquée qui n'ait son bassin d'eau vive, point de rue qui n'ait sa fontaine. Un musulman, en quelque endroit de la ville qu'il se trouve, peut étancher sa soif ou laver les souillures de son corps et de ses vêtements. Souvent même, une tasse de fer, de cuivre ou de bois, suspendue par une chaine au marbre d'une fontaine, s'offre à la commodité des passants. Aux yeux des Turcs l'eau est un des grands bienfaits de Dieu, et leur charité fait en sorte que ce bien ne manque à personne.

Un voyageur ne peut oublier les tours et les murailles extérieures de Bysance; ces murailles auxquelles Nicétas reprochait d'être restées debout, après la conquête des Latins, entourent encore de leurs débris l'enceinte de la cité. Je les ai visitées plusieurs fois pour savoir par quel point les Sarrazins, les croisés

portait le nom de Théodose; deux autres colonnes sur la septième colline, et la pyramide des vents qui se trouvait sur la place qu'on appelait *Forum Pistorium*. Cette pyramide des vents représentait, sur son piédestal, des animaux, des plantes et des fruits, des Amours folâtrant, de jeunes enfants qui soufflaient dans des trompettes d'airain; un oiseau d'airain tournant sur lui-même, annonçait la direction des vents.

et les Turcs avaient attaqué la ville. Ce qui reste des fortifications grecques, présente, surtout du côté de la terre, des points de vue fort pittoresques. Ici le lierre vivace grimpe le long des remparts et les couvre d'un tapis de verdure; plus loin des plantes et des arbustes se font jour à travers les jointures des pierres, et la plus riche végétation sort des flancs d'une muraille ruinée. Nous avons vu sur les sommets des tours, des arbres à fruits rouges, presque aussi gros que nos orangers des Tuileries. Dans une de nos promenades, j'ai cueilli d'excellentes figues à l'entrée d'une brèche qu'on dit avoir été ouverte par le canon de Mahomet II. Plusieurs portes de la ville conservent des inscriptions en l'honneur des empereurs qui les ont construites. Le temps a miné la pierre, ou rongé la plaque de fer sur laquelle elles ont été gravées. Les Turcs depuis la conquête, n'ont pas touché aux murailles de Bysance. L'année dernière, 1829, la pensée ne leur est pas venue d'y remuer une seule pierre, pour les mettre en état de défense contre les Russes. Il faut leur savoir gré, quel que soit leur motif, d'avoir respecté d'aussi belles ruines, et de nous les laisser telles que le temps les a faites.

En visitant les restes de l'ancienne Bysance, j'interroge quelquefois les souvenirs de nos vieux chroniqueurs des guerres saintes, et j'aime à retrouver dans leurs récits les admirations naïves des temps passés. Plusieurs avaient vu la ville impériale en allant à Jérusalem. Vous allez juger de l'enthousiasme que leur inspirait un spectacle si nouveau pour eux. „O quelle grande „et belle cité! s'écrie Foucher de Chartres: que de monastères „et de palais! que de choses merveilleuses sur les places publiques „et dans les rues!" Villehardouin n'exprime pas moins d'étonnement. „Ceux qui ne l'avoient encore vue, dit-il, se mirent à „contempler cette magnifique cité, ne pouvant se persuader „qu'en tout le monde il y en eust une si belle et si riche: parti- „culièrement quand ils aperçurent ses hautes murailles, et ses „belles tours, dont elle étoit revestue et fermée tout à l'entour, „et ses riches et superbes palais, et ses magnifiques églises qui „estoient en si grand nombre, qu'à peine on se le pouvoit imaginer,

„si on ne le voyoit de ses yeux.“ On ne peut porter plus loin l'admiration; il est probable que nos deux chroniqueurs jugeaient ainsi Constantinople, par comparaison avec les villes de l'Occident, et qu'il se mêlait beaucoup d'ignorance à leur surprise. Je regrette toutefois qu'ils se soient bornés à nous exprimer leur étonnement, et que leur récit ne renferme que des notions vagues et incomplètes sur les merveilles qu'ils avaient sous les yeux. Odon de Deuil, qui accompagnait Louis VII. à la seconde croisade, parle de Bysance en observateur plus éclairé. Il partage l'enthousiasme de la plupart des pélerins, mais il ne néglige pas de décrire avec quelques détails ce qu'il a vu. C'est dans son récit seulement que vous retrouverez la capitale des Grecs, telle que la virent les croisés. „Constantinople, c'est „l'historien qui parle, la gloire des Grecs, riche par la renommée „et par ce qu'elle renferme, a la forme d'un triangle. A l'angle „intérieur on voit Sainte-Sophie et le palais de Constantin. La „ville est ceinte de deux côtés par la mer. En arrivant, on a „sur la droite le bras de Saint-George, et sur la gauche le „Havre ou la Corne d'Or, qui s'étend à près de quatre milles. „Au fond est le palais qu'on appelle Blaquernes, bâti sur un „terrain bas, et qui se fait remarquer par sa somptuosité, son „architecture et son élévation. Situé sur de triples limites, il „offre à ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, de la „campagne et de la ville. L'or y brille partout, et s'y mêle „à mille couleurs. Tout y est pavé en marbre. Sur le troisième „côté du triangle de la ville, on voit la campagne; ce côté est „fortifié par un mur garni de tours, qui s'étend depuis la mer „jusqu'au palais, sur un espace de deux milles. Dans plusieurs „endroits la cité est privée de courants d'air; les riches couvrant „les rues par leurs édifices, laissent ainsi aux pauvres et aux „étrangers les ordures et les ténèbres. Là se commettent des „vols, des meurtres et autres crimes que l'obscurité favorise. „Comme on vit sans justice dans cette ville, qui a presque „autant de maîtres que de riches, et de voleurs que de pauvres, „les méchants n'y connaissent ni la crainte ni la honte. Le „crime n'y est puni par aucune loi, et n'y vient à la connaissance

„de personne. Cette ville excelle en tout; si elle surpasse toutes „les autres en richesses, elle les surpasse aussi en vices.“

Dans un autre passage de son livre, l'aumônier de Louis VII. revient sur Constantinople qu'il ne peut quitter. „Constantinople, „dit-il, superbe par ses richesses trompeuses, corrompue et sans „foi, a autant à craindre pour ses trésors, qu'elle est redoutable „pour ses perfidies et ses infidélités. Sans sa corruption, elle „pourrait être préférée à tous les lieux pour la température „de son air, pour la fertilité de son sol, et pour le passage „facile qu'elle offre à la propagation de la foi. Le bras de „Saint-George qui l'arrose, ressemble à une mer par la salure „de ses eaux et la fécondité de ses poissons, et à un fleuve „par la facilité qu'on a de le traverser sept à huit fois dans „un jour.“

On ne saurait exprimer à la fois plus d'amiration pour la ville de Constantin, et plus d'antipathie pour ses habitants. Nous devons croire, toutefois, que la description d'Odon de Deuil ne manquait pas de vérité au douzième siècle. Mais que de changements sont survenus! si Odon de Deuil pouvait revoir Constantinople telle que nous la voyons maintenant, s'il parcourait avec nous les rues et les places publiques de Stamboul, il ne retrouverait presque rien de ce qui affligeait ses regards. Figurez-vous la surprise du moine de Saint-Denis, figurez-vous sa douleur de trouver partout des minarets et des mosquées à la place de ces nombreuses églises dédiées aux saints et à la Vierge, et de voir le palais et le harem d'un sultan à *cet angle intérieur* qu'habitait le clergé de Sainte-Sophie! Aux lieux où s'élevaient les magnifiques palais de Constantin, de Bucoléon, des Blaquernes, l'historien de la seconde croisade ne verrait que des cabanes, des maisons de bois et quelques grandes habitations que les Turcs appellent *seraï* ou *konak*, dont les murailles nues, les fenêtres grillées, les cours solitaires offrent, au premier abord, l'extérieur d'un cloître ou d'une prison. Au temps des croisades, on ne voyait point encore ces bois de cyprès, que les musulmans ont consacrés aux tombeaux, et qui, dans la ville et hors de la ville, couvrent partout les sépultures des morts. Les

Grecs du Bas-Empire ne connaissaient pas non plus ces riches bazars qui sont un des ornements de la cité moderne. La belle colline de Péra, qui nous apparait maintenant comme une autre cité, était, au moyen âge, couverte de figuiers et de vignes. Les larges fossés de la ville, protégés par une longue paix, étaient des jardins où croissaient toutes sortes de plantes et de légumes, où les empereurs entretenaient quelquefois des bêtes fauves. La capitale des Osmanlis n'offre plus ces constructions bizarres qui enfermaient certaines rues sous une voûte obscure et les transformaient en galeries souterraines. On ne retrouve plus dans Stamboul ni cette magnificence des grands, ni cette licence du peuple dont l'aumônier de Louis VII. nous retrace une peinture si animée. C'est un autre luxe, une autre corruption, une autre société; ce sont d'autres pauvres et d'autres riches, d'autres misères et d'autres désordres, d'autres vertus et d'autres vices. Pour résumer la comparaison des différents âges de Constantinople, il me suffira de vous dire que les maisons, les édifices publics, les rues, le gouvernement, la religion, le peuple, tout est changé. Un voyageur des temps reculés ne reconnaîtrait plus dans la ville impériale que sa position géographique et sa forme triangulaire, que ses sites ravissants et la beauté de son climat, que cette Corne d'Or qui ressemble à une mer, et ce détroit de Saint-George qui ressemble à un grand fleuve.

Je ne m'arrêterai donc plus sur ce qui nous reste de l'ancienne Bysance, car j'ai le projet de vous faire connaître la ville, telle qu'elle est de nos jours. Je veux donc étudier avec vous, non les révolutions des temps passés, mais celles qui sont arrivées de notre temps, et celles qui se préparent encore pour l'avenir. Nous laisserons la poésie des vieilles ruines, les inscriptions et les médailles antiques, pour observer les monuments contemporains et les médailles vivantes, je veux dire les lois, les caractères, et les physionomies de l'âge présent. Je porterai désormais mes études sur ce qui vit et respire, et non sur ce qui est mort et ne peut ressusciter. Vous pourrez voir, quand vous le voudrez, la ville de Constantin ou la ville des Césars,

dans Banduri, dans Ducange, et surtout dans Pierre Gillius qui en sait là-dessus beaucoup plus que moi. Je ne vous parlerai plus, dans mes prochaines lettres, que de la ville des sultans, et de la population qui l'habite aujourd'hui.

M.

*P. S.* Pendant que j'achevais cette description que j'ai faite pour vous, je reçois votre lettre du 10 août, où vous me parlez des derniers évènements de Paris. Il faut avouer que vos partis révolutionnaires vont plus vite que le temps. Ils ont déjà fait en quelques semaines, plus de ruines que je n'en ai vu en Orient. Ce que vous m'écrivez, et ce que je vois ici, me familiarisent avec la triste pensée que tout doit finir sous le soleil, les peuples, les cités, et les empires. J'emploie mes journées à chercher les anciens temples et les vieux palais de Bysance. Le temps arrivera où des voyageurs, venus des pays lointains, chercheront de même, dans la capitale des Francs, l'emplacement du Louvre et des Tuileries. Les débris de l'empire grec sont devenus la proie des Turcs. Quels seront les barbares qui viendront un jour prendre notre place sur le territoire des Gaules? Vous qui connaissez si bien Paris, tel qu'il est maintenant, faites-moi un peu l'histoire de nos ruines futures, et dites-moi, je vous prie, ce qui restera un jour de l'église de Notre-Dame, du dôme des Invalides, de la colonne de la place Vendôme, de la statue équestre de Henri IV, etc. Je ne vous marque point d'époque pour vos prédictions; je sais que les révolutions sont toujours pressées de détruire; et, comme l'Attila de Corneille, elles s'ennuient d'attendre. Mais, néanmoins, lorsqu'on parle de l'avenir, je crois qu'il est prudent de prendre de la marge; car il ne faut pas effrayer les bonnes gens, et s'exposer à des démentis.

MICHAUD.

---

# PARIS.

## A M. MICHAUD.

20 février 1831.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher monsieur; il ne faut pas m'en vouloir; j'ai vraiment été fort occupé. Depuis l'arrivée de votre lettre, j'ai eu trois ou quatre émeutes à voir; cela prend beaucoup de temps, je vous assure. Mais il faut, avant tout, vous apprendre ce que nous entendons aujourd'hui par une émeute; car vos souvenirs pourraient bien vous tromper. Vous savez, et de reste, ce que c'est qu'une insurrection, une journée révolutionnaire, la victoire et la puissance transférées violemment d'un parti à un autre, par un coup de main, par un soulèvement de la masse populaire; tragédie courte, animée, qui se termine, comme le drame moderne, par une scène d'échafaud: et là-dessus, vous pourriez faire, en notre faveur, des frais d'inquiétude qui seraient perdus. Ce n'est pas de cette nature emportée, orageuse, sanguinaire, allant à ses fins par le tumulte et l'effroi, qu'est l'agitation dont nous sommes maintenant tourmentés. On la trouve bien toujours prête, se tenant sur le seuil des portes et à l'embouchure des allées, se fourrant dans les groupes où se distribuent les nouvelles, rôdant le long des quais, où les ouvriers sans travail écoutent d'autres charlatans et regardent d'autres escamoteurs, criant misère dans le Palais-Royal au sortir de l'estaminet; mais une fois répandue sur le pavé, avec ce qu'il faut de têtes, de jambes et de bras pour former un attroupement et mériter les trois sommations de la police, elle ne sait plus à qui se prendre; elle ne marche pas devant elle vers un but déterminé, entraînant la foule et renversant les obstacles; elle attend la force chargée de la réprimer; elle tourne autour des soldats, les oblige à de continuelles évolutions, et, quand elle a bien fatigué les patrouilles, elle va se coucher.

C'est que, si notre émeute a l'instinct du trouble, elle n'en a pas la passion; rien et personne n'est pour elle proie et

victime désignée; personne et rien ne lui est objet d'affection ardente, d'enthousiasme, de foi. Elle sait dire „A bas quelque chose;“ elle ne dit pas „Vive quelqu'un.“ Elle hait faiblement, elle n'aime pas du tout. Elle s'ennuie, elle se dépite, rien de plus. Qui a vu un de ses accès les connaît tous; le lieu, l'occasion, le prétexte du premier rassemblement peut varier; partout les suites se ressemblent. Aussitôt qu'une rixe, un accident, un hasard a déterminé le point de la ville où toute la population doit se porter; dès que ces mots, d'un entraînement magique, et dont chacun se charge de faire le commentaire, „Il y a quelque chose quelque part,“ se sont communiqués de boutique en boutique, de portier en portier, et ont monté rapidement tous les étages de chaque maison; quand, pour plus d'avertissement, le rappel de la milice citoyenne vient assourdir les habitants du quartier, et jeter l'épouvante chez les malades, vous verriez en un instant les rues se remplir, comme les avenues d'une fourmilière, de longues files noires qui se dirigent toutes du même côté. Nous sommes au premier jour; car l'émeute en a régulièrement trois; c'est un souvenir reconnaissant de la révolution qui l'a déchaînée. Aussi les gens timides ne se hasardent pas encore; ceux qui sont occupés se hâtent de terminer l'ouvrage commencé; les femmes font rentrer leurs enfants, et prient leurs maris de faire la sourde oreille à l'invitation bruyante du tambour. Les groupes qui courent au lieu du tumulte, se composent des curieux les plus alertes, les plus hardis, et d'un assez bon nombre de gardes nationaux qui vont fournir leur personne à l'attroupement avant de prendre leur fusil pour le dissiper. Lorsque tout le monde a vu poindre de loin l'aigrette du garde municipal ou du dragon, il se fait parmi les masses un mouvement de joie et un redoublement de vitesse. Rien n'est attractif en effet comme le gendarme, sous quelque nom qu'on le déguise, de quelque uniforme qu'on le pare; le gendarme appelle la foule. Si l'Opéra-Comique a été obligé de fermer tant de fois, c'est qu'il a voulu faire des économies sur le piquet de service; avec vingt gendarmes dans la rue de Richelieu, je me chargerais de faire entrer au parterre des

Français cent personnes pour entendre une tragédie. C'est ce que l'autorité comprend fort bien; aussi n'est-elle pas chiche de ses troupes. Cet amas d'hommes qui regardent, qui veulent absolument avoir vu quelque chose, qui prétendent ne pas s'être déplacés pour rien, qui s'ouvrent pour laisser passer les soldats, et se précipitent ensuite sur leurs traces, tout cela forme un honnête rassemblement qu'il faut bientôt faire refluer en arrière, dissoudre, éparpiller, ce qui donne lieu à des plaintes, à des propos, à des résistances, partant à des arrestations. L'heure du sommeil fait enfin ce que les sommations n'ont pu obtenir; car l'émeute ne découche pas. Le lendemain, sur les récits qui se sont répandus de bonne heure au coin des rues, chez les marchands de vin, les perruquiers et les boulangers, une multitude, vingt fois plus nombreuse que celle de la veille, se dirige vers l'endroit où se sont passées les scènes du désordre. Peu importe que cet endroit soit inoffensif, sans aucun rapport avec les causes de l'irritation ordinaire; fût-ce la porte Saint-Denis, le pont au Change, le boulevart Montmartre, la place de la Bourse, c'est là qu'il faut aller, là qu'on saura des détails, là qu'on regardera le pavé comme s'il devait y être tombé quelques semences de la première agitation. Pour peu que la police s'avise alors de faire placarder une proclamation qui invite les bons citoyens à rester chez eux, il n'y a plus moyen de retenir personne. Toute la ville est dans la rue; il s'établit un attroupement devant chaque affiche qui défend de s'attrouper. C'est alors qu'il y aurait du sérieux dans l'émeute s'il y en avait dans les passions, s'il se trouvait quelque forte résolution dans les têtes. L'alarme générale, le mouvement de toute la population enhardit quelques malfaiteurs qui veulent s'emparer de la troisième journée; mais celle-ci appartient de droit au triomphe de l'autorité. Dès le matin, tout le luxe de la force militaire se déploie en escadrons qui caracolent, ou en lignes serrées de fantassins. Fatigués d'avoir passé quarante-huit heures sans rien vendre, sans pouvoir se rendre à leurs affaires, tous les soldats citoyens, sans exception, prennent les armes; autant faire patrouille, disent-ils, que de rester les bras croisés dans leurs boutiques

closes, dans leurs maisons assiégées. La nouvelle, habilement accréditée par quelque journal officieux, d'un magasin pillé, d'un omnibus mis en pièces, remplit d'indignation tous les rangs de la milice bourgeoise. La curiosité est mal menée: il se distribue par-ci par-là quelques horions, et l'émeute devient une déroute. Le jour suivant, toutes les affaires, tous les plaisirs reprennent leur cours avec plus d'activité, comme si l'on voulait regagner l'arriéré; les Nouveautés même ont des spectateurs; et il ne reste plus de tout ce trouble que quelques jeunes gens riant et chantant à gorge déployée dans la prison, bien sûrs d'être acquittés, à la Cour d'assises, par la patrouille même qui les a saisis.

J'ai peut-être oublié un peu trop que je voulais seulement m'excuser envers vous de mon long silence, et je me suis laissé aller avec quelque complaisance à vous représenter dans son véritable jour le principal trait de notre position. Car, il faut bien le dire, l'émeute est notre grande affaire; c'est le symptôme toujours renaissant et presque périodique de la maladie chronique que les derniers changements nous ont apportée. Si le retour fréquent de ces petites crises n'indique pas une très-bonne santé, du moins est-on heureux de n'y pas trouver ce caractère de violence, qui met en danger une vie de peuple comme une vie d'homme; et puis, cela rompt l'uniformité d'un état qui n'est pas tout-à-fait le bonheur, cela distrait de penser à l'avenir, cela tient en haleine surtout; c'est peut-être, à tout prendre, ce qu'on peut avoir de mieux maintenant.

Il ne faut pourtant pas croire que l'émeute soit toujours innocente dans ses résultats; elle fait du dégât aussi, comme vos Turcs, et mieux que le temps; ceci me ramène directement à votre lettre. Vous me demandez des ruines, vous me donnez toute la marge que je voudrai prendre pour vous en trouver dans Paris, et voilà que j'en ai sous les yeux de toutes fraîches, qui datent d'hier; mais si complètes, si achevées, que le grand destructeur des choses humaines pourrait cette fois être jaloux des hommes. La vue des antiquités au milieu desquelles vous vous promenez, ne vous a pas fait oublier cette vieille église de Saint-Germain-l'Auxerrois, fondée par Childebert et sa femme

Ultrogothe, déjà détruite une fois, dans un temps si ancien qu'il laisse la date de sa reconstruction incertaine; détruite par des ennemis, par des vainqueurs, par des barbares; ornée, dans une succession de neuf siècles, par la piété des rois de France, devenus ses paroissiens; offrant sur son portail et dans son enceinte presque toute l'histoire de l'art, depuis ses créations les plus naïves, jusqu'à ses recherches les plus capricieuses; peuplée en outre de morts illustres, qui se croyaient à l'abri sous ces pierres, d'où la colère publique avait arraché les restes de Concini. Eh bien! une nuit de dévastation a passé sur cette vieille basilique, et il n'en reste plus que les murailles. Les Normands de nos jours vont vite en besogne; entre deux rappels de la garde nationale, ils vous rendent un temple aussi nu que pourraient le faire les ravages de plusieurs siècles, ou l'invasion fanatique d'une autre croyance. Cela est bien pire, ce me semble, que de transformer en mosquées des églises; car enfin, dans un changement de culte, le sentiment religieux subsiste, et s'occupe incontinent de la réparation matérielle. Mais que faire aujourd'hui d'un lieu destiné à la prière, si ce n'est de le détruire? La religion du prophète a conservé Sainte-Sophie aux souvenirs des chrétiens. Chez nous il ne s'est trouvé aucune hérésie, aucun schisme, aucune superstition qui voulût s'emparer de Saint-Germain. Les dieux manquent pour remplir les sanctuaires. Faute de mieux, on a mis dans celui-ci un simulacre de mairie; un petit buste en plâtre a remplacé la croix abattue, et l'on a enfermé la solitude sous la protection de l'autorité civile. Que ne nous envoyez-vous votre pauvre musulman, qui ne gagne plus rien à faire voir sa colonne? Je lui garantirais une bonne recette s'il obtenait de la municipalité la clef de Saint-Germain-l'Auxerrois. Sa conscience serait en repos sur ses profits; il aurait à montrer une ruine du culte chrétien.

Vous parlez de révolutions, d'empires détruits, de religions qui s'écroulent, de cultes nouveaux qui s'établissent, et vous aimez à parcourir, sur le théâtre le plus fécond en grands évènements de cette espèce, les débris qu'ils ont laissés. Mais s'il était vrai que nous fussions au bout de nos croyances, que

tout ce qui passionne les sociétés humaines fût épuisé pour nous, que nous eussions seulement des caprices de haine ou d'affection, des fantaisies d'ordre ou de liberté, sans ardeur, sans suite, sans persévérance, des mouvements décousus, des entraînements mutins auxquels il manque la foi, une foi quelconque, c'est-à-dire ce qui donne la force et la volonté, ne serait-ce pas là le commencement d'une agonie tout aussi mortelle que celle sous laquelle s'est débattu durant tant de siècles le Bas-Empire? Plus triste en effet, parce que les bases et les matériaux d'une transformation nouvelle ne se révèlent nulle part; parce qu'on n'a plus rien à attendre, pas même les Barbares, pas même un prophète, pour recommencer le cercle de la civilisation parcouru dans son entier! Si cela était ainsi, croyez-vous qu'il y aurait lieu de regarder en si grande pitié ces peuples jusqu'ici stationnaires, insouciants de ce que nous appelons progrès, qui en sont encore à leurs premières mœurs, à leurs premières crédulités; qui ont vu le temps s'écouler sans se mettre en marche à sa suite; qui ont tous leurs préjugés à perdre, toutes leurs croyances à défendre contre les innovations; devant qui, par conséquent, s'ouvre cette longue carrière de réformes et de changements que nous avons traversée si vite, pour nous trouver, au terme de la course, sans horizon, sans avenir?

Les ruines m'ont mis, comme vous, en veine de réflexions sérieuses, et pourtant je ne suis pas à la fin des dévastations causées par la dernière émeute. Notre-Dame aussi l'a échappé belle. Les travailleurs en décombres étaient tout près de ses portes, et frappaient le dernier pan de muraille adossé contre son vieux pourpris. J'ignore si vous avez visité quelquefois dans son palais M. l'archevêque de Paris, votre confrère à l'Académie. C'est sur cette demeure des prélats, bâtie au temps de Philippe-Auguste par Maurice de Soilly, soixante-dixième évêque, agrandie et ornée successivement par les d'Orgemont, les Poncher, les Gondy, les Noailles et les Beaumont, que s'est exercé, avec une rapidité incroyable, l'art terrible de la destruction. Cinq cents ouvriers payés par un entrepreneur, deux mille à la solde du gouvernement, n'auraient pas, en un mois, brisé plus de boise-





ries, détaché plus de solives, enfoncé plus de planchers, arraché plus de rampes, enlevé plus de toiture, que ne l'ont fait en quelques heures les amateurs de démolition lancés contre cet édifice. Il y a peu de temps que, voulant peindre un désastre pareil, j'écrivais, dans un ouvrage que personne n'a lu: „Il semblait que la flamme dévorante de l'incendie eût passé par là, „si l'on avait besoin de chercher un fléau pire que la funeste „industrie des hommes.“ Maintenant la comparaison dont j'avais besoin est trouvée; l'archevêché peut fournir des détails d'une désolation complète aux descriptions les plus ambitieuses. Dites-moi, je vous prie, si vous croyez que vos Turcs feraient mieux?

Vous voyez qu'il ne faut pas attendre des siècles ni avoir recours aux Barbares pour obtenir des ruines matérielles, des débris de monuments, où l'étranger puisse chercher avec peine les vestiges des anciens faits. Les révolutions se chargent d'en pourvoir les curieux. Cependant il faut être juste envers la nôtre, et ne pas exagérer le mal pour se donner le plaisir du blâme et de la douleur. L'insurrection de juillet a peu détruit, j'entends des choses qui appartiennent aux arts. Car, pour ce qui est du lien social, des institutions et des mœurs publiques, vous trouverez peut-être la plaie encore plus profonde qu'elle ne semble. Une église, un palais, des croix, un séminaire, des barrières, des corps-de-garde, des bureaux d'octroi, des armoiries, c'est à-peine de quoi se mettre en appétit. Une seule audience de la cour d'assises, une discussion tumultueuse de la chambre vous montrerait bien d'autres ravages. Tant il y a qu'en général les statues, les bâtiments ont été épargnés. Un buste de Louis XVIII, assez vilain du reste, qui semblait écraser de sa masse la porte du Musée, n'est tombé que ces jours derniers. Henri IV. sur le Pont-Neuf, Louis XIV. sur la place des Victoires, Louis XIII. dans la solitude de la Place-Royale, sont encore debout, armés pour leur sauvegarde d'un drapeau tricolore. Les géants du pont Louis XVI. menacent toujours les passants, et rapetissent nos hommes d'état qui traversent leur double haie pour se rendre au lieu des séances. Parmi les tableaux du Musée un seul, je crois, a péri, le sacre de Charles X, coupé en lam-

beaux par le tranchet des vainqueurs: c'est tout profit, selon moi, pour la renommée du peintre. Un accident peu connu a seulement endommagé la belle toile qui représente l'entrée de Henri IV. à Paris. Une balle dirigée contre la tête du bon roi a traversé la figure de Sully. Ce plomb obéissait à la charte mieux que la main qui l'a fait partir. Il mettait en action la responsabilité des ministres.

Quant aux édifices, sauf la mutilation de quelques ornements extérieurs qui offensaient les regards, sauf encore l'empreinte de la fusillade et du canon, que l'on conserve précieusement sur la façade de l'Institut, sur la colonnade du Louvre, objet de souvenir haineux pour les uns, occasion pour moi de pensée consolante, puisque chacune de ces balles qui ont fait leur trou dans la pierre pouvait terminer une existence humaine, on peut dire qu'ils n'ont pas beaucoup souffert. Les Tuileries n'ont à regretter qu'un fragment de colonne brisé par le boulet; s'il s'y fait par la suite quelque dommage, ce sera dégât de nouvel emménagement, non de fureur populaire. Je parle ainsi parce que je vois le château entouré de planches qui me font peur. Au nombre de ceux qui détruisent vous ne comptez que les amateurs, il faudrait peut-être y joindre les architectes. Le Louvre n'a rien perdu, pas même son conseil d'état, où se sont logés bien vite des hôtes nouveaux. La Colonne n'a gagné jusqu'à-présent que de nombreux visiteurs. Mais elle ne tardera pas à recouvrer son inscription latine, et je gagerais qu'avant peu il sera question d'y replacer la statue de Napoléon, non pas en athlète ou en empereur romain, mais comme on le voit sur tous nos théâtres, en redingote, en bottes fortes, et coiffé de son petit chapeau; il se trouvera, je l'espère, un sculpteur assez ingénieux pour lui mettre à la main une lorgnette. Je ne vous parle pas du Palais-Royal, enrichi d'un trône qui s'y trouve à l'étroit, et qui gêne tant soit peu les marchands. Le Luxembourg a couru des risques au procès des ministres; mais le voici maintenant hors d'affaire jusqu'à la question de l'hérédité, qui ne me paraît pas devoir le mettre en péril. Les pairs ont quelque chose à offrir pour la conservation de leur logis; soyez sûr



qu'ils le donneront. Le Palais de Justice a vu briser les emblèmes de royauté qui décoraient sa grille. Mais les salles d'audience sont restées intactes. Il n'en coûtera qu'une nouvelle fourniture de bustes, quelques rouleaux de papier gris pour remplacer la tenture fleurdelisée, et la cour d'assises ira son train. On a respecté la statue de Malesherbes qui s'élevait dans la grande salle, mais le bas-relief où l'on voyait Louis XVI. avec ses défenseurs a été mutilé cruellement. Je ne sais quel furieux a renouvelé le régicide en effigie. Depuis, l'autorité a fait disparaître ce marbre où manquait une tête de roi. C'était arracher la plus belle page d'une vie illustre. Il me prend envie de la rétablir, comme je le puis. J'essaierai de le faire sans bruit et sans scandale; cela ne sortira pas de l'académie.

Je n'ai voulu vous entretenir que de nos monuments pour lesquels vous montrez quelque sollicitude, et je vous ai dit dans quel état on nous les a laissés après une révolution. Ce n'est pas sérieusement que vous m'engagez à fouiller dans l'avenir qui les attend, à prévoir toutes les chances de destruction qui les menacent. Le temps qui est devant nous a pour moi tous ses voiles, toute son impénétrable obscurité, et, comme je n'aime pas à me donner des soucis, j'imite en cela nos grandes capacités politiques, j'y regarde le moins possible. Ce qui me paraît certain, c'est que, dans quelque lointain que nos espérances veuillent placer l'anéantissement de cette capitale, les monuments qui s'y élèvent aujourd'hui seront seuls à fournir des ruines. L'âge de bâtir est passé pour nous. Nous pouvons abattre des hôtels pour construire sur leur emplacement des maisons à cinq étages, percer des murs pour loger des marchands, convertir des palais en bazars, des jardins en carrefours, élargir nos rues et rétrécir nos cours, ouvrir des passages, décorer des théâtres et des cafés, en courant le risque des non-valeurs et des faillites. Le génie de notre civilisation peut encore aller jusqu'à rendre les prisons commodes, agréables et saines; c'est même une sage prévoyance dans laquelle tous les partis devraient se réunir. Mais entreprendre de ces édifices qui défient le temps, qui conservent à travers les siècles la mémoire de l'époque où

ils ont été créés, qui éternisent la gloire d'un roi, ou portent le témoignage d'une croyance sûre de sa durée; voilà ce qui ne nous appartient plus. Nous en avons déjà trop de ces ruines toutes neuves, débris anticipés d'ouvrages qui n'existeront jamais. L'Empire avec toute sa puissance, la Restauration avec toute sa bonne volonté, n'ont pu venir à bout, celui-là d'un arc de triomphe, celle-ci d'une église. De l'Étoile à la Bastille, l'art de nos jours n'a semé que de honteux avortements, lorsqu'il a voulu s'élever au-dessus des spéculations bourgeoises ou industrielles. Toutes les maisons qui se dressent autour de la Madeleine seront louées depuis l'écurie jusqu'aux combles avant que ce temple soit terminé, dût-il changer encore une fois de destination. On parle d'ajouter au Louvre l'aile qui lui manque. Cela sera bon à dire dans la discussion de la liste civile; mais je ne crains pas le démenti en affirmant que notre siècle ne verra pas ce prodige. Le vieux palais des rois demeurera manchot. J'ai lu quelque part que le poète Dufresny disait à Louis XIV: „Je ne regarde „jamais le nouveau Louvre sans m'écrier: Superbe monument de „la magnificence royale, vous seriez achevé si l'on vous eût donné „à l'un des quatre ordres mendiants pour tenir son chapitre et „loger son général.“ Le francparler des poètes avec les rois m'a toujours paru suspect; cependant il y a un grand sens dans ces paroles, et celui-là les a bien peu comprises qui les a trouvées plaisantes. Or maintenant que nous n'avons plus d'associations religieuses, excepté les Saints-Simoniens et la troupe foraine de Châtel, où trouver, je vous prie, la puissance d'exécution, de volonté, de persévérance, qui manquait à Louis XIV? Pour moi, je serais tenté de croire qu'en élevant un temple grec au commerce de Paris, l'architecture monumentale a construit son propre mausolée. Et je conclurai de là que nous devons, autant que les révolutions le permettent, conserver avec soin ce qui nous reste d'églises, de palais, de jardins publics, d'hôpitaux surtout. Je m'inclinerai, avec le respect convenable, devant l'émeute pour lui dire: Épargnez les antiquités que les âges précédents nous ont laissées; car m'est avis que nous n'en ferons pas.

A. BAZIN.

# L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

---

**Vainement Balthazar, dans ses fêtes bruyantes,**
**Des mots divins tracés en lettres flamboyantes**
**Cherchait la formidable énigme, où l'Éternel**
**Avait enveloppé la justice du ciel.**
**Arrachés de sa table et le front dans la poudre,**
**Dix mille courtisans, convives de la foudre,**
**Se courbaient sous l'éclair dont le feu souverain**
**Faisait étinceler tous les serpents d'airain,**
**Les trépieds, les autels, et dans les longues salles**
**Des grands sphinx de granit les croupes colossales,**
**Et les vases sacrés, dépouille du saint lieu,**
**Et tous les dieux tombés sous le souffle de Dieu.**
**Les mages pâlissaient aveuglés de démence;**
**Et seul resté debout dans cette foule immense,**
**Les deux bras étendus sous les feux menaçants,**
**Calme, comme au milieu des lions rugissants**
**Daniel, plein du Dieu que son regard atteste,**
**Expliquait les trois mots de la langue céleste,**
**Priait, et de l'impie éveillant le remord,**
**Plaçait un homme juste entre un peuple et la mort.**

Ainsi quand un fléau terrible et séculaire,
Voyageur que Dieu même arme de sa colère,
Qu'on a vu s'élancer d'un vol universel,
Des flots tiédis du Gange aux glaces d'Archangel;
Suivre avec nos vaisseaux la marche des étoiles,
Comme un esprit des mers se suspendre à leurs voiles,
S'informer dans son cours, par la mort appelé,
Si depuis dix-huit ans Moscou s'est repeuplé,
Et menaçant de près nos villes alarmées
Venir comme un vautour sur les pas des armées.
Quand ce fléau vengeur tombera sur nos fronts,
Pasteur deux fois martyr, resplendissant d'affronts,
Tu sortiras de l'ombre où, dans un saint asile,
Face à face avec Dieu ta prière s'exile.
A de nobles périls toujours prêt à t'offrir,
Tu reprendras ton rang lorsqu'il faudra mourir;
Cherchant tes ennemis, et penché sur leur couche,
Et respirant la mort au souffle de leur bouche,
Tu ne te souviendras de tant de cruauté
Que pour prier plus haut le Dieu de charité;
Tu t'écrieras: Seigneur, ne leur sois point sévère.
Tu mêleras tes pleurs au pur sang du Calvaire,
Tu trouveras pour eux, par ton cœur inspiré,
Les mots que prononçait le cygne de Cambrai;
Et leur ame, s'ouvrant aux clartés éternelles,
Pour s'envoler aux cieux suspendue à tes ailes,
N'aura, dans le moment du redoutable adieu,
Que toi qui la défende au tribunal de Dieu,
Et montera tremblante en la divine enceinte,
Couverte du pardon de leur victime sainte.

Hélas! tu fuis encor leur aveugle courroux!
Comme une veuve en deuil qui pleure son époux,
La triste cathédrale, aux heures des cantiques,
Ne te voit plus passer sous ses arceaux gothiques;
Le prêtre a disparu pour que le fer mortel

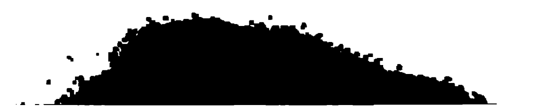
N'emplit pas de son sang les vases de l'autel;
Tu ne visites plus la nef abandonnée.
Banni de la maison que Dieu t'avait donnée,
Sur des débris, le soir, ployant tes deux genoux,
Comme la Providence invisible pour nous,
Ta piété se cache au monde, et notre hommage
Aujourd'hui cherche envain jusques à ton image.
A-peine quelque femme, au sombre vêtement,
Ose, le front voilé, venir furtivement
Demander à genoux une sainte espérance
Au premier des pasteurs de l'Église de France,
Tremblant d'être surprise, et cachant dans son sein
Tes bénédictions comme un pieux larcin.

Ne regarde pas en arrière
Au chemin des adversités.
Que le glaive de ta prière
Combatte nos iniquités.
On brise la lampe aux sept flammes;
Sublime gardien des ames,
Reste au milieu de ton troupeau,
Comme un phare sauveur dans l'ombre,
Comme un cygne sur un lac sombre
Comme un ange près d'un tombeau.

Sans trésors, sans pompe importune,
Loin de tes palais abattus,
Livre ta tête à l'infortune,
Cette auréole des vertus.
L'ame, du monde séparée,
Au soc du malheur labourée
Devient féconde pour les cieux:
On blesse la grappe choisie
Pour qu'une plus pure ambroisie
Parfume son miel précieux.

Nous sommes en des temps où flottante, indécise,
L'humanité vieillie en deux camps se divise.
Les uns, sans écouter sa parole de feu,
Luttant comme Jacob contre l'esprit de Dieu,
Ne voient dans l'univers et son brillant problème
Qu'un grand tout éternel qui se suffit lui-même:
Œuvre sans ouvrier, poème sans auteur,
Dont il faut chasser Dieu comme un spectre menteur.
Ils osent renier, pleins de doutes funèbres,
La clarté que n'ont pas comprise leurs ténèbres.
Rien ne peut, disent-ils, sur son vaste tombeau,
De Jésus-Christ éteint rallumer le flambeau;
Et, lambeau par lambeau, le vent du siècle emporte
Où vont les dieux mortels, sa religion morte.
Tarissant ici-bas les sources de la foi,
De ruine en ruine accomplissant leur loi,
D'erreurs, d'impiétés, de mensonges avides,
Tels qu'un aveugle errant au sein des ombres vides,
Ils marchent au hasard, et dans tous leurs travaux
Ils prennent le néant pour base du chaos.

Les autres, réveillant leurs forces assoupies,
Arche sainte au milieu d'un déluge d'impies,
Moissonneurs pour un champ d'avance préparé,
Suivent, d'un cœur pieux et d'un œil inspiré,
Tous les milles détours de la famille humaine
Que la main du Seigneur précipite ou ramène;
Et qui, lorsqu'à nos yeux l'ordre en paraît banni,
Marche en spirale immense à son but infini;
Soit que ce fleuve tombe en des ombres profondes,
Soit que l'astre divin illumine ses ondes,
Ils voient que l'Esprit-Saint, lui prêtant son secours,
Vient le prendre à sa source et surveille son cours;
Le suivant, le guidant, le couvrant de son aile,
Fleuve qu'on jugera de la rive éternelle.
Pour eux le Christ triomphe et son jour va venir.



D'un regard de leur ame éclairant l'avenir,
Ils le voient présider, seule force qui fonde,
Au grand enfantement des libertés du monde;
Et sa croix, signe heureux sur la France arrêté,
Devenir le niveau de toute égalité;
Car la France toujours, funeste ou salutaire,
Ou soleil, ou volcan, doit éclairer la terre;
Car son peuple a la vie, et devint en naissant
Parmi les nations l'élu du Tout-Puissant.

Ce peuple si grand par le glaive
A sa foi n'a pas dit adieu.
Les vapeurs que l'impie élève
Ne font que passer devant Dieu.
Disciple proscrit de saint Pierre,
Demain nous irons pierre à pierre
Rebâtir ton seuil dévasté.
Le temps punit et récompense;
Les jours que le Seigneur dispense
Sont puisés dans l'éternité.

L'éternité principe et terme
De l'existence et du trépas,
Cercle sans bornes qui renferme
Tout ce que l'homme ne voit pas;
Corps de nos ombres éphémères,
Réalité de nos chimères,
Espérance de nos revers;
Base immuable, intelligente,
De la pyramide changéante
De tous nos milliers d'univers.

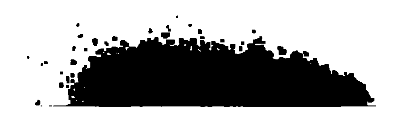
Ah! le sort d'un hameau, d'un empire, d'un monde,
Tient à cette racine invisible et profonde:
Qu'on cherche à l'arracher, tout tremble sous nos pas.
Le temple social sans Dieu n'existe pas.

Attends, pontife saint; veille sur nous, et prie;
Attends.... car, l'œil fixé sur sa haute patrie,
Comme l'enfant prodigue au foyer paternel,
L'homme, après cent détours, revient à l'Éternel.
Malheur lorsqu'un état des autels se sépare!
L'anarchie aux bras nus en hurlant s'en empare,
Et seul, sans avenir, d'anathème frappé,
Dans les replis de l'hydre il meurt enveloppé.

Tel un vaisseau voguant sur la mer favorable
Sent tout-à-coup le Poulpe, avide, immensurable,
Informe, le saisir. Tous ses mâts ont frémi,
Il s'arrête, échoué sur son vaste ennemi.
Le monstre autour de lui jette un vivant orage,
Des rameaux de ses bras tout entier il l'ombrage.
En vain ses matelots frissonnants, éperdus,
Aux antennes du monstre au hasard suspendus,
Attaquent à la fois sous un fer qui s'émousse
Ses membres tapissés de coraux et de mousse.
Il s'irrite... on entend, de moments en moments,
Du navire étouffé crier les ossements.
La mer vient élargir ses blessures profondes;
Tous ses foudres éteints fument au sein des ondes;
Et son vainqueur, géant qui redouble ses nœuds,
N'est déjà plus pour lui qu'un tombeau limoneux.

Alexandre SOUMET.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



# TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

# NOUVEAU CHOIX
# DES MORCEAUX CLASSIQUES
ALLEMANDS AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE
ET
# DE MORCEAUX FRANÇAIS
AVEC LA TRADUCTION ALLEMANDE

## TABLE DES MATIÈRES.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01193 8571

